
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01994745 6





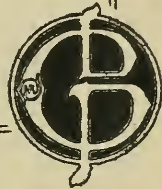
LA VIE CATHOLIQUE

DANS LA FRANCE CONTEMPORAINE

Nihil obstat.
Parisiis, die 21ª januarii 1918.
J. Verdier,
Cens. désign.

Imprimatur.
Parisiis, die 28 januarii 1918.
P. Fages, V. G.

LA
VIE CATHOLIQUE
dans la France contemporaine



PUBLICATION DU COMITÉ CATHOLIQUE
DE PROPAGANDE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER

BLOUD & GAY, Éditeurs

: PARIS, 3, rue Garancière :

Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1918

PRÉFACE

Ce livre n'est pas un livre de polémique. Sans doute il répond à des objections courantes que tout Français rencontre sur son chemin quand il voyage à l'étranger, et que, souvent d'ailleurs, il a recueillies sur les lèvres même d'une partie de ses compatriotes. Mais il prétend n'y répondre que par un très simple et très concret exposé des faits, non point par la discussion.

Que les Allemands ne s'imaginent pas pour cela qu'ils nous ont fait tomber les armes des mains! Les réfutations qu'ils ont opposées aux précédents volumes de notre Comité *ne nous ont nullement paru convaincantes. Que çà et là, sur un si grand nombre de pages, ils aient pu relever une erreur, un lapsus, il faudrait n'avoir jamais écrit pour s'en étonner. Mais ces erreurs sont rares et de peu de conséquence; nous avons examiné une à une toutes les critiques qu'ils nous ont adressées et qui parfois ont impressionné non seulement les neutres, mais certains Français toujours prêts à donner créance aux « communiqués » ennemis; ces critiques, nous les avons presque toutes trouvées mal fondées; ce sont nos contradicteurs qui se trompent, soit pour ne nous avoir pas compris, soit pour n'avoir pas voulu nous comprendre, soit pour s'être obstinés à nier à tout prix une vérité qui leur déplaisait. Plus on avance dans cette guerre, plus les esprits les plus modérés et les moins prévenus sont obligés de reconnaître l'extraordinaire faculté de mensonge innée en presque tout Allemand, petit ou grand. Nous connaissons un prêtre français qui, emmené en Allemagne, y était arrivé plein d'illusions, se refusant à croire tout ce*

qu'il avait entendu raconter, persuadé en un mot que les Allemands étaient des hommes comme les autres. Au bout de quelques mois, les écailles lui étaient tombées des yeux; tout ce qu'on a dit des Allemands est vrai, proclamait-il, et même reste fort au-dessous de la réalité; non, ce ne sont pas des hommes comme les autres; leur *bien et* leur *mal ne sont pas* le *bien et* le *mal.*

Le jour viendra où nous ferons paraître une réplique adéquate aux contestations allemandes. Encore une fois, tel n'est pas notre but aujourd'hui. Pas même le livre récent de M. Schrœrs, Catholicisme allemand et Catholicisme français (1), *paru quand s'achevait l'impression de ce volume, ne réussira, malgré ses violences, à nous faire sortir de notre sérénité.*

Le projet de ce livre nous hante depuis le début de « la guerre des idées », c'est-à-dire depuis les premiers mois de 1915. Émus de voir notre patrie attaquée avec une telle passion sur le terrain de la religion et de la morale, nous désirions la faire connaître telle qu'elle est, c'est-à-dire avec le fond excellent qui subsiste, sous beaucoup d'apparences fâcheuses et sous un certain nombre de réalités mauvaises. Dès 1915, nous avions demandé aux évêques d'autoriser la publication d'un volume sur la France religieuse et de nous aider par les renseignements authentiques qu'ils voudraient bien nous communiquer sur l'état de leurs diocèses respectifs. La plupart d'entre eux daignèrent entrer dans nos vues et conduisirent des enquêtes dont nous leur fûmes très reconnaissants. Les circonstances cependant ne nous permirent pas d'aboutir aussi vite que nous l'eussions souhaité. Faut-il le regretter? Non. Je crois que la Providence a voulu ce retard, pour que notre œuvre fût meilleure, plus complète, plus calme, plus objective. Écrite après la première

---

(1) *Deutscher und franzoesischer Katholizismus in den letzten Iahrzehnten*, von Dr H. Schroers. Freib. in. B. 1917.

année de la guerre, elle se serait trop ressentie de l'émotion et de l'enthousiasme qu'avait fait naître dans nos cœurs de catholiques et de prêtres ce que nous appelions le réveil religieux de la France. Nous eussions été exposés à prendre pour des transformations durables, sinon définitives, ce qui n'était que l'effet d'une exaltation momentanée, facilement explicable par le tragique des événements et la constante obligation de jouer sa vie à tout moment.

Après plus de trois ans de guerre, toutes choses se sont tassées; l'exaltation est tombée; l'homme s'est retrouvé tel qu'il était dans son fond, religieux, ou irréligieux, moral ou immoral, par tempérament, ou par habitude acquise; mais je dis tel qu'il était dans son fond; *or le fond du Français était beaucoup moins mauvais, sous ce double point de vue de la religion et de la morale, qu'il n'aimait à le laisser supposer en d'autres temps. Sans doute l'ivresse de la guerre et le renversement de toutes les conditions normales de la vie entraînent de déplorables excès, et, à les constater, on se sentirait parfois incliné à penser que vont s'effondrer morale et religion, chez ces mêmes hommes qui, à d'autres heures, nous apparaissent si grands, si proches du sublime. Ce serait se tromper grossièrement. Il n'y a pas longtemps, un prince de l'Église, qui n'a jamais quitté son poste d'honneur et qui par là même voit de très près nos « poilus », résumait son opinion sur eux en ces termes qui paraîtront surprenants à des juges superficiels : « Le sentiment que j'éprouve à leur égard, c'est le respect. » Vous l'entendez bien, il ne dit pas, comme tant d'autres, comme nous tous, c'est l'admiration pour leur héroïsme; il dit, c'est le respect. Et en effet ces hommes, outre leur vaillance et en dépit de leurs faiblesses, ont l'esprit de devoir, l'esprit de sacrifice et d'abnégation, et même l'esprit de famille, poussés jusqu'à ce point qui oblige au respect. Je n'ai pas eu le bonheur de vivre au milieu de nos soldats du front; je ne les y ai vus qu'en passant; mais j'ai visité*

beaucoup d'ambulances et, depuis les premiers jours de la guerre, je suis, à Paris, l'aumônier d'un hôpital de la Croix-Rouge; je ne puis dire l'impression que m'ont laissée certaines conversations avec nos soldats paysans et même avec certains ouvriers parisiens. Décidément, le mot de respect n'est pas trop fort. On ne peut penser sans rougir de honte qu'un écrivain a tenté de faire passer pour le type vrai du soldat français l'ignominieuse caricature qu'il lui a plu de tracer.

Le jour même où m'était rapporté ce jugement d'un vénérable archevêque, un homme dont toute la vie a été consacrée à l'éducation de la jeunesse et qui est encore à présent directeur d'un des plus importants collèges de Paris, me disait : « Les jeunes gens d'aujourd'hui sont beaucoup plus moraux et plus profondément religieux que ceux d'autrefois. »

Qu'est-ce à dire? Que tous, et les hommes mûrs, et les vieux, et les adolescents, ont réfléchi. Arrachés à l'atmosphère de mollesse et de décadence qu'ils respiraient avant la guerre de 1914, ils se sont retrouvés les Français de bonne race et de culture chrétienne qu'étaient leurs pères, aux meilleures époques de notre histoire.

Encore un coup, c'était le fond.

Mais il y a la superficie, il y a l'écume. Hélas! cette écume elle surgit aujourd'hui et flotte à la surface comme ces amas de pus sur la source sacrée de Lourdes qu'a décrits le rude réalisme de Huysmans. Elle était si belle la figure de la France en guerre; des misérables vont-ils la salir et nous obliger à la voiler devant l'étranger?

Les politiques, les jouisseurs et les aventuriers de toutes catégories sociales qui mettent une tache déshonorante sur le visage de notre pays ne sont pas LA *France; pourtant ils sont* de *la France et nous ne pouvons le nier.*

Il est de *la France aussi ce Gouvernement qui, pendant tant d'années a combattu l'Église et méconnu Dieu, abattant les barrières devant l'Esprit mauvais et les passions*

humaines ses complices; il est de *la France puisqu'il en est issu par le suffrage. Oh! je le sais, tous les hommes en qui s'incarna ce Gouvernement ne sont pas personnellement mauvais; beaucoup d'entre eux étaient intègres dans leur vie privée, victimes de préjugés qu'ils avaient sucés avec le sang et d'antipathies qu'entretenaient de graves malentendus. J'ai dit ailleurs comment il se peut faire que la représentation politique d'un pays ne soit nullement sa représentation religieuse et morale. Il n'en est pas moins vrai que cette représentation politique, par cela seul qu'elle détient le pouvoir, agit fortement sur l'état religieux et moral du pays, de telle sorte que, si elle est mauvaise, elle travaille inévitablement à le dépraver. C'est ce qui est advenu en France; et cela encore, nous ne pouvons le nier. L'athéisme légal est une tare et c'est un péril de tous les jours.*

Jusqu'où a-t-il étendu chez nous ses ravages? Quel obstacle lui oppose encore la France chrétienne? Quelles sont les forces, les ressources, les manifestations de la vie catholique dans notre pays? Voilà ce que nous nous proposons de dire avec une absolue sincérité.

***

Pour qu'un tel ouvrage eût toute la portée qu'il doit avoir, il ne fallait point qu'il fût conçu comme un livre entièrement d'actualité. Nous ne pouvions nous borner à peindre le tableau de la France catholique d'aujourd'hui, car aujourd'hui est né d'hier et tout ce qu'il y a de solide et de durable dans le mouvement religieux contemporain de la guerre a ses racines dans le passé, dans la période d'avant-guerre. C'est pour cela, disons-le en passant, que me paraissent quelque peu excessives certaines confessions publiques des hommes de notre génération qui ne cessent de s'accuser, tandis qu'ils exaltent les jeunes; mais ces jeunes ne sont ce qu'ils sont que parce que nous les avons

formés et mis en état de comprendre les leçons des prodigieux événements où ils sont devenus acteurs. Nos œuvres catholiques ont formé des cadres aux jeunes recrues de la morale et de la religion chrétiennes, les anciens de nos patronages, de nos collèges, de nos associations, ont montré la voie à leurs frères encore incertains. Et ces maîtres sont nos élèves.

Bref, c'est de toute la période qui s'est écoulée entre les deux guerres de 1870 et de 1914 qu'il sera question dans les pages qu'on va lire : un demi-siècle ou à peu près, de vie catholique.

La vie d'une religion se manifeste tout ensemble dans l'ordre pratique et dans l'ordre spéculatif. La vraie religion est féconde en fruits de moralité, qu'il s'agisse de nos rapports et de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes, et féconde en fruits de pensée : œuvres du cœur et de la volonté, œuvres de l'esprit, elle fait tout surgir ; plus ces œuvres sont multiples, plus est démontrée l'intensité de sa vie.

Avant tout, la religion produit des actes qui lui sont propres, actes de foi intérieurs et extérieurs, actes d'adoration et de prière qui se traduisent par le culte, actes de piété, qu'alimente une vie intime, une vie surnaturelle, dont les degrés peuvent varier. C'est sur ces actes qu'à première vue on juge de l'état religieux d'un pays. Les habitants ont-ils la foi ? Les temples sont-ils fréquentés ? Y a-t-il quelque ferveur dans l'élite de la population ? Et comment la prouve-t-elle ? C'est à ces questions que répond Mgr Tissier, évêque de Châlons, qui a connu toutes les formes du ministère sacerdotal et dans deux des régions de la France réputées parmi les moins chrétiennes, la Beauce et la Champagne ; il a beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup réfléchi ; ses conclusions établies sur des faits et sur des chiffres étonneront bien des gens qui se représentent volontiers la France comme un désert religieux. On sait de quelle stupeur semblent frappés

nos frères d'Italie et d'Espagne quand ils pénètrent dans les églises de Paris et les voient remplies de fidèles, dont des centaines montent en files serrées vers la Table sainte. Si attristantes que puissent être certaines régions, combien d'autres réservent à leurs visiteurs, au moins dans les villes, les mêmes surprises que Paris! Et les pèlerinages, et les confréries et les associations de piété, et les œuvres de zèle, ou de propagande, et les missions, est-il une terre au monde qui en produise autant que la nôtre? La générosité française connaît-elle des limites, quand il s'agit de charité, ou de prosélytisme? Par quelle aberration politique ce peuple a-t-il laissé s'accomplir la séparation condamnable de l'Église et de l'État? Mais quel autre peuple et quel autre clergé auraient su faire sortir d'un tel acte un tel renouveau de vie religieuse et d'esprit apostolique?

La famille chrétienne existe-t-elle encore dans notre pays? A lire la plupart de nos romans, on ne le croirait pas. Et combien d'étrangers ne jugent de la France que par cette forme de notre littérature? Mais n'y a t-il que les romans à la base de cette appréciation? N'y a t-il pas les statistiques? N'est-il pas avéré que la population française, non seulement ne s'accroît pas comme elle le devrait, mais tend à diminuer. Or cette diminution n'est pas due à la dégénérescence de la race, pas même aux progrès de l'alcoolisme. Elle est due à des causes morales, au goût de la jouissance immédiate et facile, à la recherche du bonheur personnel et constant dans le mariage, c'est-à-dire à l'oubli de l'idéal chrétien; elle est due à des lois mauvaises, les unes (comme celle du divorce) directement opposées à la loi du Christ et de l'Église, les autres (comme celle du partage forcé entre les enfants) issues d'une conception révolutionnaire de l'égalité et des droits de l'individu. C'est vrai; cependant combien ne trouve-t-on pas encore en France, dans les régions fidèles à la foi et dans toutes les classes de la

société, des familles nombreuses et de tous points dignes d'admiration? Ces familles sont généralement modestes; elles donnent à la patrie les plus excellents serviteurs; mais précisément, parce que la presse ne se plaît à relater que les scandales, on ne parle pas d'elles. Elles aiment aussi, reconnaissons-le, à s'enfermer dans une intimité jalouse; elles ne s'ouvrent pas facilement à l'étranger. Mais qui ne les a pas vues ne connaît pas la vraie France. Là sont conservées les plus patriarcales vertus, la foi des ancêtres, le culte du devoir, l'austérité de la vie. J'en puis parler par expérience, car Dieu m'a fait la grâce de naître dans une de ces familles et d'en fréquenter dès mon enfance un très grand nombre. Il importait que ce côté de la vérité sur la famille française fût mis en lumière par l'écrivain sincère, par le moraliste attentif et profond qui, non content d'étudier théoriquement les maux dont souffre notre société, a cherché, par une admirable générosité, à y porter remède, dans toute la mesure que comportent les forces d'un homme : j'ai nommé M. Étienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Le catholicisme n'inspire pas seulement la vie privée; là où il est vraiment vivant, il engendre des institutions et des œuvres. Il n'est que trop évident que dans notre pays le « laïcisme », comme en d'autres le protestantisme, ou l'étatisme, a visé à ravir à beaucoup d'institutions publiques leur caractère catholique. Mais il est certain, d'autre part, qu'à peine cette campagne commença-t-elle à être poussée avec activité, les catholiques se mirent à relever de toutes parts des édifices marqués au sceau de l'esprit chrétien; des œuvres innombrables et de toute nature se substituèrent pour des catégories entières de la population française aux institutions publiques : hôpitaux, écoles, associations, œuvres d'assistance et de patronage. En même temps des chrétiens de grand cœur et de grand esprit, dont le plus illustre est le comte de Mun, s'efforcèrent souvent avec succès de faire rentrer dans les lois

sociales, à défaut de la marque confessionnelle, le suc vivifiant de la charité chrétienne. Leur travail est digne de ce qui s'est accompli de meilleur en Europe et soutient aisément la comparaison avec celui du Centre allemand, abstraction faite de l'influence politique que celui-ci a su acquérir et qu'il a d'ailleurs payée d'une véritable déchéance morale. Cet ensemble d'œuvres et d'initiatives aura pour historien, dans les pages qu'on va lire, l'éminent sociologue qui l'a suivi au jour le jour, M. Henry Joly, membre de l'Institut.

L'étranger ne connaît en général la vie intellectuelle de notre pays que par la littérature légère, la seule, semble-t-il, qui lui semble digne d'être exportée. Oserais-je faire observer que ce n'est pas précisément à l'honneur de l'étranger et que, par cette préférence, il ne prouve pas, quoi qu'il en pense, la supériorité de sa vertu sur la nôtre?

Or, indépendamment d'œuvres originales et puissantes, philosophiques, scientifiques, littéraires, historiques, d'inspiration diverse, il ne me paraît pas qu'en aucun pays le catholicisme soit aussi fécond en œuvres de l'esprit. Le temps est loin, bien loin, où l'on pouvait reprocher aux catholiques une littérature dépourvue de vigueur et de saveur, fade et de convention, des œuvres scientifiques pauvres de méthode, d'originalité, et de légitime indépendance.

Quel renouveau depuis un demi-siècle dans les études religieuses proprement dites, théologie, mystique, écriture sainte, histoire des dogmes, histoire de l'Église! Quelle variété d'œuvres! Quel sérieux dans les recherches! Malgré quelques écarts, comme un tel mouvement en comporte inévitablement, écarts qui s'expliquent en très grande partie par l'influence excessive qu'avait prise chez nous la science allemande, quel souci de la saine doctrine; et, après les avertissements de Rome, quel prompt retour de la plupart de ceux qui s'étaient laissé séduire! C'est

ce que nous dira, avec une remarquable abondance de faits et de vues, l'un des principaux ouvriers de cette renaissance, le R. P. Léonce de Grandmaison.

Nul n'ignore les incessants efforts du Saint Siège, surtout depuis l'encyclique Æterni Patris *du grand pape Léon XIII, pour restaurer dans les écoles chrétiennes la doctrine de saint Thomas. Si l'on veut mesurer tout ensemble la force et la docilité de la pensée catholique en France, il importe de savoir quelle a été sa part dans cette œuvre de restauration ; car, s'il y a vraiment une philosophie chrétienne, et il y en a une, c'est à son emprise sur les fidèles que l'on jugera surtout de la vitalité intellectuelle de la religion. M. l'abbé Michelet, le très distingué professeur de l'Université catholique de Toulouse, a montré quelles conquêtes a accomplies, en ces quarante dernières années, la philosophie néo-scolastique, à quelles résistances elle s'est heurtée, quelle voie elle s'est frayée à côté des autres courants de la pensée contemporaine.*

Quant à la vitalité catholique qui se manifeste dans les lettres proprement dites, il est devenu presque banal de parler de cette sorte de renouveau, tant il a séduit l'opinion par l'éclat de grands noms et de tentatives originales. Il restait à en faire la synthèse, tout en caractérisant par des traits appropriés la note et l'apport de chacun. Quelle tâche convenait mieux à l'âme religieuse, à l'esprit critique, au talent littéraire de M. Strowski, professeur en Sorbonne ?

L'une des caractéristiques les plus essentielles du catholicisme, c'est assurément de s'être extérieurement traduit dans des œuvres d'art, grâce auxquelles l'être humain tout entier a joui et s'est pénétré de la beauté, autant que de la vérité, des doctrines auxquelles adhéraient son intelligence et sa volonté. Toute grande époque religieuse, au sein de l'Église catholique, une fois passée la période des origines, a été une grande époque artistique. Si donc, au temps où nous vivons, la religion est

réellement douée chez nous de la force que nous lui attribuons, cette force a dû se manifester dans le domaine de l'art, comme dans celui de la pensée. De combien de monuments religieux la France ne s'est-elle pas couverte en effet ! Certaines provinces surtout, la Normandie par exemple et la Bretagne, à côté des vieilles églises, merveilleuse parure que leur avaient léguée les siècles passés, ont rajeuni, par des constructions nouvelles, leur robe de pierre ; à travers tout le XIXe siècle, le souffle chrétien anime une lignée de peintres et vivifie de nos jours d'originales écoles, tandis que la musique d'église remonte à ses sources sacrées et s'y purifie pour chanter plus pieusement la gloire de Dieu. En des pages, où l'exquise sensibilité de l'artiste s'unit à l'art de bien dire, M. Henri Cochin nous fait assister à cet épanouissement en beauté de la vie du catholicisme contemporain.

Ainsi, conformément à notre dessein cet ouvrage présente en un tout complet et harmonieux l'ensemble de la vie catholique dans la France contemporaine. Nous espérons qu'il portera la lumière à tous les esprits de bonne foi.

Souvent, tandis que nous voyagions en Italie et que nous nous étonnions de constater, particulièrement dans les villes du Nord, à quel point les prêtres les plus éclairés et les plus zélés étaient inféodés aux idées et aux œuvres allemandes, alors qu'ils ignoraient à peu près tout de la France catholique, nous nous sommes entendu répondre : « N'en soyez pas surpris : ces prêtres ne connaissent la France et l'Allemagne que par l'intermédiaire des deux volumes qu'ils lisent tous du célèbre évêque de Crémone, Mgr Bonomelli : Trois mois au delà des Alpes, — Un automne en Occident. *Or Mgr Bonomelli n'a jeté sur la France qu'un coup d'œil superficiel et assez malveillant ; de son propre aveu, il n'a fait que traverser Paris en touriste, sans étudier l'une quelconque de nos œuvres catholiques ; il n'a jugé notre pays que sur les actes et les*

propos de ses politiciens à la Chambre et dans les journaux ; au contraire, toute son admiration va à l'Allemagne, dont il goûte les méthodes et dont la puissance le séduit.

Lorsque parut notre premier volume, « La guerre allemande et le catholicisme », *beaucoup de prêtres italiens le reçurent ; il fut pour eux, — notamment le chapitre intitulé* « Le rôle catholique de la France dans le monde », — *une véritable révélation, suivie de nombreuses conversions, qu'acheva la lecture du chapitre de M. Édmond Bloud* « Le nouveau centre et le catholicisme » *dans le volume* « L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne ».

Quand on aura pris connaissance de ce troisième ouvrage, il me semble qu'on en devra tirer cette conclusion que, malgré les fautes de la France officielle, il n'est pas un pays au monde où la vie catholique soit plus intense, plus riche et plus féconde en œuvres.

Justice sera rendue à notre patrie et ce sera pour nous une joie très vive ; nous aurons aussi le bonheur d'avoir réconforté beaucoup d'âmes et éveillé des ardeurs nouvelles au service de notre mère la Sainte Église.

Alfred BAUDRILLART.

LA VIE RELIGIEUSE

IL Y A TOUJOURS UNE FRANCE CATHOLIQUE

La guerre légale qui, depuis bientôt quarante ans, s'attaquait chez nous à toutes les institutions religieuses du passé et poursuivait avec une logique de ruine implacable, dans les idées et dans les personnes mêmes, les influences chrétiennes auxquelles pendant tant de siècles la France a dû son prestige parmi les peuples, nous a donné trop souvent, aux yeux des neutres catholiques, le renom d'une nation impie et athée, digne par conséquent d'être réduite à merci pour les sacrilèges qu'elle propage et pour l'anarchie sociale dont elle est le foyer.

L'Allemagne, oubliant bien vite son Culturkampf, s'est prévalue contre nous à la face du monde de cette irréligion officielle et de cette persécution indéniable qu'a subie l'Église en notre pays. Elle l'a montrée, de ce fait, amoindrie, annihilée, incapable de réagir, vouée depuis surtout la rupture violente du Concordat à une destruction lamentable et elle s'est présentée, nous ne dirons pas comme une nouvelle fille aînée de l'Eglise romaine, — car son orgueil d'hégémonie aspirait à mieux, — mais comme le chevalier même de Dieu et de la civilisation dans l'univers, seul destiné à vaincre et à abriter même la Papauté dans quelque lambeau de son propre triomphe.

Nous ne discuterons pas ici de la sincérité ou de l'hypocrisie de la religion allemande, tant celle des protestants que celle des catholiques, voulant nous souvenir, pour en faire état, que le pouvoir n'est pas toujours la nation et que la pensée des intellectuels qui pousse aux évolutions

superbes n'entraîne pas nécessairement la pensée droite et ferme du peuple. Ces querelles personnelles attisent les haines sans jeter de lumière vraie sur les questions. Laissant donc nos ennemis à leur foi, quelle qu'elle soit, nous avons formé simplement le dessein patriotique, dans cette guerre mondiale où l'on recourt à toutes les armes de surprise et de mensonge, de venger la nôtre des calomnies dont on l'accable et de montrer que, sous les apparences officielles contraires, il y a toujours une France religieuse et catholique qui continue de faire les gestes chrétiens de sa race, non seulement en luttant pour le droit et pour la liberté, mais encore pour sa religion et pour l'Église.

Au simple énoncé de cette thèse, peut-être opposera-t-on tout de suite, comme une fin de non recevoir, les cris de détresse qu'ont poussés et les revendications très hautes qu'ont faites, en ces trente dernières années, tout l'épiscopat français et tout le clergé en face du mal menaçant et envahissant de l'athéisme. Nous ne renions rien de nos craintes et de nos luttes ; nous n'avons rien à retrancher de nos paroles véhémentes et douloureuses sur l'état religieux national. Parlant à nos contemporains dont nous avions la charge, nous devions dresser devant eux l'impiété comme un épouvantail, et par nos avertissements angoissés détourner le danger de l'apostasie publique proposée à notre génération. Nos voix, haussées par les nécessités de la défense et du combat quotidien, ne nous empêchaient pourtant pas dès lors de constater tout le bien qui survivait et qui, à notre appel, montait derrière nous. Aujourd'hui que des accusations étrangères dénaturent ce bien jusqu'à la négation, nous nous levons pour le reconnaître devant le monde et pour le mettre en évidence, sans le surfaire, comme nous nous étions levés pour qu'il ne périsse pas, mais qu'il demeure et qu'il croisse...

« Si l'on y prend garde de plus près, écrivait Ozanam, il y a plus de soixante ans, on finit en effet par découvrir

autour de soi beaucoup plus de christianisme qu'on n'aurait cru tout d'abord. » Cette parole du pieux fondateur d'une des œuvres les plus vitales de l'église en France n'a rien perdu de sa sagesse ni de sa perspicacité. Il peut sembler aux esprits superficiels et hostiles, après tant de lois néfastes qui ont passé en tempête sur notre vieux sol de Gaule et après tant d'actes de sectarisme accomplis, que l'heure des funérailles de notre grand passé religieux va sonner. Mais quand on se donne la peine d'ausculter avec attention cette France catholique qu'on disait agonisante, on est obligé de constater que, si des doctrines perverses et des violences meurtrières l'ont endormie et anesthésiée un temps, elle se réveille en ce moment et apparaît singulièrement vivante dans sa puissance de résistance au mal, dans le rayonnement magnifique de ses œuvres, dans la fécondité de son action et dans la splendeur de ses vertus.

Nous ne contestons pas nos misères; nous ne voilons pas nos faiblesses; nous n'excusons aucun de nos oublis nationaux. On les a étalés, pour nous isoler et pour nous vaincre, dans toute la presse du monde et nous n'avons que trop contribué nous-mêmes à ce qu'on en fasse des armes contre nous. Mais il a fallu que l'opinion adverse nous descendît bien bas dans le mépris, pour qu'on écrive, comme nous le lisions l'an passé sous une plume catholique, dans un journal du Brésil : « La victoire de la France serait la défaite de Dieu. » Ce jugement est de ceux qu'on prononce sur les races finies. Nous ne l'acceptons pas, et nous prétendons apporter ici des preuves et des faits qui établissent péremptoirement, quoi qu'en aient dit les Allemands et certains neutres, la vie religieuse persévérante de la France.

I

LA FOI EN FRANCE N'EST PAS MORTE

A) *Sa puissance merveilleuse de résistance à toutes les causes intérieures et extérieures de ruine.*

Tout d'abord elle n'est pas morte. Cela ressort en premier lieu, à n'en pas douter, de l'examen impartial de sa puissance merveilleuse de résistance à mille causes de ruine intérieures et extérieures qui eussent tué tout autre peuple. Sans remonter bien loin dans notre histoire contemporaine, il est évident que la vérité et la vie catholiques ont été en butte chez nous aux assauts les plus redoutables. La philosophie rationaliste n'a pas rencontré un dogme sans en saper les bases. Et ses négations audacieuses, appuyées sur une science superbe qui prétendait tout expliquer par les forces seules de la nature, étaient devenues un système d'éducation populaire. Les philosophes français, après Voltaire et la Révolution, eurent leur part sans doute dans cette exaltation de la raison et du moi humain par-dessus l'enseignement révélé, plus par engouement germanique que par système arrêté. Car, disons-le à leur décharge, en regardant les causes lointaines, d'où venait l'impulsion de cette révolte de l'esprit contre la foi traditionnelle, si ce n'est de ce subjectivisme kantien — fils lui-même du libre examen — qui tendait partout à faire la vérité de ce qu'on veut bien croire et la beauté de ce que la passion inspire d'aimer? C'était tout le naturalisme introduit en maître dans la pensée comme dans les mœurs. En se développant par toutes les erreurs consécutives de ses principes, il allait battre en brèche, comme un avant-coureur de conquête, nos antiques croyances et nos chevaleresques vertus.

Un homme en même temps s'est rencontré, dont la

politique n'eut pas peur de demander à une campagne d'anticléricalisme habilement menée l'abaissement et la division que la victoire de 1870 n'avait pas entraînés pour la France.

Cette guerre nouvelle ou anticipée dont on contestera vainement les pièces probantes (1) passa pourtant sourdement dans les faits, sans que chez nous le jeu étranger fût démasqué ; et vingt-cinq ans de lois sectaires qui jetèrent le trouble dans les habitudes, dans les écoles et dans les institutions chrétiennes, en furent le fruit dissolvant ajouté à la corruption des doctrines venues de la même source, accueillies volontiers et vécues par tous les mauvais instincts.

A la faveur des idées qui travaillent d'abord les chefs, et à la remorque des passions qui emportent ensuite les foules, des influences législatives intéressées, nées des unes et des autres, faisaient par des infiltrations chaque jour manifestes glisser de plus en plus les rênes du pouvoir et l'autorité de l'enseignement dans des mains areligieuses et *protestantes*. On croyait ruiner par tous ces moyens le catholicisme français, en le persécutant ou en le démarquant. On arriva, sous la poussée de toutes ces forces de destruction rassemblées, au cataclysme de la séparation.

---

(1) Lettre de Bismarck à d'Arnim, ambassadeur à Paris, du 16 novembre 1871, insérée à l'*Officiel* du 7 avril 1911, après lecture à la Chambre par M. Gaudin de Villaine :

« Une politique catholique de la France lui donnerait une grande influence en Europe et jusque dans l'Extrême-Orient. Le moyen de contrecarrer son influence au profit de la nôtre, c'est d'abaisser le catholicisme et la papauté qui en est la tête. Si nous pouvons atteindre ce but, la France est à jamais annihilée.

« J'entreprends contre l'Église une guerre qui sera longue et terrible. Il le faut pour achever d'abaisser la France. Entretenez dans les feuilles radicales françaises la peur de l'épouvantail clérical, en propageant les calomnies ou les préjugés qui ont fait naître cette peur. Faites aussi parler souvent, dans ces feuilles, des dangers de la réaction et des empiétements du clergé ! Ces balivernes ne manquent jamais leur effet sur les races ignorantes.

« Mettez tous vos soins à entretenir cet échange de services mutuels entre les républicains et nous ; *c'est la France qui en paiera les frais.* »

D'un trait de plume, c'en était fait de tout ce qui restait de l'Église de France. Quelques-uns le crurent peut-être, en pleurant sur un beau passé plein de gloire qui s'effondrait tout à coup. Mais, ô prodige, le tempérament religieux français a survécu aux négations de la philosophie comme à la perversité des passions matérialistes soulevées, à la politique anticléricale de Bismarck comme aux laïcisations à outrance, aux infiltrations protestantes comme aux spoliations des inventaires.

Et aujourd'hui encore, dans ce peuple qu'un de nos académiciens, par un de ces paradoxes coutumiers auxquels nous jugeaient les neutres, se plaisait à peindre comme irréligieux de nature, la question religieuse a gardé tout son intérêt et tous ses droits, toujours agitée, toujours actuelle, placée partout au premier plan. Toutes les autres questions sont subordonnées et comme suspendues à cette question essentielle.

Sans doute, et nous dirons tout à l'heure comment, a France maintient, depuis plus de trente ans, à la Chambre une majorité anticléricale qui a tout fait pour écraser la religion et l'Église. Mais elle n'est pas elle-même *anticléricale*. Dans l'ensemble même, elle demeure foncièrement attachée à la religion traditionnelle. Elle lui reste reconnaissante d'avoir dans le passé présidé à la constitution de son unité morale et politique, et en dépit de malentendus passagers elle estime que, dans le présent, cette religion n'a pas cessé de mériter sa confiance. Trente années de déchristianisation méthodique et officielle ont bien produit quelques-uns de leurs résultats naturels ; pauvres résultats de tant d'efforts, quand il faut constater que la France — à l'heure actuelle — c'est l'avis des étrangers renseignés — reste le pays du monde où le catholicisme a la vie intellectuelle, morale et sociale, la plus forte, la plus réelle, la plus profonde, et où il est à la veille peut-être d'absorber tous ces hérétiques de réflexion et de bonne foi. Tous les paradoxes qu'à côté des violences elle a entendu

développer sur la morale scientifique ou la morale laïque, sur le surhomme ou l'irréligion de l'avenir, n'ont pas entamé son robuste bon sens.

Après que ses représentants ont conspué la foi dans les parlements et que les meilleurs de ses enfants ont dû prendre la route de l'exil, chassés par la législation du pays, elle s'en tient avec sérénité aux traditions transmises. Beaucoup de ceux-là mêmes qui s'en sont détachés, faute parfois de les bien connaître et d'en avoir senti dans le creuset de l'épreuve la force vitale et la puissance de renouvellement, n'ont à leur égard aucune hostilité foncière. Ils s'obstinent, en condamnant eux-mêmes volontiers leurs actes publics, à voir en ces traditions, suivant le mot célèbre de Taine, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même et le meilleur auxiliaire de l'instinct social. Ils savent tout ce que, en les détruisant tout à fait, on risquerait d'accumuler de ruines; ils se rendent compte, eux aussi, comme le déclarait déjà Schérer, qu'une morale n'est rien, si elle n'est pas religieuse. Et cette constatation leur suffit pour qu'ils se sentent en communion d'idées et d'aspirations avec ceux qui dans la lutte ont gardé intactes des croyances qu'ils ne partagent plus (1).

***

B) *Etude raisonnée et explicative des apparences irréligieuses de la France.*

Comment donc expliquer, si le christianisme n'est pas mort en France, et s'il a résisté ainsi à la guerre acharnée qui lui a été faite, tant d'apparences irréligieuses dont l'ennemi se sert pour nous discréditer à l'étranger? La réponse est dans la question même, simple et décisive. Il y a moins de réalités que d'apparences; et leur étude

(1) Victor Giraud : *Livres et questions d'aujourd'hui*, chap. « La troisième France », p. 188 et 189.

raisonnée est un argument qui, bien que négatif, a la valeur des meilleures preuves.

On dit par exemple : « La France est impie, parce que son gouvernement est athée et que ses députés et sénateurs légifèrent sans cesse contre l'Eglise. » La conclusion semble d'une irréfutable logique dans une nation qui se choisit ses chefs. Rien pourtant n'est moins vrai, quelque singulière qu'apparaisse l'anomalie. Nous osons dire qu'en France le pouvoir et les chambres ne représentent pas la majorité. A coup sûr, il en est ainsi si l'on chiffre parmi ses habitants les dix-huit millions de femmes dont l'influence, mise de côté dans les élections, compte bien pourtant pour quelque chose et qui, dans la proportion d'au moins 70 ou 80/100 sont rattachées de cœur à l'Eglise et rachètent par une pratique sincère, souvent fervente, les omissions et les aberrations religieuses des hommes. Mais, à ne regarder que l'opinion de ces derniers, ceux qui font loi ne sont très certainement qu'une minorité.

Aux époques agitées et dans les démocraties, il en est presque toujours de la sorte. Le pouvoir, réservé de droit aux meilleurs, y échoit la plupart du temps aux remuants, aux audacieux, qui imposent, à une heure donnée, leurs volontés. Et l'autorité qu'ils leur doivent, à moins d'une révolution sanglante qui répugne à nos mœurs, demeure presque immuable dans leur camp, parce qu'ils disposent de toutes les faveurs, de toutes les représailles et de tous les autres moyens pour la conserver, et aussi parce que, dans notre pays qui, en dépit de ses allures d'indépendance, est le pays de l'autorité séculaire et du respect outrancier de la légalité, la condition de celui qui possède est toujours la meilleure. Cette douloureuse histoire des triomphes du fait est notre histoire française depuis quarante ans.

Pour des raisons trop longues à détailler ici, le parti qui chez nous détient le gouvernement supplée au nombre par ses initiatives. Un docile parlement n'a la plupart du temps qu'à enregistrer les lois élaborées dans le mystère

des Loges et imposées aux ministres. Les élections successives devraient, objectera-t-on, balayer cette main-mise sur la volonté nationale, si le pays n'était pas d'accord avec les coryphées de la lutte irréligieuse. Faut-il donc dire toutes les difficultés qu'il y a de réagir contre la pression de tant de rouages administratifs tout-puissants, qui empêchent la foule, dans un régime de suffrage universel, de connaître le devoir électoral et d'en pratiquer l'usage ? Le mode même du scrutin par arrondissement crée, grâce aux faveurs répandues ou refusées suivant les votes habituellement émis, des personnalités locales d'une souveraine influence, contre lesquelles personne n'ose plus s'élever ; d'autant que beaucoup de candidats, des plus acharnés aux chambres, s'abstiennent dans leur circonscription, avec un soin jaloux, de toute hostilité contre l'Eglise, font élever chrétiennement leurs enfants, favorisent les bonnes œuvres du pays. Les villageois ou même les ouvriers dont les suffrages constituent les majorités ne sont pas assez philosophes pour demander compte à leurs mandataires de leur conduite parlementaire. Il arrive ainsi en maints départements du Nord, du Sud-Ouest, du Centre et de la Savoie que des populations pratiquantes envoient siéger sur les bancs des députés les pires ennemis de la cause chrétienne.

Avec cela, plus qu'en aucun pays du monde, les électeurs de France, même les plus favorables à l'idée religieuse, par on ne sait quelle aberration historique, se défient du gouvernement des curés. On leur a tant présenté l'Eglise comme l'associée naturelle des partis de réaction et comme l'ennemie des réformes démocratiques, qu'en dépit des instructions formelles des Papes et des instincts même du clergé, presque exclusivement recruté aujourd'hui dans les milieux populaires, ils s'obstinent à regarder comme inséparables la cause du trône et celle de l'autel. Pour peu qu'on agite alors le spectre clérical, — et certains politiques en qui fermente sans cesse le désir effréné, à peine déguisé,

de participer à la grasse curée des honneurs, des sinécures et des places, n'y manquent point, — on a beau présenter aux suffrages des hommes plus modérés et plus sages : ils tombent, après une lutte inégale de personnes, souvent très âpre et très humiliante, devant l'éternel grand citoyen et l'éternel élu de la province, qui, sans être lui-même un méchant homme quelquefois, pour affermir sa victoire et bien marquer qu'il est affranchi des préjugés vulgaires, votera sous l'impulsion des meneurs les pires choses et rentrera, content de sa semaine parlementaire, en invitant son curé à dîner en famille le dimanche soir. Cette impuissance coutumière fait que bon nombre de candidats possibles et de valeur incontestée, d'esprit libéral, ne songent même plus à entrer dans la lutte, et que quantité d'électeurs, las d'être toujours vaincus, se réfugient dans un abstentionisme quand même très regrettable, laissant le champ libre à l'anticléricalisme de quelques-uns qui, sans monter tous ensemble au pouvoir, l'inquiètent, le harcèlent, le terrorisent du dehors et du dedans, et lui imposent leurs passions et leurs haines, — « n'étant vraiment eux-mêmes qu'une écume d'insurrection, — contre tout ce qui est abnégation, sacrifice, dévouement à la chose publique et subordination volontaire de l'être individuel à quelque chose qui le dépasse (1) ».

Les lois irréligieuses qui sortent alors des parlements ainsi constitués, pour être les lois en vigueur dans le pays, ne sont pourtant pas l'expression sans appel des mœurs nationales. On a eu la faiblesse, en France, de ne pas tenter tout ce qu'il eût fallu faire pour améliorer ou changer les législateurs. La nation qui subit ces surenchères des élections, ces entraînements des milieux législatifs, ces surprises des votes, sera la première à souffrir, comme elle le fait, des lois mauvaises qui contredisent ses aspirations intimes. On pourra l'appeler imprévoyante ; on

(1) Victor Giraud : Chap. *Anticléricalisme et catholicisme.*

dira avec vérité qu'elle se laisse mener, enchaîner et même ruiner. On ne sera pas en droit de l'accuser d'avoir renié Dieu, parce qu'elle n'a pas été jusqu'au courage de confesser plus virilement toute la foi qu'elle lui garde en son cœur. Confiante qu'il échappera, par un de ces miracles auxquels l'ont habituée son histoire, à la haine injuste qui le poursuit, elle lui réserve, en dépit des proscriptions législatives, ses adorations secrètes. Elle continue d'aimer, d'écouter et de suivre ces prêtres, ces éducateurs et ces moniales, frappés d'ostracisme, qu'elle n'a pas su défendre, mais qu'elle demeure prête à venger. C'est cela, la France : imprudente à prévenir le péril, lente à s'en émouvoir, mais sincère dans ses fidélités cachées, et aussi généreuse toujours dans ses regrets que sublime à l'heure des réparations. Non, elle n'a pas chassé Dieu avec ses maîtres qui l'ont proscrit ; car, pour reprendre ici une grande parole, il lui manque trop aujourd'hui.

On a voulu voir, au loin, une apostasie décisive dans la rupture du Concordat séculaire qui liait sa vie providentielle à Rome ; et on fait contre elle un bruyant état de ce fait que, presque seule entre les nations civilisées, elle n'a plus d'ambassadenr ni de réprésentant auprès du Pape. Apparences que ces bouderies à l'histoire traditionnelle ; apparences douloureuses sans doute, mais qui ne préjugent point de l'anticléricalisme de la France! Nous allions écrire : surprises de surface, qui n'atteignent point le fond même du pays. La preuve en est que, sur une question qui aurait pu rallier les suffrages d'un certain nombre d'incroyants simplement libéraux comme celle de la séparation de l'Église et de l'État, nos maîtres n'ont pas osé, sachant d'avance qu'ils seraient désavoués, en appeler au peuple ; ils ont décrété la séparation de leur autorité privée, ils n'ont pas reculé devant un véritable coup d'État, espérant bien — et l'événement leur a d'ailleurs donné raison — que leurs électeurs ne protesteraient pas contre un fait accompli. Car il ne faut pas oublier que la dernière Chambre

n'avait pas même un quart de ses membres élus sur un programme séparatiste; et combien cette proportion eût-elle baissé encore, si un *referendum* eût permis à l'opinion publique de s'exprimer en toute liberté sur les dispositions et les vœux secrets du pays... Aujourd'hui cette rupture avec Rome et cet isolement de la papauté sont reconnus par presque tous en France comme un accident profondément malheureux. Jusque dans les régions du pouvoir, et là peut-être plus qu'ailleurs, on en ressent un malaise profond que la franc-maçonnerie qui l'a causé empêche seule de réparer par une déjà bien tardive reprise de parole; car, en maintes questions graves, on s'aperçoit que notre silence a brisé nos influences au profit de ceux qui parlent toujours et plaident leur cause nationale en notre absence...

Apparences discutables encore, que l'impiété de notre littérature et de nos mœurs, calomniées à l'étranger par l'exportation, intéressée souvent, de nos pires écrivains. Sont-ce donc ceux-là seuls qu'on recherche en certains pays? On ne les y accueille peut-être que parce qu'ils n'y détonnent pas. Et alors ce n'est pas tant nous qu'ils peignent que leurs lecteurs exotiques. Si nous ne pouvons pas pourtant nous disculper de l'athéisme et de l'immoralité de tous nos livres, il nous est permis de répondre que de telles productions sont bien plutôt une tare de l'humanité perverse qu'une tare française. Mais nous avons le droit d'être jugés pourtant sur d'autres ouvrages que ceux de Zola et consorts, quand, dans nos librairies et sur nos scènes même de théâtre, tant de belles pages où respirent le plus pur christianisme et le parfait amour du devoir paraissent chaque jour pour faire contrepoids aux négations scientifiques de quelques savants et pour nous venger de la pornographie de romanciers et de dramaturges qui trahissent l'âme de la France.

Il y a beaucoup d'apparences aussi, moins profondes heureusement qu'étendues, quand on les envisage en leurs

résultats actuels, dans les écoles sans Dieu. Leur nom seul sans doute est un blasphème à Celui qui est tout. Elles sont destinées à la diffusion du pire des maux qui est, pour une nation, l'incroyance publique et l'impiété systématique. En fait, Dieu merci, un nombre immense d'enfants de France échappent à leurs influences pernicieuses, grâce aux milliers d'écoles libres, créées par la charité privée presque partout pour les filles, dans toutes les villes, et dans les moindres villages des départements du Nord, de l'Ouest et du Midi, pour les garçons des classes populaires. Du catholicisme national, cette générosité pour la cause de l'enseignement chrétien qui se maintient à grands frais depuis trente ans, est une preuve péremptoire. Nous y reviendrons. Les catéchismes, les patronages, les familles elles-mêmes qui doivent subir l'enseignement officiel, sauvent par l'éducation domestique la foi d'une foule d'autres enfants. On n'a pas osé d'ailleurs laïciser l'enseignement secondaire qui s'adresse à la bourgeoisie influente, comme on a laïcisé l'enseignement primaire, puisque les nécessités de la clientèle ont maintenu dans les collèges et lycées de l'État, à titre au moins facultatif, avec les cérémonies du culte, l'enseignement de l'aumônier. C'est assurer de quelque manière encore une religion nationale, en en gardant le respect et la science auprès de l'élite intellectuelle de la jeunesse du pays. Nous aurons peut-être suffisamment démontré que les écoles sans Dieu, autour desquelles on a battu le ban du triomphe, ne sont ainsi qu'apparences de victoire, quand nous aurons ajouté que, malgré tant de proscriptions du personnel enseignant régulier, l'enseignement secondaire libre continue d'instruire presque la moitié des enfants du commerce, de l'industrie et de la bourgeoisie française.



C) La profondeur et l'étendue du sentiment religieux en France.

Il résulte de toutes ces considérations d'ordre simplement explicatif et défensif, qu'à s'en tenir là, la religion en France, loin d'être morte, a gardé d'intangibles positions. Quel est le peuple d'Europe ou d'Amérique qui, soumis à d'aussi rudes épreuves, n'eût pas sombré dans le cataclysme? Mais la nation française a été pénétrée au cours des siècles d'une telle vie chrétienne, que rien n'a pu éteindre son souffle catholique.

Un écrivain de la *Revue des Deux Mondes* le constatait comme nous dans le numéro du 10 août 1915 : « Le sentiment religieux, dit-il, est très vivant en France. Sans doute, il s'est retiré de la surface, mais il reste à l'entrée des avenues profondes de l'âme. La déchristianisation est extrêmement superficielle... Ainsi s'explique l'explosion du sentiment religieux qu'on a vu éclater sur le front. La pensée d'une mort héroïque ne nous rend pas religieux. Elle constate que nous le sommes (1). »

---

(1) E. LABAT, *Notre optimisme.*

Dans *l'Écho de Paris* du 22 janvier dernier, M. René Bazin, de l'Académie française, raconte le joli trait suivant qui corrobore avec originalité ce témoignage.

Un de nos jeunes officiers, parti comme sergent, et qui s'est tant et si bien battu qu'il a été presque obligé de publier un livre pour expliquer sa légende, — on le reconnaîtra peut-être à ce signalement voilé, — m'écrit et me raconte un souvenir de guerre, qu'il a oublié d'entremêler à ceux de son livre :

« C'était peu de temps après mon arrivée sur le front. Ma compagnie occupait un secteur dans la forêt d'Apremont, et j'avais été envoyé, avec ma section, pour couper, dans les taillis, des piquets et des rondins.

« Tout en surveillant mes travailleurs, je me promenais de layon en layon, et, la main dans la poche, j'égrenais mon chapelet. Je dis : « la main dans la poche », car, n'est-ce pas, je n'allais pas donner à mes hommes ce spectacle ridicule d'un sergent, un chapelet à la main, comme une femme! Il m'est arrivé d'arborer mon chapelet dans une foule, mais c'était à Lourdes. Ici, au milieu de ces hommes qui, je le savais par

L'affirmation en éclatait un jour autrement vibrante dans la bouche de M. de Mun, lorsqu'aux ouvertures hypocrites d'apaisement que semblait faire un ministre laïcisateur, il lui jetait au visage ces phrases cinglantes comme des coups de fouet : « Il faut bien que vous le sachiez, quelque dur que cela soit à dire, il y a dans le pays des milliers de foyers chrétiens où votre nom n'est prononcé qu'avec des larmes. Il y a des milliers de familles d'ouvriers et de petits fonctionnaires où parce qu'on n'a pas d'école libre à sa porte, et parce que plus souvent encore le traitement du père, le pain de la famille et des enfants, lui serait retiré s'il ne sacrifiait pas à l'école laïque, on est obligé d'envoyer les enfants à l'école sans Dieu... Les mères en pleurent, et elles savent que c'est à cause de vous. » Poignant réquisitoire qui ne pouvait pas dire plus éloquemment qu'en traquant Dieu dans l'âme des petits et jusque dans les foyers, on allait à l'encontre de tous les sentiments du pays ! La même pensée inspirait, un peu plus tard, ces belles paroles au Président actuel de la République, alors président du Conseil, s'avisant que les opinions religieuses d'une nation ne se biffent pas avec des textes de lois : « Nous sommes

---

leurs conversations, s'embarrassaient peu de convictions religieuses... Non! non! On a beau se vanter d'avoir terrassé en soi le respect humain, il y a des limites que trace la décence.

« Or, par une coïncidence singulière, voici qu'en passant près d'un groupe de neuf hommes, — vous allez voir pourquoi je me rappelle ce nombre précis, — j'entendis l'un d'eux dire à ses camarades : « J'ai ramassé ce chapelet à Materey. » Je m'approche, et je vois, dans la main de celui qui venait de parler, un petit chapelet d'enfant avec des grains bleus et une croix d'argent. « Je l'ai ramassé à Materey, pendant la bataille, me dit le soldat prévenant ma question, et, si je le garde, c'est comme souvenir. Autrement, vous pensez bien... » Lui aussi, il connaissait le savoir-vivre, et il s'excusait. « Mais, répondis-je comme malgré moi, ce n'est pas une faute que de porter un chapelet. Tenez, voici le mien, et il ne me quitte jamais. » Un tout petit silence, puis, soudain : « J'en ai un moi aussi, dit un des hommes, c'est ma femme qui me l'a donné. — Et moi aussi, dit un autre, c'est un cadeau de ma fiancée. — Le mien, dit un troisième, je l'ai depuis ma première communion. » Le groupe, je vous l'ai dit, était de neuf hommes : huit chapelets sortirent des poches. Ne trouvez-vous pas là un symbole parfait de notre France anticléricale? »

capables de comprendre que rien de solide et de durable ne s'édifie sur le mépris des traditions, que c'est folie de vouloir rompre le charme entre le passé et l'avenir et que la patrie comme l'humanité est faite de plus de morts que de vivants. »

Après avoir évoqué naguère à l'Académie française la voix des tranchées et des tombes, M. Paul Deschanel répétait la même chose, lorsqu'il disait en demandant leur respect : « Qui méprise les forces religieuses s'expose en politique à d'étranges mécomptes. » Elles tiennent trop de place en France toujours pour leur porter impunément atteinte. D'une manière générale nous voulions d'abord l'établir.

II

LA FOI EN FRANCE EST TOUJOURS VIVANTE

A) *Tout l'extérieur de la vie française est religieux et catholique.*

Venant maintenant à une argumentation positive, nous nous flattons de montrer par des faits que l'Église en France, restée debout sous la tourmente, a été fortifiée par l'orage. Elle apparaît aujourd'hui étonnamment vivante, plus solide en sa hiérarchie, plus grande en son autorité, plus influente que jamais par la beauté de ses œuvres et la sainteté de ses enfants.

Notre dessein, pour le rendre évident, n'est pas de recourir à des comparaisons avec le passé ou avec l'étranger, ni à des récriminations contre les ruines entassées. Si considérables qu'elles soient, et si inférieurs qu'on nous représente à notre état d'hier quand l'Église était reine, la religion chez nous demeure puissante et belle. Cela s'induit en premier lieu de tout l'extérieur de la vie française, prise dans son ensemble.

Une religion nationale, c'est d'abord un culte, avec tous les monuments sensibles nécessaires à son libre exercice. Or, nul pays ne doit comme la France à ses édifices religieux le caractère même de son aspect. Ils se dressent partout, dominant les plus hautes maisons de nos cités, faisant le fond du paysage de chaque village : antiques cathédrales, vieilles églises, temples tout jeunes. Il n'y a pas un coin de la patrie qui ne se reconnaisse à son clocher. C'est un besoin de la race d'abriter à son ombre toutes les demeures humaines. Nos pères ont bâti jusque dans les plus humbles vallées, au sommet des plus abruptes collines, des chefs-d'œuvre de leur foi. Mais les pierres blanches des murs nouveaux, les ardoises noires ou les tuiles rouges des nefs récentes proclament aussi à tous les horizons que Dieu est l'hôte aimé de chaque commune de France. Car sa demeure n'est pas un cénotaphe ou même un simple arc de triomphe : c'est une maison pleine de vie ; oui, pleine d'idéal et pleine de fidèles, avec des enceintes débordantes de séculaires souvenirs ; avec des voix vénérées, celles des cloches qui chantent, aux heures principales du jour, la foi persévérante de la nation ; avec des images saintes qui parlent à la foule un langage religieux qu'elle n'a point oublié ; avec des croix, essaimées du haut des tours sur tous les tertres des cimetières et au loin dans la plaine, au carrefour des chemins, qui montrent le ciel par-dessus les communes douleurs ; avec une chaire dans chacune d'où se distribue l'enseignement le plus élevé, le plus universel et le plus populaire.

« Ainsi, pour emprunter les paroles de Barrès, l'église assainit le sol au milieu duquel elle est plantée. Autour d'elle, la plante humaine se développe dans un air de civilisation. » Les auteurs de la loi de séparation ont si bien senti que les églises sont l'âme même de la France, qu'en les déclarant toutes propriété de la commune ou de l'État, ils n'osèrent en fermer aucune, car ils eussent arrêté la vie publique. Elle gravite, en effet, autour d'elles. Pas une

joie, pas une douleur, pas une fête vraiment nationale qui ne s'y rattachent. Et ce n'est pas là une description vaine.

Il faut avoir vu, les dimanches et jours fériés, les églises de nos villes regorger de monde dès les messes matinales pour se rendre compte de la place que tient encore le jour consacré au Seigneur. Ceux qui n'en respectent pas le culte, en gardent pourtant volontiers le repos. Et d'en faire un jour de plaisir, de préférence à tous les autres, c'est encore un reste de tradition sainte. La séparation en a maintenu le rite exceptionnel dans les chômages qu'elle accepte et commande. Nous ne disons pas qu'il n'y a point d'abstentions regrettables, et que même des travaux publics ne s'y accomplissent qui n'urgent point. Les campagnes, trop souvent, prennent le pas sur les villes dans les oublis de la sanctification du dimanche. Mais d'ordinaire, par une pudeur lointaine, on y évite pourtant les grosses entreprises des champs. Et même les moins bons parmi les catholiques ont l'habitude de *s'endimancher*. Au risque, dans les pires endroits, de le laisser chanter presque seul les Offices, il n'y a à peu près aucune commune de France qui consente à se passer de son curé, et de sa messe. La messe est restée aux yeux de tous le grand signe de la vie religieuse. Elle est le ralliement des populations qui, sans toujours y assister, en réclament comme un talisman le voisinage et la douce influence. Tous les enfants chaque dimanche y représentent au moins la famille ; et dans nombre de provinces, c'est le village entier qui s'y rassemble, même pour les vêpres du soir, partout encore en usage, avec le chapelet et la bénédiction pour clôture.

On a voulu faire croire aux étrangers que le paganisme officiel avait fait disparaître de chez nous tout cet aspect chrétien. Légende de calomnie. Dans chaque paroisse, malgré l'assaut de la *Rumeur infâme*, passe, toujours portée, et respectée du grand nombre, comme auparavant, la soutane noire du curé ; et la cornette des sœurs de charité

dans les moindres villes rappelle à tous que le Christ rédempteur est toujours là, en même temps que les clochettes des couvents, alternant jusque dans la nuit avec les bourdons des cathédrales, avertissent, sans se lasser, la foule chrétienne, qui leur est sympathique, qu'une prière vivante se poursuit pour elle dans les cloîtres. Presque chaque demeure, à la ville comme à la campagne, reste ornée d'emblèmes pieux, images de la Vierge ou du Sacré-Cœur, et protégée par un crucifix qu'on garde du moins, avec l'eau bénite, dans la chambre du repos.

En entrant de plus près dans les coutumes de la vie française, on s'aperçoit mieux encore que le christianisme y est prépondérant. Nous consentons d'avance toutes les exceptions qu'on voudra à nos dires... et ce n'est pas notre triste privilège d'avoir des dissidents des pratiques de la foi. Mais nous affirmons, sans craindre un démenti qui vaille, que le recours à l'église est presque universel dans tous les grands actes de la vie. On signale presque partout comme une tare de famille les enfants qu'on ne présente pas au baptême. Il y a sans doute dans les grandes villes, dans les centres ouvriers, certains hommes qui se croient d'esprit plus fort et plus indépendant, en ne faisant pas baptiser les enfants. D'autres s'y soustraient par négligence, échappant par des déplacements fréquents à la meilleure vigilance pastorale. Très infime minorité qui chiffre à peine à la campagne des pires contrées. Le baptême est demeuré près de presque tous les berceaux la première solennité de famille, qu'on carillonne au clocher et qui réunit la parenté. Vient ensuite la communion solennelle qui reste d'usage général, même depuis les communions précoces. Elle est préparée de longue date, et, quand le jour en luit, il n'est pas un père en France qui ne s'en émeuve. C'est la fête des fêtes, à l'église comme à la maison. Ce jour-là, les enfants devant la foule compacte, pressée autour des autels, renouvellent solennellement les promesses du baptême. Et rien ne trempe les âmes

françaises dans les sentiments religieux, comme cet engagement joyeux dans la milice chrétienne... L'évêque, aux mêmes dates, passant dans chaque paroisse avec toute la puissance de son autorité, vient sceller par la confirmation le serment populaire au drapeau de la Croix. C'est ainsi que commence chez nous la vie de toute la jeunesse française. Si l'on fait mêmes débuts ailleurs, y peut-on faire au regard de la religion beaucoup mieux?

Nos lois sur le mariage donnent à penser peut-être, en dehors de France, que les unions s'y contractent sans l'influence et les bénédictions de l'Eglise. Assurément des reproches sont mérités pour la façon trop souvent intéressée, quelquefois passionnée, fréquemment légère, dont les jeunes gens s'assortissent et les familles se fondent, avec des vues qui ne répondent pas aux exigences de tous les devoirs domestiques. Pourtant malgré toutes les sollicitations des mauvaises doctrines et en dépit des ironies répandues par le théâtre et par la presse sur la sainteté du mariage, on n'entre ordinairement en France au foyer que par la porte de l'Église. Impossible de nier l'existence des unions purement civiles, dans les grandes cités surtout où il est si facile de déroger sans scandale aux habitudes religieuses. Mais là même où la libre pensée, comme la libre conduite, a ses coudées plus franches, la proportion des réfractaires à la loi chrétienne est des plus maigres; à peine la pourrait-on chiffrer par 10 ou 15 pour cent. Et les campagnes, plus fidèles aux vieilles traditions, la réduisent à presque rien. Nous savons bien que le mariage chrétien, comme d'ailleurs la communion solennelle, n'enregistre pas que des pratiquants, ni surtout que des persévérants. Mais du moins la grâce du sacrement reçu est une semence jetée qui veille dans les âmes pour les heures suprêmes.

Le christianisme d'un homme ou d'une femme, en dehors des actes de la vie, se juge à ceux aussi qui précèdent la mort. C'est là que se retrouvent tous les principes de l'éducation et que se réveillent, pour franchir le terrible passage

qui mène au Christ, les affections endormies. A cette heure décisive, le grand nombre se souvient de la foi oubliée peut-être et reçoit, avant de trépasser, les derniers sacrements. Pour faire foi de ces fidélités ou de ces retours à Dieu, il y a un signe extérieur par lequel les familles disent publiquement de quel esprit elles sont. Cet esprit est universellement chrétien, ainsi que les inhumations religieuses l'attestent. Nous prendrons loyalement pour exemple Paris, qui réalise tous les extrêmes. Il paraîtra plus que représentatif de la France en son ensemble, quand nous aurons fait remarquer que, sur un total de 63.449 décès en 1892, 20.913, c'est-à-dire plus du tiers, sont comptés dans les établissements de l'Assistance publique, les hôpitaux militaires et les prisons. Or, l'on sait combien l'Assistance publique, à Paris, est imprégnée d'esprit laïque, pour ne pas dire jacobin. Que de malades qui auraient désiré appeler le prêtre, qui même l'ont fait appeler, et ensuite ont eu des funérailles civiles, parce que la famille n'était pas là pour intervenir! Néanmoins de 1882 à 1903, la moyenne des pires années n'a pas dépassé 23 0/0 de convois purement civils. Et dans ces vingt-deux années d'agitations politiques, la guerre au catholicisme traversa deux phases d'une particulière acuité.

La première, qui s'ouvre en 1879, avec le dépôt par Jules Ferry d'un projet de loi contre les congrégations, donne lieu à deux grandes manifestations antireligieuses, la mort de Gambetta et celle de Victor Hugo, avec leurs funérailles nationales bien faites pour accélérer le mouvement de recul de la foi. Sa poussée d'anticléricalisme porte en 1882 à 12.353 sur 53.078 décès le chiffre des inhumations sans prêtre. La seconde date de 1901, avec le vote de la loi relative au contrat d'association sous le ministère de Waldeck-Rousseau. Elle s'arrête en 1903 à 20 0/0 de convois civils. Chose singulière, la période inquiète de la séparation restera encore en deçà, soit par le fait de quelque désillusion populaire sur les bénéfices

de la persécution religieuse, soit par un mouvement de sympathie envers un clergé malmené (1). Dans son livre *L'Allemagne religieuse*, Georges Goyau relève par contre à Berlin pour l'année 1880, parmi les protestants, 80 0/0 d'enterrements purement civils. De mode quelque temps à la campagne parmi les esprits forts, ils tombent de plus en plus en désuétude; et quelques contrées n'ont connu leur scandale que par les funérailles de quelques fonctionnaires d'idées avancées. L'usage est aujourd'hui partout en progrès de demander la bénédiction de l'Église sur la dépouille des morts. La guerre, en multipliant les tombes, a fait accroître encore le respect sacré qu'on avait chez nous pour les cimetières partout entretenus comme des lieux saints. Pas une sépulture militaire, même ennemie, qui n'ait sa croix de bois sur l'immense champ de bataille; et quand on parcourt les nécropoles funèbres des villes comme des villages de France, les monuments qui ne portent pas le signe de la rédemption sont l'exception, sans valeur de témoignage contre la foi du pays.

Non seulement le recours à la religion marque toutes les dates de la vie française; mais elle a pénétré de son inspiration une foule d'usages chrétiens qui disent hautement l'attachement du peuple pour elle. Nous choisirons pour notre thèse les principaux. En premier lieu, il y a les Pâques avec leurs grandes obligations par lesquelles les vrais chrétiens se distinguent des autres. Il serait peut-être difficile de dire d'une façon précise le nombre des paschalisants en France : ce qui serait péremptoire sans phrase. Mais en tenant compte de la diversité de contrées de foi, qui font compensation aux pays d'indifférence, nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant que plus de la

---

(1) La carte religieuse de Paris. Statistique des enterrements religieux et civils à Paris de 1882 à 1903. Extrait de *la Réforme sociale* par l'abbé Raffin. Paris, Lecoffre 1906.

grande moitié des femmes accomplit ce qu'on appelle les *devoirs religieux*. L'Ouest, le Nord, le Sud-Ouest, le Sud et le plateau central de la France, donnent une proportion d'hommes qui dépasse souvent cette même moitié, à telle enseigne qu'en Bretagne, en Vendée, dans certaine partie des Vosges, en Auvergne, en pays Basque, en Savoie, on montre presque au doigt les abstentionnistes. Il y a, hélas! des points très noirs ailleurs, même parmi les hommes qui font élever chrétiennement leurs enfants. Ceux de la campagne, réfractaire surtout au devoir pascal, sont peut-être plus victimes du respect humain que de l'impiété ou de l'indifférence. Les villes par contre, où les hommes se groupent dans des communions solennelles, offrent partout aujourd'hui des manifestations de foi religieuse impressionnantes, trop rares encore. L'abstention, à notre avis, est autant la conséquence lointaine du Jansénisme que de la philosophie athée : car nos populations dans l'ensemble ne répudient point Dieu, pour ne pas le recevoir dans son sacrement comme il en a fait l'obligation. La preuve, c'est que rien n'est demeuré populaire en France comme la fête de Jésus-Eucharistie, la Fête-Dieu, ainsi qu'on l'appelle. Les tableaux de Chateaubriand, dans *le Génie du Christianisme*, sont toujours en maints endroits des réalités vivantes, que les pays envahis n'ont pas eu besoin de réapprendre de la piété des Allemands. Notre-Seigneur n'a pas cessé d'avoir parmi nous des cortèges magnifiques, qui ne restent pas enclos dans les murs de nos églises, mais qui débordent triomphalement par les rues. Quelques grandes villes s'honorent de la liberté pacifique qu'elles laissent à ces ovations extérieures au Dieu de nos autels. Dans les campagnes, c'est demeuré une pieuse et générale coutume de porter en procession aux reposoirs fleuris, sous un dais dont les notables se chargent, l'ostensoir d'or où le Maître se cache.

Avec moins de solennité qu'au jour de sa fête, mais d'une

façon non moins touchante, ici et là encore, dans nos paroisses plus chrétiennes, on le descend de son tabernacle, aux heures des agonies, pour le mener dans une visite publique consoler les mourants.

Comme la Fête-Dieu, la Toussaint et Noël ont leurs fidèles. C'est la solennité des Morts et c'est le réveillon des enfants. On va en famille au cimetière, à la voix éplorée des cloches, porter des fleurs et des prières aux tombes des disparus : profession de foi publique en l'autre vie que presque personne n'omet. Et puis on élève à Noël des crèches à la maison comme à l'église, pour y adorer, au milieu des vieux cantiques légendaires, le petit Jésus qui remplit de jolies choses les sabots des enfants, placés dans la cheminée près de la bûche traditionnelle : touchante affirmation d'un Rédempteur céleste qui est venu et dont ni les philosophies, ni même les ignorances populaires n'effacent le souvenir. Aux Rameaux, qui priment Pâques pour beaucoup, on le retrouve pour l'escorter avec la grande religion du buis bénit, planté aux murs ou sur les sillons, qui gardera les maisons et les champs. Le Vendredi-Saint qui est le jour de sa mort est demeuré le plus saint des jours. Quelques énergumènes qui ne représentent en France aucune idée respectable, essaient en vain de le profaner par des banquets sacrilèges. Tout le peuple s'assemble aux églises pour y adorer la Croix : magnifique usage qui résume bien la croyance d'une nation. Chaque vendredi participe au respect de ce grand jour. Des pays très chrétiens se sont allégés, par dispense, de la pénitence dont l'Église a voulu marquer, toutes les semaines, sa mémoire. Mais en France l'usage du maigre y est encore traditionnel, et personne des incroyants ne s'en étonne. Ce sont là des fidélités françaises que l'étranger peut-être ne soupçonne pas ; pas plus qu'il ne se doute que c'est chez nous aussi une dévotion commune de signer le pain d'une croix avant de le rompre, de faire bénir les enfants, les maisons, les jeunes mères,

les troupeaux, les semences, les champs, les drapeaux et la mer et d'allumer des feux, à la Saint-Jean, pour annoncer le précurseur de Celui qui reste la *lumière du monde*. Mille petits riens du christianisme, dira-t-on; — mais qui prouvent combien l'idée religieuse est profonde et vivace toujours.

A ces usages quantité de dévotions locales populaires s'ajoutent, dont rien ne détache la foule : cultes naïfs de séculaires madones, fêtes légendaires de confréries, consécrations touchantes à des saints vénérés, respect presque superstitieux de leurs châsses, pieux attouchements de leurs reliques, vêtements à leurs couleurs, voyages à leur tombeau, cordons bénits sur leurs autels; et combien d'autres pratiques et manifestations très simples que nous oublions, particulières à chaque contrée, qui témoignent, en marge des dogmes et des grands devoirs chrétiens, que le sentiment religieux a pénétré la race française dans toutes ses moelles et qu'en dépit des révolutions et des temps, elle continue d'être la fille aînée de l'Église à laquelle elle se reprend par tous les fils de la vie, aux heures mêmes où on avait cru, par des ruptures tapageuses, l'en séparer pour toujours.

Léon XIII l'avait bien dit un jour à Mgr Fuzet : « Le fond est bon; » et nous ajoutons : inaltérable. L'un des pires persécuteurs de la religion en France, Jules Ferry, en laissait lui-même échapper l'aveu, significatif sur ses lèvres, lorsqu'il disait, le 2 juillet 1881, au Sénat : « L'immense majorité de la population française se rattache aux croyances spiritualistes. » Il allait même plus loin, en en disant la cause, c'est que « l'immense majorité du corps enseignant se rattache à cette philosophie spiritualiste qui est chère à beaucoup de vous... » Spiritualiste, à l'heure où il employait cette expression, signifiait tout simplement religieuse et chrétienne. L'histoire écoulée depuis n'a pas apporté de démenti sérieux à cette déclaration, encore que la crainte en ait fait taire parfois la manifestation. Bon

nombre de maîtres primaires, il faut l'avouer, pour flatter le pouvoir, furent pris, en ces dernières années, de la manie de négation officielle. Ils commençaient à en revenir, quand sonna l'heure de la guerre, fatigués du rôle d'apôtres à rebours qu'on leur voulait faire jouer, las de la ronde folle à laquelle on les condamnait autour de la vérité qu'ils avaient la défense d'étudier et d'enseigner, saisis dans leur âme vide du besoin de s'accrocher à quelque chose de stable et de substantiel. La grande Université ne fut pas emportée par le même courant d'athéisme et de neutralité. Elle resta fidèle dans son ensemble au spiritualisme chrétien. Et toute une pléiade de jeunes maîtres éminents sortis des grandes écoles, qui déjà avaient donné une élite de penseurs et d'actifs à nos parlements et à nos œuvres, prenaient dans le monde religieux une position plus que respectée, mais contagieuse, et jetaient publiquement l'appel de leur foi dans le journal des *Catholiques de l'Université*.



B) *L'intensité de la vie religieuse intime de la France.*

1. — Mouvement d'idées.

Une religion qui vit doit en effet se montrer par un mouvement d'idées et par un mouvement de sainteté. Ce double mouvement caractérise depuis quarante ans et plus l'Eglise en France; et il en révèle, après les dehors que nous avons mis en relief, l'activité chrétienne intime qui est le vrai signe authentique de la religion d'un pays. Pour saisir d'abord dans son germe le mouvement d'idées religieuses, nous le surprenons qui monte de la littérature.

Qu'est-ce autre chose, au milieu du positivisme et du naturalisme de l'âge présent, ce sentiment douloureux et inquiet des choses de l'au-delà: sourds accents de la foi,

traduction sublime d'une plainte éternelle, que Jouffroy saluait déjà comme le seul chant digne de retentir dans les âmes sages! C'est une poussée chrétienne, exclusivement chrétienne dans sa source et dans son fait, que cette nostalgie céleste qui remplit de son gémissement les meilleures pages de nos auteurs contemporains. Une prédilection étrange les attire vers les sujets ou les personnages empruntés à l'histoire de la Bible ou à la vie chrétienne. « Cette littérature qui n'est pas chrétienne d'inspiration a beau faire, écrivait en 1900 Mgr Baunard, elle porte dans son flanc une flèche partie du ciel. Comme malgré elle, elle se reprend aux idées de sacrifice, d'expiation volontaire, de remords des chutes coupables et des hontes cachées, à la lassitude de soi, aux regrets des jours plus purs, à l'admiration et à l'envie des âmes restées debout, à la foi, à la pudeur, à l'honneur, à l'aveu, à la prière, au pardon, c'est-à-dire à l'Évangile. » Quel est le roman ou le drame moderne que ne traverse pas par instants ce cri de toutes les revanches d'une conscience qui se soulève et se réveille?... Voilà, quand on veut bien sortir des pages de Zola, ce qui se trouve dans les auteurs même profanes, dignes de représenter à l'étranger la France et de dire au monde les besoins d'âme qui l'agitent.

Ces besoins d'âme, ou plutôt leurs mouvements religieux, sont caractérisés par un fait plus saisissant : c'est qu'en dehors des conceptions de l'imagination par lesquelles les littérateurs essaient de peindre les réalités du monde, — et c'est par là qu'elles sont très philosophiques, — les penseurs français se sont passionnés pour l'étude du problème religieux, sous toutes ses formes; non seulement les clercs, dont ces questions sont le patrimoine naturel, mais encore les laïques, sortis enfin des spécialités qui jadis rétrécissaient leurs vues. Dans les ordres les plus divers, ils ont aidé, en ces dernières années, les théologiens de profession à mieux poser, et à mieux établir même quelquefois, grâce aux données scientifiques actuelles, les

thèses catholiques. Des travaux de très haute portée ont ainsi vu le jour. Par cette active et toute spontanée collaboration des laïques et des prêtres, il s'est fait en France une véritable et singulièrement heureuse refonte des conceptions et des méthodes de la philosophie religieuse, de l'apologétique, et de la théologie elle-même, revenue à ses vraies sources romaines. Ceux de nos lecteurs qui désireraient se faire une idée exacte de cet immense effort français n'auront qu'à consulter les dix-sept colonnes compactes du *Dictionnaire de Théologie catholique* de Vacant et Mangenot où, dans les pages 695 à 711, se trouvent énumérés seulement les ouvrages de dogme, d'apologétique, de morale et de pastorale, d'Écriture sainte, de patrologie, d'histoire ecclésiastique, qui témoignent de la vitalité féconde de notre pensée religieuse. De tels rajeunissements, de telles productions d'une telle valeur d'ensemble, n'ont jamais lieu, en effet, aux époques de décadence (1).

Par tous ces travaux, l'idée catholique est rentrée dans tous les domaines et elle y a paru avec honneur. Un public relativement nombreux s'est formé, avide de s'instruire, qui écoute avec sympathie des conférences théologiques, qui lit avec intérêt des livres étudiant ces questions fondamentales.

C'est le bilan de la fin du XIXe siècle et du commencement du XXe, d'avoir ainsi ramené partout, dans les sentiments, dans les convictions, dans les études, l'idée religieuse, pour lui donner une action sociale et une portée publique; car plus que jamais on sent, suivant la parole de Montalembert, qu'elle ne « doit pas être reléguée dans un coin de la société, murée dans l'enceinte de ses temples et de la conscience individuelle, mais qu'elle est conviée à tout animer, à tout éclairer, à tout pénétrer de l'esprit de vie ». Au plus fort de la persécution légale, elle travaillera

---

(1) Cf. Chapitre suivant du R. P. de Grandmaison : *Les sciences religieuses.*

donc à reprendre de haute lutte possession de tout. « La hardiesse, écrivait M. Léon Ollé-Laprune en 1896, — et les années ultérieures n'ont fait que fortifier son jugement, — est dès lors un des caractères de tout ce mouvement intellectuel français catholique. La pensée et l'action ont des allures qui déconcertent de vieilles habitudes. » Elles frisèrent même peut-être quelquefois l'erreur, mais n'altérèrent pas la beauté de vie de l'ensemble, sachant toujours s'arrêter à temps et se soumettre au magistère infaillible. « On est hardi devant la raison et devant la science, non seulement pour poser la doctrine catholique elle-même dans sa parfaite intégrité et dans sa majestueuse intransigeance, mais pour accepter, dans toutes ces idées dites modernes qui nous investissent, l'acceptable — rien que cela —; pour aller par delà tout établissement intellectuel, si je puis dire, jusqu'à l'intelligence humaine, et pour montrer par une sorte d'expérience vive que la doctrine catholique est en définitive d'accord avec cette intelligence, avec cette âme que souvent elle contrarie ou qu'elle dépasse. On est hardi encore pour envisager le mal social, pour en signaler les causes, pour en indiquer les remèdes, et l'on sait descendre jusque dans la rue pour se rapprocher du peuple et lui faire du bien. Hardiesses assurément que tout cela! Seulement nous savons trop l'histoire aujourd'hui pour ne pas savoir ou que c'est pourtant ce qui s'est toujours fait, ou que toujours, dans les grandes crises, l'Église a trouvé dans de fécondes nouveautés, conformes à son immortel esprit, des ressources puissantes (1). »

2. — Mouvement de piété.

Ce mouvement intellectuel de l'Église en France va rayonner, en effet, dans toute la vie catholique et se tra-

---

(1) *La France chrétienne dans l'histoire*. Chap. : « La Vie intellectuelle du catholicisme en France », par Léon Ollé-Laprune.

duire par un développement parallèle, ou plutôt consécutif, de la piété et de la sainteté française. C'est logique; le Christ mieux étudié et mieux connu doit multiplier, comme le veut l'Apôtre, ses ressemblances : « La révélation, écrivait Mgr d'Hulst dans son beau chapitre (1) sur la vie surnaturelle en France, est l'élément premier de l'ordre surnaturel; elle ne l'épuise pas tout entier. Saint Jean, résumant en deux mots l'œuvre du Christ, l'appelle grâce et vérité : *gratia et veritas per Jesum Christum facta est.* Si la vérité met son empreinte dans la vie intellectuelle des sociétés chrétiennes, la grâce se trahit dans les manifestations de leur vie morale. Il y a un christianisme intérieur et spirituel qui fournit à la religion sa raison d'être et sa fin immanente. On n'a donc pas fait connaître toute l'activité chrétienne d'une époque, on n'en a décrit que les dehors, on n'a montré que des effets détachés de leur cause, tant qu'on n'a pas découvert les sources cachées où les enfants de Dieu ont alimenté leur vie du dedans. »

Cette vie du dedans s'appelle la piété et la sainteté qui échappent à toute persécution et qui, comme tout amour, tirent de la contradiction même une raison meilleure de vivre et de s'épanouir. Pas plus qu'à l'époque des persécutions primitives, cette religion parfaite ne devait être abolie en France par la tempête d'irréligion officielle. Chassée partout de la vie publique de la nation, elle allait retrouver dans le secret des âmes une force nouvelle, une plus grande intensité.

Le XIXe siècle, en son cours si divers, avait merveilleusement préparé en France ce que nous nous permettrons d'appeler l'outillage, les instruments de la piété et de la sainteté. Ce sont tous les couvents et monastères dont les hôtes sacrés rappellent la vision de saint Jean dans l'Apocalypse, se tenant en robes blanches devant le trône de l'Agneau et lui chantant : « Amour, bénédiction, gloire, ac-

(1) *La France chrétienne dans l'histoire.*

tion de grâces et triomphe à jamais; » dont les vierges innombrables font penser à ces milliers de créatures aimées, que Montalembert évoque dans une page pleine d'émotion de ses *Moines d'Occident* et représente sortant chaque jour des châteaux comme des chaumières, des palais comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur corps virginal, leur tendresse et leur vie, pour se donner dès le frais et pur matin de leur journée à un époux immortel et pour être de là, par leurs prières, leurs immolations et leurs exemples, le palladium et l'impulsion de la société.

Il est impossible, dans un travail restreint comme celui-ci, d'énumérer même les formes de la vie religieuse qui servirent publiquement de cadre, jusqu'à il y a trente ans, à la perfection chrétienne et qui, plus ou moins dispersées aujourd'hui, continuent cependant, par les mêmes œuvres, d'exercer leur salutaire influence nationale. Nommons les Trappistes qui peuplent toujours leurs déserts; les fils de saint François et de saint Dominique, ceux de saint Elie et de saint Benoît, les Liguoriens, les Oratoriens, les Eudistes, les Maristes, les Oblats de Marie, les Pères du Saint-Esprit, les Jésuites, soldats d'élite d'une illustre compagnie, et combien d'autres congrégations de clercs réguliers. Au premier rang des femmes, sont les filles de sainte Thérèse qui comptaient en France à la fin du siècle 102 asiles de la contemplation et de la pénitence; puis les Clarisses, les Trappistines, les Bénédictines, la Congrégation du Sacré-Cœur, les Augustines hospitalières, les filles de saint Vincent de Paul et celles de saint François de Sales, pour nous borner aux plus connues; avant-garde sacrée d'une foule de Congrégations locales, qui couvraient la France comme d'un manteau de sainteté. Leur simple ministére de prière ou de charité, à l'exclusion de l'enseiment, en a sauvé jusqu'ici la plupart de la dispersion et de la ruine, et les élèves de celles qui étaient vouées aux classes, comme les habitués de leurs chapelles, per-

pétuent dans la vie du monde leurs traditions pieuses.

En dehors du cloître, il y a en effet, nés de lui, des Tiers-Ordres florissants qui sanctifient dans le siècle des quantités, chaque jour croissantes, d'hommes et de femmes : ceux de saint Dominique, de saint François et du Carmel, sans parler de nombre de filiales d'autres grandes sociétés religieuses dont l'objet est purement spirituel. On y doit ajouter par milliers, presque dans chaque diocèse, les membres des Confréries du Saint-Sacrement, des Congrégations de la Sainte Vierge, des Associations de Mères et de Veuves chrétiennes, des Enfants de Marie, de l'Adoration perpétuelle, de l'Adoration nocturne, de l'Apostolat de la prière, du Rosaire perpétuel et de cent autres groupements pieux, témoins et facteurs tout ensemble d'un renouveau de vie intérieure au sein du peuple français. C'est toute une immense armée dont nous avons le droit de faire état devant les accusations d'irréligion qui nous accablent. « Chacun des noms que nous venons de prononcer, et mille autres que nous omettons, désignent autant de foyers allumés sur la terre de France d'où rayonne l'ascétisme contemporain : prières ardentes, vertus cachées, actes héroïques d'immolation et de pénitence, où les chrétiens, engagés dans les liens du monde, rivalisent avec les hôtes des monastères et attestent, avec la réalité des opérations de la grâce, la puissance de ses attraits. »

Cette armée a des exercices de sanctification qui ne sont pas désuets chez nous, même au milieu du siècle, et c'est une preuve, non des moindres, de notre vitalité spirituelle. Nous avons nommé l'oraison mentale, la méditation quotidienne, qui est entrée présentement dans le règlement de tous les chrétiens fervents : officiers, industriels, commerçants, femmes et jeunes filles du monde, tous ceux et toutes celles aujourd'hui fort nombreux qui sont enrôlés dans les diverses associations de piété et de charité, lesquelles en font une loi à chacun de leurs membres... Les retraites spirituelles accentuent chez nous parmi les élites

— comme les missions de plus en plus fréquentes et suivies le font à la campagne — le mouvement de la vie chrétienne; car de plus en plus la pratique s'en universalise dans toutes les classes de la société : retraites de fin d'études, retraites de jeunes conscrits, retraites de patrons, retraites de corporations, retraites d'hommes d'œuvres, retraites de professeurs, de propriétaires et de cultivateurs. Il y a la retraite fermée, la retraite ouverte, la retraite commune, la retraite privée, la retraite prêchée, la retraite méditée. Prêtres et laïques en proclament l'utilité, le besoin et le bienfait. Mgr Dupanloup disait jadis à des milliers d'hommes assemblés dans sa cathédrale pour les prédications de la Semaine sainte : « Messieurs, pour votre salut, je ne vous demande que trois choses : une demi-heure chaque jour, une heure chaque semaine, trois jours chaque année. » C'était de la prière quotidienne, de la messe du dimanche et de la retraite pascale qu'il parlait. Lui faisant écho, en mai 1889, Léon XIII s'écriait à son tour : « C'est là une entreprise de régénération pour la société. Dieu veuille que les maisons de retraite se multiplient en France. En des temps si troublés, c'est un besoin de premier ordre. » Elles se sont multipliées jusqu'à entrer tout à fait dans nos mœurs.

A la fin du siècle, en 1899, 70.000 retraitantes des diverses classes de la société ont été réunies dans l'ensemble des maisons des Dames religieuses du Sacré-Cœur de l'univers entier; le grand nombre appartient à la France. Le nouvel Institut du Cénacle ou des Dames de la Retraite, principalement vouées à cette œuvre capitale, en poursuit la grande tâche. Et nulle part aujourd'hui, il n'y a en France une prédication de Carême qui ne s'achève, une société pieuse qui ne se constitue par une retraite. Les retraites d'hommes, organisées à leur début par les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, ne leur sont à présent guère inférieures. Depuis vingt ans, des maisons multiples se sont ouvertes à cette fin à Paris, à Lille, à Villefranche-

sur-Saône, à Paray-le-Monial, à Viviers, à Aix-en-Provence, à Grenoble, à Lannion, à Athis, à Clamart, à Braisne, à Mours, à Cormontreuil. De son côté, l'œuvre des *retraites régionales*, fondée en 1902, a donné, de 1902 à 1909, soixante-neuf retraites, et trente en 1910.

Il s'y fait un bien incalculable, que le Tiers-Ordre dont nous parlions plus haut double encore : « Ma réforme à moi, disait Léon XIII dans l'Encyclique *Humanum genus*, c'est le Tiers-Ordre. » Vraie ligue catholique opposée à la ligue maçonnique, cette religion du grand Pauvre d'Assise apparaît en effet aux chrétiens de nos jours, qui ont besoin de leçons et d'exemples de vertus viriles, comme la régénération de la société. Elle est florissante en France. Les Frères mineurs y dirigent environ un millier de fraternités dont 700 de sœurs et approximativement 300 de frères, prêtres ou laïques. En 1900, sans tenir compte des centaines de frères isolés, disséminés loin des centres qui n'entrent pas dans ces statistiques globales et dont le nombre va croissant toujours, les Capucins pour leur part dirigeaient 180 fraternités dans la province de Paris avec 8.200 membres; 640 dans la province de Toulouse avec 27.514 membres; 236 dans la province de Chambéry avec 17.250 membres; 560 dans la province de Lyon avec 25.000 membres; 26 en Corse avec 1180. Ces chiffres ont leur éloquence que souligne encore l'assemblée générale de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, en engageant tous les membres de ses conférences qui sont en France des milliers, à s'affilier au Tiers-Ordre.

3. — Les grandes dévotions françaises.

Une telle armée d'élite, en face de celle qui la combat, n'atteste-t-elle pas que Jésus-Christ est encore chez nous la grande actualité ? Il en est d'ailleurs dans le même ordre d'autres preuves manifestes. Nous voulons dire les grandes dévotions françaises : le Sacré-Cœur, l'Eucharistie, la

Vierge Immaculée. Un peuple qui vit d'elles tous les jours, comme la France en vit, ne semblera peut-être pas un peuple mort à la religion de ses pères.

Ce n'est pas le lieu de définir ce qu'est en soi la dévotion au Sacré-Cœur qui appartient à toute l'Eglise, bien que la France puisse rester fière d'avoir été choisie pour le théâtre de ses révélations. Mais quoique nous n'ayons pas encore rendu comme nation au Sacré-Cœur le culte social que réclame sa royauté, nous avons bien le droit de produire nos références envers lui : à savoir ces pèlerinages ininterrompus de la France pénitente, suppliante et confiante, à son sanctuaire de Paray : à savoir cette dévotion aujourd'hui nationale de la communion du premier vendredi de chaque mois : à savoir cette fête solennelle du vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement vouée à perpétuité en son honneur par tout l'épiscopat français : à savoir toutes ces images du divin Cœur partout représentées sur nos bannières ; tous ces signes vivants de son amour portés sur des millions de poitrines françaises ; toutes ces intronisations actuelles du Cœur de Jésus dans les familles ; toutes ces églises érigées par milliers sous son vocable et tous les diocèses de France à lui par les évêques consacrés : à savoir encore ces ligues du Sacré-Cœur, ces Hommes de France au Sacré-Cœur, cette garde d'honneur du Sacré-Cœur, ce Messager du Sacré-Cœur, cet Apostolat de la prière qui compte, rassemblés, des millions d'associés ou d'abonnés : à savoir enfin toutes ces œuvres, associations, institutions d'enseignement, de piété, de charité ; toutes ces Congrégations religieuses et ces Communautés (1), soit d'hommes, soit de femmes, qui ont demandé au Sacré-Cœur le baptême et la bénédiction de son nom et l'ont pris pour maître et pour patron.

Et, par dessus tout cela, il y a un grand acte officiel de la France qu'elle n'a jamais renoncé, qu'elle poursuit par

(1) Cfr. la liste dans Baunard. *Un siècle de l'Eglise de France.*

conséquent, c'est Montmartre, l'église votive et expiatoire demandée par le Cœur de Jésus à la France, déclarée d'utilité publique par l'Assemblée nationale, élevée par la France entière à la gloire du Cœur de Jésus. Depuis 40 ans, la France dévouée et pénitente n'a pas cessé de porter son or avec ses prières à la montagne historique sacrée où elle a voulu, dans sa foi persévérante, que se dressât, non pas une chapelle, mais une basilique grandiose qui domine Paris et le bénit. Plus de quinze millions de personnes y ont souscrit. Cinq ou six millions de catholiques ont apposé leur nom au bas de l'acte de consécration et l'ont envoyé à Montmartre. Chaque année, au mois de juin, vingt à trente mille adorateurs y passent la nuit devant le Saint-Sacrement. Des milliers de familles inscrites sur les livres de l'adoration diurne font une garde d'honneur permanente à Jésus présent dans l'hostie. Il y a eu, jusqu'à l'heure actuelle, quinze à vingt mille pèlerinages. Des milliers d'hommes de toute condition, cierge en main, y font à chaque fête des cortèges incomparables à Notre-Seigneur. Et la blanche basilique s'achève tous les jours ; les coupoles se dressent au-dessus de la capitale. On n'y a pas vu monter encore les chefs de l'Etat, ceux qui ont remplacé en France « le roy et la cour de ce temps-là ». Mais ceux qu'on voit de plus en plus nombreux gravir la sainte colline, ceux qui finiront par y entraîner ou y pousser les autres, ce sont les hommes, les meilleurs hommes, du beau pays de France, nos soldats et même nos chefs d'armée ; c'est le bon peuple de France qui a souscrit pierre par pierre la construction monumentale ; les saints prêtres et les pieux fidèles, qui, sur toute la terre française, règlent les battements de leur cœur aux battements du divin Cœur.

La dévotion à la Sainte-Eucharistie marque encore une de nos vitalités. Par une doctrine outrancière de respect, le Jansénisme avait éloigné nos pères de la Table Sainte, en les gardant fidèles à la messe. Le libéralisme de la Res-

tauration poussa le respect humain jusqu'à ne plus oser même s'approcher de l'autel. On se rappelle les mots attristés de Montalembert peignant une telle situation : « J'en atteste, dit-il, les souvenirs de tous ceux qui comme moi terminaient alors leur éducation. Combien étions-nous de jeunes chrétiens, même dans les collèges les mieux formés ? A peine un sur vingt. Quand nous entrions dans une église, est-ce que la rencontre d'un de ces jeunes gens des écoles, d'un de ces hommes qui aujourd'hui remplissent nos temples, ne produisait pas presque autant de surprise et de curiosité que la visite d'un voyageur chrétien dans une mosquée d'Orient ? » Le grand orateur libéral à peut-être exagéré ce vide des églises et cette absence de pratique chrétienne. Aujourd'hui, quoi qu'il en soit, sous toutes les influences qui ont travaillé les âmes françaises, l'attitude du pays par rapport à la Sainte Eucharistie ne se reconnaît plus. Montalembert ne serait plus « le phénomène du jeune homme qui communiait ». C'est la foule dans les villes — pas encore à la campagne — qui a repris le chemin de l'église et s'y asseoit au banquet sacré. Rien n'est beau et suggestif comme la communion pascale, la communion générale des hommes à Notre-Dame-de-Paris. Les neutres catholiques ne se doutent pas d'un tel spectacle. Et ce qui se passe à Paris se voit dans toutes les églises cathédrales ou dans l'église principale de chacune des grandes villes de France, plusieurs fois l'an quelquefois ;... car depuis la guerre surtout, ici et là, on organise des communions générales d'hommes, vraiment consolantes et réconfortantes. Magnifique leçon donnée à ceux qui doutent et désespèrent, même chez nous, de l'époque présente ! Qu'ils viennent entendre, sous nos voûtes séculaires et dans nos nefs remplies jusqu'à déborder, le *Credo* de la foi chrétienne que chantent nos communiants, et ils croiront et feront croire à leur tour à la France.

En dehors de ces belles solennités qui ont leur écho et leur réplique jusque dans nos villages, par l'organisation de

plus en plus régulière et heureuse de journées eucharistiques, par la célébration de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, liturgiquement fêtée tour à tour, au cours de l'année, dans chacune des paroisses ou chapelles de presque tous les diocèses, l'Eucharistie a, dans la foule, d'autres triomphes quotidiens; car la sainte communion a pris une place de plus en plus grande dans la pratique chrétienne de nos contemporains. De fréquente qu'elle était devenue, il y a vingt ans, elle est actuellement journalière chez un nombre infini des personnes pieuses. Nous savons telle petite ville de 8.000 habitants qui chiffre 100.000 communions par an. Et dans notre diocèse, qui n'est pas parmi les plus chrétiens, plusieurs paroisses urbaines réalisent une même proportion qui peut ailleurs être de beaucoup dépassée. Il faut dire qu'en France, dans les villes tout au moins, la première communion précoce n'a pas été une lettre morte; et comme toute communion bien faite, avec la préparation qu'elle suppose, avec l'idéal qu'elle propose, avec le secours divin qu'elle donne et le courage qu'elle inspire, elle produit les meilleurs fruits. Aux tranchées, à l'heure actuelle, l'élite des soldats, sans nier l'héroïsme des autres, se recrute parmi les communiants... Il ne se peut pas, malgré toutes les défaillances de la population réfractaire encore à la Sainte-Eucharistie, qu'un peuple ainsi nourri de Dieu, dans sa masse la plus saine, ne fasse pas dans le monde toujours belle figure chrétienne.

Et il n'y a pas que les convives de l'Hostie. Il y en a aussi les dévots, les affamés, les apôtres, et nous allions presque écrire les volontaires victimes. Belles âmes eucharistiques pour qui la vie n'est plus qu'une adoration ou une réparation perpétuelle : comme ces Pères du Saint-Sacrement du Père Eymard, naguère encore groupés dans huit maisons qui étaient des foyers d'œuvres saintes; comme ces Prêtres adorateurs, au nombre de plus de soixante mille, avec leurs agrégés plus nombreux encore; comme ces Servantes du Saint-Sacrement d'Angers, de Lyon et

de Paris; comme ces religieux et ces religieuses des Sacrés-Cœurs de Picpus; comme ces Sœurs de l'Adoration réparatrice, vouées à la réparation de jour et de nuit devant le Saint-Sacrement exposé sur l'autel; et d'autres encore : les Bénédictines du Saint-Sacrement, les Bénédictines de l'Adoration perpétuelle, les Sœurs de l'Adoration perpétuelle, les Sœurs du Saint-Sacrement, centres féconds de vertus, vrais palladiums de nos cités.

Hors du cloître, dans le monde, la réparation comme l'adoration trouve aussi ses fidèles, sous d'autres formes : la communion réparatrice qui enrôle des légions d'âmes immolées; la messe réparatrice qui expie pour l'omission de la messe dominicale; la dévotion au Saint-Viatique par laquelle la foi attristée s'ingénie à procurer l'Eucharistie aux moribonds; l'Archiconfrérie de prière et de pénitence de Montmartre, qui unit la pensée de la réparation au divin amour. Touchantes manifestations de la vie surnaturelle de la France, que les âmes pures et les cloîtres laissent déborder pour la transfiguration du siècle même.

Tous ces saints effluves ont créé une atmosphère religieuse qui enveloppe la foule et l'attire par la suggestion des exemples, par la beauté du culte, par l'émulation de tant de pieux hommages. Car on a rivalisé, dans les paroisses urbaines tout au moins, de zèle et de dévouement envers l'Eucharistie. Les offices ont pris, même à la campagne quelquefois, une splendeur nouvelle, faite de la beauté des décors et de l'harmonie des chants, comme de la piété des fidèles. L'assistance s'y est accrue avec la foi et les immenses assemblées ajoutent leur grandeur à l'ampleur des cérémonies liturgiques. Les sentiments y explosent. Ils se répandent. Ils deviennent conquérants. De la dévotion des chapelles et des églises, le culte de la Sainte-Eucharistie passe dehors. Il assemble des congrès de ville en ville, de capitale en capitale; il exalte l'Ostensoir divin, à Paris, à Jérusalem, à Londres, à Metz, à Madrid, à Mont-

tréal, à Vienne, pour finir à Lourdes, à la veille de la guerre, dans une apothéose incomparable comme jamais l'univers n'en avait vu. La France qui la fit ne mérite pas toute du moins le renom d'impiété qu'on lui prête.

Et puisque nous avons nommé Lourdes, montrons maintenant ce que lui doit la piété française. Car c'est là aujourd'hui, après le Sacré-Cœur et avec l'Eucharistie, sans vouloir exclure l'influence bénie des autres pèlerinages, le grand centre de la dévotion nationale. Dès son origine, la France fut aimée entre les peuples par Marie et l'aima singulièrement à travers les siècles. L'antique sanctuaire de Chartres en fait foi, et toutes nos belles cathédrales, à Elle consacrées, tant de sanctuaires de Madones, tant d'Associations abritées sous son vocable, tant de dévotions populaires, comme le mois de Marie et le Rosaire, l'attestent. Nous sommes sur la terre son royaume, et comme tels immortels au dire des vieux auteurs : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ, numquam peribit*. De cette immortalité, à toutes nos heures de détresse, Elle nous a donné des gages authentiques, nous retirant toujours des abîmes, au plus fort des périls de doctrine comme à La Salette, et au plus fort des dangers de la guerre comme à Pontmain. Nous ne ferons pas ici cette histoire. Mais, vers le milieu du XIXe siècle, nous menacions d'être entraînés par cette science orgueilleuse qui niait d'un seul coup tout l'ordre divin de l'Evangile et de la grâce, en exaltant l'homme et en le substituant à Dieu. Pour sauver l'Eglise battue en brèche, et ruiner par une affirmation solennelle toutes les théories naturalistes, Pie IX venait de proclamer le dogme de l'Immaculée-Conception. C'était un enseignement infaillible; mais notre génération ne semblait devoir se rendre qu'à un fait. Et alors Celle qui déjà avait révélé à une humble religieuse française, Catherine Labouré, la *médaille miraculeuse*, fit à Lourdes, en apparaissant à Bernadette, sa propre révélation, cette démonstration de la vérité que Newman appelait, quand il disait : « En vérité, si une nou-

velle révélation n'arrive pas avant la fin du siècle, le Christianisme est perdu. »

Or, Lourdes, en même temps que c'est un privilège français, est le contre-pied même de la science rationaliste la plus superbe, parce que Lourdes, c'est le miracle quotidien, universel, éclatant à tous les yeux, l'évidence même du surnaturel outrageusement nié. Une petite paysanne affirme que la Vierge Immaculée lui est apparue et lui a parlé. Le monde a beau jeu, ce semble, pour en douter et pour dire : Que m'importe ! Mais Dieu ne permet pas qu'on en doute et qu'on s'en désintéresse. « Et voilà l'affirmation d'une pauvre fille des champs qui va, comme autrefois celle de Jeanne d'Arc, remuer tout un siècle, mettre en mouvement des multitudes, secouer l'indifférence, fasciner les regards des amis et des ennemis de Dieu, rallumer les ardeurs de la prière et jeter, comme un défi miséricordieux à cette génération qui avait déclaré le miracle impossible, tout un faisceau d'indéniables preuves. » (1) Lourdes ! Voilà le miracle français ! le miracle du salut et le miracle de la foi, qui rend populaires, comme au Moyen Age, ces élans de pèlerinages que Thiers disait n'être plus dans nos mœurs ; qui transporte chaque année des millions de visiteurs pieux aux grottes Massabielle ; qui en fait un phénomène de notre époque et qui marque, par son retour à la simplicité des vieux âges, une évolution décisive de notre Christianisme intérieur, une expansion désormais invincible de l'âme française, comprimée depuis le siècle de Louis XIV ; qui renouvelle en sa faveur les prodiges mêmes de l'Evangile, quand, sous les pas de la procession du Saint-Sacrement, les acclamations, les supplications, les bras tendus, les yeux pleins de prières et de larmes, les lèvres frémissantes d'angoisse et d'espoir crient de partout au fils de Marie : Guérissez-moi ! On ne voit pas à Lourdes

(1) Mgr d'Hulst : *La vie surnaturelle en France ; Cfr. la France chrétienne dans l'Histoire.*

ces scènes divines sans en être troublé, et éclairé aussi, jusque dans les profondeurs de son âme; et les foules françaises qui vont à Lourdes ont là, pour se guérir de l'impiété, si elles en étaient mourantes, un sanatorium céleste qui ne permet pas de croire à leur ruine religieuse, contre laquelle protestent et l'intervention persévérante de Notre-Dame et leur fidélité séculaire à son culte.

Pour achever le tableau de la spiritualité française contemporaine, il nous faudrait dire encore un mot peut-être de quelques autres grandes dévotions qui alimentent la vie chrétienne intérieure comme la Passion, les Ames du Purgatoire, l'exercice de plus en plus familier aux âmes pieuses du Chemin de la Croix, la dévotion à saint Antoine de Padoue, le grand pourvoyeur des pauvres et le bienfaiteur signalé de ceux qui les assistent : dévotion populaire répandue en France avec une rapidité qui tient du miracle, qui enfante des prodiges de charité et fait couler des fleuves de largesses;... enfin la dévotion nationale à la bienheureuse Jeanne d'Arc, la miraculeuse libératrice, toujours vivante, toujours aimée, qui suscite parmi la foule autant de piété que de patriotisme et dont le culte universel est le lien sacré de toutes les âmes françaises.

Nous préférons signaler ici, comme un autre signe curieux de notre vitalité religieuse, ce fait parallèle, capable de frapper les esprits du dehors, que, même en dehors des rangs chrétiens, le mysticisme chez nous retrouve la faveur. « En philosophie, écrit Mgr d'Hulst, toute une école critique fait de la certitude et de la conquête du vrai, une affaire de bonne volonté et d'amour. En morale, les néo-chrétiens, sans accepter les dogmes, s'efforcent d'emprunter à l'Évangile sa chaleur et sa tendresse; les préceptes de la tempérance et ceux de la charité prennent sur les lèvres de ces nouveaux maîtres, ou plutôt de ces chercheurs, un accent imité du Sermon sur la montagne. On voit des convertis chez qui la disposition mystique a précédé et facilité le retour à la foi. Faut-il

s'étonner dès lors que là où il trouve la révélation positive d'une économie toute d'amour et les conditions organisées d'un commerce intime avec Dieu, le mysticisme s'épanouisse à l'aise et donne des fruits abondants ?.... » Et de fait jamais aux plus beaux temps de notre histoire religieuse, les vocations n'ont été plus nombreuses, qui arrachent de jeunes existences aux promesses du bonheur terrestre pour les plier à la loi du sacrifice.

4. — Les saints français.

Ainsi la dévotion à Jésus-Christ, à son divin Cœur, à son Eucharistie, à sa Mère très pure, à ses saints, ou directement ou par des voies détournées, transforme la piété française et ramène les âmes glacées par le Jansénisme à la tendresse et à la fécondité de la religion d'amour. Des âmes saintes en foule en sont sorties et en naissent tous les jours, dont la beauté morale milite pour nous devant les peuples, car on n'en produit pas une telle pléiade quand la sève de vie religieuse est en train de tarir.

Elle a coulé, dans ces cinquante dernières années, avec une abondance qui rappelle les meilleurs âges chrétiens : « Donnez-nous des saints ! » s'était un jour écrié Lacordaire. Et l'Église de France lui a répondu par une floraison incomparable. Aux dernières pages du beau livre qui résume la gloire de tout le siècle écoulé, Mgr Baunard les a peints en paroles d'or (1) au ciel de notre histoire. Qu'ils sont beaux, ces chœurs de pontifes et de prêtres, d'apôtres et de martyrs, qui furent les flambeaux du temple et l'encens de l'autel ! Quels cortèges magnifiques pour nos fresques, que ces théories de saints religieux, de saintes femmes, de pieuses vierges, de nobles dames dont les vertus silencieuses et fécondes, dans les cloîtres, les écoles, les hôpitaux, les missions, dans le monde même,

(1) *Un siècle de l'Eglise de France.*

ont racheté les crimes publics! N'est-elle pas unique cette armée des forts : hommes de science, hommes de lettres, hommes d'œuvres, hommes d'épée, hommes de prière e de foi : toute la fleur de nos écoles! Et derrière ces héros de la sainteté, qui nombrera ces légions d'anonymes du renoncement, de la douceur, de l'humilité, de la pureté, de la charité française; cette multitude d'âmes simples et grandes qui vivent et meurent tous les jours dans l'obscurité, où, comme les étoiles au firmament, elles restent perdues!

« Si les chaumières et les hôpitaux, si les mansardes, si les prisons, si les cloîtres, si les déserts, si l'humble foyer domestique pouvaient raconter tout ce qu'ils ont vu de vertus chrétiennes, quel spectacle! » écrivait Auguste Nicolas. C'est, au milieu des tempêtes du temps présent, le spectacle donné par la France, qui occupe les dicastères de l'Église à introduire ses causes de béatification et à canoniser ses saintes et ses saints.

* * *

C) *Le rayonnement magnifique des œuvres françaises.*

Mais la vie religieuse d'un peuple ne doit pas et ne peut pas rester d'ordre intime. Il faut qu'elle soit apostolique: c'est le caractère de l'Évangile et c'est aussi celui de la France de manifester l'excellence de sa vie par le rayonnement magnifique de ses œuvres. Ici, nous ne croyons guère être surpassés; car, s'il est un pays où la charité se soit épanouie, c'est à coup sûr le nôtre, qui réalise à la lettre le *pertransiit benefaciendo* du Christ. Et au moment d'aborder le détail de cette preuve décisive des faits, tant d'industries du zèle catholique français s'offrent à la fois à nos regards et à notre attention, que nous sommes comme aveuglé de la clarté de tant de foyers du bien, comme

accablé du poids de tant d'œuvres à présenter dans leur cadre, comme débordé par toutes les initiatives religieuses qui nous crient la pleine vie de la foi nationale.

Laissée à elle-même, elle crée toujours des œuvres, la foi sincère, parce qu'elle n'est la foi qu'à cette condition même, au dire de l'apôtre saint Jacques : *fides, sine operibus, mortua est* (1). Mais elle trouve, dans certaines circonstances, des poussées et des regains de fécondité exceptionnelle. Elles la mettent en effet dans des nécessités de produire étranges, pour se conserver et pour ne pas défaillir. Comme ces puits profonds qui donnent davantage à mesure qu'on y puise, la foi dans l'épreuve semble creuser et multiplier ses sources. La persécution qui voulait la détruire lui a apporté chez nous plus que du relief, plus que de la puissance de résistance, plus que la grandeur toujours réservée aux choses contredites, mais du génie, du pur génie d'invention, de stratégie, de dévouement, de sacrifice. Quand on regarde au livre de notre histoire contemporaine tout ce qui s'est livré de luttes saintes, tout ce qui s'est passé de beau sur le théâtre de la charité, tout ce qui s'est restauré de ruines et dressé de monuments de revanche de la foi française, on serait tenté de remercier Dieu, comme le faisait Bossuet pour cette grande reine malheureuse, dont il disait les vertus, d'avoir voulu la France persécutée. Car vraiment, elle a aujourd'hui le front ceint d'une telle couronne d'œuvres, qu'en faisant abstraction même de la guerre, elle porte en elle, devant les nations, ce je ne sais quoi d'achevé que donne le malheur.

Il y a une charité, qu'après le divin Maître, Lacordaire en son beau langage a dit être partout la première : « Quand un homme a donné à ses frères son bien, la terre qu'il a sous ses pieds, c'est beaucoup ; pourtant, c'est le don d'une chose étrangère à lui. Qu'il donne son cœur, c'est davantage ; mais ce cœur, tout précieux qu'il soit, c'est le

(1) Jac. II, 26.

don d'une chose changeante et mortelle! Un jour viendra qu'il ne pourra plus faire même le mouvement qui est nécessaire pour se donner. Or, il y a dans l'homme quelque chose qui, tout en étant lui-même, est plus que lui, qui ne passe, ni ne change, ni ne meurt; que dis-je, qui est plus qu'immortel, qui est éternel, c'est la vérité! Tandis que tout s'altère en nous, même les sentiments du cœur et les facultés de l'âme, la vérité y conserve son immuable vie, et en la donnant aux autres, nous leur donnons quelque chose qui nous survit à nous-mêmes, qui survit à toute mort, qui fleurit dans les tombeaux, qui se pare des siècles comme de grâces survenues à la jeunesse de son éternité. C'est pourquoi le don de cette partie de nous-mêmes est le don de soi par excellence et la première charité. »

1. — Les œuvres d'enseignement.

La France chrétienne de tout temps s'est fait une loi nationale de répandre, avant toutes les autres, cette charité de doctrine; et le moyen le plus obvie, c'est l'école. L'Église chez nous en était maîtresse universelle, incomparable, quand, en 1882, les lois de laïcisation proscrivirent l'instruction religieuse de l'école primaire publique. Les catholiques français en cette douloureuse occurrence n'oublièrent pas leur rôle enseignant. Dociles à la voix de Léon XIII, ils prirent pour consigne le mot d'ordre victorieux des Belges : Partout où s'élève une école athée, dressons en face une école libre. « On les a vus, écrit le Pape au cardinal Guibert, prêts à tout, affronter travaux, sollicitudes, sacrifices et périls même, pour épargner à l'enfance et à la jeunesse un malheur qui serait également la ruine de la patrie, de la famille et de la société. » C'était une tâche colossale. Pendant vingt ans, jusqu'en 1901, la charité catholique, forcément contribuable de l'État pour l'école officielle qui la combat et dont elle n'use pas, porta courageusement l'impôt de sa foi. On évalue, au cours de

ces années, à 56 millions de francs par an la dépense totale de l'enseignement congréganiste. Les résultats dépassèrent les espérances.

En vain, pour ruiner le recrutement, on imposa l'obligation du brevet de capacité officiel à tous les maîtres et maîtresses libres. En 1897, 53.502 instituteurs ou institutrices remplissent dans les écoles congréganistes toutes les conditions légales. C'est donc, depuis 1881, date du premier vote de la loi de laïcisation, où l'on ne comptait que 49.381 religieux ou religieuses enseignants, un gain de 4.121, qui s'accroît chaque année avec l'autorité des maîtres devant l'opinion publique. Mais la loi du 30 octobre 1886 vient enlever à l'enseignement chrétien libre le traitement des maîtres, les immeubles scolaires, le bénéfice de l'exonération du service militaire. Ne sera-ce pas la ruine? La foi française triomphe encore. Il n'y avait, en 1886, d'après les statistiques officielles, que 11.754 écoles congréganistes ; elles s'élèvent en 1897 à 16.129 : soit une augmentation de 4.375 écoles libres. Et le nombre des élèves suit la même progression : soit 907.246 en 1886, contre 1.477.310 en 1897, dans lesquels sont compris les jeunes enfants de 2.904 écoles maternelles. Les élèves des écoles primaires de l'État se chiffrent par un nombre supérieur sans doute, mais qui, de 1892 à 1897, en pleine période de combat, s'abaisse pourtant de 90.867 enfants, tandis que la population des écoles privées augmente de 65.821. « C'est là, écrit M. d'Haussonville, à qui nous empruntons ces statistiques, un plébiscite des pères et des mères de famille, qui signifie que la foi française n'est pas morte. »

Ce triomphe relatif devait amener des représailles, mais aussi de nouvelles victoires. A la suite des lois de 1901 et de 1904 qui refusent toute existence légale aux congrégations enseignantes et à toutes les autres congrégations non autorisées, à la suite surtout des lois de 1905 et de 1908 sur la séparation et la dévolution, qui enlèvent toute place

officielle à l'Église catholique dans les institutions nationales, les écoles libres furent fermées par hécatombes. Grâce à la volonté vaillante des hommes et des femmes de France, grâce aux initiatives hardies des maîtres et des maîtresses congréganistes qui déposèrent l'habit religieux et prirent l'habit du siècle pour sauver la foi, elles se relevèrent comme des moissons. Le courageux manifeste des évêques du 14 septembre 1909 fut une semence de liberté. Malgré des obstacles de toute sorte apportés à la création et à la fréquentation des écoles chrétiennes, malgré la fermeture annuelle de multiples écoles congréganistes, arbitrairement tolérées jusqu'en 1914, le nombre des écoles libres et le nombre des élèves de l'enseignement primaire libre augmentent, depuis 1910, dans une proportion beaucoup plus forte que le nombre des écoles publiques et des élèves de l'enseignement primaire public.

« Prenons, écrit de La Brière dans ses *Luttes présentes de l'Eglise*, les statistiques officielles pour l'année scolaire 1910-1911. On avouait 14,428 écoles libres avec 960.712 élèves, contre 71.491 écoles publiques avec 4.135.886 élèves : soit, par rapport à l'exercice précédent, une augmentation de 130 écoles et de 26.933 élèves pour l'enseignement primaire libre, de 222 écoles et de 71.327 élèves pour l'enseignement primaire public. L'augmentation obtenue, de part et d'autre, en une année, se mesurait donc par les proportions suivantes : augmentation de 3 écoles pour 1000 et de 17 élèves pour 1000 dans l'enseignement public; augmentation de 9 écoles pour 1000 et de 28 élèves pour 1000 dans l'enseignement libre. La situation religieuse, politique et scolaire, étant ce que nous savons, pareil résultat d'ensemble n'est-il pas très remarquable? (1) »

(1) Si l'on examine certaines régions privilégiées, telles que les provinces catholiques de l'Ouest, les pays chouans, la progression des écoles libres devient éclatante. Par exemple, entre le mois d'octobre 1909 et le mois d'octobre 1910, le nombre des élèves gagnés par les écoles libres et perdus par les écoles publiques est d'environ 1000 dans

Il est dû à la profonde vitalité religieuse française qui s'est manifestée dans l'école d'une autre façon encore. Peut-être étonnerons-nous beaucoup de nos lecteurs, en leur apprenant que sur le front actuel de Champagne, dans des villages aujourd'hui dévastés, c'est le canon allemand qui seul a pu enlever le crucifix des écoles publiques. Decroché par l'autorité académique, les municipalités l'une après l'autre dissoutes se faisaient un honneur de le replacer et de le maintenir, et c'est un de nos premiers souvenirs épiscopaux les plus doux que l'affirmation, recueillie sur la bouche des maires en écharpe, aux portes des bourgs, devant la population assemblée, de cette volonté indéfectible de garder la croix aux murs de la classe.

A côté de ces faits exceptionnels, il y a pour témoigner de la foi française une autre preuve : ce sont, en quarante ou cinquante diocèses, ces *Associations de pères de famille* qui comptent aujourd'hui 7 à 800 groupements et plus de 50 à 60.000 membres. Les ressources ou les circonstances ne permettant pas de créer partout des écoles libres, les catholiques se sont ligués au moins pour surveiller l'école laïque et ils obligent les instituteurs officiels à garder dans leur enseignement la réserve et la modération qui le rendent acceptable aux consciences chrétiennes...

Leurs revendications vont plus loin et sont en voie d'ob-

---

l'Ille-et-Vilaine, la Loire-Inférieure et la Mayenne; il est d'environ 2.000 dans les Côtes-du-Nord et le Maine-et-Loire. Mettons à part la Vendée, où de 1907 à 1911 les écoles publiques descendent de 41.787 élèves à 35.977, alors que les écoles libres montent de 25.000 à 34.000, soit un gain de 8.820 élèves en six ans (196 pour 1000).

Dans tel département de l'Ouest, on compte 24 écoles publiques sans un seul élève, 23 possédant respectivement 3 élèves, 46 ayant chacune 5 élèves. Dans certaines communes de la même région les proportions suivantes ont été constatées : « 140 élèves à l'école libre contre 20 à l'école publique; 160 élèves à l'école libre contre 8 à l'école publique; 140 a l'école libre contre 2 à l'école publique; 85 à l'école libre contre 0 à l'école publique; 105 à l'école libre contre 0 à l'école publique. » Ces constatations, pour n'être que locales, attestent au moins très hautement qu'en certaines régions françaises la foi n'a pas fléchi.

Yves de La Brière : *Les Luttes présentes de l'Eglise*, p. 376 et 377.

tenir ici et là bien autre chose, qui partout est un progrès en marche : nous voulons dire la répartition des fonds publics entre les écoles neutres et les écoles confessionnelles, en proportion du nombre de leurs élèves. Lancée en 1909 et 1910 par quelques évêques et publicistes, cette idée, qui est entrée dans la législation anglaise, d'abord peu connue, peu comprise en France, figure maintenant au premier rang des projets de conquêtes catholiques. Et, sans triompher encore, elle reçoit déjà une première réalisation, puisque plusieurs municipalités indépendantes des grandes villes ont adopté une mesure d'élémentaire justice, qui s'inspire de la tendance à la répartition proportionnelle scolaire, en ne réservant pas aux seuls élèves des écoles officielles les secours du budget communal : soupes, vêtements, chaussures et fournitures, mais en les distribuant sans distinction, avec l'agrément du Conseil d'État qui regarde la chose comme légale, aux élèves de toutes les écoles, publiques ou libres. Ce régime d'équité n'est-il pas un acheminement vers l'octroi des subventions budgétaires aux écoles libres, vers la répartition proportionnelle scolaire, qui donnerait satisfaction à la foi persévérante des catholiques?

En attendant, l'Église en France fait plus que maintenir sur le terrain de l'école primaire les positions reconquises ; éternelle recommenceuse, comme l'appelait Paul Bert, sous les auspices et les conseils de la *Société générale d'éducation et d'enseignement*, sans s'intimider ni se décourager, elle s'organise et elle envisage déjà une nouvelle ère de prospérité. Des écoles normales se fondent pour le recrutement et pour la préparation des maîtres et des maîtresses à Paris, à Lyon et dans quantité de diocèses. Un grand nombre d'entre eux sont reliés à cet effet par des associations régionales de l'enseignement primaire libre. La carrière d'instituteurs et d'institutrices privés tend ainsi partout à se régler et à s'asseoir. A Paris, les traitements sont fixés, les conditions d'avancement définies. En dehors

même des retraites de l'État, mais avec son concours, un système de retraites, en quelques régions, fonctionne déjà, qui assure le présent et permet d'entrevoir un lendemain honorable. Chaque évêché de France a, sur ces bases, une direction de l'enseignement libre. On y étudie dans des conférences pédagogiques fréquentes les meilleures méthodes d'instruction et d'éducation. C'est toute une grande université privée qui s'élève, à côté de l'autre, avec ses jurys d'examens et ses certificats spéciaux; et ces six ans d'essais de restauration de nos écoles, de 1906 à 1913, « ont dans leur sérénité calme, écrit M. Goyau, quelque chose d'émouvant où l'on augure qu'en dépit des plus légitimes alarmes ce vouloir vivre perpétuera la vie ».

L'enseignement secondaire libre a résisté comme le primaire à la tempête. Il avait, en 1900, dans ses établissements, 91.140 élèves, tandis que les établissements de l'État n'en comptaient que 84.472. 104 fermetures de collèges dirigés par des congréganistes lui avaient fait perdre 22.223 élèves en 1906. Mais depuis ce temps, au prix de mille sacrifices, il s'est relevé à un chiffre voisin de l'égalité avec l'enseignement officiel. C'est une nouvelle affirmation religieuse de la France, quand on songe que les carrières officielles demeurent trop souvent closes, ou du moins embarrassées d'obstacles, pour ses partisans; quand on observe que les collèges de l'État offrent des bourses en grand nombre à leurs élèves et que les institutions libres ne vivent que de pensions irréductibles; quand on veut bien remarquer en outre que beaucoup de catholiques ne répugnent pas à mettre leurs fils au lycée, au moins comme externes, puisque l'enseignement religieux y demeure partout au programme.

La France chrétienne n'est pas moins à la hauteur de sa tâche dans l'enseignement supérieur que dans les deux autres. Tandis que ni l'Italie ni l'Espagne n'ont eu cette initiative, cinq Universités libres à Paris, à Lyon, à Lille, à Angers et à Toulouse, qui n'ont de budget que celui de

la charité catholique, distribuent toute science à une élite intellectuelle, petite peut-être par le nombre, mais puissante par l'influence. Les professeurs de nos Instituts ont, dans les spécialités les plus variées, une autorité incontestée qui franchit les limites du pays. Plusieurs sont des célébrités européennes. Autour de leurs chaires gravite tout un monde de penseurs. Aucune branche d'enseignement n'échappe à leur sollicitude; chaque besoin, chaque progrès, leur suggère des créations nouvelles. Ils pourvoient à tout et y prévalent : aux sciences exactes, aux sciences appliquées, à la philosophie, à la théologie, à l'exégèse, à la pédagogie, à l'histoire des religions, à la géologie, aux langues sémitiques, sans parler des œuvres d'extension universitaire, comme l'industrie, l'agriculture, ou l'enseignement supérieur des jeunes filles, qui préparent avec un désintéressement sans bornes des sujets pour toutes les grandes fonctions sociales et des savants pour l'honneur de la science et pour la défense de la foi. Parlant naguère de l'Institut de Paris, son recteur pouvait dire fièrement : L'opinion, les Académies et même en plus d'une circonstance les pouvoirs publics, nous ont donné la preuve que ses services étaient appréciés. Notre Institut s'enracine de plus en plus dans la société française; c'est la récompense non seulement de notre dévouement pendant la guerre, mais des longs efforts, des travaux sérieux, du désintéressement, des solides convictions, par lesquels nous avons conquis l'estime de tous les partis. » Il semblerait à voir de tels spectacles, écrit là-dessus M. Goyau, que la pauvreté même de l'Église en France allège et précipite sa force d'élan, et ses élans sont des élans créateurs. »

2. — Les œuvres catéchistiques.

Rien ne vérifie mieux ces dires que l'essor pris depuis les lois scolaires par les œuvres catéchistiques françaises. Il fallait suppléer partout à l'enseignement confessionnel

proscrit de l'école neutre. Avec un zèle hautement apostolique, le clergé, dans chaque diocèse, sous l'impulsion des évêques, rivalisa d'industrie pour l'instruction religieuse des enfants qu'à certains jours et à certaines heures, — toute la semaine en particulier qui précède la première communion solennelle, — les règlements scolaires officiels laissent toujours à sa disposition... C'est un fait courant en France, dans les campagnes notamment, qu'un grand nombre de curés catéchisent, l'année du moins de la première communion solennelle, leurs enfants une heure tous les jours. Les cours réguliers sont partout de trois ans, sans compter l'année du renouvellement en usage presque universel. Les librairies catholiques ont créé à cette fin, outre le manuel diocésain, dont pas un enfant français n'arrive à ne savoir convenablement la lettre, une admirable pédagogie catéchistique, avec des imagiers et des tableaux de toute sorte pour faciliter la tâche.

Mais la grande nouveauté est l'institution chez nous des *catéchistes volontaires*. Une véritable armée de dames et de jeunes filles s'est levée en France, depuis vingt ans, qui s'est faite, principalement dans les villes, l'auxiliaire la plus précieuse et la plus efficace des prêtres pour l'enseignement religieux de la jeunesse et pour la reprise fondamentale de la christianisation populaire. Les premiers enrôlements en remontent au cardinal Guibert qui l'a fondée, en 1885, sous le nom d'*Œuvre des catéchismes* avec deux cents dames qui catéchisaient deux mille enfants. C'était une précision de l'*Œuvre des faubourgs*, établie dans la capitale pour la visite et le patronage des familles dans le but d'assurer la fréquentation régulière des écoles et des catéchismes du quartier. Erigée par Léon XIII en archiconfrérie à laquelle peuvent être affiliées toutes les sociétés françaises de catéchistes, elle compte actuellement, à Paris, 4.300 dames catéchisant près de 50.000 enfants, et, en province, 24 diocèses affiliés d'une façon générale, 59 confréries simples, 65 centres importants d'affiliations

individuelles, où 33.000 dames catéchisent 150.000 enfants, la plupart appartenant aux écoles laïques. Des organisations locales du même genre pourvoient partout à cette croisade de l'instruction chrétienne qui n'est pas le privilège des seules dames de condition aisée. En Lozère, par exemple, 750 femmes, paysannes en grand nombre, catéchisent 7.200 enfants : mission pour elles sacrée dans laquelle, chaque année, 500 d'entre elles se retrempent par une retraite fermée de 5 jours... Dans plusieurs villes importantes, des hommes et des jeunes gens se font aussi catéchistes volontaires. Avant les désastres de la guerre, il y avait à Reims, pour ne citer qu'un spécimen de cet apostolat, sept groupes de jeunes gens catéchistes, recrutés en partie parmi les jeunes employés, qui comprenaient 76 membres, appliqués à sept paroisses de la ville...

Ces initiatives ne sont-elles pas singulièrement expressives d'une profonde mentalité chrétienne? Elles prennent leur source et sont alimentées par de nombreux congrès diocésains de catéchismes où s'élaborent les méthodes, où s'échauffe le zèle, où se manifestent les résultats. L'enseignement religieux n'est pourtant pas abandonné sans contrôle à ces volontaires de la foi. N'étant pas théologiens de profession, ils se bornent d'abord, sous le contrôle du clergé, à la récitation de la lettre du texte diocésain. Et même, pour être admis à cet honneur, ils doivent en maints endroits justifier par un examen d'une connaissance personnelle suffisante qui leur permet de joindre quelques explications utiles à une leçon moins passive. Plusieurs diocèses ont organisé à cet effet des concours élémentaires et supérieurs, et même des concours d'honneur d'instruction religieuse, qui sont pour les maîtresses un foyer d'émulation et une garantie absolue de leurs aptitudes catéchistiques. Paris a réalisé le modèle du genre, non seulement par des programmes choisis qui élèvent les études de la simple notion religieuse, théologique, scripturaire, historique et liturgique jusqu'à la véritable apologétique, mais encore

par le nombre des candidates qui se présentent aux jurys d'examen. En 1913, 250 jeunes maîtresses briguaient le brevet d'instruction religieuse; 31 lauréates sur 32 obtenaient en 1912 le diplôme du concours d'honneur; 85 sur 94, celui du concours supérieur; et 203 sur 379 candidates celui du concours élémentaire. C'est la réhabilitation complète de la science religieuse dans les milieux scolaires et la préparation d'une moisson d'apôtres. Ceux et celles qui déjà en sortent appliquent dans les simples réunions d'enfants leurs méthodes de concours et d'examens paroissiaux, cantonaux et même diocésains. Il y a là une émulation perpétuelle qui rehausse l'enseignement de l'Église et donne une vie admirable aux catéchismes. La jeunesse y prend goût et s'y retrouve, après la communion solennelle, dans de belles réunions de persévérance, fécondes en fruits chrétiens de toute sorte. Nous connaissons telle ou telle ville de France dont rien n'a ébranlé la foi, parce que, depuis des années déjà lointaines, toutes les jeunes filles par centaines suivent jusqu'au mariage le catéchisme de persévérance et en emportent toutes les lumières et les vertus qui font les chrétiennes convaincues et les mères de famille parfaites, le catéchisme, comme on le comprend chez nous, à tous ses degrés, étant plus qu'un simple enseignement, mais avant tout une vie chrétienne avec toutes les pratiques de la foi et de la piété.

3. — Les œuvres de presse et d'apostolat.

Outre l'école et le catéchisme, l'apostolat direct qui témoigne de la vie religieuse française s'exerce encore par la presse. Nous ne disons pas par la chaire, parce que ce n'est sans doute pas là un caractère national. L'évangélisation chrétienne par le prône, par les réunions de piété, par les assemblées d'œuvres charitables qui inspirent l'éloquence catholique, doit se faire avec régularité et persévérance dans tous les pays du monde. Il est peut-être bon

tout de même de signaler au passage qu'en France, rien n'a été plus à cœur aux évêques et aux prêtres que le souci de la prédication populaire. Des missionnaires et des conférenciers du plus grand zèle et du plus haut renom, appropriés à tous les auditoires, portent partout la bonne parole avec un dévouement inlassable. Il n'est pas de si petite paroisse qui n'ait de temps en temps sa mission, ordinairement efficace : c'est longtemps d'avance, et après, l'événement communal... Et nous ne reparlons pas de la tribune modeste dans laquelle chaque curé français, tous les dimanches, tient une grande école de philosophie et de morale, où beaucoup excellent, suivant un plan souvent tracé par l'évêque, qui constitue un cours d'enseignement hors pair. Nous ne mentionnons même que pour mémoire qu'à toutes les messes de nombre de villes françaises se distribue abondamment le pain de la vérité chaque dimanche : stations permanentes que complètent, au Carême et à l'Avent, les grands assauts de lumière et de vertu livrés à l'erreur, à l'ignorance et au péché, par des paroles autorisées. Cela est plus catholique, peut-être, que spécialement français. Mais notre apostolat de presse, du moins, a des traits bien à nous.

Avouons pourtant humblement que nous sommes loin d'avoir fait, en face de la presse indifférente ou mauvaise, tout le possible en ce qui regarde la presse politique catholique. Il reste là des lacunes regrettables à combler qui furent cause de beaucoup de nos malheurs religieux. Par suite de nos oppositions de partis, nous n'avons pas su être assez journalistes. Et peut-être même la valeur souveraine de la presse nous a échappé. Quand nous l'avons reconnue, la place était prise. N'empêche que pour aider l'action apostolique du clergé des efforts admirables et très particuliers de propagande catholique populaire ont été tentés. Ils suffisent à prouver notre thèse, qui n'a pas de meilleur appui que la Maison même de la *Bonne Presse*, modèle et pourvoyeuse d'une presse provinciale abondante et coura-

geuse. Avec sa *Croix* quotidienne, au sommet de toutes ses entreprises, elle se présente comme l'arsenal de toutes les idées religieuses, envisageant et traitant dans ses publications multiples les questions les plus diverses et les plus opportunes. A titre documentaire, nous les rappelons ici par le seul énoncé de leur nom : *Le Pèlerin*, les *Questions actuelles*, les *Contemporains*, les *Echos d'Orient*, *l'Action catholique*, le *Mois littéraire et pittoresque*, le *Noël*, la chronique de la *Bonne Presse*, *Rome*, *Jérusalem*, la *Revue d'organisation et de défense religieuse*. On ne trouve nulle part un centre plus puissant d'informations et de propagande catholique : véritable arche de *Salut*, suivant le nom général dont la Maison désigne toutes ses œuvres... L'*Action populaire* de Reims avec ses brochures périodiques, infiniment variées, lui donnait avant la guerre une puissante réplique. Elle a elle-même pour émules des initiatives apostoliques du plus grand intérêt et de la plus réelle influence, comme le *Bureau d'informations religieuses et sociales*, comme le *Comité catholique de défense religieuse*, comme la *Société bibliographique*, comme la vaillante *Corporation des Publicistes chrétiens* et le *Bureau* naissant *de presse catholique*. Puis viennent toutes nos grandes Revues dont nous ne rappelons que le titre : *le Correspondant*, *les Etudes*, la *Revue pratique d'apologétique*, la *Revue de Philosophie*, la *Revue des questions historiques*, la *Revue du Clergé*, la *Revue des Jeunes*, et d'autres encore, savantes ou populaires, qui sont au jour le jour, et conformément à ses besoins et à ses progrès, l'expression à travers le monde de la pensée française et le signe intellectuel de notre vie chrétienne intense.

On en peut apporter une autre preuve, moins éclatante, moins profonde, tout aussi significative; car, au lieu de rester dans le domaine des seules idées, elle s'affirme dans celui des faits : ce sont d'abord toutes ces créations d'organes dénués de tout caractère politique, uniquement consacrés à donner des nouvelles de la vie religieuse et des

indications pour l'action religieuse. Nous avons nommé les *Semaines religieuses* de chacun de nos diocèses et les *Bulletins des œuvres;* publications dont nous avons trop médit nous-mêmes, qui répondent à une nécessité, puisqu'elles vivent et traduisent la physionomie vivante de nos œuvres locales, qu'elles en sont le lien et l'impulsion, tantôt l'organe de l'autorité épiscopale, tantôt le supplément de l'enseignement pastoral, ici simple chronique diocésaine, là reflet du mouvement national, phénomène partout de la vie catholique française qui, nulle part, n'est surpassé.

Et, comme signe encore du renouveau actuel, à côté des *Semaines religieuses*, nous apparaît une autre presse : la presse paroissiale, le *Bulletin paroissial.* Les *Bulletins paroissiaux* sont répandus aujourd'hui en France par milliers, trois ou quatre mille, pour le moins. Or, ne s'exprime que ce qui vit. Si la paroisse française n'avait pas une existence féconde, comment aurait-elle une voix? Voix d'apostolat, sans doute, mais non pas voix du désert, qui ne l'eût point produite, s'il n'y avait pas des réalités pour la provoquer et pour la recueillir. Ces bulletins paroissiaux sont de deux formes : soit particuliers à chaque paroisse et rédigés par le clergé local — ce qui est la perfection du genre, parce que l'adaptation à la population y est complète, — soit communs à toute une région, sous réserve d'une partie spéciale à la paroisse qui les reçoit. C'est cette dernière forme qu'ont adoptée, comme moins dispendieuse, l'*Union générale* et les *Unions diocésaines des Bulletins paroissiaux.* Ajoutons qu'il en est aussi — et ce ne sont pas les moins dignes d'intérêt, parce qu'ils révèlent un zèle sacerdotal tout spécial — d'écrits à la main ou de composés à la machine à écrire et d'autres polycopiés à l'aide d'un duplicateur. Mensuels pour la plupart, quelques-uns bimensuels, ils sont l'écho aimé de tous les événements paroissiaux : vraies éphémérides de la famille religieuse. Malheureusement leur littérature, souvent indécise, ne

gagne pas tout ce qu'elle attend à parler le langage trop populaire. Il ne faut jamais oublier que toute parole humaine, étant le verbe d'une pensée, doit être une constante éducation au sens élevé de ce mot. Mais dans ces bulletins, quels qu'ils soient, nous saluons un magnifique effort de vie chrétienne exercé par eux jusque dans les derniers villages pour combattre l'œuvre de mort de la presse impie.

Deux belles œuvres françaises prêtent leur concours intelligent et dévoué à ces généreuses initiatives d'apostolat : l'*Œuvre de saint François de Sales*, pour la défense et la conservation de la foi, qui a pour objet d'aider le clergé à soutenir la vie chrétienne par la fondation d'écoles libres, d'œuvres de persévérance et de bibliothèques ; elle distribue annuellement plus d'un million de francs ; et l'*Œuvre des campagnes*, érigée en archiconfrérie vers 1892, dont le but est d'offrir aux curés son concours généreux soit pour leurs études personnelles, soit pour l'exercice de leur ministère pastoral.

On lui doit la création, très étendue depuis par d'autres œuvres, comme l'*Œuvre des Bibliothèques populaires*, des bibliothèques paroissiales, fixes ou roulantes, qui instruisent le peuple en même temps qu'elles le protègent contre les sophismes de l'incrédulité.

C'est pour lui disputer, par tous les moyens, les âmes que les catholiques ont créé aussi le *Théâtre chrétien*, la *Chanson populaire chrétienne*, l'*Affiche chrétienne* : habiles industries du zèle inquiet de la foi publique. Mais il y a, depuis quinze ou vingt ans en France, un autre moyen d'apologétique populaire qui a obtenu le plus grand succès : c'est la *Conférence avec projections*, dont un publiciste protestant, M. Paul Doumergue, disait qu'elle est une des formes les plus modernes et les plus hardies de la propagande catholique française. Des collections entières, et de tout point parfaites, ont été créées à cet effet par la maison de la *Bonne presse*, avec des revues directrices :

les *Conférences* et le *Fascinateur*, qui secondent merveilleusement l'enseignement du catéchisme et de l'histoire. Dans presque tous les diocèses, des œuvres prospères de projections fonctionnent à la satisfaction publique ; des conférences se donnent par milliers devant la foule toujours empressée. Un congrès de projections se tient chaque année à Paris, pour étudier et pour propager les meilleures inventions. La vogue insensée du cinématographe, qui ne parle qu'aux yeux et aux sens, a là une concurrence intellectuelle qu'il convient de promouvoir encore, parce que le spectacle qui y stimule la pensée y est vraiment une école suggestive pour les simples.

On a eu heureusement la sagesse, pourtant, de ne pas sacrifier aux conférences avec projections tout l'enseignement de la foule. Le besoin de savoir qui caractérise notre époque ayant pénétré dans l'église comme partout, le clergé et les catholiques, pour rester à la hauteur du siècle et le gagner à la cause chrétienne par tous les moyens de lumière, ont institué à l'envi des cercles d'études et établi des conférences scientifiques, littéraires, historiques, de toute nature, pour les jeunes gens, pour les hommes, pour les dames et pour les jeunes filles, où chacun et chacune reçoit, à base de religion, dans les villes et même à l'occasion dans les villages, des leçons presque universelles. Puissante émulation de travail et d'instruction que la curiosité et le snobisme ici et là peut-être vicient un peu, mais d'où sortent pourtant beaucoup d'âmes mieux éclairées et mieux faites!

Des ligues magnifiques sont nées de ces tendances et de ce besoin d'apostolat : la *Ligue des Femmes françaises* et la *Ligue patriotique des Françaises*, assemblées par centaines de mille dans l'idée d'un renouveau national chrétien, auquel elles travaillent passionnément et pour lequel leurs conférencières s'en vont porter à tous les coins de la France leurs paroles ardentes d'appel à la lumière et à la vertu... Le beau mouvement du *Sillon*, qui brisa si noble-

ment avec le respect humain, n'avait pas eu d'autre but que cette transformation sociale. Il lui manqua malheureusement dans ses élans de conquête la sagesse de ne pas dévier. Puisse-t-il retrouver quelque jour toutes ses ardeurs généreuses dans l'acceptation filiale d'une direction hiérarchique qui l'empêche de retomber à ses illusions premières et à ses erreurs ! En attendant, la *Jeunesse catholique* continue sa belle marche progressive. Elle comptait avant la guerre, en France, 150.000 adhérents enrôlés sous la belle devise : « Piété, étude et action. » Splendide jeunesse, fauchée par les batailles, dont le sang répandu ne sera pas un écoulement vain, mais une semence féconde pour demain ! Si nous n'avions pas encore, comme d'autres pays, des groupements immenses d'hommes vraiment catholiques, — qui pourtant chez nous deviennent chaque jour plus compacts — du moins la jeunesse était notre sûr espoir; elle témoignait de notre vitalité chrétienne, parce que la vie vraie ne se mesure pas précisément aux années de la maturité, mais à celles de la jeunesse qui monte et prépare l'avenir quand, sans être même la plus nombreuse, elle est la plus digne et la plus fidèle...

Pour que soit complète cette esquisse des œuvres de l'apostolat français, nous ne devons pas omettre qu'à côté des laïques et des grands ordres religieux dispersés, d'innombrables institutions ont multiplié dans le clergé les ouvriers de l'Évangile, comme cette belle et vaillante société des *Missions diocésaines* de Paris, type parfait du genre, qui avec dix-huit ou vingt membres a ramené à l'Eglise, en moins d'un quart de siècle, plus de 40.000 personnes. Mentionnons aussi, quoi qu'elles ne soient que des initiatives parisiennes, mais représentatives de l'esprit chrétien industrieux de tout notre pays, ces *Associations provinciales catholiques* qui groupent en vraies paroisses dans la capitale les immigrés si nombreux des plus lointaines régions. Elles sont aujourd'hui plus de 21, qui,

retrouvant un aumônier de leur terroir, habitué à leurs coutumes, familier de leurs pensées, reprennent à son appel et sur ses pas le chemin perdu de l'église.

Et pouvons-nous oublier ces autres œuvres apostoliques si touchantes, nées de la misère et des nécessités de certaines professions : la *Société des Amis des pauvres* qui envoie ses membres à domicile pour l'éducation religieuse des adultes : la *Société de Saint-François-Régis* essaimée partout, qui se met à la disposition de tous pour faciliter le mariage civil et religieux des ouvriers et employés et pour légitimer leurs enfants naturels; l'*Œuvre des catéchistes des retardataires* qui mobilise une cinquantaine de chrétiennes et quarante chrétiens de bonne volonté pour instruire, en une vingtaine de séances, dans une chapelle d'emprunt ou dans quelque salle d'occasion, les adultes qui veulent être baptisés ; l'*Œuvre de la première Communion des petits ramoneurs et fumistes;* le *Cercle des marmitons* ouvert à tous les jeunes employés de l'alimentation ; l'apostolat *des midinettes* qui, dès 1910, au rapport de Mgr Odelin, avait préparé au devoir pascal en de courtes retraites de cinq jours, de midi un quart à midi cinquante, plus de cinq mille jeunes filles (1); l'*Œuvre des forains* qui existe aujourd'hui dans soixante-deux villes de France et qui dans la chapelle qu'elle installe à côté des foires, a catéchisé, de 1888 à 1911, 516 forains ; l'*Association des*

(1) Actuellement les *missions de midi* sont organisées dans 14 grandes paroisses de Paris. Les diverses missions, prêchées chaque année dans ces *quatorze paroisses*, atteignent un minimum de *8.000 jeunes femmes* ou *jeunes filles*, employées ou ouvrières. Les missions de *Notre-Dame des Victoires* et de *Saint-Honoré d'Eylau* groupent jusqu'à 1.200 et 1.400 auditrices. Beaucoup de retraitantes ont retrouvé, au cours de ces prédications, la pratique religieuse. Des régularisations de mariages, des baptêmes et des premières communions sont partout, et chaque fois, la récompense de cet effort apostolique. Une jeune convertie exprime parfaitement l'utilité et les bienfaits de ces exercices, dans une lettre adressée à une dame missionnaire : « Quelle pitié, dit-elle, on doit avoir pour les pauvres jeunes filles qui n'ont jamais eu personne pour les soutenir dans le chemin du devoir! J'ai eu des faiblesses, parce que je ne savais pas la morale chrétienne : maintenant je ne recommencerai jamais! » (*Semaine Religieuse* de Paris, du 3 février 1917.)

écoles foraines de Mlle Bonnefois, vouée à l'éducation et à l'instruction religieuses des petits forains; l'*Œuvre des mariniers* qui vise à l'évangélisation méthodique des bateliers qui circulent sur le vaste réseau fluvial français; les *Œuvrés de mer* des Pères Assomptionistes qui arment des navires hôpitaux pour porter aux marins de la grande pêche tous les secours matériels, médicaux, moraux et religieux? Ce ne sont là assurément que des coins de tableau dans le vaste panorama de l'apostolat, mais combien touchants et expressifs; combien probants aussi du souci français de ne laisser personne en dehors du festin de la foi qu'on sert si abondant partout qu'il y a des miettes à discrétion pour les plus petits!

4. — Les œuvres de préservation.

Mais il ne suffit pas d'implanter la foi dans les âmes; il faut l'y maintenir et l'y protéger. Un pays si chrétien qu'il soit, qui n'aurait pas ces institutions de garantie contre les périls naturels de l'âge, des passions, des doctrines, des mœurs et des lois, ne pourrait se flatter d'une solide vitalité catholique. La France y a abondamment pourvu; et c'est parmi nous la force présente indéniable de l'Eglise. Par les réunions d'étudiants dans les villes, par les patronages et les sociétés de gymnastique établis dans les moindres campagnes, par les ouvroirs, par les confréries, par les associations pieuses de tout nom et de toute sorte, par les cercles d'études, par les fêtes théâtrales et sportives, par les colonies de vacances, elle assure en effet la persévérance d'innombrables milliers de jeunes gens et de jeunes filles. Rien que dans le seul diocèse de Paris, on ne compte pas moins de 220 patronages de garçons qui agissent sur environ 50.000 jeunes gens, et 260 patronages de jeunes filles peuplés de 60.000 âmes. Les proportions des autres diocèses de France, en maintes régions, sont supérieures et nulle part moindres. C'est l'antidote natio-

nal de l'école neutre qui fournit pour une grande part le contingent de ces patronages. Là, auprès du prêtre, dans son fréquent contact, à l'exemple des hommes d'œuvres qui prêtent leur concours, sous la douce influence des sacrements régulièrement reçus, la jeunesse française apprend à aimer et à défendre la religion méconnue dans l'enseignement et redevient chaque jour plus chrétienne. Les résultats sont si tangibles que les ennemis de la foi s'en émeuvent jusqu'à l'imitation à rebours. Mais les patronages laïcs, quelque forme qu'on leur donne, manquent du dévouement des personnes et n'ont été jusqu'ici qu'une opposition vaine.

De l'idée des patronages de garçons, ou servant ici et là à les fonder, des sociétés de gymnastique et sportives sont nées et s'épanouissent en plein succès. Avant la guerre, la *fédération du docteur Michaux* qui présentait en 1911, aux fêtes de Nancy, 10.000 gymnastes, groupait 41 unions régionales, plus de 1.300 sociétés en activité et plus de 150.000 membres actifs. Elle compte aujourd'hui, d'après la *Revue des Jeunes*, du 10 mars 1917, 43 unions régionales, 1.763 sociétés et plus de 180.000 membres actifs : fiers soldats d'aujourd'hui, braves entre les héros, vaillants apôtres de demain, entraîneurs de choix pour les prochaines œuvres de restauration religieuse et pour les futurs syndicats chrétiens, quelquefois récompensés de leur zèle d'adolescents par une vocation tardive au sacerdoce qui les a eux-mêmes conquis. Ainsi les patronages dépassent en leur portée la sauvegarde personnelle, mais deviennent une pépinière féconde de forces catholiques.

Les jeunes filles de France ne restent pas en arrière de ce grand mouvement. Rassemblées par milliers, dans chaque diocèse, sous la bannière de l'Immaculée, de Jeanne d'Arc, ou de quelqu'une de nos saintes, elles forment autour des autels et de leurs prêtres une milice virginale immense qui rivalise de piété, de zèle et de charitable labeur, pour toutes les œuvres de leur sexe. L'enseignement

libre y recrute ses maîtresses ; les communautés religieuses y puisent abondamment leurs novices ; tous les services du dévouement y trouvent de grandes et belles âmes et des mains inlassables ; le foyer domestique s'y prépare dans l'étude sérieuse de ses devoirs et dans la pratique anticipée de ses vertus.

5. — Les œuvres de prévoyance et d'études sociales

Marchant de pair avec les œuvres de préservation, qui se transforment vite en œuvres de prosélytisme par les élites qui en sortent, fonctionnent chez nous d'admirables œuvres de prévoyance sociale. Dans cette forêt du bien, nous ne pouvons désigner par leur nom propre, en un simple article, toutes les essences d'arbres de vie qui poussent et foisonnent. De bons et beaux livres, pratiques et vécus, auxquels nous convions nos lecteurs : *Les Œuvres catholiques au lendemain de la Séparation*, de Fourvière ; les *Initiatives après la Séparation,* de l'Action populaire ; les *Initiatives féminines*, de Max Turmann, d'autres encore, disent en des pages émues tout cet effort français des récentes années. On le trouvera, d'autre part, merveilleusement catalogué dans le *Manuel des œuvres, institutions religieuses et charitables de Paris* (1). Il a changé l'aspect social de nos grandes villes par les idées chrétiennes qu'il y a semées et par les bienfaits qu'il y a répandus. Nous le résumerons en quelques mots, non sans avoir fait remarquer au préalable que tout cela, étant d'ordre privé, ne vient qu'en marge et en surcroît des institutions officielles.

Ce sont d'abord les *écoles professionnelles* de jeunes filles, qui remontent au cardinal Langénieux, instituées pour la formation de la jeunesse féminine à tous les métiers ou emplois de son sexe. Elles ont progressé un peu partout, même à la campagne, dans l'ordre des industries

(1) Cfr. le chap. suivant de M. Joly : *Le mouvement social catholique.*

dentellière et rurale, sans avoir atteint encore leur apogée. Puis les *écoles ménagères* pour la bonne tenue de la maison, d'où dépend si souvent la moralité du foyer. Une femme du monde, Mme de Diesbach, en a eu, à l'instar de la Belgique, la généreuse initiative. Depuis 1902, une école ménagère normale — qui n'est qu'un type, car il y en a d'autres, — fondée à Paris, rue de l'Abbaye, par les Sœurs de saint Vincent de Paul, a formé, jusqu'en 1914, plus de 150 centres d'éducation ménagère essaimés par toute la France, enseignant au loin l'hygiène et l'économie sous l'inspiration chrétienne.

Pour les garçons, même souci catholique de l'enseignement professionnel des petits métiers et de l'apprentissage. *L'école commerciale des Francs-Bourgeois*, créée à Paris par les Frères des Ecoles Chrétiennes, continue, après leur dispersion, de préparer chrétiennement ses élèves aux professions commerciales, industrielles et administratives. Elle a de généreuses et populeuses émules dans les écoles professionnelles de Paris, Buzenval, Igny et Issy, dirigées par la grande *Société de Saint-Nicolas*. *L'Œuvre du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul*, la *Société des Amis de l'Enfance*, l'*Œuvre des apprentis-ouvriers d'Auteuil*, travaillent au même but d'apprentissage, que poursuivent avec un égal succès les fondations plus récentes des ateliers de l'abbé Rudinsky, à La Chapelle; de l'abbé Blain des Cormiers, à Javel; de l'abbé Blaise, au Sacré-Cœur de Nancy; de l'abbé de Miramon, du XIe arrondissement; de l'abbé Boyreau, à Notre-Dame-du-Rosaire; de l'abbé de Boislaville, à Chartres, où de jeunes ouvriers, en apprenant la connaissance de Dieu, s'initient par centaines à la serrurerie, à la mécanique, à la métallurgie, à la menuiserie, à l'ébénisterie et à la sculpture sur bois; tandis que la *Société des Orphelinats agricoles* tient ouverts en province de nombreux orphelinats spécialement destinés à préparer leurs pupilles à la vie rurale.

Et à mesure que garçons et filles grandis s'en vont à

leur métier, ils trouvent à leur service tout un vaste réseau catholique d'organisations diverses qui leur facilitent à la fois la recherche d'un emploi, le gain de leur vie, le bien-être de leur corps et la sauvegarde de leur foi : syndicats, mutualités, unions ouvrières, coopératives, bureaux de placements, restaurants d'ouvriers, ligues d'acheteurs et de production, maisons d'accueils et de famille, secrétariats du peuple, résidents sociaux, caisses dotales et de retraites, caisses ouvrières et de chômage, jardins ouvriers, habitations à bon marché, garderies, cantines et soupes populaires, assistance médicale, vestiaires et dispensaires, secours à domicile : toutes les inventions de la prévoyance la plus attentive, sous lesquelles se cachent des dévouements exquis. Dévouements organisés, dont les grandes manifestations, pour nous borner à celles-là, sont dans le monde féminin l'organisation dite *de l'Aiguille,* vaste association professionnelle de patronnes et d'ouvrières de la couture; l'*Union centrale des Syndicats professionnels féminins* de la rue de l'Abbaye qui englobent 5.500 travailleuses : ouvrières, employées, institutrices, garde-malades et femmes de ménage, avec 44 sections syndicales et un organe : la *Ruche syndicale;* l'*Ouvrière lyonnaise*, magnifique tentative de syndicalisme catholique féminin, essayée à Lyon par Mlle Rochebillard, et cent autres œuvres du même modèle qui attestent en province parmi les femmes la vie sociale religieuse la plus intense.

En tête des œuvres sociales d'hommes se place par rang d'ancienneté, et peut-être aussi d'importance, l'*Œuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers*, fondée en 1881 par M. le comte de Mun. 400 cercles disséminés en France disent sa fécondité; et la valeur de ses études économiques et sociales a été si reconnue que maints projets de lois présentés au Parlement sont les conclusions de ses commissions. Par ses congrès magnifiques, où sont passées en revue, chaque année, avec autorité, toutes les grandes questions sociales, l'*Union des Associations ouvrières catholiques* s'impose de

même à l'attention publique. Il faut citer aussi le *Syndicat des Employés du Commerce et de l'Industrie*, autrement dit des *Petits Carreaux*, qui a pour but d'unir étroitement sur le terrain professionnel et économique tous les employés catholiques français. Il comptait à la fin de 1912, 7,132 membres (1), dont deux faisaient partie du Conseil supérieur du travail. Et en 1911 son secrétaire général, M. Viennet, était devenu, à l'élection, conseiller prudhomme contre l'un des meneurs de la Confédération générale du travail. L'*Union catholique du Personnel des chemins de fer*, autrement dite des *Cheminots*, complète cette esquisse à grands traits. Avec ses 420 groupes et ses 50,000 membres unis « pour se conserver chrétiens » et pour améliorer leur sort en favorisant les institutions charitables, économiques et sociales, elle constitue dans un milieu très spécial une preuve éclatante de foi qui méritait une citation.

Nous nous permettrons d'ajouter pour les lecteurs qui désirent étudier dans le domaine concret la variété, l'industrie et l'harmonieux concours de toutes ces œuvres, nées de l'Encyclique *Rerum novarum* de Léon XIII, qu'ils en auraient trouvé avant la guerre un type complet et achevé au Val-des-Bois, près de Reims, où le *bon père* qu'était M. Léon Harmel avait réalisé de tout point l'usine vraiment chrétienne, organisée comme une famille avec le respect de tous les droits, avec l'intelligence de tous les besoins, avec un tel esprit de justice que les ouvriers s'y sentaient sous l'aile d'une providence comme les enfants, et à quelques égards aussi comme les maîtres de la maison. Oasis bénie du travail et de l'autorité unis dont les Allemands ont fait, dit-on, un camp retranché. Sur d'autres principes, mais avec un même but, l'*Association catholique des patrons du Nord*. travaillait ardemment de son

(1) Ils sont maintenant 8,447, et la guerre en morts, prisonniers et blessés, en a touché plus de 1,200.

côté au bien-être et à la moralisation chrétienne de la classe ouvrière. En ces pays envahis que restera-t-il demain de ces généreuses entreprises !

Au Val-des-Bois se relie, par sa fondation en 1889, l'*Union fraternelle du Commerce et de l'Industrie*, placée sous le patronage de la plupart des membres de l'épiscopat français. Elle compte environ 5.000 membres, toute l'élite du commerce et de l'industrie; 64 sections et comités de province sont rattachés à la direction de Paris. Elle lutte contre la concurrence des grands magasins, des fausses coopératives, de l'anonymat qui livre la clientèle au hasard des réclames mensongères. Elle attire à ses adhérents la clientèle de ceux qui partagent la même foi. Elle est affiliée à tous les groupements commerciaux et sociaux existants. Comme telle, elle bénéficie de l'appui de 470 comités et d'un ensemble de plus de huit cent mille membres. Elle a à Paris, en son siège social, 36, rue du Faubourg-Saint-Martin, un secrétariat qui offre aux adhérents de la capitale et de la province une série de *services gratuits*, ou à des prix très réduits, qui permettent de récupérer dix et vingt fois le modeste prix de la cotisation annuelle. C'est une des plus belles œuvres sociales... Quand l'*Action sociale de Seine-et-Oise*, qui est bien le plus vaste programme (1) d'organisation et d'action catholique qui se puisse concevoir, aura donné son plein effet, le vaillant évêque de Versailles, qui fut longtemps le premier curé de France, apparaîtra au milieu de ses œuvres comme le premier et le plus efficace bienfaiteur de son peuple, aussi grand économiste que puissant apôtre. Il tient en son diocèse une école sociale sur laquelle la France a les yeux.

Elles ne peuvent pas être en effet simplement empiriques, ces belles œuvres sociales. Elles sont le résultat

---

(1) *Programme d'organisation et d'action catholique*, par Mgr Gibier. chez Lethielleux; pages 928 et suivantes.

d'une science. Celles que nous venons de repérer dans l'immense voie lactée de la prévoyance nationale, comme on repère des étoiles de première grandeur, ont leur documentation, leurs méthodes, leurs secrets de succès et déjà leurs traditions, par où se révèlent le sérieux et la profondeur de la vie sociale chrétienne en France. Cette vie sociale trouve à l'*Action populaire de Reims*, déjà citée aux œuvres de Presse, un foyer ardent d'initiatives. De là, sortent, pour la direction des chefs et pour la formation des ouvriers, des écrits sans nombre : *feuilles sociales* destinées à la propagande, *plans et documents* destinés aux cercles d'études, revues populaires comme *Peuple de France*, la *Vie Syndicale* et la *Revue de l'Action populaire* ; même une revue doctrinale : le *Mouvement social*. Par dessus ces publications hebdomadaires ou mensuelles, l'*Action populaire* édite annuellement un *Guide social*, une *Année sociale internationale*, un *Manuel social pratique :* ouvrages de documentation savante et de renseignements presque universels, qui sont le fruit des études coordonnées des représentants qu'elle délègue à tous les congrès...

Le *Secrétariat social de Paris*, inauguré en 1908, et dont on peut rapprocher ceux d'Arras, Angers, Lyon, Toulouse, Marseille, Besançon, Reims, La Roche-sur-Yon, est comme elle un centre d'idées, un office de renseignements, une source d'impulsions, à l'usage des organisateurs et des orateurs de journées sociales. Outre l'enseignement direct qu'il donne par d'innombrables conférences, il répand des tracts de propagande sur tous les sujets d'économie et de réformes sociales; il publie chaque semaine une *Correspondance* qui procure aux journaux, revues et bulletins, des articles d'informations et de doctrine sociale; et crée lui-même des associations populaires, des mutualités, des syndicats professionnels, des institutions de crédit; il a enfin un service de contentieux pour l'application des lois sociales et pour les consultations juridiques auxquelles elles donnent lieu. D'autre part, pendant que se continue

activement l'œuvre de *Réforme sociale* de M. Le Play, les *Semaines sociales*, depuis 1904, professent solennellement chaque année, en un coin de France, non peut-être sans quelques réserves à faire, l'enseignement de la doctrine catholique sur quelques questions sociales et l'enseignement des meilleures méthodes pour le relèvement des masses populaires et l'avènement parmi elles du règne de Jésus-Christ. Les *Congrès des jurisconsultes catholiques*, tenus à Lyon, en ces dernières années, complètent ce grand effort social et en ont codifié les résultats.

Vaste et puissante organisation religieuse qui a son influence jusque dans les Parlements, y projette ses initiatives et y suscite, au cours de tant de luttes ardentes pour la foi, des défenseurs vaillants et des guides autorisés. Si elle ne fait pas les lois..., par des échanges et des oppositions d'idées, par des mouvements de pétition, elle les suspend ou les modifie, et elle est à la fois une tribune et un tribunal social d'où l'Eglise de France montre sa vitalité et sa force...

6. — Les grandes œuvres d'assistance, de charité et de miséricorde.

Avec une grande originalité, elle les manifeste encore, à côté de ses œuvres sociales proprement dites, par ses œuvres d'assistance et de charité pratique. C'est là même qu'est un de ses meilleurs triomphes. Pas un pays n'a développé plus que le nôtre les œuvres de miséricorde prescrites par l'Évangile. Sous les noms sacrés de Bethléem, Nazareth, la Sainte-Famille, l'Enfant-Jésus, le Bon-Pasteur, les Cinq-Plaies, le Calvaire, la Compassion, les Sept-Douleurs, elles ont ouvert, avec les congrégations les plus diverses, des asiles sans nombre au malheur apparu comme un signe divin. Il nous est impossible d'ébaucher même, ici, une statistique approchante de toutes les institutions de charité et de tous les centres hospitaliers, survivants toujours, ceux-là, à la tempête de la sépa-

ration, qui continuent chez nous d'offrir une Maison-Dieu à des millions de créatures humaines qui, sans eux, mourraient de misère, de froid ou de faim.

En lisant les beaux livres de Maxime du Camp sur la *Vertu en France* et sur la *Charité privée* à Paris, comme aussi les discours académiques annuels sur les *Prix de vertu*, on pourra se faire quelque idée de ce que, parallèlement aux milliers de religieuses hospitalières dont c'est le divin métier de dévouement, accomplissent de bien silencieux et sublime tant de dames des pauvres, de mères des orphelins, de servantes volontaires des malheureux, de saintes filles chrétiennes, qui traversent en souriant parmi nous les épidémies et la guerre, que l'on rencontre partout dans les hôpitaux, les lazarets, les ambulances, les mansardes oubliées, à côté des douleurs honteuses et ignorées, aux chevets des maux incurables et des rebuts de l'humanité. Vaillante armée de la charité qui, sans rien méconnaître des vieilles inspirations de l'Église, a pris en France un caractère nouveau. « Car c'en est fait, de plus en plus, écrit M. Goyau, de la conception patriarcale des œuvres. On aspire et l'on tend aujourd'hui à associer celui qui souffre à son propre relèvement, à lui donner une part de collaboration ou même de direction dans l'effort qui se fait pour l'assister. Prévenir la misère par une éducation hygiénique familiale, professionnelle, telle est la préoccupation des œuvres actuelles d'assistance. Elles ne visent pas seulement à la lutte contre les conséquences de la misère, mais à la lutte contre la production de la misère. Il y a sans doute un terrain que la charité catholique n'abandonne pas : c'est le soin des vieillards, des infirmes, des incurables, de tous ceux qui ne peuvent rendre aucun service social. Les catholiques estiment que, tandis que les philosophies issues de la lutte pour la vie aboutiraient peut-être à la suppression des bouches inutiles, leur religion de fraternité leur fait un devoir de ne pas les abandonner. Mais il ne suffit plus à la charité catholique de se consacrer à ceux qui vont mourir

ou qui sont morts à demi ; elle veut aider dans la famille, dans la profession, à l'épanouissement de la vie. Sans négliger l'aumône individuelle, elle s'attache surtout à faire œuvre d'assistance sociale : elle aime mieux précéder la misère pour l'arrêter que de la suivre pour la soulager; elle aime mieux relever les familles que de les secourir; elle aime mieux les assister au moment où elles fléchiraient que d'avoir ensuite à les relever; elle aime mieux enfin les aider activement à améliorer les conditions de travail que de subvenir passivement à des détresses résultant de ces mauvaises conditions. »

C'est l'instinct même et le caractère — peut-être aussi l'héritage de pensée du grand saint dont elles portent le nom — de ces admirables *Conférences de Saint-Vincent-de-Paul*, qu'on ne sait pas, tant leur action est multiple, si on les doit ranger parmi les œuvres de défense de la foi, de préservation ou d'affermissement de la foi, d'apostolat par la parole et par l'exemple, de sanctification personnelle et mutuelle par les habitudes et les exercices de piété, ou bien parmi les œuvres de charité où elles sont incomparables. Bons Samaritains de la pauvre humanité, ses membres, par un ministère subordonné, discret, respectueux, dévoué et persévérant, spécialement adapté aux besoins de nos jours, constituent en France la grande famille des gens de bien, où se forme dans la prière, dans l'humilité, dans l'habitude du don de soi, ce type supérieur de chrétien, à la fois homme de Dieu et homme du pauvre, qui s'appelle le confrère de saint Vincent de Paul. A la fin du siècle dernier — et leur nombre, depuis, n'a fait que s'accroître, — ils comptaient en France 1.224 conférences, plus 17 dans l'Algérie et la Tunisie. Paris, seul, en avait 208 avec 4.000 membres actifs, visitant et secourant 7.908 familles. Sur près de 5 millions de francs de recettes et de dépenses en Europe, les Conférences de la France seule et de ses colonies atteignent un budget moyen de près de la moitié.

Source féconde de la charité nationale, à laquelle se rattachent et par où coulent sur la misère humaine une foule d'autres canaux généreux, dont l'*Office central des Œuvres de bienfaisance*, d'inspiration catholique, quoique plus officielle, est un fleuve parallèle; dont les *Frères de Saint-Vincent-de-Paul*, religieux sous l'habit laïque, vrais moines du monde, soit dans les patronages, soit dans les réduits cachés où pauvreté et ignorance se cachent, sont les admirables effluves..., dont la grande société des *Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul*, essaimées par le monde au nombre de 25.000, est un type séculaire français, toujours rajeuni et toujours nouveau. Elles tiennent avec leurs pareilles de tous costumes et de tous noms, dans tous les diocèses, toutes les variétés d'œuvres d'assistance : services de l'enfance et de la jeunesse abandonnée, dispensaires et vestiaires des pauvres, hôpitaux, asiles de vieillards : aussi dévouées que nombreuses, aussi saintes que vaillantes : vision perpétuelle du bien qui passe, en se cachant, avec un grand bruit d'ailes sous lesquelles vient s'abriter tout ce qui souffre et tout ce qui pleure, tout ce qui n'a plus de toit pour vivre et pour mourir et tout ce qui réclame un cœur ardent pour réfugier sa douleur.

A l'Exposition de 1900, tout cela se chiffrait au concret par 601 orphelinats, 512 crèches et asiles, 172 asiles et ouvroirs, 84 œuvres de maternité, 398 dispensaires, 1.428 bureaux de bienfaisance, 343 assistances par le travail, 25 hospitalités de nuit, 229 œuvres pour les vieillards, 571 œuvres pour les malades, 97 œuvres pour les incurables; soit environ 250.000 pauvres, parmi lesquels 60.000 orphelins et plus de 100.000 vieillards, entretenus par les seules ressources des catholiques français... Y a-t-il là, oui ou non, un témoignage décisif de vie chrétienne en France?

Parmi les miracles de la charité nationale, nous en signalerons spécialement un avec vénération, avant d'entrer dans quelques brefs détails des autres : c'est le pro-

dige français des *Petites Sœurs des Pauvres*, dont l'extraordinaire et surnaturelle charité est de s'être faites, non plus seulement leurs servantes, mais mendiantes pour eux. « Le moyen âge, écrit Mgr Baunard, avait créé des ordres mendiants, mais mendiants pour eux-mêmes. On allait voir d'humbles filles se faire mendiantes pour les autres, en s'oubliant elles-mêmes. » A cette première nouveauté, elles ajoutent « cette sublimité hardie qui s'interdit de rien posséder : aucune fondation, nulle dotation, nul revenu, rien d'assuré, aucune avance, tout au jour le jour, tout au hasard d'une charité précaire, sans autre garantie qu'une parole de l'Évangile », dont la réalisation absolue, quotidienne, persévérante, est la troisième merveille de cet Institut. Car c'est là « le fait inexplicable que des milliers de vieillards hospitalisés par les Petites Sœurs ne savent, ni eux ni elles, le matin s'ils dîneront à midi et s'ils souperont le soir, et partout, pourtant, ont à dîner et à souper chaque jour. Voilà, à l'état d'institution, le miracle évangélique de la multiplication des pains, non pas seulement avec 5.000 hommes, mais avec 15.000 pour la France seule ; non pas seulement un jour, mais tous les jours ; non pas seulement avec 7 corbeilles remplies de restes, mais avec des centaines et des centaines de tables qu'alimentent ces restes », et qui se dressent peuplées de convives en tous les pays du monde.

Telle est l'œuvre grandiose de charité d'un petit vicaire français et de trois ou quatre charitables filles de Bretagne. Elle comptait, en 1912, 5.793 petites sœurs, 258 novices et 237 postulantes, réparties en 111 maisons pour la France, et en 195 autres maisons éparses sur le globe. Car la charité française ne reste pas nationale ; elle devient vite catholique au plein sens du mot. Près de 50.000 vieillards, hommes et femmes, qui sont les enfants de ces vaillantes filles, abritent dans leurs asiles le soir de leur vie souvent agitée. De 1840 à 1900, elles ont pourvu par la quête à 130 millions de journées de présence de vieillards dans leurs maisons. Que

nos lecteurs fassent eux-mêmes le total à inscrire au budget qui a dû suffire à la nourriture, au chauffage, au vêtement et à l'entretien de ces 130 millions de journées, en se disant que depuis 16 ans nouveaux le miracle dure et se perpétue!

En plus petit, mais probant par tout l'ensemble, il se réalise en maintes autres œuvres de charité privée, c'est-à-dire religieuse, qui méritent au moins d'être citées comme des témoins au passage. Paris et nos grandes villes en sont ordinairement le centre d'où elles rayonnent au loin. Nous les nommons sans ordre d'importance, suivant la simple catégorie des secours qu'elles donnent aux enfants, aux vieillards, aux travailleurs et travailleuses dans le besoin.

C'est d'abord la grande œuvre de l'*Adoption* qui recueille une foule considérable d'orphelins, et l'*Association des Jeunes Economes* qui groupe les générosités des jeunes filles aisées pour l'apprentissage et le placement des jeunes filles pauvres ; puis l'*Œuvre des enfants délaissés, l'Œuvre de Sainte-Anne, l'Œuvre de l'adoption des petites filles abandonnées*, toutes trois destinées au placement des orphelins ; l'*Œuvre de l'Enfant-Jésus* pour abriter, pendant leur convalescence, les jeunes filles pauvres sortant de l'hôpital ; toutes les crèches qui gardent, pendant le travail de la mère, les enfants de 15 jours à 3 ans ; l'*Œuvre de la crèche à domicile* qui assure des secours aux mères qui gardent chez elles leurs enfants ; l'*Œuvre* célèbre *des Religieuses de Marie-Auxiliatrice*, à Villepinte et à Champrosay, pour les poitrinaires ; les œuvres, types d'une foule d'autres, des Sœurs de la Charité de Nevers et du Sacré-Cœur, chargées à Bordeaux et à Chambéry de l'institution nationale des sourds-muets et sourdes-muettes ; l'originale congrégation des *Sœurs aveugles de Saint-Paul* qui s'occupent elles-mêmes des jeunes filles aveugles ; l'*Œuvre d'Assistance maternelle et infantile gratuite* de Plaisance, fondée par Mlle Chaptal, qui comprend tous les services d'enquête, de consultations, de fournitures, de distribution de bons de viande et de carnets de chèques alimentaires, de bons de travail à domicile,

d'organisation de journées de plein air pour améliorer le sort des mères indigentes, des femmes en couches, et accouchées, et de leurs nourrissons (1); l'*Œuvre des petites préservées* et le *Vestiaire des petits prisonniers* pour la garantie des garçons et des fillettes sortis des maisons de correction; l'*Œuvre des servantes de Marie* et des *Sœurs de la Croix* qui placent les jeunes domestiques; toutes les *miséricordes;* toutes les *œuvres de réhabilitation*; toutes les *maisons du Bon Pasteur :* celui d'Angers en dirige à lui seul 40 autres; tous les *Refuges de Sainte-Madeleine :* « autant de bercails ouverts, dans chaque diocèse, aux brebis égarées et blessées par les épines de ce monde de péché »; enfin l'*Œuvre catholique internationale pour la protection de la jeune fille*, avec ses nombreux comités régionaux, ses services des gares et ses innombrables maisons d'accueil, qui, de 1899 à 1905, ont hospitalisé en France 10.028 jeunes filles isolées, et à Paris 11.919 dans la seule année 1905...

Le dévouement catholique privé n'est pas moins fécond dans le soin des malades. Sept grands hôpitaux de Paris, en temps de paix : *Saint-Joseph*, *Saint-Jacques*, *Saint-François*, *Saint-Michel*, *Hahnemann*, *Notre-Dame de Bon Secours* et du *Perpétuel Secours* vivent de ses générosités. Dans de nombreux départements, des religieuses tiennent, souvent à leur charge, des établissements d'aliénés, d'idiots et d'incurables. Les *Frères de Saint-Jean de Dieu* sont célèbres par les hospices et maisons de santé qu'ils entretiennent en France. A Paris, à Lyon, à Marseille, à Rouen et à Saint-Etienne, l'œuvre merveilleuse des *Dames du Calvaire* soigne dans ses hospices les femmes incurables qu'on n'admet nulle part, et met au service

(1) La très intéressante *Union familiale de Mme Gahéry*, à Charonne : vrai paradis terrestre des tout petits enfants qu'elle gardait après l'école, qu'elle réunissait chaque jeudi, sous la vigilance de petites mères, qu'elle faisait épanouir en de gracieux jardins, qu'elle emmenait en de charmantes colonies de vacances, en même temps qu'elle tenait ouvert pour les familles un cercle d'éducation familiale, n'existe plus depuis quelques années.

des cancéreuses les dames veuves du plus grand monde, tandis que les *Sœurs de Notre-Dame* — et combien d'autres — assistent les pauvres femmes en couches, et que les *Petites-Sœurs de l'Assomption,* maintenues à Paris, en dépit des proscriptions, par la volonté populaire, s'installent jour et nuit sans rétribution au chevet des malades pauvres.

Elles ont dans l'*Œuvre des Pauvres malades*, établie à Paris et dans presque toutes les villes de province, sous la présidence des curés de paroisse, de nobles émules qui visitent à domicile les pauvres, en leur distribuant les richesses de leurs vestiaires et leurs bons soins de toute sorte, et en leur assurant les consolations chrétiennes. La *Société de charité maternelle* secourt au moment de l'accouchement, sans distinction de religion, les femmes mariées; 2.797 femmes, et 2.857 enfants ont, en 1898, reçu ses charités. L'*Association des mères de famille*, et l'*Œuvre de la Miséricorde* en sont le complément pour la catégorie des pauvres honteux. Les familles indigentes des anciens officiers ou fonctionnaires trouvent assistance auprès de l'*Association charitable des femmes du monde*. L'*Œuvre de l'Hospitalité du travail* offre un abri gratuit et temporaire à toute femme ou fille sans asile, décidée à gagner honorablement sa vie. En attendant, elle les occupe, les réaccoutume au travail, finalement leur procure un emploi. 70.240 femmes, de 1881 à 1903, en ont été les heureuses bénéficiaires. De 1892 à 1902, l'*Œuvre du travail à domicile pour les mères* a assisté 7.449 mères de famille. Sous la direction des Religieuses du Calvaire, la *Maison du travail pour les hommes* rend des services analogues aux ouvriers de tout métier sans travail et sans asile. L'*Œuvre de l'hospitalité de nuit* assure annuellement dans les dortoirs de ses diverses maisons à 50.000 pauvres gens sans feu ni lieu 150.000 nuits de repos (1); et sous des formes variées, l'*Office central des*

(1) En 1915, 149.378 nuits à 48.285 pensionnaires.

institutions chrétiennes est venu en aide, de 1904 à 1913, à 135.522 personnes. Il a obtenu pour 43.276 malheureux l'assistance des diverses sociétés charitables ; il a procuré du travail et des secours à 43.148 indigents ; il a placé 4.005 orphelins, 2.535 vieillards et rapatrié 10.348 campagnards provinciaux (1).

Qu'on nous pardonne ces arides statistiques, dont la sécheresse a son éloquence ; elles disent en leur tableau peut-être fastidieux qu'il y a une foi ardente à la base de tant de charités. Nous n'achèverons pourtant pas d'établir ce bilan national de la miséricorde, sans dire encore que la mort même n'arrête pas ses élans. Une congrégation des *Auxiliatrices du Purgatoire* s'est fondée pour suivre jusque dans l'au-delà et porter devant Dieu par ses suffrages les malheureux morts sans laisser personne qui songe à eux. Et l'œuvre aujourd'hui mondiale de Montligeon pour les Ames du Purgatoire atteste, dans le même sens, après le souci des vivants, le souci catholique des trépassés. Car tout cela est profondément chrétien.

L'homme égoïste de sa nature ne peut pas, sans une idée religieuse qui l'inspire, être si prodigue pour les autres de ce qu'il a et de ce qu'il est. « On a calculé, écrit Mgr Baunard, suivant l'estimation la plus modérée, en prenant pour base les dépenses des hôpitaux laïcisés, qu'il faudrait à l'État, sans vouloir évaluer les impondérables dévouements, plus de 110 millions par an pour faire face aux charges que les Congrégations lui laisseraient par leur disparition. On a calculé, en outre, que cette dépense annuelle représente un capital de trois milliards six cents millions qu'il faudrait ajouter au budget national. » N'est-ce pas là une aumône, et une aumône opime, que la charité fait à la chose publique ? En y ajoutant les millions de l'enseignement libre, les millions des œuvres sociales, les millions

(1) Nous empruntons la plupart de nos statistiques à M. Georges Goyau, qui les a aimablement mises à notre disposition.

des œuvres spécialement religieuses et des missions que nous allons maintenant dire, millions innombrables qui sont autant d'actes de foi, l'on jugera s'il est possible de prétendre qu'un peuple qui les élève vers Dieu, à côté de ses erreurs et de ses fautes, soit un peuple athée et impie dont le triomphe serait la défaite de Dieu.

7. — Les œuvres de restauration religieuse.

Pour le défendre au contraire, au moment de la séparation, et pour le garder au cœur de ses enfants, la France a fait ce que peut-être aucun autre peuple catholique n'eût réalisé. Elle a sauvé son église de la ruine et elle peut chanter déjà le chant de la résurrection. Nous exposerons les faits dans leur extrême douleur. Au temps du Concordat, l'Eglise de France recevait annuellement de l'Etat une somme de 35 millions. Les fabriques et les menses des paroisses possédaient 228.597.000 francs; les menses archiépiscopales ou épiscopales, les chapitres et les séminaires 93.334.000 francs; les fabriques des églises cathédrales 10.688.000 francs. Les évêques étaient logés gratuitement dans les palais publics et les curés dans les presbytères communaux; les séminaires, petits et grands, avaient leur existence légale et leurs locaux assurés; les curés possédaient la jouissance et l'usage absolus des églises. En un soir de décembre 1906, par exécution de la loi de séparation, tout cet édifice séculaire sombra. Tous les évêques, tous les séminaires, tous les curés durent, presque sur l'heure, évacuer leurs demeures; pour ces derniers seuls restait l'espoir d'un bail onéreux. On fit à grand fracas l'inventaire des églises, non sans effusion de sang ici et là. Les 332 millions énumérés plus haut, qui étaient la propriété du clergé ou la compensation, ratifiée par le Concordat, de ses avances au temps de la Révolution, furent saisis par le fisc dans ses caisses. Que s'était-il passé?

Invitée, comme condition d'existence, par la loi de 1905, à former, pour l'administration de tous ces biens, des associations dites *cultuelles* qui se seraient constituées conformément aux règles d'organisation générale du culte, l'Eglise de France s'y refusa sur l'ordre exprès de Rome. Pie X, à bon droit, avait vu dans le fonctionnement des associations cultuelles le mépris des droits de la hiérarchie religieuse qui passaient aux laïcs. A sa voix, le clergé français tout entier, docile et héroïque, laissa attribuer en silence aux établissements officiels de bienfaisance tout ce qu'il possédait légalement de meubles et d'immeubles, tout ce qui lui venait de la libéralité des fidèles depuis un siècle, et se trouva jeté dehors, sans fortune et sans lieu, n'étant plus de ses temples mêmes ni propriétaire, ni locataire, mais simple occupant à titre précaire et sans droit. L'Eglise, de ce fait, privée de toute personnalité civile, était réduite par surcroît à vivre en pauvresse, au jour le jour, incapable de posséder, ni d'hériter, ni d'acquérir, ni d'économiser, ni de transmettre. C'était pour elle plus que la confiscation du patrimoine ecclésiastique; c'en était la ruine préventive, colorée de la simple tolérance d'abriter sous un toit d'emprunt les cérémonies du culte. Dans la débâcle religieuse avaient disparu même les 19.123.000 fr. péniblement épargnés pour les vieux jours des prêtres infirmes. L'Etat sembla vouloir les respecter en les offrant, avec les 50 millions de fondations de messes, à des *mutualités ecclésiastiques* légales. Mais Rome y vit encore des cultuelles déguisées et ne les autorisa pas.

Dépouillée de tout, l'Eglise chez nous ne s'abandonna point. Mais devenue libre du moins dans sa pauvreté suprême, libre du choix des évêques, libre du choix des curés, libre des circonscriptions diocésaines et paroissiales, libre comme toute association civile de rebâtir des lieux de culte, l'*éternelle recommenceuse* se remit patiemment à l'ouvrage, se fit mendiante pour la foi de ses pères, et créa avec une fierté sublime des œuvres plus que jamais. Petit

à petit les évêques, les séminaires et les curés retrouvèrent un toit, don empressé de la charité chrétienne, ou maison d'emprunt que payaient les oboles des fidèles : modeste abri souvent, mais unanime témoignage de la volonté d'un peuple qui protestait de l'amour de son culte traditionnel, en soldant généreusement par dessus tous les autres l'impôt écrasant de sa foi... Il ne suffisait pas d'assurer au clergé une demeure; il fallait le faire vivre. C'était, avec toutes les menses perdues et tous les frais d'habitation, de réinstallation et d'entretien à faire, plus de 60 millions nouveaux à quêter par an, qui, forcément précaires, compenseraient mal le budget servi par l'État et le revenu assuré des 332 millions confisqués. On les trouva. Les évêques, descendant de leur siège, tendirent la main ; les diocèses plus riches firent l'aumône aux plus pauvres. En moins de dix ans, on a tant bien que mal reconstitué partout, par le *denier du clergé*, non pas tous les modestes traitements passés, mais du moins pour chaque prêtre un salaire d'ouvrier qui lui permet de suffire à son apostolat, devenu plus fécond peut-être par son indigence même qu'en aucun temps.

Et cette Église de France qu'on croyait frappée à mort, semble sortir, au contraire, rajeunie de son immense épreuve ; car non seulement elle vit, mais elle rayonne, et les preuves de sa vie intense, sans rappeler les autres entreprises, sortent de terre avec les églises qui à Paris et à Versailles, pour ne citer que ces deux exemples, s'édifient comme par enchantement. C'est le cas de redire avec l'Écriture que les pierres crient la victoire religieuse. Trente églises neuves en Seine-et-Oise, depuis dix ans, attestent la foi publique; et, dans le plein Paris de 1912, il y a neuf paroisses de plus qu'aux jours de la séparation, groupant 250.000 âmes, la population entière de Bordeaux; tandis que, dans la banlieue, quinze nouvelles paroisses, comptant ensemble 215.000 âmes, et que vingt-quatre chapelles de secours, ouvertes dans tout l'archidiocèse, répon-

dent aux besoins religieux de 155.500 habitants. Cela fait, autour d'autels nouveaux, 630.000 âmes, la population même des Bouches-du-Rhône, qui ne connaissaient pas Dieu et qui sont mises à sa proximité. Dans dix ans, quarante autres circonscriptions religieuses, déjà dessinées sur la carte de Paris, achèveront aux yeux du monde la démonstration de notre foi vivante et agissante.

Elle aurait dans la charité de nos œuvres de guerre une confirmation éclatante. Devons-nous en faire état, parce qu'elle a peut-être plus le patriotisme que la religion pour inspirateur? Nous pouvons pourtant dire, sans méconnaître aucun autre dévouement, que les catholiques par leurs œuvres de la Croix-Rouge, de la Croix-Rose, du vêtement des prisonniers, des églises dévastées, des villages libérés, des autels portatifs, des aumôniers volontaires, des veuves et des orphelins, des invalides de la guerre, des saines lectures pour les soldats, etc., ont révélé là encore quelle force de vie et de relèvement ils sont dans la nation, si tant est que leurs idées de charité, débordant partout, ne soient pas bientôt la nation même.

8. — Les missions françaises.

Pour conclure ce chapitre, nous donnerons à nos lecteurs une dernière manifestation de notre vitalité. Elle est splendide et ne nous est guère contestée : c'est celle des missions françaises à l'étranger. Les auteurs de la réponse allemande au premier livre du Comité de Propagande y reconnaissent eux-mêmes notre supériorité. Ils demandent seulement que nous n'accaparions pas, sur ce terrain, leur part de mérite à côté du nôtre. Ce n'est que justice ; et comme ce sujet a déjà été traité de main d'ouvrier dans la *Guerre Allemande et le Catholicisme,* nous nous bornerons au sommet des choses, voulant ne remettre en relief ici que les sommes dépensées, les missionnaires envoyés et les résultats généraux obtenus par la France. Quelques simples chiffres plaideront sans phrases victorieusement

notre cause et nous établiront, sans comparaison nécessaire, hors de pair. Deux grandes œuvres qui sont françaises d'origine, alimentent surtout le budget des missions : la *Propagation de la Foi* et la *Sainte-Enfance*. Or, sur 3.333.860 francs, que la Propagation de la foi d'Europe a fourni en 1913, 2.950.959 francs, sont sortis de France. Tandis que les offrandes réunies du monde entier ne donnaient à cette œuvre, au cours d'un siècle, de 1822 à 1913 que 162.275.590 francs, la France toute seule avait versé 255.188.391 francs... Sur un budget de plus de 4 millions, en 1913, la Sainte-Enfance a reçu, sou par sou, des enfants de France, pour les petits Chinois, une somme toute proche d'un million, exactement 872.732 francs. Cela n'empêchait pas la France d'envoyer en la même année près de 300.000 francs à l'*Œuvre des écoles d'Orient*, qui, de 1855 à 1899, a reçu de nos compatriotes environ 10 millions. La *Société anti-esclavagiste* puise de son côté par centaines de mille francs aux sources de notre charité nationale. L'*Œuvre apostolique* en fait autant, secourant, en 1912, 2.000 missionnaires, pendant que le séminaire des *Missions étrangères* et les *Pères du Saint-Esprit*, avec leur *Œuvre des partants,* pourvoient de trousseaux et d'objets du culte tous ceux qui s'en vont annoncer au loin l'Évangile.

Ces ouvriers catholiques de la bonne parole sont à raison de 75 0/0 français (1). On évaluait en 1901 à 7.745 le nombre

(1) Les *Missions catholiques* ont publié, dans leur dernier numéro de l'année 1916, la liste des missionnaires qui ont succombé au cours de l'année précédente. Cette liste comprend *cent-quatre-vingt-quinze noms*, dont dix d'évêques et cent-quatre-vingt-cinq de prêtres.

Des 10 évêques, 3 étaient Français : NN. SS. Dunand, du diocèse de Moutiers; Kleiner, du diocèse de Metz (né en 1841), et Baslé, du diocèse de Rennes, tous trois des Missions étrangères de Paris. 3 étaient Anglais, 1 Belge, 1 Espagnol, 1 Canadien, 1 Allemand.

Les 185 prêtres se répartissent comme suit au point de vue de la nationalité : 99 Français, 5 Alsaciens du diocèse de Strasbourg (dont 1 né Français) et 2 Lorrains du diocèse de Metz (dont 1 né Français); 19 Italiens, 13 Irlandais, 11 Espagnols, 10 Hollandais, 8 Allemands, 7 Anglais, 7 Belges, 5 Américains des États-Unis, 3 Portugais, 2 Luxembourgeois, 2 Canadiens, 1 Brésilien.

de ces religieux missionnaires et à 9.250 le nombre des religieuses à leur service, sans faire état des religieux et des religieuses indigènes et des frères lais chargés, dans les pays de missions, de la classe, des ateliers et des champs de culture, du soin des bâtiments, des imprimeries, etc., au nombre d'environ 3.000. Peut-être depuis la séparation ces chiffres avaient-ils un peu fléchi, faute de recrutement; et la guerre a décimé les missionnaires français, revenus en grande partie des extrémités du monde au service de la patrie; mais l'*Œuvre des écoles apostoliques des Pères Jésuites*, l'*Association de Notre-Dame des vocations* des Assomptionnistes, la petite *Œuvre du Sacré-Cœur* pour les vocations sacerdotales et apostoliques, veillent à ce que la France d'après guerre retrouve le contingent de missionnaires qui lui assure la primauté de l'apostolat. Suivant la belle parole du cardinal Parocchi, en 1893 : « La France est la nation humaine par excellence; » il voulait dire apostolique, et faisait écho, sans le savoir, à ce beau mot de Lamartine qui disait de nous : « Lorsque Dieu veut qu'une idée fasse le tour du monde, il l'allume dans le cœur d'un Français, » parce que les Français, ce sont les fils aînés et dix-neuf fois séculaires de Celui qui a dit dans l'Évangile : « Je suis venu apporter le feu dans ce monde et que veux-je sinon qu'il brûle?... » Il embrase en effet l'univers, porté par nos mains. Au siècle dernier, 26 millions de fidèles, gagnés au catholicisme, l'ont été, pour la plupart, par nos missionnaires disséminés par toute la terre.

Nous ne retoucherons pas — et nous y renvoyons nos lecteurs — au tableau de leurs travaux si bien tracé dans le premier volume de Mgr Baudrillart, ni à la description du champ mondial qu'ils évangélisent. Mais nous ajouterons, pour en tirer un argument qu'il a négligé, que ces ouvriers français de la révélation ont été en même temps des ouvriers incomparables de la science; et la foi qu'ils ont transmise aux peuples infidèles nous revient en apologétique pour nos concitoyens par les études de linguistique, d'ethno-

graphie, d'histoire naturelle et d'astronomie, qu'ils ont faites au cours de leurs pérégrinations apostoliques, et aussi en regain de patriotisme par tous les foyers d'instruction qu'ils ont ouverts, dans cet Orient surtout, aujourd'hui si bouleversé, où les noms de chrétien, de savant et de Français, n'étaient par eux avant la guerre qu'un même nom. Influence puissante et jalousée, reconnue par les académies qui donnaient naguère à Mgr Augouard la plus haute récompense de l'Institut! Prestige national incomparable dont, malgré la séparation, le Gouvernement français, réalisant là-bas la parole historique de Gambetta : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation, » se rendait un tel compte que le Concordat traditionnel continuait dans le Levant d'être respecté par lui, au prix tacite du protectorat que le Pape nous conservait toujours! Fort de ce double appui de Rome et de Paris, le consul général de France à Jérusalem pouvait dire le 17 mai 1912 aux pèlerins français réunis chez les Pères Augustins de l'Assomption : « Si vous entendez dire que la France faiblit à sa tâche de protectrice des catholiques en Orient, n'en croyez rien. » Aujourd'hui, l'attitude de notre représentant, dans la Ville Sainte si heureusement reconquise, confirme cette volonté nationale de prépondérance religieuse, que le Cardinal secrétaire d'État, par sa lettre si explicite à M. Denys Cochin, publiée ces derniers jours, avait autorisée et reconnue d'avance. Voilà, au clair soleil de l'histoire, le fond toujours le même de la pensée chrétienne de la France.



D) *L'attitude et le rôle du clergé français.*

Une telle vie de charité matérielle, doctrinale et sociale, outre la foi indéniable et l'esprit surnaturel qui l'inspirent, n'atteint pas un rayonnement aussi magnifique sans une forte discipline, sans une hiérarchie qui a le clergé pour

moteur et pour centre. Il est le chef né de toute religion, qui ne vaut aux yeux du peuple que ce qu'il vaut, respectée et profonde, bienfaisante et rédemptrice, suivant la science, l'autorité et les vertus de ses prêtres. Le reste n'est rien que surface vaine, s'ils ne sont pas, eux, les modèles de la sainteté et les entraîneurs véritables de l'action des fidèles. La vie religieuse française a donc besoin d'être confrontée encore à leur attitude, à leur rôle, à leur influence. Mais nous ne craignons pas de dire qu'ils triomphent hautement de l'épreuve et que l'observation attentive du clergé national explique la foi populaire, persévérante et conquérante, et en garantit la féconde sincérité.

On dit au delà du Rhin, à l'encontre de cette affirmation préalable, que « le clergé français n'a pas su opposer une digue solide au flot montant de l'incrédulité ; car, pour lui la science semblait lettre morte, et l'ignorance du clergé produit toujours l'irréligion dans le peuple ». Une réponse se présente à nous qui, pour être un argument personnel, n'en est pas moins topique. La science dont l'Allemagne se targue un peu trop a-t-elle donc empêché là-bas le Culturkampf, c'est-à-dire la persécution de l'église par le pouvoir civil, qui seul, chez nous comme chez elle, et non pas le peuple, — cela ressort évidemment de tout l'exposé de notre étude — a fait la guerre à la foi ? Et, dans les milieux intellectuels catholiques, la science superbe germanique, entachée, par contact, de rationalisme protestant, n'est-elle pas en train de glisser douloureusement aux pires erreurs modernistes qui sont les filles naturelles de sa philosophie ? Cela dit sans y insister, est-il vrai que le clergé français ait manqué des lumières nécessaires à la direction religieuses des peuples ? Nous pourrions rappeler une seconde fois les 16 ou 18 colonnes in-folio du *Dictionnaire de théologie catholique*, où M. Goyau a énuméré seulement les noms des principaux ouvrages de fonds français sur les diverses sciences ecclésiastiques, au XIXe et au XXe siècle. Ils attestent un effort et un triomphe de pensée

qui réduisent à néant toute objection d'ignorance. La persécution même a été le coup de fouet qui a dressé le clergé français jusque sur les sommets de la science. Les professeurs de ses universités catholiques, mille autres prêtres, séculiers et réguliers, par la compétence et l'universalité de leur savoir, y font figure de docteurs et d'apologistes, de leurs ennemis mêmes respectés, capables de rivaliser avec les maîtres les plus autorisés de la culture germanique à laquelle quelques-uns n'ont eu que le tort de trop sacrifier leur propre originalité.

Mais là n'est pas le caractère spécial du clergé français : clergé, nous ne dirons pas unique, incomparable dans la grandeur et la beauté de son ensemble, mais du moins égal aux meilleurs et véritablement supérieur à d'autres par la correction, la dignité et l'excellence de sa tenue et de sa vie sacerdotale. Populaire par ses origines, par son recrutement, par sa formation, il l'est plus encore par ses vertus acquises. Dix ou douze ans d'études, dans des séminaires fermés, l'y façonnent, en lui donnant une culture distinguée. On a prétendu que cette séparation du monde le condamnait à un manque d'essor intellectuel; faux jugement auquel le passage pour l'élite dans les universités catholiques enlève tout objet. Et du moins cette méthode d'éducation exclusive, confiée toujours à des prêtres de choix, titrés souvent ou qui valent des docteurs, empêche qu'en France, comme le recommande l'Église, l'esprit des jeunes clercs ne se déflore aux lumières trop crues du siècle savant, au lieu de s'épanouir.

La caserne, grâce à ces fortes empreintes, ne dilue pas nos recrues lévitiques, mais les trempe et les aguerrit. C'est un fait. Elles en reviennent, y ayant fait du bien aux autres, sans trop de détriment personnel. La loi de séparation, bien plus que la loi militaire, dans la situation précaire où elle jetait l'Église, avait produit un instant parmi nos séminaristes des vides douloureux. Sans la guerre, déjà ils se comblaient, et nous savons que des vocations

tardives y naissent pour demain tous les jours. La jeune génération, du reste, si l'aînée tombe aux batailles, reprend avec la pleine confiance et l'encouragement manifeste des familles le mouvement de retour vers les autels. Par une heureuse nouveauté, fruit inattendu de la persécution qui provoque les grandes âmes, elle semble même y venir comme autrefois de toutes les conditions sociales... Elle n'y attend pourtant ni les honneurs, ni la fortune, mais le sacrifice désintéressé, la vertu sans ambition, dans une existence chaste et pauvre, tout entière apostolique. Car c'est là, dans le silence des presbytères, le caractère vrai du clergé français.

Celui des villes qui vit souvent en commun a, pour se conduire, la garde des anciens et l'exemple des autres. Ils s'entraînent tous ensemble à l'étude, à l'action, à la perfection. Celui des campagnes, confié à sa fidélité personnelle, est un héros quotidien. Aucune tentation parmi toutes celles qui le sollicitent, du fait même de son ministère, ne porte une atteinte qui vaille à l'intégrité de ses mœurs. Il passe au milieu du monde en sa soutane noire comme un immolé. Quand il n'évangélise pas, il prie, hôte plus habitué du Calvaire que du Thabor. Tous les ans, en une retraite pastorale, il refait les grandes provisions de son âme et reçoit les divines consignes. Il a le bonheur chaque mois, ici et là, d'une journée de récollection qui tient son cœur riche de Dieu. Pour le reste, c'est presque un indigent; il se suffit à peine, et toutes les détresses viennent frapper à sa porte. Après s'être épuisé pour ses églises, pour ses écoles, pour ses patronages, il trouve encore, à force de privations et d'épargnes, à donner à ses malades et à ses pauvres. Magnifique clergé de France que sa charité, sa vertu et son savoir, sacrent comme un roi parmi la foule. Même en repoussant quelquefois sa doctrine, elle ne peut se passer de lui. Parce qu'il a par surcroît toutes les patiences, et toutes les confiances aussi, sans lesquelles il ne serait plus qu'un homme, au lieu d'être un

homme de Dieu, il est partout le confident recherché, le conseiller attendu, la grande autorité sociale du pays, l'âme de la résistance patriotique, disent les Allemands, et l'âme de toutes les fidélités comme de toutes les initiatives religieuses, aussi attaché à sa patrie qu'à son Dieu, aussi incapable de trahir son église que son pays. La guerre, où il fut l'exemple des héros, lui aura élevé un nouveau piédestal. Il en reviendra dans l'ensemble encore grandi.

On avait pensé par la loi de séparation briser son obédience. Mais le serment solennel que chaque prêtre fait au pontife qui l'ordonne devient un engagement filial. Il n'obéit pas tant à son évêque qu'il ne l'aime, fermement décidé au martyre obscur du devoir pour faire honneur à la discipline. On lui offre en vain les appâts du siècle; on le tente inutilement par la poussée des idées nouvelles. A tous ces *mitte te deorsum*, il répond par un dévouement que rien n'altère. Voilà le clergé français par qui s'entretiennent toujours vifs le sens de la vie chrétienne et surnaturelle, le feu sacré des œuvres et la lumière ardente des doctrines catholiques. S'il y a ici et là des fléchissements, des fumées, des tempêtes, avec sérénité il soulève, l'orage passé, les cendres; il attise les flammes, il relève les murs rompus de l'Évangile, et la France a l'instinct qui ne la trompe pas que les meilleurs de ses serviteurs sont encore ses prêtres; et nous osons ajouter, quoique indigne, ses évêques qui ne portent pas comme un vain titre la perfection du sacerdoce, mais s'efforcent d'en réaliser la plénitude de vertus.

Par un bienfait de la Providence envers notre Eglise, il a été grand toujours, l'épiscopat français, grand au siècle dernier par l'éclat de l'éloquence, par la profondeur des doctrines, par la vaillance de ses combats, par l'intrépidité de ses oppositions, par la magnificence de ses entreprises; mais qu'on nous pardonne de dire, avec quelque fierté, puisque alors nous n'en étions pas, combien il a été plus beau encore, en ces années dernières, dans l'héroïsme de

ses abnégations, dans la dignité de son obéissance, dans la splendeur de son dénuement, dans son unanime docilité au Pontife qui le dépouillait et dont on voulait surtout le séparer! Mais l'indivisible unité de l'Église est apparue par lui plus étroite que jamais, et, en faisant comprendre au monde que toute leur autorité vient de Dieu, les évêques français, qui légalement ne sont plus rien, se sont dressé des trônes qui leur assurent l'empire incontesté des âmes et les font participer tous, du plus humble au plus renommé, à la grandeur morale de leur chef qui ne fut jamais si haut placé dans le monde que depuis qu'au lieu d'un royaume pontifical il n'a plus qu'une royale prison.

Les étrangers qui nous plaignent et font grief à la France d'avoir réservé un tel sort à ses évêques et à ses prêtres n'ont pas réfléchi que ce dénuement, et nous allions dire ce néant humain, était précisément la remise en leurs mains des armes apostoliques qui ont conquis et conquièrent toujours l'univers. Quand nos paroles évangéliques tombaient de chaires dorées et de places rétribuées par l'État, les peuples, croyant peut-être à un métier exercé, — nous ne parlons ici que pour la France — n'entendaient plus assez nos voix lointaines; notre rôle, officiel et honoré, semblait effacé. Nous étions, évêques et prêtres, trop loin de la foule. L'épreuve, en nous jetant parmi elle, nous a fait connaître de plus près et, à ce contact inattendu, l'abîme entre deux mondes séparés se comble et les cœurs se touchent. Ne parlant plus que le langage des biens invisibles, les âmes nous comprennent et reviennent au bercail de la foi. C'est un gain qui, pour n'être pas encore le centuple promis, est une victoire religieuse certaine. Et qu'on ne dise pas que nous faisons ici contre mauvaise fortune bon visage, en poète et non en docteur, parce que l'Évangile tout entier, et saint Paul lui-même avec son *cum infirmor, tunc potens sum*, est au fond de notre thèse, et parce que ce qui nous arrive aujourd'hui

est, depuis un siècle, la grande influence apostolique des ordres religieux, nos auxiliaires et nos modèles, à qui les dispersions n'enlèvent rien, même à présent, de leur puissance de conquête. Les moines ne sont-ils pas éternels comme les chênes, renouvelant leurs ombrages à mesure qu'on les coupe et faisant des plants nouveaux de toutes les branches qui tombent ?

*
* *

E) *La fidélité de la France au Saint-Siège.*

De leur vitalité et de la nôtre, outre ces faits très positifs qui restent solides comme des rocs et lumineux comme des étoiles, sous l'enveloppe des mots peut-être trop ardents qui les exposent, il est un signe et une garantie que nous voudrions souligner encore. De quoi vivent donc un arbre et un cep, si ce n'est du lien des branches qui les tient attachés à leurs racines? De quoi vit un chrétien, s'il n'est lié au Christ comme un sarment de vigne à son pied? Et de quoi finalement peut vivre une église particulière, si ce n'est de son amour et de sa soumission envers l'Église mère? La France, par là, n'a jamais cessé d'être chrétienne ni de vivre sa foi. Nous en attestons hautement sa fidélité universelle au Saint-Siège, fidélité doctrinale, fidélité disciplinaire, fidélité personnelle.

Sans doute le pouvoir a rompu avec Rome — et c'est aujourd'hui sa faiblesse dans le monde, — ses antiques relations officielles. Mais le pouvoir français n'est pas actuellement l'Église de France. Et s'il est une nation où, à la lettre, l'adage ancien : *Roma locuta est, causa finita est*, se vérifie toujours, n'est-ce pas la France?

D'autres, que nous ne voulons pas nommer, hésitent à la voix du Pape, étudient ses directions, quelquefois les discutent, et parfois les repoussent. Il faut que le Pontife omette certaines affirmations, efface certains mots, ac-

corde certaines dispenses, n'exige pas certains serments, sous peine d'émotion nationale, sous risque de désaveu et peut-être de schisme. Ce n'est pas la manière de la France, même lorsqu'il n'y va pas d'enseignement doctrinal. Quand Léon XIII a lancé ses encycliques sur la *condition des ouvriers* et sur l'*organisation sociale;* quand il a simplement conseillé le ralliement aux institutions républicaines, la France, en tant qu'Eglise nationale, sans un mot, — ou bien c'était de simple étonnement, — s'est immédiatement mise à l'œuvre. Quand Pie X a condamné le modernisme, prescrit dans les séminaires la philosophie scolastique selon les méthodes de saint Thomas, rappelé en son centenaire l'œuvre réformatrice de saint Charles, est-ce en France qu'on a épilogué, fait des réserves, demandé des rectifications, tenu en somme l'autorité du Pape en échec ?

Dans l'ordre de la discipline, l'Église en France, à l'époque de la séparation, fut soumise — il faut le rappeler — à une épreuve décisive. Le Pape condamnait les *cultuelles*, il n'acceptait pas les mutualités. Nous en avons dit plus haut les conséquences de ruine. Toute la France catholique s'inclina devant la spoliation. Que Dieu épargne à d'autres le risque d'un tel sort ! Il plut au Souverain Pontife d'indiquer sur la liturgie, sur le chant grégorien, ses désirs. En France, ils furent aussitôt réalisés. Peut-être même, sur la prononciation romaine, on les dépassa un peu. Le rappel à l'antique discipline sur la communion précoce bouleversait toutes les habitudes françaises. Ailleurs on tergiversa; on maintint finalement les vieilles coutumes. Mais le grand nombre des petits enfants de France s'agenouillent à présent, dès sept ou huit ans, à la table sainte. Rome une autre fois dut intervenir dans la question des syndicats mixtes et leur préférer hautement les syndicats confessionnels. Nous n'avions pas attendu l'avertissement pour entrer pratiquement dans ses vues, parce que chez nous il y a pour le Souverain Pontife comme une sorte de dévotion nationale qui prévient ses

pensées. Dévotion qui n'est pas un culte, mais une vraie piété filiale. Elle se traduit par un long acheminement français vers le siège vénéré des saints Apôtres, par des pèlerinages sans nombre, par tous les témoignages de la fidélité privée et collective, par un fleuve ininterrompu de générosités qui portent au Denier de saint Pierre le tribut d'amour de la France. D'elle au Vicaire du Christ il y a toujours ainsi une communion de sympathie, de reconnaissance, et de tendresse. On ne dit pas qu'un Pape ait jamais baisé la frange d'un autre drapeau que celui de la France. Malgré des craintes irraisonnées de défaveur au cours de la guerre, contre lesquelles protestaient déjà toutes ses paternelles et nobles interventions, Benoît XV n'a parlé d'aucune nation comme de la nôtre, et, parmi les gestes de victoire dont il voudrait pour la paix prochaine voir le monde rempli, il n'a tout de même souhaité que la rénovation des gestes de Dieu par les Francs. Était-il besoin que le cardinal Gasparri l'expliquât abondamment dans sa réponse à Mgr l'Évêque de Valence, pour que la Lettre aux peuples belligérants apparût à ceux qui ne se sont pas empressés de la juger, sans la comprendre, comme visiblement favorable aux buts de guerre de la France ?



F) *Le grand pays catholique et le grand pays protestant.*

De tous ces faits amassés comme un faisceau d'évidence, n'appert-il pas aux yeux de tous les observateurs de bon sens et d'impartiale justice que la France a le droit de revendiquer pour elle au front des peuples une part précieuse de cette influence que M. Hanotaux attribuait à l'Église universelle, lorsqu'il parlait un peu avant la guerre de « cette chose énorme qu'est dans le monde le catholicisme ». M. Paul Bourget, dans le *Sens de la mort*, a tiré sans ambage, en philosophe averti, la seule conclusion qui

s'impose, à savoir que « la France reste le grand pays catholique malgré le gouvernement, ses électeurs, ses codes, ses journaux, malgré tout ».

En regard d'elle, et de sa foi telle que nous en avons fait à grands traits l'esquisse, un homme qui, à bien des titres, est représentatif de l'Allemagne, Bernhardi, dans l'*Allemagne et la prochaine guerre*, a écrit de sa patrie cette phrase significative qui pourrait, sans plus, dirimer le débat, et que nous offrons à méditer aux neutres : « Aucun homme d'État allemand ne doit oublier que c'est exclusivement le protestantisme qui fait la valeur de notre race. » Boutade de stratège, dira-t-on, échappée à une pensée et à une plume bouillantes. Non pas, car elle est précédée de tout un long chapitre consacré à la mission historique de l'Allemagne et plein de considérations comme celle-ci : « La vie spirituelle allemande a donné naissance à deux grands mouvements sur lesquels est basé désormais tout progrès intellectuel et moral de l'humanité : la *Réformation* et le *Criticisme philosophique*. La Réformation a brisé le joug spirituel imposé par l'Église, joug qui réprimait tout libre essor, et la critique de la raison pure mit un frein à l'arbitraire de la spéculation philosophique, en limitant l'esprit humain quant à sa faculté de connaître et en montrant le chemin à suivre pour arriver à la seule connaissance possible. » Et Bernhardi indique ensuite froidement comment la vie intellectuelle allemande atteindra son épanouissement : « Dans cette lutte formidable pour le développement harmonieux de l'espèce, le peuple allemand a non seulement jeté les fondements, mais il a pris en main la direction. Il en résulte que nous sommes incontestablement obligés pour l'avenir. Nous devons regarder comme un devoir de conserver la direction de ce combat, livré pour les buts suprêmes offerts à l'ambition humaine. Il semble que non seulement notre passé nous imposé cette obligation, mais encore les aptitudes particulières à notre peuple, pour les mener à bonne fin. »

Ainsi nous voilà avertis. C'est bien d'un *combat* qu'il s'agit. Et rien que d'apprendre que c'est au « peuple élu » qu'échoit la mission de diriger ce combat et de le mener à bonne fin, l'on est amplement fixé. Tout de suite l'on comprend à merveille le sens de la phrase déjà citée : « Aucun homme d'État allemand ne doit oublier que c'est *exclusivement* le protestantisme qui fait la valeur de notre race. » Le fait est que c'est réellement d'un véritable brevet de supériorité dont il est question ici. Le protestantisme apparaît au pangermaniste Bernhardi la religion supérieure, comme la race germanique est la race privilégiée. Par là, il nous révèle tout le fond de sa pensée. De même qu'il a préconisé l'élimination des races inférieures, à titre de *nécessité biologique*, de même il viendra une heure où il ne pourra manquer de préconiser l'élimination des religions inférieures, à titre de *nécessité morale*. Et dès lors que, à son jugement, c'est au protestantisme seul que la race teutonne doit sa valeur, il n'est point exagéré d'en conclure que toute autre religion devra disparaître dans l'Allemagne victorieuse, pour être remplacée par le protestantisme. Pour tout dire, le protestantisme lui-même risquerait de sombrer. Car, pour l'Allemagne pangermanisée, l'État est Dieu et Dieu est l'État. Fichte disait : « Toute discipline morale et vivante est elle-même Dieu. Nous n'avons besoin d'aucun autre Dieu et n'en pouvons concevoir d'autre. » On connaît les idées de Hégel et des autres moralistes allemands sur ce sujet. Elles identifient Dieu et l'État plus complètement encore. Tant et si bien que le pangermanisme n'est que la parodie de toute religion (1).

Voilà ce dont ne se doutent point certains catholiques des pays neutres.

---

(1) Mgr Herscher, *l'Anticatholicisme du pangermanisme.*

III

LA FOI EN FRANCE MONTE ET CROÎT TOUS LES JOURS

A) *Par un catholicisme viril et de grand jour.*

Pendant ce temps-là, malgré l'apparence des surfaces, non seulement le catholicisme n'est pas mort et vit intérieurement au cœur véritable de la nation française, mais il s'est développé sous la persécution même d'une façon prodigieuse, et nous voulons ajouter qu'il *croît* tous les jours. Car le tableau que nous en avons fait n'est pas une simple relique de musée dont les couleurs s'effacent avec le temps; bien au contraire, c'est une grande ébauche dont les traits de plus en plus s'accusent et s'affirment. Un catholicisme nouveau émerge en effet, avec une figure déjà incomparable, des mille détails de la vie française quotidienne que nous avons sélectionnés au passage. Nous voudrions en faire saisir maintenant, par quelques traits saillants, la physionomie d'ensemble qui montrera mieux que toute autre considération son mouvement ascensionnel.

Il a comme premier caractère aujourd'hui d'être un catholicisme de *grand jour*. Quand la France apparaissait notoirement aux yeux du monde comme la fille aînée de l'Église, que son Gouvernement protégeait hautement la religion, que ses régiments tenaient garnison à Rome pour défendre le pouvoir temporel, sous la Restauration, sous Louis-Philippe et sous l'Empire, à une époque où l'État faisait aux ministres du culte une place de choix parmi ses fonctionnaires et jusque dans ses conseils, il n'y avait, dans beaucoup de villes, à entendre les anciens, quelques paroisses exceptionnelles mises à part, presque pas dix hommes sur cent qui fissent leurs Pâques et assistassent à la messe. Maintes églises semblaient des vaisseaux abandonnés. Tandis que l'esprit voltairien menait

la bourgeoisie, le peuple, quoique plus fidèle dans les campagnes aux pratiques religieuses, était l'esclave de l'indifférence et du respect humain. Honoré dans ses fonctions, le prêtre avait la tacite consigne de ne pas quitter sa sacristie pour se mêler des choses publiques. L'ordre extérieur étant gardé et les mœurs générales par tradition assez honnêtes, le clergé, d'une haute tenue sacerdotale, ne sentait en général ni le besoin ni le goût de se jeter dans les grandes entreprises apostoliques. La plupart des paroisses rurales, en ce temps-là, n'étaient qu'une certaine étendue de territoire, possédant un certain nombre d'habitants avec église, cimetière et un prêtre ou deux. On eût presque appelé cela l'âge d'or. C'était le sommeil léthargique.

Aujourd'hui le catholicisme poltron et mourant n'existe plus. N'étant plus officiel, il est devenu public, vivant et viril. Allez, par nos villes du moins, aux offices du dimanche, et vous verrez si c'est encore le désert des hommes. De nos écoles et collèges libres, de nos œuvres chrétiennes, des établissements même de l'Etat, par lassitude de l'ostracisme ou de la persécution, par la recherche sincère de la vérité, par l'influence des beautés de la pensée, du culte et de l'art catholiques, toute une génération de jeunes, déjà mûre, est sortie, libre de tout respect humain, fière de sa foi comme d'un titre de noblesse, pratiquant sa religion publiquement comme un droit de citoyen. Le prêtre endormi ou brimé a redressé, lui aussi, la tête et claironne avec passion son Évangile ainsi qu'une rédemption nouvelle.

« Je ne veux pas, disait un jeune vicaire, mort en 1905, que mon rôle ici-bas soit le rôle d'un laïque », — même pieux. C'est la mentalité de tous. On est aujourd'hui ce qu'on est, vrai fidèle et vrai prêtre, sans forfanterie ni sans peur. Il y a la messe des hommes, le cercle des hommes, la conférence pour les hommes, les hommes pour assister et pour entendre, le clergé pour instruire. A la

cure comme à l'église, à présent les hommes de nos œuvres se sentent chez eux. Il ne leur en coûte plus de venir au presbytère, pas plus d'ailleurs qu'ils ne rougissent pour traverser le chœur de l'église et venir à la balustrade, porter un cierge aux processions et saluer le Crucifix. Au contact habituel de leur clergé, tous nos jeunes acquièrent, dans la manifestation de leur foi, une aisance de manières qui s'impose, depuis qu'ils ont cessé d'être des tremblants et ne semblent plus même des surchauffés, mais qu'ils sont des convaincus et des résolus, capables de soutenir une idée et une cause, de faire une légitime opposition, d'élever des revendications sages.

***

B) *Par un catholicisme social et conquérant.*

Ce catholicisme de grand jour, viril et fort, qui a chez nous plus qu'ailleurs un rare mérite, en face de la pression contraire de ceux qui gouvernent et qui ont en mains la puissance des défaveurs et des représailles officielles, ne reste ni individuel ni dilettante. Il est *social* et *conquérant :* c'est son second caractère. Nous avons dit, dès le début, que c'est presque toute la foule française qui pratique — à certaines grandes heures de la vie du moins — une religion individuelle. Cette insuffisante religion du *chacun pour soi* et du *tant pis* pour les égarés qui ne retrouvent plus la voie du ciel, et du *tant pis* pour les retardataires et les éclopés dont la marche demeure indécise ou chancelante, passe heureusement de plus en plus de mode. Le *curam habe de proximo tuo* a pénétré nos mœurs, non seulement dans l'ordre de la charité matérielle — où, excellant de tout temps, nous nous étions trop confinés — mais encore dans l'ordre de la charité intellectuelle et sociale. Aujourd'hui vraiment, le don de la vérité aux autres, le souci de la transmission des idées chrétiennes aux ignorants et aux

incroyants, l'amélioration du sort des malheureux, plutôt même que le service de leurs misères, sollicitent les pensées et les efforts de tous les catholiques. On ne dit plus, comme ce fut le refrain, trop longtemps chanté et vécu, des honnêtes gens français, de ces braves conservateurs à idées saines et modérées, mais inféconde, satisfaits d'avoir versé à la caisse paroissiale quelques louis, qu'il n'y a rien à faire, parce qu'on ne veut rien faire. On est descendu à peu près partout, bien avant la guerre, des tours d'ivoire et sorti des cloisons étanches, pour mettre la main à l'étude et aux solutions des problèmes angoissants d'idées, de propriété et de travail, qui agitent à l'heure actuelle les sociétés. On a compris, pour l'accomplir jusqu'à l'héroïsme, le devoir intellectuel et social qui incombe à tout homme et à toute femme de foi sincère. Les œuvres abondantes et généreuses, énumérées plus haut, sont la preuve du partage prodigue de l'esprit, du cœur et de la fortune des catholiques français, entre tous les déshérités de la doctrine et du capital.

C'est à ce don de soi qu'est due la transformation religieuse nationale ici constatée ; à lui et à l'intelligence qu'on a prise aussi, devant un État qui tend par nature à tout émietter, de la nécessité de *s'unir* pour agir utilement. Le temps qui n'est plus des indifférences superbes, n'est plus également des isolements impuissants. Des divisions regrettables entre castes sociales, entre conditions économiques, paralysaient les meilleures volontés laissées à elles seules. Les rapprochements nécessaires se sont faits sur le terrain des idées générales et du bien public, et se connaissant mieux, on s'aime davantage, on s'entr'aide avec succès, on oppose le bloc de la foi et du dévouement au bloc de l'impiété et de l'anarchie, non pour en triompher avec ironie, mais pour le transformer et le convertir avec compassion. Voilà, sans préjudice de toutes les méthodes et de toutes les justices qui lui prêtent leur concours, le vrai socialisme catholique qui est la religion des mains

tendues pour donner et pour recevoir, et non pas pour prendre. C'est là aussi le catholicisme social français. Nous ne disons pas comme d'autres, — qu'on veuille bien le remarquer, — démocratie chrétienne, parce qu'il y a, ce nous semble, sinon dans le sens de ce mot, que Léon XIII avait adopté, du moins dans son usage journalier, une diminution d'autorité et de respect qui ne convient ni au prêtre social, ni aux hommes ni aux femmes d'œuvres, ni aux obligés de notre charité.

***

C) *Par un catholicisme discipliné, hiérarchique, organisé.*

Notre catholicisme, en effet, — et c'est son troisième caractère actuel, — est un catholicisme *discipliné, hiérarchique, organisé*. Il ne progresse chez nous, aujourd'hui, que comme tel. Le temps a disparu où M. de Mun pouvait encore dire avec un douloureux regret : « Notre grande faiblesse, c'est que nous ne donnons pas assez l'impression de la vie. Notre action n'apparaît pas comme la constante manifestation d'une force organisée. » L'épreuve de l'Église a rassemblé, face aux ennemis, prêtres et laïques catholiques, trop longtemps occupés à des batailles séparées, et elle a remis chacun à sa place de combat dans la grande lutte pour le parti de Dieu. C'était le vœu de Pie X dans l'encyclique *Il fermo proposito* : « Puisque les catholiques portent toujours la bannière du Christ, par cela même ils portent la bannière de l'Église. Il est donc raisonnable qu'ils la reçoivent des mains de l'Église, que l'Église veille à ce que l'honneur en soit toujours sans tache et qu'à l'action de cette vigilance maternelle les catholiques se soumettent toujours en fils dociles et affectueux. »

Cette action catholique, sous la direction du clergé, est maintenant en France une réalité victorieuse. Les laïques

au service de Dieu, qui savent que « les hommes, suivant un mot de M. Étienne Lamy, n'ont le droit de s'attarder à pleurer que s'ils ne peuvent plus combattre », donnent à leurs évêques et à leurs prêtres une pleine confiance ; et ceux-ci ont compris à leur tour que le bien public de la religion veut qu'ils accueillent sans défiance tant d'initiatives sincères qui leur offrent dans le monde leurs concours. Les laïques ont en effet leur rôle personnel, comme le clergé a le sien ; rôles qui se complètent sans se confondre, et dont l'indissoluble union est en train de sauver le catholicisme, en refaisant avec le peuple, sur le terrain exclusivement religieux, un concordat de bonnes volontés et de nobles émulations chrétiennes, pour remplacer celui qui a sombré sous la loi de séparation.

On a donné à cette action religieuse française, exercée par les catholiques en union avec le clergé et sous sa dépendance, pour défendre la foi, pour la maintenir, pour la fortifier, pour la répandre, le beau nom d'*Union catholique*. Chaque diocèse ou à peu près, en compte une, avec l'évêque pour chef. Si l'on se dégage des différences locales, nées des besoins divers et des circonstances multiples, voici quel est à peu près le type général de cette organisation... Elle part d'une élite, acquise de longue date ou formée récemment, dans la paroisse, dans le canton, dans le diocèse, parce qu'enfin on s'est rendu compte de cette loi de l'histoire que « toute lutte sociale, politique ou religieuse, s'engage d'abord entre deux groupes extrêmes, deux avant-gardes, entre lesquelles flotte une multitude indécise, aussi difficile à compter qu'à maintenir, susceptible de se donner au premier venu, capable cependant de se laisser entraîner du côté du bien, quand on a trouvé le moyen de l'émouvoir ». Presque chaque curé de France, sous l'impulsion de l'autorité ecclésiastique, a recruté et groupé à l'heure actuelle, quelques hommes, plus ou moins nombreux suivant les lieux, sérieux, estimés, sympathiques, qui par l'exemple, par la parole ou par l'action, peu-

vent exercer une influence. Cette élite constitue dans la paroisse sous la direction du curé, l'*Union paroissiale*. Dans le doyenné elle s'appelle l'*Union cantonale;* dans le diocèse : l'*Union diocésaine;* partout l'*Union catholique*, c'est-à-dire le groupement des catholiques d'action autour de leurs prêtres et de leur évêque.

Paroissiale, cantonale ou diocésaine, l'Union proprement dite a, à sa tête, un comité composé des membres les plus actifs et les plus influents pour entraîner les autres et par eux toute la masse hésitante, qui fournit, à mesure qu'elle se rallie aux bons, de nouveaux membres à l'Association. Quelques délégués de chaque comité paroissial composent le comité catholique cantonal. Au sommet, pour fédérer toutes les unions paroissiales et cantonales est placé le *bureau diocésain*. Présidé par l'évêque, il coordonne les initiatives, indique les méthodes, transmet le mouvement et reçoit à son tour de la collaboration des comités paroissiaux les leçons de l'expérience et l'expression des besoins renouvelés. Il est à la fois un centre d'attraction vers lequel on vient des paroisses et du canton chercher la lumière et les moyens d'action, et un centre d'impulsion qui communique la vie et l'entretient. Il devient, ainsi compris, une sorte d'office central des œuvres diocésaines. C'est la réalisation pratique et parfaite du programme donné par Léon XIII : *In unum colligere catholicas vires et collectas dirigere*, réunir en un faisceau les forces catholiques et en diriger l'action.

Avec deux sortes de membres, correspondants et titulaires, parmi lesquels chaque canton a au moins un représentant, il comprend ordinairement cinq ou six sections actives qui répondent aux diverses catégories d'œuvres utiles et possibles : la section des *œuvres de foi et de piété;* la section des *œuvres d'enseignement et d'éducation*; la section des *œuvres postscolaires;* la section des *œuvres de propagande;* la section des *œuvres charitables et sociales;*

et la *section du contentieux*. Chaque section se réunit tous les mois ou tous les deux mois pour traiter des affaires de son ressort. Il y a, trois ou quatre fois l'an, une assemblée de toutes les sections. Une réunion solennelle à laquelle on invite toutes les personnes du diocèse qui s'intéressent aux œuvres catholiques, constitue le *congrès annuel diocésain*. Une commission permanente du Bureau diocésain est chargée de la correspondance, de l'expédition des affaires courantes, de l'organisation des congrès régionaux ou cantonaux, et prête son concours à la création des comités paroissiaux.

*
* *

D) *Les résultats généraux.*

Tels sont, à grands traits, aujourd'hui en France, les cadres de la vie catholique (1). Cadres qui ne sont pas vides, mais qui débordent d'activité. Les *Congrès*, avec leurs belles cérémonies religieuses, leurs séances spéciales d'études et leurs séances générales, que rehausse un orateur de choix, en sont le fécond relief. De plus en plus suivis et appréciés, ils laissent après eux des influences conquérantes. Soit diocésains, soit cantonaux, ils sont en effet des rencontres opportunes entre le clergé et les laïques et d'utiles échanges d'idées ; ils donnent de grands exemples ; ils prouvent que les distances ne sont pas infranchissables entre la religion et la nation, entre le prêtre et ses contemporains ; ils attestent qu'il y a un moyen d'aborder les hommes, de les grouper, de leur parler, de leur faire du bien, de les enthousiasmer pour la cause de Dieu ; ils exercent et entraînent les recrues catholiques à l'action. On s'y convainc ensemble qu'il y a quelque chose à faire.

---

(1) Cf. Mgr Gouraud, *Pour l'Action catholique;* Mgr Gibier : *Programme d'organisation et d'Action catholique;* et *Bulletin des œuvres du diocèse de Nancy et Toul*, février 1914.

Retournés chez eux, les congressistes s'ingénient, dans les comités paroissiaux, à s'adapter et à répandre, par l'étude et par l'action, les impulsions de vie religieuse et sociale qu'ils ont reçues. C'est alors tout un renouveau paroissial qui s'épanouit. A côté de l'église, il a fallu créer presque partout un lieu nouveau pour l'abriter; nous avons nommé la *Salle paroissiale*. Là, dans les cercles d'études ou dans les fêtes de l'Union, on se connaît, on se compte, on s'encourage, on s'associe; puis on fédère plusieurs paroisses ensemble pour le succès et la diffusion des œuvres. Les comités cantonaux provoquent, poursuivent et complètent les initiatives des comités paroissiaux; ils les relient au bureau diocésain; ils envoient des délégués aux réunions trimestrielles de ce bureau et aux séances du Congrès annuel; ils sont le centre de l'*Union cantonale*. Souvent une permanence les représente, sous le nom de *secrétariat cantonal* : c'est un bureau de services à rendre, bureau de renseignements et de consultations, bureau de placement et d'assistance par le travail, bureau de protection et de défense, bureau de diffusion et de propagande, bureau de centralisation et d'organisation : véritable cellule vivante, ruche toujours active d'où sort le miel des œuvres et où se refait sans cesse l'élite des hommes.

A certains jours, on convie à la participation de cette vie chrétienne, non pas seulement les membres actifs des Unions paroissiales ou cantonales, mais toutes les énergies et tous les éléments catholiques de la paroisse et du doyenné, dans ce qu'on appelle des *journées d'œuvres*. Le Congrès cantonal étant plus spécialement une délibération pour les élites, la *journée cantonale*, ou d'*arrondissement*, est une grande manifestation religieuse pour la foule. C'est la mobilisation, sur un point donné, des forces religieuses du canton ou de l'archiprêtré. Leur spectacle est un entraînement et un réconfort. On organise sur le même plan, outre les réunions très spéciales des directeurs et direc-

trices d'œuvres qui donnent les impulsions, des journées d'hommes, des journées eucharistiques, des journées de patronages de jeunes gens et de jeunes filles, des journées de femmes chrétiennes, ou encore, suivant les régions et les opportunités, des journées cantonales sociales, agricoles, catéchistiques, des journées d'enseignement libre, de presse locale ou de cercles d'études : toutes journées qui ont l'avantage incomparable de solidariser le clergé et les fidèles de toute condition et de tout âge, de rassurer les bons et de rallier les timides, de décupler les forces en les unissant, et de préparer une multitude de conversions.

Il en sort naturellement pour le diocèse des *fédérations* actives d'hommes, de jeunes gens, de femmes chrétiennes, de jeunes filles et d'enfants, ralliés de toutes les paroisses, qui se donnent la main et constituent ensemble la grande armée catholique. Grâce à elles, cette armée croît en France d'année en année, et déjà il est facile de voir quel bien immense en résulte pour la virilité chrétienne et pour l'esprit d'apostolat. Car non seulement les vieux préjugés tombent et les malentendus se dissipent, mais de plus en plus le catholicisme restauré, organisé, tient chez nous une place de choix. L'idée catholique, la chose catholique s'affirme en public, se rétablit en première place et prévaut. Elle monte victorieuse des jeunes générations qui échappent à l'emprise des lois mauvaises et nous donnent les élites, si nous n'avons pas partout la majorité. Elle gagne ainsi petit à petit la jeunesse des campagnes. Elle envahit l'Université même, les grandes écoles de l'État, les facultés, qui produisent plus que de simples convertis, mais des apôtres et des confesseurs de la foi, comme les Péguy, les Lotte, les Psichari, et combien d'autres parmi cette jeunesse intellectuelle qui vit à la lettre le mot de Loti, parlant du Christ inconnu : « Cherchez-le donc, puisqu'en dehors de lui il n'y a rien. » Les Académies semblent à leur tour lui ouvrir leurs portes ; il a, en dehors du Parlement, tout le respect des grands corps constitués, et nos

chefs d'armée les plus vaillants se font gloire aujourd'hui de s'incliner devant ses autels. Se pourrait-il, à en juger par tant d'idées nouvelles en ferment, que la parole de de Maistre s'accomplît bientôt, qui prophétisait, il y a un siècle, qu'un jour le catholicisme serait victorieux même de la démocratie ? Il y tend, non pour la détruire, mais pour la baptiser, selon la pensée de Léon XIII. Et c'est l'enseignement qui découle des faits mêmes de la guerre.

***

E) *L'influence de la guerre.*

Oui, elle aussi vient prouver enfin que la religion chez nous progresse, au lieu de décroître et de crouler. Ça été tout d'abord en France un grand spectacle — à côté de l'*union sacrée* qui a redressé d'un bond, face à l'ennemi, tout le pays — que l'explosion publique du renouveau religieux qui a marqué le début des hostilités. Le péril extrême sans doute faisait sentir alors le besoin de Dieu. La nation entière, sans tenir compte de ses chefs, s'est tournée vers lui dans une prière et dans une pénitence universelles qui ont rempli toutes les églises et toutes les demeures. Mais on ne se tourne que vers qui l'on croit ; on n'implore que celui en qui l'on a confiance. Tout le Christianisme, amassé par nos œuvres de 30 et 40 ans, s'affirmait d'un seul coup ce qu'il est vraiment en France : la religion populaire, religion ardente de beaucoup, religion cachée du grand nombre, qui fait pousser vers Dieu, aux heures suprêmes, le cri de la nature, de la tradition et de la race.

La longueur même et presque l'accoutumance de la guerre, en dépit de ses angoisses, l'inintelligence aussi de ses mystères exploitée par quelques meneurs, ont depuis rendu une certaine foule à ses indifférences, à ses erreurs, à ses oublis, nous ne voulons pas croire à ses haines. C'est du reste pour la foi superficielle la conséquence fatale des périls

prochains écartés. Les canons ennemis, auxquels répondent victorieusement les nôtres, ne faisant plus peur, on a retendu ici et là les oreilles aux échos des passions et des plaisirs passés, qu'un trop grand nombre rappellent et voudraient librement renouveler. Pourtant les bruits de volupté n'étouffent ni les plaintes des orphelins et des veuves, ni les gémissements des blessés, ni les prières persévérantes de la population sage. A des jours fréquents, les foules continuent de s'assembler autour des autels, des chaires chrétiennes et des tombeaux, dans des supplications immenses : splendides manifestations de l'espérance nationale en son Dieu éternel, en son Christ séculaire, en sa Madone libératrice, en ses saints protecteurs. Les évêques, des Vosges aux Flandres et des Alpes à l'Océan, n'ont qu'une invitation à faire pour que la France entière à leur voix s'agenouille. Presque pas une ville où la prière ne soit quasi ininterrompue.

Si, par fatigue, par manque de prêtres, par défaillance naturelle, elle a fléchi, avec la religion même, dans quelques cités et dans les campagnes, nous savons qu'en maints endroits, des âmes vraiment apostoliques et sacerdotales se sont fait une loi austère de suppléer à leur façon le divin ministère, près de toutes les âmes qui ont besoin d'une lumière et d'une consolation et devant Dieu qui reçoit d'elles un perpétuel hommage d'adoration, d'expiation et de conquête. Car c'est un fait que la guerre du moins a partout singulièrement amélioré encore les bons. Nous lui devrons la quasi-perfection de l'élite, s'il faut convenir que ses retours, ses séparations, ses promiscuités et ses surprises, ont laissé finalement à l'état ancien les indifférents et les oublieux. Par cette élite, s'est conservé, pendant que les hommes sont aux batailles, tout l'essentiel de nos œuvres : feu caché sous la cendre, prêt à reprendre demain, quand les débris des ruines seront écartés.

Aussi bien une magnifique floraison atteste dans tous les ordres du bien l'activité catholique de guerre.

Les femmes françaises en particulier y ont trouvé un champ d'action et de dévouement sans égal, qui permet de saluer aujourd'hui presque autant d'héroïnes que de héros. Rien n'est beau comme cette mobilisation chrétienne de toutes les forces féminines au service de la patrie. Aux champs, à l'usine, à l'ambulance, les unes servent. A la maison, à l'église, aux assemblées charitables, les autres prient. Toutes tiennent : les fiancées, les épouses et les mères, avec des élans de foi épiques, avec des mots de résignation sublimes, avec des oublis de soi divins qui les dressent magnifiquement sur la croix, ou les rendent capables de la porter vaillamment sans en être écrasées. Qu'on ne nous objecte pas les autres, les frivoles, les légères, celles qui tentent et celles qui tombent toujours pauvres fleurs du mal dont aucun temps, aucune épreuve ne débarrasse le paradis perdu de l'humanité. Il faut bien que l'océan ait son écume et que le vin le plus généreux rejette sa lie. Elles ne souillent pas la beauté pure du sacrifice du sang français.

*
* *

F) *La religion aux armées.*

C'est aux armées, en somme, qu'il faut en guerre regarder la France puisqu'elle y est toute, et nous osons dire que, dans l'ensemble, elle y est belle et rayonnante de foi et de vertus chrétiennes. L'univers entier a su quel mouvement religieux, dès les débuts, a emporté nos soldats sur le front. Il fut magnifique, et jamais depuis Jeanne d'Arc tant de christianisme n'avait pénétré les hommes d'armes. Nous renvoyons sans plus nos lecteurs aux pages documentées de la *Guerre allemande et le Catholicisme* où des témoins oculaires ont mis en un relief saisissant la religion de l'armée française et où Mgr Baudrillart a de main de maître montré la profondeur de ce mouvement religieux

préparé par nos œuvres catholiques de jeunesse. Leur tableau est définitif et complet. Il proclame hautement la foi française, et la vitalité de cette foi, prise sur le vif, et dans le cœur du paysan et sur les lèvres du gentilhomme, dans l'immolation de l'ouvrier comme dans le sacrifice du lettré plein d'avenir. Tous ces cris, tous ces gestes, tous ces élans chrétiens si généreux, si spontanés, c'est notre race. Le reste n'est pas nous : les négations, l'incroyance, les blasphèmes et les scandales : vêtements de surface, manteau d'emprunt, dont nous nous laissons affubler aux heures tranquilles, mais que nos enfants rejettent avec mépris quand c'est l'heure du danger national, pour qu'on revoie en eux leur vraie marque qui est le signe de la croix.

Ayant été de ceux qui, par leur situation même au cours de la guerre, ont rencontré le plus de soldats de toutes les régions, soit à l'action, soit au repos, nous nous portons garant de ce christianisme général des armées françaises. Sans doute elles ont leurs péchés et leurs faiblesses, leurs passions de métier. Elles subissent, loin du feu, les hantises et les détentes du mal. Mais quand on a vu comme nous ces mains tendues pour recevoir des médailles bénites qu'on portera sans peur; quand on les a serrées dans les siennes avec une chaude étreinte, ces mains de braves; quand on a contemplé nos églises et nos cathédrales du front, pleines et débordantes de ces foules militaires toujours avides d'entendre parler de Dieu; quand on a eu le bonheur de prêcher les retraites pascales à des centaines et des centaines de soldats attentifs et résolus, hommes et chefs de tous grades mêlés; quand on a été pendant trois ans passés le témoin de leur empressement aux offices, de leurs longues et silencieuses prières, de leurs attentes patientes de l'absolution, de leurs messes pieuses, de leurs communions immenses; quand on sait tous les lieux de culte qu'ils ont improvisés, toutes les modestes chapelles et tous les agrestes sanctuaires qu'ils ont ouverts sous le

canon, dans la forêt, dans les ravins, sur les coteaux, jusqu'au fond des tranchées ; quand on a parcouru les plaines et les bois de Champagne parsemés de tombes par milliers, toutes fleuries et parées de la croix, même celles des ennemis ; quand on a tant de fois visité, sur leurs lits de douleur, ces martyrs de la guerre et qu'on a constaté toujours la résignation joyeuse qui les fait à peu près tous mourir dans le baiser du Seigneur, on ne peut plus douter, malgré les apparences parfois opposées, du christianisme intime de la nation qui donne de tels spectacles (1). Car si ces argu-

---

(1) Toute la nation n'est pas retournée à Dieu, tant s'en faut, ni même toute l'armée. Le diable ne perd jamais ses droits, si l'on peut dire ; il continue à tenter les hommes, qui continuent à succomber. La caserne n'est pas une école de chasteté. Certains dépôts, en particulier, ont été désastreux pour le moral de nos troupes. La mort en est loin, et sa voix grave y est remplacée par les grelots de la folie et du plaisir. Les ribaudes ont été de tout temps la peste des armées. Saint Bernard les flétrissait. Saint Louis s'en affligeait. Jeanne d'Arc la pure brisait sur leur dos sa bonne épée de Fierbois. Elles jettent encore leurs filets dans les cantonnements éloignés du feu, et il n'y a pas de Jeanne d'Arc pour les en chasser. Là est l'œuvre de chair : l'œuvre de l'Esprit est ailleurs, là où l'homme sent le voisinage de l'éternité...

C'est au front qu'a eu lieu le grand miracle moral de cette guerre, la conversion de milliers de cœurs. C'est le Calvaire où l'âme de la France, crucifiée avec le Christ, a imploré le pardon divin. C'est le Thabor, où, transfigurée comme lui, elle est apparue dans la gloire du sacrifice, éblouissante comme la neige et le soleil. Tout à coup, au son du canon, des profondeurs de la race frappée par la main de Dieu, une source a jailli de foi héroïque et de piété, et elle ne cesse, depuis des mois, de couler limpide, généreuse.

Cette guerre resplendit de surnaturel, écrit le général Cherfils. Un jeune écrivain, cité par Charles Maurras, nous dit : *Il y a dans cette guerre quelque chose de divin qui frappe tout le monde.* Un journaliste suédois exprime la même impression : *La France a pris, depuis le mois d'août 1914, une apparence quasi céleste aux yeux de l'univers.* Un aumônier écrit : « *Une fermentation extraordinaire de la grâce divine*, tel est le fait merveilleux dont j'ai été constamment le témoin sur le front. »

Nos jeunes gens se sont révélés aussi croyants et même plus pieux que les compagnons de saint Louis. Les tranchées sont devenues des lieux de prière. Aux heures où tombent les obus, quand il faut se terrer pour laisser passer l'ouragan, ce sont des catacombes où l'on se recommande au Christ, comme au temps des Césars païens. Aux heures d'accalmie, ce sont de chastes Thébaïdes d'où montent des psalmodies. Des anachorètes de vingt ans y lisent des livres pieux, récitent à haute voix des prières, arborent des médailles, écrivent des lettres toutes ruis

ments valent de l'autre côté du front (1), osera-t-on les renier pour nous ?

On a répondu d'Allemagne par quelques faits contraires : faits scandaleux — et douteux — de la tranchée, faits de légèretés généralisées, à l'arrière, en disant : « Voilà le soldat français, léger ou voluptueux, jusqu'au feu ! » Nous protestons. Certes il n'est pas entouré, en temps de paix, de la sollicitude religieuse officielle qui semble veiller sur la foi du soldat allemand ; et c'est un de nos regrets. Mais il faut tenir compte pourtant chez nous des œuvres catholiques attentives qui jusqu'aux portes de la caserne lui tiennent des foyers ouverts. Il faut tenir compte de la liberté religieuse à tout le moins le dimanche ménagée... Il faut tenir compte des éléments très bons introduits dans les rangs par le service obligatoire. Il faut tenir compte de l'exemple autorisé des officiers et des plus grands chefs.

Et, en temps de guerre, le service de l'aumônerie, partout rétabli, soutient aisément la comparaison avec l'aumônerie allemande. La nôtre, qui forme un corps d'élite où la bravoure est contagieuse et légendaire, assure aujourd'hui dans tous les régiments, et presque dans tous les bataillons d'infanterie, la présence et l'action d'un prêtre, aumônier titu-

---

selantes de piété : nous en avons lu des milliers que ne renieraient pas de véritables saints. Puis, quand vient l'heure de la charge ou de l'assaut, nos chevaliers font le signe de la croix, s'inclinent une dernière fois sous l'absolution donnée par un camarade, offrent à Dieu leur sacrifice, et, bien souvent, frappés d'une balle ou d'un obus, meurent en prédestinés.

Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, c'est leur goût pour la sainte communion. Des millions d'hosties sont consommées au front, et rien au monde n'est plus apte à y entretenir une vie divine. Il faut voir là, croyons-nous, une suite de l'énergique impulsion donnée par Pie X à la communion fréquente et quotidienne. C'est un phénomène que le monde n'avait jamais vu. Les aumôniers catholiques d'Allemagne et d'Autriche ont avoué bien souvent qu'il n'y avait rien de pareil parmi leurs troupes. (Extrait de S. Coubé : *Du Champ de bataille au Ciel*, chez Gigord. Paris.)

(1) *La culture allemande, le Catholicisme et la guerre* : chap. 10. *Le ministère des âmes et la vie religieuse dans l'armée allemande*, de Georges Pfeilschifter.

laire ou volontaire ou du moins prêtre-soldat, sans parler de l'influence considérable qu'exercent sur leurs camarades les milliers de prêtres brancardiers, de prêtres infirmiers et surtout de prêtres combattants, qui, au dire de tous leurs chefs, se sont acquis par leur courage une part d'autorité si glorieuse. Si nous mentionnons ici la situation des prêtres combattants, ce n'est pas comme un état qui convienne à des clercs, mais comme un fait qui, quelque sévèrement qu'on le doive juger devant les immunités violées de l'Église, moralise hautement la troupe.

Il en résulte une armée, vraie fille de la nation, dont elle reproduit sans doute les fautes et les erreurs, mais renouvelle aussi les beautés, en se haussant souvent de la simple croyance à la pratique ardente de la foi, et jusqu'aux plus hautes cimes de l'héroïsme chrétien. De cette faveur constante de la religion chez nos soldats n'avons-nous pas une preuve publique, quoique douloureuse, dans l'émotion qu'elle suscite parmi la mauvaise presse, dans maints appels pressants du ministre à la neutralité, et dans les défenses successives de toute manifestation catholique qu'un certain parti n'a pas craint d'arracher au pouvoir exécutif par dessus la tête des chefs? Car on ne défend que ce qui se fait ou va se faire, comme on ne s'émeut que des réalités.

Il en une que nous voulons, en finissant, souligner parce que nous en sommes sûr, c'est qu'instruits à l'école des batailles, beaucoup de ceux-là mêmes qui y étaient entrés avec des idées hostiles à la religion, en reviendront sinon convertis, du moins changés, avec une mentalité plus avertie, mieux éclairée, qui ne leur permettra plus de juger les choses sous le même angle qu'autrefois. Ils ne seront pas tous des chrétiens; mais la plupart seront des sages qu'auront touchés, dans le péril quotidien de la mort, les grâces divines de transformation progressive qui autorisent bien des espoirs pour demain.

*
* *

G) *L'Union sacrée.*

Nous en avions hier, il est vrai, conçu de meilleurs. Le Gouvernement lui-même, revenant sous l'influence de la guerre à des idées plus équitables et plus saines, avait voulu donner des témoignages précieux de paix religieuse. On avait suspendu la persécution, — car on ne peut faire état des violences d'hommes qui, contre le pouvoir même, ne désarment pas, ni peut-être non plus des surprises d'amendements sectaires, introduits sous le couvert d'une égalité qui éblouit parfois les plus clairvoyants. A la lueur suggestive des événements, un peu d'union officielle s'était refaite. A peu près partout, et en quelques départements complètement, les autorités civiles et religieuses avaient recommencé de se connaître et concerté ensemble les œuvres de guerre auxquelles ont été conviées ou rappelées des religieuses auparavant proscrites. L'idée catholique avait retrouvé place, en la personne d'un de ses meilleurs représentants, jusque dans le Conseil des ministres. Pour sauver la patrie, il avait été fait publiquement appel à l'influence du clergé, et, en pleine Chambre des députés, le ministre des Finances, en plein Sénat, le ministre de la Guerre avaient prononcé à son adresse des paroles retentissantes d'admiration et de reconnaissance nationale. On avait inscrit des évêques et des prêtres au *Livre d'or du pays*, et la croix de la Légion d'honneur brille, en récompense de nobles services, sur la soutane rouge ou violette de plusieurs pontifes et sur la soutane noire de centaines d'aumôniers et de prêtres-soldats. Le Président de la République, les ministres et les préfets, comme les fonctionnaires, ne dédaignaient plus de prendre part aux cérémonies funèbres du culte et de venir prier à l'église pour les héros. On avait envoyé du ministère au Pape

des remerciements discrets pour ses interventions charitables envers les prisonniers, tout prêt peut-être à reprendre avec lui, si l'on osait braver certaine fraction du parlement, la conversation séculaire si malheureusement interrompue. Dans quelques lois mêmes de guerre, les catholiques avaient pu introduire des corrections, qui, sous couleur d'union sacrée et de justice envers tous, étaient des marques inavouées peut-être, indéniables pourtant, de respect à la doctrine de l'Église.

Sans les effacer ni dire qu'il n'en reste plus rien, nous ne pouvons dissimuler aujourd'hui que çà et là, dans les partis avancés, au sein des parlements, et jusque sur les bancs du pouvoir même, l'union sacrée des commencements, sur la question religieuse, semble battue en brèche, menacée d'effritement, en tout cas conditionnée de telle sorte qu'elle irait vite à sa ruine. Certains gestes publics et certaines lois nationales inquiètent de nouveau, par leurs tendances et par leurs exclusions, les catholiques.

Ils aiment assez leur patrie, même brimés, pour ne pas rompre eux-mêmes le faisceau des forces de la victoire ; mais nombreux et puissants comme ils sont, ils ont droit qu'on les reconnaisse et qu'on ne leur demande pas, pour vivre au grand jour, de trahir leur Église. Ils attendent du bon sens français, un instant troublé dans les sphères officielles, le prompt retour à la sagesse gouvernementale des premiers jours de guerre, qui seule, en des heures comme celles-ci, peut assurer l'autorité absolue du pouvoir et le triomphe prochain de la France.

Il est bon pourtant, parmi l'expression de ces craintes, qu'on sache, à l'étranger comme circonstances atténuantes, et chez nous à l'arrière, pour signaler à l'égard de la religion quelques nouvelles bonnes dispositions du Gouvernement, que, tandis qu'il maintient à ses frais en Alsace reconquise tout l'ancien état de choses religieuses, il se soucie, sans attendre, de la restauration des églises dévastées du front, pensant justement avec Barrès que, sans un lieu de culte

qui rassemble tous les souvenirs du passé et toutes les espérances de l'avenir, il ne peut y avoir de vraie vie communale. Car, s'il est politique de laïciser parfois certaines institutions, on s'aperçoit tout de même qu'on ne peut, sans la détruire, laïciser la France.

Si peu que promettent, à travers de persévérantes suspicions, ces attentions intéressées d'hier et d'aujourd'hui, elles sont un signe et une preuve que la religion catholique continue d'être considérée par ses ennemis mêmes comme une chose puissante, sinon de plus en plus conquérante. Nous ne voulions, en ce dernier paragraphe, rien établir de plus.

CONCLUSION

La vie prodigieuse de l'Église en France. Appel aux neutres devant les faits et sentence de l'Évangile.

Et maintenant, nous retournant vers cette fresque immense de l'Église en France que nous venons de dérouler en toute vérité de l'histoire, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer sa vie prodigieuse. Quelle sève, quelles œuvres, quel développement, quel épanouissement que les siens, quand tout semblait lui manquer! Au lieu de se laisser prendre aux fausses doctrines, de s'endormir dans le scepticisme des maîtres du jour, de s'abandonner sur les ruines de la laïcisation et de la séparation, jamais elle ne s'est montrée plus vigilante, plus fidèle, plus laborieuse, plus désintéressée, plus généreuse et plus grande. Faisant face partout à la politique antichrétienne, jamais, à côté des écoles sans Dieu, elle n'a élevé et entretenu tant d'écoles de Dieu. Elle a fondé par centaines les collèges et les pensionnats chrétiens, et elle a même osé établir des universités. Elle n'a jamais bâti tant d'églises et tant de chapelles, érigé tant d'autels, ouvert tant de refuges à toutes les misères morales comme à toutes les misères physiques. A-t-elle donc, en d'autres temps, livré plus de combats, projeté plus de lumières? Elle n'a nulle part suscité plus de vocations religieuses, jamais eu un clergé meilleur et plus apostolique, rarement enfanté plus de saints parés de la fleur de toutes les vertus de la paix et de la guerre. On peut, sur un point ou sur l'autre, lui opposer des émules. Mais, placées dans les conditions par où elle a passé, ces rivales fussent-elles restées des imitatrices fidèles envers et contre tout aux traditions et aux luttes de la foi? Nous en posons la question sans orgueil, avec une profonde

reconnaissance à Dieu qui n'a pas voulu que nous périssions et qui chaque jour nous ressuscite par sa grâce et par nos efforts.

En regardant la France à travers nos pages sincères, les neutres, nous l'espérons, jugeront maintenant que nous valons mieux que ce qu'ils en ont pensé peut-être et que ce qu'on leur en a dit. Ayant appris à nous connaître dans la réalité des faits, ils comprendront que nos victoires peuvent être autre chose que des victoires nationales, mais le triomphe même de la civilisation et de l'Église pour lesquelles nous combattons et qu'ils revendiquent aussi... Pour nous, reprenant en finissant le jugement sacré de l'Évangile, dont l'Allemagne a voulu protéger contre certains de nos dires ses soldats : *Arbor mala non potest ferre fructus bonos*, nous nous redressons avec fierté devant ses calomnies et nous crions à l'univers qui peut comparer : « Si nous étions la nation impie et athée qu'on nous accuse d'être, pourrions-nous porter devant les peuples une telle moisson de charité, d'apostolat, de prières, de sacrifices, de foi et de sainteté, car *un arbre mauvais* — c'est la sentence du Maître — *ne donne pas de bons fruits*.

† Joseph-Marie Tissier,
Évêque de Châlons.

LA FAMILLE [1]

Dès l'origine, la famille française atteignit l'apogée de sa vigueur. Jusqu'à la fin du moyen âge, sans intermittence ni effort, notre vie coula comme de source; et c'est la plus haute des sources, en effet, qui entretenait cette abondance. Notre ancienne société ne se fiait guère aux incertitudes et aux inconstances de la raison humaine, elle avait besoin de rattacher tout ce qui est essentiel à la volonté d'un pouvoir surhumain. Une foi alors universelle considère comme de prescription et de sagesse divines que le mariage soit une communauté indissoluble entre un seul homme et une seule femme, qu'il ait pour but principal la perpétuité de l'espèce, et que les époux doivent à l'abondance de leur famille toute leur énergie créatrice, sans s'inquiéter des charges : car l'enfantement s'impose à eux comme le devoir immédiat, les suites de ce devoir appartiennent à l'avenir, qui appartient à la Providence, et elle a promis son aide à ceux qui lui obéissent.

I

La crainte filiale du Père commun fut la plus ancienne, la plus impérieuse, la plus constante des forces qui rendirent infatigablement pères nos ancêtres. La race de France fut le chef-d'œuvre de la morale chrétienne. Toute cette morale établissait comme la loi de la vie présente la subordination des intérêts particuliers aux intérêts généraux. Complice de cette doctrine, l'histoire a montré notre race d'autant plus surabondante et irrésistible qu'elle ne

---

(1) Ces pages sont extraites d'une série d'articles publiés par M. Etienne Lamy dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre : *La France qui ne doit pas s'éteindre* (Numéros des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1917).

travaillait pas pour elle seule, et d'autant plus amoindrie et inefficace qu'en elle chacun s'est plus restreint au culte du moi. Si bien que dans les changements de notre destin séculaire se poursuit l'unité d'une leçon.

Quand la France naissante domine les autres peuples par le nombre et la volonté, elle cherche dans les ruines du monde antique les fondements d'un monde nouveau. Quand elle assemble par la conquête les diverses nations qui divisaient la Gaule, ce n'est pas seulement pour prendre du territoire, des esclaves et l'hégémonie, elle travaille à l'ordre, l'ordre des âmes par l'union de la foi. Faute de cette sollicitude éducatrice, qui eût fait les vaincus semblables les uns aux autres et tous au vainqueur, la civilisation romaine avait perpétué la barbarie; par cette sollicitude éducatrice, la barbarie franque était déjà la civilisation. Cette civilisation a seulement commencé son œuvre lorsque les Gaules forment un seul État. Par cet effort les Mérovingiens ont forgé la force que les Carolingiens emploient à étendre en Europe, sur les peuples divers d'origine, la communauté d'une vie publique et privée. Cette communauté est le Saint-Empire, union de la puissance spirituelle qui appartient au Pape et de la puissance temporelle qui appartient à Charlemagne. C'est cette communauté politique et morale que l'empereur franc protège contre la ténacité des Saxons, contre les audaces des Normands qui gardent au paganisme l'asile de leurs forêts ou de leurs îles, et contre l'invasion des Musulmans qui, de l'Arabie à l'Afrique, à l'Italie, à l'Espagne, s'avancent pour imposer à la société chrétienne la déchéance de leurs doctrines et de leurs mœurs. La lutte contre l'ennemi public, l'Islam, est la vaste pensée des Capétiens. Ce sont eux qui ont le moins à craindre de lui dans leur royaume, mais il leur est insupportable que le Tombeau du Christ appartienne aux sectateurs de Mahomet; que le sol, les foyers, la liberté, la croyance des races chrétiennes soient perdus et détruits; il se sentent les défenseurs obligés de

la vie morale que la force menace. C'est par eux que sont commencées, soutenues, poursuivies les Croisades, œuvre où l'on retrouve, comme partout où agissent les hommes, les traces des passions humaines, mais œuvre unique par la générosité et par la tendresse fraternelle qui voua deux cents ans l'Europe chrétienne, comme à son intérêt suprême, au maintien de la civilisation commune.

Contre cet ordre chrétien la première révolte fut celle de l'ambition germanique, dès que le Saint-Empire appartint aux princes allemands. Leur longue querelle contre les Souverains Pontifes fut pour émanciper la force de toute dépendance envers le droit, et ils restaurèrent ainsi l'ordre païen où chaque peuple n'avait pour juge de ses cupidités que lui seul. Dès que la féodalité, bâtie sur le morcellement de la terre, ne s'élevait plus au-dessus d'elle-même, pour trouver dans une tâche morale la paix et l'unité, elle devait choir et se dissoudre dans les disputes du sol, et déchaîner la bête pillarde, lubrique et homicide, que la guerre réveille si vite dans le combattant. La discorde ne ravage pas seulement les territoires, elle commence à envahir et changer les intelligences, quand l'antiquité, ressuscitant de son tombeau avec des monuments d'une sagesse et d'une beauté antérieures au christianisme, révéla aux philosophes, aux légistes, aux politiques, aux poètes, aux artistes, aux historiens, comme une puissance indépendante de l'autorité divine, la raison humaine. Dès lors, cette raison devenait la rivale immanente du pouvoir religieux, dût-elle, en fait, se dissimuler quelque temps, par un respect d'habitude, la logique du conflit. Les doctrines de l'Église blessaient, outre les princes, beaucoup d'hommes, les hommes de la pensée et les hommes de la chair. Aux uns elle imposait l'humiliation du mystère, c'est-à-dire d'un pouvoir qui subordonnait la raison sans se justifier devant elle; aux autres elle imposait la contrainte de la pénitence, c'est-à-dire d'une discipline qui contredisait le

constant attrait de notre nature vers le plaisir. La Renaissance fut dans toute l'Europe un affaiblissement du catholicisme.

Il gardait pour patrons les chefs mêmes de la France, tant que durèrent les Capétiens, héréditairement respectueux des ordres donnés par l'Église à la conscience, tout occupés d'étendre cet ordre à l'État et, par leur État, à la « république chrétienne, » propagateurs infatigables d'une vie commune, habiles à accomplir de grandes besognes avec de petites gens, amis de la simplicité dans les habitudes, préservés des corruptions par les vertus du travail, passionnés à faire motte à motte leur royaume comme un paysan son domaine, attentifs à la fécondité de leur peuple comme le laboureur à la moisson de sa terre, et constamment prodigues de cette force française à des causes plus vastes que la France. Mais ils s'éteignirent et laissèrent le trône à la race hautaine, sceptique, voluptueuse, brillante et corruptrice des Valois. Eux jettent la France à d'autres destinées. Leur culte d'eux-mêmes rétrécit leur vision du monde : ils n'ont plus l'âme universelle de leurs prédécesseurs, mais seulement nationale. Leur sollicitude ne s'étend pas au delà du territoire qu'ils possèdent ou ambitionnent, et leur France ne sert plus qu'elle-même. Avec eux, notre histoire commence à préférer l'intérêt particulier à l'intérêt général, car ils tiennent pour adversaires nés les États, croient que le mal de l'un est le bien de l'autre et veulent se dresser sur l'abaissement de tous. L'idée d'entretenir entre les races la communion de l'esprit est devenue étrangère à ces princes qui s'allient contre les catholiques aux protestants et au Turc, cela sans autre dessein que de grandir leur royaume, et eux par leur royaume. Si brillante qu'ait été à certaines heures cette politique, elle était par la portée, la conscience et les profits, inférieure à la vocation première de la France, au dessein de rendre sacrées les unes aux autres les races formées par une même civilisation et de défendre par leurs

forces unies contre l'anarchie des races et des croyances inférieures cette « société des nations » que l'on ose à peine espérer au lointain avenir, comme le dernier progrès de la raison humaine, et qui fut, pendant des siècles, la fille de la conscience française.

Or c'est au moment où la mission de la France se rétrécit et s'abaisse que l'abondance de la race commence à faiblir.

Le travail cesse d'être à l'ancienne taille de l'ouvrier. L'unité partout se morcelle. C'est encore l'Allemagne qui donna l'exemple des ruptures. Ailleurs il y avait eu la discordance des particuliers, là il y eut la défection d'une race : ce pays des princes avides se trouva celui des théologiens contentieux et des prêtres sensuels, et par leur coalition la Renaissance engendra la Réforme. L'unité de foi disparue, l'ancienne religion se trouvait réduite, mutilée, même dans les pays où persistait le catholicisme. La France, malgré l'audace des huguenots et les oscillations du Gouvernement, demeura catholique par la stabilité de son génie traditionnel; mais la Réforme s'était trouvée assez répandue pour rendre, par la contagion de l'exemple, les catholiques moins soumis à la doctrine qu'ils prétendaient maintenir. Un goût nouveau de contention et de marchandage, se substituant à l'ancienne docilité, réduisait la part de Dieu dans la vie de l'homme; chacun, s'enhardissant à l'inobservance des préceptes qui lui étaient plus incommodes, se faisait le maître de sa loi par une Réforme moins collective, moins publique, moins violente, mais destructrice de l'ancien ordre dans le secret de chaque cœur. Le chancelier de l'Hôpital marquait ce changement lorsqu'il disait à ses contemporains : « Je me figure qu'il vous faudra un autre Décalogue, parce que celui du Dieu vivant est trop rude pour vous, et contraire à vos mœurs, à vos appétits, à vos sens naturels. »

Cependant cette lumière où s'évanouissait le devoir, si

déformatrice fût-elle de la société, n'en caressa d'abord que les sommets. La culture de la pensée et celle du plaisir n'étaient familières qu'à deux élites, celle des lettrés et celle des seigneurs et, même quand elles se mêlèrent en une seule, attirées à la cour par l'aimant du pouvoir royal, les deux indépendances ne réunissaient qu'un petit groupe de « libertins ». Mais ni cette oligarchie quand elle cherche un bonheur nouveau, ni les princes, quand ils favorisent cette émancipation de l'esprit et de la chair, ne songent à changer la croyance qui tient en paix les multitudes et le monde en stabilité.

La Révolution française apporta à la minorité le pouvoir de changer ses préférences en commandements. Au nom de l'individu, le droit de propriété fut aussitôt modifié, la liberté testamentaire cessa d'appartenir aux chefs de famille, à leur mort un droit supérieur à leur volonté produisit la division égale et automatique de chaque patrimoine entre tous les enfants, à chaque génération chaque patrimoine fut désagrégé en débris d'autant plus minimes et avec des frais d'autant plus lourds qu'il y avait plus de copartageants : c'était décourager à la fois les domaines durables et les familles nombreuses. Devant l'individu tombèrent les barrières des métiers, chacun eut licence d'employer ses bras avec le profit qu'il pourrait, sans aide ni contrôle de personne : c'était favoriser le célibat au lieu du mariage.

* * *

Une lumière enfin s'est faite dans l'intelligence française. Il y a quatre années, la France, à tous ceux qui dénonçaient les mariages stériles, répondait comme dans un procès fameux : « La question ne sera pas posée. » Aujourd'hui, la question est posée; aucune n'excite une sollicitude si profonde, si anxieuse, si universelle. Nous savons que tel sera l'avenir de la famille, tel sera l'avenir de la patrie.

II

Au début de 1914 une statistique officielle a fait connaître en détail combien la France a de foyers et d'enfants (1). Ses constatations se résument ainsi :

Les gens mariés sont au nombre de trente-deux millions et demi. Parmi eux près de deux millions n'ont pas d'enfants ; trois millions ont un seul enfant ; plus de deux millions n'ont que deux enfants ; quatre millions ont trois enfants ou davantage. Donc deux tiers presque des ménages laissent diminuer la race et un tiers seulement travaille à la multiplier.

Dans quelles parties du pays et du peuple les familles ont-elles amoindri leur fécondité ? Quelles sont les causes de cette persévérance ou de ce déclin ?

A tout seigneur, tout honneur : une préséance reste à notre noblesse. Élite de notre passé et tenue parfois pour morte comme lui, elle prouve qu'elle vit toujours en enfantant de l'avenir. Son culte même pour son passé la porte

(1) STATISTIQUE DES FAMILLES EN FRANCE

1.800.000	pas d'enfants
2.900.000	1 enfant
2.600.000	2 enfants
1.600.000	3 —
987.000	4 —
566.000	5 —
327.000	6 —
183.000	7 —
95.000	8 —
45.000	9 —
20.000	10 —
8.000	11 —
3.500	12 —
1.500	13 —
500	14 —
249	15 —
79	16 —
34	17 —
45	18 — et plus.

à s'en montrer généreuse; elle estime qu'il n'y a jamais trop d'héritiers à la gloire d'un nom. Trois ou quatre enfants sont l'habitude et comme le droit commun pour ces familles, et le nombre s'élève fort au-dessus dans la plupart de celles qui partagent entre leurs rejetons l'honneur d'une ascendance illustre (1). Malgré les révolutions qui bouleversèrent cette caste des privilégiés, elle est restée la première dans la défense de la patrie par la multiplication de race. C'est pour avoir donné le sang des naissances généreuses qu'elle peut donner le sang des trépas héroïques. Elle a son vivant symbole dans ce Castelnau, marquis de naissance, guerrier par vocation, chef de famille par devoir, qui défend son pays en grand général, et, père de onze enfants, a sacrifié à la France trois fils, soldats comme lui.

Ne rien calculer chichement est une élégance de la noblesse française. Elle tient le compte de ses enfants, comme on lui reproche parfois de tenir ses autres comptes: elle ne les arrête pas. Cette générosité lui est d'ailleurs facile, parce que son opulence a encore de beaux restes échappés aux confiscations; surtout la richesse, qui pour tant de gens est tout, est moins pour ceux de naissance. Leur principale fierté leur vient des services rendus par leurs pères à nos pères, et ils ne tiennent pas pour égaux les services que les contemporains se rendent à eux-mêmes en devenant riches. Par cette préséance de l'honneur sur l'argent, ils exercent encore un office public, et maintiennent dans un monde trop gouverné par la matière un idéal, et cet idéal s'impose même aux parvenus qui, après fortune faite, croient gagner encore s'ils associent la grasse dot de leur fille au titre nu d'un gentilhomme. Les chances

(1) On trouve, par exemple, des Harcourt avec dix enfants; des Broglie avec huit enfants; des Vogüé avec sept; des Auerstaedt, des Murat, des Charette avec dix; des Dampierre, des Dreux-Brézé, des Luynes avec six; des Maillé, des Rougé, des Polignac, des Gontaut avec sept; des Lur-Saluces et des Segonzac avec huit; des Vibrage et des La Rochette avec douze; des Courson avec quatorze.

de ces rencontres aident la noblesse à multiplier ses enfants, mais ne lui sont pas indispensables. Dans cette société où chacun a son rang fixé, non par l'importance du train qu'il mène, mais par l'éclat des souvenirs qu'il perpétue, les mariages désintéressés sont moins rares qu'ailleurs. C'est encore une aristocratie de tenir pour secondaire la médiocrité des fortunes quand s'unit l'honneur des noms, et d'estimer plus intact le blason dédoré par les siècles que redoré trop à neuf. Là aussi, l'avenir des enfants, lorsqu'il n'est pas assuré par la fortune de la famille, est pris en souci par le bon vouloir de la caste. On les aide à se produire, on met en jour opportun leurs mérites, on leur prépare les rencontres utiles, on fait de leur succès une œuvre commune. La solidarité, proclamée comme le nom nouveau d'une vertu nouvelle au service des foules nouvelles, n'est guère pratiquée de nos jours que par les nobles.

A ces causes adjuvantes s'ajoute la principale, la foi religieuse. Le catholicisme n'est pas seulement la plus sévère des modes anciennes que la noblesse met une coquetterie grave à ne pas abandonner. Il a été le maître des temps aimés par elle, et le respect à chacune de leurs institutions la tient plus attachée encore à leur commun inspirateur. Il fut tout ensemble la synthèse d'un ordre humain et la révélation d'un ordre surhumain, et il est resté pour elle, même depuis qu'il a cessé d'être la loi de la société changeante, la loi de la vie qui ne finit pas.

C'est d'ailleurs dans la noblesse que la fécondité, même où elle a fléchi, se rétablira le plus aisément. Pour les moins pieux, le catholicisme est un ami négligé, non un adversaire, et l'intelligence historique des intérêts généraux prépare cette classe à consentir les réformes nécessaires à la nation. Mais cette classe, fût-ce par un effort unanime, fournirait à la natalité le plus faible contingent. A la fin de l'ancien régime, elle ne dépassait guère 400.000 personnes. Depuis, une partie de ses plus anciennes familles se sont éteintes ; et tout accrue soit-elle

de recrues récentes par la libéralité fiscale des chancelleries étrangères qui improvisèrent des titres, argent comptant, et par l'initiative des autodidactes qui s'anoblissaient à meilleur compte, de leur propre chef, cette classe ne compte point par le nombre. Et, bien que demeurée le plus semblable à elle-même, elle ne compte pas davantage par l'influence. La passivité de la masse attend d'ailleurs la pensée et l'impulsion.

La puissance d'initiative appartient à la classe moyenne. La force de mouvement et l'autorité de l'intelligence ont passé à la bourgeoisie. Elle se recrute de ceux qui prétendent améliorer leur sort. Des bas-fonds du prolétariat jusqu'aux sommets du pouvoir, de la richesse, elle est l'armée de ceux qui montent. L'ascension même rompt toute homogénéité entre l'allure de ces marcheurs, et leur effort les disperse entre les diverses altitudes auxquelles ils sont parvenus. A mesure qu'ils s'élèvent, ils ont davantage le sort qu'ils désirent et ils deviennent une autre aristocratie gardienne du présent, comme la noblesse est gardienne du passé. Entre la noblesse et la bourgeoisie s'étend une région indivise où elles mêlent leurs sympathies d'opinions, leurs rapports de sociétés, leurs alliances de famille. Déjà, sous l'ancien régime, les grands bourgeois se muaient en petits gentilshommes, et il se faisait, entre les familles dont les tâches illustres avaient usé les ressources et les familles où le sang était plus pauvre mais la bourse plus pleine, des nivellements compensateurs. L'échange est devenu plus habituel, et dans cette pression ont subsisté les caractères qui distinguent ceux de chaque origine.

La haute bourgeoisie est maintenue dans le culte de la famille par une discipline de plus que la noblesse. Celle-ci, déshabituée d'abord du travail par nos rois, qui la dépossédaient de ses fonctions par crainte de son indépendance, a été depuis un peu réduite, par les intolérances ou les

tares de la politique, aux vertus de l'oisiveté. Ceux qui, dans les campagnes où ils s'isolent, ne s'occupent pas de s'appauvrir par un reste de patronat, se réunissent dans les villes où ils mettent en commun les élégances de leur air, de leurs habitudes, de leur goût. Cette défaveur du destin, en les réduisant presque à être pour la société une parure, les prédispose aux coûteuses superfluités, qu'on est tenté de compenser par des économies sur les naissances. Le labeur est au contraire la puissance édificatrice, la vertu fondamentale de la bourgeoisie. S'il a fait les hommes de travail inégaux en grâces légères aux hommes d'élégance, il les a utilement alourdis du lest qui manque aux existences vives, et leur a imposé une discipline inconciliable avec les dissipateurs; il leur a rendu plus indispensables les joies toutes proches, reposantes et saines de la famille, il leur a appris un utile orgueil. Ils ont sous les yeux les résultats de leurs efforts, les concurrences des entreprises rivales, et sont préservés de la paresse par l'expérience que, pour ne pas déchoir, il faut monter. L'esprit de conservation les sollicite, pour défendre leur fortune, de développer leurs affaires et, pour développer leurs affaires, de se choisir des collaborateurs. Lesquels seraient les plus sûrs, les mieux préparés à cette mission, les plus avertis de tout ce qu'il faut connaître et ne pas répandre, les plus inséparables d'une entreprise, sinon les enfants de celui qui dirige l'œuvre à continuer? Voilà pourquoi les chefs des grandes industries font entrer leurs fils dans leurs affaires et, par l'abondance de leurs familles, assurent l'avenir de ces affaires. Ceux-là trouvent un accroissement de richesse à l'accomplissement de leur devoir paternel. Mais, pour les bourgeois pas plus que pour les nobles, l'intérêt n'est la principale cause de cette fidélité au devoir. Avant tout, ils obéissent à ce qu'ils tiennent pour un précepte absolu de morale et ils conforment leurs actes à leur croyance religieuse.

Ces vérités eurent un jour à l'Académie française les

honneurs de la séance. Un philosophe, qui s'était fait pardonner grâce au rire de son esprit le sérieux de sa pensée, Emile Labiche, succédait, le 25 novembre 1880, à Silvestre de Sacy. Arrière-petit-fils d'un notaire royal qui avait minuté sous Louis XIV, fils de cet Antoine Silvestre que sa science de l'ancien Orient fit baron de l'Empire, Samuel-Silvestre de Sacy était devenu l'un des quarante. Labiche loua cette famille qui, sous son double visage de vieille bourgeoisie et de jeune noblesse, gardait les mêmes traits; cette hérédité du travail qui avait préparé l'hérédité des honneurs; ces honneurs récents qui ajoutaient à l'obstination des anciennes vertus; cette discipline incompatible avec les dissipations extérieures qui rendait plus impérieux le goût de la vie domestique; ce culte des intimités où le lettré s'entoure des siens comme un patriarche; cette vaste table autour de laquelle, quand ils sont seuls, ils sont trente-deux; cette vocation ancestrale du père qui, en pleine défaite de 1870, écrit à ses fils et filles : « Ayez autant d'enfants que vous le pourrez; » cette stabilité d'existence sans fièvre d'un philosophe persuadé que « où Dieu nous veut est pour nous le devoir »; la mort sans crainte, « car il était chrétien » (1). Le père de l'académicien avait eu huit enfants, l'académicien six, un de ses fils huit et parmi eux deux filles dont l'une avait treize enfants et l'autre onze (2).

---

(1) Discours de M. Labiche à l'Académie française, le 25 novembre 1880.

(2) L'une des filles de M. de Sacy était la future mère de Mgr Baudrillart. Et le recteur de l'Institut catholique a écrit : « Lorsque j'allais, étant jeune homme, souhaiter la bonne année à ma grand'tante Stéphanie Silvestre de Sacy, elle ne manquait pas, dans ses dernières années, de me rappeler que j'étais l'aîné de ses cent à cent dix neveux, petits-neveux ou nièces, et ce nombre s'accrut encore après la mort de ma tante. » (Lettre de Mgr Baudrillart.)

Le foyer paternel n'est pas le seul où le futur recteur de l'Université catholique eût rencontré cette pleine obéissance au précepte de croître et de multiplier. Il allait retrouver une édification semblable dans sa famille religieuse, l'Oratoire. Le supérieur de cette Compagnie, M. Nouvelle, est aussi le descendant d'une lignée bourgeoise : prié d'en raconter

Que les religions du travail, de la foi et de la famille s'attirent, s'unissent et se fortifient l'une par l'autre, il n'est pas besoin, pour l'établir, de le proclamer sous la Coupole. La vérité fait ses preuves dans le monde par des serviteurs inconnus et des témoins obscurs. L'existence la moins publique est suc de quelques-uns, la moins éminente est un observatoire d'où l'on a au moins quelques vues rapprochées autour de soi ; et, quand ceux qui regardent de ce regard court sont sincères à se renseigner les uns les autres, on parvient, à l'aide de fragments ajoutés, à la connaissance de l'univers. C'est la méthode à choisir ici. Que chacun de ceux que la famille intéresse regarde

l'histoire à titre d'exemple, M. Nouvelle établit qu'entre les croyances et la fécondité des siens c'est le rapport de cause à effet : « Je vois avec la dernière évidence que le milieu familial où mon âme a reçu sa première formation n'avait rien de vraiment supérieur. Néanmoins les vertus dont j'ai reçu l'exemple étaient des vertus solides, ayant pour base les vertus naturelles de droiture, de loyauté, d'honneur, de désintéressement et de générosité. Elles étaient surnaturalisées par un esprit chrétien supérieur à celui du milieu même, sincèrement attaché aux pratiques de la vie chrétienne.

« Ma mère, l'avant-dernière venue dans une famille de sept enfants, que j'ai tous très bien connus, était certainement la plus intelligente et la plus soumise aux choses de Dieu; sa piété était très éclairée; très sérieusement, et très promptement, elle avait ramené mon père à une vie chrétienne qui devint très profonde. Mes oncles et tantes paternels et maternels se sont tous mariés. Ce sont mes parents qui ont eu le plus grand nombre d'enfants. Ma mère a eu douze grossesses, elle a perdu sept enfants en bas âge, elle en a élevé cinq. L'aîné, sorti de Saint-Cyr à 19 ans et presque aussitôt entré par mutation à la Légion étrangère, a été tué en 1852 à la fin d'une campagne malheureuse de Kalglis, au cours de laquelle il fut cité deux fois à l'ordre du jour de l'armée. Mes trois sœurs se sont mariées. L'aînée a eu vingt-trois grossesses; elle a élevé dix enfants, cinq fils et cinq filles. Son second fils est mort pendant sa seconde année d'Ecole centrale. L'aîné, officier de carrière, et chef de bataillon, a été tué dans la bataille au nord d'Arras. Il écrivait des tranchées à l'une de ses nièces : « Ici on veille, on prie et on meurt simplement. » Il a laissé une veuve et quatre enfants. Le plus jeune a toujours été à Verdun... Il était sergent-major de réserve ; lieutenant il commande une compagnie... . Il a reçu la croix de guerre avec palme d'or. La guerre a singulièrement développé sa foi et sa vie chrétienne. Il n'a malheureusement pas d'enfants, pas plus que le frère qui le précède. Le second fils en a trois. De leurs cinq sœurs, l'aînée a eu cinq grossesses et a élevé quatre enfants, la seconde de même, ainsi que la troisième; la quatrième n'a pas d'enfants, sa sœur jumelle en a trois. » (Lettre de M. Nouvelle à Mgr Baudrillart.)

autour de soi et s'informe, il retrouvera la même loi de formation et de développements. A cet examen, l'on ne saurait ajouter ici que le rappel de quelques faits.

Pendant plus de trente années et jusqu'à la fin du XIXe siècle, un infatigable soutien du catholicisme dans les œuvres, la politique et la parole fut Charles Chesnelong. Il prêchait aussi d'exemple, et avait eu neuf enfants. Tandis qu'un de ses fils et une de ses filles se consacraient à Dieu, les autres perpétuèrent la race. Et de cette race douze, aujourd'hui, avec leur dévouement de femmes, ou leur courage d'hommes, défendent la France et deux sont morts.

Quiconque n'est pas étranger aux difficultés sociales de notre temps sait que leur principal remède est l'association. Sous le nom de syndicats, elle s'est assuré peu à peu une place où elle étouffe, mais où elle vit, dans la prison de la loi ; elle en fait lentement craquer les étroitesses, et prépare une délivrance à tous. Les ouvriers ont été les premiers et les mieux servis par eux : les plus délaissés étaient les femmes et les paysans. Les uns et les autres ont eu leurs défenseurs ; double service signé d'un même nom et qui mérite la même gratitude au frère et à la sœur.

A Paris, les professions qui emploient l'intelligence et l'habileté des femmes sont groupées, les intérêts des ouvrières soutenus, leurs chômages réduits, leurs mœurs sauvegardées et l'amertume de leur solitude dissoute dans la douceur d'une communauté affectueuse ; rue de l'Abbaye, un local semble trop exigu pour contenir tous ces bienfaits; ils tiennent dans un asile bien plus petit encore, dans la main de « sœur Milcent », fille de la Charité. Ces autres ouvriers qui, dans toutes nos campagnes, exercent le plus nécessaire, le plus sain, le plus libre, le plus noble et le plus méconnu des métiers, ont reçu d'un homme surtout l'idée, la méthode, la pratique de se grouper ; et la Société des Agriculteurs de France, par la place qu'elle a faite parmi ses dirigeants à cet homme de doctrine et d'action, pour récompenser cette propagande, l'a aidé à la répandre.

Où le frère et la sœur ont-ils puisé leur vocation? Dans l'existence traditionnelle d'une famille terrienne. Celle-ci a gardé dans la Manche son ancien et vaste berceau; la mise en valeur de ce domaine exige la collaboration d'activités nombreuses et rend utile à ses possesseurs les forces associées dont la plus parfaite est la famille. Le dernier chef de la lignée établie là, M. Ernest Milcent, a eu cinq filles et sept fils; deux ont été tués à l'ennemi, quatre servent encore, un attend l'âge de combattre. Des filles, deux sont religieuses, une est mariée et deux remplacent dans le gouvernement du domaine leurs frères devenus soldats.

Un autre serviteur de la réforme sociale a obtenu une notoriété assez bruyante qui pourtant ne lui fit pas justice. En Léon Harmel le gros du public voyait surtout l'originalité des bonnes intentions : il s'intéressait avec une sympathie amusée et sceptique à cet industriel qui s'était établi en pleine campagne, à ce centre d'affaires qui s'appelait le Val des Bois, à cette usine close, laborieuse et recueillie comme un cloître, à cette volonté de réconcilier les prolétaires avec l'existence en leur rendant accessible et stable la douceur du foyer, de la famille; à ce chef d'ouvriers qu'ils appelaient « le Bon Père », qui les menait en pèlerinage à Rome, et se jugeait payé de tout par une bénédiction du Pape. Or, le Pape, meilleur juge que les plaisants, honorait de son accueil empressé et tendre un des efforts les plus complets, les plus hardis, les plus prévoyants qu'ait inspirés dans la société contemporaine le culte de la famille. Léon Harmel avait d'abord prouvé la sincérité de ce culte par les actes. Il avait eu huit enfants; comme lui un de ses fils en a eu huit, et il avait cherché des gendres qui fussent les continuateurs de cette tradition : l'un d'eux avait aussi huit enfants (1). Et parce qu'il tenait la

(1) A celui-ci il écrivait : « Quant à l'avenir de la famille, il ne peut être assuré que par le grand nombre des enfants. L'homme restera toujours la première richesse économique en même temps que morale. Celui qui a l'intelligence, l'aptitude ou la chance, aide les autres à sortir

famille pour un bienfait, il le voulait assurer non seulement aux siens, mais aux ouvriers dont il se sentait responsable. Il n'ignorait pas que pour le pauvre, réduit à vivre de son travail, et dont le travail entretient tout juste la vie, tout enfant est une aggravation de misère. Pour concilier l'intérêt social qui a besoin de « tribus familiales » et l'intérêt individuel qui ne permet pas de devenir père quand on ne peut nourrir des enfants, Harmel jugeait efficace une seule mesure : proportionner le gain de l'ouvrier non aux dépenses d'un célibataire, mais aux charges d'un ménage. Cette réforme était équitable, il n'en fallut pas davantage pour qu'il la tentât dans le petit monde où il gouvernait. La réaliser était à la fois accroître les difficultés de la concurrence avec les rivaux exempts de cette surcharge et s'aliéner le préjugé égalitaire des ouvriers qu'il désirait servir. Ce ne fut pas trop du désintéressement que lui enseignaient ses croyances et de la solitude où il tenait ses travailleurs à l'abri des sophismes pour rendre viable la tentative. Et pour cette tentative l'homme mérite d'être honoré comme un précurseur, puisque le premier il donna l'exemple de ce difficile retour vers la pratique d'une sagesse oubliée.

Veut-on multiplier les preuves que, dans l'élite de la bourgeoisie, l'intelligence du travail complète l'intelligence de la famille et de la société? Il suffit de parcourir les principaux centres d'activité et de richesse.

Marseille et Lyon furent nos plus anciennes capitales du commerce; elles portent encore, après Paris, les plus superbes de nos couronnes morales et, plus que Paris,

---

de l'ornière. Cette aide entre frères et sœurs explique la prospérité matérielle de nombreuses familles en Angleterre et dans le Nord de la France, tant il est vrai de dire que l'intérêt est toujours d'accord avec le devoir et que Dieu ne laisse jamais sans récompense l'accomplissement de sa loi. Nous l'avons éprouvé nous-mêmes au point de vue industriel: c'est grâce à notre tribu familiale que nos affaires ont prospéré, que des vocations nombreuses ont assuré les sanctifications collectives, que des familles démembrées par la mort ont été reconstituées et que nous avons pu étendre sur notre parenté une protection parfois nécessaire. »

ouvert aux déracinés de tout notre sol, gardent une originalité de région et de race. Marseille est le triomphe éblouissant et sonore du Midi; les enveloppements d'une atmosphère qui vibre et caresse et chauffe épanouissent les êtres comme les plantes, favorisent dans les uns comme dans les autres les sèves expansives et complètent le bonheur d'être. A Lyon se joignent, se fondent et s'équilibrent les climats et les dons du Midi et du Nord. Son ciel connaît l'azur étincelant et embrasé, mais aussi les rigueurs sombres et pluvieuses qui font précieux le foyer et l'existence intérieure; un peu de cette ombre et de ce froid se répandent sur les caractères, forment des natures closes, prévoyantes; mettent de la gravité jusque dans le plaisir. Ces contrastes de tempéraments ne font pas obstacle à la ressemblance des mœurs quand il s'agit des obligations essentielles, imposées par la conscience et, comme elle, indépendantes des temps et des lieux.

Aux deux régions, aux deux villes, appartient une famille entre toutes remarquable par l'état héréditaire des mérites, et qui assemble beaucoup de vertus en son nom, Bergasse. L'homme qui fit entrer ce nom dans l'histoire, Nicolas Bergasse, l'avocat retentissant des procès contre l'arbitraire et l'ancien régime, le député silencieux à la Constituante, l'écrivain philosophe, l'adversaire doctrinal de la démagogie, le conseiller éphémère d'Alexandre et le fidèle importun de la Restauration, était Lyonnais. Son père tenait par ses origines au comté de Foix; attiré à Lyon par le goût du commerce, il y avait continué la fécondité de la race et donné à Nicolas huit frères ou sœurs. Nicolas, malgré son mariage en pleine Terreur (1), joli et pur chant d'amour jeté à la tempête, mourut sans postérité et fournit un argument de plus à cette opinion que les enfanteurs d'idées sont de médiocres créateurs d'hommes. Mais un de ses frères, dès 1775, s'était fixé à

(1) Avec Félicité Dupetit-Thouars.

Marseille, pour exporter les vins de Provence ; il eut sept enfants. L'un d'eux, son principal continuateur, en eut neuf, et parmi ceux-ci deux surtout, Alexandre et Henri, vivent dans la mémoire des contemporains. Henri, l'aîné, grand homme d'affaires et grand homme d'œuvres, mort en 1901, eut huit filles; Alexandre, grand avocat, et qui vit encore à 87 ans, eut cinq fils et quatre filles. Des filles élevées par Henri deux sont devenues religieuses, une de son mariage avec un Perrier de Rovel a eu six enfants, une de son mariage avec un Sordet quatre, une de son mariage avec un Gailhard-Bancel dix, une de son mariage avec un Montroë cinq. Des fils d'Alexandre, le plus prolifique a eu cinq enfants, mais, parmi les filles, l'une devenue une Bovis a eu cinq enfants, l'autre devenue une Mouléon a eu onze enfants dont six fils. Si l'on cherche quelle conformité attira les Bergasse vers ces familles, et rendit souhaitable à celles-ci l'alliance, on reconnaît, avec la notion des tâches utiles, la profondeur du sentiment chrétien qui leur avait appris à comprendre la vie et à la conduire. Voilà l'unité qui, englobant les dissemblances de détail, faisait un tout de cette élite. Chaque fil, bien tissé et de même trame, a formé, en s'entremêlant, l'étoffe belle et inusable. Quels avantages de concours, d'aide, d'affection cette communauté sans cesse plus étendue assure à chacun de ses membres, leur vie le raconte. Combien cette abondance est précieuse à l'État, la guerre actuelle l'a montré : les cinquante petits-fils d'Henri et d'Alexandre Bergasse ont fourni à la France, outre les soldats, seize officiers, dont deux généraux; et sur ce nombre dix ont été tués à l'ennemi. Il suffit de citer à côté des Bergasse, les Roux, les Esrampin, les Gravier, les Bernier de Vauplaire; il en faudrait nommer bien d'autres. Ce n'est pas la rareté, c'est l'abondance de ces familles modèles qui oblige à borner la louange.

Lyon, plus encore que Marseille, élève sa haute bourgeoisie dans le culte de la famille. Là encore les exemples

vivants sont si nombreux que leur vertu racontée deviendrait de la monotonie. Bornons-nous à dire deux noms qui, il est vrai, disent tout : les Aynard, les Isaac, et ne cherchons de la bourgeoisie lyonnaise qu'une image collective, sa Chambre de commerce; naguère le bureau de cette Chambre comptait cinq membres, lesquels à eux cinq avaient quarante enfants.

Plus encore que dans ces deux centres, une indiscutable fécondité de vie et de richesse est accumulée dans toute une région, le Nord de la France. Là l'agriculture et l'industrie se pénètrent et s'unissent, là les populations rurales, à force de croître, ont fini par devenir urbaines, et le mouvement a gagné les cités elles-mêmes; comme la forêt qui marche, à la stupeur de Macbeth, elles s'avancent à la rencontre les unes des autres, et Lille, Roubaix, Tourcoing sont près de former une seule et immense agglomération. Là se lève une race à laquelle un juge pénétrant rendait naguère cette justice qu'elle savait « créer fortement de la vie, avoir beaucoup d'enfants et faire de la richesse ».

On a pu justement féliciter ces villes « d'allier aux vieilles traditions nationales l'esprit aventureux des pays neufs ». Lille, Douai, Tourcoing, Roubaix, avec leurs parchemins de cités ou de bourgs, sont d'ancienne noblesse; mais l'industrie du tissage leur a fait une illustration toute récente au XIXe siècle, et, à la veille de la guerre présente, les derniers bourgs de Roubaix et Tourcoing qui se soient transformés en villes, et forment aujourd'hui un seul centre de travail « traitaient annuellement deux milliards d'affaires, distribuaient cent cinquante millions de salaires et exportaient pour près de cinquante millions de produits (1) ».

Cet essor de toutes les classes est dû surtout à l'initiative, à la persévérance et au génie commercial de la bour-

(1) Alfred DUNEZ, secrétaire du Comité des intérêts économiques de Roubaix-Tourcoing. Fragment de l'*Histoire industrielle et commerciale de Roubaix-Tourcoing*, page 8.

geoisie qui, là, dirige les affaires. Et nulle part elle n'apparaît plus indéniable, la richesse d'œuvres et la richesse d'hommes.

A Lille, le nom des Bernard a le même éclat que le nom des Bergasse à Marseille et y rayonne depuis plus longtemps. L'origine date du XVIe siècle, époque où un Bernard établissait près de Lille la première raffinerie de sucre. Depuis, l'arbre généalogique étend régulièrement ses branches et élève sa cime. A chaque génération le nombre des nouveaux venus n'atteint pas à l'extraordinaire, il s'élève une seule fois à onze, mais les familles de cinq à neuf ne sont pas rares; celles de six à sept sont les plus habituelles. Ces actes de naissance, armes parlantes de cette famille, ont été publiés par un des siens, et, en 1889, ils la montraient accrue « durant les quatorze dernières années, de cent quarante-deux membres (1) ».

Cette famille est un exemple et pas une exception à Lille, dont le maire actuel, M. Delasalle, a pour gendre M. Alfred Thiriez, fils et petit-fils de filateurs. Le fondateur de la maison Thiriez a laissé cinq fils qui ont eu trente

(1) « Il faudra le redire aux petits-enfants qui viennent encore, grâce à Dieu, grandir chaque année la tribu, afin qu'ils restent fidèles et à l'amour du nom et au respect du passé. Depuis plus de trois siècles la famille Bernard s'est conservée dans les plus saintes traditions de la foi et de l'honneur. Puisse-t-elle, grandissant toujours en vaillance comme en nombre, devenir une véritable légion, légion française et chrétienne. » (*Généalogie de la famille Bernard.* — Avant-propos de Paul Bernard, p. 4, Lille, 1889.)

« La descendance de mon trisaïeul Bernard-Lagache se multiplie à chaque génération par 4 1/2 environ.

« Il a eu, je crois, quatre fils, une vingtaine de petits-enfants; environ quatre-vingts arrière-petits-enfants; ma génération atteindra facilement quatre cents et j'espère bien que nos enfants arriveront aux deux mille.

« Si la France avait marché du même pas, il y aurait sept à huit cents millions de Français et Françaises de ma génération.

« Nous avons toujours été très catholiques, nous nous allions à des familles très catholiques et nous avons toujours parmi nous beaucoup de prêtres, de religieux, de religieuses. C'est là, bien évidemment, la raison de notre nombre et, pourquoi ne pas le dire? de notre prospérité. Je ne connais guère de mes parents qui soient très riches, mais nous nous tirons tous d'affaire. » (Paul BERNARD, à Rouen.)

enfants et cent quarante-six petits-enfants (1). L'habitude des industriels est celle des ingénieurs, des notaires et des banquiers; un de ceux-ci, M. Verlay, a douze enfants, lesquels suivent son exemple, et déjà une de ses filles en a dix-sept pour sa part (2).

A Tourcoing et à Roubaix une émulation générale grossit d'un cours continu les foyers par cinq, six, sept dynasties distinctes et fraternelles qui ont chacune de sept à douze enfants : les Motte, les Toulemonde, les Thibergieu, les Lestienne ont porté au loin l'honneur de leur industrie et l'honneur de leur fécondité (3).

---

(1) « L'extension de notre grande famille n'a jamais nui à la prospérité de nos affaires, bien au contraire. La religion a toujours été très en honneur dans nos familles; nos parents nous ont toujours donné l'exemple d'une vie simple, toute consacrée à la famille, au travail et à la bienfaisance. C'est évidemment à leurs sentiments chrétiens qu'il faut attribuer la principale raison d'être de nos nombreuses familles. » (Lettre de M. Alfred Thiriez, gendre de M. Delasalle, maire de Lille, 21 janvier 1917.)

(2) « Tous mes frères et sœurs ont des enfants et l'une de mes sœurs, Mme Alfred Bernard, dont le mari est fabricant et raffineur de sucre à Soutes (Nord), a dix-sept enfants, dont le dernier est né en septembre 1916, en pays envahi.

« Tous mes frères et beaux-frères sont dans les affaires, et si Dieu permet que nous nous retrouvions tous après la guerre autour de mon vénéré père resté à Lille, nous arriverons au chiffre d'environ une centaine; ce qui est loin d'être exceptionnel dans le Nord, où quantité de familles sont aussi prospères. » (Lettre de M. Max Verlay, 30 janvier 1917.)

(3) « L'abbé Toulemonde et mon beau-père M. Pierre Lestienne, père de quinze enfants, m'écrivent pour me prier de vous adresser des documents sur les familles nombreuses de Roubaix et de Tourcoing. Ces deux villes offrent en effet cette particularité, peu connue d'ailleurs, d'être de toutes les grandes villes de France celles où les grandes familles de sept, huit, douze enfants sont les plus nombreuses.

« J'aurais pu vous citer sept ou huit foyers des Motte (Engène Motte, Edouard Motte, Léon Motte, Louis Motte, Joseph Motte, etc.) ayant chacun huit, dix ou douze enfants. Les trois associés de la firme « Auguste Lepoutre », les trois frères, ont trente-trois enfants à trois. Chez les Thibergieu il y a trois dynasties différentes, et dans chacune de ces dynasties sept ou huit ménages qui ont chacun huit ou dix enfants. M. Georges Masurel avait sept fils et deux gendres. Deux gendres et six fils furent mobilisés. Trois fils sont tués, deux étaient déjà mariés et pères de quatre enfants... M. Lestienne-Toulemonde, mon beau-père, était le quatorzième de sa famille; il a eu huit enfants. Ses huit enfants ont actuellement soixante-cinq enfants à huit ménages. Deux fois par

Mais ne dites pas : « Cette fécondité n'est qu'un bon placement. » Tous répondent : « Elle est un accord entre nos actes et nos croyances. » Et plus haut qu'eux parle à côté d'eux la vie de ceux qui ont les mêmes intérêts sans avoir la même foi. Ils ont moins d'enfants. Pour collaborateurs ils préfèrent des étrangers qu'ils s'adjoignent au moment précis où ils en ont besoin, et dont ils ne payent pas le concours par delà l'heure où il est utile. Ils se libèrent des longues peines qu'il faut pour transformer des fils en auxiliaires efficaces, ils s'épargnent l'embarras des déceptions qui sont parfois le paiement des pères; ils gardent disponibles pour leur service mondial les ressources immobilisées par l'établissement commercial d'un héritier; ils augmentent les commodités ou le faste de leur existence; moins ils sont pères de famille, plus ils prodiguent en fils de famille leurs placements et leur dissipation.

Combien la tentation d'épargner sur les enfants devient plus forte à mesure que la fortune est moindre! La plu-

---

semaine, M. Lestienne-Toulemonde réunissait chez lui ses enfants et petits-enfants. Ces admirables réunions de famille du Nord avaient un charme indéfinissable à cause de l'entente qui régnait entre tous.

« En 1820, Roubaix était une bourgade de 8.000 habitants. En 1900, la France, qui avait laissé perdre la plupart de ses maîtrises commerciales, avait du moins conservé la maîtrise indiscutée de la laine, et cela grâce aux familles extrêmement nombreuses de Roubaix, Tourcoing, toutes très catholiques. Non seulement elles avaient fait de leurs villes les métropoles lainières du Nord, mais elles avaient essaimé dans le monde entier, créant des usines en Russie, en Pologne, en Autriche, en Italie, aux Etats-Unis, en Espagne, toutes ces usines filiales de celles de Roubaix. Un Roubaisien, Pierre Wibaux, a fondé deux villes dans le Far-West américain. Il y a d'importantes colonies roubaisiennes dans tous les centres textiles du monde, sans parler de leur expansion plus voisine dans beaucoup de départements français où ils venaient occuper la place de ceux qui auraient dû naître et qui ne sont pas nés. Nos villes de Roubaix, Tourcoing étaient journellement en relations avec le monde entier et quand nous voyons aujourd'hui tant d'exportateurs en chambre qui s'essoufflent pour lancer dans la voie de l'exportation les affaires anémiées de la France, dans le monde du commerce, nous nous rappelons le rayonnement mondial créé par les noms de Masurel ou de Wattine, parce que les mères des Masurel ou des Wattine n'ont pas eu peur de mettre au monde beaucoup d'excellents petits Français. » (Lettres de M. Glorieux, 1er et 3 mars, et 14 juillet 1917.)

part des bourgeois sont des voyageurs plus proches du départ que de l'arrivée. Le jour baisse tandis qu'ils gravissent, et ils veulent achever leur ascension avant la nuit. Pourquoi alourdir sa marche par un poids de plus? Eussent-ils gravi assez haut pour dominer déjà les arides régions où se rencontre la faim, leur fortune commencée ne se doit-elle pas à son achèvement? Dans une vie où tout coûte pour que tout rapporte, quelle place reste aux petits êtres qui coûtent sans rapporter? Encore à ces époux qui, au-dessus du besoin, mettent tout au jeu de leur avenir, rien ne manque pour fonder une famille, que la bonne volonté. Mais c'est la détresse que l'enfant, parfois un seul enfant, apporte à la petite bourgeoisie. Que de ménages sont l'union de deux pauvretés vaillantes! L'homme et la femme débutent dans un commerce, et pour y réussir n'ont pas trop de leur double effort. Qu'une grossesse vienne suspendre les énergies de la femme et changer les gains de son travail en frais d'un coûteux repos, qu'une naissance d'enfant compromette non seulement pour neuf mois mais pour des années le précaire équilibre des recettes et des dépenses, les dettes s'accumulent. Donner à l'enfant pour père un failli, est-ce l'avantage du père et de l'enfant? Plus redoutable encore sont les carrières libérales, les plus lentement lucratives : de jeunes époux se sentent assez courageux pour en affronter les risques et en connaître d'abord la misère; sont-ils de force à supporter une misère autre que la leur? Dans les incertitudes où ils se demandent si leur dernier écu attendra leur premier client, leur premier malade, leur premier lecteur, dans les attentes où la détresse doit mentir par l'air, la tenue, le logis, toutes les apparences, et, pour gagner plus tard, dépenser d'abord, tout est sacrifice, angoisse, péril; traversée ou naufrage? Pour que ce soit un naufrage et que deux destinées sombrent sous un poids trop lourd, il suffit que s'attache à elles la petite main d'un enfant.

Il est donc naturel que cette bourgeoisie, si elle a pour

seule conseillère la prévoyance humaine, hésite à assumer d'autres avenirs avant d'avoir assuré le sien. Et la même raison sollicite de demeurer à jamais stérile la bourgeoisie qui est certaine de ne pouvoir faire fortune. Il y a en effet des carrières qui sont une renonciation définitive à la richesse, et elles sont les plus nobles. Les premiers serviteurs d'un peuple sont ceux qui veillent sur son indépendance, qui gardent ses frontières ou sa pensée. Les maîtres d'énergie, les officiers et les professeurs vivent toute leur vie de ressources inextensibles et assez étroites pour ne se rien accorder au delà du pain quotidien. Or, si cette élite se voyait trop pauvre pour se perpétuer, les dons les plus précieux de la race tomberaient en déshérence : nulle perte ne serait plus irréparable.

III

Mais la bourgeoisie compte jusque dans ses rangs les plus modestes une minorité où les familles les moins riches de fortune sont aussi riches d'enfants que celles de vieille noblesse ou d'opulence établie. C'est parmi les plus pauvres qu'il est le plus glorieux non seulement pour elles, mais pour la France, de trouver des prodigues. Il y en a où l'on devrait le moins les attendre, dans les carrières des armes et du savoir.

L'ironie de notre langue appelle officiers de fortune les officiers sans fortune. Le capitaine Maire n'eut que sa solde pour élever ses dix enfants. Il prit sa retraite pour se consacrer à une autre activité qu'il jugeait plus utile : épargner aux autres pères ses propres épreuves. Il sortit de l'armée pour recruter une armée, rendre de l'espoir à celle qui défendait encore la race. On se rappelle la harangue célèbre aux troupes faméliques des Alpes en 1796 : « Vous êtes mal nourris et presque nus, le Gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien pour vous. Je vais vous

conduire dans les plaines les plus fertiles du monde. » Seul et inconnu, le capitaine s'en alla dans toute la France faire le geste de Bonaparte. Aux parents accablés par leur progéniture et d'autant plus misérables qu'ils conservent plus de vie à la France, il osa dire : « Le Gouvernement qui joue à la Providence terrestre et surabonde de moyens pour agir sur le sort des hommes, n'a pas de sollicitude, pas de faveurs, pas de ressources, pas de bienveillance, pas d'équité pour vous. Ce qu'il vous refuse, il vous le vole. Que les emplois publics, à égalité d'aptitudes récompensent, au lieu des célibataires et des fils uniques, les époux et les fils des ménages féconds ; que les secours du budget n'inondent plus les foyers vides et ne se détournent plus des foyers altérés ; que la nation ouvre les places gratuites de ses écoles supérieures aux enfants des vastes familles ; que les lois fiscales cessent d'être spoliatrices des patrimoines aux héritiers nombreux ; que l'État au lieu de la décourager et de la dédaigner, honore la paternité. Pères, vous êtes, dans une société où le nombre est la force suprême, les créateurs du nombre. Pour constituer votre puissance, il vous suffit de vous réunir. Puisque le maître de l'État est l'électeur, entendez-vous aux jours de vote, ignorez qui vous ignore, et réservez vos suffrages à qui vous promet réparation. L'on comptera avec vous dès que, vous comptant vous-mêmes, vous aurez uni votre multitude en un parti, des partis le plus légitime, car il sauvegarde l'avenir. » Qui inspirait à cet homme tous les courages, celui d'accepter les gênes du foyer surpeuplé et celui d'affronter la malveillance des politiciens, les solitudes, l'inattention, l'ironie de ceux même qu'il venait secourir ? Il a donné le secret après l'exemple de ses témérités ; il n'a pas fait mystère que sa persévérance à être père et à se mettre au service des pères étaient des actes de sa foi chrétienne. S'il ne s'est pas lassé d'accroître, en donnant la vie, ses embarras de vivre, c'est parce que la difficulté du devoir ne supprime pas le devoir.

Cette fidélité qui met un rayon de splendeur morale sur les détresses matérielles des ménages militaires n'éclate pas moins dans la modestie volontaire où est fière de se restreindre, pour ne pas restreindre la famille, une élite de maîtres français. La croyance de M. Rambaud et de M. Paul Bureau, professeurs, est également attestée par leur titre à l'Université catholique et par le nombre de leurs enfants : M. Paul Bureau en a dix et M. Rambaud douze. Dans ce monde du savoir, une famille, on pourrait dire une dynastie, celle des Jordan, est saluée avec un respect universel. M. Camille Jordan, de l'Académie des sciences, a eu huit enfants, six fils et deux filles. Les deux filles sont religieuses ; des six fils, l'un professeur à la Sorbonne, un autre ingénieur des Mines, un autre diplomate, un autre inspecteur des Finances ; deux, sortis officiers de l'École polytechnique et de Saint-Cyr, se partageaient les plus honorables des carrières où l'on puisse servir un pays. Quand la guerre fit appel à un plus complet dévouement, trois des six donnèrent leur vie. Le professeur à la Sorbonne, Édouard Jordan, a eu dix enfants dont un aussi est mort pour la France ; l'ingénieur des Mines en a sept, l'inspecteur des Finances en a laissé quatre. Telle est aussi l'habitude des familles auxquelles les Jordan se sont alliés : la sœur de Mme Camille Jordan a été onze fois mère ; l'aînée de ses fille treize fois. Et M. Édouard Jordan a rendu à tous le service de rappeler en quelques pages d'une sincérité bienfaisante (1) que partout où la religion disparaît la famille se restreint, mais que la famille ne reste pas intacte partout où la religion semble se maintenir ; que celle-ci survit parfois comme une malade oisive et muette ; elle perd alors son autorité sur les peuples qui gardent d'elle une habitude et ne l'abandonnent pas encore, mais déjà ne lui obéissent plus.

---

(1) *Contre la dépopulation*, avec une lettre-préface du cardinal Amette. — Paris, Bloud et Gay, 1917.

S'il y a une profession où l'athéisme domine et semble à beaucoup enseigné par leur science même, c'est celle des médecins. L'un d'eux constatait la conséquence lorsqu'il poussait récemment à l'Académie de médecine un cri d'alarme, rappelait la nécessité d'avoir au moins trois enfants par famille pour prévenir ce déclin de la race, adjurait ses confrères de donner l'exemple, et, sceptique à leur bon vouloir, proposait en faveur de la réforme les moyens coercitifs « l'impôt de génération » (1). Les contraintes n'ont pas été nécessaires pour que le docteur Dauchez, ancien interne des hôpitaux de Paris, élevât onze enfants ; lui aussi a donné sa consultation dans une brochure courte et pleine. Il affirme que « l'influence de la religion sur la génération et la natalité est reconnue par tous, même par nos maîtres les plus indifférents ». Et il conclut : « Si la France se dépeuple au lieu de s'accroître, la faute en est due à l'affaiblissement de la pratique religieuse, au relâchement du frein que celle-ci apporte aux passions. Nous croyons que les catholiques sincères pourront seuls refaire la race et la nation (2). »

Par quel attrait mystérieux la croyance religieuse tourne certaines âmes vers l'aimant des sacrifices, apprenons-le d'un autre médecin. On m'avait raconté sur lui des choses surprenantes au point d'être invraisemblables ; que dans sa carrière il avait connu souvent la compagnie, jamais la crainte de la pauvreté ; que ses soins lui semblaient dus par préférence aux indigents ; que, dans l'incertitude du lendemain, il avait voulu et élevé une famille nombreuse ; qu'ensemble avaient malaisément grandi sa famille et sa réputation ; que sa façon de porter son manque de fortune

---

(1) « Tout Français de 30 à 50 ans doit avoir trois enfants ou payer la somme que coûterait l'élevage de trois enfants dans la classe sociale à laquelle il appartient. » — *Rapport* de M. F. Jayles, à l'Académie de médecine. Séance du 3 juillet 1917.

(2) *La France repeuplée volontairement par les catholiques pratiquants*, par le docteur Dauchez. — Lyon, imprimerie du *Nouvelliste*, 1917.

comme une chose indifférente avait imposé à notre mode d'apprécier la fortune avant tout; qu'âgé de quarante-neuf ans, père de onze enfants et vierge de revenus, il n'avait pas souffert dans son prestige d'une originalité où resplendissait la vertu. Cela me donna le désir de le connaître. Sans exaltation ni coquetterie vaine il m'expliqua : « Pour tout chrétien le précepte est d'aimer son prochain et le prochain le plus proche est la famille. Dieu qui ordonne à l'homme de se multiplier en elle, a promis secours au fidèle. Si le chrétien se préoccupe des suites qu'aura sa soumission, il usurpe sur la Providence en doutant d'elle. A lui d'accomplir chaque jour son devoir sans inquiétude du lendemain, à la Providence de préparer le lendemain mérité par la docilité du fidèle. Je n'ai jamais fait autre chose que respecter cette division des pouvoirs. Agir autrement eût été miner ma foi, et jamais ma foi n'a été déçue par les résultats. » Comme je lui faisais observer qu'une telle affirmation serait une opportune surprise à opposer au scepticisme de notre temps, il voulut bien me donner sur son existence une note avec licence de m'en servir, et, pour ne pas transformer un témoignage en panégyrique, il me pria seulement de taire son nom.

Voici l'idée maîtresse : « J'avais vu que la question d'argent tient la plus grande place dans la vie de la majorité des hommes, et qu'elle viole les réalités spirituelles. Et j'ai non pas méprisé l'argent, mais essayé de le classer dans la catégorie des choses secondaires, comme cela se doit, en laissant au premier plan la confiance souveraine en la miséricorde et en la Providence divines. » Sa carrière même est une vocation religieuse : « J'ai choisi la médecine afin d'aimer Dieu et mon prochain d'une façon particulièrement directe et concrète. » Etudiant, il veut rester chaste pour la compagne à laquelle il pense déjà et qu'il épouse à peine docteur : « Je me suis marié avec la femme que j'avais choisie sans apporter d'estimation à autre chose qu'à sa vertu, sa santé, la dignité de sa per-

sonne et l'intention que j'avais de trouver en elle la mère honorée de mes enfants. » Les époux possèdent au total 6.000 francs; il faut renoncer aux lenteurs onéreuses comme aux chances brillantes des concours et exercer de suite en province. La clientèle vient moins vite que les enfants; néanmoins, quand naît le troisième, un millier de francs forme une réserve d'économie. Mais, pour une des familles que soigne le docteur, une aide immédiate d'argent est une question de vie ou de mort : il porte les mille francs et revient plus pauvre que le pauvre dont il a eu pitié. « J'ai donné tout ce que je possédais afin d'aimer les enfants des autres autant que les miens et pour montrer à Dieu que j'avais plus de confiance en sa miséricorde qu'en ma sagesse. » Trop défiée, cette sagesse humaine se venge: il va être saisi pour une petite somme qu'il ne peut payer. Un homme important dont il a guéri le fils s'acquitte à point d'honoraires oubliés, et sa gratitude qui se souvient accroît par une propagande efficace les malades du docteur. Mais ils ne laissent pas au père le temps de songer à sa cure principale, de veiller sur l'âme de ses enfants. Le loisir et la sécurité lui sont offerts ensemble par un grand industriel qui le nomme médecin de ses établissements ouvriers. Après quelques années, pour la famille plus nombreuse, la sécurité redevient la gêne, le docteur se hasarde à Paris, et s'y forme vite une clientèle; la guerre le rejette aux précarités. Comme il a toujours fait des pauvres sa compagnie préférée, il est prêt à devenir l'un d'eux. Mais sa sollicitude pour eux l'a désigné à un philanthrope qui sait faire grand contre la souffrance humaine et qui le nomme directeur médical de ses œuvres : c'est de nouveau la sécurité pour les siens, et la joie de servir ceux qui sont aussi les siens : les infirmes et les vieillards. La fin de la guerre mondiale sera peut-être pour lui la fin de la trêve accordée à l'incertitude et le commencement de nouvelles étapes. Il est prêt; il se sent conduit de relais en relais par des routes qu'il ignore vers une destinée dont il

ne s'inquiète pas, et ce dédain de prévoir est la preuve la plus parfaite de son abandon à une puissance protectrice. « Je n'ai jamais su ni comment ni si je pourrais boucler mon budget : il s'est cependant toujours bouclé. Je n'ai jamais vu Dieu nous abandonner et nous avons passé par toutes sortes d'épreuves qui ont été des crises bénies. Je pourrais vous donner une liste, jour après jour, des faits qui prouvent que Dieu nous aime à chaque instant de notre vie, mais que nous avons peur et que nous ne savons pas voir cette force incréée de la bonne et miséricordieuse Providence. A partir du moment où un homme et une femme, conscients de leur misère naturelle, demandent et reçoivent la grâce dans le sacrement du mariage, ils peuvent braver les difficultés de la vie et les vaincre avec calme, sang-froid, sérénité, conscience de n'accomplir ici-bas qu'un passage. Alors, au lieu de convoiter les biens du prochain, ils cherchent à servir et à ce que leurs enfants servent Dieu et le prochain, et ne se croient aucun droit spécial ni à des faveurs, ni à des biens temporels, car le bien suprême ils le possèdent. »

Si de telles élévations donnent un peu le vertige, ces croyances sont celles de l'Eglise, et le plus singulier en ce catholique, c'est d'être conséquent. L'étrangeté de sa vie est de pratiquer par ses actes sa doctrine religieuse. Quand il expose cette doctrine, elle déconcerte par l'intransigeance simple de ses certitudes. Mais l'essentiel de cette certitude vit obscur et silencieux dans les chrétiens qui sauraient la moins exprimer, dans la multitude muette des simples. Et c'est chez eux surtout qu'elle est nécessaire, car c'est à eux que leur difficulté de l'existence conseille le plus, par toutes les concordances des calculs humains, la renonciation à la famille. Et nobles, bourgeois, fonctionnaires même auraient beau ranimer par de plus généreux efforts la fécondité ancienne des foyers, ils ne forment à eux tous qu'une minorité; il faut, pour rendre à la France le nombre, la collaboration du nombre, la volonté des paysans et des ouvriers.

IV

Le grenier de la moisson humaine comme des autres moissons est la terre. Le paysan, qui, durant presque tout le cours de notre histoire, fut presque toute notre race, est encore la majorité. Et c'est par lui, surtout, qu'elle se perpétue.

Le paysan est maintenu dans cette fidélité à la famille par une existence proche de la nature et conforme à la nature. La collaboration qui utilise tous les sexes et tous les âges aux multiples tâches de l'œuvre collective, rend les enfants précieux au père et tient toute la famille assemblée sous l'œil de son chef. La femme devenue mère aide à la prospérité commune par le gouvernement de son domaine propre, la basse-cour, le jardin potager et les petites industries domestiques qui touchent la maison ; et le centre de son activité est cette maison que la ménagère tient prête pour les siens, où tous se retrouvent non seulement à la nuit et pour le sommeil, mais plusieurs fois par jour, pour les repas, pour les veillées, pour les causeries où chacun renouvelle la joie diffuse et profonde d'être adopté, protégé, compris, complété par un tout plus grand que lui. Cette demeure est assez vaste pour que la fécondité de la race n'y étouffe pas, et la saine atmosphère des champs renouvelle les forces qui rendent fécond le travail. Et l'atmosphère n'est pas moins salutaire à l'âme, car l'homme est plongé dans l'œuvre du Créateur qui prépare à ses créatures des faveurs simples et égales, et les défendra contre les œuvres des hommes qui accumulent où ils se pressent, avec les besoins du luxe, les souffrances de l'inégalité et de l'envie. Le paysan est aujourd'hui, dans la nation, à peu près le seul qui n'aspire pas à changer de place et d'état. C'est où il est né qu'il préfère vivre, c'est le métier appris des siens qu'il désire continuer ; c'est dans la terre qu'ont pris racine ses espoirs, c'est elle, fertilisée

et consacrée par ses ancêtres et par lui-même qu'il a l'ambition de transmettre à ses fils.

Or la force de la vocation comme la faveur de la nature sont contredites en France par le pouvoir qui a charge d'entretenir la vie nationale. La terre a été sacrifiée à un mot, l'égalité. Pour que rien ne manque à l'égalité il a été établi que non seulement les parts des enfants seraient de même valeur, mais qu'elles seraient de même nature ; ce n'est pas assez que chacun des ayants droit ait au total autant que l'autre, il doit avoir une part identique de chaque chose dans la succession ; et peu importe si ces parts demeureront proportionnées à l'énergie, aux aptitudes, aux convenances des nouveaux cohéritiers. Chacun d'eux sur un fragment de propriété morcelée ne tirera pas de son travail le produit que l'activité de la famille unie tirait du domaine total ; les instruments agricoles qui étaient proportionnés à son étendue ne donnent plus, répartis entre plusieurs, à chàcun de ces propriétaires qu'un des services nécessaires à la culture. Car un domaine bien proportionné a une vie harmonieuse et le diviser n'est pas plus en partager la valeur que ne survivrait la valeur d'une statue si on la mettait en morceaux pour respecter la similitude des droits entre des cohéritiers. Plus le nombre de ceux-ci est considérable, plus diminuée la chance que chacun trouve sur le tronçon de terre l'équilibre entre les forces de l'homme et celles de la terre. La conséquence est que plus les enfants sont nombreux, plus ils sont réduits à vendre ce qu'ils ne peuvent plus exploiter. Et ici nouveau désavantage pour les familles nombreuses : la plus âpre et la plus inintelligente des fiscalités a établi des tarifs de vente et de partage, tels que moindre est la propriété, plus onéreux deviennent les frais, et qu'ils l'emportent sur la valeur du bien pour les petites parcelles. L'homme de la terre expulsé du sol par l'État, voilà le résultat de notre système héréditaire. Que le domaine arrondi avec tant de

persévérance dans son étendue, fertilisé avec tant de peine dans sa substance, pourvu avec tant de soin, de sollicitude de ses commodités accessoires, et devenu la réputation et la dignité de son maître soit coupé en morceaux ou vendu, c'est la faillite des espérances, des dépenses, des vertus enfouies là. Comment conserver le domaine, sinon en ne multipliant pas les futurs maîtres (1)? Si on blâme les paysans que l'amour de la terre combatte en eux l'amour de la famille, quelle sévérité n'est pas due au pouvoir qui, ayant besoin d'hommes pour cultiver le sol et pour le défendre, dans un pays où la fécondité de la terre entretenait la fécondité de la race, fait servir l'amour de la terre à la stérilité des foyers?

Ce n'est pas assez. L'ascension continue des dépenses exigeait l'accroissement des impôts. Une égalité ici légitime exigeait qu'on les demandât à toutes les ressources. Mais toujours, dans ce pays égalitaire et sans classes, il s'est trouvé des classes privilégiées devant l'impôt, après les grands propriétaires, des industriels, puis des gens de bourse, puis des ouvriers. De plus, la plupart des taxes frappent une richesse qui se cache et déçoit les prévisions. Les plus commodes, les plus solides sont les charges mises sur la loyale terre qui ne se dissimule ni n'émigre. Le paysan est donc devenu la victime de tous. C'est lui qui répare les fautes de conduite et les fautes de calcul. Il suffit à ceux qui les ont faites d'accroître l'impôt direct sur les propriétés dont la plupart sont rurales, et les recharges ont été si fréquentes que le paysan paie pour un bien égal au moins trois fois plus que d'autres contribuables. L'impôt proportionnel n'était pas assez productif; pour équilibrer

(1) « La victime principale de la législation révolutionnaire très insuffisamment atténuée par le Code civil, ce n'est pas le noble ou le bourgeois, c'est l'ouvrier qui, ayant des enfants, a dû cesser d'être propriétaire, c'est le paysan qui, pour rester propriétaire, a dû cesser d'avoir des enfants ». — H. Roulleaux-Dugage, député, *Natalité et Législation*, p. 24; Lévi, 1917.

nos dettes, il a fallu l'impôt progressif : il a été le don du xxe siècle. Il est entré en 1901 dans nos lois. Appliqué aussitôt aux successions, et cinq fois relevé depuis, il prélève sur les parents et les étrangers 34 0/0 de l'héritage. Et là ne s'arrêtent pas les menaces de ces nouveautés. Une doctrine se fait jour : il est bon que, par les droits successoraux, l'État prélève une part croissante de l'héritage, et par ces prises partielles s'essaie à la confiscation du tout. Elle a appris du socialisme allemand que toutes les propriétés privées doivent faire retour à l'État, et hier dans notre Parlement retentissait cette formule : « Les terres appartiennent à la nation (1). » De telles doctrines ne sont pas faites pour laisser inattentifs ou impassibles les propriétaires, dont les plus nombreux sont les paysans. Une augmentation des impôts qui ne leur laisse plus le bénéfice de leur rude vie et la resserre chaque année davantage, une insécurité qui les frappe dans leur affection la plus profonde et décapite leur avenir, sont les moyens les plus souverains de hâter le divorce entre l'homme de la terre et la terre.

Néanmoins, le paysan n'a pas encore perdu sa patience tenace; semeur de sa progéniture, il jette aux saisons hostiles un espoir plus durable qu'elles, et, comme la moisson des blés, la moisson des enfants se perpétue grâce aux mêmes hommes.

Lesquels? Ceux qui ont su garder intactes les vieilles mœurs contre les atteintes des lois. La famille s'est maintenue nombreuse où elle s'est maintenue groupée. En certaines contrées, l'habitude prise par les enfants de l'obéissance et de l'union sous l'autorité éducatrice, leur donne le goût de perpétuer entre tous, tant que vit le père, cette société filiale et paternelle. Ils en goûtent le double bienfait, d'abord la douceur perpétuée des affections domes-

(1) M. Compère-Morel, Chambre des députés, séance du 21 mars 1916.

tiques au lieu de ce dur isolement où chacun d'eux devrait défendre contre des étrangers son droit individuel, puis l'harmonie perpétuée entre la tenure du domaine et la force collective de la famille qui le met en valeur. Alors se trouve réalisé l'ordre où rien de cette force, même celle des plus petits, n'est perdu, où le domaine et le groupe qui le travaille grandissent l'un par l'autre, où l'abondance des enfants, au lieu d'apporter la misère, accroît la prospérité (1).

Les pays de montagnes où l'influence des villes lutte moins contre l'amour du sol natal, où la pensée reste enfermée comme le regard et se fixe sur les choses habituelles et proches, gardent les groupes les plus stables des familles paysannes.

Il y a en France plusieurs départements, ceux du Plateau central, où ce n'est pas assez pour les enfants d'être attachés à cette culture commune et réunis autour du père durant toute sa vie. Même après sa mort, ils s'entendent

(1) « De ces régions privilégiées auxquelles il convient de demander leur secret, il y en a dans l'Ardèche, dans la Lozère, dans le Pas-de-Calais, dans la Bretagne; il y en a dans certaines portions de la Savoie... La commune du Grand-Romans avait, dit le *Guide Joanne* de 1908, une population de 1.946 habitants. En 1915 elle en a authentiquement 2.050. Presque tous les jeunes gens sont mariés à 25 ans, tout de suite après le service militaire et d'après des choix déjà faits. L'immoralité y est aussi inconnue que l'alcoolisme. En compagnie on boit volontiers un verre de vin, mais on ne traîne pas dans les cabarets. Pour les 2.050 habitants, je ne vois pas qu'il y en ait plus de deux... Leur vie est toute agricole, herbagère; elle tient à demeurer telle. Ceux qui sortent de la paroisse ne vont qu'à peu de distance, et toujours pour pratiquer le même genre de vie... Viendra naturellement pour les nouveaux comme pour les anciens biens la division par l'héritage, mais les mœurs ont assez bien ménagé la transition. Il n'est pas rare que le père de famille tienne à éviter ces désaccords et les frais par un partage anticipé et à l'amiable. Plus souvent toutefois, le vieux demeure patriarcalement avec la jeune famille. » (*Au Pays des chasseurs alpins*, par Henry Joly de l'Institut, *Le Mois*, mars 1916.) Pour montrer par des chiffres combien ces mœurs favorisent la fécondité, M. Joly a bien voulu ajouter à son article cette note manuscrite : « En 1917, on a renvoyé dans leurs foyers quarante mobilisés en raison de leur âge ou de leurs charges de famille. La commune a pris la charge de leurs enfants : à eux quarante, ils avaient, en septembre 1917, trois cent trente-trois enfants vivants et présents. »

pour laisser à l'un d'eux le bien de famille et ce propriétaire unique par mandat de tous, s'entend avec chacun, pour que le régime ne fasse tort à personne (1).

D'un côté l'œuvre destructrice des lois : pour émanciper l'individu, des nivellements et des désagrégations qui séparent chaque homme de ses proches, et, pour lui faire sa part dans le brisement du patrimoine commun, réduisent en poussière la place du foyer. D'un autre côté, l'œuvre conservatrice des mœurs : en ces êtres, dont la nouvelle doctrine coupait tous liens familiaux pour les délivrer, la survivance des affections traditionnelles qui les attachaient les uns aux autres et tous au patrimoine formé par un travail collectif. Où par la force dissolvante des lois la propriété se morcelle et se pulvérise, la famille rurale diminue et se sèche dans ses racines partagées; où par la résistance des mœurs le domaine conserve ses ouvriers avec son unité, la famille reste féconde autour de lui. Les réalités supérieures aux formules fournissent une indica-

(1) Ce procédé, en usage dans quelques départements français (la Corrèze), est ainsi constaté par un jurisconsulte : «... Malgré la loi, grâce à des coutumes anciennes que personne ne conteste, on donne, du consentement des héritiers, le domaine à l'un des enfants à charge par lui de dédommager en argent ses frères et sœurs. » (*L'abaissement de la natalité en France*, par Charles Duchambron, Paris, Jules Rousset, p. 395.) Et voici en quels termes une lettre particulière me décrit la même coutume non moins familière à l'Aveyron : « Tous biens reconnaissent des familles nombreuses ayant bien mené leur barque. A la campagne le nombre est par lui-même un facteur de réussite à cause de l'économie de main-d'œuvre qu'il représente et de l'effort fourni pour le bien-être commun. Le paysan aveyronnais est très attaché à *sa terre*, à son patrimoine, et dans la crainte que la nombreuse famille qu'il est dans l'intérêt même de cette terre de fonder, ne vienne à amener la division de son bien, « il fait un aîné ». Cet aîné d'élection n'est pas forcément le plus âgé; c'est celui qui a manifesté le plus de goût pour la terre et dont les qualités et la bonne conduite offrent le plus de sécurité pour l'avenir. Cet aîné sera donc, en dépit des lois égalitaires qui nous régissent, fortement avantagé : il gardera l'*oustal et le bien* : ses frères et sœurs trouveront la chose juste et naturelle et, pour le désigner, ils diront : « Mon frère, celui de la maison, » phrase que chacun comprend.

« Cette façon de « faire un aîné » m'a paru valoir la peine de vous être indiquée comme l'un des moyens qui facilitent et encouragent ici les familles nombreuses. » (13 janvier 1917.)

tion sûre aux réformateurs qui, épouvantés par l'amoindrissement de la race, comprendront l'urgence de la guérir.

Mais dans la plus grande partie de la France les lois ont été plus fortes que les mœurs. Les foyers plus déserts se sont fait plus tristes, les travaux conduits par moins de mains familiales et plus de mains étrangères sont devenus stériles. La ville, que le paysan a appris à connaître durant son séjour à la caserne, exerce davantage sur lui les attraits des enseignements, des plaisirs, des gains plus élevés, de labeurs moins durs, d'habitudes moins grossières. Voilà pourquoi les villages se dépeuplent, voilà pourquoi le paysan se transforme en ouvrier et, dans sa profession nouvelle, trouve des raisons nouvelles de limiter sa famille.

V

Longtemps les ouvriers ne furent qu'une petite fraction détachée de la masse paysanne, et féconde comme elle. Le nom de « prolétaire » donné à ceux qui, ayant leurs bras pour toute ressource, sont astreints, pour vivre, au labeur de chaque jour, les désignait par leur vertu sociale de prolifiques. Mais deux révolutions presque simultanées changeaient les lois du devoir et celles du travail. Au moment où les tutelles sociales de l'ancien régime étaient destituées par l'indépendance solitaire de l'individu, les outils domestiques des métiers étaient remplacés par les puissantes machines des usines. Une concentration soudaine se faisait à la fois dans les capitaux des riches et dans le labeur du pauvre pour créer l'industrie moderne. Au lieu de proportionner ses efforts aux besoins d'une clientèle restreinte et connue d'avance, elle se proposa d'abaisser le prix de chaque marchandise par la surabondance de la fabrication, et de se disputer partout la clientèle par le bas prix des marchandises produites. C'est une politique de guerre appliquée aux œuvres de la paix : guerre entre divers pays, dans chaque pays entre les fabriques de chaque

espèce, dans chaque industrie entre les patrons soucieux de produire au meilleur marché, quitte à refuser aux ouvriers le nécessaire, et les ouvriers soucieux de défendre leurs salaires, quitte à arrêter, par la cherté des fabrications, la vente des marchandises. Et pour régler ces différends où se heurtent comme contraires des intérêts que leur solidarité seule bâtirait, la guerre encore, la grève, où les patrons et les ouvriers se disputent le prix de la main-d'œuvre et tiennent à ne rien se céder, l'obstination dût-elle réduire le patron à la ruine et l'ouvrier à la faim.

Or, toutes les conditions de cette lutte détournent l'ouvrier de la famille. D'abord son travail, qui le retient toute la journée à l'usine, ne lui laisse pas le loisir d'avoir un foyer. Sa demeure est l'usine et son logis la place où l'on dort et non celle où l'on vit entouré des siens. Ce logis, dans les villes où les usines se pressent pour être voisines des ouvriers, est rare, cher, malsain à la famille. Plus elle est nombreuse, plus, entassée dans des espaces trop étroits et dépourvus d'air et de soleil, elle croît chétive, anémique et menacée par la tuberculose. Ces espaces mêmes ne s'offrent pas à ceux qui les cherchent, et la coalition des propriétaires et des locataires refusent d'accepter le voisinage bruyant et destructeur des enfants. L'ouvrier lui-même calcule ce qu'il reçoit et ce qu'il dépense; avec sa paye, il vit largement s'il est seul; s'il est marié, la même somme doit pourvoir à deux existences; s'il devient père, il lui reste pour chacun d'autant moins qu'il a plus d'enfants : il a à choisir entre une existence facile, médiocre, misérable. Il est d'autant moins disposé à engager des dépenses qu'il n'est jamais sûr du lendemain. L'économie est une confiance en l'avenir; quand il pense que le jour présent est peut-être le dernier où il touche un salaire et que le lendemain commenceront peut-être les longs chômages, l'épargne lui semble dérisoire. Il croit placer mieux son gain à ne pas épargner sur ses jouissances quotidiennes. Il dépense ce qu'il gagne, mange mieux que les petits

bourgeois, boit davantage, est amateur de spectacles. Surtout l'existence des villes qui lui rend plus difficile de résister à ces tentations, accumule autour de lui bien plus de tentations auxquelles il ne peut satisfaire. Le luxe sous ses formes les plus offensantes l'obsède, le frôle, l'insulte, l'écrase, le provoque à un parallèle perpétuel entre ce qui lui manque et ce dont les passants surabondent, et ranime son grief sans cesse aggravé contre son sort.

Ce grief devenait une force le jour où le suffrage universel a fait de la multitude ouvrière une puissance. Il y avait pour les politiques une fortune à faire avec la haine sociale. La haine croît mal dans les âmes religieuses : il en fallait d'abord déraciner la foi qui entretient la paix. Rien de plus facile que propager chez les prolétaires l'incrédulité à laquelle les prédisposaient la licence de leurs plaisirs, l'humeur frondeuse de leur intelligence et l'organisation même de leur travail; car il les tenait toujours comme en une assemblée permanente où les réalités disparaissaient sous les apparences oratoires, où le sérieux avait tout à craindre du rire, où les passions d'une foule préparaient l'empire des meneurs. Là s'unifièrent les esprits dans une espérance. Les ouvriers, par les accroissements progressifs du salaire, devaient conquérir tout entier le « capital » qui n'avait pas voulu leur faire une part. L'arme — la grève — pour une telle victoire devait être maniée par des soldats résolus et tenaces. Leurs aptitudes militantes furent exactement mesurées. Pour les célibataires la souffrance était moindre et la fermeté plus facile; les autres avaient le cœur plus faible et trop prêt à capituler devant la faim des leurs; le charme du moindre foyer, la présence et la main de la femme, rendent chère à l'homme la possession personnelle des plus pauvres biens, le détachent de cette promiscuité collective où, tout étant à tous, rien ne reste plus à personne; la répulsion de la femme est instinctive contre les réformes qui la chassent de toutes ses intimités ; son doux entêtement use dans l'époux le prestige des for-

mules communistes, la présence d'enfants plaide sans cesse auprès de tous deux la cause de l'héritage contre les attaques à la propriété. La famille était donc l'ennemi, et pour la vaincre il fallait vaincre dans la femme, maîtresse du couple humain dans l'amour, le désir d'être mère. A celles qui l'étaient, force était d'ordinaire d'ajouter pour la dépense des enfants un gain au salaire de son mari. Favoriser ce goût du travail entrepris pour les enfants offrait au socialisme le moyen de travailler contre eux. Si la femme cessait d'être toute à son foyer, il suffisait d'élargir le chemin qui la conduirait hors de chez elle. On l'accoutuma à considérer ce gain, dangereux accessoire, comme le principal de sa vie; on flatta son orgueil de ce qu'elle s'élevait à devenir, au lieu de la compagne, l'égale de l'homme, on lui montra sa véritable place, non dans la demeure commune qu'elle rendait plaisante à son mari, mais dans les ateliers où elle vivait comme lui et loin de lui. De nouveaux métiers s'offrirent tout à propos, aux femmes, les tentèrent à la fois par l'argent et par l'indépendance.

Pour ne perdre ni l'un ni l'autre, la femme, dès qu'elle devint l'ouvrière, dut tout son temps à la tâche acceptée. Une grossesse, en l'immobilisant des semaines ou des mois, ne la priverait-elle pas tout ce temps de son salaire, peut-être à jamais de son emploi? On la rassure sur son droit d'être toute à sa propre vie. Les promiscuités de l'atelier, les flétrissantes leçons de l'exemple faisaient tomber la pudeur qui, chez la femme, sauvegarde la vertu par l'instinct. C'est auprès des ouvrières que fut poursuivie avec le plus d'activité la propagande de l'union libre et inféconde. C'est dans les villes industrielles que la campagne de stérilité a causé le plus de dommages. Elle y réduit de plus en plus les naissances, même dans ces départements du Nord qui sont la réserve de notre race et où la fécondité était l'honneur commun de toutes les conditions (1).

(1) « A Roubaix (Nord), écrivait le regretté professeur Duplats, de Lille

Quelle représaille contre l'inégalité de la richesse que l'anéantissement du genre humain! S'il y a dans la doctrine socialiste une noblesse, c'est l'acceptation de la lutte et de la souffrance présentes par une multitude qui se sacrifie à l'existence meilleure de ses descendants. Son effort appelle des héritiers, n'a de sens que par eux; durant la traversée du désert plus elle a de foi, plus elle doit accroître le nombre de ceux qui se partageront la Terre promise. Or, aujourd'hui ce sont les prophètes d'un ordre futur et de la solidarité dans l'espèce qui conseillent de mettre fin dès maintenant à l'espèce, proposent à leurs disciples la renonciation à la solidarité pour des jouissances immédiates, dont chacun a la volupté pour lui seul, et destructrices de l'avenir par l'amour libre et stérile, et font de la génération présente le tombeau vivant des générations futures.

C'est un mystère d'insanité monstrueuse que l'idolâtrie de la vie aboutisse à la destruction de la vie, et que l'espoir des hommes devienne le néant. Ils sont assez nombreux, cependant, pour qu'il faille chercher les raisons de leur déraison. Et cette abjecte science de la vie sans enfants, ce triste mariage de la volupté et de la mort est si contraire au créateur sourire de notre race qu'on est conduit à découvrir dans la propagande de stérilité une influence étrangère envahissante et subie.

Plus on étudie, en effet, la genèse de notre socialisme, plus on y reconnaît l'expropriation continue du génie français par la maîtrise d'un esprit tout contraire et plus fort.

(*Journal des Sciences médicales de Lille*, 1908), à la suite des conférences néo-malthusiennes, chaque année on a pu voir la natalité baisser de 200 unités, 1.000 en cinq ans, c'est-à-dire d'une égale proportion de chances de repeuplement. » — Le Dr Variot, dans la *Chronique Infantile* (septembre, octobre 1913), a fait une enquête sur place et a démontré qu'à Monceau-les-Mines les ouvriers socialistes par leurs pratiques néo-malthusiennes avaient fait baisser de cinq pour cent le taux des naissances dans leurs milieux. — Faits cités dans la brochure *La France repeuplée*, du Dr Dauchez, p. 7.

Quand des ouvriers français créèrent, en 1864, la Société internationale, ils sollicitaient, pour la conduite du socialisme qui cherchait l'unité, les aptitudes des différentes races, et préparaient l'obéissance des unes aux autres. Entre elles la hiérarchie s'établit aussitôt et très différente de ce qu'ils prévoyaient. Les Français avaient les premiers agité la question sociale, mais avec notre idéal d'indépendance et la passion de concilier l'intérêt collectif avec la liberté individuelle. Cette façon de poser le problème compliquait les solutions, et exposait nos doctrines à paraître incertaines et vacillantes en face des thèses rigides et simples comme sont toujours celles où, au lieu de ménager des intérêts, on sacrifie l'un à l'autre. Nul pays n'était plus préparé à cette simplification intellectuelle que l'Allemagne. Longtemps livrée par le morcellement de ses Etats aux infortunes des faibles, elle avait par une vocation séculaire attendu, comme son salut, un Gouvernement qui disciplinât, armât et manœuvrât toutes les énergies de la race au profit de la puissance nationale. Chez elle, les socialistes ne furent pas partagés d'affections. Dès qu'ils jugeaient utile le changement de l'ordre général, ils comptèrent pour l'accomplir sur l'Etat qui était chez eux l'exécuteur des grandes œuvres, et ils ne se demandaient pas ce qui resterait de liberté à l'individu serviteur muet de l'État. De là une réduction énorme du problème. A cette disposition historique du caractère allemand s'ajoute ce fait que les études entreprises en France par les révolutionnaires seuls furent, en Allemagne, poursuivies par des professeurs, « les socialistes de la chaire ». Ils ajoutèrent à la simplicité des thèses une puissance de méthode. Dans les congrès de l'Internationale, la lutte ne fut pas longue entre la thèse allemande qui offrait aux passions des prolétaires l'espoir d'une revanche complète, d'une omnipotence vengeresse, et la doctrine française qui d'avance amoindissait la revanche, en reculait la date et s'embarrassait dans la contradiction de ses propres désirs. La masse des

ouvriers français désavoua les siens; séduite par l'audace, la rigidité, la pédanterie des penseurs germaniques, elle les prit pour maîtres, et il n'y eut plus en France de doctrine socialiste que la doctrine allemande. Ce fut une nouveauté dans notre intellect français, si rebelle à l'asservissement, si prompt à échapper à l'outrance intellectuelle par un instinct de nature et à s'évader de l'enthousiasme dans l'ironie, que cette dévotion insatiable pour l'infaillibilité allemande, ce goût des férules maniées par des pédagogues dédaigneux. Or, les plus absolus parmi les dogmes d'outre-Rhin étaient les dogmes sur la misère nécessairement croissante des travailleurs. Ils entraînaient comme conséquence la nécessité de limiter cette misère par la limitation des enfants. L'Allemagne, traitant Malthus comme un inventeur, fabriqua de la doctrine restrictive la contrefaçon licencieuse. Elle construisit, ajusta, fourbit tous les sophismes faits pour cacher la honte de la stérilité volontaire, et elle confectionna et vendit le matériel auxiliaire de cette fraude à la nature. Le trafic était réhabilité par l'art d'offrir ces appareils de libertinage comme les appendices d'une science pédante. Et c'est ainsi que nous reçûmes de la même main la théorie et la pratique, tout fiers d'être déniaisés.

Or, autant nous mettions d'aveuglement à croire, autant l'Allemagne apportait de calcul à enseigner. L'instinct naturel de l'Allemand à tenir pour inséparables sa propre destinée et la destinée nationale le porte à la fois à se servir de l'Etat et à servir l'Etat. En attendant que le socialisme pût se servir de l'Etat, il servait l'Etat. Par sa maîtrise sur le socialisme international, la Sozial-Demokratie mettait le socialisme universel au service des intérêts germaniques. Pour reconnaître le double jeu, il suffit de constater l'usage si différent fait, en deçà et par delà le Rhin, de l'erreur universellement enseignée comme évidence, au nom de Karl Marx, la condition scientifiquement incurable du prolétariat et la nécessité pour le pauvre de

devenir toujours plus pauvre. La conséquence logique était l'implacable violence des conclusions formulées par les Allemands contre tout l'ordre social, dans les Congrès internationaux. Mais en même temps qu'il maintenait intacte la doctrine révolutionnaire pour l'exportation, le socialisme allemand perpétuait dans les pays étrangers la faiblesse par la discorde, et, à huis clos, dans la mère patrie, renonçait aux applications de cette doctrine qui gêneraient l'autorité établie. L'hégénomie allemande sur le socialisme français nous a constamment engagés dans des expériences où elle ne nous accompagnait pas. Elle avait su inspirer à nos prolétaires une impatience de révolte vaine contre les institutions existantes, tandis que par elle-même l'empire grandissait par des transactions. C'est conformément aux programmes intégraux que les socialistes parisiens faisaient la Commune et se séparaient de la France vaincue sous les yeux de l'armée allemande où le socialisme gardait ses rangs. C'est, hier, la leçon d'allemand trop bien apprise qui, même quand les socialistes français se croyaient revenus de la violence et convertis à la conquête régulière du pouvoir, chantait toujours dans leur tête le romantisme de l'esprit révolutionnaire, la colère inlassable contre les armées permanentes, l'idée fixe de substituer, toutes affaires cessantes, la guerre socialiste aux guerres nationales, toutes les vaines confiance qui voilent les périls immédiats et empêchent de se préparer contre eux. Tandis que notre socialisme, obéissant à la lettre, n'accordait à la défense de nos frontières, ni crédits, ni temps de service, ni respect de la patrie, et croyait suffisant son accord avec le socialisme d'outre-Rhin pour répondre à toute mobilisation par la grève générale, le socialisme allemand, chez lui, laissait passer les crédits et les lois militaires. Ne montrant ni rancune contre l'armée, ni indifférence pour la patrie, à la veille de la guerre, sûr de notre aveuglement, il refusait le sabotage de la force militaire ; depuis quatre années non seulement il a pris

place dans l'armée allemande contre la France, mais solidaire avec les plus fiers des Allemands, il oppose aux droits des nations, à tous les droits de la civilisation, le droit allemand.

Ce socialisme, avant tout lié à sa race, avait eu depuis des années un moyen incomparable de la servir. Le peuple qui prévoit tout, qui prépare tout, et qui tenait pour inévitable une dernière rencontre avec la France avait un intérêt sans égal : garder intacte sa puissance prolifique et réduire le nombre de ses futurs adversaires. A diminuer notre race, le parti trouvait à la fois son avantage de socialiste et d'allemand : moins il y aurait de travailleurs français, plus la conquête des marchés par les travailleurs allemands serait certaine; et moins il y aurait de soldats français plus il serait facile à l'Allemagne de réduire à la taille voulue par elle notre décadence politique. Sans doute il ne pouvait pas ne pas subir quelque contagion de ses principes en faveur de la stérilité, et, en effet, l'accroissement de la race se ralentit un peu plus parmi les socialistes que dans le reste du pays. Mais l'Etat ne leur eût pas permis, et ils n'avaient pas dessein eux-mêmes d'entreprendre les propagandes et les leçons de choses qu'ils avaient enseignées au socialisme étranger, et avec prédilection au socialisme français. Eux n'avaient pas cessé de travailler pour la race. Or, si les intérêts les plus impérieux de la race commandaient aux socialistes français de la garder intacte et à l'Allemagne de diminuer la population française, l'obstination des uns à faire ce qui leur était le plus funeste et ce qui était le plus utile à leurs adversaires a une seule explication : leur asservissement à ceux qu'ils ont servis contre eux-mêmes.

VI

Influence des lois qui, par leur concept général et par leurs détails concordants, désorganisent et découragent la famille; égoïsme social qui déconseille aux mieux traités

par la fortune l'intelligence de leur solidarité avec les multitudes les plus dépourvues de savoir, de ressources; tentation impérieuse, pour ceux que l'égoïsme social laisse sans appui, de demander secours à l'égoïsme individuel et de ne pas ajouter à leurs charges la surcharge des enfants : tout se réunit, conspire et s'accumule pour faire des paysans et des ouvriers les plus inféconds des Français. Comme leur masse l'emporte assez en nombre pour que les autres classes ne modifient guère le mouvement imprimé par elle à la race, et comme la stérilité sollicite d'une tentation partout semblable ces pauvres laborieux, le dépeuplement devait pour eux être rapide, universel et uniforme dans l'étendue de toute la France.

Or, ce dépeuplement est très inégal. Il y a des régions où la moyenne des enfants par famille ouvrière et agricole dépasse quatre et cinq, et des régions où cette moyenne n'atteint pas même un. Les statistiques des départements les divisent en deux groupes, l'un où les décès l'emportent sur les naissances, l'autre où les naissances l'emportent sur les décès; les départements où elles diminuent sont déjà les plus nombreux (1). Toutefois le partage n'est pas stable parce que, le mouvement de la population ayant perdu de son amplitude, les moindres oscillations suffisent à rompre l'équilibre et à faire monter ou descendre ces départements, des féconds aux stériles. Il est plus exact de répartir les départements en trois fractions : la plus considérable, la moitié à peu près, se compose de ceux où la race demeure stagnante avec tendance à accroître; l'autre moitié se divise en deux parts à peu près égales : un quart où la population baisse d'une façon continue, croissante, et

(1) Voici, d'après les derniers recensements, le nombre des départements où les naissances

	augmentent :	diminuent :
1909.	40	47
1910.	55	32
1911.	23	64
1912.	56	31
1916.	49	38

un quart où d'une façon également continue et encore importante la population monte. Le bassin de la Garonne, la vallée du Rhône, la Bourgogne sont les principales régions stériles; le Nord, la Bretagne, la Lorraine, le Béarn, les Cévennes restent les sources de fécondité.

Pourquoi ces inégalités?

Ce n'est pas la différence du climat et du sol, de la plaine et de la montagne qui fait la différence de l'activité génératrice : les versants septentrionaux des Pyrénées offrent les mêmes altitudes, les mêmes pentes, les mêmes cultures à ceux qui les habitent : aux deux extrémités orientale et occidentale de la chaîne la race demeure polifique, dans la région intermédiaire elle diminue. La fécondité humaine est égale dans la Lozère, la Haute-Vienne et la Corse, où la nature se ressemble si peu. La différence des occupations n'explique rien : les pays industriels ne se distinguent pas des pays agricoles, les plus prolifiques des Français sont les cultivateurs des Flandres avec les marins de Bretagne.

La différence des ressources n'est pas davantage la mesure de la natalité qui ne diffère pas, dans les régions pauvres des Hautes-Alpes et des Landes ou de richesse moyenne comme la Vendée, des contrées riches de Meurthe-et-Moselle et de Belfort. Enfin la communauté de l'origine et des traditions provinciales n'entraîne pas la répartition par ces groupes historiques des familles nombreuses ou restreintes. Nulle de ces régions françaises n'a de passé plus grand et de caractère plus personnel que l'Auvergne; le Cantal et le Puy de-Dôme sont deux noms de la même Auvergne : or, ce même volontaire et ordonné paysan, dans le Cantal, accumule, et dans le Puy-de-Dôme économise les enfants. Dans la faible étendue d'un département, d'un arrondissement, la natalité varie du simple au double. Enfin l'instinct naturel de la paternité ne suffit pas à expliquer la multiplication des enfants où ils abondent : car cet amour existe même en qui résiste à son amour de la

famille par préférence pour lui-même, et à satisfaire cet instinct un ou deux enfants suffisent : cinq, dix ou quinze sont superflus.

Les départements où la population décroît le plus vite et le plus constamment sont l'Isère, la Drôme, le Rhône, le Puy-de-Dôme, la Nièvre, la Côte-d'Or, l'Yonne, l'Aube, la Gironde, l'Ariège, l'Aude, l'Hérault, la Haute-Garonne, le Tarn-et-Garonne, le Lot, le Lot-et-Garonne, le Gers. Entre toutes ces régions, il y a une seule mais éclatante ressemblance : elles sont celles de France où les enseignements de la philosophie émancipatrice ont le plus renouvelé les esprits ; elles témoignent de leur doctrine collective dans la persévérance en leurs votes politiques, elles savent gré à leurs élus d'avoir établi dans l'État, comme les nouveaux dogmes de la foi nationale, la souveraineté de l'individu, son droit immédiat au bonheur, et supprimé Dieu usurpateur de la souveraineté humaine et ennemi du bonheur humain ; celles enfin où l'irréligion personnelle des habitants a pour preuves l'abandon général des pratiques religieuses et où les églises sont des solitudes. Cela suffit à expliquer la dépopulation. Elle est l'œuvre logique de ceux qui reconnaissent pour maître de l'existence l'intérêt personnel, immédiat, égoïste. Pour qu'ils se bornent au fils unique, il leur suffit que leur commodité soit d'avoir un héritier sans gâter l'héritage en le morcelant ; de maintenir intacts leurs aises et leur rang, de s'assurer l'orgueil et le luxe qui leur seraient interdits s'ils avaient plusieurs enfants ; la joie contenue de « pousser le petit » par un savoir plus complet, à une condition plus haute que la leur et dont ils aient la fierté. Pour se refuser même cet unique enfant et tenir le foyer soigneusement vide, il suffit que pauvres ils ne veuillent pas le devenir davantage, ou que riches ils ne veuillent pas le devenir moins, par les dépenses d'une famille, ou qu'ambitieux d'étendre leur domaine du champ voisin, de compléter leur demeure, de ne rien réduire à leurs satifactions

quotidiennes, ils préfèrent à un nouveau-né le champ voisin, le train de culture, l'extension du commerce, l'indépendance des mouvements et des plaisirs, le manger et le boire.

Les départements où ces tentations ne paralysent pas l'intérêt paternel, et où la race diminue le moins sont : le Pas-de-Calais, le Finistère, le Morbihan, le Nord, le territoire de Belfort, les Côtes-du-Nord, la Vendée, la Haute-Vienne, la Corse, la Meurthe-et-Moselle, les Vosges, la Lozère, le Doubs, l'Aveyron, les Basses-Pyrénées, les Pyrénées-Orientales, les Hautes-Alpes, la Haute-Savoie, la Corrèze et les Landes. Entre toutes ces régions aussi il y a une ressemblance : ce sont celles où se sont le moins effacées les croyances chrétiennes. Que le fait plaise ou non, il s'impose à la probité d'un temps qui se vante de croire seulement aux faits. Or, le fait, c'est que les diverses régions sont fécondes en proportion qu'elles sont croyantes. En Flandre, le catholicisme producteur de bien, même matériel, l'exemple de familles patriarcales, l'aide sociale des patrons à la multitude ouvrière, l'infiltration de travailleurs de Belgique catholiques entretiennent la fidélité générale à la famille. En Bretagne, la foi est la plus ancienne, la plus constante, la plus universelle des traditions. Les Vosges, la Lozère, le Cantal, les Hautes-Alpes sont des promontoires que l'incrédulité des plaines voisines entoure sans monter jusqu'à eux ; les Alpes-Maritimes et les Pyrénées-Orientales sont des oasis de fertilité humaine dans le désert familial de la Provence et du Languedoc ; la piété des ancêtres s'y maintient, rajeunie par l'apport d'Italiens et d'Espagnols, et ces fils de races religieuses y multiplient les foyers nombreux. Dans le Doubs, la fécondité de la population varie presque du double selon les arrondissements et les cantons ; ceux où elle est moindre sont ceux où les populations indifférentes vivent groupées autour de Montbéliard et de Besançon ; elles enfantent avec la même parcimonie que celles du Rhône, et, s'il n'y avait qu'elles,

le Doubs compterait parmi les régions dépopularisatrices : il compte au nombre de celles où se perpétue la race parce que, dans les hauteurs pastorales de la frontière, dure et s'accroît une lignée de familles aux mœurs chrétiennes (1).

Cette force est visible, non seulement dans les contrées privilégiées où ces chrétiens forment nombre et se soutiennent de leur société commune, mais aussi dans les régions inhospitalières où ils sont des isolés et s'obstinent dans leur obéissance, malgré les ironies et les sarcasmes du scepticisme stérile. S'il était possible de citer les contrées de la France où l'œuvre de la fécondité chrétienne persiste, on ne saurait étendre cet examen à chacune des familles exemplaires qui, sur la plus grande étendue de la France, vivent dispersées, assiégées, et comme cachées par la masse des familles restreintes. Toutefois, il est un moyen de saisir sur le vif quelques existences et de rendre, par leur courte histoire, visible aux moins mystiques la raison décisive et toujours la même de leur générosité créatrice. La statistique de 1914 constate qu'en France les familles comptant plus de dix-huit enfants sont au nombre de quarante-cinq. Savoir l'histoire de ces familles serait être renseigné sur celles dont la volonté la plus constante et la plus méritoire doit le moins laisser dans l'ombre ses raisons.

J'ai cherché à connaître ces familles, j'ai pu avoir quelques détails sur une vingtaine. Ce sont toutes des familles très modestes, quelques-unes d'ouvriers, presque toutes de paysans. Voici ce qui m'a été dit sur celles de dix-huit enfants :

Les Gosselin possèdent à Réville une maison et un hec-

(1) *Les Statistiques de natalité,* par J. Maitre, conseiller général du Haut-Rhin. *Réforme sociale*, octobre 1915. — A propos de ces cantons, M. J. Maître ajoute : « Ils sont précisément ceux qui économiquement sembleraient soumis à la dépopulation, puisqu'ils n'ont pas l'industrie prospère des régions d'Audincourt et de Montbéliard et sont consacrés presque entièrement aux cultures pastorales et forestières. »

tare de terre ; ils en louent cinq ou six sans autres ressources ; en dix-huit années de mariage, ils ont eu et élevé dix-huit enfants, avec la seule ambition de transmettre la rude vie qu'ils mènent eux-mêmes, de former des cultivateurs et des femmes de cultivateurs (1).

La famille des Calvez, à Moustergoat-en-Saint-Everzac (Finistère), a pu, à force de privations, élever les siens, aussi généreux de leur mort que de leur vie, car des dix-huit neuf sont partis pour la guerre, et de ces neuf deux sont morts et un est grièvement blessé (2).

Les Loison sont des métayers qui, de père en fils, se succèdent dans la même ferme et dont le propriétaire écrit « qu'ils lui font honneur ». Le curé atteste « leurs vertus patriarcales : foi, simplicité de vie, économie sévère, travail, moralité sur laquelle aucun soupçon n'a jamais plané, pour aucun membre ; sobriété poussée parfois jusqu'à la pénitence ». Le maire les déclare « des modèles de travail, de patriotisme et de charité » (3).

Les Landreau n'avaient rien à eux quand ils se sont mariés, lui âgé de 23 ans, elle de 16. Sur leur bonne réputation, seule richesse qu'ils mirent en commun, on leur

---

(1) « Après la cérémonie du baptême, le père avait coutume de saluer ainsi son curé : « A l'année prochaine. » Il a magnifiquement tenu sa parole. Et tandis que, çà et là, les jeunes épouses chuchotaient : « C'en est trop ! » et que les grands-parents du voisinage donnaient hautement la consigne de ne pas montrer pareil exemple, les époux Gosselin étaient heureux. « Un de plus à nourrir, disait le père, mais ça grandira. » « Un de plus à aimer, disait la mère, il ne sera pas moins aimé que les autres. » Et la vie de famille continuait, sans autre amertume que le souci de pourvoir aux besoins de tous. » (Note de M. le curé de Réville.)

(2) Le député du département, le curé et le maire de la commune.

(3) « Modèle de travail. La ferme de 20 hectares est aussi bien cultivée qu'avant la guerre, grâce aux jeunes filles. — Modèle de patriotisme. Quand je me présente pour les réquisitions, jamais de refus. J'apprécie cela, moi qui ai tant de difficulté ailleurs. — Modèle de charité. Un jour, une famille de réfugiés m'arriva. Personne ne veut accepter une famille entière avec enfants. Je les conduis chez le père Loison qui les accepte tous. Quand ces réfugiés sont partis pour la ville voisine où ils trouvaient du travail, leurs sacs étaient pleins de légumes et de provisions. Si je n'avais que des familles Loison, je serais le plus heureux des maires de France, et je ne le suis pas. »

prêta la somme nécessaire à l'achat de la Garnaudière, petit domaine et vieille maison. Ses deux pièces abritèrent vingt personnes, beaucoup de fatigues et encore plus de vertus, et la vie de tous est unie, cimentée dans le christianisme. C'est aussi le christianisme qui, au milieu d'épreuves très dures, maintient dans la patience et dans la gratitude les Lefeuvre, de père en fils fermiers, et du même domaine, La Dominelais, depuis plus de cent ans.

Quelques mots suffisent à raconter et à honorer la vie des Brun, « simples cultivateurs croyants et honnêtes qui ont bien peiné pour élever leurs enfants sur le petit bien qu'ils possédaient dans la Haute-Vienne ».

La peine a été plus grande encore pour les époux Bois ; leurs croyances sont mieux attestées que par toute parole par un fait : trois de leurs fils sont des religieux redevenus soldats, et l'existence de cette famille lui vaut l'estime universelle à Saint-Martin-de-la-Porte.

A Servat, dans le Cantal, les Dubois « ont élevé leur nombreuse famille dans la probité et la foi par leur seule ressource qui a été un travail assidu... Ils sont d'une moralité exemplaire ».

Les Verjat sont des ruraux de vieille souche prolifique, pauvres à cause de leur fécondité et qui ne veulent pas devenir moins pauvres en ayant moins d'enfants. L'humilité et la noblesse de leur existence apparaissent à la fois dans la grande salle de leur ferme où dix-huit couchettes alignent le long des murs leur structure multiforme, provisoire et leurs draps propres. Au centre, la grande table où il y a chaque jour du pain, d'ordinaire des légumes, deux fois par an de la viande; à un angle, un humble reposoir devant lequel toute la famille, matin et soir, demande la résignation, l'obéissance, la concorde qui rendent l'existence supportable, et pour cette existence remercie.

Les Gaudré sont des fermiers de l'Orne. Ils offrent la preuve consolante que l'abondance des enfants n'est pas toujours la misère de la famille. L'homme et la femme n'ont

jamais rien laissé perdre, ni les choses ni le temps, et économisent sur tout. L'homme est sobre et ne boit pas d'alcool, ce qui en Normandie est de l'invraisemblance et presque de l'héroïsme; il est sobre aussi de paroles, mais tout ce qu'il dit a du sens, et par suite de l'autorité. Les enfants, instruits à cette bonne école, sont devenus comme d'eux-mêmes ordonnés et respectueux, et promptement utiles à leur père. Peu à peu l'effort de tous a tiré la roue de l'ornière, puis poussé à la montée lente, mais continue. Gaudré est aujourd'hui un gros fermier. Ses besognes empiètent parfois sur les heures du dimanche. Mais sur son existence de chaque jour règnent les vertus qu'il a puisées dans une foi profonde, qu'il tient pour l'essentiel de la vie et qu'il transmet fût-ce en payant, lui si soucieux d'épargner, l'école de son choix à tous ses enfants.

Dix-neuf enfants forment la petite tribu des familles Courné dans la Mayenne, Martin dans Saône-et-Loire, Fèvre dans le Doubs.

M. Courné est un vétérinaire rural, renommé dans la région où son art fait vivre tous les siens; lui et sa femme sont des croyants qui ont élevé leurs enfants « avec le plus grand soin au foyer familial ». M. Martin n'a jamais possédé que sa maison d'habitation et une petite propriété de cinq hectares, assez pour subvenir sans risques au train d'un ménage sans enfants. Pour en avoir dix-neuf, il a fallu joindre à la culture une exploitation de bois avec tous les risques du commerce et hypothéquer le minuscule domaine de la grande famille. Mais le père n'a pas cru payer trop cher de son repos perpétuellement sacrifié l'honneur de multiplier ses enfants, enfants de France; et, aussi généreux de leur mort que de leur vie, il les a donnés à la guerre : huit sont partis, deux ne reviendront pas. Comme tous sont patriotes, tous sont croyants : le père, dans sa jeunesse, se croyait la vocation religieuse et a été six mois à Sept-Fonds; la vocation s'est transmise plus complète à un de ses fils prêtre, tombé sur le champ de bataille, et se

continue en un petit-fils de 18 ans, étudiant ecclésiastique (1).

Chez les Fèvre, l'emprise de la croyance est plus visible encore : sur dix-neuf enfants il y a deux prêtres et trois religieuses. Trouvera-t-on que c'est beaucoup? Le droit de penser ainsi appartient à ceux qui auront, comme les Fèvre, quatorze enfants pour pérpétuer la race et servir le pays.

Vingt enfants sont, dans cinq familles, la vivante preuve qu'ouvriers et agriculteurs savent être égaux dans l'honneur des paternités exceptionnelles. Les Cloarec dans le Morbihan et les Lemeunier dans Maine-et-Loire perpétuent le mariage du paysan et de la terre. « L'histoire des Cloarec, dit en les louant le recteur de leur paroisse, n'offre rien de bien extraordinaire. » Y a-t-il rien d'extraordinaire comme une tranquillité dans l'effort et un oubli de soi capables de rendre simple l'éducation de vingt enfants par un ménage de petits fermiers? Les Lemeunier sont aussi de ces familles qui prennent racine dans le sol, et ne s'enrichissent pas de sa fécondité, car elle ne suffit pas à nourrir la surabondance de leurs branches. Ils n'ont pu faire aucune économie et touchent à la vieillesse sans être sûrs de leur dernier lendemain, mais sûrs et heureux d'avoir ainsi fait leur devoir. Le Gall, manœuvre de Lannion; Briot, contremaître de tissage à Perruel dans l'Eure; Boulin, terrassier à Rebecques dans le Pas-de-Calais, n'ont pas même, eux ni leurs femmes, eu la place où prendre racine. Encore, si insuffisante soit-elle, la solde de contremaître a sa fixité : mais comment des terrassiers, des manœuvres et des femmes de ménage, au gain irrégulier, ont-ils osé entreprendre la charge, sont-ils parvenus à subvenir à la dé-

(1) « C'est assurément la famille la plus catholique, la plus pratiquante que l'on connaisse, la plus unie, donnant le plus bel exemple de concorde et d'humanité. Aussi jouit-elle de la plus grande considération dans tout le pays, respectée même par tous les gens qui n'ont pas les mêmes convictions. » (Le maire de Chenay-le-Châtel, 19 juillet 1916.)

pense de vingt enfants? Ils l'ont dit eux-mêmes : parce que c'était le devoir de leur croyance.

Deux familles ont vingt et un enfants : l'une a pour chef Camille Joffray, colon de Lodi, près Médéah, la seconde Constant Perrotey, cultivateur à Plainfaing (Vosges).

Les époux Perrotey unissent et poussent à la perfection le mérite d'être des cultivateurs traditionnels. Tous deux, aussi loin que le regard puisse voir dans l'obscurité de leurs ancêtres, sont de lignée paysanne. Tous deux descendent d'une lignée féconde : Constant Perrotey appartient à une famille de sept, sa femme à une famille de neuf enfants. Le mari et la femme sont nés dans le même village, et bien que le sol y soit rocheux et maigre, ils ont eu pour seule ambition de lui rester fidèles comme les « anciens ». Leurs enfants sont à leur ressemblance : mariés jeunes, les plus âgés demeurent près de la maison paternelle, dans des fermes à la terre avare et au foyer fécond, et l'aînée des filles a déjà donné neuf enfants à son mari. Les Perrotey ne quittent leur sol que pour le défendre. Des sept qui sont partis au début de la guerre deux sont morts, deux ont été grièvement blessés. A ce père et à ses vingt enfants toute aide de l'État avait été refusée, mais s'ils ne sont pas de ceux qui reçoivent, ils sont de ceux qui donnent. Et partout, sur toutes les épreuves de l'existence matérielle, s'étend la libératrice beauté d'une vie morale (1).

Camille Joffray aurait voulu établir sa famille sur la stabilité de la terre; il avait obtenu une concession, mais, faute de ressources, il dut y renoncer et, à mesure que se multipliaient ses enfants, il multiplia ses métiers. Aux acciden-

(1) « Perrotey, catholique convaincu et pratiquant, a toujours été fidèle à ses principes chrétiens, n'a jamais sacrifié aucune de ses convictions religieuses pour obtenir les secours officiels. Les premières années de son mariage lui ont été très dures, n'ayant hérité de ses parents guère autre chose que de ses bras vigoureux et de l'amour du travail. Les refus répétés qu'il a essuyés près de l'autorité compétente alors qu'il pensait avoir droit à certaines allocations ne l'ont pas découragé. » (Lettre du curé de Plainfaing, 18 janvier 1917.)

tels, il ajouta ceux de cantonnier et de fossoyeur, afin que la mort nourrît la vie. Mais ce dévouement à la vie engendrait lui-même la mort; la détresse était telle que l'anémie plusieurs fois a éteint dans les enfants l'existence et enfin dans la mère la force d'accoucher (1). La faim plus destructrice que l'amour paternel n'est créateur, voilà la vision, et nous n'en avons pas encore rencontré d'aussi tragique. Qui l'empêcha d'arrêter lui-même vingt fois sa charge, et de s'assurer le repos en ayant moins d'enfants? Sa foi en un devoir supérieur à son repos (2).

Moins dure a été la fécondité à la famille la plus nombreuse que j'ai à nommer, pour qui son abondance est devenue l'origine de sa petite fortune. De cette famille Amet, établie à Cornimont dans les Vosges, M. Méline a dit : « C'est une famille qu'il faudrait encadrer. » Le cadre devrait être de taille, car elle a vingt-trois enfants. L'ombre qui nous dérobe les épreuves et les mérites des humbles commence à se dissiper pour les Amet, quand un journaliste écrit : « En ce moment où on interviewe à outrance des assassins, des actrices, ou simplement des députés, je vais aller voir la plus grande famille de France. » Il y a plus de trente ans, Amet et une jeune fille se mariaient sans contrat, car on ne déclare ni sa santé, ni son amour,

(1) « Les époux Camille Joffray sont des plus méritants pour avoir, presque sans ressources, élevé une très nombreuse famille, vivant de privations, gagnant à peine pour se procurer du pain, souffrant du froid faute de vêtements et de chaussures, habitant des locaux trop exigus faute de pouvoir en louer de plus spacieux. Si sur dix-sept enfants issus de leur mariage cinq sont morts, il faut surtout l'attribuer au manque de nourriture, et si sur vingt grossesses quatre enfants ne sont pas parvenus à terme, c'est que la mère n'avait pas de quoi se soutenir suffisamment. » (Note de l'adjoint au maire de Lodi, 21 novembre 1916.)

(2) « M. Joffray Camille est catholique, et il a fait élever ses enfants dans la même religion. » (M. le curé de Lodi, 21 novembre 1916). — « On se demande comment ce père a pu élever sa nombreuse famille avec les 65 francs de salaire mensuel, porté dans la suite à 70 francs d'abord et à aujourd'hui 75 francs. — En même temps, il donnait à ses enfants les meilleurs principes de la religion catholique : l'amour du prochain et le respect de la chose d'autrui. » (Lettre de M. le président du tribunal de Batna.)

ni son courage, et ils n'avaient pas d'autres biens. Ces biens peu à peu créèrent les autres, et non seulement par les vigoureuses mains des époux, mais par les petites mains des enfants qui bien vite furent instruites à se rendre utiles. Dans cette existence commune, tous apprenaient aussi à s'aimer et à se sentir les membres d'un même corps, à ne séparer leurs existences ni de droit, ni de fait, et quand ils devinrent trop nombreux pour le seul travail offert à leur bonne volonté par l'exiguïté du domaine minuscule, ils continuaient leur glane laborieuse par les tâches qu'ils cherchaient au dehors et dont ils apportaient le gain au foyer commun. Dans cette collectivité toujours unie, les profits des aînés payaient les dépenses des nouveaux venus, l'économie de chacun accroissait en offrande incessante le bien de tous, et vingt-deux obéissances toujours soumises à une seule volonté assuraient force à cette volonté. Aussi les lopins s'aggrandirent, puis une ferme fut louée, puis le locataire devint acquéreur ; et aujourd'hui le chef des Amet est propriétaire de dix hectares, de huit vaches et d'une maison assez vaste pour loger les fils et les filles qui continuent d'accroître le domaine paternel resté le bien familial. Et si l'on cherche qui enseigna au père si obéi le précepte de son propre devoir et la constance vingt-trois fois renouvelée des sacrifices et des espoirs, on trouvera dans cette maison même, là comme chez les Vergat, à la place d'honneur l'hôte le premier accueilli, le plus écouté, le Christ devant lequel chaque jour s'agenouillent ensemble le père, la mère et les enfants.

Et comme pour compléter dans cette histoire de la famille la plus nombreuse toutes les leçons utiles à tous, là apparaît mieux qu'ailleurs la pénétration réciproque, l'influence du milieu sur l'individu et de l'individu sur le milieu. Les Amet ont, par l'exemple de leur concorde et de leur prospérité, encouragé autour d'eux les naissances, mais eux-mêmes avaient reçu près d'eux cet exemple. Les deux époux sont originaires de La Brette, ville voisine de

Cornimont, et élevé comme un signe de contradiction au milieu des habitudes nouvelles. La Brette, aux 5,650 habitants et, à l'inverse de presque toutes nos petites cités, grandit ; en quinze années elle s'est augmentée de mille habitants. Elle doit sa prospérité à la culture qui y demeure le travail préféré et à des industries tributaires de la culture, fabriques de fromage et de toile où les laboureurs trouvent, aux saisons mortes de la terre, un surcroît de gain. Ceux qui voient s'ouvrir cette destinée bornée et sûre se marient de bonne heure; et, comme les dots sont inconnues, les unions s'y décident par l'estime et l'attrait. Aussi sont-elles fécondes. En 1911, deux cent vingt-cinq familles avaient de cinq à quatorze enfants.

VII

Notre race est donc un champ de bataille où la mort et la vie se combattent. La mort a pris l'offensive et, dans la majorité des familles, marque sa victoire par la stérilité. La vie garde des places où elle est intacte et d'où elle peut regagner l'avance perdue. L'heure présente est la halte qui, dans l'équilibre des décès et des naissances, prépare la France à reprendre sa marche vers les anciennes victoires ou vers la défaite définitive. La France le sait.

Les familles fécondes sont celles où la foi religieuse survit intacte, et elles sont d'autant plus fécondes que la foi y garde plus d'empire : voilà une leçon de choses, la leçon continue des choses. Ce serait assez pour qu'elle instruisît un temps comme le nôtre, attentif surtout à l'autorité des faits.

Avant la guerre, l'orgueil de la prospérité et les mœurs de la richesse conspiraient avec l'enseignement qu'épuiser tous les plaisirs de toutes les heures est la loi de la vie. Mais Dieu a une façon de se rappeler aux sociétés qui l'abandonnent. Il détruit en elles ce qui les séparait de lui. Au temps où chacun se choisissait sa vie a succédé un

temps où la vie d'un coup a été imposée à tous par le devoir, le devoir qui la rend triste, rude, laborieuse et non seulement la désenchante, mais la sacrifie. Le scepticisme eut la surprise que les attardés se trouvassent des prévoyants. Qu'ils se fussent tenus prêts pour l'épreuve leur valut un premier retour de considération. Non qu'ils fussent seuls dévoués et braves : ce fut au contraire la beauté de cette heure que la générosité ancestrale survécut intacte chez les égoïstes de la veille : mais, si l'illogisme ajoutait à leurs vertus plus de mérite, la constance assurait à celles des croyants plus d'autorité. Surtout les croyants apportaient à la défense un secours qui ne s'improvise pas, et le plus nécessaire. Quand on vit leurs fils supporter une telle part de la charge commune à tous, ont eut quelque embarras que ces Français fussent traités en suspects. Par une intuition de ces changements, les politiques jusque-là les plus ardents aux luttes religieuses ont, au début de la guerre, en gardant pour eux seuls le pouvoir, concédé du moins les mots d'Union sacrée. Belle parole, si elle n'est pas qu'une parole, si elle est la promesse d'une réforme sincère, complète et définitive.

Les-catholiques ont mérité ces destins meilleurs, ils s'en doivent saisir pour la France.

Mais la fin de l'ostracisme n'est pas seulement pour les catholiques la restitution d'avantages individuels auxquels ils pourraient renoncer, elle est la condition d'un service national qu'ils ont à accomplir. Nulle garantie contre l'impopularité ne vaudra désormais l'apport des belles familles. La revanche des croyants est assise à leurs foyers. Et ce sera pour la civilisation même une grande victoire quand le catholicisme, trop longtemps mis en échec par la coalition des intérêts particuliers, sera réhabilité comme le défenseur manifeste des intérêts généraux.

Étienne Lamy.

LE MOUVEMENT SOCIAL CATHOLIQUE

L'héritage révolutionnaire et ses charges.

Toutes les fois qu'il se produit chez un peuple donné quelque mouvement important, religieux, littéraire, politique ou social, il y a toujours lieu d'y signaler d'une part, une impulsion sans violence, une direction droite, utile et sagement surveillée, d'autre part une tentative de déviation où, à supposer qu'on sache où l'on va, on ne va qu'à la confusion et au désordre. N'échappent à ce conflit que les nations où ne se dessine aucun mouvement d'aucune espèce et qui demeurent immobiles. Parmi les nations dont la vie est, au contraire, intense, est-il besoin de rappeler le double mouvement de la Réforme religieuse, tel qu'on l'a suivi, tel qu'on le suit encore dans le monde entier, puis le mouvement de 1789 ou mouvement de la Révolution française? Le mouvement social qu'il serait sans nul doute expédient d'étudier dans l'ensemble de la France du XIXe siècle ne pouvait se soustraire ni à la première, ni à la seconde de ces deux sollicitations. Mais un tel sujet veut qu'on en divise les principales difficultés. Bornons-nous ici à étudier la part que la France catholique a prise au mouvement social, dans cette période à la veille de se clore sur un demi-siècle, au lendemain des terribles épreuves au contre-coup desquelles aucun peuple du monde n'aura décidément pu échapper.

*
* *

« Le mouvement social », que faut-il tout d'abord entendre par cette expression? Il n'y a point ici à chercher beau-

coup. C'est évidemment la suite des efforts faits pour améliorer la vie collective des populations et l'amener au plus haut degré possible de prospérité. Sur ce point, tout le monde est d'accord. Seulement les uns — dont nous sommes, nous et nos alliés — pensent que la prospérité des nations exige la justice et la paix, tandis que d'autres, qu'il est superflu de désigner plus clairement, voient dans la guerre l'instrument nécessaire du progrès et ne conçoivent la justice que dans le triomphe et l'hégémonie du plus fort. Pour les premiers, la force est un moyen dont il serait bon de pouvoir se passer, et ils disent naturellement la même chose de la guerre. Pour les autres, la suprématie de la force procurée par le succès brutal de la guerre, est en quelque sorte une fin en soi.

De même, pour nous, ce qui est social, ce n'est pas la simple agglomération d'êtres vivant, travaillant, peinant et... péchant côte à côte, ce n'est pas le concours forcé d'hommes collaborant par contrainte à des tâches imposées du dehors, ce n'est pas l'union maintenue par les liens d'une obéissance mécanique ; enfin ce n'est pas non plus le rapprochement d'individus tenant à se dire tous égaux ; car le rapprochement ainsi entendu engendre souvent plus de conflits que de concours. Ce qui est essentiellement social, c'est la coordination des efforts mutuels, librement acceptés par les uns et par les autres en vue du bien commun.

A la poursuite de cet idéal les obstacles n'ont jamais manqué nulle part. Nous les voyons et les ressentons dans notre France si souvent agitée. Nous n'avons l'intention d'en dissimuler aucun, et nous sommes prêts à prendre hautement notre part de responsabilité. Donc, contre quelles difficultés avons-nous dû, depuis environ cinquante ans, essayer de réagir, après nous être un peu trop longtemps résignés à les supporter? C'est d'abord — rien de plus certain — l'esprit d'individualisme qui nous fut comme imposé par la rupture subite et compléte de liens jugés trop gênants pour l'unité nationale, mais aussi pour des

libertés comprenant mal la vraie nature de l'indépendance. C'est ensuite l'esprit de séparation systématique et universelle qui en est sorti dans nos lois, dans nos institutions, dans nos mœurs, dans les exigences respectives du capital et du travail trop souvent enclins à se désintéresser l'un de l'autre, dans les aspirations divergentes des différents membres de la famille, oubliant que l'homme et la femme ne sont vraiment ce qu'ils doivent être que dans la famille et par elle. Cet esprit de séparation ne se manifeste pas moins par la rupture ou le regrettable relâchement des liens destinés à unir les différentes classes, comme de l'harmonie à établir entre l'art et la morale, entre la science et la foi, et ainsi de suite. Que l'élément laïque de la vie se soit de plus en plus développé, c'était inévitable ; mais l'esprit de séparation dont il souffrait lui-même dans sa vie familiale ou dans sa vie civile lui a fait enfler de plus en plus ses exigences, ses prétentions à une action « unilatérale », son désir de domination, et par suite son hostilité envers cette religion qui lui répète en tout ordre de faits et d'idées : « Ne séparez pas ce que Dieu a uni. »

Que ces trois obstacles, qui se rencontrent partout, aient été grossis par l'action de la Révolution, que le mouvement de déviation, si difficile à isoler du mouvement sain et droit, ait semblé bien des fois nous avoir condamnés à l'impuissance et au désordre, cela non plus, personne ne le niera. Alors se dresse devant nous l'objection prévue : « Cette Révolution, qualifiez-la donc du nom qui lui convient! Ne l'appelez-vous pas vous-mêmes la Révolution française? » En effet, sans nous targuer plus que de raison de la part prépondérante que nous avons prise à l'impulsion raisonnable et bienfaisante, nous reconnaissons celle que nous avons eue malheureusement dans les excès et dans les abus. Seulement, devons-nous être les seuls à porter devant l'Église catholique le poids de deux ou trois de ces ruptures qui ont affecté, non seulement l'ordre européen, mais l'ordre universel? C'est d'abord le protestantisme, si essen-

tiellement individualiste et séparatiste; puis la franc-maçonnerie dont le nom est synonyme d'esprit de secte, d'esprit d'action occulte et inavouée, d'esprit d'accaparement privilégié, et dont la conspiration à l'étranger, en Prusse, en Angleterre, en Italie, partout, n'a jamais été douteuse; c'est enfin l'impérialisme. Mais en vérité ces trois genres d'esprit n'ont-ils pas encore plus contribué à égarer nos concitoyens que nos concitoyens n'ont réussi à égarer les nations rivales? Si l'héritier de la Révolution française a beaucoup trop conquis et annexé, il avait du moins commencé par émanciper; aussi le souvenir de ses bienfaits reste-t-il encore vivant partout comme celui de sa gloire. L'impérialisme prussien, devenu l'impérialisme pangermaniste, conquiert toujours et cherche toujours à conquérir encore. Où sont ceux qu'il ait jamais émancipés? Où sont ceux chez lesquels il ait cherché à faire prédominer l'esprit de libre coopération et de libre concours sur l'esprit d'organisation despotique, sur la convoitise orgueilleuse? Il ne s'agit pas seulement ici de la guerre dont la préméditation spontanée a été plus longue et plus obstinée encore, et de beaucoup, que n'en est actuellement la durée. A l'action internationale de la franc-maçonnerie et à celle du *kulturkampf* s'ajoute l'action internationale du socialisme marxiste, c'est-à-dire profondément matérialiste et conquérant dans l'acception la plus brutale du mot. Notre socialisme de 1848 avait eu, lui au moins, un caractère d'idéalisme, respectueux de l'esprit du christianisme dont il essayait très sincèrement, quoique naïvement, de se réclamer. Il était résolu à servir, comme il le pouvait, la liberté des peuples. Le nouveau socialisme international a réussi à faire remonter ce courant dans le plus mauvais sens, et sa propagande, cachant toujours sous de grands mots l'avidité propre à ses traditions, a infecté bien des écoles sociales en des pays égarés par leur admiration de l'organisation germanique. Mettant en avant la lutte des classes, ils ont dissimulé le plus longtemps possible leurs

projets de conquête et d'asservissement; ils ont ainsi provoqué chez les autres la guerre civile, tout en se réservant pour eux-mêmes les profits de leur guerre de race. N'oublions pas ici l'internationale du plaisir. Sans doute, on affecte de lui assigner Paris comme rendez-vous universel. Étant celui de l'élégance, de la nouveauté, de l'attrait de la mode, de la facilité des relations, de la douceur de la vie, il en accueille inévitablement les abus. Tous ceux qui aspirent à ces abus beaucoup plus qu'aux usages et aux jouissances permises de ces dons viennent donc chez nous, et ils y viennent beaucoup plus que nous ne les appelons. Il est même certain qu'ils s'y appellent les uns les autres. L'histoire absolument authentique des origines de certaines publications licencieuses et obscènes, provocations à la débauche grossière, a été suffisamment élucidée.

Et maintenant, devant cet héritage, devant les charges qu'il implique, devant les luttes qu'il rend inévitables, quel est le rôle du catholicisme français? Quelle est sa part dans la direction du mouvement social contemporain?



L'action du clergé français : ses caractères nationaux.

Sera-ce risquer une apologie trop complaisante de notre pays que de rappeler, une fois de plus, ce mot de Charles-Quint : « Les Français sont sages sans le paraître. »? L'éloge est accompagné d'une petite restriction dont nous sommes prêts à reconnaître la justesse. En effet, les apparences sont souvent contre nous ou contre une partie d'entre nous, et nous n'avons pas le droit de nous en laver les mains. Mais il est une autre partie de notre société qui ne mérite même pas cette réserve ; c'est notre clergé. Sage, il l'est. Il paraît même, quelquefois, l'être trop, en matière sociale et temporelle : mais la masse de la nation,

dans laquelle l'action de la femme française « pieuse et dévouée » selon les expressions de la liturgie, a toujours eu un si grand rôle, la masse l'a parfaitement compris. Malgré bien des ignorances, bien des préjugés, bien des écarts de la malice gauloise, elle sait que son clergé, qu'elle surveille et dont elle exige plus qu'elle ne lui donne, est digne, charitable et prêt à se sacrifier. Elle sait que ni la féodalité ambitieuse, ni la royauté absolue, ni l'esprit gallican, ni l'esprit révolutionnaire, ni l'esprit démocratique n'ont réussi à l'accaparer, à le subordonner, à obtenir de lui sensiblement plus que des concessions et des ménagements. Elle sait qu'après des oscillations dues aux divers entraînements du milieu social, il a toujours repris son équilibre et justifié l'éloge bien désintéressé de Charles-Quint. Dans l'époque présente, l'abandon total qu'il a courageusement fait de centaines de millions pour écarter tout semblant de schisme, l'élan avec lequel il est venu se mêler à l'armée nationale, ce mélange enfin, de dignité simple et de familiarité populaire, unies à la volonté de s'offrir en tout lieu, sans aucune ostentation, pour les tâches les plus obscurément périlleuses, tout cela ne pouvait manquer de provoquer dans tous les milieux une admiration sincère.

Les catholiques américains jugent, il est vrai, notre clergé séculier trop timide, trop peu confiant dans les mœurs de la liberté, au moins tant qu'il vit en France; car même pour eux, l'idéal du prêtre c'est le missionnaire français, avec ses aptitudes universelles qui lui font mettre la main à tout, au temporel et au spirituel, avec une égale gaieté et avec un égal succès.

Les catholiques belges tiennent plus que les nôtres à entretenir chez leur clergé des habitudes d'intervention minutieuse dans l'ordre économique : ils aiment le voir sortir de la sacristie et du presbytère, pour aller s'occuper du bétail et des produits agricoles, des engrais, des assurances, des maladies des porcs, des cotisations à toucher

sous peine d'exclusion, et enfin, des ligues électorales à soutenir en soutenant hautement les intérêts matériels de leurs adeptes. Ils imitent, en cela, les catholiques d'Allemagne, sans s'assujettir toutefois à cette discipline militaresque et impérialiste qui vient de faire également sombrer dans l'apologie du parjure et de la violence les groupes longtemps opposés du Centre et de la social-démocratie. Le clergé belge estime que le nôtre est un peu trop timoré, trop confiné dans la vie purement spirituelle et dans les encouragements aux petites pratiques religieuses; tandis que le clergé espagnol le dit trop accessible aux souffles de la Révolution et que le peuple italien lui reproche, au contraire, de ne pas savoir se plier aux accommodements, aux combinaisons, d'être trop sévère pour les formes variées d'une dévotion que nous qualifions d'intéressée ou de puérile, de trop subir et de trop faire subir l'ennui d'un catéchisme appris par cœur, de se cantonner enfin dans un rigorisme où l'on s'obstine à vouloir retrouver encore les marques du jansénisme.

De ces reproches si contradictoires se dégage cette conclusion, que le clergé français, approuvé en cela par les fidèles même les moins garantis contre les inconséquences et les faiblesses, a bien pour lui la sagesse et la rectitude. Oui, ces fidèles — plus ou moins flottants — le louent de s'appliquer à faire accepter et respecter le plus possible cette idée fondamentale, à savoir que nulle réforme, ni économique, ni politique, ni sociale, ne vaudra dans l'aide d'une double réforme dans la foi et dans les mœurs.

Les populations protestantes de l'Allemagne ont fait beaucoup (comme aussi les populations anglo-saxonnes, d'ailleurs) pour l'avancement des questions sociales. Elles ont surtout beaucoup fait pour la constitution de ces actions de masse que la race germanique aime en toutes choses, en commerce, en finances, en organisations universitaires réunissant à un même centre toutes les études,

générales ou spéciales et jusqu'à la théologie; bref, partout elles appliquent les méthodes de leur organisation, de leur stratégie, de leur tactique militaires. En cela, la majorité protestante a entraîné à sa suite la minorité catholique qui, à son tour, a pu donner plus d'une leçon aux disciples de Luther et aux tenants de la doctrine de l'inutilité des œuvres. C'est pourquoi, prêtres et pasteurs, habitués, du reste, à toutes sortes de manifestations collectives et populaires dans les brasseries, dans les cabarets, dans les fêtes nationales, se mêlent volontiers à toutes ces organisations où le public s'attache au déploiement extérieur de la force ainsi créée plus encore qu'à l'usage qui en est fait. Que cette force s'intensifie par la discipline et qu'elle fasse plier les dissidents, elle en aura par cela même justifié tous les efforts; et ainsi, ce qui ne devrait être tout au plus qu'un moyen, devient le but par excellence. En un pays comme la France on n'est généralement point catholique à demi, et on est habitué aux œuvres considérées comme moyens de justification et de salut pour tous. Aussi le clergé, non pas seulement approuvé, mais sollicité par la partie la plus solide de son troupeau, se mêle bien aux œuvres pour les provoquer, pour les conseiller, pour en diriger l'esprit; mais par-dessus tout il s'attache à pénétrer dans leur vie charitable et spirituelle pour aller avec elles du dedans au dehors. Il ne compte améliorer les rapports extérieurs des hommes que par l'action réciproque des vertus qu'il essaie de leur communiquer.

Notre clergé sans doute en vient souvent à s'immiscer de plus près dans la gestion et dans le maniement matériel de certaines œuvres. Tantôt c'est l'effet de certaines prétentions — pas toujours très heureuses — à des compétences commerciales ou financières dont il ne connaît pas assez les conditions. Tantôt, c'est pour lui comme un pis aller; l'indifférence ou la peur, qui endorment la plus grosse partie de ses paroissiens, lui laissent trop de loisirs; alors il essaie de les prendre d'une autre façon. Il voudrait les

attirer par l'expérience pratique de certains avantages spéciaux, intéressant leur vie de tous les jours. Dieu nous garde d'insinuer que ceux-là aient tort. Mais là où les choses sont ce qu'elles doivent être, la direction de la vie spirituelle aura toujours de quoi remplir la vie d'un bon prêtre. Cette direction, bien donnée, bien reçue, bien encouragée, bien rectifiée, ne pourra que réagir heureusement sur les œuvres extérieures en les pénétrant de l'esprit de justice et de l'esprit de dévouement.

Telle sera toujours, croyons-nous, l'attitude de l'élite sacerdotale en un pays où l'on peut certes parler de philanthropie et de solidarité (ce ne sont point là de vains mots), mais où la charité évangélique tient toujours, dans ce monde idéal d'où redescend ce que nous avons de meilleur, une primauté difficile à ébranler. Certes, les catholiques les plus écoutés de l'époque présente s'efforcent de faire une grande part, dans la formation de la jeunesse et dans le jeu des rapports sociaux, à la pression des faits contemporains, comme les syndicats, comme la presse, comme l'invasion encore grandissante de l'esprit démocratique; mais ils en reviennent toujours à proclamer l'importance primordiale de la bonne organisation des mœurs privées. « Alors, disait en 1907 un des sociaux les plus « modernes », les plus hardis, M. P. Bureau, on méditera sur cet admirable agencement des éléments sociaux, en vertu duquel les manifestations les plus secrètes, les plus cachées, les plus autonomes de notre activité libre sont aussi les plus graves et les plus fécondes par leurs conséquences sociales heureuses ou funestes; comme si la Providence voulait nous témoigner le souverain respect qu'elle professe pour nous et nous montrer qu'elle a voulu confier la prospérité des nations à la seule bonne volonté des individus. » Si c'est là le point de vue auquel entend se placer un laïque très désireux de ne point fermer sa porte aux suggestions des partis les plus avancés, comment serait-on surpris d'entendre, du haut de la chaire de Notre-Dame, en 1917,

en une fête consacrée au *travail français*, l'orateur s'exprimer ainsi qu'il suit : « Les utopistes croient que tout dépend de l'organisation, et nous disons, nous : le principal ce sont les personnes, car des personnes dépend l'organisation elle-même et à — ce qui pèse davantage — son emploi utile. D'où nous concluons que le plus urgent pour la réforme sociale et pour l'amélioration du sort de chacun, ce n'est pas l'application du système, c'est un effort moral, qui est pour tous un effort chrétien. » (P. Sertillanges.)

Devant ce rappel de mêmes vérités, aussi anciennes que la tradition évangélique, on comprend que ceux qui s'y tiennent le plus attachés apportent dans leur catholicisme social cette haute idée de la valeur de l'individu. En littérature, en art, en industrie, en commerce, en colonisation, nous sommes volontiers les hommes des idées personnelles, des inspirations, des vues originales, pour laisser les autres en profiter largement tant qu'ils veulent. En matière religieuse on voit comment prêtres et clergés cherchent à tenir en éveil ce que ce souci de la personne individuelle a d'excellent. C'est pourquoi l'action du clergé sur le mouvement social, au lieu de se manifester aussi ouvertement qu'ailleurs par des groupements de partis et par des ententes ou coalitions puissantes, procède surtout par des aides multipliées et discrètes. Qu'il se préoccupe sans cesse des misères matérielles à soulager, des douleurs à consoler, des malades à faire soigner, cela personne ne l'ignore, ni chez les mahométans, ni chez les boudhistes, ni chez les jaunes, ni chez les noirs. Ce qu'on est le plus exposé à ignorer, parce que chacun est complice de l'ignorance qui l'enveloppe, c'est l'aide donnée en secret aux pires de toutes les misères, aux misères morales, aux misères du cœur, aux misères du remords qui hésite à accepter la réhabilitation du repentir et de l'aveu, c'est l'accueil fait à qui veut rentrer au bercail sans se voir reprocher ses anciennes infidélités; c'est enfin la multiplicité de ces dévouements particuliers dont le peuple aime à se souvenir

et devant lesquels désarment peu à peu bien des préjugés et bien des haines. « Messieurs, disait un ouvrier devant une réunion peu orthodoxe, ma femme a eu la fièvre typhoïde, mes deux filles aussi, une même religieuse les a soignées; ma femme et mes deux filles ont guéri : la sœur est morte. Messieurs, c'est tout ce que j'ai à vous dire. »

Eh bien ! oui, le peuple de France est plus sensible à ces marques disséminées d'un dévouement dont les preuves échappent, pour la plupart, à la vue des nations rivales. C'est pourtant cet esprit de générosité cordiale, intime, aisément gaie, prompte à l'élan, ne laissant point passer les occasions de rendre service, prompte à l'oubli des torts et des injures, qui, dans le méandre de nos misères, nous ramène toujours vers cette sagesse que le grand monarque espagnol voulait bien découvrir en nous.

***

L'extension de l'action catholique : ses œuvres sociales.

Il était cependant difficile de s'en tenir à cette méthode de charité individuelle. Sans doute, on avait, depuis bien longtemps, des communautés; or, Dieu merci, ces communautés étaient assez développées, assez fécondes en vocations, assez empressées à envoyer quelqu'un des leurs au secours d'une misère, quand celle-ci ne venait pas d'elle-même solliciter une aide ou plusieurs aides, attendues de plus d'un côté. En dehors des communautés, c'était bien la France laïque qui avait fondé, avec Ozanam, la société de Saint-Vincent-de-Paul. On ne prétendit pas alors improviser sur une grande échelle et d'un seul coup un de ces essais de transformation radicale, comme on en a quelquefois rêvé; on ne voulut surtout pas organiser par le dehors des interventions prétendant ne rien laisser de matériel sans y mettre la main de la loi et celle de l'administration. C'eût été pour notre nation risquer de forcer son propre

talent et, par conséquent, de l'altérer plus que de s'approprier celui d'autrui. On comprit cependant qu'il y avait toujours beaucoup à demander à un travail vraiment social tendant à des collaborations mieux concertées et plus suivies, mieux adaptées à la diversité des besoins, encourageant l'union des classes et faisant tomber quelques-uns des préjugés qui les séparent artificiellement.

N'essayons pas ici, de nouveau, une énumération ou analyse de ces œuvres où notre pays n'a point cessé d'exceller. Contententons-nous de renvoyer les sceptiques aux volumes publiés par notre *Office central des œuvres de bienfaisance*. Pour cette nomenclature, sans phrases, réduite aux indications strictement nécessaires sur les buts, les besoins, les moyens d'action, les conditions d'admission, il a fallu un volume grand in-8° et très compact de 1.400 pages. A eux seuls, Paris et le département de la Seine en ont exigé un de 750. Il en a fallu un autre tout entier pour la seule ville de Rouen. Un ouvrage intitulé : *Les questions d'économie sociale dans une grande ville populeuse* (1) énumère, pour la seule ville de Marseille, en 1889 : 137 associations d'hommes, approuvées, de mutualité ; 11 associations identiques de femmes ; 67 associations mixtes ; soit ensemble 261 associations de mutualité, sur lesquelles 254, dont le nombre a pu être connu, représentent un effectif de plus de 50.000 membres. Or, dans les listes de ces associations pullulent des dénominations empruntées aux noms de saints ou de saintes et les souvenirs des grandes fêtes de l'Eglise. Ne disons rien des *Institutions d'épargne*, très nombreuses sous des noms divers ; ni des *Chambres syndicales*, au nombre de 67, ni des Coopératives de production, ni des *Coopératives de consommation*. La liste des institutions de charité catholique de Marseille serait plus longue : pour l'enfance, 24 ; pour la jeunesse, 11 ; pour les indigents, en général, 18 ; pour l'aide au travail, 13 ; mais

(1) De M. Rostand, de l'Institut.

notons que sous un seul numéro figure collectivement l'institution de 12 ou 15 ouvroirs des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; pour la vieillesse, par les soins spéciaux des Petites Sœurs des pauvres, 4 maisons. Qui visiterait à part les villes de Lille, Roubaix, Nancy, Bordeaux, Toulouse, toutes nos villes enfin, y ferait les mêmes découvertes. A Paris (1), la *Mutualité maternelle*, fondée en 1892, ne compte pas moins de 76 sections. En 1900, l'*Office* recensait 30 institutions maternelles diverses; en 1913, il en trouvait 140. Comment ne pas nommer ici l'essaim des œuvres de Mlle Chaptal et de M. l'abbé Chaptal dont les enseignements et les exemples ont rayonné de paroisse en paroisse, de quartier en quartier, y renouvelant les méthodes d'hygiène, d'assistance, de logement, de soins aux malades; fondant, au cœur des plus beaux quartiers, de véritables cités paroissiales, peuplées d'œuvres catholiques de toute nature? A la sollicitude envers les mères s'ajoute naturellement celle qui s'étend sur les petits enfants. C'est donc à simple titre d'exemple qu'il y a lieu de rappeler les plus connues de ces institutions: la *Pouponnière* (1890), l'œuvre des *Consultations pour nourrices* (1892), l'*Œuvre du bon lait* (1899-1905), etc.

Mais les enfants ne sont pas toujours avec leurs mères et dans des familles intactes. Contre les ravages de la mort, les œuvres catholiques ont multiplié les nouveaux orphelinats, dont beaucoup, ceci est à noter, appartiennent à des sociétés autonomes déjà existantes, comme la *Société d'économie sociale*, qui recueille, fait élever, place et dote en Tunisie de jeunes garçons orphelins; comme l'*Avenir du Prolétariat;* comme l'*Association des ouvriers et employés des chemins de fer français* (dont un groupe très important, les *Cheminots catholiques*, célèbre chaque année une grande fête dans la basilique de Montmartre); comme

---

(1) Voir le travail de M. Plantet, donnant un aperçu sommaire, au nom de notre bel *Office Central*.

l'*Orphelinat du livre*, fondations tenant à la fois de l'œuvre et de l'entreprise, et dont leurs chefs ont voulu perpétuer les bienfaits pour leur corporation tout entière.

Non moins triste que la mort prématurée, non moins affligeante pour le développement régulier du progrès social, est la culpabilité juvénile. S'est-on borné ici à des statistiques et à des appels à la répression ? Non. On a créé de nouveaux patronages : patronages de préservation, patronages d'apprentis, patronages périodiques de colonies de vacances (qui ayant débuté en 1839 avec quelques enfants, ne comptaient pas moins de 420 œuvres spéciales en 1912). Viennent ensuite : l'*Union pour le sauvetage de l'enfance* (1888) ; la *Ligue fraternelle des enfants de France* (1895), etc., etc. Puis, ce sont les patronages de relèvement en faveur des jeunes adultes ; le patronage de la Société Félix Voisin en faveur des engagés volontaires libérés de la tutelle administrative, qui, reconnu d'utilité publique en 1881, s'étend aujourd'hui sur des milliers de pupilles. C'est sous la même inspiration que se sont fondés le *Patronage de l'enfance et de l'adolescence*, le *Comité de défense des enfants traduits en justice*... Dans cette lutte contre la redoutable maladie sociale qui s'appelle le crime, avons-nous réussi ? Toutes les nations ont à faire ici leur examen de conscience et leur *mea culpa*. Partout, sous l'influence de la vie urbaine, des concentrations ouvrières, de la mobilité de populations et de bien d'autres causes d'ordre universel, la criminalité, et particulièrement la criminalité juvénile, a augmenté. Il y a eu cependant des intervalles de rémission. Dans ce mouvement ascendant qui a entraîné nos populations comme toutes les autres, nous avons eu, en France, trois périodes où l'on pouvait espérer un meilleur lendemain. La dernière est allée de 1896 à 1900 : elle a donc été courte, comme on le voit, ainsi que l'avaient été celles de 1856 à 1860 et de 1872 à 1875. La plus ancienne, je crois l'avoir établi, fut due, certainement, à tout un ensemble de réformes et surtout d'œuvres nées de la con-

fiance réciproque de la nation et du système du second Empire, avant ses défaillances. La seconde fut le résultat du grand essor de la science et de la pratique pénitentiaire, provoqués par les travaux des hommes d'élite de l'Assemblée nationale : y contribuèrent beaucoup les applications, alors correctes et loyales, de notre loi de juillet 1850. La plus récente fut caractérisée par l'adoucissement, sinon par l'abrogation expresse des lois de Jules Ferry ; par l'appel, trop vite étouffé, à un « esprit nouveau », enfin et surtout par la floraison si remarquable des œuvres dont on vient de lire un trop rapide et trop incomplet résumé.

En tout cela — et c'est là la raison de ce qu'il y a de si abrégé dans ce rappel — l'esprit social de la charité s'est moins borné que jamais aux interventions individuelles et aux visites à domicile, si nécessaires que celles-ci lui semblent devoir demeurer partout et toujours. Notre Société de Saint-Vincent-de-Paul, mère et inspiratrice de tant d'œuvres de charité, avait débuté par les visites à domicile. Elle tient à les conserver fidèlement. Elle y a successivement ajouté, à son propre compte, 32 secrétariats du peuple, 48 comités de mariage, sans compter les colonies de vacances, les bureaux de placement gratuit, les fourneaux économiques, les comités pour l'extension de l'œuvre des jardins ouvriers ; bref, un rayonnement qui, parti de Paris avec Ozanam, s'étend aujourd'hui à 140.000 membres, distribuant annuellement 18 millions de petits secours dans le monde entier.

Dans tout cet essor, la charité catholique française, insistons-y, n'a donc jamais entendu renoncer à l'action individuelle exercée d'homme à homme, d'âme à âme. Elle a même inventé des formes nouvelles, comme l'*Œuvre des catéchismes* et comme l'*Œuvre des visites aux malades des hôpitaux*, instituées par les dames du monde. Mais elle a parfaitement compris qu'il fallait accentuer aussi le caractère social du mouvement. Elle l'a fait dans les œuvres consacrées aux *groupements provinciaux à Paris ;* elle l'a

fait dans la *Ligue patriotique des Françaises*, dans la *Protection de la jeune fille*, dans l'*Œuvre des gares*, et ainsi de suite. Elle a compris de mieux en mieux que, si l'une des plus fâcheuses déviations du mouvement de 1789 avait été de briser toutes les associations existantes et d'interdire même tous essais libre d'entente et d'union entre les intérêts, il appartenait à l'élite sociale de réagir, d'encourager et de favoriser l'harmonie des activités nationales. Après quatre-vingts ans d'individualisme, la tâche était difficile; on avait à lutter contre bien des préjugés et des défiances, contre la résistance ou l'inertie de conservateurs trop limités et contre les témérités de réformateurs incroyants comme de réformateurs croyants, assez ardents, les uns et les autres, pour ne pas reculer devant l'impossible. De beaux efforts furent accomplis : ceux même qui n'ont pas abouti complètement au but visé par les promoteurs ne seront certainement pas stériles.



Les doctrines anti-révolutionnaires. Le Play et son école.

L'œuvre et la doctrine ne peuvent pas être séparées. Si elles ne peuvent guère être également unies dans les mêmes proportions, chez un même homme ou chez un même groupe, elles doivent l'être dans l'ensemble de la nation et au cours de chacune des grandes périodes de sa vie. Suivant une parole, en apparence très hardie, d'un des personnages les plus sociaux dont nous allons avoir à parler, « l'erreur est plus funeste encore que le vice à la prospérité des sociétés ». Frédéric Le Play se plaçait là surtout au point de vue humain et temporel. Il n'eut pas été désavoué par l'Eglise. Elle est toujours, non pas certes indifférente, mais clémente envers les faiblesses individuelles; elle les voit dues partout aux mêmes entraînements, mais trouvant partout la même force de ralentissement dans les désenchantements, dans les déboires, dans l'expérience de l'âge, dans

le sentiment des exemples qu'il faut bien se décider à donner à ses enfants.

Elle est plus vigilante et plus sévère envers ces erreurs qui viennent rompre les traditions, fausser toutes les conceptions de la vie, renverser les valeurs morales, et qui, par les séductions de leurs vraisemblances et par les interprétations qu'elles favorisent, lancent tout un peuple ou tout un siècle dans des voies de désordre religieux, ou politique ou social, quand ces trois genres de désordre ne s'unissent pas et ne s'accroissent pas l'un par l'autre.

Aux erreurs et aux excès de la Révolution, la société française avait cherché bien des remèdes. Après les prophètes du passé qui, comme Joseph de Maistre et de Bonald, avaient entrepris de restaurer les traditions nationales, était venus les Saint-Simoniens qui avaient demandé à l'industrie et à ses guides naturels, c'est-à-dire aux sciences mathématiques, le moyen de rendre à la France l'union dans la propérité. Auguste Comte réagit puissamment, sinon de son vivant, du moins par le succès posthume et croissant de ses idées, à démontrer que la théorie condillacienne et toute la philosophie du XVIIIe siècle avaient été des agents de négation et d'anarchie. Un de ses plus grands efforts tendit à établir la subordination des sciences, systématiquement classées, et la subordination des divers éléments sociaux, au premier rang desquels il plaçait la famille. Ce groupement des sciences, il le complétait par la création de la sociologie, appelée depuis lors à de grands développements ; et dans le groupement des faits psychologiques il subordonnait l'intelligence à la moralité, la raison au cœur, la moralité à la religion. C'est malheureusement ici que son génie s'égarait lamentablement, puisque cette religion, c'est lui-même qui entendait l'organiser et la fixer en dépossédant le catholicisme pour s'emparer à son profit de l'armature ecclésiastique... Arrêtons-nous.

Sorti de la même école que Saint-Simon et ses adeptes, mais s'engageant bientôt de lui-même dans l'étude et dans

l'expérimentation des faits proprement sociaux, Frédéric Le Play travailla plus que personne à la rectification de ces tentatives. Il ne partit pas précisément du catholicisme intégral et conséquent avec lui-même : il y aboutit. Si les successeurs de de Bonald ont été amenés, non pas à une simple apologie de nos traditions prises en bloc et acceptées comme un pur don qui ne se raisonne pas, mais à une révision critique, impartiale et toutefois bienveillante, de ce que ces traditions avaient d'essentiel et de vital; si le mélange de raisonnement absolu, de romantisme et d'industrialisme qui enivra un instant tant de puissants esprits se clarifia et s'épura sous l'action de faits d'un caractère positif bien expérimenté ; si de l'étude objective de ces faits, matériels, économiques, moraux, sociaux, religieux, ressortirent avec éclat des vérités que l'on était périodiquement en danger de méconnaître ou d'oublier, en tout cela, l'action de Frédéric Le Play fut décisive.

Elle le fut également auprès de ceux qui, tout en admirant les progrès de l'économie politique et du succès avec lequel elle a établi véritablement des lois naturelles de la production et de la circulation des richesses, restaient un peu inquiets de ce qu'elle semblait avoir d'inflexible et autoriser d'indifférence. Le Play fit tomber ces craintes en créant, à côté de l'économie politique, l'économie sociale, qui, elle, attribue encore plus de prix à l'amélioration du producteur qu'à l'amélioration de la production. Si, d'ailleurs, on cherche quelle est celle des deux qui aide le mieux l'autre, c'est incontestablement la seconde. Ici s'est ouvert, à l'appel du maître et sur ses indications, un champ qui doit de plus en plus reculer ses limites et accroitre sa fécondité.

Le maître n'a pas dû être moins bien accueilli de ceux qui se posaient, avec une certaine anxiété, ces deux ordres de questions : faut-il tout conserver? faut-il tout réformer? comment réformer? — puis se demandaient : où sont les autorités que je dois consulter et écouter dans les questions où le dogme me laisse libre? Quelles sont les classes vrai-

ment supérieures sur lesquelles je dois me guider et que je dois suivre?

La réforme, a proclamé Le Play, est toujours nécessaire en tout champ d'activité humaine. Elle comprend trois parties : avant tout, réforme de soi-même, de son esprit d'attention, de son courage, de sa bonne volonté; en second lieu, retour à l'esprit de ce qu'on avait eu le tort de sacrifier dans des heures d'engouement pour des destructions à tout le moins excessives et sans discernement; enfin imitation — sous réserve des adaptations nécessaires — de ce qui, à l'étranger, s'est montré efficace pour la prospérité nationale.

Qu'il y ait dans un État, qu'il ne puisse pas ne pas y avoir des autorités qui commandent, rien de plus incontestable. Mais à côté de celles-là, devraient intervenir les autorités qui persuadent. Assurément, il semblerait souhaitable que les deux espèces n'en fissent qu'une; mais il faut bien admettre que les premières ne peuvent pas commander en tout et partout et que, par conséquent, l'œuvre des secondes est considérable.

En ce temps de démocratie débordante où on lutte contre toute autorité, le mot de Le Play a été souvent très mal compris. On a voulu y voir un sens archaïque, timide, immobilisant, ennemi de l'esprit d'initiative et de l'esprit de gouvernement par soi-même. Or, c'est exactement l'inverse qui est la pure vérité. Dans Le Play, l'autorité sociale, est-ce le fonctionnaire? Le plus souvent, c'est l'homme qui a répugné à en être un. Est-ce l'homme qui se contente d'être un brave homme, bon père et bon époux, bon chrétien même, mais en ce sens restreint, qui remplit individuellement ses devoirs obligatoires et recommande sentencieusement de faire de même? Non, si cet homme-là se retranche le plus qu'il peut de la vie sociale, s'il aspire à une tranquillité achetée au prix d'un désintéressement mal entendu.

L'autorité sociale, est-ce l'homme qui a réussi dans son industrie, dans son commerce, dans sa carrière? Non, s'il

y a réussi trop exclusivement pour lui et pour ceux qui le touchent de tout près, s'il s'est contenté de dire : « Que les autres fassent comme moi, je leur ai donné l'exemple de la fortune acquise à la force du poignet. » Il ne peut y avoir là d'autorité sociale, parce qu'il n'y a là rien de social ! Il y a, dit le maître, trois espèces d'autorités, les autorités naturelles, telles que celles de la famille, les autorité publiques qui sont chargées du gouvernement, enfin les autorités sociales; et ces dernières, où les chercher? « Chez les individus qui sont devenus, par leurs propres vertus, les modèles de la vie privée, dans toutes les conditions, sous tous les régimes, chez ceux qui, dans leurs foyers et leurs ateliers, par la simple pratique de la loi de Dieu et des coutumes de la paix sociale, ont conquis l'affection, le respect de tous ceux qui les entourent. » Oui, dans leurs « ateliers » mais en prenant ce mot dans son sens le plus large, c'est-à-dire dans leurs fermes, dans leur propriété, dans leur commerce, dans leur régiment, dans leur usine, sur leur navire, dans leur syndicat, dans leur groupe quel qu'il soit... et, enfin, dans leur paroisse.

En un sens, ces hommes qui font autorité doivent constituer une classe à placer au-dessus des autres, mais classe ouverte, mobile, société d'égaux ou plutôt de personnes faisant régner l'harmonie, laquelle est infiniment plus facile à définir et à assurer que l'égalité. Comment faut-il donc caractériser les classes supérieures et les classes inférieur? Le voici : « Classe supérieure, ensemble de personnes qui emploient surtout leur temps et leur ressources dans l'intérêt de la classe inférieure et du public... Classe inférieure, ensemble de personnes employant exclusivement dans leur propre intérêt ou dans celui de leurs famille le temps et les ressources dont elles disposent. »

Cette belle doctrine renferme assurément quelques parties accessoires qui ont vieilli. Le Play, qui tient avant tout pour l'activité individuelle, se défiait un peu trop des associations aspirant à constituer des entreprises collec-

tives. Il ne pouvait prévoir de son temps ni l'ampleur du mouvement syndical et son irrésistible poussée, ni la possibilité de former des groupements de capitaux par petites sommes accumulées et mises en commun. On lui a reproché de trop compter sur le patronage — qu'on a appelé le paternalisme. Encore faut-il se souvenir de cette déclaration : « Sous sa forme parfaite, le patronage volontaire ne vise pas à se perpétuer, il voudrait se rendre inutile en acheminant les ouvriers vers l'indépendance. » — Malgré cette réserve à ne pas oublier, on a jugé qu'il tenait encore trop à certaines formes surannées, dit-on, de la propriété rurale, à la constitution de familles-souches auxquelles il aurait volontiers imposé des règles trop minutieuses. Beaucoup refusent aussi de s'attarder à son vœu d'établir, malgré le code civil, la liberté absolue de tester. Tout cela, en effet, peut se discuter. Reviendra-t-on, au moins, dans un nombre respectable de milieux, à une petite et à une moyenne industrie plus familiales, cultivant un apprentissage domestique? Se contentera-t-on, dans l'intérêt évident de la continuité des entreprises, d'une extension raisonnable de la quotité disponible dans l'héritage du père de famille? Fera-t-on aux travailleurs des villes et des champs des situations assez honorées et assez pleines de sécurité pour tempérer chez leurs enfants leur ardeur immodérée vers les grands centres ou vers le fonctionnarisme? A chacune de ces questions, il n'y a qu'une réponse : c'est possible, c'est souhaitable, nous ne savons présentement rien de plus.

Mais ce que nous pouvons affirmer c'est que dans la partie même la plus originale de sa doctrine, Le Play a donné de ces maximes lapidaires qui méritent d'être consacrées par l'attention et par l'adhésion universelles : « La paix sociale est le critérium du bonheur. Le bien, c'est le bonheur dans la paix et dans l'accord des âmes. Le mal, c'est l'inquiétude dans l'antagonisme et la haine. La vie privée imprime son caractère à la vie publique. La famille

est le principe de l'Etat. Le but suprême du travail est la vertu et non la richesse. En analysant les faits et en remuant les chiffres, la science sociale ramène toujours les vrais observateurs aux principes de la loi divine. »

Il n'est guère de philosophie, il n'est guère d'enseignement qui, à la longue, ne se condense en un petit nombre de conclusions qui se détachent des systèmes et vivent ensuite d'une vie à part dans la conscience de l'humanité. Dans le public, même éclairé, de quoi vivons-nous? De quelques maximes de Socrate, de Platon, d'Aristote, d'un ou deux aphorismes des stoïciens, de quatre règles de Descartes, de trois ou quatre lignes de Kant, de quelques maximes d'Auguste Comte. Le tout, enveloppé, vivifié et fixé par l'Évangile, voilà notre commun capital, que nous monnayons ensuite pour en faire valoir les intérêts. A ce trésor précieux, le fondateur de la Société de l'économie sociale, de la Réforme sociale, des Unions de la paix sociale, a certainement ajouté sa part. Sommes-nous seuls, en France, à le penser? Pour remettre en lumière la popularité du maître, avons-nous besoin de recourir aux campagnes si remarquées de Maurras et de Paul Bourget? Non. Sans en donner d'autres preuves, nous savons, nous lisons chez les économistes et sociologues les plus marquants de l'Allemagne, que, pour eux, il n'y a en France que deux écoles qui comptent : celle des purs économistes et celle de Le Play. Ce n'est pas que l'Allemagne soit bien disposée à ici accepter nos tendances : elles sont aux antipodes des siennes. « Les notions de liberté individuelle, de propriété, de droit, de contrat, ne sont, dit le professeur Wagner, ni des modes éternels, ni des conditions nécessaires de toute organisation économique, mais les résultats ou les produits du milieu social. » Assertion bien germanique et bien commode pour ceux qui se flattent d'être passés maîtres dans l'organisation... de tout ce qu'on voudra, ou plutôt de tout ce qu'ils veulent. Assertion encore dont les socialistés élevés dans le culte de Karl Marx ont entendu faire leur

profit en écrivant : « La méthode religieuse consiste à mettre des principes à la base des institutions ; la méthode scientifique consiste à mettre des institutions à la base des principes. »

On nous permettra de confier simplement ces rapprochements aux réflexions de nos lecteurs.

***

L'Œuvre des Cercles, *M.* de *Mun*.

Encore moins de paternalisme, encore moins de confiance dans la vertu du patronage, plus de crédit à faire aux ouvriers, plus de confiance surtout dans la vertu de l'association, plus d'exigences pourtant à l'égard de la loi et des pouvoirs qui en disposent, telle paraît bien avoir été, avec des nuances, l'esprit des promoteurs du mouvement social contemporain qui ont pris la suite de Le Play. Ils n'en ont pas répudié l'héritage. Il sera même permis de dire qu'ils en vivent ; mais enfin c'était leur droit de ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire et de le faire valoir selon des méthodes à eux.

En attendant que certaines contradictions s'effacent, que des excès de zèle se tempèrent et que divers malentendus se dissipent, on peut, dès aujourd'hui, parler de l'*Œuvre des Cercles ouvriers* sans risquer même de froisser personne. Au lendemain de 1871, les hommes qui y mirent les premiers les mains avaient le droit de concevoir, chacun de leur côté, des espérances diverses à l'endroit de ce que l'Assemblée nationale, très librement élue, pouvait restaurer une fois de plus dans la nation, dans son gouvernement et dans ses lois. De là, sans doute, chez plusieurs, une ardeur un peu inconsidérée à munir d'avance d'attributions plus étendues un gouvernement réparateur destiné à faire de ces attributions un usage conforme aux promesses les plus élevées, donc bienfaisant et salutaire. Se plaçant, tou-

tefois, très sincèrement, au point de vue social, plus qu'à un point de vue politique, ils se concentrèrent vite sur un plan de réformes n'entamant point la liberté des partis; car ceux-ci allaient en se subdivisant de plus en plus.

Dans une brochure intitulée : *Quelques mots d'explication*, postérieure de quelques années aux premières manifestations du groupe, on s'appliquait très heureusement à rompre tout lien entre l'œuvre nouvelle et le socialisme d'État. Celle-là se donnait même comme en étant l'ennemie naturelle de celui-ci. « Il faut le rappeler sans cesse, y était-il dit, le socialisme d'État est le produit naturel et inévitable de l'individualisme, c'est-à-dire d'un régime dans lequel la rupture des liens sociaux a entraîné la destruction des corps sociaux spontanés de la nation et des groupements naturels formés par le voisinage ou l'intérêt commun. Ce régime est le nôtre depuis cent ans, et il n'avait été que trop bien préparé par la prédominance que l'ancienne monarchie avait donnée au pouvoir central. Dans l'écroulement des corporations, des franchises communales, de l'autonomie provinciale, l'État seul est resté debout, en face d'une sorte de désagrégation, et il s'en est emparé progressivement par la bureaucratie et le fonctionnarisme. Le terrain est ainsi tout prêt pour l'établissement pacifique et légal du socialisme. A ce mal, je n'aperçois qu'un remède, l'organisation corporative. »

Ce texte, ainsi délimité, est devenu, ne disons point banal, mais presque populaire. Il a certainement contribué pour une grande part à communiquer plus de vigueur à un grand nombre d'idées qui, bon gré, mal gré, travaillent, elles aussi, à entrer l'une après l'autre dans les faits. Quand il a fallu en venir aux réalisations pratiques, ont commencé les résistances ; mais celles-ci, sans finalement annihiler, loin de là, ce qu'il y avait de fondamental dans cette déclaration, ont contribué à en préciser, puis à en rectifier quelques tendances.

« L'organisation des corporations », que fallait-il entendre

par là? Dans ce noble élan qui leur fit quelquefois dépasser le but

Trans finem jaculo nobilis expedito,

les promoteurs s'appliquèrent trop à diminuer et les droits et les bienfaits de la liberté du travail. Ils ne voulurent voir dans la liberté de la concurrence — si favorable au progrès général et aux intérêts des consommateurs — qu'une simple permission laissée aux capitalistes d'exploiter les ouvriers. De 1880 à 1885, on la donne comme « la grande erreur. » Quelques-uns recommandaient prudemment la fondation de corporations dignes de servir d'exemples encourageants, contagieux, dignes par conséquent d'être « publiquement reconnus. » Plusieurs allèrent plus loin et, interprétant à leur idée le mot assez obscur et très discuté alors de « publiquement », demandèrent la corporation obligatoire : ils y voyaient le seul moyen décisif d'arrêter toute concurrence à l'intérieur des groupements ouvriers d'un même pays. Mais en supposant résolues les difficultés effrayantes d'une contrainte consignant dans une même corporation les catholiques, les protestants, les israélites, les libres penseurs, les anarchistes et aussi les ennemis de la routine ou de l'uniformité, il y a la concurrence internationale avec laquelle il faut bien compter. Qu'un même État puisse plier à l'unité corporative tous les travailleurs du pays qu'il gouverne et administre, admettons-le. Mais comment empêcher l'étranger de faire baisser les prix par la baisse même de ceux qu'il offre au marché universel? En un discours du 19 mai 1889, à la Chambre des députés, M. de Mun ne craignit pas de faire un pas de plus et de dire : « Il n'est pas possible de faire une législation vraiment préventive des abus du travail sans aboutir à la nécessité d'une législation internationale des travailleurs, j'en suis absolument persuadé. »

Nous venons de prononcer là le nom de l'homme qui a le plus honoré cette campagne et l'a le plus imposée à

l'attention générale par la franchise militaire de ses allures que tempéraient, sans l'affaiblir, la suprême distinction d'un homme de race et la charité d'un fervent chrétien. S'il ne fut ni le métaphysicien ni le sociologue de la société des *Cercles catholiques d'ouvriers*, il en fut l'orateur puissant, toujours sur la brèche et profondément respecté de tous. S'il était allé jusqu'au bout de sa pensée dans l'entraînement de sa foi et de son éloquence, il eut montré comment la véritable autorité universelle, la seule désintéressée, la seule absolument juste, ne peut être autre que l'autorité du souverain Pontife. Mais le Pape lui-même n'aurait-il pas répondu, comme le Christ, qu'il n'est pas le juge de ces partages?

En août 1908, une tentative était faite pour amener au moins une entente internationale entre les ouvriers chrétiens des divers pays. Des délégués allemands, autrichiens, belges, suisses (avec une ou deux unités venues de Suède, de Russie, d'Italie), se réunirent à Zurich pour y jeter les bases d'une entente, en vue « d'améliorer la condition des travailleurs, au double point de vue du salaire et de la durée du travail, de garantir le respect de l'ouvrier et sa santé ». Aucun délégué français ne fut signalé à Zurich. Quant aux Allemands, qui prirent aussitôt la tête de la réunion, ils proposèrent de centraliser les syndicats d'un même pays en une fédération qui, elle-même, se placerait sous la direction d'une « commission syndicale internationale ». Le tout serait « interconfessionnel ». L'œuvre déclarait laisser à d'autres l'éducation religieuse, sociale et politique de l'ouvrier. Pourquoi la France se tint-elle et eut-elle raison de se tenir en dehors de ce mouvement, d'ailleurs éphémère, on le comprend tout de suite. Les éléments avancés avaient déjà leur internationale, dont le mot d'ordre était malheureusement plus net et la propagande plus résolue, donc plus efficace, au sein des masses populaires. La combattre au nom de l'indifférence religieuse et d'une apparente neutralité politique, était-ce bien là un moyen de salut? Malgré

de grandes et tenaces illusions, l'ensemble de notre pays ne pouvait pas ne pas entrevoir l'action conquérante qui, sous couleur d'internationalité, envahissait tout, subjuguait tout, s'appliquait donc à domestiquer toute internationale, la noire, la blanche et la rouge. Nous voyons aujourd'hui ce que cette « organisation » a fait du « centre » et a fait de la social-démocratie. Très peu de temps avant la guerre un congrès international de police tenu à Monte-Carlo proposait, par les délégués allemands, la constitution d'une justice internationale, avec un parquet international, une police internationale... La majorité de la réunion sut montrer qu'elle était fixée sur l'étendue et la nature des perspectives qu'une telle organisation ouvrirait à l'espionnage allemand.

Pour transformer ces utopies et ces plans trop intéressés en des projets sérieux et bienfaisants pour tous, il eut fallu remonter d'un bond au régime sous lequel l'Europe se confondait avec la Chrétienté et où le pouvoir pontifical obtenait des populations latines une confiance singulièrement disputée d'ailleurs et singulièrement entamée par l' « Empire ». Ou bien encore il faudrait faire franchir à notre société universelle tout le champ de luttes et de désordres qui nous sépare d'un état de choses où il n'y aurait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. D'ici là, l'œuvre patiente et sensée consistera longtemps à préparer et à cimenter une à une des ententes partielles pour la répression de toutes les traites, pour une assistance internationale, pour un échange croissant de procédés humains, sans oublier, bien entendu, la protection de la propriété privée et la protection des neutres. On voit si nous avons besoin ou non de reprendre avec nos alliés bon nombre de problèmes que l'organisation germanique était en voie ou de supprimer ou de truquer à son bénéfice.

L'Œuvre des Cercles, pour en revenir à elle, voyait surtout son idéal chrétien. Pour le réaliser, elle voulait compter sur l'action de l'État et elle résumait ses vœux dans cette

proposition : « L'ordre social chrétien est le respect et l'exécution des lois de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église par l'État et dans l'État. » (Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers. Conseil des Études. *Questions sociales et ouvrières*, in-8°, V. Lecoffre, 1883, page 21.) Ce qui fut de plus en plus élaboré dans l'État et par l'État, ce fut le respect et l'exécution des lois maçonniques d'un côté, des prétentions collectivistes de l'autre. L'Œuvre des Cercles et ses projets de corporations obligatoires se heurtaient ainsi à trop de difficultés théoriques et pratiques, internes et externes. Elle se recueillit donc, en attendant de se transformer.

Les polémiques qui venaient de se clore cédèrent la place à beaucoup d'études de théologie thomiste et à des propagandes comptant surtout sur l'accumulation bien ordonnée des faits partout recensés (nous nommons là les si utiles publications de l'*Action sociale* de Reims). Qu'en est-il resté? Un grand esprit de conciliation finale, commandé d'ailleurs par les immortelles encycliques de Léon XIII et par quelques instructions concordantes qui ont suivi. Il en est resté la démonstration expérimentale de ce fait, que toutes les forces conservatrices, anciennes ou nouvelles, traditionnelles et réformatrices, devaient, à l'époque présente, se grouper en un programme commun, comprenant avant tout : la liberté d'association, sans autre exception que celle des malfaiteurs, donc l'appel au droit commun en toute matière civile et temporelle, l'union des classes, la restauration de l'esprit de famille avec tout ce que cet esprit suppose, entretient et affermit.

***

L'entrée en scène de la jeunesse. — Le Sillon et l'Association de la jeunesse catholique.

C'est maintenant la jeunesse qui va entrer en scène. Tou-

tefois, la scène n'était pas restée vide. Lorsque après avoir éprouvé, comme elle le dit elle-même, « certaines difficultés intérieures et extérieures » et avoir ainsi suspendu son action propre et originelle, l'Œuvre des Cercles se réveilla, elle eut, de 1911 à 1913, quelques réunions. Là elle tint — non sans motifs — que c'était d'elle et de ses initiatives que dataient la remise à l'étude de la si grave question de l'apprentissage, puis la fondation de cercles d'études, puis les secrétariats sociaux, puis la suite des efforts pour acclimater parmi nous les syndicats trop suspects et trop abandonnés à la propagande socialiste.

Venons surtout aux œuvres qui allaient confier le tout à une action moins engagée dans les anciennes disputes et animée cependant du même esprit à la fois populaire et chrétien. Il y avait beaucoup de vrai dans ces lignes de *l'Action sociale* de Reims de 1911 (page 45) : « Ce serait une erreur de croire que l'on fondera des syndicats catholiques à effectifs sérieux avec les éléments existant parmi les travailleurs adultes; nous venons trop tard ou trop tôt. Les syndicats projetés ne trouveront de recrues que dans les patronages actuels. » Oui, et ils devaient y trouver aussi des guides plus rapprochés d'eux et de leur âge, donc plus rapprochés de leur mentalité par tout ce que la jeunesse française a volontiers de familiarité, de désintéressement, d'ouverture d'âme. C'est dans ces dispositions que *l'Association catholique de la jeunesse française* arrêtait ses premiers statuts, remontant au mois de mai 1886. En mars 1887, son Bulletin publiait un programme d'action où se lisait ce qui suit :

« Réunir et préparer les éléments des corporations futures qui seront créées, elles aussi, sous l'inspiration et sous la tutelle de l'Église et exerceront dans l'ordre économique et social une puissante et salutaire influence », tel est le but. « Ainsi, ajoutait-on, l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers trouvera en nous des auxiliaires pour la formation des syndicats professionnels catholiques. » A cette assem-

blée étaient représentés 17 groupes, comptant ensemble plus de 800 adhérents. Dix-sept ans plus tard le nombre des groupes était de 633 et celui des membres d'environ 30.000. A la veille de la guerre, ces chiffres avaient certainement augmenté.

Pour avoir une idée exacte de ce mouvement et le comparer aux mouvements analogues de l'étranger, rappelons une fois de plus que l'esprit français aime une certaine diversité, qu'il ne s'engage pas uniformément dans un groupement unique et vaste. Il craindrait d'y trouver bientôt ou des divisions trop accentuées ou une direction trop dictatoriale, chacun de ces deux inconvénients étant fait pour provoquer l'autre; il craindrait surtout — et ceci est sage — de permettre à une surexcitation jalouse et sectaire de l'autorité gouvernementale, de tout arrêter d'un seul coup, en frappant d'interdit une œuvre n'ayant qu'un seul corps et une seule tête. Aussi quand l'unité du dogme religieux et l'unité de l'Église ne sont point en jeu, notre esprit national admet-il la diversité des initiatives et des groupements. Nous pourrions mentionner ici bien des œuvres sociales subsistant côte à côte, comme l'*Union fraternelle*, comme l'*Association des patrons catholiques du Nord*, comme l'*Association des propriétaires chrétiens*, comme celle des *Publicistes chrétiens*, comme *La plus grande Famille* et bien d'autres. Arrêtons-nous davantage à la coexistence, un instant très commentée, de la *Jeunesse catholique* et du *Sillon*.

Le *Sillon*, fondé par l'ancien élève de l'École polytechnique, bien connu, M. Marc Saugnier, s'imposait tout particulièrement à l'attention publique vers 1902. Les jeunes gens étaient profondément convaincus de cette vérité, que la démocratie sans religion est une utopie périlleuse. Or, jusque-là, politique démocratique et politique anticléricale semblaient inséparables et se coalisaient, en effet, très bruyamment dans les manifestations collectives des partis. L'idée essentielle du *Sillon* fut qu'il fallait

briser ces préjugés. Dans ses *Cercles d'études*, il formait avant tout une élite de jeunes, connaissant leurs devoirs religieux et les pratiquant ostensiblement, à la caserne et dans l'atelier comme ailleurs. Ils rencontrèrent tout d'abord, à côté de certains étonnements et d'heureuses marques de sympathie, des résistances très vives. Aussi s'attachèrent-ils, avec la formation d'une *Jeune Garde*, à s'assurer, dans les réunions publiques, le respect de leurs attitudes et de leurs paroles.

De cet essai de conciliation si désirable entre l'esprit démocratique et l'esprit catholique, se cachait cependant, on l'a bien vu, plus d'un piège; car l'esprit de concession et de largeurs a ses périls, et l'esprit de corps a aussi les siens.

Le 13 septembre 1904, le Souverain Pontife, recevant une délégation importante de cette jeunesse, lui disait : « Ne vous laissez pas décourager, si tous ceux qui professent les mêmes principes catholiques ne s'unissent pas toujours avec vous dans l'emploi des mêmes méthodes qui visent un but commun à tous et que tous doivent atteindre. Les soldats d'une puissante armée n'emploient pas tous les mêmes armes ni la même tactique; tous cependant doivent être unis dans la même entreprise, maintenir un esprit de cordialité fraternelle et obéir promptement à l'autorité qui les dirige. Que la charité du Christ règne donc entre vous et les autres jeunes gens catholiques de France. Ils sont vos frères; ils ne sont pas contre vous, mais avec vous. Quand vos forces se rencontrent sur un même terrain, soutenez-vous les uns les autres et ne permettez jamais qu'une sainte rivalité dégénère en une opposition inspirée par les passions humaines ou par des vues personnelles et peu élevées. Il suffit que vous ayez tous une même foi, une même pensée, une même volonté, et la victoire vous sera donnée. Recevez-en pour gage la bénédiction apostolique. »

Pouvait-on remarquer en effet quelque rivalité entre ces deux groupes? Sous les vœux paternels et cette commune

bénédiction n'y avait-il pas un petit avertissement motivé? Il pouvait l'être par un peu trop d'émulation, avec des divergences qui, en effet, ne tardèrent pas à s'accuser. Dans l'opinion générale et dans celle même qui prévalait à l'étranger, l'*Association de la jeunesse catholique* passait pour plus bourgeoise, avec un mélange d'aristocratie; elle paraissait plus fréquentée par les étudiants et surtout par les anciens élèves des collèges libres. Le *Sillon* était donné comme plus populaire, comme plus aimé par les jeunes séminaristes et les jeunes vicaires, plus ouvert à un large recrutement. Un de ses défenseurs les plus distingués, Fonsegrive (1907), faisait bien résonner en sa faveur cette note préférée : « Le *Sillon*, disait-il, a une grande œuvre à accomplir, on pourrait dire l'œuvre des œuvres, celle de faire pénétrer dans notre France républicaine l'esprit d'une démocratie véritable, de donner aux masses une éducation civique, de leur infuser les mœurs de la liberté. Les fondateurs du *Sillon*, en parlant de l'âme qui leur est commune, ont parfois excité des railleries. C'est cependant cette âme inspiratrice qui fait la vie du *Sillon*, a assuré son succès, le vrai! celui qui ne se traduit pas en applaudissements, en honneurs ou en titres, mais qui se manifeste par la modification du milieu sur lequel les sillonistes veulent agir. Tant que les prétendus démocrates ne seront que des autocrates, tant que toutes les opinions ne seront pas tolérées, tant que la liberté de la parole ne sera pas respectée, le *Sillon* aura à faire son œuvre. Elle n'est pas encore près de finir. »

A ce couplet entraînant et à ses variations, l'*Association* avait répondu d'avance en 1903 : « Largement ouverte à tous, les éléments intellectuels lui sont fidèles, groupes d'étudiants, de lycéens, de collégiens, voire de séminaristes; mais les éléments populaires s'y pressent en foule. Certaines unions, celles de l'Orléanais et celle de la Vendée, sont, en majeure partie, composées de groupes ruraux; de même, certaines confédérations du Nord et du Pas-de-Ca-

lais. Certaines autres comprennent presque exclusivement des ouvriers mineurs; d'autres encore des ouvriers métallurgistes. » Quant au public et quant aux anciens, ils pouvaient bien observer que le groupe se disant le plus démocratique avait une organisation plus unitaire, puisque le fondateur demeurait le président perpétuel, tandis que la jeunesse catholique renouvelait le sien tous les deux ans. Mais enfin ce sont là des détails, et des détails qui eussent été faciles à corriger. Ce qui est incontestablement plus grave, ce qui a bien montré où était le péril, c'est que Pie X a dû condamner le *Sillon*... Nous avons le devoir d'en bien comprendre le pourquoi.

Déjà Léon XIII avait montré que le mot de démocratie, trop répété, trop pris comme signe de ralliement, cachait mal une préférence exclusive pour le gouvernement populaire direct; qu'il impliquait une sorte d'exclusion contre toute autre forme de pouvoir, soit civil, soit sacré; qu'un tel état d'esprit paraissait trop restreindre la vertu de la religion chrétienne aux intérêts de la classe populaire, même à ses seuls intérêts matériels. Bref, si on gardait le mot, il fallait l'épurer de tout sens politique partial, se souvenir que les classes supérieures ne sont pas moins utiles que les autres à la conservation et à l'amélioration de l'État. Les fondateurs du *Sillon* avaient cru échapper à toute critique dogmatique en se donnant, avant tout, comme des jeunes gens ne se réunissant que pour étudier : ce qui les ralliait, c'était leur méthode, leur désir de chercher, d'apprendre en commun. Mais ces généreux jeunes gens ne pouvaient pas avoir la prétention de rester toujours jeunes; avec l'âge devaient cesser les privilèges et commencer les responsabilités. Était-ce alléger ces dernières que de s'ouvrir si largement à des influences parties de ligues neutres, de ligues protestantes, de ligues confondant, sous prétexte d'alliance, les confessions les plus diverses? Le modernisme théologique était au bout de toutes ces tentatives de fusion dont on a pu dire à très bon droit : « Dans ces réunions où

l'on s'en tient à ce qui est accepté à la fois des catholiques et de tous les protestants, le protestantisme, qui est une diminution du christianisme intégral, n'a rien à retrancher [donc rien à perdre] de sa conception religieuse, tandis que le catholicisme n'apparaît que mutilé. » Dans son enthousiasme juvénile — d'une juvénilité un peu trop prolongée — le *Sillon* se flattait de pénétrer à son tour les milieux les plus divers, d'y faire apprécier son esprit, d'y faire régner partout, grâce à lui, un esprit de coopération dégagé de toute distinction, de toute subordination. Certes, tous espéraient bien que des exemples de leur dévouement et de leur collaboration fraternelle sortirait la meilleure apologétique. Ils ne s'apercevaient pas que les dissidents, ainsi conviés à une collaboration intime, se disaient qu'il est bien superflu de renoncer, soit à leurs affirmations, soit à leurs négations antérieures, et que les unes et les autres doivent désormais être indifférentes à tout le monde. Que les uns et les autres se contentent donc partout et en toute chose d'un idéalisme généreux et qu'ils oublient tout ce qui divise. Or, qu'on y fasse bien attention, ceci allait se conclure, non sur des questions d'hygiène ou de médecine, mais sur des questions soulevées par des jeunes gens catholiques, en vue de succès catholiques. « Qu'est-ce qui va sortir de cette collaboration, disait l'encyclique de Pie X (du 25 août 1910)? Une construction purement verbale et chimérique où l'on verra miroiter pêle-mêle et dans une confusion séduisante, les mots de liberté, de justice, de fraternité, d'amour, d'égalité, et d'exaltation humaine! Le bénéficiaire de cette action sociale cosmopolite ne peut être qu'une démocratie qui ne sera ni juive, ni protestante, ni catholique, une religion (car le sillonnisme, ses chefs l'ont dit, est une religion) plus universelle que l'Église catholique, réunissant tous les hommes devenus enfin frères et camarades. Étrange renversement des idées! c'est l'Église qui serait la bénéficiaire de l'action sociale, comme si les plus grands économistes n'avaient pas reconnu et démontré

que c'est l'action sociale qui, pour être sérieuse et féconde, doit bénéficier de l'Église ! »

L'immense majorité des Sillonnistes fut certainement surprise et émue de voir sortir ainsi de son école des propositions qu'à coup sûr elle n'avait ni prévues, ni explicitement adoptées. Le fondateur, aussitôt suivi par tous les siens, montra qu'on n'avait pas trop présumé de sa générosité, de son dévouement, de son désir absolument sincère de rester catholique. Il fit donc sa soumission. Il la fit de telle sorte qu'on a pu espérer sans illusions que ses grandes qualités et les vaillantes dispositions de ses camarades ne resteraient pas longtemps sans produire de nouveaux fruits pour l'avenir de notre pays. Est-il besoin de le dire ? Les condamnations qu'il avait encourues subsistent toutes entièrement. Le nouveau Sillon s'en souvient toujours et c'est à ce titre qu'il revit. Tout récemment, en effet, au printemps de 1917, se formait, à la place du Sillon disparu, un *Sillon catholique* lequel, comme le disent ses nouveaux répondants, ne veut plus laisser son bon grain étouffé par l'ivraie, car il sera débarrassé de celle-ci, et le bon grain lui restera. Sans doute le *Sillon catholique* ne répudie ni son tempérament démocratique, ni son amour de l'apostolat. De la démocratie il nous donne déjà la définition suivante : « La démocratie est le régime qui donne à chacun sa part active dans la vie sociale et politique ; elle stimule les énergies en conduisant chacun à faire l'éducation de ses responsabilités et à prendre connaissance de l'intérêt général. » Cette définition est irréprochable. Celui qui nous la donne au nom de l'œuvre, bénie par le cardinal-archevêque de Paris, nous explique que, dans un tel régime, la place des élites veut être soigneusement réservée pour un apostolat dont le mot d'ordre, après la plus entière soumission aux décisions de l'Église sera : dévouement, humilité, abnégation.

La diversité des ordres religieux au sein de l'Église catholique a toujours été jugée utile et féconde, parce

qu'elle répond à la diversité des dons et des grâces dont parle saint Paul. Comment donc pourrait-on ne pas applaudir à la résurrection d'un groupe qui, sans rompre l'unité là où elle est nécessaire, peut attirer, retenir, encadrer des caractères qui ne se sentiraient pas aussi bien appelés vers d'autres formations?

L'*Association de la jeunesse catholique*, elle, poursuit le cours de sa vie expansive et vigoureuse et qui donne depuis longtemps déjà des fruits d'une parfaite maturité.

Bon nombre de ses jeunes présidents, nommés par leurs camarades à tour de rôle, continuent brillamment, dans la presse, à la Chambre, quelques-uns dans le clergé, d'autres dans des situations variées et toutes des plus honorables, la propagande à laquelle ils s'étaient initiés au cours même de leurs études. Il suffira de citer ici ces vaillants qui s'appellent Roquefeuil, Bazire, Zamanski, Paul Lerolle, Gerbier, formés sous la direction si généreuse et si sage du vénéré P. Tournade. Ils retrouvent maintenant tout près d'eux, ces autres apôtres qui, comme l'abbé Desgranges, comme l'abbé Beaupin, comme le directeur de l'ancien *Sillon* d'Epernay, René Lemaire, n'ont eu qu'à rester eux-mêmes pour rétablir le lien entre toutes les formes de l'orthodoxie nécessaire.

Ces groupes de jeunesse ont, comme le remarqua de bonne heure Brunetière, assuré à la France un premier bienfait, celui de supprimer radicalement ce respect humain dont souffraient bien des familles isolées au milieu de l'ancienne bourgeoisie ou romantique, ou voltairienne. Ils ont su rendre un second, celui de munir de méthodes, de travail et de réflexions précoces la générosité naturelle des jeunes Français, en les orientant du côté d'une activité préservatrice. Ils leur en rendent une troisième, en leur donnant cette conviction contagieuse, que les questions sociales doivent être étudiées scientifiquement l'une après l'autre et résolues l'une après l'autre. Qu'ajouter encore? Ils ont habitué les esprits à croire de bonne heure que quand

on est catholique, il faut l'être intégralement et qu'on ne peut pas l'être pour soi tout seul. Des générations achemineront à leur suite bien des esprits à persévérer dans cette conception de la vie nationale qui vient de faire ses preuves avec tant d'éclat. Elles feront aussi triompher, espérons-le, la vraie conception de la vie familiale, adultérée par tant de tristes séductions. En tout cas, ces générations dussent-elles être plus longues à produire tous leurs effets, l'élite issue d'elles croîtra et se multipliera ; un jour ou l'autre, elle s'assurera ainsi une prépondérance qui transformera la société française.



Double campagne sur les caractères des œuvres ou mixtes ou séparées.

Les sociétés partielles dont nous venons de parler étaient des sociétés d'études. Mais, comme nous l'avons rappelé, elles versaient chaque année dans les familles catholiques des hommes qui s'empressaient de se mêler à leurs aînés pour travailler en commun au bien social. De là des créations de caractères nouveaux. Les unes et les autres ont été accompagnées de certaines campagnes de conférences où nous allons retrouver deux sortes de tendances distinctes et déjà connues de nous.

L'une incline à assurer le bien général par des concours d'ordre général, sans aucune acception de personnes ou de croyance. Ceux qui la favorisent aiment à répéter que le Christ est mort pour tous les hommes, que tous les hommes ont droit, non seulement à la vie, mais à la justice, que ce qui est juste est juste en soi, que « le dogmatisme catholique ne domine pas plus les études et les œuvres sociales qu'elle ne domine l'arithmétique et la mécanique », que qui recommande et pratique le contraire donne à penser qu'il entend faire des œuvres sociales de simples moyens en vue d'une fin, en vue d'une conversion à la foi que l'on

préfère et qu'on veut faire partager ». Or, ajoute-t-on, cela n'est point digne. « Ce qui est bien est bien, et on doit le faire sans aucune préoccupation, même religieuse. Etant bonne par elle-même, l'œuvre s'accorde avec tout ce qui est bon, et tout le reste est donné par surcroît (1). »

L'autre tendance s'applique à rappeler que ce qui est d'ordre spirituel ne se prête pas, comme ce qui est d'ordre mathématique ou mécanique, à des abstractions d'où serait éliminé tout ce qui n'est pas strictement approprié aux fins élémentaires d'un travail donné. Dans la nature humaine, tout doit aspirer à être une nature de plus en plus civilisée. Or, comme l'a rappelé l'autorité suprême de l'Église, il n'y a pas de civilisation sans morale, pas de morale sans religion et, enfin, pas de vraie morale sans la vraie religion.

Ces deux conceptions se sont un instant heurtées chez les catholiques, à la faveur d'une confusion. Bon gré, mal gré, si l'on ne veux pas être confus, il faut distinguer ; car mettre les œuvres sociales sur le même pied que les occupations matérielles, que le soin de la nourriture, de l'argent, de la conduite des services publics, est tout de même exagéré. On s'étonne d'avoir rencontré cette tournure d'esprit chez des hommes qui, en sens inverse, ne voulaient plus reconnaître de « lois naturelles » en économie politique, tout aussi bien que chez des esprits d'une autre trempe, aux yeux de qui ces lois ne permettaient même pas qu'on essayât de les diriger vers des fins meilleures en modifiant les conditions contingentes, mobiles, donc perfectibles, de leur action demeurant elle-même immuable et absolue. Un instant la confusion prit un caractère assez singulier. C'était un religieux, fils de saint François d'Assise, qui réclamait une « union des honnêtes gens sur le terrain des affaires », et qui voulait qu'on apprît indistinctement à qui se présenterait la gestion et le commun usage de certaines

(1) Communication de M. Fonsegrive au *Sillon* de 1907.

institutions comme les caisses rurales destinées à procurer un crédit raisonnable à qui désirait travailler. Dans ces conditions, disait-il, on ne doit considérer que la qualité de de travailleur et les conditions d'honnêteté, de régularité, dans lesquelles elle se montre aux yeux. D'autre part, c'était un laïque, on peut presque dire un technicien qui soutenait avec passion qu'une caisse rurale, fondée par des catholiques, devait s'ouvrir aux seuls catholiques et être dirigée dans des fins nettement catholiques. On trouvera sans doute naturel que celui qui a l'honneur d'écrire le présent travail, reproduise ici, en le précisant, l'avis qu'il avait été amené à proposer en 1907 (1). En pareille matière, disait-il, l'uniformité absolue n'est pas possible. Il est d'abord de ces groupements inévitables qui ne méritent pas le nom d'œuvres : ce sont de ces rencontres où ne se trouvent engagés que des devoirs stricts, imposés par l'autorité publique, ou que des intérêts spéciaux qu'on ne peut servir qu'en unissant son action à ceux qui entendent les servir eux-mêmes. Il n'y a de croyance à faire intervenir ni dans la police, ni dans les réclamations entre contribuables, ni dans les pétitionnements contre la fraude, contre le vol, contre l'ivresse publique, contre la licence des rues, et ainsi de suite. Encore une fois, ce ne sont pas là des œuvres, pas plus que les entreprises, privées ou publiques, ayant pour fin ou l'alimentation, ou l'habillement ou la construction des maisons. Quand la conscience religieuse est intéressée et qu'il s'agit de satisfaire à ses exigences par des concours appropriés, c'est autre chose. Accueillir et encourager également certaines fins naturelles ou d'un ordre social très général, c'est bien ; mais dès que s'y ajoutent des intérêts spirituels pouvant diverger, il y a lieu à réflexion. Les catholiques, par exemple, doivent-ils entrer dans une ligue luttant pour le repos hebdomadaire, mais

(1) A propos d'une consultation ouverte par le *Sillon* et où M. Fonsegrive avait exposé l'opinion qu'on a vue ci-dessus.

professant l'indifférence pour le choix du jour et se refusant à demander le repos dominical? Peuvent-ils se joindre à une ligue travaillant à la reconstitution de la famille légale, mais se contentant du mariage civil et prenant son parti du divorce? Entre ces deux groupes de cas bien distincts s'en offrent d'autres où il est plus difficile de savoir jusqu'où doivent aller ou l'esprit d'accommodement ou l'esprit d'intransigeance. Tels sont, si l'on veut, ceux de la protection de la jeune fille, de l'organisation de l'apprentissage, du patronage des libérés, de l'organisation de la presse et de ses moyens d'information. De plus en plus, ceci est certain, les catholiques se rendent compte qu'en ces œuvres mixtes, si spécieux que soient les motifs à invoquer en faveur de leur caractère ouvert, ils risquent souvent d'être dupes ou de favoriser l'indifférence dogmatique. Ils trouvent plus expédient de créer — autant qu'on le peut, — des œuvres marquées nettement ou franchement du caractère qui est le leur. Rien n'empêche ensuite, loin de là, l'œuvre catholique de se mettre en rapports, sur un ordre du jour déterminé, avec une œuvre d'une autre confession ou neutre, en vue de fins communes à tous et conformes à la loi naturelle. Les discussions sont alors bien délimitées, elles ne remettent pas en question ce qui ne doit pas y être remis. Chacun parle et chacun vote en parfaite sécurité, et les ententes justes, nécessaires, qui en résultent n'en sont que plus certaines d'être respectées. Depuis quelque temps, on a vu souvent, et non sans profit, de ces unions très utiles contre la multiplication des cabarets, contre la propagande anarchiste, contre les pratiques néo-malthusiennes, etc. Il est toutefois indubitable que Pie X a insisté en faveur d'une préférence à donner aux œuvres résolument catholiques. C'est dans cette voie que les catholiques français semblent bien s'engager. Il est permis de croire qu'en le faisant, avec la prudence et la discrétion voulues en toutes choses, ils mettront dans leurs propres délibérations plus de liberté, plus d'esprit de décision, plus d'em-

pressement à étudier sous tous leurs aspects les questions qui les intéressent. Ils ne sacrifieront rien cependant de ce que exigent la concorde nationale, le succès commun de toutes les réformes dont le suprême devoir de la charité commande de procurer, le plus qu'on le peut, le bienfait à tous.

*
* *

L'État français et ses interventions sociales les plus récentes. Attitude des catholiques.

Les problèmes soulevés dans les pages qui précèdent en enveloppent un autre qu'il a déjà été facile d'apercevoir. Il ne suffit pas d'entreprendre des campagnes réformatrices. Il faut essayer d'en perpétuer l'action et les résultats dans des institutions durables. A coup sûr, nos sociétés catholiques, anciennes ou nouvelles, n'ont guère d'action directe sur la confection de nos lois : les milieux où ces dernières se confectionnent sont assez connus, ainsi que le caractère de ceux qui s'y coalisent. Mais, enfin, l'opinion nettement exprimée, fortement justifiée, compte encore pour quelque chose. On obéit au pouvoir parce qu'on doit lui obéir, mais on a le droit de l'avertir et de lui signaler ses fautes. Les pétitionnements, les études appuyés sur des faits et sur des chiffres, la contagion des convictions, la révélation d'une force qui se contient, mais ne s'en consolide que davantage et avec laquelle il serait trop téméraire de ne point compter, tout cela peut arrêter à temps bien des écarts. Disons-le enfin, toutes les lois que nous critiquons ou dont nous nous défions ne sont pas foncièrement mauvaises. Si imparfaites que nous ayons le droit de les juger, il en est que nous devons soutenir, surtout si nous pensons pouvoir les amender. Telles ont paru être aux catholiques la loi sur le repos hebdomadaire et la loi sur les retraites ouvrières (la loi des syndicats méritera d'être examinée tout à l'heure à part).

Le progrès social peut être réalisé par une double action, celle de la loi proprement dite et celle de la coutume, améliorée librement par des groupements d'initiatives et par des œuvres. La distinction devenue si banale entre les droits et les devoirs a amené bon nombre de catholiques à étendre beaucoup l'intervention de la loi et, par conséquent, celle de l'État. Léon XIII avait bien dit : « Les lois ne doivent entreprendre que ce qui est nécessaire pour réprimer les abus et écarter les dangers. » Nos interventionnistes trop zélés vont plus loin, parce qu'ils posent devant eux la conception abstraite et idéale du pouvoir qui vient de Dieu. On pourrait se permettre de répondre, en modifiant légèrement les vers si connus :

Le pouvoir vient de Dieu, sans doute,
Mais il faut convenir aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Le pouvoir spirituel et religieux auquel les catholiques obéissent ne change pas, et ils le savent : ils voient donc, en toute sécurité, s'en développer les conséquences, toujours d'accord avec la parole divine. Dans le pouvoir civil, que rien ne retient, puisqu'il s'attribue la souveraineté et qu'il croit que « quand la loi a parlé, la conscience doit se taire », il y a lieu de faire des réserves. Justifiées par quoi? Par sa prétention de vouloir régler tout de la même façon sur tous les points du territoire, par l'habitude qu'il prend de céder devant les violents et de leur sacrifier les pacifiques, par le mépris qu'il affiche et qu'il pratique pour des œuvres ne demandant pourtant pas mieux que d'alléger et de rendre plus fructueuses les tâches qu'il tient le plus à organiser lui-même.

Donc, pour les catholiques, le repos hebdomadaire ne devrait pas être seulement une mesure d'hygiène, ni même — ce qui est déjà mieux — une simple marque de respect pour la dignité du travail et pour les exigences de la vie de

famille. Ce doit être un appel à un libre épanouissement de la vie de l'esprit et de la vie du cœur. Quels sont ceux qui y répondent le mieux et qui invitent le mieux les autres à y répondre? Ce que veulent les gens, selon les idées de la majorité légiférante de 1906, c'est s'amuser. Mais dans le siècle où nous sommes, on ne s'amuse pas sans mille artifices et mille combinaisons qui exigent — d'autrui — un travail encore plus compliqué que d'habitude. Pour eux, « avoir son dimanche », c'est pouvoir se transporter ici ou là, pouvoir dîner au restaurant, aller au théâtre, au café-concert, au cinéma et autres distractions. Mais dans chacun de ces « lieux de plaisance » sert un personnel qui, lui aussi, voudrait bien avoir son dimanche; et celui qui voudrait avoir la jouissance intacte de son dimanche religieux n'est pas une quantité négligeable. On sait comment le pouvoir s'est trouvé embarrassé dans son système de « dérogations » qui n'a finalement satisfait personne. Avec la souplesse de ses œuvres et la condescendance maternelle de ses dérogations, l'Église s'entend présentement, quant à elle, à concilier les nécessités. Avec elle, le dimanche est vraiment un repos, repos pour le corps, repos pour l'âme, repos pour les soucis. Devant Dieu, tout se calme, les inégalités s'effacent, la fraternité rêvée devient une réalité. Ce que les catholiques réclament de l'Etat, c'est donc qu'il n'enlève pas à l'Eglise et à ses œuvres la liberté de le suppléer dans bien des cas et de l'aider dans beaucoup d'autres, sans quoi le repos hebdomadaire laïque dégénère souvent en un genre de fatigue plus épuisant que le travail journalier.

Sur la question des retraites ouvrières, les catholiques furent indubitablement divisés et la discussion de la loi fut signalée par des controverses assez vives. Fallait-il passer outre à la résistance des ouvriers eux-mêmes qui, pour des motifs de valeur fort inégale, repoussaient, ont continué même à repousser, par la force d'inertie, le bénéfice de la loi? D'autre part, les patrons qui, surtout dans les grands centres, comme le Nord et Lyon, comprennent

un nombre imposant de catholiques, étaient autorisés à craindre que, pour assurer l'exécution de la loi et épargner ainsi au Gouvernement l'ennui d'un échec, on se réservât d'exercer sur eux une pression (n'employons pas un mot plus gros). Si la loi, disait-on, se trouve en trop mauvaise posture, prenez garde! Une loi nouvelle pourrait bien mettre à la charge des patrons seuls la totalité des versements. Mieux vaudrait, ajoutait-on, s'épargner ce dernier coup. En face de ces hésitations, les catholiques partisans de nouvelles lois sociales et ne reculant pas devant l'action de l'État, la considérant même comme obligatoire en tout ce qui pouvait habituer les classes laborieuses à la prévoyance, à l'économie, votèrent la loi et demandèrent à tous leurs amis de l'accueillir sans y mettre des apparences de mauvaise volonté. Cette parole de conciliation fut entendue et on accepta facilement, en somme, cette déclaration d'un grand nombre de groupes patronaux : le Comité des forges de France, l'Union syndicale des fournisseurs des bâtiments, les Unions des syndicats patronaux des industries textiles de France, le groupe des Chambres syndicales du bâtiment et des industries connexes, l'Union des maîtres imprimeurs de France, etc., etc. » D'une façon générale, y lisait-on, si le patronat a cru devoir critiquer, lors de la discussion de la loi, les principes sur lesquels elle a été basée, il n'en a pas moins aujourd'hui le devoir, non seulement de se soumettre à la loi, mais d'en faciliter loyalement, dans la mesure du possible, l'application. »

Quelles étaient donc les réserves qui doivent ici nous intéresser? Entre autres éclaircissements, elles peuvent nous faire prévoir de quel sens les catholiques auraient à demander, en temps utile, quelques modifications. Du côté des ouvriers, en France comme en Allemagne (car dans ce dernier pays les socialistes ont fait à leur loi une vive opposition), on dit que l'Etat n'est guère généreux, qu'il recule trop la limite d'âge pour l'heure de la retraite, qu'il réclame

des versements trop forts : on ne manque pas de faire valoir le contraste obligé entre les réalités des sacrifices immédiats, et la longueur d'une attente laissant place à bien des hypothèses sur la valeur du gage gouvernemental. Nous savons ce que nous versons. Savons-nous ce qui surviendra pour permettre au Trésor public, pour le contraindre, dira-t-il, à décliner tout ou partie de ses obligations? Chez les catholiques, l'objection principale était que, pour eux aussi, la loi manquait de la souplesse d'adaptation désirable, qu'elle imposait aux gens un emploi uniforme de leurs économies, qu'elle leur rendait trop difficile de se préparer, pour eux ou pour leur famille, une réserve immobilière, petit champ ou petite maison. Sur ce point comme sur tout autre, ils eussent voulu qu'on entrât résolument dans une voie qui leur est chère, celle des consultations et des convenances professionnelles. Ils estiment qu'à beaucoup d'égards, le respect des usages et des besoins de la profession est un élément, non point sans doute prépondérant ni décisif, mais important, de rapprochement, de tradition, de compétence, d'ordre; en un mot, pour les orateurs de droite, pour le journal *La Croix*, pour bien des publicites encore, c'était à la profession qu'il eût fallu laisser le soin de régler toutes les questions d'âge et de cotisations, en tenant compte des conditions du travail, de la fréquence et de la gravité des maladies professionnelles, de la longévité moyenne des divers travailleurs. Il serait également urgent, fut-il dit, de décharger les patrons du rôle odieux de percevoir les cotisations ouvrières : « Si, était-il déclaré dans *La Croix* du 24 mai 1916, le législateur avait pris la profession pour base de l'organisation de la loi des retraites, la plupart des difficultés signalées eussent été évitées. »

A ces appels aux intérêts et aux droits de la profession faut-il ajouter un appel aux intérêts spéciaux de la région? Ce n'est pas ici le lieu de traiter incidemment ce vaste problème. Qu'il suffise de dire qu'en effet, pour les promo-

teurs du mouvement social catholique, il conviendrait de desserrer les liens d'une législation trop uniforme et d'une centralisation administrative qui travaille avec moins de ménagements encore à serrer ces liens. Dans cette double lutte contre les abus d'un individualisme censé partout égal à lui-même, nous rencontrons une question qui n'est pas la moindre de toutes, celle des syndicats.

*
* *

Corporations et syndicats.

On sait comment la loi de 1884 avait, en quelque sorte, retourné le privilège dont avaient été exclus les ouvriers. Aux ouvriers seuls, en effet, la loi Waldeck-Rousseau accordait des droits qu'elle refusait aux simples associations. Elle leur donne, par exemple, le droit d'acquérir des biens, de recevoir des donations et legs sans autorisation préalable. On s'est demandé, on se demande encore pourquoi un groupe de savants ou une œuvre de bienfaisance ne jouit pas de ce droit tout comme un syndicat de travailleurs. Le législateur a entendu le réserver à ceux qui défendent des intérêts personnels et des intérêts matériels, tangibles, comme les intérêts des salaires. Certes, ces intérêts-là sont respectables. Mais enfin, les groupes d'hommes qui défendent des intérêts immatériels et ceux qui servent les intérêts d'autrui dans les œuvres de bienfaisance, pourquoi les tenir en suspicion ? Pourquoi les priver dédaigneusement des bénéfices de la loi?

Sur un point fort important, l'esprit rural, qui est plus volontiers conservateur, donc plus rapproché de l'esprit catholique, fit du moins ajouter au texte consacré aux travailleurs industriels ce tout petit mot : « et agricoles ». Ce fut, il est permis de le dire, un coup de surprise, mais auquel la majorité ne pouvait prendre sur elle de résister. D'un mot était fondée l'une des institutions les plus raison-

nables et les plus fécondes de l'époque actuelle. Les syndicats agricoles ont pris immédiatement le caractère d'une coalition s'attachant non pas seulement à réclamer une part croissante aux gains de la production, mais à assurer en commun une production plus forte et meilleure, chacun des associés en retirant, par là même, son propre bénéfice. Propriétaires petits, gros ou moyens, propriétaires et fermiers ou métayers sont également intéressés aux progrès de la culture et à l'amélioration de ses rendements. S'il se produit au milieu d'eux des contestations et des grèves, elles ne sont guère le fait que de journaliers nomades et ayant introduit à la campagne les habitudes et les mœurs des salariés industriels. Les syndicats agricoles où se groupent les travailleurs sédentaires et constants du sol souffrent de ces exigences ; il est rare qu'ils travaillent à les augmenter : leur souci est ailleurs, à l'amélioration des moyens de transport et des moyens de production.

Sans doute les syndicats agricoles français n'ont pas affecté la forme d'une œuvre gigantesque étendue à tout le pays (1). Cela n'est pas dans notre tempérament, cela n'est pas non plus conforme aux diversités de nos cultures sur un sol aussi partagé, aussi divisé qu'est le nôtre. Cela enfin, comme nous avons eu occasion de le faire observer à propos d'autres groupements, n'eût pas été prudent; car il eût fallu, devant le gouvernement central, ou trop obéir ou trop risquer. Mais cette absence d'une centralisation générale n'a empêché ni les syndicats agricoles locaux ni les syndicats départementaux, faisant déjà sur place d'excellente besogne, de se concerter dans de grandes fédérations, comme les Unions du Sud-Est ou celles du Sud-Ouest, et ainsi de suite.

Les syndicats industriels ou ouvriers ont de plus, d'un côté, provoqué bien des murmures qu'on n'a pas ici l'inten-

---

(1) Le Bœrenbond belge est une association unique, mais en un pays de moindre étendue et de plus d'uniformité.

tion de grossir. Il y a, il faut en convenir, une fatalité qui pèse sur eux : leurs intérêts apparaissent trop comme différents, et il faudrait, pour se rendre compte du contraire, ou une grande hauteur, une grande ampleur de vues, ou un esprit chrétien aussi solide d'une part que d'une autre. Lorsque, dans un canton donné arrivent à bon compte une quantité fort désirée de semences, d'engrais, de bons sujets reproducteurs, et qu'il s'y organise de bons placements avec des débouchés faciles, tout le monde agricole en profite: il en profite également, proportionnellement du moins à son propre travail, à ses propres avances et à sa propre habileté. Faire comprendre à l'ouvrier que, si son travail a donné une plus-value au produit sorti de l'usine, bien d'autres facteurs ont donné à son travail à lui une plus-value : ce sont les machines, ce sont les inventions, ce sont les idées de tels ou tels perfectionnements, c'est le choix des matières premières, c'est l'augmentation des débouchés. Fixer la part de chacun de ces éléments de plus-value est une tâche singulièrement complexe. C'est de cette complexité, c'est de l'ensemble des difficultés qui en sortent constamment à l'improviste, qu'est né le salariat. Pour maintenir au salarié le bénéfice de la sécurité et ne pas le lui faire payer plus qu'il ne vaut, il faut un concours de bonne volonté, d'esprit de justice, de précision dans les calculs, de sang-froid dans les discussions, sans lesquels, hélas! il est plus aisé d'allumer un conflit et de l'entretenir que de l'apaiser en le réglant équitablement.

A ces difficultés nées de la nature des choses s'en ajoutent qui viennent plutôt de la loi et de la façon dont elle est faite. L'arme mise entre les mains du monde ouvrier pour se défendre, c'est la grève, avec la coalition des ouvriers. Il n'y a rien de plus légitime. Seulement, il ne faudrait pas que ce fût une minorité insolente et incompétente qui l'imposât à une majorité désireuse de demeurer calme à son travail; il ne faudrait pas qu'un syndicat, fût-il composé de quelques membres, pût forcer les adhésions

et les concours de ceux qui n'ont pas voulu en faire partie. « Ce qui caractérise notre syndicalisme dans le mouvement général du monde entier, c'est son absence de syndiqués. » Et encore : « Pour que l'action [syndicaliste] soit efficace et victorieuse, il faut que les organisations existent réellement et pas sur le papier, pas théoriquement avec quelques petits soldats dans les cadres. » Celui qui a dit cela, c'est un socialiste, c'est Jules Guesde, c'est encore un autre socialiste au Congrès de Nancy de 1910. D'autres membres du parti l'avaient déjà reconnu et déploré; dans tel centre comprenant trois mille ouvriers d'une même industrie, combien avait-on dénombré de syndiqués ? Trois cents!

La loi cependant a été bien large, elle l'a même été beaucoup trop, en autorisant à entrer dans un syndicat des gens n'exerçant plus la profession, lui étant devenus étrangers, ou encore des hommes appartenant à des professions vaguement voisines. On a aussi provoqué la formation d'un parlementarisme aux mains de faux travailleurs; de là des agitations dont le plus brillant défenseur de l'institution des Syndicats, M. de Mun, a dit : « C'est la bouteille à l'encre. »

Devant de tels aveux, certains conservateurs et catholiques déclarèrent la loi de 1884 bonne à abroger purement et simplement : mais ce mouvement de mauvaise humeur ne persista pas dans son intransigeance. La jeunesse applaudit à ces autres paroles de M. de Mun : « Les syndicats, tels que la majorité les a faits, ne sont qu'une organisation de guerre. Ce qu'il faut, ce n'est pas tuer l'organisation syndicale, c'est la créer, au contraire, en combattant impitoyablement l'esprit politicien, la prédication révolutionnaire qui la corrompent, en la ramenant énergiquement à l'esprit professionnel qui seul peut lui donner la vie. La C. G. T. n'est pas une organisation professionnelle, c'est une organisation politique, un foyer de propagande antisociale. C'est sur ce terrain-là qu'il

faut la frapper, non sur le terrain syndical. » (*Echo de Paris*, du 25 octobre 1910).

Il faut distinguer ici ce que l'opinion peut faire et fait pour tirer parti de la loi qui existe, et les campagnes entreprises pour obtenir l'amélioration de la loi même. A celle-ci les catholiques et, avec eux, les esprits animés d'un sincère désir de liberté et de paix sociale, demandent, non pas tant de restreindre les droits des syndicats (sauf en ce qui touche au respect des droits publics et des droits de l'État dans ce qu'ils ont de primordial et d'universellement nécessaire), mais d'accroître ceux des associations en leur rendant moins difficiles les fondations bienfaisantes. L'opinion générale, il faut le dire, l'opinion même de certains grands corps de l'Etat, particulièrement compétents, semble tout à fait favorable à cette réforme. Il vient d'être dit que pour les droits des Syndicats on ne demande pas à les restreindre. Il serait encore plus juste de dire qu'on demande à les fortifier par une extension de leur capacité civile qui leur permettrait de former sur leurs propres fonds un gage de leur fidélité à remplir leurs engagements. A la vérité, ce sont ici les syndicalistes socialistes qui refusent le cadeau ou qui hésitent beaucoup à l'accepter. Ils aiment mieux renoncer à une retraite que d'avoir à la préparer par l'obligation de versements personnels. De même, ils aiment mieux s'en tenir à cet état de choses où ils peuvent dire : « Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits. »

En effet, une des institutions les plus souhaitées par les amis des syndicats est l'établissement des contrats collectifs de travail. Ces contrats auraient certainement du bon, en ce qu'ils consacreraient des ententes avant plutôt qu'après les troubles de grève et qu'ils donneraient à la main-d'œuvre une stabilité qui lui manque. Seulement, il faut une garantie : or, toute garantie engage une responsabilité avec des gages. Les patrons ne peuvent se soustraire ni à l'une ni à l'autre. On a le regret de constater que les

syndicats ouvriers déclinent généralement l'une et l'autre. Tant qu'un tel esprit subsistera, tant que la loi n'aura pas assuré au respect des engagements la sanction qui est de stricte justice, l'idée sera difficile à réaliser.

En attendant, il faut se pénétrer de cette conception que, quand une institution présente un mélange d'inconvénients et d'avantages, il est plus expédient de cultiver ce qu'elle a de bienfaisant et de ne pas pratiquer la méthode qui consiste à arracher de force l'ivraie et à risquer ainsi de compromettre toute la moisson. Or, qu'est-ce que les catholiques s'appliquent avec raison à tirer de l'institution? Le voici :

D'abord ils peuvent abriter et faire respecter, sous le couvert d'un syndicat, des unions qui, laissées en dehors, n'obtiendraient sans doute pas les mêmes ménagements. Ainsi une grande association de femmes lyonnaises a pu faire bien plus aisément respecter et faire prospérer des cours d'apprentissages, des cours d'enseignement ménager en en faisant des parties accessoires de l'action syndicale, ce qui les libérait de certaines ingérences du ministère de l'Instruction publique ou de tel ou tel autre service. A Paris, les instituteurs catholiques ont trouvé un grand avantage à se constituer en syndicat. Tout en faisant ses réserves sur l'intégrité de son autorité spirituelle et sur les droits résultant de ce que c'était elle qui payait, l'autorité diocésaine a vu ces syndicats d'un bon œil. On peut déterminer à entrer dans des syndicats existants des personnes qui, avant d'y entrer, feront leurs conditions et s'assureront, par exemple, que la liberté de conscience de chaque membre sera protégée, et protégée, s'il le faut, contre l'arbitraire de l'Etat. Plus d'un succès de ce genre a consacré la combinaison. Enfin il est toujours possible de créer des syndicats indépendants, autonomes, mais animés de l'esprit le plus chrétien. Tels sont les syndicats féminins catholiques qui ont fait si brillamment leurs preuves dans le Dauphiné, à Lyon, à Paris,

sous les auspices des autorités religieuses ou avec les conseils de communautés bien connues pour leur expérience de la vie de travail et pour leur dévouement à toutes les causes populaires.

Il est vrai qu'ici s'est révélée ou aggravée une cause de dissidence dont il est permis de s'étonner. Les idées de corporation obligatoire, nées dans le sein de l'Œuvre des Cercles, devaient ressusciter, tant bien que mal, dans les théories du syndicat obligatoire. M. de Mun, dans un article de l'*Écho de Paris* du 29 septembre 1910, se flattait, disait-il, de mettre à néant la fameuse formule de Waldeck-Rousseau : « Le droit de travailler d'un ouvrier est aussi sacré que le droit de quatre-vingt-dix-neuf autres de faire grève. » — « Je crains, lisait-on ensuite, de scandaliser un très grand nombre de nos contemporains, si je dis que cette formule me paraît la négation même du principe social en vertu duquel les intérêts individuels doivent être subordonnés au bien commun. Pourtant c'est mon opinion. » Le noble esprit qui parlait là aurait bien dû, pensera-t-on, expliquer comment il entendait l'organisation obligatoire de la profession, avec obligation pour la minorité, fût-elle d'une voix, de faire tout ce que la majorité voudrait et ne rien faire de ce qu'elle défendrait. Il faut qu'il y ait un État, assurément; mais, précisément à cause de cela, il a toujours paru malaisé d'avoir des États dans l'État, car alors il n'y a plus d'État du tout. Or, nous l'avons malheureusement constaté, il ne faut pas que ces petits États, qui aspirent à un pouvoir absolu, puissent substituer leurs volontés à tous les droits et à tous les devoirs. Mais, au point de vue pratique, il y a une difficulté qu'on ne lèvera pas facilement. » Il faut, dit-on, que tout travailleur entre en syndicat et se soumette à la volonté du syndicat. Ce travailleur aura le droit de demander : « Où est-il, mon syndicat? Où est l'Église, je le sais; où est la France, ma patrie, je le sais; où est le syndicat dans lequel je dois entrer, je le vois moins bien; et j'ai besoin de m'éclairer

dans mon choix, car j'ai le droit de faire un choix. » Objectera-t-on : « C'est très simple, votre syndicat est là où est votre profession. » A quoi s'oppose la réplique inévitable : « Non, ce n'est pas si simple que cela, car les professions se subdivisent de plus en plus, et une profession portant une même dénomination ne sera pas la même au nord et au midi, car les matériaux, les procédés, les conditions du travail diffèrent ; et on a vu combien il était impossible de faire figurer dans un même syndicat les fabricants de vins de Champagne de la Marne avec ceux des autres départements. On se contentera donc de dire : « Choisissez le syndicat que vous voulez, mais ayez-en un, et, une fois que vous y serez, obéissez-lui, car vous ne pouvez pas jouir des avantages qu'il vous donne, sans subir les conditions et les charges qui en résultent ! Or, la première de ces conditions est d'obéir aux ordres donnés par ceux qui représentent la majorité. »

Il est impossible de ne pas entrer ici dans le détail de ce conflit doctrinal et de l'examiner de très près : car y est engagé tout ce que, sur le sort du mouvement social ouvrier, les uns craignent, les autres espèrent. Ajoutons-y ceux qui philosophiquement suivent le cours de ces évolutions, tout en se proposant d'en adapter le plus possible les mouvements et les contingences au respect des nécessités éternelles. Au sujet des corporations et des syndicats, Léon XIII n'a dit que deux choses : la première, c'est qu'il n'appartient pas à l'État de leur dénier l'existence ; la seconde, c'est que l'État ne doit point s'immiscer dans leur gouvernement intérieur. Il est bien clair que ceci est sous une double réserve, celle du respect du droit général et de la morale, et de liberté religieuse, d'un côté par l'Etat, de l'autre côté par la majorité du groupe. Si la majorité entend imposer des mesures contraires à ces conditions essentielles de l'ordre et de la paix, ce n'est pas seulement un droit de s'en retirer, c'est un devoir. C'est ce qui était dit dans le journal *La Croix* du 22 octobre 1908 : « *La Croix*

et ses amis ne peuvent que se souvenir avec gratitude des protestations du syndicat des journalistes contre les perquisitions arbitraires dont elle a été victime ; et cela prouve que l'entrée dans un syndicat n'est pas nécessairement (loin de là) pour porter atteinte à la liberté de ses membres ; mais il est clair que, si l'esprit du syndicalisme révolutionnaire l'emportait, il n'en serait plus de même, et alors les journaux catholiques devraient-ils accepter toutes les décisions du Comité directeur nommé à la majorité des voix? Devraient-ils subir, je suppose, des insertions identiques d'annonces pornographiques, sous prétexte que tous les journalistes ont également obtenu du syndicat général de la profession je ne sais quelle réduction sur le prix du papier, sur les transports en chemin de fer, etc. ? » Si on a été libre de choisir un syndicat, on doit être libre d'en changer ; cela vaut mieux que de rester dans une indivision que travaillent les dissidences et les mécontentements. Les communautés religieuses sont fortes parce que tous y obéissent, d'accord ! Mais enfin il est permis, sous certaines conditions, de changer de communauté et même de se détacher de la sienne pour en fonder une autre. Les outranciers du syndicat répètent : « Nous, les ardents, les violents même, si vous voulez, nous sommes à l'avant-garde et nous y combattons pour votre bien. Si vous nous abandonnez, vous êtes un déserteur qui fuit le péril et laisse les autres lui procurer les avantages sans qu'il lui en coûte rien. A quoi les amis de la liberté peuvent répondre : « Mais nous entendons nous séparer précisément parce que nous jugeons que vous entendez très mal nos intérêts et que vous compromettez nos avantages au lieu de les servir. Faites désormais des conditions plus strictes, de manière à ne surprendre personne, et qu'on sache le plus clairement possible à quoi l'on s'engage. Stipulez qu'à la sortie on abandonnera ses cotisations et sa part de propriété, de même que si on quitte l'Église on renonce à espérer d'elle sa part de biens spirituels. C'est tout ce à quoi vous pouvez prétendre. »

Voilà bien les deux thèses en présence l'une de l'autre. La première a eu d'abord pour elle les associations dont il a été parlé plus haut à l'occasion des premières origines du mouvement. Elle a eu contre elle les excès sanglants des grévistes et de la chasse aux renards ; elle a eu contre elle les doctrines de la Confédération générale du travail, niant l'Eglise et le Christ et Dieu, et aussi « niant le droit patronal et l'Etat » (1). La seconde a pour elle l'assentiment croissant des autorités ecclésiastiques et l'exemple des syndicats féminins catholiques de formation relativement récente. La conclusion est qu'il est urgent que tous les catholiques s'entendent pour prêcher la paix et l'union dans la défense de la justice. Quant à ceux qui, soit d'un côté, soit de l'autre, sentent le mieux le prix de ces grands biens, à eux de ne les compromettre par aucun excès, par aucune imprudence, par aucune méconnaissance frauduleuse des droits des tiers. C'est là ce qui n'a pas besoin d'être inscrit dans des statuts ; mais là seulement est ce qui donne la solidité, la vie, la durée et la fécondité. Tout syndicat qui, sans prendre et sans garder de force ses adhérents, observera ces règles, n'aura rien à redouter pour son recrutement, et il aura tout à espérer de son influence et de son crédit.

***

Les Semaines sociales en France et à l'étranger.

Les catholiques français les plus réfléchis ont toujours été désireux d'alléger le poids de la concentration quelle qu'elle soit, politique, administrative, littéraire, artistique, et de rendre à la vie provinciale une meilleure partie de l'originalité qu'elle a perdue. Aussi s'en est-il trouvé parmi eux beaucoup, et non des moindres, pour assurer le succès

(1) L. Jouhaux, *L'Action syndicaliste*, brochure de la Bibliothèque d'études syndicalistes, p. 2.

de réunions annuelles tenues successivement dans chacune de nos grandes villes pour y traiter des questions sociales à l'ordre du jour. C'est en 1905 que se tint, à Orléans, la première des Semaines sociales. S'y retrouvèrent bien vite les promoteurs des Cercles catholiques d'ouvriers, puis des catholiques venus des Sillons, de l'Association de la Jeunesse, de l'Action sociale, de la Société d'économie sociale, attestant ainsi, par leur fraternel concours, l'unité fondamentale de leurs désirs. L'empreinte des premiers inspirateurs, et notamment de M. de Mun, y est restée dans toute sa noblesse, comme un médaillon frappé dans un beau métal. L'homogénéité, toutefois, ne pouvait guère y être absolue. Ces problèmes sont trop complexes pour que la sagesse humaine puisse, en chacun, les embrasser et les résoudre facilement. Un prélat éminent — devenu depuis peu l'un de nos cardinaux, en donnait le sentiment en présidant la Semaine de 1912. « Des méfiances, disait-il, se sont manifestées. Etaient-elles justifiées? Je ne puis point l'examiner, encore moins le discuter ici. Mais ce que je sais, ce que je dois dire, c'est que tous vous avez voulu rester fidèles à la pure doctrine, c'est que vous avez voulu chercher des guides auprès de vos pasteurs et auprès du Pasteur suprême, etc. »

Voici, d'ailleurs, l'exposé fait, lors de la fondation, par l'homme qui a pris peut-être la plus grande et la plus généreuse part à l'essor de l'institution, M. Lorin (1) : « Le caractère de la *Semaine sociale* ressort clairement de son programme. Catholiques et pratiquants, nous voulons, d'une part, prendre la conscience nette de ce que postule et de ce qu'entraîne le catholicisme au point de vue social, faire pénétrer les exigences de la justice, telles que les impliquent les affirmations de notre foi, dans le détail des rapports sociaux.

---

(1) Extrait d'un volume imprimé, mais non encore publié par suite des événements et de la mort du regretté M. Lorin.

« Nous voulons, d'autre part, retrouver, dans les diverses doctrines qui s'essaient à résoudre la question sociale, ce qu'elles ont d'inconsciemment catholique et, partant, de profondément vrai, et donner, aux hommes participant ainsi à leur insu d'idées qui sont nôtres, conscience de leurs affinités avec la conception chrétienne, des emprunts qu'ils lui font, des convergences auxquelles la logique devrait les conduire. »

Il y avait là, sans doute, un péril au devant duquel sont allés un peu témérairement d'autres catholiques. « Si nous sommes ainsi des alliés de la même cause, disent — et ont dit — quelques-uns de ces dissidents conviés à une union complète, contentons-nous-en, et restons ainsi, chacun de notre côté, sur les positions que nous occupons. » Ceux qui tiennent ce langage s'y croient d'autant plus autorisés qu'on leur a fait plus d'avances et qu'on s'est plus rapprochés d'eux. A l'invitation que vous leur adressez de faire un dernier pas, au nom de la logique, ils vous répondent par une invitation analogue, au nom de la même logique. S'il est bon de prêter grande attention à ce qui rapproche, il est également utile de bien marquer ce qui sépare et de ne pas laisser indécises ses propres frontières. On ne sait jamais qui les franchira le premier et dans quelles dispositions ou conciliantes ou conquérantes il le fera.

De 1905 à 1914, les *Semaines* réunirent chaque année sept à huit cents travailleurs compétents, laborieux, distingués, formant vraiment une élite. Leurs travaux recueillis, reproduits, propagés, ont eu certainement une très heureuse influence. De tout ce qui s'est dit, fait ou tenté de social et de catholique, elles ont eu, elles garderont leur grande part. Ces travaux ont été si abondants, si riches, si variés qu'on ne saurait les analyser ici. Mais il sera peut-être un peu plus nouveau de montrer en quoi les sujets traités, par exemple, différaient dans nos Semaines et dans celles de plusieurs pays étrangers, au cours des années qui précédaient d'assez peu la guerre.

Les Semaines catholiques espagnoles aimaient à parler des grands et antiques souvenirs de leur nation ; elles insistaient plus encore sur les traditions régionales, sur la vie propre des pays basques et de la Navarre, puis sur les dommages causés à l'ensemble de l'Espagne par l'émigration.

Les Semaines catholiques belges insistaient sur l'éducation des jeunes travailleurs, sur leur éducation physique, hygiénique, médicale, esthétique même.

Les Semaines catholiques allemandes tenaient à mettre à jour les dénombrements professionnels ; elles s'occupaient des cartels et des trusts, des banques et des bourses, de la Constitution de l'Empire, de l'assiette de l'impôt, de l'économie commerciale, des ressources alimentaires et des ressources en matières premières et de l'organisation de l'exportation. Il est trop aisé de voir, à la lumière des événements, quelle place ces groupes ont donné, dans leurs préoccupations, au souci de travailler avant tout — *über alles* — à l'organisation de l'impérialisme...

Les travaux des Semaines sociales de France ont toujours eu pour caractère la fixation d'une doctrine de valeur universelle, très philosophique, très théologique, ayant en vue le bien pour le bien partout, dans l'atelier, dans la famille, dans les œuvres. N'oublions pas enfin que très peu avant l'orage on y traitait de la morale chrétienne dans les relations internationales.

***

Conclusion.

Discussions sur les droits et devoirs respectifs de l'individu, du groupe professionnel et de l'État ; discussions sur l'étendue des interventions à réclamer ou à accepter docilement de ce dernier, discussions sur les rapports de la justice et de la charité, sur ce qu'il convient de laisser à la

générosité des fidèles ou d'attendre, comme un droit, de la part du pouvoir civil... toutes ces contestations s'apaisaient déjà beaucoup — entre catholiques — à la veille de la guerre. C'est, en effet, au commencement de 1913 que paraissait une lettre très importante, écrite, au nom du Saint Père, par le cardinal secrétaire d'État. Ce n'était ni une condamnation ni un blâme. C'était un mélange de félicitations à l'adresse de nos plus vaillants orateurs et publicistes, mais avec des réserves très claires et dont nul ne pouvait feindre d'ignorer la signification. Celui qui vient de passer ici en revue, bien imparfaitement, les idées sociales des catholiques français, fut (qu'on lui pardonne de le dire) le premier à signaler et à analyser le document. On l'excusera donc de reproduire en entier le texte et le commentaire, et de présenter le tout comme une conclusion devant laquelle n'a plus qu'à s'effacer son résumé personnel. Voici donc ce que la feuille en question insérait le 24 février 1913 sous le titre : *Une mise au point.*

« Il s'est fait quelque bruit, dans les milieux particulièrement intéressés, autour d'une lettre très concise du cardinal Merry del Val : cette lettre avait trait aux tendances sociales d'une partie des catholiques du jour. L'émotion eût été probablement plus vive encore et plus générale, si la communication n'avait été d'une brièveté, voulue sans doute, mais dispensant de mettre les points sur les i, c'est-à-dire de désigner trop clairement les idées et les personnes visées. Laissons ici complètement de côté les personnes et les hypothèses qu'on a pu faire sur le droit d'en grossir ou d'en diminuer le nombre par l'adjonction ou par l'élimination de tel ou tel. Ceci a d'autant moins d'intérêt que, dans quelques mois, peut-être même dès aujourd'hui, personne, parmi les catholiques de tout âge, ne voudrait convenir d'avoir jamais pensé autre chose que ce qui vient d'être rappelé.

« Il n'en est pas moins vrai qu'à tout point de vue, ou social, ou philosophique, ou religieux, la lettre du cardinal

parlant au nom du Saint-Siège est un élément de discussion que nul ne peut négliger. Elle marquera sans doute pour les uns un point de halte et de rebroussement, elle confirmera les autres dans des résistances qu'il pouvait leur coûter de se voir reprocher; enfin elle orientera les débutants et les préservera de certaines alliances dangereuses.

En deux mots, quelle en est la pensée dominante?

« *Ne voit-on pas*, y est-il dit, *le domaine de la justice élargi plus que de mesure au détriment de la charité?* Le sens de cette interrogation est très clair. Le domaine de la justice, c'est le domaine des droits dont le respect doit être obtenu, s'il le faut, par contrainte. Et cette contrainte, qui l'exerce? Le pouvoir humain. La charité, si souhaitable qu'elle soit et précisément parce qu'on a beaucoup à espérer de sa vertu pacificatrice, de ses ingéniosités, de ses élans, de son esprit d'adaptation à la mobilité des misères humaines, la charité doit être libre. L'imposer, c'est la détruire. Mais, dit-on, les actes souhaitables, avantageux, nécessaires, qu'elle eût enfantés reparaîtront sous un autre nom; le bien où vous la conviez n'en sera que plus assuré, il sera même universalisé par le sacrifice qu'elle aura noblement fait de ses idées personnelles, pour ne pas dire de ses caprices. » Oui, les dons bénévoles seront remplacés par des impôts dont le payement sera obligatoire pour les uns, dont le bénéfice sera un droit exigible pour les autres. Et qui sera l'arbitre suprême? Évidemment le pouvoir qui établit l'impôt, le répartit, le lève et en emploie les résultats. S'il est chargé de tout, il faut qu'il puisse tout. C'est ce contre quoi on nous prémunit. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour comprendre que l'Église ne peut pas longtemps lâcher la bride à des entraînements dont le terme final serait la substitution du Code à l'Évangile. Certes, l'Église pense qu'un Code est nécessaire et que l'Evangile, d'autre part, est à consulter par ceux qui rédigent ce Code; mais elle croit que la vertu de l'Évangile

implique la liberté du père de famille. S'il est des obstacles factices qui oppriment cette liberté et qui l'empêchent de se concerter avec d'autres en vue de leurs intérêts communs, la loi sociale doit les lever; c'est ce qu'elle essaye de faire quand elle organise loyalement la liberté d'association. Mais elle doit le faire, disait Léon XIII, « sans toucher aux ressorts intérieurs qui donnent la vie, car le mouvement vital procède essentiellement d'un principe interne et s'éteint très facilement sous l'action d'une cause extérieure ». Il s'éteint même d'autant plus radicalement que cette cause extérieure est munie d'une force plus irrésistible et plus difficile à tempérer.

« Voici maintenant la seconde erreur signalée : *Le droit de propriété subordonné à son usage, celui-ci devenu une fonction, non plus de la charité, mais de la justice.* C'est la suite de la même idée, mais surtout son complément, qu'on a cherché dans la vraie notion du droit, à l'exclusion de tout arbitraire.

« D'après la doctrine combattue, celui qui a en mains la contrainte pour nous obliger à la justice vient nous dire : « Vous garderez ou vous ne garderez pas votre droit de propriété, suivant que vous en ferez ou non l'usage que je vais vous régler. » Le droit n'existera donc plus par lui-même, il ne reposera plus sur rien de fixe et de résistant. Puis, il sera souvent sous la dépendance artificielle de ceux qui prétendent plier la vie sociale à leurs propres conceptions. On avait toujours cru qu'une fois la propriété légitimement et légalement organisée, il appartenait à chacun d'en user à son gré. C'était l'usage qui naissait du droit, non le droit de l'usage. Sans doute, l'Église intervenait et tendait la main au nom de la charité; sans doute l'expérience positive avertissait qu'il ne faut point forcer les limites de son droit, ni même s'y tenir opiniâtrement, sous peine de soulever des exigences qui deviendront à leur tour excessives. Mais certains catholiques auraient voulu bien davantage. Ils auraient voulu qu'il fût déclaré injuste, donc sujet à la

répression par contrainte sociale, d'user de ses propres capitaux dans une entreprise autre que celle à laquelle on donne actuellement son travail personnel, défendu de tirer aucun bénéfice d'une réussite à laquelle on aurait cependant coopéré en renonçant en sa faveur à des moyens acquis de succès, défendu d'user de son capital dans des spéculations déclarées injustes ou imprudentes, défendu d'user de ce même capital, pour créer de nouvelles industries jugées superflues... et déclarées telles par qui? Par le « gardien du juste », c'est-à-dire toujours par le pouvoir.

« Ce sont donc toutes ces formes d'interventionnisme outré que la lettre commentée condamne comme contraires à la doctrine chrétienne.

« Poursuivons. La lettre ne s'en prend pas seulement à ces fausses propositions, elle en ruine le prétendu fondement, à savoir *cette conception erronée de certaines organisations sociales de devoirs et de droits créés de toutes pièces là où la loi naturelle consacre la liberté*. En effet, même après les Encycliques de Léon XIII, il s'est trouvé des groupements de publicistes pour soutenir que la propriété était, non une institution des lois naturelles, mais une simple création des lois civiles et que, par conséquent, celles-ci pouvaient la limiter, la grever, la supprimer comme elles le voulaient. Aujourd'hui encore, il en est — et c'est bien à ceux-ci que le document fait allusion — pour qui la constitution d'un syndicat englobant les ressources variées d'un chacun, aurait, non pas à faire vivre entre eux et dans une harmonie librement acceptée, des droits préexistants, mais à conférer tous les droits qu'on se flattait jusque-là de devoir à son travail, à son intelligence, à son idée, aux fruits de sa prévoyance, bref à sa propriété personnelle. On invoque donc de plus en plus l'action du pouvoir, et à quoi le convie-t-on d'apporter sa force de contrainte? A la propriété collective ou à la propriété privée? A la grande ou à la petite, ou à la moyenne? Au travail à domicile ou au travail à l'usine? A l'emploi forcé des

moyens traditionnels ou à l'introduction obligatoire des moyens nouveaux? Ce sont bien là, dit très nettement la lettre, *des contingences de l'expérience et de l'histoire;* ce n'est donc pas sur elles que l'on peut tenter de fonder un droit quelconque, alors que les *principes éternels gravés au fond de la conscience* disent que chacun doit être maître de son idée, de son travail et de leurs fruits. Les âmes bien intentionnées qui l'oublient ne s'aperçoivent pas qu'elles tendent la main à ceux pour qui le droit de famille peut être indifféremment soumis à la polygamie ou simultanée ou successive, au matriarcat ou à la mainmise absolue de l'État sur les enfants, suivant les suggestions mobiles des temps et des lieux. C'est cependant en présence de ces diversités et de cette mobilité des événements qu'ils rêvent d'abolir les inégalités. Ils sacrifient alors la charité persuasive de l'Évangile à la contrainte d'un Code qui, une fois sorti du simple respect des droits existants par eux-mêmes, fait inutilement violence à la nature des choses et à ses lois.

« Ces rappels aux principes, beaucoup les trouveront très simples et très prévus, d'autres s'en étonneront comme on s'étonne d'une barrière inattendue. Ce qui était le plus surprenant, c'était l'illusion de ceux qui croyaient que l'Église allait laisser indéfiniment diminuer le rôle de cette charité qu'elle conseille, en parlant d'esprit à esprit, pour laisser accroître indéfiniment le champ de l'autorité qui contraint. L'archevêque de Bourges (depuis cardinal de Rouen) (1) avait déjà lancé cet avertissement, au sein d'une Semaine sociale récente : *L'Etatisme est une hérésie.* »

Or, en France, ni les hérésies, ni les schismes, ni les révoltes ne durent. Nous péchons souvent soit par imprévoyance et par excès de confiance, soit par désir d'entreprendre trop vite une tâche nouvelle, avant d'avoir consolidé celle dont nous avons eu l'idée les premiers; mais à

(1) Mgr Dubois.

travers bien des écarts, nous revenons toujours volontiers à ce qu'exigent de nous, en faveur de tous les peuples comme de toutes les classes, le bon sens, la justice et la générosité.

LES HAUTES ÉTUDES RELIGIEUSES

N'ayant pas à écrire ici l'histoire des sciences religieuses en France depuis le Concordat de 1804 et le rétablissement officiel du culte catholique, nous n'insisterons pas sur les causes qui retardèrent en notre pays, comme partout en Europe, après l'immense commotion révolutionnaire, la reprise des fortes études (1). Les guerres interminables raréfiant les candidats au sacerdoce, les ruines matérielles et morales à réparer, l'incrédulité sereine ou agressive de dix générations élevées à peu près sans religion positive, tout contraignait les évêques et les catholiques dirigeants d'aller au plus pressé, c'est-à-dire à la reprise du culte dans les villes et les campagnes, aux œuvres d'instruction religieuse élémentaire, à la réfection progressive des cadres ecclésiastiques. Les années de formation cléricale furent alors, et pour longtemps, réduites au minimum, et dirigées le plus souvent par des maîtres déjà vieillis, ou, au rebours, improvisés et autodidactes.

Quelques jeunes gens trouvaient néanmoins assez de loisirs et de ressources pour pousser, au delà du strict nécessaire, leurs études religieuses. Mais aux yeux de ces rares privilégiés le travail urgent se présentait surtout comme *apologétique*. Il importait d'abord de secouer l'indifférence générale des esprits en matière de religion, tout en justifiant la doctrine et les institutions chrétiennes contre des adversaires héritiers du philosophisme voltairien ou

---

(1) On peut se reporter aux pages que nous avons écrites à ce sujet dans *Christus, Manuel d'histoire des religions*, ch. XV, section 5, n° 2, Paris, 1915.

d'une science athée. C'étaient là des conditions détestables pour la poursuite patiente et sereine de la vérité scientifique, et l'on comprend que, de cette première époque (1804-1850), les noms qui ont survécu soient ceux, non de théologiens ou d'historiens, mais d'apologistes, et très souvent de laïques.

Cette situation de fait une fois établie ne se prolongea-t-elle pas indûment? Les essais d'enseignement supérieur tentés, soit dans les Facultés officielles de théologie catholique, soit dans quelques hautes écoles particulières, épiscopales ou monacales, ne furent-ils pas bien mollement soutenus par l'ensemble des évêques, bien mal encouragés par le public? Ce sont là des questions qui se laissent poser, mais débordent le plan du présent mémoire.

Toujours est-il que dans le mouvement théologique du XIXe siècle — mouvement d'ailleurs relativement lent — les cinquante premières années marquèrent médiocrement en France. Les écoles les plus notables furent personnelles : aux noms de Lamennais et de Bautain se rattache, par voie d'initiation ou de réaction, l'œuvre de presque tous ceux qui firent alors une carrière utile ou brillante.

Durant le quart de siècle qui suivit, la situation se modifia à son avantage sous l'influence de quelques évêques pleinement conscients de leur devoir de docteur. Des foyers scientifiques d'une certaine intensité : la Faculté de théologie en Sorbonne, l'École dite des Carmes, le grand Séminaire de Saint-Sulpice, ou s'allument ou se raniment au cours de ces années, cependant qu'un nombre croissant de jeunes clercs va chercher à Rome un complément fort appréciable d'études théologiques. Ainsi préparé, le renouveau s'annonce tout à fait pendant des années de relèvement national qui suivirent la guerre de 1870-71. Obtenue en 1875, la liberté de l'enseignement supérieur allait permettre de juxtaposer aux Facultés officielles de théologie catholique, — médiocrement fournies de maîtres et plus encore d'élèves, menant à des grades assez mal vus des

évêques les plus dévoués à Rome — d'autres Facultés, libres de toute attache d'État, canoniquement érigées, beaucoup plus attirantes pour les jeunes prêtres désireux de s'avancer dans les sciences religieuses.

D'autre part, le mouvement de rénovation de l'enseignement secondaire libre s'étant accentué, la nécessité pratique des grades universitaires se faisait jour peu à peu. Bien des évêques, qui eussent regardé comme peu désirables l'envoi et le maintien de leurs clercs à des cours supérieurs de théologie, d'exégèse ou de droit canonique, n'hésitaient pas à leur assurer le bénéfice de quelques années d'études préparatoires aux diverses licences classiques. Ainsi grossissait peu à peu dans chaque diocèse une élite initiée aux méthodes scientifiques. La substitution d'une formation érudite à l'humanisme ancien fut-elle toujours, pour les études secondaires, un bien? Nous n'avons pas à en décider. Elle fut incontestablement, du point de vue qui nous occupe, un acheminement au mieux, un progrès, par le goût et l'estime qu'elle donna des habitudes d'esprit favorables au travail scientifique.

En même temps se déplaçait le terrain apologétique qui, de par l'importance des combats qui s'y livrent, attire et retient ordinairement en face des tâches intellectuelles plusieurs des meilleurs esprits. Aux attaques inspirées par le déisme sentimentaliste de Rousseau et la critique sarcastique de Voltaire, avaient succédé des écrits moins virulents, ou moins déclamatoires, mais au fond plus radicaux et surtout bien plus chargés d'érudition. Les modèles, l'inspiration et les trois quarts des matériaux employés dans ces ouvrages venaient d'Outre-Rhin. Quels que fussent ses réels mérites, l'apologétique esthétique, sociale et psychologique inaugurée par Chateaubriand, Joseph de Maistre, Bonald et Lamennais, ne suffisait plus. Le libéralisme de la Faculté protestante de Strasbourg (devenue la Faculté de Paris après 1871), s'était accentué. Les revues, cours et ouvrages inspirés par cette école furent en

France les premiers truchements du sentimentalisme à nuance panthéiste de Schleiermacher, et du moralisme hautain de Kant. En même temps l'exégèse issue de la gauche hegelienne, par David-Frédéric Strauss et F. C. Baur, interprétait l'histoire des origines chrétiennes dans le sens immanentiste et naturaliste le plus cru. Aux écrivains protestants faisaient écho les rationalistes décidés, tels qu'Ernest Renan et Ernest Havet.

Parallèlement, une philosophie éprise d'unité jusqu'au mépris du réel préconisait le mirage panthéiste sous des formes diverses — depuis les plus subtiles jusqu'aux plus grossières, depuis Spinoza jusqu'à L. Büchner et Ernest Haeckel. Dans le vague de cette conception unitaire, chaque esprit se taillait un monde à la mesure de son rêve, et assignait à l'étoffe unique du Cosmos, au substrat permanent de l'écroulement des phénomènes, une réalité mystérieuse (l'idée, l'unité, l'esprit, l'axiome éternel, l'inconscient, l'inconnaissable), ou engagée dans de pesantes métaphores (la force, la matière). La notion d'évolution fournissait aux plus hardis la clef de tous les problèmes et le mot de toutes les énigmes.

Devant les autres, plus réalistes ou plus terre à terre, l'agnosticisme sévère du positivisme fermait, comme inaccessibles, les régions où les solutions libératrices se fussent révélées.

En face d'adversaires dirigés par ces méthodes ou charmés par ces visions, les défenseurs de la foi chrétienne avaient besoin d'une philosophie solide, cohérente, consistante, capable d'aborder les grands problèmes et de les résoudre. Il leur fallait également une formation critique minutieuse, précise, apte à contrôler sans présomption les analyses approfondies et les études patientes des érudits rationalistes ou protestants libéraux.

C'est dans ce double besoin obscurément senti (les grands instincts qui travaillent une génération restant ordinairement implicites) qu'il faut chercher, croyons-

nous, les causes prochaines du renouveau en France des hautes études religieuses. La fondation des Facultés libres fournit à ce besoin une occasion de se manifester et de se satisfaire en partie; mais, là comme ailleurs, les institutions aidèrent un mouvement plus profond qu'elles ne créèrent pas.

Avant d'arriver à l'exposé, nécessairement touffu, des efforts tentés par les catholiques français dans cet immense domaine, il ne sera pas sans doute inutile de marquer un certain nombre de caractères communs à tout le mouvement.

1. — C'est un mouvement *pédagogique*. Avant tout, il cherche à pourvoir les esprits cultivés, et d'abord les étudiants ecclésiastiques, d'instruments de travail précis et bien au point : collection de textes corrects et accessibles, précis lumineux et exacts, traductions, commentaires, répertoires copieux et complets.

2. — C'est un mouvement *collectif* et, pour ainsi dire, *impersonnel*. Bien qu'illustré çà et là par un certain nombre de travaux originaux, longuement mûris et brillamment présentés, il se dépense et se disperse le plus souvent dans de très nombreuses revues techniques ou semi-techniques; il s'entasse dans des *Dictionnaires* ou des collections au hasard des titres, sous forme d'articles et de mémoires dont beaucoup ont le développement d'un livre, mais demeurent, en dépit de la signature finale, quasiment anonymes.

Collectif par l'effacement d'un grand nombre de ses dirigeants, le mouvement l'est encore par la diversité de leur origine. Ils n'appartiennent pas à une école unique, ils ne sont pas les disciples d'un maître génial. Séculiers, moines, clercs réguliers de toute robe, mais encore savants laïques, universitaires ou indépendants, se coudoient dans l'armée catholique en marche; et ce sont les derniers qui mènent parfois le bon combat.

Un Albert de Lapparent, un Pierre Duhem — deux laïques — influent profondément sur l'orientation des méthodes apologétiques et la conception des rapports entre la science, l'histoire et la religion. Des historiens profanes, un Paul Allard, un Paul Fournier, un Noël Valois, un Emile Mâle, un Georges Goyau, un Paul Thureau-Dangin, vingt autres parmi leurs émules ou leurs amis, laïques comme eux, font avancer l'étude de questions religieuses importantes, ou les résument magistralement.

3. — C'est un mouvement de *libération*, par rapport aux travaux d'érudition protestante ou rationaliste. On tend à remplacer ces travaux (indispensables jusque-là, et presque tous d'importation étrangère, mais surtout allemande) par des ouvrages d'une valeur égale, ou même supérieure. Cette émancipation, très avancée pour les livres de philologie proprement dite (dictionnaires, grammaires, textes critiques), peut être considérée comme accomplie sur les autres terrains, surtout si l'on tient compte, comme d'alliés du dehors, des travaux dus aux protestants conservateurs et aux anglicans (1).

Pareille tâche impliquait nécessairement une étroite prise de contact, et une certaine similitude, au moins dans les méthodes de recherche et de transcription, avec les mémoires ou instruments de travail qu'il s'agissait de suppléer ou de supplanter. Quelle que soit la différence des points de départ et la divergence des orientations philosophiques, il est inévitable que l'établissement d'un texte, la filiation des manuscrits, le choix de la leçon préférée, l'éxégèse littérale ou historique d'un auteur requièrent des opérations semblables qui amènent, si elles sont correctement exécutées, à des résultats apparentés. Et comme, au

(1) L'utilisation de ces travaux reste, bien entendu, sujette aux précautions qui s'imposent en pareil cas. Elle est d'ailleurs explicitement prévue dans le nouveau *Codex Juris Canonici*, livre III, titre 34, canon 1400.

début, ce travail s'appuyait sur les livres antérieurs, rédigés le plus souvent dans un esprit nettement libéral ou rationaliste, il était rare que les pionniers sussent éliminer de leurs préoccupations toute trace de cet esprit. On conçoit par là que ce mouvement ait été, en ce qui touche l'orthodoxie catholique, inégalement heureux. Pris d'ensemble, dans ses directions et résultats essentiels, il se démontre en plein accord avec elle. Sur des points particuliers toutefois, et pour un temps, il se produisit ici ou là des erreurs d'orientation, des piétinements, des reculs, des avancées téméraires suivies — très rarement — de lourdes chutes. Les caractères du mouvement énumérés plus haut expliquent bien ces atermoiements : en beaucoup de matières, les maîtres faisant autorité manquaient. Ailleurs, certains initiateurs, d'une compétence professionnelle éprouvée, manquaient de la formation théologique, et surtout philosophique, approfondie, qui eût prévenu les faux pas.

De plus *la liaison des armes* (s'il est permis, en temps de guerre, d'adopter cette métaphore belliqueuse) fut pendant longtemps mal assurée. De grands ordres religieux, des Facultés de théologie importantes possédaient, juxtaposés, des théologiens sûrs, des exégètes formés, de remarquables historiens : il arriva que chaque groupe poussât dans sa ligne, selon son plan et ses méthodes particulières, sans assez se préoccuper du voisin. On put constater en conséquence, ici, des ignorances positives que la parfaite justesse des idées ne parvenait pas à pallier; et là, des notions incorrectes, que la richesse de l'érudition rendait plus fâcheuses en leur conférant une sorte de consécration scientifique.

4. — *Ce mouvement* enfin *reste* jusqu'au bout, *pour le rayonnement extérieur* (bien que celui-ci allât grandissant avec les années) *au-dessous de ses mérites réels.* Les discussions et suspicions soulevées par les écarts accidentels signalés tout à l'heure couvrirent, en maint pays étranger,

et même chez nous, la valeur considérable des ouvrages, recueils et collections venus de France. On les utilise sans doute, on s'en inspire souvent, on les traduit parfois : plus rarement on les loue sans réserves expresses ou sans arrière-pensée. C'est dans les pays de culture scientifique intensive et notamment chez les adversaires de la foi catholique, qu'on se rendit compte le plus vite et le mieux de l'avance réalisée par les théologiens français.

Ailleurs, un grand nombre de catholiques font pesèr sur les hautes études religieuses des Facultés françaises les préventions, parfois légitimes, que leur inspirent certaines mesures persécutrices ou vexatoires du gouvernement de notre pays. A tel esprit simpliste il ne paraît pas vraisemblable, ni même possible, que « quelque chose de bon puisse venir de Nazareth », ou qu'une renaissance des sciences religieuses ait son centre dans un pays où le régime légal s'oppose, par tant de points, aux règles et immunités ecclésiastiques.

C'est l'abondance des arbres qui empêche d'autres catholiques de voir la forêt. Bien que, sur chacun des points de fait ou de doctrine étudiés, les références aux ouvrages français aillent se multipliant; bien que, sur la plupart des questions, des mémoires étendus mettent à la disposition de tous, dans des recueils accessibles, le dernier état des problèmes et des solutions proposées, on s'obstine à ne voir que des isolés là où il existe une armée, et des exceptions là où vit un esprit d'ensemble et déjà une tradition.

Certains observateurs du dehors, aheurtés aux déviations, aux témérités, aux erreurs inséparables d'un pareil mouvement, généralisent ces regrettables accidents, et font peser une suspicion globale sur la production scientifique de la patrie d'un Alfred Loisy. Ne mentionnons pas les esprits chagrins qui appliqueraient, aux écoles et aux auteurs de notre pays, une savante dégradation de notes péjoratives, allant du modernisme le plus cru au libéralisme doctrinal le plus dilué.

Pour injustifiées qu'elles soient, ces préventions et d'autres semblables s'expliquent aisément et, si on les a rappelées, c'est que l'exposé qui va suivre suffira peut-être, dans sa brièveté forcée, à en montrer le mal fondé (1).

I. — ÉTUDES DOCTRINALES ET APOLOGÉTIQUES

C'est en matière doctrinale que le mouvement des hautes études religieuses eut le moins le caractère d'une renaissance, pour bien des raisons, dont quelques-unes seront touchées plus bas ; mais surtout parce que le besoin d'un renouvellement se faisait là moins sentir qu'ailleurs. Les maisons d'études des grands ordres religieux, et nombre de séminaires, maintenaient l'enseignement théologique à une hauteur fort honorable. Avec des canonistes comme Carrière et des exégètes comme Le Hir, la Société de Saint-Sulpice comptait parmi ses membres quelques théologiens excellents. On peut regretter qu'ils fussent, de par leurs fonctions mêmes, confinés dans un enseignement relativement élémentaire, qui leur laissa rarement le temps d'approfondir et de publier. Toutefois le nom d'un Brugère évoque l'image d'un véritable maître, dont les courts ouvrages (2)

---

(1) Un exposé de ce genre n'existe, à notre connaissance, nulle part. Mais les éléments en préexistent, ainsi que des parties achevées, dans les travaux de Mgr A. Baudrillart, notamment sa *Vie de Monseigneur d'Hulst* (deux volumes in-8°, Paris, de Gigord, 1912-1914), et les mémoires réunis dans la première partie du recueil : *L'Enseignement catholique dans la France contemporaine*, Paris, Bloud, 1910. — On notera aussi le chapitre VIII du premier tome de l'*Eglise de France sous la troisième République*, par E. Lecanuet, Paris, Poussielgue, 1907, les divers ouvrages de Mgr L. Baunard, résumés dans *Un siècle de l'Eglise de France*, Paris, Poussielgue, et les *Questions d'Enseignement supérieur* de Mgr P. Batiffol, Paris, Gabalda, 1907. — Les *Rapports* annuels des cinq Instituts (Universités) catholiques français : Paris, Angers, Lille, Lyon, Toulouse, offrent la mine de renseignements la plus riche et la plus aisée à exploiter.

(2) Rédigés en latin : *De vera Religione, de Ecclesia*, Paris, 1873. — V. Pacaud. *L'Œuvre apologétique de M. Brugère*, dans la *Revue pratique d'apologétique*, I, p. 414-424.

l'emportent de beaucoup sur maint gros volume gonflé d'une érudition de seconde main.

Deux noms s'imposent d'abord à qui veut rendre compte du mouvement apologétique en France dans les années qui suivirent 1875. Grands seigneurs tous les deux, amis intimes durant de longues années et collaborateurs à la même œuvre d'enseignement supérieur, Paul de Broglie et Maurice d'Hulst ne laissaient pas d'être, en bien des points importants, fort différents l'un de l'autre.

D'abord officier de marine, venu sur le tard au sacerdoce, moyennement doué quant aux moyens d'expression, tout à fait inapte à l'administration et à l'organisation, le premier fut un penseur extrêmement attentif aux besoins de son temps, un observateur probe et sagace, un critique pénétrant et, sur certains terrains — l'histoire comparée des religions et la méthode apologétique — un véritable initiateur. Ses ouvrages (1), en dépit de leur grande valeur, ne donnent qu'une idée amoindrie de son mérite et de son influence. C'est le recueil posthume d'articles publiés sous le nom *Religion et Critique* qui le montre peut-être au mieux de ses talents ; bien que son chef-d'œuvre, pour l'originalité et la composition, reste les *Problèmes et Conclusions de l'histoire des religions*.

Beaucoup plus brillant et répandu, esprit vif et pénétrant, organisateur hors pair, écrivain châtié et lucide, causeur étincelant, Maurice d'Hulst avait donné son printemps même à la vie cléricale. Son rôle comme apologiste déborde beaucoup ce qu'on en saurait si l'on s'en tenait à ses ouvrages imprimés. C'est par son fécond rectorat à l'Institut ca-

(1) *Conférences de Sainte-Valère sur la vie surnaturelle*, 2 volumes; *Le Positivisme et la Science expérimentale*, 2 volumes, Paris, Palmé, 1880; *Problèmes et Conclusions de l'histoire des religions*, Paris, Putois-Cretté, 1886; *Le Présent et l'Avenir du Catholicisme en France*, Paris, Plon; *La Réaction contre le Positivisme*, Paris, Plon, 1894; *Religion et Critique* [posthume, publié par M. Cl. Piat], Paris, Gabalda, 1897; *Questions bibliques* [posthume]. — Je ne cite ici que les livres les plus importants. Sur l'auteur, on lira avec profit le bel ouvrage du R. P. Largent, *l'Abbé de Broglie, sa vie, ses œuvres*, Paris, Bloud, 1901.

tholique de Paris; par l'organisation définitive — l'initiative en appartient à son collègue de Toulouse, le chanoine Duilhé de Saint-Projet — des *Congrès scientifiques internationaux des catholiques* (1); par les encouragements convaincus et personnels qu'il prodigua dès l'abord au mouvement de retour à la philosophie traditionnelle, que Mgr d'Hulst occupe, dans l'apologétique contemporaine, une place de premier rang. Son œuvre écrite tient, en ce genre, dans ses *Mélanges philosophiques*, et ses *Conférences de Notre-Dame de Paris* (2). On trouve dans ces ouvrages la documentation consciencieuse et précise, la discussion ferme et courtoise, l'art d'équilibrer les questions, le luisant d'un style pur et distingué. Moins original dans ses vues que l'abbé de Broglie, Mgr d'Hulst l'emporte sur son ami pour la présentation et la mise en œuvre. L'exposé des fondements de la morale chrétienne, tel qu'il se présente dans les six années des *Conférences*, a eu, et méritait, un succès durable (3).

L'Apologie scientifique de la foi chrétienne (4) ramène le

(1) Ces Congrès triennaux se réunirent d'abord à Paris en 1888 et 1891, puis à Bruxelles, 1894; à Fribourg en Suisse, 1897, enfin à Munich, 1900. Une réunion ultérieure, fixée à Rome, ne put avoir lieu, et mit fin, provisoirement du moins, à cette œuvre considérable. Le chiffre des adhérents avait monté de 1.118 (adhérents du Congrès de 1888 inscrits au moment de l'ouverture) à 3.367; le chiffre des mémoires, de 79 à 260. On peut se reporter, pour l'histoire de cette imposante manifestation de vitalité scientifique des catholiques, au chapitre très complet de Mgr Alfred Baudrillart dans sa *Vie de Monseigneur d'Hulst*, I, p. 529-545.

(2) Six volumes, Poussielgue 1891-1896 — Les nombreux inédits publiés posthumes, tout en ayant leur intérêt par l'histoire de la pensée de Mgr d'Hulst, ajoutent peu à l'importance de son œuvre apologétique.

(3) Sur Mgr d'Hulst, sa vie et ses actes, nous ne pouvons que renvoyer à la belle et considérable *Vie* publiée par Mgr A. Baudrillart en deux volumes (1912, 1914). C'est une véritable histoire de la France religieuse, entre 1870 et 1896. On notera particulièrement le livre IV sur l'apostolat intellectuel de Mgr d'Hulst (II, p. 1-217).

(4) 1re édition en 1885; très souvent rééditée et traduite en neuf langues au moins. — Sur l'auteur et l'ouvrage, on lira avec intérêt l'étude que leur a consacrée Mgr Pierre Batiffol dans ses *Questions d'Enseignement supérieur ecclésiastique* (1907, p. 225-250).

nom, cité plus haut, de Mgr Duilhé de Saint-Projet. L'ouvrage, qui a été tenu au courant, depuis la mort de l'auteur, par un savant remarquable, le chanoine Senderens, vaut moins encore par sa valeur technique que par sa judicieuse méthode. Montrer que sur la plupart des prétendus *conflits* entre les sciences et la foi, ou celle-ci ne s'est jamais prononcée d'une façon décisive, ou celles-là tâtonnent encore et se gardent (en la personne des maîtres qui les représentent avec le plus d'éclat) de toute affirmation tranchante, c'est là une très saine leçon donnée aux esprits échauffés, toujours portés à majorer leurs opinions, et, parfois, à les ériger en certitudes. C'est également un des rôles les plus utiles, dans son humilité, de la science apologétique.

Une exposition et défense complète de la religion chrétienne avait été présentée, une douzaine d'années auparavant, par l'abbé Emmanuel Bougaud, mort évêque de Laval (1). Cet ouvrage, qui trahit en plusieurs de ses parties une formation scientifique inégale à l'éloquence de l'auteur, et où la sûreté théologique elle-même n'est pas sans défaut sur des points de détail, n'en reste pas moins un beau et bon livre. Il a ému, éclairé et rasséréné bien des âmes. La manière généreuse et oratoire de Mgr Bougaud, la place donnée par lui aux arguments de sentiment, le souci d'éviter les questions arides et les discussions d'école, toutes ses qualités et quelques-uns de ses défauts ont concilié à cet ensemble apologétique une influence qui dure encore pour le bien de plusieurs.

C'est un ensemble également, beaucoup plus sûr et vraiment magistral dans son ampleur, que, vers le même temps, présentait à ses auditeurs de Notre-Dame, puis à

---

(1) *Le Christianisme et les Temps présents*, cinq volumes, Paris, Poussielgue, parus à partir de 1874 (les tomes I et II), souvent réédités, et traduits en plusieurs langues.

de très nombreux lecteurs, le dominicain J. M. L. Monsabré (1). La doctrine chrétienne entière y est passée en revue de l'*alpha* à l'*oméga*, du *Credo in unum Deum* jusqu'à l'*Amen* qui termine le symbole. Tout, dans cette immense collection, n'est pas de même aloi : le souci de l'actualité scientifique, les préoccupations oratoires de l'auteur, une certaine prolixité à laquelle échappent rarement les cours parlés, une érudition accueillant çà et là, un peu hâtivement, des renseignements mal vérifiés : ces défauts visibles dans le texte, et plus encore dans les notes, des *Conférences*, ne sauraient prévaloir contre la valeur et l'utilité incontestables de ce vaste catéchisme, l'un des plus étendus, le plus approfondi sans doute et le plus éloquent qui existe en aucune langue (2).

Postérieurs de vingt années à la mise en chantier de ces grandes synthèses, œuvres mûries au cours d'un long enseignement technique, les livres d'un penseur laïque, Léon Ollé-Laprune, bien moins accessibles à l'ensemble des lecteurs, sont assurément plus profonds (3). Mais leur caractère, avant tout philosophique, en assigne l'appréciation à un autre chapitre du présent ouvrage. C'est également à l'important mémoire de M. Georges Michelet que ressortit l'étude des ouvrages de certains disciples d'Ollé-

(1) Faisant suite aux *Conférences de Saint-Thomas d'Aquin*, et fort supérieures, les *Conférences de Notre-Dame* contiennent une exposition complète de Dogme catholique, en plus de vingt courts volumes : *Dieu* (1873-1876) ; *Jésus-Christ* (1877-1892) ; *la Grâce et les Sacrements* (1883-1887) ; *les Fins dernières* (1888-1889). — Ces ouvrages, parus d'abord chez E. Baltenweck, sont actuellement publiés par P. Lethielleux.

(2) Parmi les successeurs du P. Monsabré et de Mgr d'Hulst dans la chaire de Notre-Dame, le premier rang revient incontestablement au R. P. M. A. Janvier, O. P., dont l'*Exposition de la Morale catholique* (*Morale générale* en huit volumes, Paris, Lethielleux, 1903-1910 ; *Morale spéciale* en cours de publication : sept volumes parus en 1917) n'est pas indigne des œuvres de ses illustres devanciers, soit pour l'ampleur des vues, soit pour l'éloquence de la mise en œuvre, soit pour la sûreté doctrinale.

(3) Notamment *le Prix de la Vie*, 1894, et le précieux opuscule sur *les Sources de la paix intellectuelle*, pour m'en tenir à l'indication des ouvrages manifestement apologétiques.

Laprune, dont le plus connu et le plus original est M. Maurice Blondel (1).

La plupart des travaux d'apologétique parus en France depuis la mort d'Ollé-Laprune, abstraction faite de ceux auxquels je viens de faire allusion, ou sont des livres classiques, généralement élémentaires, ou ne traitent que partiellement le sujet. Une énumération serait ici fastidieuse. Il faut signaler pourtant, avec quelques monographies de grande valeur (2), un ensemble de livres et d'opuscules dans lesquels, à propos de conversions récentes, on tend à rendre ordinaire et classique un argument employé jusqu'alors d'une façon occasionnelle. Autobiographies, biographies psychologiques et spirituelles de convertis vont se multipliant, en même temps que le mécanisme intérieur et les lois générales de la conversion sont mis en vive lumière (3).

La nécessité de défendre les esprits contre les ferments rationalistes répandus à profusion par mainte collection à bon marché, suggéra l'idée très pratique de présenter, en des opuscules brefs et d'un prix abordable, les principales réponses aux objections courantes. De là des collections diverses, dont la plus considérable de beaucoup — plus de sept cents petits volumes — est celle qui paraît depuis 1897 sous le titre général *Science et Re-*

(1) La même raison (d'éviter le *bis in idem*) nous avertit de ne pas nous appesantir sur le mouvement contesté, et, en plusieurs de ses protagonistes, contestable, qu'on a appelé *l'Apologétique nouvelle*.

(2) Telles *l'Introduction à l'étude du Merveilleux et du Miracle*, du P. J. de Tonquédec, 1915, et la série de haute vulgarisation menée à bien, dans l'intervalle de ses travaux techniques de philosophie thomiste, par le R. P. Sertillanges : *Les Sources de la Croyance en Dieu*, *l'Église*, *la Prière*, etc.; *Critique et catholique*, du P. E. Hugueny.

(3) Certaines collections exposent et exploitent avec insistance ce nouveau *locus communis* de l'apologétique, par exemple la série qui a pour titre *Apologétique vivante*, chez G. Beauchesne. Le Père Th. Mainage, O. P., s'est pour ainsi dire spécialisé dans l'étude et l'interprétation de ces phénomènes de conversion, ou, au rebours, de perversion religieuse et d'apostasie.

ligion (1). Mentionnons à côté d'elle la collection similaire publiée par les catholiques belges, *Science et Foi* (2).

Il faut, dans le même ordre d'idées, s'arrêter quelques instants à l'effort, très grand dès le début, immensément étendu depuis, tenté par les catholiques français pour réunir, en un seul ouvrage, toutes les questions soulevées par l'apologétique religieuse contemporaine.

Dans un recueil de ce genre, dont l'idée et le plan sont dus au méritant abbé J. B. Jaugey, la division du travail s'imposait, aucun homme ne possédant la compétence nécessaire pour traiter un peu à fond tant de matières si diverses. A l'ordre logique ou scolaire des questions, M. Jaugey préféra l'ordre plus lâche, mais rendant la consultation plus aisée, d'un *Dictionnaire*. D'abord renfermé dans un volume unique de 1.700 pages à deux colonnes, ce répertoire (3) groupa dès sa première édition, à Lyon, en 1889, un nombre imposant de collaborateurs, et contint de solides mémoires, la plupart très au courant et fort bien rédigés; aussi le succès fut grand et durable. Des *appendices* s'ajoutèrent naturellement au premier fonds,

---

(1) Chez l'éditeur Bloud, à Paris. Un groupement en *séries :* doctrinale, historique, sociale, etc., facilite le classement et l'usage de ce vaste recueil, dont nombre d'opuscules ont été traduits, ou adaptés, en diverses langues.

(2) Chez l'éditeur Gabalda, à Paris. Beaucoup moins étendue que la précédente, à laquelle elle est d'ailleurs très postérieure, cette collection comptait cependant, avant 1914, trente-deux opuscules parus.

(3) *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, contenant les preuves principales de la vérité de la Religion et les réponses aux objections tirées des sciences humaines, par J. B. Jaugey, prêtre, docteur en théologie, avec la collaboration d'un grand nombre de savants catholiques, Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1889. — Parmi ses collaborateurs de la première heure, M. Jaugey eut la bonne fortune de grouper un certain nombre de savants remarquables, Mgr Ch. de Harlez, Mgr Lamy, MM. Didiot, Perriot, Alfred Vacant, Paul Allard, les PP. Coconnier, Corluy, J. Brucker, etc.

La refonte, dont il est question plus loin, et qui porte l'indication de *quatrième édition*, paraît chez l'éditeur G. Beauchesne, successeur de Delhomme, à Paris.

à mesure que des lacunes se découvraient ou que de nouvelles attaques appelaient des répliques. Finalement une refonte s'imposa. Elle se fit à partir de 1908, sous la direction éclairée et ferme du R. P. Adhémar d'Alès, et adopta le mode de publication en fascicules successifs, usité déjà pour les recueils analogues dont il sera question plus loin.

L'œuvre est encore loin d'être terminée : les treize livraisons parues la mènent aux deux tiers environ de sa longueur totale. Elles contiennent, en matière de philosophie religieuse, d'histoire, d'exégèse et d'histoire des religions, nombre d'articles considérables, dont plusieurs sont de véritables traités (1). Considérée d'ensemble, et toute réserve faite sur les imperfections inséparables d'une entreprise de cette envergure, on n'exagérera pas en disant qu'elle est en son genre non seulement la plus étendue, mais la plus solidement érudite et la plus appropriée à son but qu'on puisse présentement consulter.

Le mouvement théologique proprement dit, par le fait qu'il reflète à sa manière l'infaillibilité et l'immutabilité doctrinale de l'Église, prête moins aux travaux originaux que l'apologétique. Le progrès en ce genre reste cependant possible, et pas seulement celui qui consiste dans une présentation plus lucide, une coordination plus exacte, un équilibre plus harmonieux des données doctrinales. Les préoccupations particulières à chaque époque, les recherches scientifiques et les erreurs même, de fait et de méthode, ont leur contre-coup dans l'enseignement théologique le plus traditionnel. Par la notion de développement, appliquée avec une confiance parfois téméraire à toute doctrine et à toute histoire, les théologies positive et

(1) Par exemple les articles *Agnosticisme* (I, col. 1-76 : M. Chossat) ; *Dieu* (I, col. 941-1088 : R. Garrigou-Lagrange); *Eglise* (I, col. 1219-1301 : Y. de la Brière) ; *Evangiles canoniques* (I, col. 1598-1750 : M. Lepin) ; *Jésus Christ* (II, col. 1288-1538 : L. de Grandmaison); *Peuple Juif* (II, col. 1567-1657 : J. Touzard) ; *Marie, Mère de Dieu* (III, col. 115-302); A. d'Alès, A. Noyon, J. Bainvel, X. Le Bachelet), etc.

scolastique ont été sinon renouvelées (le mot serait beaucoup trop fort, surtout en ce qui touche celle-ci) du moins rajeunies en plusieurs de leurs parties. L'étude directe des sources patristiques et médiévales, reprise par-dessus la masse de commentaires et de gloses accumulée depuis, dégagée des préoccupations exclusives inspirées par les disputes d'école, a produit également des résultats sérieux. Enfin les décisions du Concile du Vatican où, pour la première fois, les fondements de la théologie naturelle ont fait l'objet de définitions ecclésiastiques, n'ont pas laissé de provoquer un mouvement dont les hautes études doctrinales portent trace.

D'autre part, la théologie dogmatique s'exprime généralement en latin et se ressent beaucoup moins que les autres sciences religieuses des particularités nationales. C'est ainsi qu'en fait la plus grande œuvre théologique composée par un Français à l'époque qui nous occupe a été accomplie à Rome et est rédigée en langue latine. Ce sont les traités scolastiques du cardinal Louis Billot (1).

D'autres cours de théologie dogmatique et morale mériteraient d'être mentionnés pour leurs qualités scolaires ; soit qu'ils se présentent (comme le cours de M. A. Tanquerey) sous forme de manuel à l'usage des grands séminaires ; soit qu'ils s'intitulent *Commentaires* de saint Thomas (c'est le cas du vaste ouvrage du R. P. Th. Pégues : traduction intégrale et commentaire de la *Somme théologique*) ; soit qu'ils adoptent le cadre de *Leçons* universitaires (telles, les *Leçons de théologie dogmatique* de M. L. Labauche).

Parmi les ouvrages consacrés à des traités ou à des dogmes en particulier, sans ambition d'embrasser l'immense étendue de l'enseignement théologique, il faut citer en première ligne, avec les commentaires lucides et judicieux de l'abbé Alfred Vacant sur les *Constitutions dog-*

---

(1) Voir l'article de J. Lebreton dans les *Études* de 1911, t. CXXIX, p. 514-525.

matiques du Concile du Vatican (1), les traités considérables, propédeutiques et moraux, rédigés dans une langue délibérément technique, mais avec une réelle puissance d'esprit, par le chanoine Jules Didiot, professeur aux Facultés catholiques de Lille (2). Les livres solides et complets du P. J.-B. Terrien sur la *grâce et la gloire*, sur *la sainte Vierge Marie* (3), valent d'être signalés, comme aussi divers mémoires et traités sur les importantes questions de méthode et de théologie générale, dus aux RR. PP. A. Gardeil, A. de la Barre et J. V. Bainvel (4).

Toutefois, sur ce terrain comme sur celui de l'apologétique, l'œuvre de beaucoup la plus étendue est celle qui se monnaye au cours des cinquante livraisons déjà parues du *Dictionnaire de théologie catholique*, publié sous la direction des professeurs nancéiens Alfred Vacant et E. Mangenot, depuis 1903 (5). Cet indispensable répertoire, poussé présentement jusqu'à la lettre J, contient sur toutes les questions de théologie et de morale (quelques articles s'y sont même glissé qui n'ont avec ces disciplines qu'une parenté lointaine) des mémoires très copieux et complets. Il va sans dire que le souci de ne rien omettre,

(1) Deux volumes parus chez Delhomme (G. Beauchesne), Paris, 1896.

(2) *Logique surnaturelle*, *Morale surnaturelle*, 5 volumes parus entre 1889 et 1899, à Lille, chez Taffin-Lefort.

(3) *La Grâce et la gloire*, 2 vol., Paris, Lethielleux, 1897; *Marie Mère de Dieu et Mère des hommes*, 4 vol. *ibid.*, 1900 et sqq.

(4) A. Gardeil, O. P., *Le Donné révélé et la Théologie; La Crédibilité et l'apologétique*, Paris, Gabalda, 2 volumes, 1908; A. de la Barre, *La Vie du dogme*, Paris, Lethielleux, 1898. — J. V. Bainvel, *De Magisterio vivo et Traditione; De Scriptura sacra*, 1910; *De vera Religione*, 3 volumes in-8°, Paris, G. Beauchesne; *Nature et surnaturel*, ibid., 1904.

Plusieurs des thèses de doctorat présentées aux Facultés de théologie, sont de véritables ouvrages. On peut citer en exemple, parmi celles qui se rapportent à la théologie proprement dite et sont rédigées en français : le *Dogme de la Rédemption*, de l'abbé J. Rivière (thèse de Toulouse). Paris, Gabalda, 1905, complétée ensuite par un second volume; *Le Problème du salut des infidèles* de l'abbé J. Capéran (thèse de Paris), 2 vol., Paris, G. Beauchesne, 1912, etc.

(5) *Dictionnaire de Théologie catholique*, publié sous la direction d'Alfred Vacant, continué par Eugène Maugenot, Paris, Letouzey, 1903 et sqq.

l'uniformité typographique, la rareté des titres et des blancs imposés par le genre de l'ouvrage, et d'autres raisons encore, ont induit certains auteurs à une abondance qui frise parfois la prolixité. En dépit de ces défauts, auxquels n'échappe guère un recueil de cette sorte, l'œuvre, vraiment colossale, se ressent, dans chacune de ses parties, du besoin de clarté qui est l'apanage le moins contesté de l'esprit français.

Mais, de plus, ces mémoires témoignent d'un effort scientifique immense. La plupart des grands sujets donnent lieu à une série d'articles, dus à des auteurs différents, dans lesquels chaque aspect de la question est examiné par un spécialiste avec un détail et une plénitude d'information à peu près sans exemple (1). D'autres articles, œuvre d'un seul homme, résument le travail d'une vie entière de pensée et de recherches (2). Théologie dogmatique et morale, positive et scolastique, scripturaire, patristique et conciliaire, liturgique et monumentale, on trouvera dans cet unique répertoire des éléments dispersés ailleurs en dix, en vingt ouvrages considérables.

Il ne serait pas équitable de terminer ces notes sommaires sans relever la quantité de matériaux réunis et déjà maîtrisés dans la collection de nombreuses Revues techniques, ou semi-techniques (3). Les grandes controverses théologiques, notamment celle du modernisme, les questions concernant la méthode en théologie, les fondements

---

(1) Soit par exemple l'article *Eucharistie*. Distinct des articles *Accidents*, *Communion*, etc., et consacré à l'exposé positif du sujet, il compte près de quatre cents colonnes, dues à sept auteurs différents : (C. Ruch, G. Bareille, R. P. Bour, F. Vernet, J. de Ghellinck, E. Mangenot, L. Godefroy) ; vol. V, col. 989-1368.

(2) Par exemple les articles *Augustin*, *Augustinisme* du regretté Père Eugène Portalié; *Espérance*, *Foi*, du R. P. St. Harent. Ce dernier article ne comporte pas moins de quatre cent cinquante colonnes; vol. VI, col. 55-514.

(3) Par exemple la *Revue des Questions historiques*, *La Controverse et le Contemporain*, devenus *La Science catholique*, les *Études religieuses*, la *Revue Thomiste*, la *Revue du Clergé français*, la *Revue pratique*

de la foi, le sens, la portée et le développement du dogme, ont été traitées là dans des études ou des chroniques, dont beaucoup n'ont jamais été réunies en volume et gardent une valeur durable, dépassant l'occasion qui les a provoquées. Cette remarque vaudra pour les sections suivantes.

II. — ÉTUDES D'EXÉGÈSE ET DE THÉOLOGIE POSITIVE

Aucune province du vaste royaume des sciences religieuses n'a été plus agitée que la scripturaire, durant l'époque qui nous occupe. L'intervention à peine intermittente de l'autorité romaine suit le développement continu des études bibliques, depuis l'encyclique *Providentissimus Deus* (novembre 1893) jusqu'à l'encyclique *Pascendi dominici gregis* (septembre 1907), en passant par l'institution de la Commission biblique pontificale en 1902.

La France n'a pas été peut-être le pays le plus troublé par les controverses scripturaires : c'est elle assurément qui a fourni, aux divers partis en présence, leurs chefs de file, leurs formules et leurs principaux organes.

Si l'on veut apprécier justement ce mouvement, confus en apparence, et tracer sa courbe avec une exactitude approchée, il faut distinguer trois périodes principales : une *d'éveil*, au cours de laquelle les exégètes catholiques encore trop rares, distancés sur quelques points, éparpillés d'ailleurs, s'efforcent avec des succès divers et une incontestable énergie, de se mettre à la hauteur des circonstances et de se grouper pour faire tête aux attaques ratio-

---

d'apologétique, la *Revue biblique*, le *Bulletin critique*, la *Revue des sciences théologiques et philosophiques*, l'*Université catholique* (de Lyon), la *Revue de Lille* et les *Questions ecclésiastiques*, le *Bulletin de Littérature ecclésiastique* (de Toulouse), la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest* (d'Angers), les *Recherches de science religieuse*, le *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne*, la *Revue bénédictine*, les *Études franciscaines*, *Etudes carmélitaines*, la *Nouvelle Revue théologique*, la *Revue d'Histoire ecclésiastique* (de Louvain), l'*Ami du clergé* (de Langres), *La Foi catholique*, *Le Canoniste contemporain*, les *Echos d'Orient*, la *Revue Mabillon*, etc.

nalistes. On peut assigner à cette période les années 1875-1893.

La seconde période est celle d'une *expansion ardente*, et pourtant *confuse*. Les deux fractions entre lesquelles se partagent les représentants français de l'exégèse catholique : école conservatrice, école progressiste, rivalisent d'ardeur et de productivité. Dans la seconde de ces écoles, un groupe très peu nombreux fait vite bande à part. Grâce à une activité littéraire intense et à un jeu plus que contestable de pseudonymes, cette troupe de partisans, qui se résume dans la personne de son chef, M. Alfred Loisy — et souvent s'y réduit — donne l'impression d'une armée. Le loyalisme ecclésiastique, et même chrétien, de ces extrémistes, ne devient suspect que sur le tard à maint catholique progressiste (1). Plus attentifs à l'emploi des méthodes qu'aux principes dirigeants, et au détail qu'à l'inspiration, d'aucuns, parmi ces derniers, ne veulent voir que nuances où il y a déjà opposition foncière, et crevasse, où s'ouvre un abîme. Cette période ardente et dangereuse ne prend fin qu'avec les actes décisifs de Pie X, le décret *Lamentabili sane exitu*, et l'encyclique *Pascendi* (juillet-septembre 1907), suivant de près l'apostasie éclatante des principaux « modernistes ».

Alors s'ouvre une période *d'activité ralentie*, mais encore fructueuse, notamment par l'exégèse du Nouveau Testament. Le mouvement d'avance, que le modernisme faillit dévier et retarda en le compromettant, reprend lentement, avec plus de prudente circonspection. Cette période dure encore.

A l'aide de ce fil, le lecteur se retrouvera plus aisément au milieu des détails que ce bref exposé ne peut manquer de mentionner.

1. — *Période d'éveil : 1875-1893.* — Le mot d'éveil doit

(1) Il n'est que juste de rendre hommage à la clairvoyance plus grande, sur ce point, de certains critiques conservateurs, tels que le P. J. Fontaine, mort en 1917.

être pris ici sur un sens très relatif. Des exégètes comme le Père de Valroger, l'abbé Motais, l'abbé Trochon et quelques-uns des collaborateurs de la *Bible* qu'il dirigea (1), ne sont nullement à traiter par simple prétérition. Et beaucoup moins, nous le verrons, l'illustre abbé Le Hir, mort de la veille (1868), et dont plusieurs des principaux écrits se publiaient alors (1873).

On doit toutefois reconnaître que l'état des études bibliques en France n'était pas, vers 1875, ce qu'il aurait dû être. De toutes les disciplines enseignées dans les Facultés officielles de théologie, même en Sorbonne, la science exégétique était la moins bien partagée. Le consciencieux abbé J.-B. Glaire (mort en 1879, mais démissionnaire dès 1851) avait été faiblement remplacé : la chaire d'Écriture sainte de la Sorbonne ne trouva ni un Freppel, ni un Perraud (2). Aux attaques rationalistes, de plus en plus pressantes et érudites, on avait sans doute répondu, mais sans parvenir à renverser le courant (3). Les sciences préparatoires à l'exégèse, et les auxiliaires : linguistique orientale et classique, archéologie sémitique, critique des sources, connaissance des langues modernes, étaient relativement négligées. Un petit nombre de prêtres éminents, encouragés par quelques évêques, s'efforçaient, il est vrai, de rompre la prescription, mais rien de considérable et de suivi n'avait encore été fait.

Là comme ailleurs, la fondation d'Universités catholiques apporta aux hautes études un stimulant et des facilités singulières (4). Un prêtre de Saint-Sulpice, disciple de

(1) Bible appelée parfois *Bible Lethielleux*, du nom de son éditeur.

(2) Les autres Facultés de théologie n'eussent pas été plus favorisées, si celle de Rouen n'avait joui sur la fin (1876-1884), des cours excellents de l'abbé C. Fouard.

(3) Des plus sérieuses réponses à la *Vie de Jésus*, de Renan, parues au cours des années qui précédèrent la guerre de 1870 (H. Wallon, Louis Veuillot, Ch.-E. Freppel, Pauvert, Mgr Dupanloup) aucune n'est due à un exégète de carrière, plusieurs sont l'œuvre de laïques.

(4) L'Ecole de théologie de l'Institut catholique de Paris ne s'ouvrit qu'en 1878, et ne devint *Faculté* de théologie qu'en 1889.

M. Le Hir, ne les avait pas attendues pour commencer une longue et féconde carrière de haute vulgarisation biblique (1). Laborieux, très consciencieux, un peu timoré, capable de travaux personnels, M. Fulcran Vigouroux donna pour but à son activité le relèvement des études sacerdotales en matière scripturaire. Auteur de manuels scolaires très recommandables, il mit à la portée des lecteurs cultivés, notamment des prêtres, les résultats des grandes campagnes archéologiques faites au cours du XIX[e] siècle. Son ouvrage en quatre volumes, *la Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie*, fut pour beaucoup une révélation (2) : un volume sur le *Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes* eut moins de retentissement, bien qu'il reste sans doute le plus solide et le plus utile des travaux de l'auteur. Professeur à l'Institut catholique de Paris, membre et premier secrétaire de la Commission biblique pontificale, directeur du grand *Dictionnaire de la Bible* (3) en quarante fascicules (1891-1912), M. Vigouroux fut pendant un quart de siècle le plus écouté, le plus connu (je n'ose dire le chef, car la modestie de ce prêtre excellent le mettait aux antipodes d'un chef d'école) des exégètes conservateurs. Le *Dictionnaire* marque, nonobstant ses défauts et lacunes, une

(1) Voir le bel article de M. E. Levesque dans la *Revue biblique* de janvier 1915, *M. Vigouroux et ses écrits :* bibliographie très complète, p. 203 sqq. M. Vigouroux est mort en 1915.

(2) Paris, Berche, 2 volumes, 1877; 2[e] édition en 3 volumes, 1879; 3[e] en 4 volumes, 1881; 6[e] en 1896. Un autre ouvrage de M. Vigouroux, médiocrement composé, mais plein de renseignements utiles, et jamais réunis ailleurs, est intitulé : *Les Livres saints et la critique rationaliste : histoire et réfutation des incrédules contre les saintes Ecritures*, 4 volumes (Paris, Roger) entre 1886 et 1890. 5[e] édition en 5 volumes, 1901-1902. Le *Manuel biblique de l'Ancien Testament*, en 2 volumes (complété par 2 volumes sur le Nouveau Testament dus à M. Bacnez), paru en 1879, avait été, dès 1906, tiré à 65.000 exemplaires, traduit en italien, en espagnol et en russe.

(3) *Dictionnaire de la Bible*, publié par F. Vigouroux, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs, Paris; Letouzey; 5 volumes de près de 2.000 colonnes chacun, 1895-1912.

Le premier fascicule parut en 1891, le premier volume en 1895.

avance sérieuse sur les œuvres analogues publiées par les catholiques; il reste en beaucoup de points, notamment pour l'archéologie et la géographie bibliques, un instrument de travail indispensable. Dans le même sens que M. Vigouroux, avec une tendance progressiste plus marquée, le P. Joseph Brucker publiait une série d'essais réunis en 1895 sous le titre *Questions actuelles d'Écriture Sainte.* Un ami de Vigouroux, l'abbé Claude Fillion, s'était signalé dès lors par des commentaires évangéliques d'un réel mérite, que de très nombreux travaux devaient suivre.

On doit signaler un autre élève de Le Hir, le chanoine Auguste Crampon, d'Amiens. La traduction élégante et précise qu'il donna du Nouveau Testament fut le seul ouvrage complet qu'il publia de son vivant, mais il avait préparé pour l'impression une traduction commentée de toute la Bible : reprise et revue par un comité de biblistes, cette traduction a paru en sept volumes après la mort de M. Crampon, survenue en 1894 (1). Cette grande publication fut suivie, à un an de distance, par l'édition en un seul volume d'une traduction intégrale des Écritures, minutieusement confrontée avec les textes originaux par un groupe d'exégètes appartenant à la Société de Saint-Sulpice et à la Compagnie de Jésus. L'ouvrage, qui a obtenu sous cette forme un succès durable et mérité, a doté les catholiques français d'une traduction maniable, correcte et sûre, qu'ils peuvent opposer avec avantage aux publications analogues, très soignées en général, des Sociétés protestantes de propagande biblique (2).

A cette période se rattachent également la préparation et la publication de deux œuvres jumelles, qui ont grandement contribué au bon renom de l'exégèse catholique fran-

(1) *La sainte Bible traduite en français sur les textes originaux, avec introduction et notes, et la Vulgate latine en regard*, Paris et Lille, Desclée, 7 volumes, 1894-1904.

(2) *La sainte Bible. — Traduction d'après les textes originaux*, par l'abbé A. Crampon, Paris, Rome et Tournai, Desclée, 1905.

çaise, celles de M. E. Le Camus, mort en 1906 évêque de La Rochelle, et du chanoine Constant Fouard, professeur à la Faculté de théologie de Rouen (mort en 1903). L'honneur premier de ces beaux livres doit encore être reporté à celui que nous trouvons à l'origine de presque tout ce qui compte, à cette époque, en matière exégétique, l'abbé Le Hir. Fouard et Le Camus furent, à Saint-Sulpice, ses élèves très chers et fidèles, — comme Ernest Renan avait été jadis son très cher et infidèle disciple. Il semble hors de doute que ceux-là voulurent expressément réparer pour leur part le mal fait par celui-ci. Les *Préfaces* de leurs ouvrages en témoignent d'ailleurs. Heureusement, ce souci polémique n'aboutit pas, dans le cas, à des répliques improvisées, nécessairement hâtives. Nous sommes ici en face d'expositions sérieuses, longuement élaborées et lentement mûries. Dès 1870, treize ans donc avant de publier sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1) en trois volumes (1883), l'abbé Le Camus mettait au jour un volumineux mémoire, sous le titre de *Préparation exégétique à la vie de Notre-Seigneur, ou examen critique des récits de l'Évangile*. De son côté, l'abbé C. Fouard commençait par appliquer, en 1877, au sujet restreint de la Passion du Seigneur (2), la méthode qui le guida dans la composition de sa célèbre *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, parue en 1880, et des ouvrages postérieurs publiés sous le titre général des *Origines de l'Église* (3).

Ces deux expositions d'ensemble sont restées parmi les plus solides ouvrages écrits de notre temps. L'une et l'au-

---

(1) Paris, Letouzey, 1883. — Sous le titre général d'*Origines chrétiennes*, l'ouvrage fut continué en 1890 par un volume intitulé *L'œuvre des Apôtres* (Paris, Letouzey), qui s'étendit plus tard en trois volumes, poussant l'exposition des *Origines* jusqu'à la captivité de saint Paul à Rome.

(2) *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Rouen, Cagniard, 1877.

(3) *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 2 volumes; *Saint Pierre et les premières années du christianisme*, 1 volume; *Saint Paul, ses missions, ses dernières années*, 2 volumes; *Saint Jean et la fin de l'âge apostolique*, 1 volume. Paris, Lecoffre-Gabalda, 1880-1904.

tre ont été traduites dans toutes les langues principales, et ont trouvé hors de France, sous cette forme, un succès qui ne s'est pas épuisé. Elles ne font pas, d'ailleurs, double emploi. Si Fouard est plus sobre, plus judicieux, bien meilleur écrivain, — supérieur en somme, — Le Camus est plus abondant, plus original et plus imprévu.

Le *Jésus-Christ* du Père Didon, O. P. (1), qui eut en 1891 un grand retentissement, et s'édite encore, est une narration éloquente, personnelle, douée d'un vrai pouvoir de rayonnement. Elle est fondée sur une étude bien moins approfondie que les *Vies* ci-dessus mentionnées, mais, sous le rapport exégétique même, n'est nullement négligeable. L'année suivante paraissait *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, ouvrage sans prétention scientifique, mais non sans mérite, écrit par un prêtre très versé dans la science des Ecritures, collaborateur infatigable du *Dictionnaire* de M. Vigouroux et auteur pour son compte d'excellents livrets de vulgarisation évangélique, l'abbé Henri Lesêtre (2).

2. — *Période d'expansion scientifique : 1893-1907.* — Cependant le renouveau des hautes études, notamment de philologie, le prestige et les dangers de la « science allemande » (3), l'enthousiasme provoqué par les découvertes,

---

(1) 2 volumes, Paris, Plon, 1891.

(2) *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Evangile*, Paris, Lethielleux, s. d. [1892], suivi de *La sainte Eglise au siècle des Apôtres*, ibid., s. d. [1894].

(3) Cette expression, assez mal formée (car il n'y a pas de science spécifiquement allemande) signifiait, pour ceux qui l'employaient, soit avec admiration, soit avec terreur, le plus souvent avec un curieux mélange des deux sentiments : 1° un ensemble de *méthodes de travail* généralement louables, connues et employées dès longtemps par tous les érudits sérieux, mais enseignées et pratiquées avec une rigueur jusque-là sans exemple par les savants allemands ; — 2° un ensemble d'*habitudes d'esprit* beaucoup plus contestables et partiellement détestables : par exemple l'abus des conjectures ; la manie de reconstruire l'histoire telle qu'elle a dû se passer, en partant d'une hypothèse plausible, mais *partielle*, et parfois tout à fait arbitraire ; le mépris ou l'ar-

réellement merveilleuses, des diverses missions archéologiques en Orient, — découvertes qui commençaient seulement, pour la partie linguistique, d'être interprétées d'ensemble avec certitude — toutes ces causes, et d'autres encore, avaient suscité dans le clergé séculier et les grands ordres religieux un certain nombre de vocations exégétiques déterminées. L'ambition ultime de plusieurs n'allait à rien moins qu'à renouveler la science scripturaire dans son entier. Le premier soin de la plupart de ces jeunes gens, chargés d'enseigner les langues sémitiques, ou simplement désireux de pousser leurs études, fut de se mettre à l'école des savants d'Outre-Rhin, qui détenaient les clefs du savoir linguistique et représentaient avec éclat l'esprit critique. Ce fut un grand malheur que cette initiation — toute justifiée qu'elle fût par la rareté d'instruments de travail rédigés en français — se fît presque exclusivement dans la mouvance des exégètes protestants libéraux de l'Allemagne du Nord. Les critiques anglicans (qui l'emportaient certainement pour l'interprétation du Nouveau Testament) eussent été, s'il fallait chercher hors des catholiques, des guides moins dangereux.

Les grandes hypothèses rationalistes sur le sens, le caractère, la date et la suite des livres de l'Ancien Testament passaient alors, dans l'Allemagne protestante, pour des conclusions irréformables. Les auteurs les plus renommés ou défendaient brillamment ces conjectures, — émises d'abord pour la plupart, comme on sait, sous leur forme la plus modérée, par le critique alsacien Edouard Reuss, — ou les supposaient véritables, tablant sur elles sans prendre la peine de les justifier à nouveau.

Un Jules Wellhausen en Allemagne, un Abraham

---

tificieux maquillage des faits opposés à l'hypothèse préférée. L'habitude encore de masquer, sous la rigueur des déductions et l'abondance de l'apparat scientifique et des références, les lacunes de synthèses imaginatives, conçues *à priori*. Bien entendu, les auteurs allemands n'ont pas le monopole de ces défauts.

Kuenen en Hollande, en France Ernest Renan (1) se faisaient, avec le prestige de leur science et de leur talent, les champions des idées nouvelles. Y avait-il là simple déviation d'esprit ; ou fallait-il distinguer, dans cet héritage confus, des parties saines, à adopter sous bénéfice d'inventaire? Ces questions, tous se les posaient parmi les jeunes érudits catholiques ; quelques-uns les supposaient déjà résolues dans le second sens. De très bons esprits estimaient du moins qu'il y avait quelque chose à faire, et des progrès réels à accomplir. Leur illusion n'était pas de le penser, mais de se persuader qu'une revision complète, définitive, des positions traditionnelles, était dès à présent possible et désirable.

Esprit ouvert et lucide, initié de fraîche date aux études et méthodes scripturaires, Mgr d'Hulst publia, dans le *Correspondant* du 25 janvier 1893, un article sur la « Question biblique », qui fit sensation et, dans le sens le moins péjoratif du mot, un peu scandale. Il y revendiquait, pour les critiques catholiques, en matière d'histoire biblique, la même liberté d'interprétation à peu près dont ils usaient justement en matière scientifique. Une description des diverses écoles exégétiques, brillante, mais tracée hâtivement et enlevée (comme on dit) *de chic*, terminait le morceau. De vives controverses s'en suivirent naturellement, les exégètes conservateurs, et les autres même, faisant, chacun de leur point de vue, des réserves importantes et fondées, sur l'article du recteur de l'Institut catholique. La question, portée à Rome, fut tranchée, en quelques points importants concernant la notion d'inspiration scripturaire, par l'encyclique *Providentissimus Deus* (18 novembre 1893).

Il s'en faut toutefois que le document pontifical ait ramené la paix dans tous les esprits, et fait l'unité entre

(1) Dans son *Histoire d'Israël*, en 5 volumes (Paris, C. Lévy), qui achevait alors de paraître, 1887-1893.

savants catholiques. Les problèmes critiques étaient trop impérieusement posés et, il faut le reconnaître, trop rares encore étaient les maîtres unissant une sûreté théologique absolue à la haute compétence professionnelle, capables en conséquence d'indiquer la voie et de faire, avec un minimum de risques, les adaptations nécessaires (1).

En dehors de l'école conservatrice, dont l'enseignement et les écrits de M. F. Vigouroux, mais surtout son *Dictionnaire de la Bible*, furent le point de rendez-vous, deux nuances plus progressistes, destinées très vites à diverger de plus en plus par la faute de la première, se laissent distinguer dès cette époque. Un jeune érudit inquiet et hardi sous des formes longtemps modestes, déjà profondément troublé et défaillant sur des points essentiels de foi catholique (2), par ailleurs extraordinairement actif, écrivain plein de ressources, miroir fidèle et multiplicateur des théories successivement dominantes dans l'exégèse radicale allemande, l'abbé Alfred Loisy, inaugurait en 1892 un mince périodique, l'*Enseignement biblique*. Il le rédigeait à lui seul. En même temps, et avant la fondation, quatre ans après, d'un recueil beaucoup plus considérable, la

---

(1) Parmi ces maîtres, il n'est que juste de mentionner le professeur Paulin Martin, de l'Institut catholique de Paris, orientaliste remarquable, qui disparut en 1890, avant d'avoir pu donner toute sa mesure; et l'abbé Jacques Thomas, mort en 1892, jeune érudit d'un talent hors ligne, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, qui fut plutôt montré que donné à l'exégèse catholique en France. Voir la belle notice de P. Batiffol dans *Questions d'Enseignement supérieur ecclésiastique*, Paris, Gabalda, 1907 (p. 253-280).

(2) Voir les aveux très nets sur ce point consignés dans le récit autobiographique intitulé *Choses passées*, Paris, Nourry, 1913. « Pendant longtemps je me figurai, nonobstant le déchet progressif de mes croyances, rester en communion de foi avec l'Eglise. Mais l'illusion devenait impossible à garder : ce que j'étais amené à penser de la Bible, du Christ, des croyances chrétiennes et de leur origine était la négation même du caractère surnaturel de la religion... L'évidence m'accabla au commencement de l'année 1885-1886... » *loc. cit.*, p. 78.

Et plus bas : « A cette époque (1893), je n'acceptais à la lettre aucun article du symbole, si ce n'est que Jésus avait été crucifié sous Ponce-Pilate (p. 165). »

Revue d'Histoire et de Littérature religieuse (1), il rendait compte assidument des ouvrages d'exégèse dans un organe scientifique relativement peu répandu, mais très estimé des érudits, la *Revue Critique* (2). Elle fut, du chef de M. Loisy, qui n'a pas cessé d'y écrire depuis un quart de siècle, aussi radicale en matière scripturaire qu'elle est ordinairement conservatrice en matière de philologie classique.

Dans ces divers recueils, et d'autres encore, sous son nom et bientôt sous divers pseudonymes : A. Firmin, Isidore Després, Jacques Simon, etc., le jeune professeur vulgarisait, avec une véritable passion et une audace d'abord couverte, mais croissante, les idées des critiques libéraux, surtout allemands. Ces germes de doute et d'incroyance se répandirent ainsi dans un cercle assez large, bien que l'abbé Loisy n'ait pas fait école, au sens propre du mot : on ne lui connaît pas de disciple qui ait acquis en ces matières, sous sa direction, une notoriété réelle.

Un groupe de Dominicains français avait, d'autre part, fondé à Jérusalem, en 1890, sous la direction effective du R. P. M.-J. Lagrange, une école, et deux ans après une revue. Cette dernière, la *Revue Biblique*, devint assez vite le plus important recueil de l'exégèse catholique. Pouvait-on espérer que cet organe, orienté dans une voie modérément, mais résolument, progressiste, se maintînt constamment à

(1) La *Revue d'Histoire et de Littérature religieuse*, fondée en 1896, n'a jamais eu, durant les douze ans de sa première existence (elle a reparu après un sommeil de quelques années, sous la direction avouée de M. A. Loisy, et avec les allures d'un récueil franchement rationaliste), de directeur *attitré*. M. Loisy, qui a reconnu depuis l'avoir fondée (« Dès 1896, avec deux de mes amis, professeurs à l'Institut catholique de Paris, et de quelques laïques de bonne volonté, j'avais fondé la *Revue d'Histoire et de Littérature religieuses*, où je publiai de nombreux articles... Pour ne pas trop attirer l'attention, je ne les signais pas tous de mon nom, etc. » *Choses passées*, p. 171), y exerça dès le début une influence prépondérante, et l'inclina dans un sens de plus en plus radical. Jusqu'au terme de la première série (1907), quelques catholiques continuèrent d'y publier des mémoires, entretenant ainsi, bien malgré eux, une équivoque très fâcheuse.

(2) *Revue critique d'Histoire et de Littérature*, fondée en 1866 par Gaston Paris.

l'abri de tout reproche, ne s'ouvrît jamais à aucun collaborateur indésirable? Tel ou tel de ses rédacteurs ordinaires a pu prêter, en quelques circonstances, à des critiques fondées. Mais, sauf une exception profondément regrettable, et à l'encontre du petit monde dont M. Loisy était l'âme, le groupe des rédacteurs de la *Revue biblique* resta fidèle à l'esprit des fondateurs, et docile à l'enseignement doctrinal de l'Église.

On exagérerait difficilement, par ailleurs, l'importance de ce mouvement, soit qu'il s'agisse des questions de fond abordées et discutées, soit qu'il s'agisse de l'initiation archéologique, linguistique et critique fournie par la revue. Des collections d'ouvrages exégétiques, notamment les *Etudes bibliques* (1), complétèrent bientôt l'œuvre du périodique, et, dans ces collections comme dans la revue, le Père Lagrange eut toujours une part prépondérante. Prépondérante, mais non exclusive. Autour et auprès de lui, des savants catholiques, séculiers ou religieux de divers ordres et congrégations, Mgr P. Batiffol, MM. A. van Hoonacker, J. Touzard, les RR. PP. H. Vincent, J. Germer Durand, A. Condamin, B. Allo, J.-B. Frey, Dom de Bruyne, et bien d'autres, y compris des laïques éminents, forment une tradition vivante, sinon une école (2).

A côté des questions de méthode, âprement disputées et prêtant, il faut le dire, à des essais dont plusieurs ont paru depuis, à leurs propres auteurs, insuffisamment mû-

(1) Entre 1903 et 1915, quatorze gros volumes in-8° ont paru dans cette collection (Paris, Lecoffre-Gabalda). Plusieurs de ces ouvrages seront mentionnés plus bas. — Parallèlement se publiait une série d'*Etudes palestiniennes et orientales* (même librairie, 1909-1914), qui compte déjà six volumes in-12.

(2) L'histoire de l'Ecole biblique du couvent Saint-Etienne de Jérusalem et de la *Revue Biblique* a été racontée brièvement par le R. P. Lagrange, dans le fascicule de janvier 1915 de la revue (p. 248-261). On y lit (p. 250) ces intéressants détails : Les directeurs de l'Ecole biblique ne voulaient au début publier qu'un bulletin technique, et c'est sur le conseil de MM. F. Vigouroux et E. Le Camus qu'on décida la création d'une revue proprement dite, dont M. P. Batiffol fut, à Paris, le premier secrétaire de rédaction.

ris (1), des recherches positives offraient à l'activité des exégètes catholiques un champ d'action plus sûr et plus fécond. Les disciplines auxiliaires de la science biblique, en particulier : archéologie orientale et classique, épigraphie; linguistique sémitique, grecque, copte; géographie, chronologie, critique textuelle ou conjecturale, attiraient dès lors un assez grand nombre d'étudiants, dont plusieurs devinrent vite des maîtres. L'École biblique de Jérusalem avec les PP. Séjourné, Vincent, Savignac, Abel; l'Université Saint-Joseph de Beyrouth avec les PP. L. Cheikho, H. Lammens, S. Ronzevalle, L. Jalabert; l'Institut catholique avec MM. Fr. Martin. J. Viteau, F. Nau, J.-B. Périer; l'École des Hautes Études avec le premier éditeur du Code d'Hammurabi, le P. V. Scheil, le professeur R. Duval, M. J.-B. Chabot : autant de centres où se formèrent nombre d'excellents orientalistes.

Nonobstant l'étendue de ce mouvement, et les intentions très droites de la plupart de ses promoteurs, la crise provoquée par l'étude des questions soulevées et des solutions rationalistes restait ouverte. La fermentation qui, depuis une douzaine d'années surtout, travaillait une élite de jeunes biblistes, n'allait pas sans provoquer de justes inquiétudes. Les discussions amorcées aux Congrès scientifiques internationaux de Fribourg, en 1897, de Munich en 1900, allaient en réalité bien au delà de ce qu'on est convenu d'appeler des disputes d'école. Le fond même des choses était abordé, sinon mis en question. L'apparition des *petits livres rouges* de l'abbé Loisy (2), à partir de 1902, fut un

(1) Je fais surtout allusion ici aux Leçons du R. P. Lagrange données à Toulouse en 1902 et réunies en volume sous le titre, *la Méthode historique, surtout à propos de l'Ancien Testament*, Paris, Lecoffre, 1903. On peut voir l'important article que consacra le P. Joseph Brucker à cet ouvrage (et aux *Mythes babyloniens* de M. Loisy) dans les *Etudes* du 5 septembre 1903. — Presque simultanément paraissaient les *Etudes sur les Religions sémitiques*, un des ouvrages les plus approfondis et les plus utiles du P. Lagrange.

(2) Ainsi appelés de la couleur des couvertures : l'*Evangile et l'Eglise*, Pa-

grave avertissement pour tous. En donnant trop raison aux écrivains conservateurs qui, depuis de longues années, criaient *au loup*, ces opuscules jetaient un certain désarroi parmi les exégètes progressistes. Les principaux n'hésitèrent pas à combattre, en motivant leurs convictions, les thèses de M. Loisy; les plus pénétrants dénoncèrent, derrière ces thèses, les tendances immanentistes qui les inspiraient. (1) L'un ou l'autre jugea bon toutefois de « ne pas éteindre la mèche qui fumait encore » — du moins on pouvait le croire — ou craignit, tout en prenant nettement parti, d'encourager une réaction excessive. De là des distinctions que le grand public, saisi hâtivement de ces questions et incapable de les apprécier de sang-froid, ne comprit pas.

Parmi les plus jeunes, un certain nombre persistait à ne voir dans M. Loisy qu'un précurseur un peu téméraire, alors qu'il avait déjà, dans son cœur, et dans plusieurs écrits signés de noms supposés, renié la foi chrétienne et toute religion positive.

C'est alors, sur l'extrême fin du pontificat de Léon XIII, que fut créée à Rome une Commission biblique cardinalice, chargée d'endiguer et de diriger le mouvement scientifique parmi les exégètes catholiques. Un choix sagement éclectique fit choisir, pour consulteurs de la Commission, des érudits notoires représentant toutes les nuances de l'opinion sincèrement catholique (30 octobre 1902).

Cette heureuse initiative, en préparant l'avenir et en instituant une autorité capable de s'imposer, par des décisions successives, aux biblistes et historiens chrétiens, ne réussit

---

ris, Picard, 1902 ; *Autour d'un petit livre*, Paris, Picard, 1903; *Simples Réflexions sur le Décret du Saint-Office* LAMENTABILI ... et sur l'*Encyclique* PASCENDI... Ceffond, chez l'auteur, 1908 ; *Quelques lettres sur des questions actuelles et sur des événements récents*, ibid., 1908.

(1) Les plus éminents, parmi les exégètes progressistes, n'avaient pas attendu l'*Evangile et l'Eglise* pour se défier de M. Loisy. Voir notamment, pour les rédacteurs de la *Revue biblique*, des lettres de M. Captier, procureur général de Saint-Sulpice à Rome. à Mgr d'Hulst, datées de janvier et février 1893 (dans la *Vie de Mgr d'Hulst*, I, p. 479-480).

pas dans le présent à pacifier les esprits. La Bible, à cette époque, n'était pas seule en cause, ni l'abbé Loisy le seul à ébranler les colonnes du temple. Sous bien d'autres formes, le libéralisme doctrinal à base immanentiste, d'origine protestante, qu'on appela depuis *modernisme*, se manifestait ouvertement.

Le *Christus* d'Hermann Schell paraissait en 1903.

Aux ouvrages pseudonymes de George Tyrrell succédaient des écrits avoués : *Entre Charybde et Scylla, ou l'ancienne et la nouvelle théologie*, est de 1907 ; ils avaient été précédés par l'article célèbre d'Édouard Le Roy : *Qu'est-ce qu'un dogme?* (1); par le roman d'Antonio Fogazzaro : *Il Santo* (1905); par le livre de Marcel Hébert sur *l'Évolution de la foi catholique* (1905). Ils étaient contemporains du pamphlet corrosif d'Albert Houtin, *la Crise du clergé* (1907). Ce peu de noms suffit à rappeler l'intensité du mal et son étendue. Quand Pie X succéda, en août 1903, à Léon XIII, la situation était déjà grave : elle avait bien empiré depuis sous l'action convergente et croissante de causes diverses, partiellement énumérées plus haut. L'hégémonie des méthodes allemandes (2), la vogue des philosophies criticistes et de l'hypothèse évolutionniste, le succès des sciences cultivées selon les règles positives, le besoin senti de renouvellement dans le haut enseignement religieux, les progrès du laïcisme révolutionnaire et du sentimentalisme protestant, avaient amené des divisions assez profondes parmi les catholiques instruits et même les prêtres. L'immense majorité restait loyalement attachée aux doctrines de foi, mais il s'en fallait qu'on fût d'accord sur la façon de les entendre dans le détail et, plus encore, de les promouvoir et de les défendre. A elle seule, la littérature concernant les études du clergé en porterait témoignage : rarement elle fut plus abondante et moins unanime.

---

(1) *La Quinzaine*, du 15 avril 1905

(2) Au sens précisé plus haut, p. 25, note 3.

Sur le terrain exégétique, où nous nous cantonnons présentement, une forte minorité, extrêmement conservatrice, ne voulait voir dans la soif d'apprendre et le désir d'innover, qui montaient au cerveau de la jeune génération, qu'une ivresse, une sorte de fièvre maléfique, un sursaut ne répondant à aucun besoin réel. D'autres, plus nombreux, sentaient vaguement qu'il y avait en effet des progrès à faire, des résultats à contrôler, des méthodes à maîtriser. Plusieurs s'étaient (nous venons de le voir) déjà courageusement mis à l'œuvre. En face des périls nouveaux que faisaient courir à leur foi ceux qu'on commençait d'appeler les modernistes, ces deux groupes d'exégètes réagissaient, chacun à sa façon, avec courage. Lutte nécessaire et méritoire ; lutte inégale, et j'oserai dire pourquoi.

Parmi ceux qui dénonçaient des abus trop réels et découvraient des dangers trop sérieux, quelques-uns des plus vigoureux perdaient une partie de leur autorité, par suite de l'insuffisance de leur information, ou de l'extrême dureté des généralisations excessives de leur polémique. Les hommes qu'il aurait fallu atteindre étaient moins avertis que froissés : ils prenaient texte de ces outrances ou de ces imperfections de méthode pour disqualifier en bloc une campagne dont la clairvoyance ressort aujourd'hui. Au rebours, d'autres catholiques, moins par respect humain ou entraînement que par crainte de décourager les réformes nécessaires et de déconseiller les utiles progrès, gardèrent leur controverse sur un terrain exclusivement technique et dans un ton trop académique. Partant de l'idée, juste d'ailleurs, qu'on ne détruit que ce qu'on remplace, ils mirent le principal de leur effort à construire et à préciser, à donner des travaux exacts, au courant, inattaquables au double point de vue de l'orthodoxie et de l'érudition. C'était bien, c'était nécessaire, et en temps ordinaire c'eût été suffisant. Mais alors les modernistes et leurs alliés, forts de toutes les complicités ambiantes et de toutes les connivences intéressées, avaient gagné trop de terrain. A ce lent travail de

mise au point et de reconstruction il fallait juxtaposer — au risque de ralentir les ouvriers et d'arrêter pour un temps l'activité du chantier — une campagne rapide et décisive, que l'autorité suprême dans l'Eglise pouvait seule accomplir.

On sait comment Pie X comprit sa tâche, avec quelle franchise, quelle médicale précision la blessure fut découverte, la plaie débridée, les retranchements nécessaires opérés. (Décret *Lamentabili sane exitu*, 3 juillet 1907; Encyclique *Pascendi dominici gregis*, 7 septembre 1907). Les résultats de cette souveraine initiative furent immenses, et nulle part sans doute plus grands qu'en France. Les modernistes dirigeants et conscients furent chassés hors de l'Eglise, ou s'en éliminèrent d'eux-mêmes. Les savants catholiques furent avertis, les jeunes clercs préservés, l'avenir sauvé.

3. — *Période d'activité ralentie, mais sûre : 1907-1917.* — Une telle crise, dénouée par un coup d'autorité, — fût-il le plus indispensable et le plus justement frappé — ne disparaît pas sans laisser de traces. Bon nombre d'exégètes, un peu meurtris, espacèrent ou ajournèrent à des temps moins troublés la publication de leurs travaux. Le sentiment très vif du péril créé par quelques meneurs dévoyés ou téméraires jetait d'ailleurs une ombre de défaveur sur le travail scientifique lui-même. Les précautions de tout genre imposées par les circonstances, le contrôle de plus en plus minutieux des publications scripturaires, ajoutons, pour être complets, les suspicions trop généralisées de certains tenants de l'école rigide, ralentirent également la production des érudits catholiques.

Il ne faut pas se figurer toutefois que, dans l'atmosphère assainie par le coup de foudre de l'Encyclique, les nobles œuvres de l'exégèse n'aient pas éclos et prospéré. C'est au lendemain de la publication du document pontifical que paraît le premier volume de la *Théologie de saint Paul*, du

P. Ferdinand Prat, ouvrage excellent, et, dans son genre, inégalé (1). Deux ans après, c'était le livre magistral du P. Jules Lebreton sur les *Origines du Dogme de la Trinité* (2).

Déjà, en pleine crise moderniste, avait paru le mémoire très consciencieux de M. M. Lepin, *Jésus Messie et Fils de Dieu, d'après les évangiles synoptiques* (3), complété depuis par une étude critique approfondie du quatrième évangile (4). Les derniers tomes de la méritante *Histoire des Livres du Nouveau Testament* (5), due à un autre professeur lyonnais, M. E. Jacquier, s'achevaient, ces toutes dernières années, par une *Histoire du Nouveau Testament dans l'Église chrétienne* (6), en deux volumes. Aussi récents, plus récents encore, les grands et savants commentaires du R. P. M.-J. Lagrange sur l'*Évangile selon saint Marc* et l'*Épitre aux Romains* (7).

Les études de détail dues à MM. P. Batiffol, E. Mangenot, L.-Cl. Fillion, A. Brassac, E. Lévesque; aux RR. PP. D. Buzy, B. Schwalm, Alfred Durand, A. Lemonnyer, E. Hébert, A. Valensin (8), les *Leçons d'Écriture sainte*

---

(1) *La Théologie de saint Paul*, première partie, par Ferdinand Prat, S. I., membre de la Commission biblique. Paris. G. Bauchesne, 1908. — La seconde partie parut en 1912.

(2) *Les Origines du Dogme de la Trinité*, par J. Lebreton, professeur à l'Institut Catholique de Paris, G. Beauchesne, Paris, 1910.

(3) 1 volume in-12, Paris, Letouzey, 1904, réédité à plusieurs reprises et très complété depuis.

(4) *L'Origine du quatrième Évangile; La valeur historique du quatrième Évangile*, 3 volumes (1 + 2) in-2, Paris, Letouzey, 1905-1910.

(5) 4 volumes in-12, Paris, Gabalda, 1902-1908.

(6) 2 volumes in-12, Paris, Gabalda, 1911-1912.

(7) 2 volumes grand in-8°, Paris, Gabalda, 1911, 1914.

(8) De Mgr P. Batiffol, *Orpheus et l'Evangile* (Gabalda); de M. E. Mangenot, sur les évangiles synoptiques (Letouzey) et la résurrection du Christ (Beauchesne); de M. L.-Cl. Fillion, sur les miracles du Christ, et la critique rationaliste de la vie de Jésus (Letouzey); de M. E. Levesque, sur les évangiles (Beauchesne); de M. A. Brassac, la refonte du *Manuel biblique* pour le Nouveau Testament (Roger); du R. P. D. Buzy, sur les Paraboles (Gabalda); B. Schwalm, sur la vie palestinienne au temps du Christ (Gabalda); Hébert, sur les origines chrétiennes (Lethielleux) Al. Durand, sur *l'Evangile de l'enfance* (Beauchesne); A. Lemonnyer, sur l'évangile de saint Marc (Desclée). A. Valensin, sur le Christ et

du R. P. H. Leroy (1), les exposés originaux et précis de M. L. Venard, des PP. P. Rousselot et J. Huby (2) seraient, avec d'autres encore, à mentionner, si l'on voulait être, même approximativement, complet.

Moins nombreux, les ouvrages sur l'Ancien Testament sont loin de faire défaut, et plusieurs sont du premier mérite. Rappelons seulement, dignes émules des savants commentaires sur le *Livre des Juges* et le *Livre d'Isaïe* (3), les derniers volumes parus dans la collection des *Études bibliques* sur les *Livres de Samuel* (Paul Dhorme, O. P,), les *Douze Petits Prophètes* (A. van Hoonacker), l'*Ecclésiaste* (E. Podechard). On peut opposer sans crainte ceux-ci comme ceux-là, pour l'érudition et la pénétration critique, aux meilleurs commentaires anglicans et protestants, sur lesquels, pour l'orthodoxie, ils l'emportent naturellement du tout au tout.

A côté de ces exégèses, il faut citer les *Psaumes* du professeur E. Pannier, de Lille (4), le *Cantique des Cantiques*, du P. Paul Joüon, de Beyrouth (5). Toutes ces publications sont postérieures à l'Encyclique *Pascendi*, pour ne rien dire des travaux d'approche ou de soutien consacrés à l'archéologie et la linguistique. Tels l'admirable *Jérusalem*, des PP. H. Vincent et F.-M. Abel, honneur durable

---

l'histoire des religions, etc. On trouvera, pour la plupart de ces ouvrages et d'autres encore, les indications bibliographiques précises dans les bibliographies de l'article *Jésus-Christ*, du *Dictionnaire apologétique de la Foi chrétienne*, vol. II, 1915, col. 1287 et 1538.

(1) *Jésus-Christ, sa vie et son temps*, Paris, Beauchesne, 17 volumes in-12, 1894-1914.

(2) L. Venard, dans *Où en est l'Histoire des religions*, 2 vol. in-8°, Paris, Letouzey, 1912, tome II; J. Huby et P. Rousselot, dans *Christus, Manuel d'histoire des religions*, 1 vol in-12, Paris, Beauchesne, 1912, ch. XV, 1.

(3) *Le livre des Juges*, par le R. P. M.-J. Lagrange; *le Livre d'Isaïe*, par le R. P. A. Condamin, 2 vol. grand in-8°, Paris, chez Gabalda. Ces ouvrages et ceux qui sont cités plus bas font partie de la collection *d'Etudes Bibliques*.

(4) Lille, Giard, 1908.

(5) Paris, Beauchesne, 1907.

de l'érudition catholique et française (1) ; les grammaires hébraïque (de M. J. Touzard) et copte (du P. Alexis Mallon); les publications de textes assyriens dues à l'illustre Père V. Scheil, au P. P. Dhorme, à MM. Fr. Martin, Legrain, E. Tisserant, H. de Genouillac, Ch. Jean, etc.

Force nous est de nous arrêter ici, pour ne pas verser dans une sèche nomenclature. Ces indications rapides suffiront à montrer que l'école exégétique française n'a pas été arrêtée — si, pour les raisons signalées plus haut, elle a été un peu ralentie dans sa production — par les mesures de salut décrétées par Pie X. Plusieurs de ses chefs-d'œuvre datent des années qui ont suivi l'Encyclique : c'est dans une heure de croissance que la terrible épreuve de la guerre est venue la surprendre.

III. — HISTOIRE ET LITTÉRATURE RELIGIEUSES.

Le champ devient ici tellement vaste qu'il est indispensable de le morceler en suivant l'ordre des temps : même ainsi nous ne pourrons signaler que les lignes d'ensemble et l'un ou l'autre nom, parmi les principaux.

Avant d'énumérer quelques travaux concernant les origines chrétiennes, il est indispensable de signaler la part prise par les catholiques français à la constitution et à la mise au point d'une discipline relativement récente, mais aussi complexe, importante et hérissée de difficultés d'ordre méthodologique et historique : *la science comparée des religions*. Des adversaires du christianisme ont

---

(1) *Jérusalem, recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, deux volumes grand in-4° de 1.500 pages, avec plans et figures, Paris, Gabalda, 1914 sqq. — Un *Béthléem*, des mêmes auteurs, avait précédé leur *Jérusalem*. Il est juste de nommer ici, à ce propos, un catholique éminent qui inspira partiellement ces beaux ouvrages, les encouragea de sa haute autorité scientifique et les soutint de son crédit puissant, le marquis Melchior de Vogüé, dont les propres travaux sur l'archéologie orientale ont fait, en leur temps, l'honneur de la science française.

cherché là des armes contre une religion qui fait profession d'être transcendante et unique en son genre. Beaucoup d'esprits moins prévenus y ont du moins trouvé un écueil sur lequel leur foi a fait naufrage.

C'est un apologiste français, nous l'avons vu, qui eut le mérite d'appeler et de retenir l'attention de ses coreligionnaires sur une science qui fut, dès l'origine, très ambitieuse. Le bref ouvrage de l'abbé de Broglie sur *les Problèmes et conclusions de l'Histoire des religions* (1886) a anticipé d'une façon qu'on peut appeler presque géniale les orientations adoptées depuis par les théologiens qui se sont voués à l'étude de ces questions.

Après une période assez longue de stérilité, coupée par l'apparition de quelques monographies considérables, le besoin des esprits et les attaques des incroyants ramenèrent les catholiques vers des sujets qu'une vulgarisation perfide tournait efficacement contre eux. Des cours réguliers furent inaugurés à l'Institut catholique de Paris, donnant lieu à une suite d'études monographiques parfois très solides (1). En 1912, deux recueils, préparés de longue main, présentèrent l'ensemble de la matière, sans exclure la religion chrétienne. *Où en est l'Histoire des Religions?* (2), et *Christus* (3). Les directeurs et principaux travailleurs de ces ouvrages considérables étaient Français, bien qu'ils aient trouvé en Belgique, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, de très utiles collaborateurs. Dans *Christus* (et c'est une des causes de son éclatant succès) il convient de distinguer l'étude d'ensemble sur le

(1) La plupart ont paru chez G. Beauchesne, à Paris; par exemple celles de Mgr A. Le Roy (*Religion des Primitifs*) ; de MM. de la Vallée-Poussin (*Bouddhisme*) ; Ph. Virey (*Anciennes Religions égyptiennes*); Carra de Vaux (*Doctrines de l'Islam*), etc. — Une importante *Histoire des religions grecques*, de M. Boxler, est attendue, ainsi qu'un volume sur *la Méthode dans l'histoire des religions*, du P. Henri Pinard.

(2) Recueil dirigé par M. J. Bricout, Paris, Letouzey, 2 volumes grand in-8°.

(3) Recueil dirigé par le P. J. Huby, Paris, Beauchesne, 1 volume in-12 de 1.200 pages environ.

christianisme considéré du dedans, comme religion d'esprit et religion d'autorité tout à la fois. L'auteur principal, à jamais regretté, de cette partie, fut, avec le directeur de *Christus*, le Père Pierre Rousselot (1).

C'est un de ses compatriotes et frères en religion, le P. Frédéric Bouvier (2), qui conçut l'idée, et, en collaboration étroite avec le R. P. W. Schmidt (de la Congrégation du Verbe divin, de Steyl), fit aboutir le projet d'une *Semaine d'ethnologie religieuse*. Les deux premières sessions (3), tenues à Louvain en septembre 1912 et septembre 1913, réunirent à de nombreux missionnaires des savants catholiques de tout pays, dans des cours de vacances qui, mieux et plus sûrement qu'un congrès, mirent au point plusieurs des questions les plus fondamentales et les plus controversées de l'histoire des religions (4).

Avant d'en venir aux histoires partielles, il paraît juste de faire encore une pause pour rendre hommage aux travailleurs hardis qui ont osé tracer, de toute la vie extérieure de l'Église, un tableau d'ensemble. Avec le manuel consciencieux de M. L. Marion (5) et la vaste synthèse de M. Albert Dufourcq (6), il faut citer en ce genre la brillante

(1) Jésuite, professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris, blessé mortellement à la bataille des Eparges, fin avril 1915.

(2) Aumônier militaire, tué en assistant un blessé sur le champ de bataille de Vermandovillers, le 17 septembre 1916.

(3) Une première réunion, en 1911, avait été toute consacrée à la préparation lointaine.

(4) Notamment le totémisme, la magie, le culte des astres, etc. Sur cette initiative très originale et féconde, on consultera les *Comptes-Rendus analytiques*, en 2 volumes. Paris et Louvain, Beauchesne, 1913, 1914. Le second volume, déjà imprimé, intercepté par l'invasion allemande en Belgique, ne paraîtra qu'après la guerre.

(5) 3 volumes in-12, Paris, Roger, 1905.

(6) *L'Avenir du Christianisme*, Paris, Bloud. Sous sa forme définitive, l'ouvrage, encore inachevé, comportera une première partie en huit volumes (paraissant depuis 1908), *le Passé chrétien*, allant jusqu'au XIXe siècle ; une seconde partie, *l'Avenir du Christianisme*, non encore commencée, est en préparation.

et vigoureuse esquisse de M. Georges Goyau. C'est à Rome, et du point de vue romain, que cette synthèse a été exécutée : on y trouve la solidité de l'information, le don des formules heureuses, le sens catholique profond qui ont rendu célèbre le nom de l'auteur (1).

De tous les essais dus à la plume d'un seul homme, le plus important en ces dernières années est celui qu'achève de publier M. Fernand Mourret, prêtre de Saint-Sulpice (2).

C'est le fruit d'une vie entière d'enseignement et de travail. L'auteur atteint son but, qui est de présenter au grand public (et d'abord aux jeunes clercs), dans un tableau relativement complet, exact et bien équilibré, sans recherche d'originalité et sans appareil d'érudition, les principales démarches, luttes, épreuves et victoires, de la vie terrestre de l'Eglise.

L'énormité de la tâche, même réduite à ces termes, est si manifeste qu'elle amène d'autres historiens à préférer un travail collectif, soit qu'il se traduise sous la forme sèche et dispersée, mais exhaustive, d'un *Dictionnaire*, soit qu'il aime mieux monnayer la matière en monographies d'une certaine étendue (3).

Avec l'aide de collaborateurs compétents et dévoués, Mgr Alfred Baudrillart a entrepris la première tâche : le résultat est un répertoire d'une incontestable utilité, bien que, par suite de ses dimensions gigantesques, on puisse

(1) *Le Vatican* (en collaboration avec M. André Peraté et feu Paul Fabre), 1 volume grand in-4°, Paris, Didot, 1895. Réédité en deux volumes, 1902. — Un essai très intéressant et digne d'être relevé, est *l'Histoire* élémentaire et scolaire, mais complète, *de l'Eglise*, en un seul volume, écrite avec un soin pieux par le professeur L. Saltet, Paris, de Gigord, 1913.

(2) *Histoire générale de l'Eglise*, par Fernand Mourret, S. S. 8 vol. grand in-8°, Paris, Bloud, depuis 1910.

(3) Peut-être est-ce ici le lieu de mentionner les ouvrages bibliographiques du chanoine Ulysse Chevalier : *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, I, *Bio-bibliographie*, Paris, Picard, 1877-1886, 1903-1908; II, *Topo-bibliographie*, Paris, Picard, 1904, sqq. — Quel érudit ne doit pas de remerciements à l'infatigable travailleur?

regretter de le voir avancer si lentement (1). Antérieurement, Mgr Pierre Batiffol avait pris l'initiative d'une *Bibliothèque de l'Enseignement de l'Histoire ecclésiastique*, qui suit la seconde voie indiquée plus haut. Vingt volumes ont déjà paru, signés par le directeur de la collection, les Professeurs J. Tixeront (de Lyon), Rubens Duval (du Collège de France), L. Bréhier (de Clermont-Ferrand), J. Guiraud (de Besançon) (2), L. Salembier (de Lille); par Paul Allard, M. G. Mollat, J. Labourt, J. Trésal, les Bénédictins Dom Cabrol, Dom Leclercq, Dom Gougaud (3). Par leur brièveté substantielle, dans leur sécheresse voulue, ces ouvrages brefs et précis rendent les plus grands services aux travailleurs.

C'est également sur la trame entière fournie par la vie de l'Eglise militante que courent deux collections, contemporaines encore que fort différentes. Sous le titre : *La Pensée chrétienne*, la première se donne pour tâche de faire connaître au grand public cultivé, par extraits, et en traduction quand il s'agit d'auteurs n'ayant pas écrit en français, les œuvres les plus caractéristiques de la littérature chrétienne. Vingt-cinq volumes environ, de valeur inégale, mais dont plusieurs répondent très bien au but de la collection, ont paru déjà. Il va sans dire qu'ils sont fort loin

(1) *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, publié par Alfred Baudrillart, Albert Vogt, Urbain Rouziès [et Pierre Richard], Paris, Letouzey, livraisons grand in-4°, à partir de 1909. — Douze fascicules parus n'épuisent pas la lettre A.

(2) Ce n'est pas une histoire complète de l'Église, mais une série de dissertations approfondies sur les principaux épisodes prêtant à controverse dans cette histoire, que publie, depuis une dizaine d'années, avec un très beau courage et un très légitime succès, M. Jean Guiraud, sous ce titre : *Histoire partiale, Histoire vraie*, Paris, in-12, G. Beauchesne. Quatre volumes en cinq tomes avaient paru en 1917.

(3) Volumes in-12, Paris, Gabalda, depuis 1894. — Une mention toute spéciale est due tant à la valeur technique qu'à la portée doctrinale de l'*Histoire des Dogmes*, en trois volumes, de M. le doyen J. Tixeront, dans lesquels une matière immense est maîtrisée et présentée avec une rare lucidité. On peut signaler aussi, comme atteignant parfaitement le but de la collection, le volume sur *l'Église byzantine de 527 à 847*, par feu le R. P. J. Pargoire, des Augustins de l'Assomption.

de couvrir le domaine immense de la pensée chrétienne (1). Plus ferme de contours, mieux ramenée à l'unité d'un seul dessein, la collection *les Saints*, publiée sous la direction de M. Henri Joly, approche de son centième volume (2). Les serviteurs de Dieu de tous les temps, depuis la Sainte Vierge Marie (exquise monographie du P. R. de la Broise) jusqu'au bienheureux Curé d'Ars (par M. le doyen J. Vianey, de la Faculté des Lettres de Montpellier) y trouvent une place. Place nécessairement un peu restreinte pour les géants de l'hagiographie, un peu large pour certains *dii minores*, mais soigneusement déblayée des broussailles érudites, et aménagée par la main d'hommes toujours compétents, parfois les plus compétents.

Abstraction faite du temps apostolique, l'histoire des origines chrétiennes est peut-être celle, de toutes les périodes de l'histoire ecclésiastique, qui a donné lieu aux travaux les plus considérables et les plus variés.

Le premier nom qui se présente ici est celui de Mgr Louis Duchesne, professeur à l'Institut catholique de Paris, directeur de l'Ecole archéologique française de Rome. Elève, ami et collaborateur du Commandeur J. B. de Rossi, fondateur et directeur du *Bulletin critique*, l'auteur s'est acquis un renom scientifique de premier ordre par ses études sur le *Liber Pontificalis*, couronnées par la publication intégrale, magistralement commentée, de l'insigne document. D'autres écrits, dont aucun n'est négligeable, sur la liturgie latine avant Charlemagne, les fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule, le *Liber Censuum* de l'Église

---

(1) *La Pensée chrétienne, Textes et Études*, volumes in-16, Paris, Bloud, depuis 1894. — Parmi les volumes spécialement utiles ou intéressants, signalons, avec l'*Origène* (F. Prat), l'*Athanase* (F. Cavallera), le *Vincent de Lerins* (P. de Labriolle), le *Moehler* (G. Goyau) et le *Newman* en trois volumes de M. H. Bremond.

(2) *Les Saints*, petits volumes uniformes, in-12, Paris, Gabalda, depuis 1894. La collection a été partiellement traduite en plusieurs langues, et largement imitée.

romaine, le martyrologe hiéronymien, les Eglises orientales séparées, les premiers temps de l'Etat pontifical, ont encore augmenté sa réputation d'historien (1).

Un ton continu d'ironie, et l'omission de développements que le sens catholique, dans l'exposé de faits et de doctrines touchant de si près à la foi, appellerait parfois impérieusement, déparent quelques pages de ces livres, auxquels l'érudition sûre et discrète de M[gr] Duchesne confère une grande autorité scientifique. Déjà sentis et déplorés, ces défauts devinrent plus choquants dans l'*Histoire ancienne de l'Église* où se trouve exposée d'ensemble, et au grand public, la plus sainte des histoires après celle du Christ lui-même. C'est la raison sans doute pour laquelle l'autorité ecclésiastique est intervenue à plusieurs reprises, pour déconseiller et même interdire sous sa forme actuelle un livre estimé d'abord tolérable. On peut espérer que l'auteur, qui s'est grandement honoré par sa soumission aux mesures qui atteignaient son ouvrage, saura, par de judicieuses corrections, rendre irréprochable, et plus digne de son talent, l'*Histoire ancienne*, dont le dernier volume reste à paraître.

C'est aussi un tableau des premiers siècles de l'Eglise que nous a légué naguère un historien normand justement prisé. Laïque, ancien magistrat, M. Paul Allard a écrit, dans un style sobre et élégant, cinq gros volumes d'une *Histoire des Persécutions du I[er] au IV[e] siècle*, complétée par trois volumes sur l'empereur Julien. Sans égaler cet

---

(1) Tous ces ouvrages ont paru chez E. Thorin (A. Fontemoing et E. de Boccard, successeurs). *Etudes sur le* Liber Pontificalis, in-8°; *le* Liber Pontificalis, 2 vol. grand in-4°; *le* Liber Censuum *de l'Eglise romaine* (commencé par Paul Fabre), 2 vol. grand in-4°; *Origines du culte chrétien : la Liturgie latine avant Charlemagne*, in-8°; *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, 3 in-8°; *Martyrologium hieronymianum* (avec J.-B. de Rossi), in-folio; *Histoire ancienne de l'Eglise*, 3 in-8° (parus); *les Eglises séparées*, in-18; *les Premiers Temps de l'Etat pontifical*, in-18.

ouvrage excellent, fondé sur une connaissance profonde des sources, d'autres travaux d'archéologie et d'histoire et divers précis consacrés à une époque qu'il possédait parfaitement, ont honoré l'auteur et ajouté aux bienfaits de sa principale publication, qui fait autorité (1).

C'est à l'histoire et à la notion de l'Eglise, en tant qu'Eglise, que s'est attaché Mgr Pierre Batiffol (2). La dédicace du premier volume de la série (*l'Église naissante et le Catholicisme*) : MATRI ECCLESIÆ, vaut pour les volumes suivants, que complétera la publication incessante d'une étude sur *l'Église dans saint Augustin*.

Les doctrines, les institutions, la littérature de cette époque capitale ont été étudiées, en dehors de ces histoires d'ensemble et de monographies diversement importantes, dans des collections dont plusieurs ont été déjà mentionnées. Les textes patristiques de l'Occident, réunis dans les deux *Patrologies* de Migne, réédités en éditions critiques dans les bibliothèques entreprises par les Académies de Vienne (pour les textes latin) et de Berlin (pour les textes grecs), mettaient depuis longtemps à la disposition des théologiens et des historiens tout l'essentiel des documents. On n'en pouvait dire autant des textes orientaux, souvent demeurés inédits, édités parfois dans des conditions qui permettaient difficilement de les lire, ou même de les consulter. C'est à combler cette lacune que s'appliquent, depuis une vingtaine d'années, de nombreux érudits de tous les pays, sur l'initiative et sous la direction d'orientalistes catholiques français.

(1) *Histoire des Persécutions du Ier au IVe siècle*, Paris, Lecoffre-Gabalda, cinq volumes grand in-8°, 1880-1891 ; *Julien l'Apostat*, Paris, Gabalda, trois volumes grand in-8°, avant 1900. — En 1905, Paul Allard (mort en 1916) résuma ses travaux dans *Dix Conférences sur le Martyre*, qui sont le fruit mûr de sa vieillesse et le plus touchant de ses ouvrages.

(2) *L'Église naissante et le catholicisme*, Paris, Gabalda, un vol. in-12, 1908 ; *La Paix constantinienne et le Catholicisme*, 1914.

Deux collections (1) — auxquelles on ne peut guère reprocher que d'être deux — ont commencé de publier le *Corpus scriptorum christianorum Orientalium*, avec des garanties critiques qui ne laissent, pour la plupart des auteurs, rien à désirer.

Beaucoup moins étendue, et reprenant pour l'utilité des érudits des textes déjà édités, en les accompagnant d'une traduction et d'un commentaire, la collection scolaire publiée sous le titre : *Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme*, vise avant tout un but pratique. Elle s'attache en conséquence, non aux auteurs les moins connus, mais aux plus importants, et les présente de façon à en faciliter l'intelligence et l'usage courant (2).

Fidèles à la tradition bénédictine, les fils de Dom Guéranger se sont adonnés surtout aux études de liturgie, d'archéologie et d'art chrétiens. La monumentale *Paléographie musicale* publiée par les Bénédictins de l'abbaye de Solesmes (3) se rapporte à la période médiévale. Mais la collection de *Textes liturgiques* entreprise par Dom Fernand Cabrol, abbé de Farnborough, son excellent *Livre de la Prière antique* (4), et surtout le grand *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* qu'il dirige conjointement avec Dom Henri Leclercq, appartiennent de plein droit à l'époque des origines chrétiennes. Un peu confus parfois,

---

(1) La *Patrologia Orientalis* (edd. R. Graffin et F. Nau), Paris, Firmin-Didot, depuis 1894 : *Patrologie Syriaque*, et 1897 : *Patrologie Orientale*, compte actuellement treize grands volumes in-4°. — Le *Corpus Scriptorum christianorum Orientalium* (edd. J.-B. Chabot, H. Hyvernat, I. Guidi, J. Forget), Paris, Gabalda, depuis 1903, compte environ 70 fascicules, rentrant dans un plan général, mais dont la tomaison ne concorde pas avec l'ordre de publication. Un grand nombre d'orientalistes collaborent à la fois aux deux collections.

(2) *Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme* (edd. Paul Lejay et Hippolyte Hemmer), Paris, Picard, depuis 1905. Le but indiqué dans le texte explique pourquoi les éditeurs se sont attachés aux *Pères apostoliques*, à *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, etc.

(3) Solesmes, imprimerie Saint-Pierre, depuis 1889.

(4) Paris, Oudin, 1900.

et inégal, juxtaposant à de vastes et utiles compilations des études de première main, ayant admis quelques hardiesses regrettables, cet immense répertoire reste, par la masse des renseignements précis qu'il contient, une aide inestimable pour tous les travailleurs (1).

C'est encore des textes que s'occupe la *Bibliothèque de théologie historique*, fondée en 1904 par les professeurs de l'Institut catholique de Paris, — mais pour les commenter. Cette collection déborde d'ailleurs les premiers siècles, puisqu'elle comprend entre autres d'importants travaux sur Bellarmin (2), un essai sur *la Théologie catholique au XIXe siècle* (J. Bellamy), et des études subsidiaires sur Durand de Troarn (R. Heurtevent) et Pascal (H. Petitot). Toutefois, c'est la théologie patristique qui s'y est taillée la part du lion, notamment dans le *Nestorius* du P. Martin Jugie, et les ouvrages d'une science de première main, d'une forme élégante et nerveuse, dus au P. Adhémar d'Alès (3).

Avant de passer aux époques postérieures à l'âge des Pères, il n'est que juste de reppeler les monographies patristiques contenues dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* signalé plus haut. Plusieurs de ces mémoires sont très comparables, sinon toujours pour la mise en

---

(1) *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, publié sous la direction de Dom F. Cabrol, abbé de Saint-Michel de Farnborough, et de Dom H. Leclercq, Paris, Letouzey, 1907. — En 1916, près de 40 fascicules ont paru, sans dépasser la lettre D.

(2) *La Théologie de Bellarmin*, de J. de la Servière; *Bellarmin et la Bible sixto-clémentine*, de X. Le Bachelet. — Ce dernier maître a publié depuis un *Bellarmin avant son cardinalat, 1542-1598*, encore plus considérable, et complété par un volume in-4° d'inédits : *Auctarium Bellarminianum*, Paris, G. Beauchesne.

(3) *La Théologie de Tertullien*, 1905, *la Théologie de saint Hippolyte*, 1906, *l'Edit de Calliste, étude sur les origines de la pénitence chrétienne*, 1914, 3 vol. in-8°, Paris, G. Beauchesne. — La collection, qui compte tant d'ouvrages excellents, avait donné l'hospitalité, en 1904, à *l'Histoire de la Théologie positive*, de l'abbé J. Turmel, livre érudit et discutable, que les écrits postérieurs de l'auteur n'ont pas permis d'interpréter bénignement. Mise à l'index en 1910, *l'Histoire* fut immédiatement retirée de la *Bibliothèque de Théologie*.

œuvre, du moins pour le sérieux des recherches et l'étendue de l'érudition, à des livres (1).

On n'attend pas que nous relevions le nom des principaux ouvrages publiés par les catholiques français sur des sujets ressortissant à l'histoire religieuse des temps byzantin, médiéval, moderne et contemporain. La compétence nous ferait trop défaut pour cette tâche; mais encore le simple dénombrement risquerait de rebuter, sans profit suffisant, l'attention du lecteur.

C'est donc à titre de spécimens, et sans plus de prétention à fixer des rangs qu'à être complet, qu'un petit nombre de travaux ou de collections seront mentionnés ici.

L'époque byzantine a été particulièrement étudiée par un groupe de Pères Augustins de l'Assomption, au premier rang desquels figurent Mgr L. Petit, archevêque latin d'Athènes, et le regretté P. J. Pargoire. La revue des *Échos d'Orient,* qu'ils ont fondée, est indispensable à ceux qui s'intéressent au sort et à l'histoire des chrétientés orientales. Le haut moyen âge occidental a fourni de son côté matière à de nombreuses monographies : celles du P. A. Lapôtre sur *le pape Jean VIII* (2), de M. Emile Lesne sur *l'histoire de la Propriété ecclésiastique en France* (3), les mémoires de M. Paul Fournier sur les pénitentiels et les

(1) Le *Saint Augustin* du P. E. Portalié reste le type de ces monographies. On peut citer également *Saint Anselme* (vol. I, col. 1327 1360, J.-V. Bainvel); *Arianisme* (I, col. 1779-1863, X. Le Bachelet); *Clément* et *Cyrille d'Alexandrie* (III, col. 137-199, A. de la Barre ; — col. 2.476-2.527 : J. Mahé). — Les origines, et notamment la littérature chrétienne ancienne, ont donné lieu à de nombreux travaux, parfois très considérables, — telle la monumentale *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* (Paris, E. Leroux, depuis 1901), de M. Paul Monceaux, encore inachevée, — ou très pénétrants — telle *la Fin du paganisme*, de feu Gaston Boissier. On ne les mentionne pas ici parce que les auteurs, surtout le second, ne font pas profession d'écrire en catholiques. Des ouvrages comme le *Saint Jean Chrysostome* et le *Prudence*, de M. Aimé Puech, le *Lactance*, de M. René Pichon, *le Montanisme*, de M. Pierre de Labriolle, auraient plus de titres à figurer ici, s'il ne fallait éviter des énumérations infinies.

(2) Paris, Picard, 1895.

(3) Lille, Giard, 1910.

collections canoniques, sont justement considérés comme des modèles de méthode scientifique (1).

On en peut dire autant de plusieurs des ouvrages réunis sous le titre (assez insuffisant dans sa longueur) d'*Etudes d'Histoire des Dogmes et d'ancienne Littérature chrétienne*, par exemple *les Réordinations* du professeur Louis Saltet (de Toulouse), *les Martyrologes historiques du moyen âge* de M. Henri Quentin, *le Mouvement théologique du XII[e] siècle*, du P. J. de Ghellinck (2). Ce dernier recueil, où se résument des recherches très neuves, nous introduit au XII[e] siècle. Le plus grand héros de la chrétienté à cette époque, saint Bernard, et son principal adversaire, Pierre Abélard, ont trouvé leur historien en M. l'abbé Vacandard, de Rouen (3).

Le glorieux XIII[e] siècle a été, on pouvait s'y attendre, encore mieux partagé. Ne parlons pas, pour ne pas faire double emploi avec le mémoire sur la philosophie en France de M. G. Michelet, des ouvrages consacrés à l'histoire et à l'éxégèse des grands scolastiques — tels le *Saint Thomas d'Aquin* du R. P. A. Sertillanges, le *Siger de Brabant* du R. P. P. Mandonnet, *l'Intellectualisme de saint Thomas* du P. Pierre Rousselot. Laissons à de plus érudits le soin de dénombrer et de qualifier les Cartulaires, même ceux qui importent le plus à l'histoire des doctrines ou des ordres monastiques (4). Omettons les livres nés du renou-

---

(1) Il est impossible de mentionner même ici les travaux, parfois très considérables et ressortissant directement à l'histoire des institutions ecclésiastiques, dus à des canonistes formés à l'école d'hommes comme R. Saleilles, Paul Viollet, A. Esmein, M. Paul Fournier (Faculté de droit de l'Université de Paris) ; S. E. le cardinal Gasparri, MM. S. Many, A. Boudinhon, P. Fourneret, A. Villien (Institut catholique de Paris), etc.

(2) Trois volumes grand in-8°, Paris, Lecoffre, Gabalda, respectivement en 1907, 1908, 1913.

(3) *La Vie de saint Bernard*, en 2 volumes in-8°, Paris, Lecoffre, est de 1895. Outre ces ouvrages de fond, M. Vacandard a publié des recueils d'*Études* détachées *de Critique et d'Histoire religieuse*, dont trois séries ont paru à ce jour.

(4) Dans ce nombre rentrent, avec le précieux et admirable Cartulaire de l'Université de Paris (H. Denifle et E. Chatelain), les publications de

veau d'intérêt inspiré par les origines franciscaines, dominicaines, carmélitaines (1). La série la plus brillante est peut-être celle qui concerne l'art français médiéval : les livres du comte Robert de Lasteyrie, du comte Paul Durrieu, de MM. Emile Mâle, Camille Enlart, Louis Bréhier, Eugène Lefèvre-Pontalis, dépassent de loin tout ce qu'on avait encore écrit sur ce sujet.

L'époque troublée qui suivit le siècle de saint Louis offrait aux historiens, avec le transfert du siège apostolique en Avignon, les querelles du grand Schisme, les origines lointaines de la Renaissance et de la Réforme (2) — pour ne pas parler des épisodes, tels que l'histoire miraculeuse de Jeanne d'Arc — une matière du plus haut intérêt (3). Avec les travaux si consciencieux des abbés E. Albe et G. Mollat, ne nommons ici que les ouvrages magistraux par lesquels Noël Valois a définitivement élucidé un grand nombre de points très importants, jusque-là controversés : ses travaux sur le grand Schisme font autorité (4). Des recherches profondes, originales, renouvelant l'état de nos

MM. M. Fournier, J. Delaville le-Roulx, J. Guiraud; des PP. Balme et Le Laidier, etc.

(1) Une page ne suffirait pas à une bibliographie tant soit peu complète. Rappelons seulement, un peu au hasard, les ouvrages de l'abbé Léon Le Monnier, des RR. PP. Ubald d'Alençon et L. Roure, du R. P. Mortier, de MM. J. Guirand et Louis Gillet. On trouvera tous les détails, en ce qui concerne les origines franciscaines, dans l'admirable *Archivum franciscanum historicum*, qui paraît depuis 1908 a Quaracchi.

(2) Les *italianisants* se sont particulièrement distingués, notamment MM. Pierre de Nolhac et Henry Cochin.

(3) Il faut signaler au moins les immenses travaux des membres de l'Ecole française de Rome : *Registres des papes du* XIII*e* *siècle*, *Lettres des papes du* XIV*e* *siècle;* textes édités avec des introductions, des notes et des tables qui en rendent le maniement et l'intelligence aisés pour quiconque est tant soit peu formé aux méthodes historiques. Pour donner une idée de l'importance de la collection, il suffit de dire que les seules lettres de Jean XXII (*Lettres secrètes et civiles*, éditées par A. Coulon; *Lettres communes*, éditées par G. Mollat) formeront la matière de quinze gros volumes in-4° raisin, dont la plus grande partie a paru (Paris, E. Thorin, A. Fontemoing, éditeur).

(4) *La France et le grand Schisme d'Occident*, 4 volumes in-8°, Paris, Picard, 1896-1902; *Histoire de la Pragmatique Sanction de Bourges*, Paris, Picard, 1906.

connaissances historiques, viennent d'être interrompues par la mort prématurée de Pierre Duhem; de très nombreux mémoires nous en restent, et sa magnifique *Histoire du système du monde, de Platon à Copernic*, a été poussée jusqu'au cinquième volume, paru au lendemain de la mort de l'auteur (1).

Avec les *Origines de la Réforme*, le nombre des ouvrages qu'il faudrait citer devient accablant. Ce n'est pas seulement le livre considérable, en cours de publication, de M. Pierre Imbart de la Tour, — livre qui porte justement ce titre (2). Luther, Calvin, leurs principaux émules, disciples et adversaires ont donné lieu à d'amples monographies, personnelles ou collectives. Plusieurs volumes de la précieuse collection *Archives de l'Histoire religieuse de la France* (3), se rapportent aux origines ou à l'histoire de la Réformation. Parmi les ouvrages moins strictement documentaires, nous citerons, avec ceux du vicomte de Meaux et de Mgr A. Baudrillart, les monographies de Luther par l'abbé L. Cristiani (4), par le P. Denifle (traduit et complété par l'abbé J. Paquier), la *Genève* de M. Georges Goyau, les travaux des PP. H. Fouqueray, A. Brou, P. Suau, R. de Scorraille, sur les premiers temps de la Compagnie de Jésus, — sans nous dissimuler l'injustice de ces nomenclatures sommaires.

Le XVIIe siècle religieux a tenté encore plus d'écrivains catholiques. N'essayons pas de passer en revue la litté-

---

(1) *Le système du monde. Histoire des doctrines cosmologiques, de Platon à Copernic*, 5 volumes grand in-8°, Paris, A. Hermann. Le vol. 5 a paru en 1917.

(2) *Les Origines de la Réforme en France*, Paris, Hachette, vol. I, 1905; vol. II, 1909. Le tome III est imprimé, mais n'a pas paru.

(3) Paris, Picard et Gabalda. Six volumes ont paru depuis 1902.

(4) *Du Luthéranisme au protestantisme*, Paris, Bloud, 1911. — Un ouvrage considérable de M. A. Clerval sur les origines du protestantisme en France est, croyons-nous, achevé.

rature salésienne ou ascétique. L'admirable édition des *Œuvres* de saint François de Sales, publiée par les soins du premier monastère de la Visitation d'Annecy (1), résume toute la première dans ses introductions et ses notes; la seconde, après avoir donné lieu à M. F. Strowski de continuer sa thèse sur saint François de Sales, vient de susciter l'ouvrage considérable, encore inachevé, de M. Henri Bremond : *Histoire du sentiment religieux en France* (2). L'étude d'auteurs tels que Pascal et Bossuet, Fénelon et Bourdaloue, — voire Corneille et Racine; — de saints comme Jeanne de Chantal et Vincent de Paul, Jean Eudes et Michel Le Nobletz, le Père de Condren et J.-J. Olier, les deux Marie de l'Incarnation et Marguerite-Marie Alacoque, François Régis et Pierre Fourier; — de personnages ecclésiastiques comme Richelieu et le Père Joseph, Retz et Gondi, Mazarin et Bérulle, Antoine Arnauld et Jurieu, — de mouvements religieux et doctrinaux comme l'humanisme dévot et la floraison mystique, la dévotion au sacré Cœur de Jésus et, d'autre part, le jansénisme, le quiétisme, le régalisme; — le renouveau de hautes études religieuses qu'évoquent les noms de Petau et Sirmond, Habert et Baluze, Thomassin et Tillemont, Fleury et Ruinart, Mabillon et Montfaucon; — des institutions comme Port-Royal ou les Dames de Charité, les Missions en France et à l'étranger, la Compagnie du Saint-Sacrement, les grands collèges de la Compagnie de Jésus, les séminaires de Saint-Magloire, de Saint-Lazare, de Saint-Nicolas, de Saint-Sulpice, des Missions étrangères; les Nouvelles Converties et Saint-Cyr; — le contre-coup religieux d'événements comme le

(1) *Œuvres de saint François de Sales, évêque de Genève*, etc., Genève, Annecy et Lyon, 1892 sqq. L'édition, qui comptera environ 20 volumes grand in-8°, dont 18 ont paru, a été dirigée, pour les *œuvres*, par dom B. Mackey, O. S. B., pour la *correspondance*, par le P. J. J. Navatel.

(2) *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion*, Paris, Bloud, vol. I, 1915, vol. II, 1916. — Sur l'ouvrage, qui aura huit volumes, je me suis longuement étendu dans les *Etudes* des 5 et 20 janvier 1917.

traité de Westphalie, la Déclaration des IV Articles de 1682, la révocation de l'Édit de Nantes : tout, dans cette prodigieuse époque, appelle l'attention, commande un intérêt allant jusqu'à une passion véritable. Aussi n'est-il pas un écrivain, pas un homme, pas une œuvre, de ceux qui viennent d'être mentionnés en bref, qui n'ait trouvé son annaliste, son critique, son historien, son éditeur (1).

Le XVIIIe siècle a retenu beaucoup moins de travailleurs parmi les catholiques, encore que le jansénisme sectaire et frénétique, les progrès du philosophisme et du sentimentalisme protestant, la destruction de la Compagnie de Jésus, l'ancien Clergé de France (2), les préliminaires et les causes de la Révolution, aient fourni le thème de maint ouvrage de valeur.

La Révolution elle-même et ses suites dans l'ordre religieux (exils, déportations, réclusions, massacres et martyres, spoliations et vente des biens d'Église, serments révolutionnaires et Constitution civile du clergé, guerres de Vendée, maintien du culte durant la Terreur, Église et clergé constitutionnels, fêtes révolutionnaires, destruction des congrégations; renouveau chrétien, reprise des relations avec Rome, Concordat, restauration du culte et des cadres ecclésiastiques) ont naturellement donné lieu à des recherches, à des publications du plus captivant intérêt. Œuvres de laïques comme L. Sciout, Victor Pierre, A. Lallié, E. Biré, O. d'Haussonville, L. de Lanzac de Laborie, Albert Vandal, Pierre de la Gorce, Sauzay, M. Sepet, Ch. Geoffroy de Grandmaison, G. Gautherot, Louis Madelin,

(1) Parmi ces derniers, les éditeurs de Bossuet (l'abbé J. Lebarcq, M. A. Rebelliau, MM. Ch. Urbain et E. Levesque) et ceux de Pascal, se sont montrés, en ces dernières années, particulièrement méritants. Fénelon a trouvé des admirateurs et des détracteurs presque également passionnés : il n'a pas encore trouvé d'éditeur — au sens moderne et complet du mot.

(2) Le livre le plus complet sur ce point, et qu'il serait injuste d'omettre ici, est *l'Ancien Clergé de France*, de M. l'abbé A. Sicard, 4 volumes in-8°, Paris, Lecoffre-Gabalda, 1894 et suivants.

G. Lenôtre, L. et G. Audiat; œuvres de prêtres comme MM. O. Delarc, A. Sicard, P. Pisani, F. Uzureau, L. Jérôme, L. Misermont, P. Bliard, Paul Dudon, etc.

Si les ouvrages d'ensemble sont encore rares, c'est que l'abondance des documents, leur dispersion et les difficultés de la synthèse ont fait jusqu'ici reculer, ou hésiter les historiens. Mais on peut dire qu'il n'est pas un diocèse, pas une région du territoire français dans lesquels plusieurs mémoires se rapportant à cette époque ne fasse une large place, ou toute la place, à la vie religieuse de ces jours tragiques.

Le XIXe siècle, avec ses vicissitudes si frappantes, ses réveils de foi et ses recrudescences d'impiété ; avec ce ferment de romantisme qui travailla tant de ses plus nobles enfants, menant tel ou tel jusqu'à l'apostasie d'un Lamennais, donnant aux autres ce frémissement qui court sous la parole d'un Lacordaire, provoquant les réactions autoritaires et ultramontaines d'un noble comme Bonald, d'un plébéien comme Louis Veuillot : est-il un champ d'études plus fertile en intérêt, en disputes, en leçons? Faut-il s'étonner de le trouver, pour le nombre et le mérite des écrivains catholiques qui en ont parlé, favorisé à l'envi des grands siècles chrétiens?

Ce n'est pas en France seulement qu'on trouve sujet à des travaux du premier ordre : l'*Empire des Tsars* est décrit, pour la période contemporaine de son histoire, par Anatole Leroy-Beaulieu, avec une précision et une justesse inégalées (1). *La Renaissance catholique en Angleterre, au XIXe siècle*, trouve un historien discret, judicieux et pénétrant en Paul Thureau-Dangin (2). *L'Allemagne religieuse*,

(1) *L'Empire des Tsars et les Russes*, par A. Leroy-Beaulieu, Paris, Hachette, 3 volumes in-8°. C'est le tome IIIe qui est consacré aux questions religieuses.

(2) *La Renaissance catholique au* XIXe *siècle*, par Paul Thureau-Dangin, Paris, Plon, 3 volumes in-8°, 1899-1906. — *Un Newman catholique* a complété ce grand ouvrage.

de Georges Goyau (1), annule les travaux précédents sur la matière. A côté de ces vastes fresques, des tableaux plus restreints s'efforcent de rendre un aspect, ou un épisode, de l'histoire contemporaine d'un pays étranger. La Russie de Soloviev, l'Angleterre de Faber, de Manning, de Newman — de Newman surtout — sont privilégiées : livres, études, traductions se multiplient. L'Amérique du Nord, Etats-Unis et Canada, nous est révelée à mainte reprise : il faut beaucoup de découvertes pour un si grand pays.

Les leçons de la catholique (et alors florissante) Belgique sont dégagées pour nous par maint écrivain français ou belge, cependant que les livres du cardinal Mercier, de M. de Wulf, deviennent chez nous presque classiques. Mais aussi combien de fois et avec quelle généreuse ferveur nous sont décrits, en détail, les grands hommes et les grandes œuvres de l'Allemagne catholique ! Goerres et Moehler, Mallinkrodt et Windthorst, Ketteler et Kolping, l'école de Düsseldorf et la Goerresgesellschaft, le Volksverein et les Congrès catholiques allemands, mais surtout le Tour du Centre et ses résistances invincibles au Kulturkampf — nous sont continûment rappelés, donnés en modèles. En même temps, on traduit en français Adam Moehler et Hefele, ce qui est parfait ; Hergenroether et Hettinger, ce qui est très bien ; F.-X. Kraus et F.-X. Funk, ce qui s'explique ; mais encore les élèves et successeurs de ces hommes diversement éminents ou méritants, ce qui, pour le coup, dépasse la mesure.

La Hollande est l'objet des excellentes monographies religieuses de Paul Verschave.

L'Italie et l'Espagne, nos sœurs latines, la première surtout, tant est grande l'attirance de ses églises et de ses musées, de son sol et de son ciel, de ses grands hommes et de ses grands saints, de ses villes et de sa Ville — *Urbs*

---

(1) Georges Goyau, *L'Allemagne religieuse au* XIXe *siècle*, 8 volumes in-12, Paris, Perrin 1898-1912.

orbi sufficiens — l'Italie ne cesse d'avoir ses pèlerins et ses admirateurs passionnés. L'Espagne, terre d'épopée et de sainteté, trouve également en France de chauds amis et des fidèles, moins nombreux peut-être, mais aussi convaincus. Ses grands artistes et philosophes chrétiens, un Murillo et un Vittoria, un François Suarez et un Jacques Balmès sont chez eux en France. Sa littérature ascétique et mystique est sans cesse en cours d'étude ou de traduction au premier rang, les *Exercices spirituels* de saint Ignace, et les œuvres de l'incomparable Thérèse de Jésus.

Le Portugal et ses vice-royautés lointaines, la Scandinavie et ses vicissitudes religieuses, la Suisse si voisine et, par certains points, si distante; l'Autriche, la Hongrie, tout l'Orient balkanique, où la langue française étend son empire ; — les pays martyrs : Irlande, Pologne — l'Amérique latine et le Continent noir, l'Orient asiatique et l'Extrême-Orient; toutes les terres proches et lointaines où besogne l'apostolat catholique, il n'est pas une de ces régions qui n'ait fourni matière à des articles, mémoires et ouvrages, souvent considérables, parfois magistraux. L'activité littéraire de certains centres de missions françaises : Beyrouth ou Bagdad en Orient; Hong-Kong, Zi-Ka-We près Chang-Hai en Extrême-Orient, tient du prodige.

L'histoire religieuse de la France contemporaine fournit naturellement aux catholiques des sujets plus proches, auxquels beaucoup d'écrivains ne se montrent pas inégaux. Au premier rang, pour l'activité féconde et persévérante, se place le recteur honoraire de l'Université catholique de Lille. Avant 1870, les premiers ouvrages de Mgr Louis Baunard avaient rendu son nom cher aux catholiques de France ; en 1914, il publiait encore. La bienheureuse Sophie Barat et sa sainte amie Philippine Duchesne, Frédéric Le Play et le général de Sonis, le vicomte de Meaux et le cardinal Pie, Lavigerie et Philibert Vrau ont — avec d'autres — trouvé en lui leur biographe. *Un siècle de l'histoire de*

l'Eglise de France (c'est, naturellement, le XIXe) fournit au vaillant auteur l'occasion de brosser la toile d'ensemble d'un paysage dont il connaissait à fond chaque détail.

Ce sont encore des tableaux d'ensemble que nous donnent, mais cette fois par la main de nombreux spécialistes, deux ouvrages collectifs remarquables, fort au-dessus des compilations habituelles : *la France chrétienne dans l'histoire*, publiée à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis, sous la direction de Mgr Baudrillart, et *Un siècle, Mouvement du monde de 1800 à 1900*, publié à l'aube du XXe siècle, par le P. René de la Broise (1).

Des personnages illustres, surtout s'ils restent en quelque mesure énigmatiques, un Chateaubriand, un Lamennais, fournissent matière à des travaux approfondis. Il en va de même des grands convertis français et étrangers, des hommes qui ont servi glorieusement l'Eglise : Lacordaire, Louis Veuillot, Montalembert, Dom Guéranger, Dupanloup et Mgr d'Hulst; et aussi de ceux qui ont méconnu ou renié le christianisme catholique : Ernest Renan, Hippolyte Taine, Sainte-Beuve.

Les histoires générales rédigées par des catholiques de valeur : Paul Thureau-Dangin, Pierre de la Gorce, L. de Lanzac de Laborie, font aux questions religieuses une place digne de leur importance. Les grands ordres religieux, les œuvres chrétiennes inspirent également des historiens : *les Luttes présentes de l'Eglise* ont déjà le leur.

Cette esquisse, délibérément réduite aux lignes principales, et négligeant par force une quantité de travaux estimables, suffit peut-être à fournir la matière d'un jugement d'ensemble équitable, sinon irréformable en chacun de ses traits.

---

(1) *La France chrétienne dans l'histoire*, in-4°, chez Firmin-Didot, 1896; *Un siècle*, 3 vol. in-4°, chez Manzi et Joyant, 1900 (rééditions en format plus accessible depuis).

Depuis le relèvement des hautes études religieuses qui coïncida avec la fondation des Facultés libres, en 1875, jusqu'à nos jours, l'activité intellectuelle des catholiques français s'est maintenue intense, bien que cette intensité n'ait pas été la même dans tous les domaines et en tous les temps.

L'apologétique scientifique, c'est-à-dire guidée par la vue nette du but à atteindre et servie par des méthodes critiques rigoureuses, et les études de théologie proprement dites, ont été les plus lentes à se développer, bien qu'elles aient trouvé dès le début, dans l'abbé Paul de Broglie et Mgr d'Hulst, des promoteurs éminents. Il faut sans doute rendre responsable de cette lenteur relative l'absence, si tardivement sentie, si difficilement suppléée, d'une philosophie religieuse absolument ferme et appropriée aux besoins actuels. L'étude de M. G. Michelet, qui précède celle-ci, me dispense d'insister sur un point qu'il était cependant nécessaire de marquer, son importance étant capitale.

C'est encore à cette lacune qu'il faut attribuer, pour une bonne part, les difficultés, les tâtonnements, les déviations partielles que nous avons constatées dans l'histoire de l'exégèse catholique contemporaire. Faute d'une formation philosophique suffisante, maint critique, fort bien pourvu en matière de préparation linguistique et d'histoire, s'est laissé égarer ou troubler par les raisonnements captieux des critiques rationalistes. D'autres, par contre, et pour la même raison, n'ont pas osé aller jusqu'où les menait la logique de faits certains.

De là bien des discussions vives, et aussi quelques faux pas. De là un discrédit souvent injuste jeté sur les méthodes critiques, rendues indûment responsables des applications fautives ou téméraires de quelques exégètes aventureux.

Une autre cause qui n'a pas permis au mouvement des hautes études religieuses de produire en France tous ses

fruits, c'est le nombre restreint d'élèves et, par suite, de maîtres qui s'y sont adonnés. Quelque chose des préjugés anciens contre la science, la crainte un peu puérile des distinctions et des singularités, un utilitarisme à courtes vues, l'absence de toute sanction canonique officielle pour des grades théologiques difficiles à conquérir, autant de motifs qui ont raréfié les auditeurs dans nos Facultés de théologie, maintenant par contre-coup à un chiffre peu élevé le nombre des chaires magistrales.

Beaucoup même, parmi les futurs professeurs de séminaires, échappaient à la formation des Universités catholiques par le fait que la majorité des candidats à ces importantes fonctions allait chercher hors de France — je ne dis pas *à l'étranger :* quel catholique n'est chez lui à Rome? — les leçons complémentaires et les grades indispensables. Il serait aussi vain qu'injuste de s'en plaindre. Un certain air ne se respire qu'à Rome : mille heureuses habitudes d'esprit se forment mieux qu'ailleurs entre les catacombes des martyrs et Saint-Pierre du Vatican. Le seul regret à exprimer ici serait qu'à côté de ces pèlerins romans de la science ecclésiastique, il ne se soit pas trouvé plus de jeunes clercs mis dans le cas de poursuivre dans nos Facultés de théologie leurs études d'histoire, d'exégèse ou de doctrine. Divers centres : les Facultés de Louvain, de Fribourg et de Beyrouth, les hautes Écoles de Jérusalem et de Rome ont fourni, il est vrai, leur contingent. Mais le nombre a toujours manqué.

Ces lacunes une fois constatées et ces insuffisaces franchement reconnues, il ne sera pas interdit d'exprimer, en finissant, une juste admiration pour l'œuvre scientifique des catholiques français au cours de ces quarante dernières années. Une élite de maîtres excellents a formé parmi eux, avec des disciples dignes de continuer leur œuvre et de l'avancer, *des habitudes de travail et des exigences de méthode* également rares et souhaitables.

Il n'est pas un domaine des sciences religieuses où plusieurs ouvrages de premier ordre et un nombre respectable de travaux lucides, consciencieux et solides, n'aient paru durant ces quarante ans. Il n'est pas une province de ce domaine où l'on puisse désormais négliger sans grand dommage les livres des théologiens français. Qu'on tente l'expérience en matière d'apologétique ou d'histoire, d'exégèse ou de théologie positive : on trouvera presque toujours que plusieurs des meilleures études parues sur un sujet donné (et parfois la meilleure) sont dues à ceux dont nous venons de relater en gros l'activité scientifique.

Mais il y a plus. Les initiations indispensables et les instruments de travail qu'il fallait, de toute nécessité, aller chercher, il y a quarante ans, outre-Rhin, le plus souvent près de savants rationalistes, ou du moins protestants, ces initiations, ces instruments de travail sont désormais, grâce aux catholiques français, aux mains de leurs coreligionnaires. Dictionnaires, grammaires, commentaires savants, recueils de textes, études approfondies sur les origines chrétiennes ou les périodes de crise religieuse intense, manuels d'histoire des religions, d'histoire des dogmes, d'histoire ecclésiastique, presque tous ces livres existent désormais, rédigés par des croyants. Et nous voyons venir le jour où tous ces ouvrages seront à la disposition du prêtre studieux et du jeune clerc qui veut pousser ses études jusqu'à la maîtrise.

La qualité des ouvrages énumérés plus haut n'est pas moins digne d'attention. On y trouvera, sauf exception, une érudition digérée, un sens du réel et de la mesure, une discrétion dans l'emploi des conjectures qui font de ces travaux — quand le talent d'écrire et la pénétration d'esprit s'y joignent — de véritables modèles. En les étudiant, on apprend à la fois les matières qui y sont exposées et les bonnes méthodes de travail. A parcourir tel livre ou tel mémoire on ne se défend pas d'une impression de sécurité

et d'agrément, comme en face d'une belle campagne coupée d'eaux courantes, mais sans marais sournois; riche à merveille, mais sans vaine luxuriance.

Loin de nous la pensée de contester ou de marchandr aux théologiens des autres pays leurs grands mérites. Nos avons beaucoup appris d'eux et, en particulier, nous avons rappris à l'école des érudits allemands quelques leçons tès anciennes, mais éternellement utiles, de patience et de méthode. Toute notre ambition est de fournir à notre tur les instruments de travail, les maîtres et les livres, enseignement vivant et écrit que tant, parmi nos frères se croient encore forcés d'aller chercher près de savants our lesquels la vie éternelle ne consiste plus à connaître « le seul Dieu véritable, et celui qu'il envoya, Jésus Chrt ».

Léonce de Grandmaison

LA RENAISSANCE

DE LA

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE EN FRANCE [1]

L'existence d'une restauration chrétienne, en France, dans la vie religieuse, littéraire, sociale, à partir des vingt dernières années du siècle écoulé, demeurerait pour une large part inexpliquée, du moins à s'en tenir aux facteurs d'ordre naturel; si l'on ne remontait à une cause commune : la renaissance, en France, dans le même temps, d'une philosphie chrétienne. Non pas sans doute que jusque-là, à

(1) Principaux travaux d'ensemble a consulter :

Mgr Baunard, *Un siècle de l'Eglise de France*, 1800-1900, ch. xvii, Paris, 1902.

Mgr Baudrillart, *Correspondant*, 1909. « Les Universités catholiques. »

Mgr Blanc, *Histoire de la Philosophie*, t. III, ch. xxxii et xli, Paris, 1896.

Besse, *Revue du Clergé français*, mai 1900. « La récente Encyclique au Clergé de France. La Philosophie chrétienne. » — *Ibid.*, 1902. « Deux centres du mouvement néo-thomiste, Rome et Louvain. »

Couture, *Mélanges*, t. I. Enseignement. « La Philosophie française, de 1868 à 1888. »

Domet de Vorges, *Ann. phil. chrét.*, 1888. « Bibliographie thomiste, de 1878 à 1888. »

Faguet, *Politiques et moralistes au XIXe siècle*, Paris, 1898.

Mgr d'Hulst, *Nouveaux Mélanges oratoires*, t IV, Paris, 1901. « Conférence sur la Philosophie au xixe siècle. »

Gonzalès, *Histoire de la Philosophie*, t. IV, ch. lxxxiii-lxxxix, Paris, 1891.

Maisonneuve, *Dictionnaire de Théologie*, article « Apologétique » et *Rev. du cl. fr.*, 1898, « La philosophie en France de 1888 à 1898 ».

Mgr Mercier, *Revue néo-scolastique*, 1900, « Le bilan philosophique du xixe siècle ».

Ollé-Laprune, *La Vitalité chrétienne*. « La vie intellectuelle du catholicisme en France au xixe siècle. »

Picavet, *Esquisse d'une théorie générale et comparée des philoso-*

travers tout le XIX[e] siècle, il n'y ait eu des systèmes philosophiques de valeur inégale et d'inégale influence, mais issus d'un même généreux désir hautement avoué de collaborer à la défense du christianisme. Sous des formes variées, ces systèmes représentent un même et constant effort pour rattacher les esprits à la foi par une philosophie nettement apologétique. Mais les doctrines enseignées par les traditionalistes de Maistre, Bonald, les fidéistes, comme Bautain, les ontologistes comme M[gr] Hugonin, les platoniciens comme Gratry, ou les cartésiens obstinés, n'étaient que des systèmes nés d'aspirations individuelles et parfois des théologies erronées. A ces essais si brillants, si méritoires d'intention, et parfois si dangereux de fait, la pensée catholique française allait substituer progressivement au sein du clergé une doctrine plus large, plus homogène, plus profondément et plus intégralement chrétienne, une doctrine traditionnelle, héritière des richesses accumulées au cours du long travail d'élaboration philosophique commencé par les premiers apologistes, continué par les Pères, merveilleusement organisé par la scolastique.

Et ce travail de rénovation s'accomplit sous l'influence des grands événements survenus entre 1870 et 1880.

1870 d'abord. Le Concile du Vatican vient de promulguer la doctrine chrétienne définitive sur la valeur respective, les services réciproques, de la raison et de la foi.

En un siècle où l'assaut du christianisme est conduit en France et dans toute l'Europe au nom de la raison, et tandis que, effrayés eux aussi par cette nouvelle tempête et les revendications excessives de cette raison, des apolo-

---

phies médiévales, ch. IX, « Restauration de la philosophie thomiste, » Paris, 1905.

RAVAISSON, *La Philosophie en France au XIX[e] siècle*, Paris, 1868.

PERRIER, *The revival of scolastic philosophy in the nineteenvh century*, New-York, 1909.

THAMIN, *Philosophes, moralistes, écrivains et orateurs religieux*, in *Histoire de la littérature française*, de Petit de Julleville, t. VIII.

VIEL, *Revue thomiste*, 1910 « Mouvement thomiste au XIX[e] siècle »

gistes timides s'efforcent d'en exténuer l'autorité, l'Église, dans la force tranquille de sa perpétuité et la conscience de son magistère divin, l'Église, gardienne vigilante de tous les dons de Dieu, magnifie la valeur de la raison humaine, participation par l'homme de la lumière de Dieu; elle délimite son domaine, elle montre la grandeur de son rôle dans la préparation et la justification de la foi. Et elle enseigne aussi comment la foi protège, éclaire et féconde, par sa bienfaisante tutelle, l'activité de la raison. Dès lors, c'en est fini pour une série de systèmes ou d'apologétiques, désormais en opposition avec la foi. Quelque chose s'achève dans l'histoire de la pensée catholique, et quelque chose commence. Et n'y a-t-il pas lieu d'espérer qu'une période d'activité intellectuelle considérable va s'inaugurer pour l'Église, en vertu de cette loi, constatée par l'histoire, du renouveau magnifique qui suit les Conciles?

1870-1871. C'est, chez nous, l'époque des malheurs de la patrie. Cette fois encore, la France est surprise en plein rêve de paix, insuffisamment préparée, dans sa confiance à la fraternité des peuples et à l'avenir du pacifisme; et cette fois aussi, c'est l'agression brutale, hypocritement amenée et mensongèrement légitimée. Et dans les douleurs qui suivent la défaite, en vertu de ce pouvoir mystérieux de résurrection de notre pays, si souvent constaté aux grandes heures de son histoire, plus d'une âme recommence en son cœur l'examen de conscience qu'une voix éloquente fait tout haut sur les malheurs de la France (1); et tandis que l'Assemblée nationale ratifie par une loi le projet d'élever au Sacré-Cœur, sur les hauteurs de Montmartre, la basilique nationale de la France pénitente et religieuse, n'y a-t-il pas lieu d'espérer de cette plus intime union des cœurs à Jésus-Christ l'ouverture d'une ère de plus intime union des esprits avec la foi et un relèvement

(1) P. Caussette, plus tard recteur de l'Institut catholique de Toulouse, *Dieu et les malheurs de la France*, 1871.

de la philosophie chrétienne, conséquence tout à la fois et auxiliaire de la résurrection nationale?

1879 enfin. L'Encyclique *Æterni Patris*, publiée par le S. P. Léon XIII, peu de mois après son élévation au Saint-Siège, 4 août 1879, commente la doctrine du concile du Vatican sur les rapports de la raison et de la foi; et elle montre en même temps l'exemple et le modèle de cette admirable et féconde alliance dans les enseignements de la philosophie traditionnelle. Et elle exhorte puissamment à reprendre et à développer cette doctrine scolastique, si injustement méconnue depuis plus de deux cents ans. Or, en France, tout au cours du siècle, un mouvement croissant, impérieux, d'amour et de docilité filiale envers le Souverain Pontife se développe sans arrêt. La France qui a envoyé ses zouaves pontificaux au secours du Pape, qui n'a compté parmi ses évêques aucun opposant aux définitions du Concile du Vatican, sera-t-elle moins docile et moins généreuse dans cet appel aux combats pour la vérité?

Dans quelle mesure cette rénovation de la philosophie chrétienne fut réelle, durable et féconde, quel accueil fut fait dans notre pays à l'Encyclique *Æterni Patris*, quelles œuvres furent suscitées par ce mouvement, quels résultats il a produit jusqu'ici, quelles espérances il laisse entrevoir pour demain, c'est ce que l'on voudrait dire ici en toute simplicité, en fils de l'Église, heureux de rendre hommage à sa Mère de la riche moisson de travaux produits dans sa patrie, en fils de France, assez fier de son pays pour n'avoir pas besoin d'ajouter à la vérité.

I

Il est nécessaire, pour la pleine intelligence des obstacles rencontrés par cette renaissance de la philosophie chrétienne, d'esquisser à grands traits la situation des doctrines

en présence, dans les années qui précèdent la promulgation de l'Encyclique.

Une école est au premier plan par l'éclat de son passé, le souvenir des services considérables rendus au spiritualisme pendant plus de cinquante ans, l'auréole de gloire qui entoure le nom des maîtres disparus, la valeur des représentants actuels. A cette époque, elle occupe encore presque toutes les chaires de l'Université. Cette école est celle de l'éclectisme. Si cette doctrine ne représente plus ce qu'elle fut longtemps, la philosophie officielle et classique, comme elle était encore en 1857, elle demeure, en 1867, suivant l'expression de Ravaisson, la philosophie « dominante ».

Même après la mort de Victor Cousin, en 1867, cette école conservait un prestige considérable. Par son inspiration, elle était demeurée, suivant la conception de Maine de Biran, une philosophie qui allait de l'un à l'autre de ces deux pôles : l'âme et Dieu. Et elle représentait la ligne de défense la plus forte contre les assauts de l'empirisme renaissant. Entre 1870 et 1878, ces traditions, cette doctrine à base de psychologie, cette ardeur de conviction spiritualiste, se maintenaient à peu près intactes. Jules Simon a renouvelé, avec ses livres sur *La religion naturelle* et sa chaleureuse défense du *Devoir*, la profession de foi du *Vicaire Savoyard*, déisme clair, froid et sec ; F. Bouillier a fait l'inventaire des richesses de la philosophie française dans son *Histoire de la philosophie cartésienne*, apothéose de la doctrine qui va connaître ses heures de déclin. En 1875 paraît, sous la direction de Franck, la 2e édition du *Dictionnaire des Sciences philosophiques* où la doctrine éclectique demeure la norme et les philosophes cousiniens les collaborateurs à peu près exclusifs. En 1877, Paul Janet a publié son beau travail sur *les Causes finales*, à l'encontre des négations matérialistes. Les principaux disciples qui défendent l'éclectisme avec Janet s'appellent Jules Simon, F. Bouillier, Charles Lévêque,

Caro, Bénard, Lemoine et V. Egger. Leur système, qui exprime une philosophie et une défense de l'ordre moral, s'accorde à merveille avec les efforts politiques et sociaux d'un gouvernement de l'ordre moral.

Cependant, cette maîtrise apparente de la vie publique intellectuelle dissimulait mal une décadence réelle de la doctrine. Les jeunes générations allaient à un autre système plus proche des faits, d'ambition apparente plus modeste, d'allure et de prétentions scientifiques. Taine s'était acharné dans ses *Philosophes classiques au XIXe siècle* (1), avec une verve acerbe et outrancière, contre ce spiritualisme officiel. Avec lui et après lui, on reprochait à cette doctrine d'être un « spiritualisme oratoire », où les abstractions s'entrechoquaient dans un « cliquetis de vieux mots lourds et barbares, venus d'outre-Rhin : relativité, subjectivité, réflexivité, spontanéité », qui transformaient la pensée en une « symphonie métaphysique », sinon en « un concert chinois ».

Et c'est pourquoi l'on accusait l'éclectisme, non sans raison, d'ailleurs, de n'être pas une philosophie, mais un « dépôt », et de « ne pas exister à titre de science ». Et devant cette vieillesse qui n'essayait pas de se rajeunir, on pouvait redire le mot de Taine : doctrine « impuissante et respectée, dominante et stagnante », semblable « non à un fleuve qui arrose, mais à une baignoire bien tiède où les pères, pour raison de santé, mettent leurs enfants ». En termes plus respectueux, mais équivalents, Caro reconnaissait de son côté que l'éclectisme s'était « endormi dans la paix métaphysique » (2).

Sommeil qui devait conduire à la mort. Les générations nouvelles se tournaient vers d'autres idoles (3). Et l'idole

(1) Publié en articles, à partir de 1855, dans la *Revue de l'Instruction publique*. Cf. surtout ch. XII, « Pourquoi l'éclectisme a-t-il réussi ? »

(2) A rapprocher du mot de Jules Simon sur Cousin et sa « fièvre métaphysique ».

(3) Ravaisson, *op. cit.*, a nettement résumé les principaux griefs con-

du moment était la science. A la suite des découvertes si nombreuses, si rapides, qui bouleversaient le monde industriel et économique depuis 1840, en cette seconde moitié du siècle, un attrait invincible, un enthousiasme sans limites, s'éveillaient dans les esprits, un culte s'établissait au fond des cœurs pour la science. Ce fut surtout de 1860 à 1880, l'époque de cette *Religion de la Science*. Renan nous a révélé dans son livre sur *L'Avenir de la Science*, écrit en 1848 et publié beaucoup plus tard, cette ferveur de néophyte, hymne d'adoration envers la divinité nouvelle.

En réalité, trois mouvements d'idées, différents dans leurs doctrines et leurs origines, mais convergents dans les résultats, s'accordaient, entre 1870 et 1878, dans cette glorification.

Le positivisme était en plein triomphe, non plus celui de Comte, mais celui de Littré, plus homogène dans ses négations, ennemi de toute la partie religieuse et mystique du Maître, plus simple encore dans ses formules brutales : tout ramener au positif, au scientifique, au sensible; le fait avant tout, le fait exclusif, l'exclusion des causes et des substances, l'horreur du raisonnement, la disparition des grands problèmes qui avaient si longtemps tourmenté l'humanité : à la place, la Science, le fait scientifique, la loi scientifique, clef de tous les mystères, fondement de toutes les espérances. Le programme était simple, en effet, d'une simplicité puérile. Mais on le jugeait imposant et définitif, identifié qu'il paraissait avec le développement même de la science. Par une équivoque désastreuse, le positivisme semblait n'être que l'expression de la science positive, alors qu'il en était une déformation.

Parallèle à ce mouvement était la doctrine se rattachant à Taine. Celui-ci était sans doute apparenté à ce

---

tre l'éclectisme. « Il se trouvait ne pas mieux satisfaire le par religieuses que les esprits scientifiques. , p. 387.

magistrat dont il disait qu'il « aurait donné tous les rapports du fini et de l'infini », tels que Cousin les exposait après Schelling, « pour une poularde ». Lui aussi voulait des faits, beaucoup de faits, des analyses détaillées, une psychologie appuyée sur la seule expérience, surtout sur l'expérience externe, le tout encadré et distribué dans un phénoménisme moniste. Son livre sur l'*Intelligence*, en 1870, avait donné le modèle de sa doctrine : et il s'appliquait à traiter de la *Volonté* d'après la même formule.

Enfin, une autre école s'efforçait d'acclimater en France, sous la direction de M. Ribot, les procédés, les résultats de la psychologie expérimentale, comme elle avait été pratiquée en Angleterre par Hartley, les deux Mill, Spencer, Bain, et en Allemagne, avec les recherches des mesures quantitatives comme notation des faits psychiques. M. Ribot avait exposé son programme, en 1870, dans sa *Psychologie anglaise contemporaine;* en 1876, en réponse à la nouvelle édition du *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, paru l'année précédente, il commençait la publication de la *Revue philosophique :* à la psychologie officielle, qualifiée dédaigneusement de « vieille psychologie », substitution des recherches expérimentales et surtout de la psychologie comparée (1). Sans doute, on déclarait très haut qu'on faisait profession de pur empirisme, pleinement étranger à tout dogmatisme métaphysique. « Spiritualisme ou matérialisme n'a pas de sens pour nous », disait Ribot. Et Littré avait déclaré : « La philosophie positive ne reconnaît ni le déisme, ni l'athéisme, ni le panthéisme. » Mais en créant une psychologie sans âme, en ramenant par degrés la [illegible]hologie à la physiologie, en esquissant déjà la formule [illegible]s seules explications vraiment scientifiques sont [illegible]siologique », on ouvrait toute grande la porte à [illegible] matérialiste.

souv[illegible] [illegible]a même date, *Revue des Deux Mondes*, 1877,
tap[illegible] [illegible]ficatives dans le même sens sur « La mé-
(3) R[illegible] [illegible]ologique ».

Au fond, c'était avec des variantes le même chant de triomphe en faveur de la science, la même exclusion de l'âme et de Dieu, rejetés hors du connaissable, du positif, du réel, renvoyés par grâce ou par diplomatie dans la métaphysique, c'est-à-dire dans le domaine de la poésie et du rêve, dira Ribot, dans l'Inconnaissable de Spencer, dans l'Incognoscible de Littré, « encore, dira celui-ci [mort plus tard chrétiennement], qu'il ne puisse subsister aucun doute sur ce qu'il faut penser des causes premières et finales ». Neutralité apparente; en réalité partout une même métaphysique athée et matérialiste, partout sous-jacente, et par défiance du bon sens français, presque jamais énoncée (1); affirmation d'une relativité universelle. L'empirisme d'autrefois reparaissait, singulièrement et indéfiniment élargi par les vastes hypothèses de Darwin, de Spencer, de Hœckel. Il semblait que les doctrines nouvelles découvraient l'histoire du monde.

Et, d'autre part, cette universelle relativité était aussi la conclusion de l'idéalisme renaissant. Le subjectivisme allemand, les doctrines kantiennes surtout, allaient connaître une nouvelle période de triomphe dans la pensée française. Ravaisson avait tracé en traits inoubliables dans son célèbre *Rapport*, en 1867, *sur la Philosophie en France*, les grandes lignes d'un système qui mettait au fond de tout la pensée, l'amour, la liberté. Lachelier, à l'influence si pénétrante, mettait à la mode les conclusions de la critique kantienne. M. Boutroux développait avec un prestigieux talent ses vues séduisantes sur l'universelle spontanéité des êtres et des choses, origine du mouvement contingentiste, et montrait la nécessité apparente desser-

(1) Renan avait déclaré, *Revue des Deux Mondes*, 1860 : « La métaphysique de Platon, de Malebranche, de Bossuet, de Fénelon, de Leibniz, peut faire illusion aux esprits novices. » A rapprocher de son programme, dans la *Réforme intellectuelle*, au lendemain de nos désastres : « Former par l'Université une tête de société rationaliste, régnant par la science. » — Cf. DE LA GORCE, *Histoire du second Empire*, t. V, p. 387.

rant progressivement ses nœuds en descendant à travers la série des lois mécaniques, physiques, physiologiques. Vacherot avait publié en 1869 son livre sur *la Religion* où il annonce la disparition du christianisme officiel et la substitution d'une religion de l'Esprit. Si c'est être hégélien de mettre « Dieu immanent dans l'homme, soyons hégéliens », avait dit Renan, en 1863; et Vacherot travaille à cette réalisation chimérique de mettre le divin dans l'homme et de conserver l'illusion de Dieu, règne du divin au lieu du royaume de Dieu, en supprimant sa transcendance et par là même sa réalité. Fouillée vient d'exposer dans sa thèse sur *la Liberté et le Déterminisme* les éléments d'une philosophie des Idées — Forces qu'il développera, commentera, inépuisablement, sous tous ses aspects, pendant trente ans : l'expérience interne, source de toute philosophie; la volonté au fond de tout; l'appétition s'éclairant de lumière, l'activité psychologique, type de toute activité; la conscience, source, mesure de tout, créatrice de la liberté *mensura omnium conscientia* : grande vague d'idéalisme, de relativité et de subjectivité, qui va passer sur la France. Renouvier continue son œuvre de simplification du kantisme, par la suppression du noumène devenu inutile, et l'affirmation d'un phénoménisme universel. La *Critique philosophique*, plus tard continuée par l'*Année philosophique*, ralliera autour du maître un groupe de philosophes dont plusieurs, et parmi eux M. Pillon, de haute valeur. D'autre part, la laïcisation scolaire, à partir de 1881, et la si terrible crise de la morale qui s'ouvre, avec cette lutte contre le christianisme, remettent en honneur le culte de l'impératif catégorique et de cette morale laïcisée que devient si aisément la morale kantienne par la suppression de ses postulats. Périls graves pour la pensée française et pour la pensée chrétienne. Le danger pour le réel, pour l'objectif, pour la métaphysique, n'était pas moins sérieux de ce côté. Cette nouvelle invasion allemande, sous la forme de l'idéalisme et du subjectivisme, allait accumuler autant

de ruines et de moins réparables que l'invasion brutale par les armes.

* * *

En face de ces doctrines grandissantes et pour s'opposer à leur redoutable influence, quelle était la situation exacte de la philosophie chrétienne?

Plusieurs courants d'idées s'étaient succédés jusque-là au cours du XIXe siècle, qui avaient engagé la philosophie chrétienne dans des voies diverses, à la recherche de la doctrine la plus favorable pour la défense de la foi.

Tout au début du siècle, c'est la préoccupation principale des apologistes de renouer, par dessus la Révolution et le XVIIIe siècle, la grande tradition spiritualiste. Et ils vont demander aux grands maîtres, Descartes, Bossuet, Fénelon, Leibniz, de leur fournir les armes solides pour cette lutte en faveur des hautes vérités morales et religieuses. La même pensée dirige les travaux de M. Emery, les conférences de M. l'abbé Frayssinous, et explique le succès persistant de la *Philosophie de Lyon*, de l'oratorien Valla, et du *Manuel*, de Bouvier. Et le clergé après eux se tournait d'instinct vers ce spiritualisme qui lui semblait, de par une longue et brillante alliance, s'être identifié avec la philosophie chrétienne (1).

Cependant, à partir de 1818, le traditionalisme commence son mouvement de réaction, à l'encontre des tendances cartésiennes et du rationalisme cousinien. Sous les formes diverses qu'il revêtira avec de Bonald, de Maistre, Lamennais, Bautain, c'est au fond la même protestation du vouloir-vivre social à l'égard des horreurs de la période révolutionnaire, la mise en valeur de la continuité sociale, morale, religieuse, à l'encontre des recommencements perpétuels et des excès de l'individualisme. De là aussi, la

(1) Cf. MIGNON, *Revue du Clergé français*, 15 septembre 1899 : « La philosophie du Clergé français au début du XIXe siècle, — et RENAN, *Souvenirs de jeunesse*, 1876-1882, sur la philosophie enseignée à Issy.

même défiance, la même condamnation de la raison au profit de la tradition, ou du consentement universel, ou de la foi, et, dans les divers systèmes, le même appel à l'autorité (1). Mais, malgré la légitimité de cette protestation contre l'individualisme et le bienfait de cette exaltation de la tradition, ces hommes aggravaient le désaccord du siècle et de l'Église, de la raison et de la foi. Ils confondaient à tort la philosophie et le philosophisme. En réalité leur tactique et leurs exagérations allaient à rien moins qu'à légitimer les attaques du rationalisme, en laissant l'Église sans défense contre ces assauts.

Vers 1850, le mouvement platonicien, jamais pleinement disparu en France, s'était soudainement réveillé. Par les maîtres dont l'ontologisme se réclamait, Platon, saint Augustin, Malebranche, cette doctrine se proclamait l'héritière des grandes traditions de la philosophie chrétienne ; par ses représentants, quelques Évêques, des professeurs de Sorbonne et de séminaires, elle inspirait confiance (2); par l'élévation de sa pensée, toute pénétrée de piété et de mysticisme métaphysique, elle exerçait un pouvoir singulier de séduction sur les âmes. Elle montrait la raison toute illuminée par Dieu, apercevant les vérités éternelles dans le resplendissement de la lumière divine ; bien plus, c'était Dieu lui-même qui était l'objet premier et nécessaire, le premier et le dernier terme de toute opération de l'esprit. Et elle incitait les âmes à retrouver dans le silence de la méditation et à féconder par l'ardeur des effusions religieuses cette idée d'Infini, perpétuellement présente en nous. Dans les âmes cette philosophie s'achevait en contemplation religieuse.

On comprend même à distance la puissance de séduction de cette doctrine. En face du terre à terre de l'empirisme, de l'abstention ou de « l'abstinence », disait Berson, du

(1) Cf. Faguet, *Politiques et moralistes au XIXe siècle*, Paris, 1898.
(2) Cf. *Correspondant*, 25 août 1862.

positivisme sur les vérités indispensables à la vie morale de l'humanité, à l'encontre des froideurs du rationalisme cousinien, elle élevait les âmes très haut et d'un seul élan jusqu'à Dieu. Au lieu de l'athéisme sec d'un Littré, ou de la « piété de la mécanique universelle » d'un Taine, elle pénétrait les cœurs d'un mysticisme envahissant, qui enchantait les esprits et enflammait les âmes. Mais l'ontologisme reposait sur une erreur de doctrine et impliquait une erreur de méthode. Erreur de doctrine, car il confondait les conditions de la vision béatifique, réservée aux élus, et l'exercice actuel de la raison humaine, saisissant Dieu sous le voile de l'abstraction, par nécessité de sa nature. Erreur de méthode aussi. A des esprits qui se réclamaient des exigences et des précisions scientifiques, on demandait de tout oublier pour philosopher en fermant les yeux. A qui exigeait des faits, on offrait uniquement l'analyse inexacte d'une idée. Etait-ce assez contre le positivisme et le rationalisme?

A plusieurs reprises Rome, par les décisions des Congrégations, avait condamné les erreurs du traditionalisme, du fidéisme, de l'ontologisme. En 1870, le Concile du Vatican, en promulguant le pouvoir naturel de la raison de connaître Dieu avec certitude portait un coup définitif à ces doctrines. Pour demeurer fidèle à la foi, la philosophie chrétienne devait désormais se détourner de ces solutions.

Il ne lui restait, semble-t-il, d'autres ressources que de revenir à un cartésianisme élargi (1), à ce cartésianisme vers lequel s'en était allé Cousin, par les retouches cons-

---

(1) Sur cette illusion persistante d'un cartésianisme chrétien, expression de la philosophie chrétienne, on a un exemple significatif par les déclarations d'un esprit cependant très ouvert, Duilhé de Saint-Projet, *Des études religieuses en France depuis le XVII*e *siècle jusqu'à nos jours*, 1861. Il reproche à saint Thomas d'avoir payé tribut à son siècle et subi le joug d'Aristote, d'apporter une philosophie moins propre que celle de Platon à préparer les âmes aux vérités de la révélation. Pour lui, en cessant d'être cartésien, on cesse aussi d'être chrétien.

tantes de sa doctrine et les atténuations de sa pensée (1).

Certes les catholiques n'oubliaient pas tout ce qui dans cet éclectisme, ainsi fortement teinté de cartésianisme, demeurait suspect, dangereux, sinon contraire à la foi : ce panthéisme hégélien dont Cousin ne s'était jamais entièrement débarrassé; ce rationalisme intransigeant qui lui faisait maintenir l'indépendance absolue de la raison; la théorie de la religion naturelle, si destructrice du christianisme, la conception des relations de la philosophie et de la religion, l'une pain grossier des foules, l'autre nourriture délicate des élites, enfin les déformations des notions de révélation, d'inspiration, attribuées à la spontanéité du moi et présentées comme des symboles. Contre ces erreurs redoutables, évêques (2), philosophes catholiques (3), avaient mené sans se lasser un vaillant combat. Mais en le débarrassant de ces erreurs, ce cartésianisme cousinien ne pouvait-il pas être utilisé par l'apologétique chrétienne; et la doctrine, illustrée par tant de grands noms et de très grands services, ne restait-elle pas, dans le désarroi du moment, le refuge salutaire et la suprême ressource?

En réalité, tout le long du siècle, l'apologétique chrétienne en France avait donc lutté vaillamment contre le flot envahissant des erreurs (4). Mais à ces erreurs elle avait

(1) « Vous mesurerez vos progrès en philosophie par ceux de la tendre vénération que vous ressentirez pour la religion de l'Évangile », écrivait Victor Cousin, dans *le Vrai, le Beau et le Bien*, 1853.

(2) Cf Mgr Affre, archevêque de Paris, *Introduction philosophique à l'étude du Christianisme*, et son mémoire à la Chambre des pairs sur l'*Enseignement de la philosophie.* — Voir la réponse de Saisset, au nom de l'école éclectique, *Revue des Deux Mondes*, 1845 : « Le Christianisme et la philosophie. » — Cf. *etiam* Mgr Pie, *Instruction synodale*, 7 juillet 1855 : « Nous confessons volontiers que le livre des *Rétractations* est encore à faire : on a beaucoup retouché, on n'a rien retranché. »

(3) Voir Aug. Cochin, *Correspond.* 1867, au sujet de la mort de Victor Cousin.

(4) On voit l'erreur assez répandue de ceux qui ramènent toute la philosophie catholique, au XIXe siècle, au traditionalisme. Ita Ferraz, *Traditionalisme et ultramontanisme.*

opposé des doctrines incomplètes et erronées elles-mêmes. En fait sous la variété de ces théories traditionalistes, fidéistes, ontologistes, une même tendance s'était affirmée : voir dans la raison humaine un reflet de l'intelligence de Dieu, chercher plus haut que cette raison, dans la société, dans le consentement universel, dans la foi, dans la vision divine elle-même, un garant contre ces erreurs; proclamer en face des nouveaux systèmes une tradition chrétienne. L'intention était noble, généreuse, profondément chrétienne; les services rendus n'avaient pas été certes négligeables. Mais ces doctrines avaient été reconnues fausses en elles-mêmes et inefficaces contre l'athéisme montant.

Ainsi, en France, à la veille de la publication de l'Encyclique *Æterni Patris*, l'éclectisme semblait être en pleine décadence, l'empirisme triomphant, l'idéalisme sur le point de s'imposer et la philosophie catholique, à l'exception d'une école dont il sera question, impuissante et comme découragée.

C'est dans ces conjonctures, et avec une providentielle opportunité que l'Église, « émue au plus profond de ses entrailles », toujours « prête à relever ceux qui sont tombés et à soutenir ceux qui chancellent », suivant l'expression du Concile du Vatican, allait provoquer en France une renaissance de la philosophie catholique.

II

On sait assez à la suite de quels encouragements du Saint-Siège s'opéra cette renaissance catholique, préparée par Pie IX, effectuée par Léon XIII.

Dans son immortelle Encyclique *Æterni Patris*, 4 août 1879, le Souverain Pontife Léon XIII, élevé depuis peu sur le siège de Saint-Pierre, rappelait d'abord magnifiquement, en la commentant, la doctrine du Concile du Vatican sur les relations de la foi et de la raison. Contre tous les détrac-

teurs de la philosophie, il prenait sa défense en affirmant la légitimité de sa méthode, de ses principes et de ses preuves, et l'excellence de son rôle dans la découverte des vérités de son domaine. A l'encontre du rationalisme, il montrait la grandeur et la noblesse de sa tâche dans sa triple fonction de préparation à la foi, de défense et d'organisation scientifique de la foi. Et dans cette intime union de ces deux sources de lumières, dans cette réciprocité des services de la raison et de la foi, il faisait voir la vraie nature et l'idéal de la philosophie chrétienne.

Puis, dans une large, substantielle et puissante esquisse, l'Encyclique suivait à travers les siècles les développements de cette philosophie chrétienne : commencée par les apologistes, enrichie par les écrits des Pères, portée à sa plus haute perfection par le génie organisateur de la scolastique. Parmi tous les scolastiques, elle montrait dans saint Thomas celui qui les résume et les dépasse tous par l'excellence de sa méthode, la sûreté de ses principes, la force de ses arguments. En rappelant combien sa doctrine avait été dans le passé formidable aux ennemis de la religion, elle ajoutait qu'elle peut fournir des armes invincibles contre les erreurs qui surgiront dans la suite des temps.

Comme conclusion, le Souverain Pontife demandait et imposait de retourner à cette sagesse chrétienne, si longtemps négligée, et en particulier à cette doctrine du Docteur Angélique, étudiée dans sa source très pure. De ce retour à la philosophie traditionelle et thomiste, il ne cachait pas qu'il attendait les plus heureux résultats pour la défense et l'honneur de la foi catholique, l'apaisement social et le progrès même de toutes les sciences. Et il insistait sur cette conviction que la philosophie scolastique était éminemment propre par sa méthode et par sa doctrine à réconcilier le monde moderne avec la foi chrétienne.

Encyclique « libératrice », a-t-on dit, et combien justement ! Elle était d'abord une libération de la raison à l'égard des diminutions que lui imposaient les systèmes à ce

moment en faveur. A l'encontre du positivisme qui s'efforçait d'arrêter son élan spontané et irrésistible vers l'absolu pour l'attacher à la terre, l'Encyclique défendait avec énergie les droits imprescriptibles de la raison humaine et son magnifique privilège de s'élever jusqu'à la notion de Dieu. Elle condamnait encore les amoindrissements de la raison dans la philosophie séparée, « demi-spiritualisme », qui n'osait aller jusqu'au bout de lui-même, et interdisait à l'intelligence l'accès d'un autre domaine autrement sublime. Et cette seconde limitation était tout aussi arbitraire, tout aussi néfaste, singulièrement plus dangereuse.

Libératrice, l'Encyclique ne l'était pas moins à l'égard de ces philosophies prétendues chrétiennes qui étaient apparues au cours du siècle. Elle leur rappelait que la sagesse chrétienne n'est pas faite de recommencements perpétuels, fruits de l'individualisme, malgré la générosité des intentions; elle blâmait cet esprit de nouveauté, ouvrier de ces édifices fragiles et chancelants, abris d'un jour pour la foi. Elle dénonçait aussi le concordat établi depuis plus de deux siècles entre le spiritualisme et le cartésianisme. A ceux-là mêmes qui se réclamaient d'une tradition, elle montrait une tradition de philosophie vivante, respectée dans l'Église, et qui représentait le développement continu d'une même sagesse. A tous elle enseignait que cet accord entre la raison et la foi n'était pas à créer, mais à continuer, d'après les âges chrétiens qui fournissaient le modèle de cette sainte alliance de la philosophie et de la théologie.

Enfin, si l'on peut dire, l'Encyclique était libératrice vis-à-vis de la scolastique elle-même et des excès possibles dans l'ardeur de cette restauration. Elle ne prétendait pas l'imposer à la façon d'une tradition morte, d'une simple restitution, d'une philosophie fermée, incapable de toute assimilation et de tout progrès. Elle voulait qu'en retrouvant la doctrine on retrouvât aussi l'esprit dont elle était issue. Dans cet esprit elle marquait la distinction essentielle de la partie scientifique et de la partie métaphysique

dans l'ensemble de l'œuvre; la première dépassée, et assez souvent erronée, du fait du grand développement survenu surtout en ce dernier siècle; l'autre gardant sa pleine force de résistance. Ainsi, à l'encontre de ceux qui, faisant un bloc de ces deux parties, se croiraient autorisés à rejeter en bloc aussi science et philosophie scolastiques, elle acceptait, elle provoquait la disjonction nécessaire, l'élimination des solutions scientifiques périmées, erronées, dépassées, contredites par l'expérience. Et, par une interprétation plus large encore, elle ne prétendait pas imposer même l'intégralité de la doctrine traditionnelle, demandant que l'on éloignât les « questions trop subtiles, les assertions inconsidérées, les choses qui ne s'accordent pas avec les doctrines certaines des temps modernes ». Enfin elle prescrivait de recevoir avec joie et d'un cœur reconnaissant toute vérité, sans tenir compte de qui la proposait « *libenti gratoque animo excipiendum esse quidquid sapienter dictum, quidquid utiliter fuerit a quopiam inventum.* »

Par là l'Église proposait la philosophie scolastique comme une philosophie ferme certes, mais non point fermée. Et de cette doctrine du passé, elle faisait courageusement une philosophie tournée vers l'avenir, capable de progrès, non par révolution, mais par développement normal d'une tradition véritablement vivante et, par suite aussi, sans s'altérer, sans cesser d'être identique, une tradition capable d'assimilation réelle et indéfinie de tous les véritables progrès scientifiques et rationnels ultérieurs.

Ainsi l'Encyclique posait comme une affirmation capitale qu'il y a une philosophie chrétienne, — philosophie véritable d'abord, parce qu'elle garde l'autonomie de sa méthode, de ses preuves et, par suite, de son existence scientifique; et philosophie réelle, distincte d'une simple systématisation scientifique, — philosophie chrétienne ensuite, non pas seulement parce qu'elle s'accorde avec les données essentielles du christianisme, à la façon de la

théorie des « deux sœurs immortelles » de Cousin, mais parce que la philosophie a pour fin véritable et pour sublime honneur d'être une introduction au christianisme, « *prœvia ad fidem christianam institutio* » « *christiani prœludium* » « *ad Evangelium pedagogus* » — philosophie chrétienne trouvant son expression la plus exacte dans la doctrine scolastique et spécialement dans le thomisme.

Et c'est pourquoi, par cette fermeté de principes et aussi par cette largeur de vues qui réserve tous les progrès ultérieurs, l'Encyclique *Æterni Patris* demeure dans l'histoire de la pensée chrétienne un événement de premier ordre et dont nous entrevoyons à peine les premières conséquences.

Pour la France en particulier, étant données les aspirations de cette heure, l'Encyclique était d'une merveilleuse opportunité.

A une époque où les esprits étaient dans l'éblouissement du progrès scientifique et de tant d'admirables découvertes, au point de voir dans l'expérience la source de toute vérité, il fallait une philosophie qui pût se réclamer hardiment, fièrement, de l'expérience, qui n'eût pas peur de juxtaposer à la méthode psychologique de Descartes, des Écossais, de Biran, toute l'expérience externe et, s'il le fallait, toute l'expérimentation pathologique; qui pût séjourner dans les laboratoires, s'y servir des instruments nouveaux, avant de s'asseoir dans la chaire; qui n'eût pas horreur de suivre dans leurs détails les contre-coups physiques, chimiques, mécaniques, de la pensée sur l'organisme. Et tout cela, non par force ou par diplomatie, mais avec une véritable passion scientifique. Et tout autant, devant le si grave péril renaissant de la nouvelle emprise du subjectivisme allemand sur la pensée française, il était nécessaire de se rallier autour d'une doctrine capable de défendre, avec l'objectivité de nos connaissances, la légitimité d'une métaphysique et les revendications du bon sens.

Or, le Souverain Pontife rappelait opportunément combien la méthode scolastique, qui va du sensible au spiri-

tuel, est en parfaite harmonie avec ces exigences expérimentales, et comment les grands docteurs, Albert le Grand et saint Thomas, en particulier, avaient eu grand souci de s'assimiler les connaissances scientifiques de leur temps. La scolastique accepte et réclame cette expérience totale. Elargir cette base, n'est-ce pas encore consolider l'édifice? Et c'était proposer une philosophie en pleine harmonie avec le bon sens, fermement attachée à ce contact avec le réel et à la valeur de la spéculation rationnelle, *via media* solide et sûre entre les négations positivistes et le relativisme idéaliste.

D'autre part, pour conserver l'âme de vérité incluse dans les rêveries séduisantes de l'ontologisme ou les erreurs de la raison impersonnelle ou les défiances du fidéisme ou les exagérations des traditionalistes, il importait d'expliquer comment la raison dépend d'une source supérieure de vérité, sans méconnaître sa nature et sa valeur, comment l'illumination intérieure procède véritablement de Dieu, puisque la raison en découle, comment et par quel procédé réel la raison atteint l'universel et le nécessaire, sans recourir à une vision en Dieu. Et la philosophie scolastique, en insistant sur l'intime harmonie de la raison et de la foi, la valeur de l'abstraction, l'existence d'une tradition de vérité philosophique dans l'Église, l'illumination divine de nos esprits par la participation de la raison à la lumière incréée, sauvegardait cette âme de vérité et l'essentiel de ces aspirations. Ainsi elle proposait une philosophie traditionnelle, sans être traditionaliste, une philosophie de la raison, sans être un rationalisme, une philosophie de l'expérience, sans être un empirisme, une philosophie chrétienne qui n'était pas un fidéisme. Elle conservait tout le meilleur de ces systèmes faux ou incomplets ou excessifs. Les autres systèmes au fond étaient des réactions ou des échappatoires : être cartésien pour éviter d'être sensualiste, être traditionaliste pour éviter d'être rationaliste et cartésien. La philosophie traditionnelle apportait les enseignements

d'une doctrine où s'harmonisent sans effort l'expérience, la raison, la foi, dans une admirable synthèse.

*
* *

Comment donc expliquer cette longue disparition d'une philosophie dont le rayonnement avait été si grand et si bienfaisant. Et pour limiter le problème, comment, en France, au cours du XIXe siècle, dans cet incessant effort pour retrouver la tradition, la philosophie chrétienne n'était-elle pas remontée par delà le XVIIe siècle jusqu'à la grande doctrine du moyen âge ?

Des causes multiples avaient concouru à ce résultat dont il suffit d'indiquer les principales.

Le discrédit dans lequel était tombé en France, comme dans toute l'Europe, la philosophie scolastique, par suite de son isolement des progrès scientifiques et des problèmes actuels, en est une première explication d'ordre général (1). Le prestige incomparable du XVIIe siècle auprès des esprits en France, prestige déjà indiqué, en fournit une seconde plus particulière. La prépondérance des laïques dans cet effort de rénovation philosophique, au cours du XIXe siècle, en est une nouvelle raison : il y a chez eux, en effet, une connaissance moins grande de la doctrine de l'Église, un sens moins traditionnel. Enfin, la situation même du clergé au lendemain de la Révolution apporte d'autres lumières. En présence des ruines matérielles, morales, spirituelles, sociales, à relever, dans cette société renaissante, le temps n'était pas favorable aux longues recherches : « L'Église de France, disait Lacordaire, en 1834, a fait comme une mère de race royale qui a perdu ses enfants au service de

(1) Il y aurait à signaler en premier lieu que suivant la remarque même de JOURDAIN, *op. cit. infra*, « saint Thomas partagea la défaveur qui enveloppait le moyen âge et le catholicisme, et toute religion et la philosophie elle-même », et en particulier la « barbarie scolastique ».

la patrie et qui se hâte de mettre au jour des rejetons de son sang. En donnant au monde des pasteurs, elle ne pouvait encore lui donner des docteurs (1). » Et le petit nombre des pasteurs eux-mêmes demeurait très réduit en présence de ces immenses besoins (2).

Une autre cause souvent signalée par ceux qui travaillent au relèvement intellectuel du clergé, dans ce siècle, est la disparition des grands centres d'études ecclésiastiques et la désorganisation des ordres religieux. C'est encore Lacordaire qui mettra en parallèle, avec une singulière force « notre besoin de fortes études et le désespoir de les satisfaire ; » même plainte plus tard chez Gratry : « Il y a des efforts individuels, mais les grands centres de travail, de prière, d'étude n'ont pas encore été constitués ; » de là son rêve de la création d' « ateliers d'apologétiques », anticipation du rôle des futures Universités catholiques françaises. Même plainte et même espérance de la part de l'abbé Perraud (3). De là aussi « les tentatives de haute culture, bien qu'incomplètes et dangereuses, de Lamennais, de Bautain, de Guéranger et de ce qu'on peut appeler l'école de La Chesnaie, de Strasbourg, de Juilly, de Solesmes, de l'Oratoire (4). » L'ancienne Sorbonne reconstituée en 1810, et les Facultés de théologie officielles, annexées aux Académies et jamais reconnues canoniquement par Rome, à cause de cette influence de l'État, malgré des travaux honorables, n'étaient point devenues ces centres de travail (5). Et la scolastique était demeurée méconnue.

Cependant, dans cet oubli des fortes études et de la tra-

---

(1) Cf. *Considérations sur le système philosophique de M. de la Mennais*, 1834.

(2) En 1789, la France comptait 130 évêques, 150.000 prêtres réguliers et séculiers ; en 1874, 80 évêques et 60.000 prêtres.

(3) L'*Oratoire en France au XVII*e *et au XIX*e *siècles*, p. 451-475.

(4) Cf. Mgr Baudrillart, *Vie de Mgr d'Hulst*, t. I, p. 279.

(5) Cf. Mgr Batiffol, *Questions d'enseignement supérieur ecclésiastique :* « L'enseignement supérieur ecclésiastique depuis le Concordat », Paris, 1907.

dition, des circonstances préparaient en France la résurrection de la philosophie traditionnelle.

Par un singulier retour des choses, l'Éclectisme devait devenir l'un des premiers auxiliaires de cette restauration. En vertu même de son principe que les vérités philosophiques sont déjà découvertes, dans le long effort de la pensée humaine, et qu'ainsi la philosophie véritable est non à créer, mais à recueillir en l'extrayant des systèmes, et sous la vigoureuse et impérative impulsion intellectuelle donnée par Cousin à son « régiment », l'Université de France, on s'était attaché aux études historiques. Une des premières, la doctrine d'Aristote avait bénéficié largement de cette curiosité scientifique et de cette investigation méthodique (1). En réalité l'apport de l'école éclectique dans ce sens fut considérable. Tour à tour, après Cousin, Michelet et Vacherot en 1836, Ravaisson en 1838-1846, Rondelet en 1846, Jules Simon en 1840, Charles Lévêque en 1852, Waddington en 1848, Barthélemy Saint-Hilaire de 1835 à 1892, en faisant connaître les divers aspects de la doctrine aristotélicienne, psychologie, logique, morale, métaphysique, théodicée, malgré des interprétations contradictoires, aidaient à dissiper des préjugés si tenaces contre le prétendu sensualisme péripapéticien, et préparaient ainsi indirectement les voies à une renaissance de la scolastique.

L'Éclectisme devait d'ailleurs apporter une contribution plus directe et autrement importante. Dans son esprit, il ne s'agit pas seulement d'étudier comme un pur objet d'érudition une chose morte, mais de découvrir la portion

(1) Paul Janet note (*Victor Cousin et son œuvre*, ch. XIV) que cette idée d'inaugurer la section philosophique de l'Académie des Sciences morales par la mise au concours de la philosophie d'Aristote, en 1836, était une idée hardie, et, suivant le mot de Cousin dans son *Rapport*, un « événement philosophique », Aristote étant demeuré enseveli sous les ruines faites par la philosophie cartésienne; « en sorte qu'il faut attribuer à Cousin la résurrection en France de la philosophie d'Aristote ». *Op. cit.*, p. 311.

de vérité incluse en elle, de la faire revivre et de l'incorporer dans le système éclectique, à sa place légitime. Ce point de vue est déjà bien supérieur à celui de Condorcet et des Idéologues. D'abord, signalons les travaux publiés par Cousin sur la philosophie du moyen âge (1), et puis ceux qui furent entrepris sous sa direction. A la suite du concours ouvert par l'Académie des Sciences morales (2), en 1853, Charles Jourdain publiait son mémoire couronné sur *la Philosophie de saint Thomas d'Aquin* (1858, 2 vol.). S'il reprochait encore, en conformité avec son temps, à la doctrine de saint Thomas de ne pas faire une assez large place à la méthode psychologique, de ne pas accorder de valeur en théodicée à l'idée du parfait, de méconnaître en critériologie le rôle propre de la raison dans la formation de la connaissance, ou encore de ne pas séparer assez la volonté du désir, toutes objections qui portent leur date, il reconnaissait « qu'en théodicée et en morale ni Descartes, ni Leibniz, ni l'Allemagne n'avaient vu aussi loin », que la philosophie catholique avait trouvé là l'expression la plus parfaite des relations entre la raison et la foi. Et, ce qui vaut d'être noté, il demandait d'accorder une plus large place à cette doctrine, non seulement dans le respect et l'admiration, mais aussi dans l'enseignement public. De son côté Hauréau, dans un esprit d'ailleurs très différent, dans son étude sur *Hugues de Saint-Victor* (1853), et plus tard, dans ses études médiévales, *De la Philosophie scolastique*, 2 vol. 1850, de 1872

(1) *Fragments philosophiques :* « Œuvres inédites d'Abélard. » Curieux rapprochement entre Abélard et Descartes, « les deux plus grands philosophes qu'ait produits la France ». — Cf. *etiam*, *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, 2e série, t. II, ch IX : « Philosophie scolastique ».

(2) Nous savons par Janet que, jusqu'à la fin de sa vie, Cousin proposait les sujets du *Concours* et rédigeait lui-même les programmes. De là aussi ce jugement fondé qui attribue à Cousin tout ce qui s'est fait en France sur la philosophie du moyen âge, dans les milieux universitaires. — Il est curieux de relever dans les derniers travaux de Cousin, pour la justification de sa doctrine, de multiples citations de saint Augustin et de saint Thomas. Nouvelle preuve des progrès de la scolastique.

à 1883, dans son *Histoire de la Philosophie scolastique*, protestait contre ce dénigrement excessif du moyen âge. S'il faisait de saint Thomas un nominaliste, s'il louait les avantages considérables de sa forte logique, créatrice de l'esprit moderne, si surtout, en cousinien authentique, et même en voltairien, il découvrait dans « cette première insurrection de la raison contre l'autorité » prélude de la Révolution, le « principal résultat de la controverse scolastique(1), » il n'en appelait pas moins l'attention des milieux universitaires sur l'intense activité philosophique du moyen âge et sur la place d'honneur accordée, à cette époque, à la philosophie parmi les études scolastiques (2).

C'est en faisant allusion à ces travaux déjà anciens qu'on a pu dire : « Aucune nation n'a devancé la France dans son attention à la philosophie de l'Ecole (3). » On pourrait presque ajouter dans l'enseignement de cette doctrine (4).

---

(1) De ces travaux, on a dit avec justice : « Instrument indispensable d'études et source de désastreux préjugés. » De Wulf, *Revue néo-scolastique*, 1901 : « Comment faut-il juger M. Hauréau ? »

(2) Il y aurait lieu de signaler pour mémoire, parmi les recherches de philosophie médiévale issues du mouvement cousinien, les travaux de Rémusat, *Abélard*, 2 vol., 1845, *Saint Anselme de Cantorbéry*, 1854 — ceux de Rousselot, 3 vol. — celui de Renan, sur *Averroës* et l'*Averroïsme*, 1852 — Saint-René-Taillandier, *Scot Erigène et la philosophie scolastique*, 1863, etc.

(3) Cf. Domet de Vorges, *An. ph. chrét.*, 1888, *op. cit.*

(4) Dans un travail plus développé il y aurait lieu de faire place, parmi les causes lointaines et réelles du renouveau scolastique, au mouvement catholique qui commence avec Chateaubriand, et arrive à son apogée vers 1850, avec Ozanam, Montalembert, Lacordaire. Chateaubriand veut « faire aimer le christianisme » et montrer son génie civilisateur. Montalembert, Lacordaire, Ozanam réaliseront différemment le même programme. D'où le retour à une connaissance plus exacte et plus juste du moyen âge, ce qui amène à une sympathie plus grande pour la philosophie scolastique. De ce retour il faut signaler surtout, comme l'expression significative, la thèse d'Ozanam : *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle* (1839). Malgré ses lacunes et l'insuffisante appréciation de son rôle utile dans la société moderne, ce travail révèle une solide connaissance de l'œuvre de saint Thomas et des scolastiques, et une vive admiration pour leur doctrine. Si l'on se rapporte à l'époque où il fut écrit, il est certainement remarquable et fait d'Ozanam un précurseur.

A côté de ces études universitaires, un autre effort se produisait, en effet, au sein du clergé, se traduisant par des manuels plus directement inspirés de la tradition thomiste. Il était pour une large part le contre-coup de la rénovation scolastique qui s'opérait en Italie, dans les centres d'études de Naples, de Pérouse. En 1856, Roux-Lavergne publiait un *Compendium philosophiæ juxta doctrinam S. Thomæ Aquinatis*, après avoir fait paraître une nouvelle édition de Goudin (Paris, 1848); Mgr Rosset écrivait (1863), un manuel sous ce titre : *Primas cientiarum principia;* Grand'Claude nous donnait son *Breviarium philosophiæ scolasticæ* (1862); un peu plus tard l'abbé Brin éditait son sérieux travail : *De Intellectualismo juxta mentem Syllabi Vaticanique Concilii* (Paris, 1875), en réalité véritable traité de philosophie scolastique. Dans ces études, c'était bien la sève ancienne pure et vigoureuse qui circulait, prélude de la prochaine floraison. A ces travaux ajoutons pour mémoire les traductions ou éditions françaises d'auteurs scolastiques étrangers. Et l'on aura ainsi quelque idée du mouvement qui s'effectuait à l'intérieur des séminaires.

En signalant cet heureux mouvement, un de ceux qui travaillaient le plus ardemment à le développer, en 1874, pouvait écrire en toute vérité : « Je doute s'il y a un seul établissement où le cartésianisme est enseigné comme la seule philosophie, tandis que la doctrine de saint Thomas, déjà maîtresse de nos chaires, gagne tous les jours du terrain. » Sur cette pénétration effective de la philosophie thomiste, le dépouillement des réponses adressées par les Evêques français au Souverain Pontife Léon XIII, comme adhésion aux prescriptions de l'Encyclique *Æterni Patris*, nous fournit d'intéressants renseignements. Nous apprenons ainsi pour donner quelques exemples qu'à Rennes le manuel de Sanseverino était déjà adopté. Besançon possède depuis deux ans le manuel de Zigliara. A Agen, la philosophie scolastique était enseignée « depuis plusieurs années »; même remarque pour Rodez, et à Angers, « tant

à l'Université que dans les collèges diocésains la philosophie de saint Thomas n'a cessé d'être la base de l'enseignement », écrivait Mgr Freppel, et il ajoutait que « tels avaient été l'esprit et la doctrine des cours professés par lui en Sorbonne pendant quatorze ans ». A Laval, vers 1870, l'abbé Coconnier introduisait, dans le séminaire où il était professeur, l'étude et le goût de la doctrine de saint Thomas. Le grand Séminaire de Toulouse avait également adopté le manuel de Sanseverino. Ainsi, un peu partout en France, la réforme s'effectuait silencieusement, devançant les prescriptions de l'Eglise.

D'autres travaux plus retentissants, et qui ont laissé plus de traces, donnaient à ce mouvement sa vraie signification. En 1868, le Concile provincial de Poitiers, sous la présidence de Mgr Pie, recommandait de restaurer la doctrine de saint Thomas, de l'enseigner selon la méthode des scolastiques, comme la plus apte à faire acquérir aux jeunes élèves une science sérieuse. On sait aussi que dans la Faculté de théologie créée par lui à Poitiers, la philosophie scolastique était enseignée par le P.Tedeschi S.J. De cette philosophie, dont il était depuis longtemps le fervent, Mgr Pie disait, à l'occasion du sixième centenaire du Docteur Angélique : « Saint Thomas a manqué à nos contemporains. La philosophie en particulier n'a pu que s'égarer depuis qu'elle ne l'a plus pour guide, et elle ne redeviendra digne d'elle-même qu'en reprenant ses traces trop longtemps abandonnées. » En 1873-74, le P. Monsabré O. P. portait hardiment et développait avec autant de précision doctrinale que d'éloquence, dans la chaire de Notre-Dame, la théodicée de saint Thomas d'Aquin. Dans son cours d'ouverture à *l'Ecole libre des hautes études*, le 13 novembre 1873, l'abbé d'Hulst affirmait nettement l'existence d'une philosophie chrétienne dont la restauration lui paraissait répondre « à la nécessité la plus urgente du temps présent », et il déclarait que « seule la philosophie d'Aristote, épurée, rajeunie, agrandie

par nos pères, et qui ne demande qu'à s'épurer, à se rajeunir encore entre nos mains, à s'enrichir de tous les progrès des sciences... cette philosophie d'Aristote peut mériter le nom et jouer le rôle de la philosophie chrétienne »; ce péripatétisme chrétien si décidé n'était pas d'ailleurs sans soulever de vives protestations de la part de Mgr Dupanloup. Dans cette même *Ecole libre*, prélude des Instituts catholiques, la philosophie scolastique était déjà enseignée par un fils de saint Dominique, le P. Bayonne. Deux ans plus tard, M. Domet de Vorges publiait en français une étude substantielle, *La Métaphysique en face des sciences* (Paris, 1875), plaidoyer puissant en faveur du thomisme. M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet mieux informé lançait, la même année, un appel au monde savant pour un congrès de savants catholiques à Toulouse, auprès du corps de saint Thomas, à l'occasion de son VIe centenaire, idée première des futurs congrès catholiques internationaux. Dans les *Etudes*, la campagne en faveur de la philosophie traditionnelle était menée avec une belle ardeur par le P. de Ramière, déjà nommé, le P. de Bonniot, le P. de Marquigny, le P. Desjardins, etc.

Ainsi, de toutes parts se manifestait, au milieu de ces tâtonnements et des controverses persistantes, un désir croissant d'unité de l'enseignement philosophique pour la défense de la foi devant des périls nouveaux (1) et l'audace

(1) Cette nécessité d'une unité de doctrine philosophique, après l'unité dogmatique, morale, liturgique notablement accrue tout au cours du siècle, est constamment signalée dans les travaux de l'époque. Cf. en particulier, à titre d'exemple, la remarquable et très substantielle étude du P. de Ramière, S. J., *De l'unité d'enseignement de la philosophie au sein des Ecoles catholiques*, Paris, 1862 — les plaintes de M. de Margerie, *La Philosophie contemporaine*, 1870, sur les fluctuations de la philosophie chrétienne, à la remorque des systèmes — le rapport du P. Tondini, Barnabite, à la veille de l'Encyclique *Æterni Patris*, *Congrès international de bibliographie*, 1-4 juillet 1878 : « De l'importance de la philosophie et de l'accord des philosophes catholiques ». — Très significatif aussi, le mémoire publié en 1874 sous ce titre : *Quelques observations soumises à NN. SS. les évêques, concernant les études des séminaristes en France*, par un prélat romain.

des nouvelles théories empiriques, une autorité grandissante du nom et de la doctrine de saint Thomas (1), un effort continu pour retrouver la tradition des grands siècles de la philosophie chrétienne, maintenant mieux appréciée et un désir d'assimilation de toutes les découvertes scientifiques récentes, pour enlever au positivisme son argument principal et son prestige néfaste (2).

Mais cet effort lui-même n'était pas sans dangers. La plupart de ces travaux risquaient de demeurer sans influence, manuels dont la forme technique et la langue latine faisaient presque exclusivement une philosophie de séminaire, sans action au dehors et sans influence sur les tendances intellectuelles de cette époque. D'autre part, cette restauration pouvait n'être rien moins qu'une rénovation. Plus préoccupés de fidélité à la doctrine traditionnelle que d'adaptation, ces manuels discutaient longuement des questions périmées, se taisaient sur les grands mouvements philosophiques du XIXe siècle, se tenaient presque entièrement en dehors du renouveau scientifique de l'époque. Le danger formidable, le danger mortel pour

---

(1) Un aveu très significatif de ces progrès est à noter sous la plume de Bonnetty, qui représentait, dans les *Ann. de phil. chrét.*, la principale force d'opposition. — Cf. août 1873, mars 1874, novembre 1876, août 1877. — En juillet 1875, il écrit, non sans un vif dépit : « Il n'y a en ce moment qu'une voix pour dire sans exception et sans discernement : « Revenons à la philosophie scolastique. »

(2) C'est donner de cette reprise de la scolastique une idée bien fausse que l'expliquer avec Secrétan, comme l'effet d'une lassitude intellectuelle et d'une impuissance à créer une philosophie capable de résister aux attaques nouvelles, — ou d'y voir avec Picavet, *op. cit.*, ch. IX, une manœuvre politique, une façon de reconstitution d'un bloc, résultat de la « tendance à se mettre en opposition absolue avec les doctrines de la Révolution et à restaurer tout l'ancien régime ». Ni cette explication de la renaissance chrétienne par la loi du moindre effort, ni celle de la restauration politique, ne sont vraiment à prendre au sérieux et demeurent, au point de vue de l'histoire des idées et de la science, tout à fait regrettables. — L'explication donnée par Perrier, *op. cit.*, de la recherche d'une philosophie en plein accord avec le dogme chrétien est beaucoup plus vraie, mais incomplète. Elle ne tient pas compte du désir réel de l'utilisation du progrès scientifique, en face du mouvement positiviste.

cette philosophie était ainsi de perpétuer quelques-uns des défauts de la scolastique décadente, de ceux-là mêmes qui lui avaient fait progressivement perdre toute emprise sur la pensée contemporaine. N'y avait-il pas à craindre que cet air de vieillesse ou d'insuffisant rajeunissement condamnât par avance cette tentative de restauration à un insuccès ou à un succès sans lendemain ?

Il fallait joindre à cette fidélité une compréhension plus large des besoins de notre siècle et un souci plus vif d'adaptation et d'enrichissement. Et c'est à cette œuvre tout à la fois de fidélité et d'enrichissement que la parole auguste de Léon XIII venait de convier le monde catholique. Et c'est en ce sens aussi que cette parole était « libératrice ».

III

Quel accueil fut fait en France aux exhortations du Souverain Pontife et quels furent dans notre pays les premiers résultats de l'Encyclique, il convient de l'indiquer brièvement.

L'accueil fait par la France catholique ne pouvait être douteux. Le mouvement croissant d'amour envers le Saint-Siège, continué durant tout le cours du siècle, avait pris une nouvelle ampleur, depuis le Concile du Vatican et la situation douloureuse faite à Rome au Souverain Pontife. On allait bientôt inaugurer ces pèlerinages ouvriers qui, en une manifestation grandiose, devaient conduire les humbles et les travailleurs de France en si grand nombre, chaque année, « voir Pierre » et vénérer le « Pape des ouvriers ». Du petit groupe d'opposants qui avaient lutté contre la définition de l'infaillibilité du Pape, non par opposition à la doctrine, mais, comme ils le disaient, contre l'opportunité de cette promulgation, en 1873, tous sauf de très rares exceptions avaient donné leur pleine adhésion. Au lendemain du Concile le sentiment des Évêques avait été

unanime. Cette unanimité d'obéissance empressée se retrouva pour les exhortations de l'Encyclique *Æterni Patris*. « L'adhésion des évêques a été unanime, écrivait-on en 1880. Nous ne connaissons aucune opposition, ni aucune divergence. D'un bout du pays à l'autre, l'autorité épiscopale a accepté l'Encyclique comme la base de l'enseignement (1). » Et l'on citait, entre autres, les Mandements de NN. SS. de Paris, d'Autun, de Montpellier, de Grenoble, de Coutances, de Bordeaux, d'Amiens, de Tarentaise, d'Aix, de Digne, d'Ajaccio, de Marseille, d'Agen, de Perpignan, de Vannes, d'Orléans, de Châlons, d'Annecy, etc. C'était bien la réponse que l'on attendait de la Fille aînée de l'Eglise, toujours désireuse d'être, suivant un auguste témoignage récemment donné, « la première dans l'obéissance comme dans l'amour ».

En fait, et comme résultat de cette adhésion, la pénétration de la philosophie de l'Ecole dans les séminaires s'accélère rapidement. Elle est aidée par la publication de plusieurs manuels, celui de Brin, *Philosophia scolastica* (Paris, 1881), adaptation plus scolaire du travail déjà publié par cet auteur, celui de Dupeyrat, *Manuductio ad scolasticam* (Paris, 1882), bien conçu dans l'ensemble, d'une lecture facile, travail clair, bien qu'un peu superficiel. D'autres séminaires utilisent de préférence Sanseverino ou le cours de Zigliara. Partout la réforme est commencée (2). Et la jeunesse cléricale s'initie avec docilité et même enthousiasme à la doctrine scolastique que des professeurs, parfois déjà âgés, viennent de découvrir et qu'ils enseignent maintenant avec une belle ardeur de nouveaux convertis.

Mais surtout Dieu, qui fait mûrir les fruits en leur temps, suscitait dans l'Église cette rénovation scolastique, au

---

(1) Cf. *Ann. ph. chrét.*, octobre 1879.

(2) En 1888, M. Domet de Vorges écrit, *op. cit.* : « Aujourd'hui il n'y a plus un seul séminaire où elle ne soit enseignée. »

moment mêmede la naissance des Universités catholiques en France, et plus spécialement de la constitution dans leur sein des Facultés de théologie.

Les conquêtes successives de la liberté de l'enseignement primaire, en 1833, de l'enseignement secondaire en 1850, de l'enseignement supérieur en 1875, avaient été pour les catholiques de France la juste et magnifique récompense de leur inlassable effort (1). Aux Facultés libres rapidement organisées à Paris, à Lille, à Angers, à Toulouse, plus tard à Lyon, il manquait un couronnement que les évêques, préoccupés d'assurer tout d'abord un prolongement aux collèges libres, s'étaient réservé d'apporter en temps opportun. Ce couronnement était donné, dès 1878, à Paris, par la création d'une Faculté de théologie. Les autres Universités ne devaient pas tarder à imiter cet exemple.

Or, à ces Universités naissantes l'Encyclique rappelait l'honneur dont les anciennes Facultés avaient entouré la doctrine de saint Thomas et les exhortait vivement à reprendre ces traditions. « Que les Universités que vous avez fondées et que vous fonderez, disait Léon XIII aux Évêques, expliquent [cette doctrine de saint Thomas], la défendent et l'emploient à la réfutation des erreurs contemporaines » : programme magnifique et charte de travail auxquels l'histoire dira que les Universités catholiques, dans notre patrie, ont été constamment fidèles.

A Paris, un an avant la publication de l'Encyclique, le cours de philosophie, confié au P. Bayonne O. P., déjà professeur à la Faculté des lettres, transféra ses leçons à l'École de théologie et fit de son enseignement une sorte d'introduction à l'étude de saint Thomas. C'était nettement indiquer l'esprit qui allait diriger les travaux de la

(1) Cf. Lecanuet, *L'Eglise de France sous la 3e République*, t. I, p. 251 et sq., et Mgr Baunard, *op. cit.*, ch. VI : « L'enseignement chrétien. »

enne Faculté. Aussi le Conseil académique de l'Université de Paris pouvait-il, dans une adresse au Saint-Père, attester de sa pleine soumission aux directions du Saint-Siège. En 1881, Mgr d'Hulst, alors recteur de l'Institut catholique, remplaçait le P. Bayonne et donnait, avec une rare maîtrise de pensée et un succès grandissant, un cours public, durant trois années, employé à la défense de la philosophie traditionnelle en face des erreurs contemporaines (1). Ici encore, c'était bien la pleine fidélité aux exhortations du Souverain Pontife. A ces cours, MM. Gardair, l'abbé Merklen et Domet de Vorges, ajoutèrent bientôt quelques conférences libres, dans la même orientation nettement scolastique.

Les autres Universités catholiques n'apportaient pas un moindre zèle dans cette œuvre de restauration de la philosophie catholique. A Angers Mgr de Kernaeret, à Lyon M. l'abbé Blanc commençaient courageusement la même œuvre. A Toulouse, cet enseignement philosophique était confié au P. Guillermin O. P., et, peu de temps après, au P. Coconnier.

Ainsi, comme les Évêques, comme les Séminaires, les nouvelles Universités françaises acceptaient sans réticence et appliquaient avec un joyeux empressement le programme tracé par Léon XIII à la philosophie chrétienne. Nulle part l'Encyclique *Æterni Patris* n'avait rencontré au sein du clergé français d'opposition, au moins d'opposition appréciable, mais une adhésion immédiate. La fidélité des Instituts catholiques était d'une particulière importance, puisqu'ils étaient l'instrument naturel du développement de cette philosophie, et le moyen le plus assuré de son rayonnement d'influence dans les milieux laïques.

Pour compléter ces simples indications sur l'accueil fait

(1) Les cours d'introduction et quelques conférences ont été recueillis dans les *Mélanges philosophiques*, t. I.

aux exhortations du Souverain Pontife, ajoutons encore quelques traits.

Signalons d'abord le changement survenu dans les *Annales de philosophie chrétienne*, seule revue alors existante de philosophie catholique. Depuis de longues années, elle était dirigée par M. Bonnetty, dans un esprit d'où le traditionalisme n'avait pas complètement disparu, et elle avait représenté le principal foyer d'opposition au mouvement de retour vers la doctrine scolastique. Au lendemain de la publication de l'Encyclique, M. Roux, le nouveau directeur, M. Bonnetty étant mort le mois précédent, adressait, dès le 10 août 1879, un témoignage de pleine soumission au Saint-Siège, au nom des *Annales*, dont les dernières années, après de longs services rendus à l'Église, devaient être si attristantes. Mgr Cretoni, sous-secrétaire d'État, et bientôt plus de vingt-cinq Évêques de France approuvaient chaleureusement le nouveau programme de la revue. De ce côté aussi c'était donc une nouvelle attestation de fidélité et un centre de ralliement précieux pour les travaux de la jeune École.

Parmi les facteurs de cette rénovation scolastique il convient encore de signaler l'*Académie de Saint-Thomas d'Aquin*, fondée à Paris en 1878-1879, ici encore avant l'Encyclique, par le P. Jovene, avec le concours des professeurs de l'Université catholique et dont l'action sur le public était déjà appréciable. Plus tard, sous l'impulsion de Mgr d'Hulst, devenu son président, et dirigée effectivement par lui jusqu'en 1892, elle devenait, sous une forme plus élargie, une société d'études très vivantes, où les principales thèses caractéristiques du thomisme étaient discutées, approfondies, défendues et confrontées avec les résultats scientifiques actuels. On demeurait, de la sorte, exactement dans la ligne de conduite tracée par Léon XIII pour le développement de la philosophie traditionnelle.

Enfin, pour s'en tenir là, de France aussi partait le

mouvement et s'organisait la direction des *Congrès scientifiques internationaux des catholiques*. Proposé par l'abbé Duilhé de Saint-Projet, alors professeur, plus tard recteur de l'Institut catholique de Toulouse, cette tentative devait devenir, sous l'impulsion principale de Mgr d'Hulst, et avec l'approbation de Rome, la grande œuvre considérable aux vastes ramifications et à la portée considérable. Dès le premier Congrès tenu à Paris, en 1888, dans la section des sciences philosophiques, les programmes de théodicée, de métaphysique, de psychologie, étaient respectivement tracés par Mgr d'Hulst, M. Domet de Vorges et l'abbé Mercier, le déjà si distingué professeur de philosophie de Louvain. On y remarquait vite ce double caractère de fidélité traditionnelle et de préoccupation scientifique. Et dans le discours solennel de clôture où, en qualité de président, Mgr d'Hulst résumait les travaux du Congrès, il insistait fortement et justement sur la place considérable donnée dans la section de philosophie à l'étude et aux solutions de la doctrine de saint Thomas.

Ainsi, dès le début, les directions du Souverain Pontife étaient accueillies en France par le clergé avec docilité et, pour l'ensemble, avec un généreux enthousiasme. La renaissance de la philosophie chrétienne s'annonçait pleine de promesses.

IV

Parmi ces premiers ouvriers de la restauration de la philosophie traditionnelle en France, l'histoire inscrira sans conteste et tout au premier rang le nom de Mgr d'Hulst.

Tout le prépare à ce difficile travail de réconciliation entre la philosophie traditionnelle et le monde moderne : ce vif attrait et, pour parler comme lui, cette passion, dès sa jeunesse, pour la culture scientifique, qui le fait s'initier avidement au magnifique développement des sciences à son époque; cette conviction précoce et définitive de la

vérité du péripatétisme scolastique déclaré par lui, on s'en souvient, dès 1873, non sans mérite, et malgré des oppositions retentissantes, l'unique philosophie chrétienne; cette connaissance approfondie de toutes les idées contemporaines; une rare vigueur de pensée et d'aptitude métaphysique qu'il apportera jusque dans la chaire de Notre-Dame, dans ses *Conférences du Carême* de 1891 à 1896. Tout cet ensemble de préparation, de connaissances, d'aspirations, de compréhension large, fait de lui le type du scolastique moderne, solidement et foncièrement scolastique et en même temps résolument moderne, largement ouvert à tous les problèmes et à toutes les découvertes du présent. Enfin, par le rayonnement d'influence de son admirable talent, par le fait aussi de sa situation éminente de recteur de l'Institut catholique de Paris, il deviendra, on l'a vu, le promoteur de la plupart des initiatives scientifiques de notre époque : organisation de l'Université catholique de Paris, et tout particulièrement de la Faculté de théologie et des cours de philosophie scolastique qui y furent rattachés, développement de l'Académie de Saint-Thomas d'Aquin, création des Congrès scientifiques internationaux des catholiques... De la « croisade » nouvelle en faveur de la scolastique, comme dira volontiers ce gentilhomme, il fut le prédicateur persévérant et le principal chef.

Ce qui caractérise avant tout l'œuvre de Mgr d'Hulst, c'est cette union rare, et pourtant si nécessaire à notre époque, d'un esprit métaphysique et d'une capacité réelle de compréhension positive. Par celle-ci il est résolument moderne; par celui-là, il demeure nettement traditionnel. Il connaît les exigences expérimentales de son temps; il montrera que, bien interprétées, ces exigences sont en parfaite harmonie avec la vraie méthode de la philosophie scolastique, issue de l'observation du sensible et de l'examen des faits. Aussi la première règle est de tenir compte de cet état d'esprit, en dégageant la philosophie

chrétienne des rêveries intuitionnistes et des *a priori* métaphysiques. Commencer ses démonstrations par le côté le plus accessible aux intelligences, se plier aux habitudes de la méthode expérimentale, acclimater doucement les adversaires à l'atmosphère métaphysique, à laquelle ils sont si rebelles : c'est là, pour lui, à la fois, une tactique nécessaire pour le succès et aussi une méthode en soi indispensable (1).

Ainsi, selon lui, la rénovation scolastique implique essentiellement le rétablissement d'une union constante entre la science et la philosophie et, en même temps, l'adaptation de la méthode, du langage, des arguments eux-mêmes à l'état d'âme contemporain. Les preuves de saint Thomas gardent toute leur valeur intrinsèque, dira-t-il, et même toute leur efficacité en face des adversaires actuels. Il y a seulement une extension expérimentale et une présentation plus moderne à réaliser. Sur sa conception il s'est expliqué souvent avec une pleine clarté et une loyauté entière : « Un but unique : défendre contre les aberrations de la pensée contemporaine le principe du spiritualisme chrétien. Le moyen proposé est constant : revenir à la tradition, sans exclure le progrès, redemander à Aristote et à saint Thomas la clef perdue de la vraie métaphysique et ouvrir avec cette clef les trésors de la science moderne. » Ce fut la pensée directrice de toute son activité philosophique.

Progrès sans révolution, tradition fidèle, mais tradition vivante, capable d'assimilation et susceptible d'accroissement, ainsi il comprend le renouveau thomiste. Et de cette pensée maîtresse il fait deux applications principales au cours de ses travaux.

La première le mène à se poser en adversaire résolu de toutes les philosophies entièrement construites sur des plans nouveaux, ou en contradiction avec l'expérience. Lui, le

(1) D'Hulst, *Mélanges*, t. III, Paris 1914. *Cours de théodicée*, p. 179-182 : « Introduction à la démonstration de l'existence de Dieu. »

partisan résolu du progrès sans révolution, reprochera au cartésianisme cette révolution, prélude de tant de recommencements perpétuels dans l'atelier où se travaille la matière intelligible, son isolement dans l'histoire, sa conception expérimentalement fausse de l'âme, étranger habitant un hôtel garni, son ascension vertigineuse vers l'affirmation de Dieu. A l'éclectisme, compromis entre l'athéisme et le christianisme, à l'ontologisme, rêverie antipsychologique, il opposera la même solide réfutation au nom de l'expérience et au nom de la tradition.

Et, d'autre part, l'interprétation métaphysique de l'expérience le conduira à regarder l'affirmation capitale de la transcendance de Dieu comme la vérité à opposer sans cesse à l'immanence du monisme évolutionniste. Contre cette doctrine de l'immanence qu'il tient pour le plus redoutable adversaire de la pensée chrétienne, il revient incessamment, parce qu'elle entraîne avec elle la disparition de la personnalité de Dieu et de la liberté humaine. A partir de ses cours d'instruction religieuse, au collège Stanislas, en passant par ses conférences publiques de l'Institut catholiques en 1881 et 1883, jusqu'à son Carême de 1892 sur Dieu, on aime à suivre la persistance de son idée fondamentale, la défense toujours plus ferme, et l'approfondissement toujours plus heureux de la théodicée chrétienne.

Par cette claire compréhension des erreurs capitales, ce souci de contact permanent entre la métaphysique et l'expérience, cette notion de tradition vivante, Mgr d'Hulst demeure le modèle de cet effort de renouvellement de la scolastique contemporaine. Et comme il a été qualifié de « premier prêtre de France » on peut, pensons-nous, sans exagération, l'appeler aussi le « premier néo-scolastique de France ». Ajoutons qu'au témoignage d'un biographe particulièrement autorisé, par « la sérénité, la limpidité de la pensée, la plénitude et la vigueur de l'expression, les heureuses trouvailles et la hauteur aristocratique de la forme,

il n'y a pas eu depuis Malebranche de plus belle langue philosophique (1) ».

* * *

Tout à côté de Mgr d'Hulst, par l'intimité de la vie, la collaboration à la même œuvre d'enseignement supérieur à l'Institut catholique de Paris, par la même compréhension des besoins modernes et le même souci d'intégrer les résultats scientifiques dans la philosophie traditionnelle, il convient de placer l'abbé de Broglie.

Cet ancien polytechnicien, devenu officier de marine, commence à philosopher à l'époque où le positivisme est en plein triomphe. Pour le réfuter, dans le silence de sa cabine de lieutenant de vaisseau, il élabore le plan de son beau livre sur le *Positivisme et la science expérimentale*, dont la rédaction l'occupera plus de vingt ans. Il apporte une méthode et une doctrine. La méthode, imitée des sciences positives, consiste à partir de l'ensemble des données du sens commun, ou *données synthétiques naturelles*, puis, par des rectifications progressives, et au cours des analyses ultérieures, à marcher vers la vérité plus totale à l'aide d'approximations. En définitive, progresser de façon continue vers le vrai, sans jamais contredire les données primitives; perfectionner, non opposer. La doctrine, il l'emprunte à l'analyse même de la science positive. En réalité, la science expérimentale, sous peine de ne saisir que des apparences, et parce qu'elle étreint l'être réel, est déjà toute pénétrée de métaphysique; par la conscience, ou par l'observation, elle atteint des substances, des causes, des fins, et ainsi les plus hautes réalités ontologiques. A la bien considérer, la science positive rejoint les traditions de la grande philosophie péripatéticienne et thomiste. Une affinité naturelle existe donc entre l'esprit scientifique et l'esprit métaphysique, éminemment représentée dans la

(1) Mgr Baudrillart, *op. cit.*

doctrine scolastique. Cette doctrine, il l'a déclaré expressément, lui a fourni un « secours inespéré » (1) et une arme décisive dans cette lutte. Par cette inspiration première, par son esprit, sinon par toutes ses conclusions, il demeure un vrai disciple, quoique parfois un libre disciple de la philosophie traditionnelle.

Cette construction de la méthode philosophique, à l'imitation des sciences exactes, beaucoup se refuseront, sans doute, à l'accepter dans son entier, la trouvant compliquée, sinon un peu artificielle; mais tous s'accordent à louer ce souci d'une constante harmonie avec le bon sens et les données de l'expérience commune et collective, aujourd'hui en si grande défaveur dans l'école de la philosophie nouvelle, d'origine bergsonienne. Mais surtout on appréciera la justesse et la force de tactique de l'abbé de Broglie dans sa lutte contre le positivisme. Se placer résolument « sur la première ligne de défense du spiritualisme », comme il disait dès 1881, en affirmant qu'il n'y a pas de science du réel sans intervention métaphysique et que l'expérience, interne ou externe, saisit constamment et immédiatement des causes et des substances, a pour résultat de souder étroitement la métaphysique et la science : moyen le plus efficace de relever le prestige de cette métaphysique si décriée, d'en faire accepter la légitimité, bien plus la nécessité, par les plus obstinés empiriques, moyen aussi de « déraciner », suivant l'expression de Broglie, le positivisme, en s'en prenant à son affirmation fondamentale.

Le développement de la pensée contemporaine a montré, par la suite, combien la tactique était habile et la doctrine

(1) De Broglie, *Le Positivisme et la science expérimentale*, Introduction. — Mgr d'Hulst remarquera à ce sujet : « Telle était la puissance d'isolement que le cartésianisme exerce encore sur nos esprits à l'égard de tout ce qui l'a précédé qu'un homme éminent pouvait faire de la philosophie pendant vingt ans sans connaître autrement que par ouï-dire l'anthropologie et la métaphysique, dont les écoles catholiques ont seules gardé la tradition. » *Ann. ph. chrét.*, 1881, p. 18.

exacte. Le beau travail de l'abbé de Broglie a eu une part considérable dans la décadence du positivisme. Et tout l'effort de la nouvelle critique des sciences instituée par MM. Poincaré, Duhem, Milhaud, Le Roy, n'est, en réalité, qu'une confirmation et une aggravation de l'affirmation première : pas de science sans métaphysique et, par suite, sans rationnel. A sa façon toute science, même expérimentale, est rationnelle. Il y a des sciences positives, il n'y a pas de science positiviste.

Dix ans plus tard, dans son livre sur la *Réaction contre le positivisme*, de Broglie pourra signaler, à travers les œuvres de ses contemporains, le mouvement de retour très marqué vers les doctrines spiritualistes : et de ce retour, il aura été un des meilleurs ouvriers. Seulement, cette pénétration du rationnel dans la science positive a pris, par la suite, un sens que de Broglie n'aurait pas accepté. Le rationnel qui constitue la science, au sens de plusieurs de nos contemporains, est une déformation du réel. L'activité de l'esprit a pour conséquence d'éloigner progressivement de l'objectif des choses : et nous voilà en marche vers l'idéalisme. Pour de Broglie, d'accord avec la doctrine scolastique, l'esprit unit, relie, interprète les faits, mais dans ce travail nécessaire il n'y a rien qui soit une déformation au détriment de l'objectivité. Ici aussi se reconnaît ce bon sens, cet attachement au réel et à l'objectif, cette *via media* de la philosophie traditionnelle. Le rationnel pénètre toute science. Mais il ne la fausse pas. Plus tard la critique des sciences, revenue de cette réaction excessive, comme l'avait fait en partie Poincaré, dans une mise au point plus judicieuse, se rapprochera des conclusions de l'abbé de Broglie.

Les studieux loisirs du diplomate que fut M. Domet de Vorges aboutissent à la même affirmation de la vérité du péripatétisme scolastique que les réflexions silencieuses de l'officier de marine qu'était l'abbé de Broglie. Seulement M. Domet de Vorges arrive au thomisme beaucoup plus

tôt et s'y tient plus fidèlement. Déjà en 1853, on l'a vu, il obtenait une mention honorable au concours ouvert par l'Académie des Sciences morales sur ce sujet : *Examen critique de la philosophie de saint Thomas ;* en 1875, nouvelle récompense à la même Académie pour un travail sur la *Légitimité de la métaphysique en présence des sciences*, d'inspiration nettement thomiste. Dès lors, pendant plus de trente ans, au milieu d'innombrables études de détail, de collaboration incessante aux *Annales de philosophie chrétienne*, de rapports sur le mouvement scolastique dans toute l'Europe, vice-président, puis président de la Société de Saint-Thomas-d'Aquin, il multiplia ses travaux dont il condensa la substance en 1906, dans son *Abrégé de métaphysique.* Une métaphysique positive, c'est le titre même de l'un de ses ouvrages (1883), demeure l'idéal constant et sa conception fondamentale, effort puissant et souvent heureux pour montrer dans les notions ontologiques les plus hautes des extraits du réel. Thomisme, teinté parfois de leibnizianisme, fut l'inspiration constante de son œuvre. La langue est sobre, un peu alourdie, l'érudition considérable. L'auteur a bien mérité de la scolastique renaissante.

Encore un silencieux qui étudie la doctrine de saint Thomas et se trouve prêt, le moment venu, à l'exposer dans sa pureté. M. Gardair a le mérite d'ouvrir en Sorbonne un cours libre de philosophie, où il développe, de 1891 à 1896, les principaux points de cette doctrine. De ces cours sont sortis ses ouvrages : *Corps et âme*, *Les Passions et la volonté*, *La Connaissance*, etc. M. Gardair se contente trop d'être le traducteur de saint Thomas, dont il s'efforce de rapprocher les textes. Ainsi conçu, ce travail sans doute manque d'ampleur. Dans un tel milieu il eût fallu assurément une exposition et une défense du thomisme avec une méthode plus large. Il avait du moins le mérite d'être un effort de pénétration dans les milieux universitaires et la révélation des richesses psychologiques de la philosophie traditionnelle.

M. Vallet, dont le Manuel, paru en 1878, aidait efficacement à la diffusion de la pensée scolastique dans les séminaires, s'était attaché à sa vulgarisation dans des ouvrages tels que *La Tête et le cœur*, *La Vie et l'hérédité*, *Dieu principe de la loi morale*, etc. Il y a ici un effort fécond d'assimilation et de justification à l'aide des données scientifiques, des théories trop concises des manuels. Sous l'empire de la même préoccupation, M. Farges a poursuivi, à travers toute la série de ses nombreux travaux, plus de dix volumes, cette confrontation entre la scolastique et les sciences modernes sur les questions fondamentales : théorie de l'acte et de la puissance, matière et forme, l'idée de Dieu d'après la raison et la science, la liberté et le devoir, la crise de la certitude...; grande fidélité à la première, large et sérieuse information des secondes caractérisent ses ouvrages. On s'est plu à reconnaître tout le sérieux de ces travaux, leur souci d'utilisation des progrès modernes, leur influence sur l'orientation philosophique des élèves des séminaires, leur effort de vulgarisation sérieuse et scientifique. Tout récemment sa pénétrante et rigoureuse critique de la *Philosophie de Bergson* lui permettait d'opposer, sur les principales thèses discutées, aux explications de la philosophie nouvelle, les solutions traditionnelles.

Ainsi, dès les premières années, grâce aux efforts de ces premiers et vaillants ouvriers, auxquels il faut joindre les noms de Mgr Sauvé, de Mgr de la Bouillerie, de Mgr Bourquard, et de bien d'autres, la renaissance de la philosophie traditionnelle en France s'affirme avec éclat; elle suscite des œuvres importantes, dont certaines se maintiennent sans avoir beaucoup vieilli ; elle commence à s'imposer à la discussion de la philosophie universitaire. Celle-ci, surprise de cette invitation du Souverain Pontife qui lui paraît un recul vers les siècles de barbarie, et dédaigneuse des premiers résultats, s'étonne déjà devant la preuve de cette vitalité. Le silence qui pesait sur la

grande disparue est en voie de se rompre; la contradiction viendra, âpre, véhémente, signe du moins de la réalité de ce renouveau. Au dedans, grâce aux Manuels déjà publiés (1), au témoignage du rapporteur de 1888, « il n'y a plus un seul séminaire de France où la philosophie traditionnelle ne soit enseignée (2) ». Non sans doute qu'il n'y ait çà et là plus d'obéissance que de conviction ou de compréhension assez large; chez quelques-uns exercice scolaire, sans autre portée pour le dehors, préparation simplement de l'enseignement théologique, méconnaissance de la valeur ou de l'influence possible de ces doctrines sur les milieux intellectuels ou les erreurs contemporaines; chez quelques autres encore la pensée qu'il s'agissait d'une réforme temporaire. En fait, cependant, il n'y a pas d'opposants. L'obéissance au Saint Siège a été immédiate.

Ainsi, malgré les lenteurs et les excès de timidité du début, l'œuvre de renouvellement des études philosophiques dans le Clergé est, en 1888, sérieusement commencée et paraît en bonne voie.

* * *

A cette croisade intellectuelle pour le triomphe de la philosophie chrétienne les maîtres des Universités catholiques sont venus apporter sans retard et sans arrêt par la suite leur très important concours. De cette fidélité constante une plume autorisée s'est plue à rendre hommage, au cours de l'examen de conscience de l'activité de la pensée catholique du siècle finissant. « Quant aux Universités catholiques de France, elles ne connaissent pas d'autres voies que ces hautes routes de la pensée catholique où elles retrouvent les traces de vingt générations de pen-

(1) Au travail de M. Vallet déjà signalé, il faut joindre les *Manuels* latins de Brin, 1881, transformé par MM. Farges et Barbedette, en 1886, et de Dupeyrat, 1882, tous de Saint-Sulpice.
(2) Domet de Vorges, Bibliographie thomiste, *Ann. phil. chrét.*, 1888.

seurs (1). » L'on peut dire que ces Universités, par leur entière soumission aux directions du Saint-Siège, leur désir ardent de servir l'Église, dans la crise des temps actuels et, au milieu du désarroi de la pensée, par l'effort déjà considérable des travaux de leurs professeurs, ont été les dignes héritières, malgré les difficultés considérables de leur recrutement et de leur fonctionnement, des célèbres Universités françaises du moyen âge. De toute cette activité philosophique notons seulement les manifestations extérieures, et, pour donner quelque idée de sa richesse, quelques-uns des principaux résultats. « Si un saint Thomas doit venir, écrivait-on en 1874, il sortira de nos futures Universités catholiques (2). » Et l'on voulait dire sans doute que l'enseignement supérieur libre offrirait, par la proximité du laboratoire, des facultés des sciences et de la chaire de philosophie, les conditions les plus favorables pour le rajeunissement scientifique de la scolastique. Si nos Universités libres n'aspirent pas à un tel honneur de promouvoir un nouveau saint Thomas, elles s'efforcent du moins de demeurer dans l'essentiel de la doctrine, et plus encore dans son esprit, de fidèles et ardentes héritières du thomisme vivifié et notablement enrichi par les acquisitions de la science moderne.

C'est à partir de 1889 que l'enseignement philosophique, à l'Institut catholique de Paris, accroît son développement. Une chaire nouvelle est créée ; et Rome vient d'accorder, après de longues instances, l'autorisation de délivrer des diplômes canoniques de philosophie. C'est bien dès lors la renaissance de l'antique Sorbonne, naguère disparue par décret d'État, mais « rajeunie et vivifiée au souffle du pur esprit catholique ».

L'examen de l'ensemble des travaux philosophiques

---

(1) Mgr Baunard, *Un Siècle de l'Église de France,* 1902, ch. XVII. — Mgr Baudrillart, *Corresp.* 1909 : « Les Universités catholiques. »

(2) *Etud. relig.* : « Le centenaire de saint Thomas et nos futures Universités catholiques, » 1874, p. 767.

fournis depuis cette époque témoigne, par la variété, la valeur des œuvres, d'une vitalité réelle et sans cesse croissante dont on ne peut qu'indiquer ici les principaux résultats (1). Le P. Bulliot, S.M., titulaire de la chaire créée en 1889, s'attache surtout à montrer l'accord des sciences et de la philosophie scolastique; il se tient entre les défiances excessives du nouveau nominalisme scientifique et les prétentions positivistes, et il défend la réalité de l'élaboration scientifique par l'activité de l'esprit, tout en rejetant la création par l'intelligence de décrets arbitraires, systématisation artificielle et déformante du réel. — Le P. Sertillanges, O. P., se consacre surtout à l'étude des questions de morale. De toute son activité si considérable nous n'avons à retenir ici que ses travaux philosophiques. Les *Sources de la Croyance en Dieu* demandent tour à tour à l'analyse du témoignage universel, à la nécessité d'expliquer le monde, la vie, la moralité, la démonstration de l'existence de Dieu. Dans ce travail, écrit d'une manière large et où la pensée se revêt d'un ample vêtement et d'une forme colorée et abondante, signalons surtout, en pleine conformité avec Mgr d'Hulst et avec plusieurs scolastiques modernes, la place faite à l'étude des aspirations humaines et aux caractères de la vérité. Et il y aura lieu de montrer, à l'encontre des prétentions exclusives de la philosophie de l'immanence, que la philosophie scolastique authentique peut s'intégrer, sans se défigurer, ce qu'il y a de meilleur dans la thèse augustinienne, ou dans les analyses de la psychologie religieuse contemporaine, sur la notation de la réalité et de la valeur des élans de l'âme humaine vers Dieu. Les deux volumes où le P. Sertillanges expose la doctrine de *saint Thomas d'Aquin*, sur l'ontologie, la théodicée, la cosmologie, la psychologie, représentent surtout une vue d'ensemble, synthèse puissante où sont développées les autres solutions prin-

---

(1) Cf. Mgr PÉCHENARD, *L'Institut catholique de Paris*, 1875-1901, Paris, 1902.

cipales, centres de lumières où se rattachent et s'éclairent les questions secondaires. L'auteur y témoigne d'une réelle puissance métaphysique, en même temps que d'une compréhension large de l'avenir du thomisme, en face des progrès futurs de la philosophie scolastique.

C'est surtout aux progrès de la psychologie expérimentale que s'attache M. l'abbé Peillaube. Dans son étude très fouillée sur les *Images*, il réunit, condense, classe, utilise les innombrables observations à propos de l'imagination et de la mémoire. L'auteur montre heureusement par là que la scolastique, sans renoncer à aucune de ses données essentielles, peut bénéficier sans violence de tout cet immense, touffu, et parfois peut-être un peu inutile travail de recherches psycho-physiologiques. La *Revue de philosophie* fondée en 1900, et dirigée par lui dans cet esprit de thomisme vivifié par les résultats de l'expérimentation moderne, est actuellement la principale revue uniquement réservée à la philosophie catholique. Et elle défend vaillamment cette cause du spiritualisme chrétien. « Vivre en perpétuel contact avec l'expérience, en suivre l'inspiration et s'élever au-dessus d'elle en ne tenant compte que d'elle, » tel est son programme, large et fécond. Et les travaux publiés depuis la fondation témoignent de ce double souci permanent de science et de métaphysique aristotélicienne et thomiste. Dans l'ensemble l'œuvre est vivante, très actuelle et représente un vigoureux effort d'assimilation scientifique. Et elle est une affirmation de cette modernité de la renaissance néo-scolastique, par cette collaboration de savants et de philosophes. La bibliothèque de *Psychologie expérimentale*, greffée en quelque sorte sur cette revue et qui comprend déjà plus de dix volumes dont plusieurs de haute valeur, atteste l'harmonie naturelle entre les conclusions de l'anthropologie traditionnelle et les constatations de la physiologie contemporaine, si écrasantes pour le spiritualisme cartésien, les progrès de la psycho-physiologie se tournant

d'eux-mêmes en conformation expérimentale du thomisme.

A ces travaux, il convient d'ajouter le volume sur *la Morale*, dans lequel le P. de La Barre a condensé les résultats de ses longues et fort utiles recherches à travers les grands scolastiques; les très sérieuses contributions historiques du P. Rousselot sur *L'Intellectualisme de saint Thomas* et *les Passions de l'amour au moyen âge;* les études de fine analyse de M. l'abbé Besse, et récemment la brillante et pénétrante réfutation de la *Philosophie bergsonienne*, par M. Maritain, sans oublier le substantiel et bien informé *Cours de morale* de M. l'abbé Guibert et les fortes études de M. Baudin et de M. Palhoriès.

S'il convient de noter que l'œuvre de M. Clodius Piat, à l'exception de son premier travail sur l'*Intellect actif*, ne s'inspire pas directement du thomisme, mais d'un aristotélisme de plus en plus pénétré par la psychologie et la métaphysique biraniennes, il faut reconnaître la part à la fois solide et particulièrement brillante qu'il a donnée à la défense du spiritualisme chrétien dans ses livres sur *L'Idée*, *La Personne humaine*, *La Liberté*. On a sans doute regretté qu'il n'utilisât pas, pour la défense de la spiritualité de l'âme, plusieurs des preuves traditionnelles dont la valeur demeure entière, même après les analyses de Taine, de Ribot ou de Spencer; mais tous apprécient son beau talent de penseur et d'écrivain. Dans ses derniers ouvrages sur *La Croyance en Dieu*, *L'Insuffisance des philosophies de l'intuition*, *La Morale du bonheur*, sorte de triologie puissante, c'est toujours, comme au début, la valeur de la raison qu'il soutient fermement contre les négations des empiriques ou les rêveries des intuitionistes. A cette riche contribution, il faut ajouter dans la *Collection des grands philosophes* qu'il dirige avec distinction trois monographies d'érudition très sûre sur *Socrate*, *Platon*, *Aristote*, et tout récemment *Leibniz*. Et la belle tenue littéraire de ses ouvrages a grandement aidé à rendre plus sympathiques au spiritualisme chrétien, dans les milieux universitaires, beaucoup de

ceux qui se laissent effrayer par l'austère rudesse de la langue scolastique.

On a été amené à insister plus longuement sur ces publications pour donner la sensation, par l'indication des seuls travaux plus importants, et dans une spécialité donnée, des seuls ouvrages philosophiques, de la vitalité et de l'activité féconde de nos Universités catholiques. Ajoutons que les autres Facultés catholiques de province, celles de Lille, d'Angers, de Lyon, de Toulouse, si elles ont moins de ressources et un moindre développement, rivalisent avec leur sœur aînée de Paris pour la fidélité aux directions du Saint-Siège, le désir très vif de servir à la fois la Science, la Patrie, l'Église, l'effort continu afin de pénétrer de l'idée chrétienne les milieux intellectuels. Bornons-nous, par nécessité, à quelques brèves indications.

A Lille, M. l'abbé Jules Didiot a écrit, en 1894, une étude d'un vif intérêt sur le *Docteur angélique saint Thomas d'Aquin*, et une *Contribution philosophique à l'étude des sciences* (1902), sorte de somme ontologique, excellente dans sa concision, d'une grande utilité pour remédier aux erreurs et aux inexactitudes philosophiques souvent regrettables de savants par ailleurs très distingués. M. l'abbé Chollet, aujourd'hui archevêque de Cambrai, a traité, en une substantielle étude, de la *Notion d'ordre* (1895), et, peu après, de la *Morale stoïcienne en face de la morale chrétienne*, étude vraiment érudite sous sa forme simple et modérée, soulignant, en face de la vieille doctrine d'orgueil païen, la transcendance de la vertu, de l'idéal chrétiens. Il ne serait aussi que juste de signaler, ne fût-ce que d'un mot, les travaux de M. Thamiry sur *Les deux aspects de l'immanence et le problème religieux*, et l'étude fortement poussée et rigoureusement démontrée de M. Dehove dans *l'Essai critique sur le réalisme thomiste comparé à l'idéalisme kantien*.

On a vu comment, dès le début, la Faculté catholique d'Angers avait aidé efficacement au renouveau thomiste.

Mgr Sauvé, Mgr Bourquard avaient apporté sans retard le concours de leur forte préparation, à la fois moderne et traditionnelle ; le développement philosophique s'est effectué depuis en conformité avec cette première impulsion et les très érudites recherches de M. Diès sur les doctrines antésocratiques et platoniciennes ont montré que cette fidélité à l'enseignement traditionnel sait s'accompagner d'une information historique abondante et judicieuse. Au programme de 1913, quatre séries de cours philosophiques sont signalées, preuve là aussi du renouveau des études scolastiques.

L'enseignement de la philosophie scolastique est représenté à l'Université catholique de Lyon par M. le chanoine Élie Blanc, dont on connaît la vaillante et infatigable activité. Signalons surtout, pour les excellents services rendus à la diffusion de la philosophie chrétienne, son *Traité de philosophie scolastique* (1899). On sait aussi qu'il dirige et rédige depuis 1903, pour une large part, une revue philosophique, *la Pensée contemporaine*, dans le même esprit de ferme attachement aux doctrines traditionnelles, d'exposition nette et de critique judicieuse.

Toulouse, à qui Urbain V confiait comme marque singulière d'honneur la garde du corps de saint Thomas (1), se devait d'apporter une piété plus grande encore à la garde non moins précieuse de sa doctrine. Dès le début, le P. Guillermin, puis tour à tour, le P. Coconnier, le P. Gayraud, le P. Montagne, tous fils de saint Dominique, surent faire aimer dans leurs cours et défendre dans leurs travaux l'enseignement philosophique de frère Thomas. De ces cours sont sortis les deux livres du P. Coconnier, *l'Ame humaine*, étude bien fouillée du matérialisme et du phénoménisme contemporains, dont la réédition serait souhaitable ; *l'Hypnotisme franc*, discussion dans un esprit de sage et large critique de faits nouveaux et parfois troublants ; le retour

(1) Lettre du pape Urbain V, le jour de la Fête-Dieu, 1368, au Maître Général Hélie de Raymondi.

avec le P. Gayraud aux questions de métaphysique sur la conciliation de *la Providence et du libre arbitre*; *l'Apologie scientifique*, de Mgr Duilhé de Saint-Projet, dont on sait le si bienfaisant et si considérable retentissement; la critique aiguë de M. Franon sur les nouveaux systèmes moraux dans son étude sur *les Fondements du devoir*; et, si l'on permet à l'auteur de ces lignes de l'ajouter, son examen des grands courants actuels de la philosophie religieuse dans *Dieu et l'agnosticisme contemporain*. A l'activité philosophique de l'Institut catholique de Toulouse se rattache étroitement la critique philosophique publiée par M. Couture, dans le *Polybiblion*, pendant plus de vingt-cinq ans et continuée par M. le chanoine Maisonneuve, depuis 1898, avec plus de fermeté dans la doctrine nettement thomiste, et une égale distinction et bienveillance de formes. Enfin, signalons encore, dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique*, publié par cet Institut, les études fortement pensées de MM. Baylac et Hourcade.

Ainsi les Universités catholiques de France peuvent présenter, malgré leur jeunesse et la réelle insuffisance de leur organisation philosophique durant des années, une riche, brillante et déjà considérable contribution à cette œuvre de relèvement de la philosophie traditionnelle. Et plusieurs sans doute, même par les catholiques, seraient heureusement surpris s'ils en venaient à faire la somme et à apprécier les services de cette activité. Conviction de la vérité du thomisme, et de la nécessité d'un thomisme progressif; effort d'une exposition nette et d'une défense énergique de la philosophie traditionnelle, et en même temps souci constant d'assimilation des progrès scientifiques aussi bien que des progrès de la pensée : telle est bien l'orientation générale de leurs travaux. Et elles ont retenu, sans les séparer, les deux exhortations de Léon XIII : « S'éloigner de saint Thomas, surtout en métaphysique, ne va pas d'ordinaire sans détriment grave. » « Recueillir avec reconnaissance toute vérité, d'où qu'elle vienne. »

Ainsi ni elles n'entendent séparer la métaphysique de la science, avec le spiritualisme classique, ni davantage les confondre, avec le positivisme : la métaphysique ne se réduit pas pour elles à une organisation ou systématisation scientifique, au sens de Comte. Leur idéal d'une philosophie scientifique ou mieux expérimentale veut dire seulement que, pour elles, la science spontanément se prolonge en métaphysique. Ainsi encore, sous prétexte de mieux répondre à l'esprit du thomisme, elles n'entendent nullement écarter la doctrine. Et quand elles expriment leur conviction sur la nécessité de cet effort pour « repenser » le thomisme, il ne s'agit nullement, comme on les y invitait naguère (1), d'opérer une refonte totale, en vue de l'élaboration d'un système nouveau, par l'assimilation des données acquises et l'utilisation des progrès de la pensée. Utilisation et assimilation de tout cet acquis scientifique, historique, philosophique, peuvent se comprendre, suivant elles, par enrichissement de la doctrine et non par sa disparition. Telle est l'idée maîtresse de leur activité : philosophie résolument thomiste et non moins résolument progressiste.

*
* *

En harmonie avec ces Universités, les ordres religieux, dont le pape Léon XIII se plaisait à rappeler dans l'Encyclique *Æterni Patris* qu'ils professent de par leurs constitutions mêmes une vénération particulière pour la doctrine de saint Thomas, ont fourni un apport d'une haute valeur et de grande richesse. Limitons-nous à quelques indications, à titre d'exemple.

Pour chacun de ces groupes de travailleurs, les revues ont été comme le centre naturel de ralliement de ces efforts.

---

(1) *Revue néo-scolastique*, 1912, article du P. Gemelli, — et réponse de M. de Wulf. — Cf. *etiam* Bulliot. *Rev. de phil.*, 1913, p. 47 : « Faut-il changer l'orientation de la néo-scolastique ? »

Fondée en 1893 par le P. Coconnier, dirigée depuis par le P. Montagne dans le même esprit d'intégrale fidélité à la doctrine de saint Thomas et d'étroit contact avec le mouvement intellectuel, la *Revue thomiste* est un effort très sérieux de pénétration et d'exposition de cette doctrine, en regard des théories actuelles. Ce nous est un vif regret d'indiquer seulement, parmi les bons travaux philosophiques, les études du P. Maumus sur *Saint Thomas d'Aquin et la philosophie cartésienne*, parallèle fortement poussé; la clairvoyance du P. Gardeil à l'égard du *Dogmatisme moral;* le très érudit travail du P. Mandonnet, sur *Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au XIIIe siècle*, le substantiel et très informé *Cursus philosophiæ thomisticæ*, du P. Hugon, un des plus sérieux travaux d'ensemble parus; le pénétrant *Commentaire littéral* sur la *Somme théologique* du P. Pègues, les deux livres du P. Garrigou-Lagrange, *le Sens commun, la Philosophie de l'être et les formules dogmatiques*, et surtout *Dieu, son existence, sa nature*, justification puissante de la métaphysique scolastique et de la théodicée traditionnelle en face de la philosophie du devenir. Une seconde revue, *Saint-Thomas d'Aquin*, d'allure plus simple, moins sévère et moins technique, a été récemment fondée pour la diffusion du thomisme auprès de la jeunesse surtout universitaire : tentative heureuse d'expansion et d'adaptation de la philosophie de l'École.

On a déjà signalé la part considérable prise par les *Etudes* des PP. Jésuites dans le mouvement de retour à la philosophie traditionnelle, bien avant les prescriptions de Léon XIII; et elles n'ont pas cessé depuis d'apporter leur concours efficace. Mentionnons, toujours brièvement, *la Métaphysique des causes, d'après Aristote* (1885), du P. de Régnon, très remarquable exposé d'une question de métaphysique dont l'ouvrage de l'abbé de Broglie avait donné l'application aux systèmes modernes; parmi les œuvres appréciées du P. de Bonniot, *l'Ame et la physiologie*, où une réelle connaissance de la physiologie se dissimule sous

l'agrément de la pensée; *la Liberté et la conservation de l'énergie*, du P. Couaïlhac, discussion approfondie des difficultés du déterminisme scientifique, alors préoccupantes, aujourd'hui bien diminuées avec les explications du contingentisme ; les pénétrantes études de psychologie religieuse et de critiques des PP. de Grandmaison, Moisant, de Tonquédec, Roure, de la Vaissière et Gény, etc. ; l'effort réel, mais encore trop timide du P. Lahr et du P. Sortais dans leurs *Manuels de philosophie* pour l'introduction plus large de la philosophie traditionnelle dans l'enseignement secondaire libre, œuvre souvent réclamée et dont la nécessité s'impose de plus en plus.

Ce ne serait que justice de recommencer, à propos de la *Revue augustinienne*, de la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, des *Études franciscaines*, de la *Revue du clergé*, de la *Revue pratique d'apologétique* et de bien d'autres, cette nomenclature, si sèche soit-elle. Force nous est de nous excuser de ne pouvoir même accorder ce tribut de simple citation à tant de travaux si variés, de si haute probité où s'affirme tous les jours la vitalité scolastique. Que les temps sont lointains où l'on pouvait compter les premiers travaux et les premiers ouvriers ! La France catholique et le clergé français peuvent présenter, avec une fierté légitime, à qui voudrait établir le bilan de la philosophie scolastique de ces trente années, la riche moisson poussée sur notre sol.

* * *

Si intense que puisse paraître ce mouvement de retour vers la doctrine de saint Thomas, en France, à partir de 1879, il ne représente pas cependant toute la philosophie chrétienne, mais seulement la rénovation de la scolastique au sein du clergé. Dans le même temps, et dans les milieux universitaires, des philosophes distingués professent dans leurs cours et affirment dans leurs livres le spiritualisme chrétien. Chez la plupart d'entre eux il y a

une réelle ressemblance qui permet, malgré la diversité des œuvres, de les rattacher à une même famille; chez la plupart mêlée sans doute à d'autres influences, une prédominance des tendances platoniciennes et augustiniennes, la même conception haute et grandiose de la mission éducatrice de la philosophie qui les porte, délaissant les travaux de détail, vers les questions éternelles; une même ardeur à s'écarter de ce qui est système dans la même fière protestation contre les « sophistes », et contre tous ceux dont les négations constituent un amoindrissement de lumière; une même orientation de toute la pensée vers la vie morale, un même besoin de clarté complète dans l'harmonie des tendances intérieures, une même aspiration, enfin, qui fait que leur philosophie s'achève spontanément en méditation et en prière. Ils veulent, suivant le mot de l'un d'eux, arriver « à la vérité totale avec l'âme totale ». Et pour cela, aux « ailes divines » de la raison, dont Platon a parlé, ils ajoutent avec lui, pour en doubler la puissance, les élans du cœur. Et la vérité totale, c'est pour eux celle de la raison suivie jusqu'au bout, jusqu'aux illuminations des vérités surnaturelles, la raison se prolongeant dans la foi, comme la raison se vivifiait par le cœur. Ainsi, d'aucune façon pour eux, il ne doit y avoir de « philosophie séparée », ni séparée de l'humanité, ni séparée de la vie, ni séparée de la foi. Leur philosophie est chrétienne, non pas seulement parce qu'elle respecte les vérités du christianisme, à la façon de l'éclectisme, mais parce qu'elle contient une affirmation de Dieu, de l'âme, de la création, de la vie future, d'une absolue netteté, mais surtout parce qu'elle pénètre dans le sanctuaire et s'incline dans l'entière soumission aux lumières surnaturelles apportées au monde par Jésus-Christ et transmises aux âmes par l'Église.

En tête de ces spiritualistes indépendants, par la profonde influence exercée sur cette école, par le souci d'une méthode morale, le désir de s'adresser à toute l'âme et l'effort pour unir la raison à la foi et les hommes entre eux, il

faut placer le nom de Gratry. Disons seulement, puisque son œuvre est en dehors de l'époque dont nous avons à traiter, qu'il est le maître et l'initiateur incontesté de cette école, beaucoup moins par sa doctrine, théorie du sens divin, de l'induction, etc., que par l'élan intérieur d'où procède sa philosophie. A ses disciples, dit Ollé-Laprune, « il ne transmettait pas ses idées, mais il transmettait la vie ».

Et c'est en ce sens précis que Ollé-Laprune, le plus brillant de ses disciples, procède de Gratry, dont il a dit qu'il était lui-même « la démonstration de l'étendue et de la continuité de son action ». Comme celui-ci, il se refuse à toute mutilation de la raison; à celle d'abord qui obligerait à douter avant d'examiner, parce que s'isoler du genre humain c'est être un « solipse », et que le « solipse », dira-t-il après Leibniz, est un monstre; à celle aussi qui écarterait les vérités de la foi, pour mieux philosopher, parce que « chercher la lumière avec la lumière » sera toujours une garantie pour mieux voir et que « porter la vie en soi ne sera jamais un obstacle pour juger de la vie ». Ainsi ni il n'accepte de séparer sa raison de la sagesse commune, ni il ne consent à mettre provisoirement le christianisme à part, pour discuter de sa raison. Et c'est pourquoi, au cours de ses travaux, il ne cessera d'élever une protestation énergique contre ces amoindrissements, ces étroitesses, ces sécheresses du rationalisme dont il montrera dans *Théodore Jouffroy* toute la tristesse. De cette raison, dont il défend continûment la valeur contre les désenchantements des fidéistes, il dira que « partout nécessaire, elle ne suffit nulle part, » et qu'il doit s'y ajouter la foi, la foi morale pour les vérités morales, la foi surnaturelle pour les vérités chrétiennes.

Ainsi la philosophie chrétienne, par cette intime pénétration de la raison et de la foi, représente pour lui de bonne heure l'idéal de la spéculation. Cette conviction, règle de sa vie, l'amène dès sa jeunesse à écrire cette

« amoureuse étude, » comme il s'exprimera plus tard, sur *la Philosophie de Malebranche*, parce qu'il y voit un exemple de cette harmonie des deux lumières et des deux intelligibles. Non qu'il ne note pas d'une main sûre les excès et les erreurs de cette confusion des deux ordres. Mais on sent qu'il aime Malebranche, même quand il le réfute, et qu'il admire sans se laisser séduire cette illumination de la raison par les clartés supérieures. Pour le même motif, dans son *Essai sur la morale d'Aristote*, malgré sa merveilleuse pénétration de cette sagesse hellénique, il signalera fermement ce qui manque à cet ordre, à ce pur rationnel, une connaissance plus nette de Dieu, une affirmation de la vie future, et les précisions apportées au monde par le christianisme. Le même besoin de montrer la compénétration de la raison humaine et de la foi chrétienne le guidera encore dans l'étude de *la Certitude morale*, son œuvre maîtresse, et aussi la plus discutée, parce qu'il y a selon lui, dans cette collaboration nécessaire de la raison et de la volonté, de l'assentiment de l'un et du consentement de l'autre, le point de contact de deux forces, et dans cette harmonie l'image anticipée des harmonies supérieures manifestées par la philosophie chrétienne. Ainsi toujours sous les applications diverses la même pensée directrice. Qu'il aborde maintenant la recherche du *Prix de la vie*, ou l'étude des relations entre *la Raison et le Rationalisme*, même orientation, même ascension progressive de cette réalisation, dans notre vie complète, de l'idée d'humanité, à ce couronnement magnifique, à cet achèvement que la foi donne à la raison et à la vie. Toute son œuvre, dans cette unité profonde, exprime bien, comme il l'a dit à propos du chrétien, « cette montée de la pensée dans la vie pleine et totale ». Et il a parfaitement décrit son beau programme de recherche philosophique : « Se servir le mieux possible de la raison, l'employer et la déployer tout entière, puis en présence des grandes questions qui intéressent l'homme, la reconnaître, non pas impuissante, mais insuffisante et

demander à la foi un indispensable supplément et complément : c'est la vraie sagesse. » Et ce fut surtout l'œuvre de son apostolat intellectuel, discret et pénétrant, dans son enseignement à l'École normale supérieure, et dans le rayonnement de sa pensée par ses livres.

De cette œuvre large, sereine, lumineuse, pénétrée d'une douce chaleur intérieure et entraînant les âmes vers les hauteurs, même s'il faut remarquer le danger de cette introduction de la volonté, comme complément et surplus du travail rationnel, on doit dire sans hésitation qu'elle est toute imprégnée de christianisme et souverainement bienfaisante.

Malgré les réelles différences dans l'inspiration, rattachons à Ollé-Laprune dont il éveilla la vocation philosophique le nom de Caro. Si celui-ci demeure le défenseur du spiritualisme classique, s'il tient par sa méthode psychologique surtout de l'école éclectique, il les dépasse et conduit la raison jusqu'à sa rencontre avec la foi. Par une timidité excessive, la philosophie de Caro s'arrête au seuil du temple. Mais il proteste contre le « demi-rationalisme » de la *Religion naturelle* de Jules Simon, et il se fait même le défenseur chaleureux de la foi contre Renan. Sa philosophie demeure en somme la philosophie de l'âme et de Dieu. Et si elle n'est pas d'inspiration pleinement chrétienne, elle conduit jusqu'au seuil du christianisme.

On sait comment de Margerie en des pages admirables de sa *Théodicée*, en 1855, réclamait avec Gratry et avant Ollé-Laprune, en faveur des dispositions morales de l'âme, préambule nécessaire de la philosophie religieuse. Platonicien de tendance qui s'était complu, au début de sa carrière universitaire, dans l'étude de la philosophie de saint Bonaventure, devenu doyen de la Faculté libre de lettres de Lille, il prêtait à la fin de sa vie une attention sympathique à la doctrine traditionnelle, mieux connue de lui, et dans ses études sur *Joseph de Maistre* (1883), *Taine* (1895), opposait l'élévation et la plénitude du spiritualisme chrétien aux étroitesses du sensualisme.

Faisons une place honorable dans cette revue rapide à Nourrisson dont les travaux sont dominés par l'influence chrétienne, en même temps que par les souvenirs de Gratry, de Perreyre, d'Ozanam, ses amis de cœur. Après ses études sur Bossuet, le cardinal de Bérulle, la philosophie de saint Augustin, au soir de sa vie, il cherche dans les ennemis du christianisme *Trois révolutionnaires : Turgot, Necker, Bailly* (1885), *Voltaire et le voltairianisme* (1896), la contre-épreuve de la foi chrétienne. — Un souvenir aussi à l'œuvre de Charaux : ici encore, par les tendances, un platonicien qui est surtout séduit par l'intime harmonie du dogme chrétien avec les aspirations intérieures. « Rien ne repose de penser avec l'entendement, comme de penser avec l'âme tout entière, » dira-t-il; et c'est la règle qu'il applique dans ses livres, *la Cité chrétienne, la Pensée et les éléments primitifs de la pensée* (1906), *Philosophie religieuse* (1905) : sagesse hellénique, purifiée, agrandie, par la sagesse chrétienne. — Son successeur et continuateur à Grenoble, Georges Dumesnil, en des livres qui sont des méditations inspirées par saint Augustin, Descartes et Biran, *le Spiritualisme* (1905), *les Conceptions philosophiques perdurables* (1910), s'est efforcé de dégager les notions éternelles contenues au fond des systèmes : l'âme, le devoir, Dieu; philosophe aux analyses délicates, âme d'artiste et cœur d'apôtre prolongeant le rayonnement de l'influence de ses leçons et de son apostolat dans les pages exquises de la vaillante revue l'*Amitié de France*. A la même école d'idéalisme moral et religieux et de foi chrétienne il convient de rattacher les noms de Charles Huit dont l'érudition minutieuse, étudia longtemps l'histoire des idées platoniciennes à travers les siècles, avant de faire revivre dans sa *Philosophie de Bellanche* la physionomie morale si attachante du doux rêveur et du fervent chrétien lyonnais; de Waddington, plus rapproché de l'École éclectique, mais également ardent à défendre « la foi raisonnée à la réalité et à la toute-puissance d'une cause première qui est Esprit, Pensée, Amour, Bien en soi et

Bien vivant » ; de Ernest Naville, philosophe protestant, dont l'œuvre de défense du spiritualisme, opposée aux philosophies négatives, représente le même élan de vie morale et religieuse, et le même mouvement de l'âme vers Dieu et qui défend avec la même vigueur de démonstration, le même accent de sincérité conquérante les données de la science, la valeur de la métaphysique, la sainteté de la religion chrétienne, la *Logique de l'hypothèse*, le *Problème du mal*, les *Philosophies affirmatives* et le *Père Céleste*.

Pour eux tous, la philosophie, dédaigneuse des détails, se ramène à quelques questions essentielles, surtout à une esquisse de théodicée et de morale. De là des lacunes considérables ; de là aussi un oubli trop grand des recherches et des résultats scientifiques ; de là, enfin, une orientation de pensée plutôt qu'un système général. Mais la formule de leur méthode morale demeure la même, toute de recueillement et de tendance mystique, par la mise en pratique du conseil de l'Imitation : *Ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad cœlestia*. Si la méthode n'est pas sans danger en raison de l'imprécision de la pensée, de l'absence d'un procédé rigoureux, de cette intervention du cœur, cette attention aux choses de l'âme et cette inspiration de haute piété, de mysticisme profond et sain, donnent aux travaux de ces philosophes, pour les esprits épris d'idéal et pour les âmes intérieures, plus peut-être par ce qu'elles suggèrent que par ce qu'elles expriment, un attrait d'enchantement toujours nouveau et ouvrent dans les cœurs des sources de vie religieuse.

Ajoutons enfin que d'autres noms sont à signaler en dehors de cette école et parmi les auteurs dont la pensée est nettement chrétienne, mais qui se rattachent à des tendances philosophiques différentes — Augustin Cochin dont on a pu dire que les *Espérances chrétiennes* (1883), justification du christianisme par ses enseignements sur la vie et la mort, sont l'ébauche d'un chef-d'œuvre. — Denys Cochin, qui utilise dans l'*Evolution et la Vie* les données

scientifiques pour la défense victorieuse du spiritualisme. — Joly, dont la pensée subit plus directement l'influence biranienne dans son *Cours de philosophie*, l'*Animal et l'homme*, avant de s'appliquer par la suite aux fines analyses de la *Psychologie des Saints* et aux études sociales. — Thouverez qui, avec une érudition fort étendue, une logique puissante, démontre la valeur du *Réalisme métaphysique* et conduit la *Morale* jusqu'à l'affirmation des devoirs de la vie religieuse. — Fonsegrive, auteur d'un excellent volume sur *Le Libre Arbitre* et d'*Eléments de philosophie*, essai d'incorporation dans une doctrine aristotélicienne et biranienne des acquisitions de l'école expérimentale, mais qui devait par la suite, après de réels services rendus à la foi chretienne, incliner progressivement vers des doctrines moins sûres, par l'exagération de la notion de contingence et la part plus considérable faite à des éléments de subjectivité. — Delbos, d'une rare pénétration critique, mais, malgré sa foi catholique, trop favorable aux idées kantiennes et au mouvement dont il reste à parler.

***

De la méthode morale, pratiquée par Gratry et son école, à la philosophie de l'action, appel à l'expérience intérieure, telle qu'elle est proposée par M. Blondel et ceux qui s'inspirent plus ou moins fidèlement de son œuvre, la différence est très grande. La première ajoute aux affirmations de la raison les aspirations du cœur et les enseignements du Maître intérieur : intellectualisme véritable, défense vigoureuse de la raison contre les « sophistes » ; la seconde, en dehors et à l'encontre de l'intellectualisme, tenu pour impuissant, essaie d'une voie nouvelle. L'importance de ce mouvement, de 1897 à 1907, issu du livre de M. Blondel sur l'*Action* (1893), complété par son importante *Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine en matière d'apologétique*, en 1896, ne tient pas seulement au talent de son initiateur

et de ses disciples, à leur foi personnelle nettement affirmée, à leur dessein hautement avoué de travailler à l'établissement d'une philosophie catholique et d'une apologétique plus efficace au regard de nos contemporains. L'ardeur extrême de la discussion, la vivacité et la sévérité des critiques des uns autant que l'enthousiasme des autres, s'expliquent par le but et la gravité de cette tentative : renouveler radicalement, dans l'étude du problème religieux, la méthode de la philosophie traditionnelle.

Il s'agit, avant tout, d'atteindre des esprits rebelles à la démonstration rationnelle, pénétrés qu'ils sont par le criticisme ; pour les rejoindre sur leur terrain, il paraît indispensable, nous dit-on, de se placer de prime abord dans l'intérieur du sujet, dans la conscience. Partir de soi, n'est-ce pas l'exigence essentielle de la pensée contemporaine, si jalouse de son autonomie, si attachée à son immanence? Que l'on se place donc aussitôt en pleine conscience, que l'on saisisse sur le vif le mouvement total de nos aspirations, non dans un acte séparé, mais dans l'intégralité de leur développement ; et dans ce mouvement que l'on peut appeler l'action, l'on saisira la tendance vers l'unique nécessaire, Dieu, que toute action implique, postule, pour sa pleine réalisation ; et, par extension du même procédé, la constatation en nous d'un besoin, d'un surcroît, indispensable pour nous et impossible par nous, fait postuler un surnaturel, complément de lumières et de forces, Révélation et Grâce. Ainsi, en partant de l'intérieur, aura-t-on amené le sujet à sortir de soi et à reconnaître un transcendant.

Qu'il y ait un emploi légitime de cette méthode intérieure qu'on appelle méthode d'immanence dans l'apologétique catholique, nul, certes, ne le contestera. Qu'il y ait des preuves internes de la démonstration de l'existence de Dieu, toute pensée impliquant une affirmation de l'absolu, toute volonté supposant un Bien infini, la scolastique le reconnaît et utilise ce procédé : saint Augustin, saint Tho-

mas ne mettent-ils pas admirablement en relief ce mouvement profond, spontané, irrésistible de la volonté vers la béatitude ? Et les apologistes et théologiens n'ont-ils pas signalé les besoins de l'âme, cette détresse, cette insuffisance pour la vérité ou la vie morale totales qui impliquent une nécessité morale de la Révélation ? Enfin, le Concile du Vatican n'a-t-il pas reconnu la légitimité des preuves internes à condition de ne pas exclure les critères externes « signes très certains et appropriés à l'intelligence de tous » ?

Seulement, la ressemblance des procédés n'est qu'apparente. Les philosophes et apologistes chrétiens s'appuient eux aussi sans doute sur des faits intérieurs ; mais ils maintiennent fermement la valeur de la raison ; ils ont donc le point d'appui solide qui permet d'aller du subjectif à l'affirmation transcendante, de l'homme à Dieu. Les faits reçoivent une interprétation rationnelle, à l'aide de principes rationnels, reconnus comme objectifs. On s'appuie sur l'immanent ; mais pour rejoindre, avec la raison, le dehors et le transcendant.

Toute autre est la situation de la philosophie de l'action. Elle souligne ces exigences d'immanence, chez nos contemporains, en vertu des conclusions du criticisme ; mais, ces exigences, elle les tient, sous cette forme, pour légitimes et définitives ; elle écarte ainsi nettement et de prime abord l'intellectualisme, la valeur de la raison, dont on nous dit le pouvoir déformateur. On est anti-intellectualiste, non sans doute pour les raisons données par Kant, mais pour des griefs qui rappellent ceux de Bergson : le concept est statique ; il découpe là où il y a continuité ; il immobilise ce qui est fluide et vivant ; en fait, le résultat apparaît le même, aussi radical dans les négations, aussi ennemi de toute dialectique. Comprend-on le pourquoi de cette déclaration étrange qu'il n'y a pas eu, jusqu'ici, de stricte et véritable philosophie chrétienne ?

Et c'est pourquoi aussi tous les efforts ultérieurs, pour

échapper à ce subjectivisme initial, seront inutiles. Par une résolution désespérée, on s'est enfermé dans la place, en coupant les ponts derrière soi : par quelle issue retournerait-on au dehors? On s'est emmuré dans le sujet; on est prisonnier de sa métaphysique et de ses négations. Cette action, ces inquiétudes, ces aspirations, tout ce mouvement de l'être, pourrait-on les analyser autrement que par la réflexion ; or, réflexion, analyse, travail rationnel, déforment le réel, nous a-t-on dit. Et en suivant cette orientation totale de notre vie, comment découvrir son terme, sinon par une anticipation, ici encore rationnelle? Et comment, sans dialectique, passer de ces besoins, de ces tendances, à leur interprétation finaliste, sinon à l'aide des principes? Pour soulever le monde, on demandait seulement un point d'appui. Pour soulever le sujet au-dessus de lui-même, un point d'appui demeure nécessaire, celui de la raison. Et dans le système d'immanence, dès le début, il a été supprimé.

S'étonnera-t-on dès lors que des disciples plus intransigeants ou d'une logique plus audacieuse renoncent à atteindre ce transcendant au dehors, et le placent à l'intérieur même du sujet? Dieu devient ainsi dans la vie morale l'objet d'une expérience, analogue à celle des mystiques, expérience ineffable, inanalysable, mais réelle. L'horreur pour le Dieu des philosophes découvert par la raison, « ce péché originel de la pensée », aboutit chez eux à l'affirmation du Dieu intérieur, c'est-à-dire en plein panthéisme. Et la dogmatique se ramène à une simple expression intellectuelle de vie, c'est-à-dire à un pur moralisme.

Qu'il y ait quelques enseignements utiles à retenir dans cette tentative puissante et à plusieurs égards malheureuse, qu'ainsi se trouve souligné tout le mal fait à nos contemporains par le subjectivisme allemand, que par égard pour cet état d'esprit, on donne plus de place en philosophie et en apologétique aux preuves psychologiques et morales, c'est-à-dire aux faits intérieurs interprétés

par la raison, en un siècle où l'âme humaine est travaillée par de telles souffrances, depuis qu'elle s'est écartée de Dieu et de la foi chrétienne, l'auteur de ces lignes a eu l'occasion de s'en expliquer ailleurs. Mais de la philosophie de l'action elle-même et en raison de ses négations initiales il convient de dire qu'elle paraît bien être une erreur de tactique, puisqu'elle aboutit à une impasse ou à une contradiction, et qu'elle est certainement une erreur grave au point de vue de la philosophie chrétienne. Après le Concile du Vatican et sa définition dogmatique de la puissance en soi de la raison pour atteindre Dieu, après les exhortations de Léon XIII, sur cette doctrine scolastique « qui a, ce qui est capital, le suffrage de l'Église », nul catholique ne peut prétendre à orienter la philosophie chrétienne dans une voie entièrement nouvelle ou à essayer de l'accommoder au subjectivisme. En théologie et en philosophie, il y a les points fixes : et le progrès réel ne peut s'obtenir qu'à partir d'eux.

***

L'on ne s'étonnera pas sans doute si nous jetons en terminant un coup d'œil rapide par delà les frontières, sur l'œuvre magnifique de renaissance scolastique accomplie en Belgique, à l'Institut de Louvain, sous l'impulsion féconde de Mgr Mercier. Entre la Belgique et la France, il y avait dans le passé une communauté de langue, un même patrimoine de gloire et de souvenirs historiques ; il y a désormais l'union étroite, l'affection ardente entre deux nations, également victimes de la même brutale agression allemande, également fières dans l'avenir d'avoir souffert et lutté ensemble.

Lorsque Léon XIII résolut d'introduire à Louvain, gagnée par les doctrines ontologistes et traditionalistes, la vraie philosophie chrétienne, il s'adressa, en 1881, à l'abbé Mercier, jeune professeur à Malines. On sait la grandeur de

l'œuvre accomplie par celui-ci, et comment par son inlassable activité, sa maîtrise de pensée et l'entraînement de son exemple, Louvain est devenue un foyer rayonnant et un des principaux centres de la renaissance catholique. Dans cet effort collectif, l'œuvre écrite de Mgr Mercier est considérable : dans le *Cours de philosophie* publié par l'Institut supérieur de philosophie, la *Logique*, la *Métaphysique générale*, la *Critériologie*, la *Psychologie* sont de sa plume : la *Théodicée* et la *Critériologie spéciale*, annoncées, sont espérées, malgré les écrasants labeurs de sa charge archiépiscopale. A cette collaboration déjà si riche, ajoutons son volume sur les *Origines de la psychologie contemporaine*, et d'autres travaux de détail.

Une même pensée maîtresse domine toute cette œuvre et, comme un esprit unifiant, anime les travaux de tout l'Institut et des maîtres très distingués qui y enseignent, MM. de Wulf, Deploige, Noël, Nys, Balthasar, Michotte et bien d'autres : reprendre les doctrines traditionnelles pour les soumettre, en pleine fidélité à l'esprit péripatéticien, au contrôle des données scientifiques et au choc des philosophies rivales.

Et c'est pourquoi la philosophie de Mgr Mercier, et celle de Louvain se présente d'abord comme éminemment scientifique. Les faits minutieusement observés, expérimentés, analysés, avec toutes les ressources de la science moderne; les recherches au laboratoire de psychophysiologie, fondé en 1895, avant que la France comptât un seul établissement de ce genre; autour de la chaire de philosophie tout un rayonnement de chaires scientifiques où l'étude des faits précèdent et contrôlent la doctrine; la conception grandiose du rôle synthétique de la philosophie, dans la pensée d'Aristote, ainsi réalisée avec toutes les ressources du développement scientifique, des instruments, des connaissances contemporaines; ce qui fut le rêve de Mgr d'Hulst et des scolastiques français, hélas! à peine ébauché chez nous, là magnifiquement réalisé par l'intelligente libéralité de la

Belgique catholique : voilà la préoccupation première, fondamentale, qui dirige tout, que l'on sent partout. Il faut obliger nos contemporains, épris de la science, et dédaigneux d'une philosophie de l'École tenue pour un dogmatisme a priori, à reconnaître son caractère strictement expérimental et sa valeur rigoureusement scientifique.

En second lieu, cette renaissance scolastique s'affirme comme une philosophie critique. Non certes qu'elle adopte les conclusions du criticisme ; mais elle admet pour inévitable la nécessité d'étudier le problème, tel qu'il a été posé ; elle tient pour bienfaisante même cette provocation à la critique, à la façon dont une hérésie devient l'occasion d'un développement dogmatique. Aux doctrines scolastiques, qui procèdent d'une robuste et saine confiance aux affirmations spontanées de la raison ou en cherchent une justification métaphysique, elle substitue une étude critique de cette légitimité et la découvrent dans la nature humaine. Ainsi la critériologie est ramenée à la psychologie, c'est-à-dire encore à l'observation du fait. Appuyée dès lors sur ces bases solides, les faits et la critique de la raison, la vieille métaphysique péripatéticienne peut s'élever en face du positivisme et du criticisme, plus puissante que jamais.

Enfin il conviendrait de noter aussi la large place faite par cette école aux recherches historiques, aux études des divers courants de la philosophie médiévale, aux grands systèmes de l'histoire de la pensée ; et dans ces efforts puissants à la recherche de la vérité, elle recueille des vues utiles, des vérités partielles, qu'elle n'hésite pas à s'assimiler : utilisation de tous les faits et de toute vérité.

En quel sens cette philosophie constitue-t-elle donc, comme elle aime à s'appeler, une néo-scolastique ? En ce sens précis d'abord qu'elle entend être pleinement fidèle à l'esprit péripatéticien, en ce sens ensuite qu'élargissant ses vues, elle cherche par delà le thomisme, dans toute la scolastique les éléments à conserver ; enfin et surtout

parce qu'elle sait que, dans l'édifice assez nouveau construit avec tout cet apport scientifique, critique, historique, on retrouvera, en examinant les substructions, l'intégralité des principes du thomisme (1).

Certes une tentative de cette ampleur et de cette hardiesse n'a pas manqué de soulever des contradictions; et ceux-là mêmes qui admirent en elle les richesses de la documentation expérimentale, la rigueur de l'effort philosophique, la compréhension exacte et pénétrante des exigences légitimes de la pensée contemporaine, n'acceptent pas sans doute le détail de toutes les théories ou la simplification de toutes les solutions. Mais en Belgique où l'Académie royale a décerné à Mgr Mercier sa médaille d'or, en France, et partout où l'on suit de près le mouvement philosophique, même en dehors du clergé, beaucoup se rencontrent, et de plus en plus, qui reconnaissent hautement l'éclat, la vitalité, la modernité, de cette présentation de la scolastique. Les travaux de Mgr Mercier et ceux de de l'Institut de Louvain, par leur caractère éminemment scientifique, leur haute valeur de pensée, leur rigoureuse information historique, ont eu pour résultat d'imposer au respect sympathique de l'Europe ce renouveau de philosophie traditionnelle placée ainsi au premier rang des doctrines contemporaines.

Mgr Mercier, Louvain! Quelle évocation de ce qui fut et de ce qui est. Louvain, hier centre rayonnant, foyer, cerveau et cœur de la Belgique catholique, aujourd'hui cité de deuil et de mort : la culture allemande est passée par là. Mgr Mercier : en face des brutalités de l'invasion, de l'écrasement de tout un peuple, de ce retour à l'esclavage de toute une nation, au nom de la force, le cardinal Mercier ne représente-t-il pas pour toutes les âmes libres de l'univers la protestation inlassable, inflexible, des impéris-

(1) Mgr Mercier, *Les origines de la psychologie contemporaine*, 2e éd. 1908, ch. viii : « Le néo-thomisme. » — De Wulf, *Introduction à la Philosophie néo-scolastique*, 2e part. ch. ii et iii. 1904. — Besse, *op. cit.*

sables principes de la justice, de la civilisation et de la conscience chrétienne?

V

Au terme de cette étude, essayons de dégager, par une vue d'ensemble de l'œuvre accomplie en France, depuis l'Encyclique *Æterni Patris*, les principaux résultats obtenus, les motifs des insuffisants développements et les espérances de demain.

Une première constatation s'impose d'abord : l'existence d'une renaissance de la philosophie catholique, en accord et sous l'influence des directions du Saint-Siège. Tout au cours du siècle, loin d'être inactive, la philosophie chrétienne avait cherché, dans des voies différentes, le véritable terrain de défense de la foi. Et si elle s'est trompée, c'est dans l'excès même de cette défense qui lui paraissait imposer le sacrifice de la raison. Traditionalisme, fidéisme, ontologisme, procèdent de cette préoccupation d'excessive fidélité. Cependant le sens catholique, si vivant dans notre patrie, a fait pressentir les dangers de cette tactique et la nécessité d'un retour à la doctrine traditionnelle. Avant l'Encyclique, ce mouvement, déjà commencé, a gagné beaucoup en ampleur, le mot d'ordre du retour à saint Thomas circule un peu partout, conquiert les disciples, et les maîtres, et les Universités libres naissantes. Et lorsque la parole du Souverain Pontife donne, en 1879, à cette philosophie chrétienne sa véritable orientation, elle est chez nous reçue avec amour et appliquée avec cette générosité immédiate que la Fille aînée de l'Eglise apporte toujours dans l'obéissance.

Une seconde constatation est tout aussi importante. La plupart des déviations ou négations du spiritualisme, qui est la philosophie nationale en France, proviennent d'influences étrangères et relèvent principalement d'une origine

allemande (1). Sous des formes diverses, c'est l'idéalisme allemand, celui de Kant, de Hegel, de Schelling, qui pèse si lourdement sur la pensée de Cousin, de Michelet, de Taine, de Renan, de Vacherot, de Renouvier, de Fouillée, de Lachelier, et tant d'autres de nos contemporains (2). Et cette philosophie du devenir, si en vogue aujourd'hui, ne se rattache-t-elle pas directement à un monisme idéaliste venu d'Outre-Rhin? Et, dans son ensemble, le mouvement de la philosophie de l'action ne procède-t-il pas lui aussi de cette philosophie subjective, malgré son dessein de la dépasser? Aussi bien Léon XIII, dans son Encyclique au Clergé de France, 8 septembre 1899, n'a-t-il pas souligné d'un trait indélébile cette emprise désastreuse de la pensée allemande, quand il déplorait cette introduction de ce « scepticisme doctrinal d'importation étrangère et d'origine protestante... dans un pays si justement célèbre par la clarté des idées et celle du langage »?

Que si l'on considère les résultats de cette renaissance catholique, et chez les catholiques d'abord, on reconnaîtra qu'ils sont déjà considérables. Certes, trente années sont un intervalle bien court pour juger des effets de cette rénovation. Et il s'agit seulement ici des débuts d'une

---

(1) Cf. Mgr du Vauroux, *Bulletin de littér. ecclésiast.*, mars 1906 : « Du subjectivisme allemand à la philosophie catholique. » — Cf. *etiam* Baylac, même revue : « Autour de l'Encyclique, 1908, et notre étude » « Kant en France », 1904. — Cf. *etiam. Bullet. de la Soc. franç. de philos.*, mai 1904.

(2) Quelques brèves déclarations à retenir sur ce sujet : « Mes amis et mes maîtres », dira Cousin en 1833, en parlant de Schelling et de Hegel. — « Ma chère Allemagne, » écrira à son tour Michelet. — Suivant Scherer : « Il est un principe qui s'est emparé avec force de l'esprit moderne et que nous devons à Hegel. Tout est relatif... Nous ne connaissons pas la religion, mais les religions, la morale, mais des mœurs. » *Revue des Deux Mondes*, 1840, « Hegel et l'hégélianisme. » — Vers 1860, la fondation de la *Revue germanique*, par Littré, Renan, etc., pour la vulgarisation des idées allemandes et surtout de la critique religieuse. — La souscription ouverte par Renan et Taine pour élever une statue à Hegel, « le premier penseur du siècle », sur une place de Berlin, *Journ. des Débats*, 25 janvier 1870, quelques mois avant la guerre. — Cf. *etiam* Vacant, *Etudes sur la Constitution Dei Filius*, t. I, p. 124, sur les doctrines germaniques directement atteintes par le Concile du Vatican.

renaissance. Raison de plus pour apprécier à leur valeur les résultats déjà obtenus.

Un premier et très grand bénéfice pour nous réside dans la formation d'un sens traditionnel. La philosophie chrétienne sait maintenant qu'elle n'a pas à attendre des maîtres du jour ou des systèmes en vogue son orientation et son salut. Après un long oubli, elle a repris conscience d'avoir, dans le passé, des siècles de gloire, une doctrine approuvée par l'Eglise, des maîtres incomparables, un héritage splendide à recueillir et à développer. Et la conscience de ce sens traditionnel la préservera, espérons-le, de s'engager dans des impasses, de courir des aventures, de contracter des concordats philosophiques essentiellement précaires et souvent funestes. En nous rattachant à la doctrine de saint Thomas, nous avons renoué la tradition et retrouvé les données essentielles, la ligne de direction, les *prolégomènes de toute philosophie catholique future.*

Le second résultat consiste dans la marche vers l'unité d'enseignement philosophique, déjà réclamé par les catholiques français, on l'a vu, avant l'Encyclique *Æterni Patris*, proposée par Léon XIII comme l'idéal à atteindre. Après l'obéissance manifeste des quinze premières années de la réforme, il y a eu, on l'a dit, des dissidents. Encore, pour la plupart, étaient-ils séduits non par les négations intellectualistes de la philosophie de l'immanence, mais par le côté positif des doctrines de l'action, de la vie, et leurs affirmations chrétiennes. Depuis 1907, cette unité de l'enseignement est en voie de se reformer. Si toutes les objections contre la scolastique n'ont pas disparu certes, si certains la confondent, bien à tort, avec un intellectualisme exclusif, une doctrine de la pensée pure, ou de la séparation des facultés, qui donc consentirait à reprendre contre elle, après les sérieuses études de philosophie médiévale, l'accusation de sensualisme, à cause de l'origine expérimentale de nos idées, ou la notation de rationalisme, ou garderait la terreur de voir dans les universaux je ne sais quelle

idole entre Dieu et nous? Que ces jugements nous paraissent lointains! Et la disparition de tels préjugés, devenus caducs, est par elle-même la marque des progrès de la philosophie traditionnelle.

Et cette philosophie ne s'est pas contentée d'être une nouvelle conquête de saint Thomas, sa première tâche. Dans tous les domaines, en psychologie, en logique, en morale, en théodicée même, elle a fait effort, du moins dans l'ensemble, pour s'assimiler les vérités acquises. La psychologie scolastique, en France, a eu garde de méconnaître les ressources et les confirmations qui lui venaient de la psychophysique, des recherches de laboratoires, des faits cliniques : la théorie de la connaissance a utilisé et discuté les résultats des enquêtes sur la logique des primitifs ou la psychologie infantile; la morale a pu commenter saint Thomas, en se servant des observations des morales évolutionnistes et expliquer aisément la diversité des jugements moraux; la critériologie n'a pas négligé les objections de la critique de Kant ou de Renouvier, etc... Ainsi la masse des travaux parus en France, dans les divers domaines philosophiques, et sous l'inspiration thomiste, est certes considérable; et le plus souvent ces études témoignent d'un sens très compréhensif, d'un souci d'utilisation, d'assimilation, qu'il convient d'ailleurs de développer davantage. Enfin, les philosophes scolastiques ont, dans les nombreuses revues françaises, suivi avec une extrême attention le mouvement des idées actuelles. Et il semble même que cette activité se soit trop émiettée dans ces ripostes de détail, dans la polémique, au détriment de la construction. De là, reconnaissons-le, à côté de beaucoup d'ouvrages de réel talent, pas d'œuvre d'ensemble à ce point magistral et de valeur si hors de pair qu'elle se soit irrésistiblement imposée au respect des milieux hostiles.

Enfin, c'est un nouveau et très grand avantage, pour la pensée catholique, d'être revenue par delà Descartes à un spiritualisme véritable, à un spiritualisme scientifique

et à un spiritualisme intégral. En dehors de la philosophie traditionnelle, l'histoire de la pensée depuis bientôt trois siècles le prouve surabondamment, aucun système spiritualiste n'a su maintenir, dans toute leur pureté, les grandes vérités morales et religieuses. Le spiritualisme séparé a toujours été faux par quelque endroit. Seule la philosophie chrétienne, ouverte à toutes les lumières de la raison et de la foi, maintient au milieu de nos contemporains cette plénitude de spiritualisme.

Ainsi, à considérer de haut son mouvement général, la philosophie chrétienne en France, dans le clergé, surtout dans l'enseignement supérieur ecclésiastique, ne s'est pas isolée du siècle, de l'activité scientifique, philosophique, extérieure : elle a essayé de l'utiliser, par un double effort d'assimilation intérieure et de pénétration dans les milieux opposés.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas eu des lacunes et considérables? En fait la renaissance de la doctrine traditionnelle, dans le clergé et dans les milieux laïques, est pour une large part liée à la prospérité de nos Universités catholiques. Mais on connaît toutes les difficultés rencontrées par ces Universités dans leur recrutement : pénurie de prêtres, besoins urgents des paroisses, œuvres sociales nombreuses à soutenir, inutilité apparente des grades canoniques pour les clercs, attrait de tout ce qui est officiel pour les laïques... Plus que tous les autres l'enseignement philosophique a souffert de cette situation : peu de chaires, peu d'élèves, peu de ressources, contact insuffisant avec les études scientifiques. Aussi a-t-il gardé dans son allure quelque chose de la timidité de sa pauvreté. Et cette compénétration de la science et de la métaphysique, qui est à la base de sa doctrine, il n'a pu la pratiquer que dans des conditions très modestes. Ainsi pas assez d'ouvriers, peu ou pas de laboratoires, pas assez de rénovation expérimentale. Certains parmi les catholiques ont craint par ailleurs que l'étude de théories philosophiques si erronées ne cons-

tituât un trop grave danger pour de jeunes intelligences, et ils les ont éloignés de la discussion de doctrines, dangereuses certes, mais dont la connaissance s'impose pourtant, avec les précautions nécessaires et à la condition d'une forte préparation scolastique préalable, à qui doit contribuer à mettre en garde les esprits contre l'attrait de ces nouveautés. D'autres enfin n'ont pas cru suffisamment que, dans un siècle si avide de science positive, les discussions rationnelles aient gardé leur efficacité sur nos contemporains, oublieux en cela de la puissance des idées à une époque et dans des milieux tout pénétrés de rationalisme, et des déclarations multiples et pressantes de Léon XIII sur la valeur éminente de la scolastique pour la réconciliation de pensée moderne et du christianisme. Dans ces conditions si peu favorables, comment le rayonnement de son influence aurait-il pu être très étendu ?

Le résultat en a été dans trop de cas l'insuffisante préparation des professeurs de philosophie, soit par défaut d'une initiation progressive à la doctrine scolastique chez les uns, ou chez les autres par une insuffisante connaissance des tendances contemporaines. Entre l'enseignement philosophique des collèges libres et petits séminaires, et celui des grands séminaires, il y a eu trop souvent, sinon divergence, du moins absence de continuité; dès lors cette confrontation si souhaitable de la doctrine scolastique et des solutions contemporaines sur les divers problèmes, si capables de donner aux élèves la sensation de l'actualité, de la modernité, de la véritable scolastique, trop souvent n'a pu avoir lieu ; dualisme souvent signalé et regretté (1), nouvel obstacle à la diffusion des doctrines de l'École.

Enfin, d'autres difficultés et non des moindres sont venues d'une incomplète adaptation de la forme et de la langue aux besoins actuels. On n'a pas assez tenu compte

(1) Cf. *Congrès de l'Alliance des Grands Séminaires*, 1911, 1912. Rapports sur la philosophie.

de cette nécessité « d'acclimatation métaphysique» si ardemment réclamée par Mgr d'Hulst pour nos contemporains, en ne donnant pas aux principes ou aux conclusions rationnelles leur justification expérimentale. La présentation a été ou a parue trop souvent a priori, du fait de l'exposition synthétique, alors que la réalité était d'origine a posteriori. Les principes ont parfois dissimulé les faits d'où ils étaient extraits. Nos contemporains, au lieu des ascensions trop rapides, demandent qu'on les élève à la métaphysique en pente douce. A-t-on eu assez d'égards pour cette anémie intellectuelle?

Insuffisante adaptation de la langue aussi. Bien des travaux sont écrits en latin, et par suite peu lus en dehors du clergé; d'autres conservent en français trop littéralement la technique scolastique, et par suite sont peu compris. « Nous sommes du pays de Descartes », disait Jules Simon pour justifier la tendance rationaliste. Dans un sens tout autrement acceptable, pour la beauté de l'expression, l'amour des formules claires, le goût de la mise en œuvre avec un souci d'art, nous sommes du pays de Descartes, de Bossuet et de Malebranche. En conservant fidèlement pour la formation des élèves sa technique si nette, si pleine, si éducative, la scolastique doit poursuivre activement l'effort commencé pour traduire à nos contemporains sa doctrine dans leur langue. La diffusion de la philosophie de l'Ecole dans les milieux laïques est à ce prix.

Que si l'on cherche maintenant à apprécier cette pénétration de la doctrine traditionnelle dans la pensée laïque contemporaine, en France et dans l'enseignement officiel, il peut paraître à qui voit les choses superficiellement qu'elle a été presque nulle. Et c'est pourquoi sans attendre davantage certains parlent d'une faillite de cette tentative de restauration thomiste. Un examen plus attentif amène à reconnaître des convergences d'idées et de tendances manifestes et des résultats réels.

Sans doute beaucoup de nos contemporains se refusent

à reconnaître un caractère de philosophie véritable, de philosophie stricte, à une doctrine qui se donne pour l'expression d'une philosophie chrétienne. Imbus qu'ils sont trop souvent du préjugé rationaliste, ils tiennent cette doctrine exclusivement pour une école théologique : d'où ce silence sur leurs travaux, dont tant de catholiques ont si injustement souffert, cette méconnaissance de leur véritable valeur qui aboutissait à dénier le titre de philosophe à de Bonald, à Gratry, plus près de nous à Ollé-Laprune, et dans certaines revues ce dénigrement systématique de tout ce qui est pensée catholique.

Mais à côté de ce groupe de sectaires, combien sont-ils qui continueraient à tenir pour la nuit noire toute l'activité philosophique du moyen âge? L'histoire médiévale leur a révélé l'existence de grandes conceptions; les faits du présent leur montrent à l'œuvre une doctrine puissante, se réclamant des méthodes scientifiques, et imposant plusieurs de ses idées maîtresses.

C'est d'abord, en réaction contre les simplifications du positivisme, la reconnaissance d'une atmosphère métaphysique autour et au sein de la science. Après de Broglie, d'Hulst, de Régnon et bien d'autres, plusieurs de nos contemporains, on l'a vu, insistent sur cette intervention de l'esprit dans toute liaison des faits. De plus, la tendance de l'heure présente est de rechercher non la séparation, mais la jonction et la compénétration de la science et de la métaphysique. M. Boutroux a maintes fois, et en plein Congrès international de philosophie, insisté sur cette nécessité. Or, les travaux suscités en France par le retour à la doctrine de saint Thomas, et en particulier ceux de nos Universités catholiques, ne sont-ils pas nettement dans ce sens? Et n'y a-t-il pas lieu de signaler aussi le même rapprochement dans les limitations du déterminisme et la place de plus en plus grande accordée à la philosophie de la liberté?

Nouveau point de contact, et mouvement bien révéla-

teur. De bien des côtés il est question de dépasser Kant, d'échapper au subjectivisme, de rejoindre le réel. Cet effort vers l'objectivité ne se retrouve-t-il pas dans la doctrine bergsonienne? Par delà la logique, la dialectique, le concept, parvenir au réel, dût-on faire appel à une faculté nouvelle, et sur les ruines de la raison exalter l'intuition : voilà le but. Mystérieux moyen et combien étrange. Mais dans cette tentative « pour transcender la condition humaine », n'y a-t-il pas lieu de reconnaître un besoin croissant d'objectivité?

Et tout autant le réveil du spiritualisme n'est-il pas manifeste? Non seulement sous cette forme diffuse, dans les travaux littéraires ou revues de jeunes, mais condensé vers des systèmes qui ont la faveur du public. De l'enquête effectuée il y a peu d'années par M. Binet sur l'enseignement de la philosophie donnée dans les lycées, résultait cette constatation combien significative que le spiritualisme représente la tendance prédominante et de beaucoup la plus accentuée (1).

Ainsi, en psychologie, retour à l'affirmation de la valeur des données de la conscience, reconnaissance d'un moi profond, inexplicable par la juxtaposition des faits, enseignée par l'associationisme ; en cosmologie, reconnaissance de l'existence de qualités et de forces, à la place de la mécanique universelle ; en biologie, aveu significatif de ses limites et de ses ignorances; réhabilitation grandissante de la métaphysique, place large faite à la liberté, recherche de l'objectivité, affirmation du spiritualisme; en morale, recherche d'une réalité transcendante à l'homme; en théodicée, attention croissante au problème religieux, appel à une Force personnelle et secourable, à un Être à la fois près

(1) En 1912-1913, la dernière année universitaire dont nous ayons le programme sous les yeux, on note à Caen : étude du *principe d'individuation selon saint Thomas et selon Duns Scot.* — A Aix — Marseille, explication de la *Summa contra Gentiles;* à Grenoble, de la *Summa theologica*, 1re partie.

de nous et plus grand que nous : voilà, malgré des différences très profondes, des convergences de tendances et des rapprochements manifestes entre la philosophie chrétienne et la pensée contemporaine. Quel changement d'orientation survenu en trente années !

Et à ces résultats déjà obtenus se joignent les espérances de demain ; espérances fondées, à l'intérieur, sur certaines réformes heureuses, au dehors, sur l'examen des aspirations de l'âme contemporaine.

A l'intérieur, le premier motif d'espérance tient à l'organisation nouvelle donnée aux facultés de philosophie, au sein de nos Universités catholiques. Devançant ici aussi les exhortations du Saint-Père Benoît XV, l'Institut catholique de Paris, par la création de chaires nouvelles, l'adjonction d'une série de cours scientifiques, à l'imitation de Louvain, a nettement marqué le désir de NN. SS. les évêques protecteurs de donner un développement croissant aux études philosophiques, en s'appuyant toujours davantage sur la doctrine de saint Thomas (1). Dans le même temps, et par un synchronisme heureux, très significatif de l'attention grandissante portée à ces problèmes, l'Institut catholique de Toulouse a vu son organisation philosophique se compléter et s'enrichir par des cours plus nombreux, une plus grande spécialisation d'études et le rétablissement d'une sérieuse initiation scientifique donnée aux jeunes philosophes (2). A Lille, l'exécution d'une semblable réforme est esquissée, même extension à Angers et à Lyon. En même temps, dans les divers Instituts, on travaillait activement à l'unification de l'enseignement philosophique ; et l'on a commencé un réel effort pour pénétrer de

---

(1) Répartition de l'enseignement philosophique en trois années ; passage graduel de l'enseignement général aux questions spéciales ; adjonction de conférences et travaux scientifiques, biologiques, physiques, chimiques, etc., en harmonie avec les divers traités.

(2) Trois chaires de philosophie et une série de cours scientifiques, programme réparti sur deux années.

la doctrine traditionnelle la philosophie professée dans les établissements secondaires. Après le cours de philosophie de M. Lévesque, naguère publié, et nettement orienté dans ce sens, d'autres viendront, sans doute, qui perfectionneront l'œuvre, assez importante pour mériter de tenter le talent et le dévouement d'un de nos maîtres. Dans ces réformes, n'y a-t-il pas les promesses d'un plus vigoureux élan donné à cette renaissance des doctrines de l'École et du spiritualisme chrétien?

Que si l'on regarde au dehors, ici aussi il y a de sérieux motifs d'espérance dans la concordance entre la philosophie traditionnelle et les aspirations de l'heure présente.

Le siècle est affamé de science, de science positive; la pensée moderne éprouve un profond désenchantement devant la fragilité des systèmes, les grandes et décevantes constructions de l'idéalisme, la machinerie artificielle et si compliquée du criticisme kantien; il y a en elle une lassitude profonde de ces raisonnements à l'infini; elle ne croit plus à une métaphysique isolée des faits. Et la philosophie traditionnelle lui présente une doctrine solidement appuyée sur l'expérience, acceptant tous les faits, faits intérieurs et phénomènes extérieurs, une métaphysique qui ne s'élève que soutenue sur une cosmologie et une psychologie à base nettement expérimentale : par là, elle se présente comme l'adversaire implacable de l'idéalisme si séduisant, si dangereux, et peut-être demain, si redoutable, et fait évanouir ses brillantes rêveries au contact des faits.

Les esprits de nos contemporains vont vers le spiritualisme, et la philosophie scolastique leur montre un spiritualisme où la raison et l'expérience ne sont plus des frères ennemis; elle écarte les théories simplistes du matérialisme, du parallélisme psycho-physiologique, si insuffisant dans son explication; et dans cette union intime de l'âme et du corps, elle fait voir la raison profonde de la dualité des faits et de leur retentissement réciproque. Et, en même temps, elle met en garde contre ces exagérations qui abou-

tissent à mettre partout vie, pensée, Dieu, rapprochés, confondus, dans l'unité d'un perpétuel devenir : monisme idéaliste, panpsychisme où elle reconnaît l'influence toujours redoutable de la pensée hégélienne.

C'est aussi la préoccupation de tous les esprits sérieux, dans le désarroi de la pensée morale, de chercher des directions nettes pour la conduite de la vie et des affirmations qui montrent et légitiment le devoir. La morale sociologique a demandé ces lumières à l'étude des faits sociaux. Mais les âmes, à l'heure présente, éprises d'idéal, comprenant la beauté du sacrifice, se détournent du terre à terre de ces enquêtes sociologiques ; le rationalisme, attestation hautaine de la suffisance de l'homme, le laisse avec ses défaillances et ses misères. La morale chrétienne apporte à ces cœurs qui souffrent, à ces esprits qui interrogent anxieusement, ses lumières, ses forces et ses consolations. Et elle magnifie le devoir.

Par là elle répond pleinement à tout ce qu'il y a de sain, de légitime, dans ces philosophies du pragmatisme, de l'humanisme et des doctrines de l'action. Elle légitime l'action morale, parce qu'elle l'éclaire, la justifie et la soutient. Et parce que la vie humaine est ainsi par elle rattachée à Dieu, elle reprend sa signification et sa valeur. L'homme connaît sa destination et qu'il est en marche vers une félicité éternelle ; il comprend la grandeur et la sainteté du devoir, il est assuré de l'efficacité du sacrifice, il voit dans son rayonnement l'idéal moral de la vertu, ses exigences sévères, mais aussi ses récompenses certaines. Au lieu des aspirations imprécises, des formules vagues, des idéals dans la brume, sa vie, ses épreuves, ses devoirs, s'éclairent et s'adoucissent aux clartés descendues des cieux.

Ainsi, glorification de la science, défense énergique de la raison, démonstration d'un spiritualisme appuyé sur les faits, apothéose du devoir ; la philosophie chrétienne apparaît comme une exaltation de la vie et fait jaillir les sources de l'action.

Enfin, autour de nous, les âmes sont tourmentées par l'inquiétude des problèmes religieux. Il y a en elles un besoin de croire et une soif du divin ; à la croyance, elles demandent de soutenir la vie, et au divin, en communication intime avec nous, un agrandissement de tout leur être et une possibilité d'infini. Or, la philosophie chrétienne, en conduisant l'homme jusqu'à la foi, agrandit sa raison de l'infini domaine de la révélation, dilate son cœur jusqu'à l'intime et surnaturelle union de l'âme avec la grâce. Ainsi se réalisent dans la vérité les aspirations qui portent cette âme contemporaine à chercher, au lieu du « Dieu de marbre » des rationalistes, ou du « Dieu inconnu » des agnostiques, un Dieu tout proche d'elle, un Dieu intérieur, un Maître connu, adoré et aimé. Et ces esprits tourmentés par ce besoin de croire, et ces cœurs qui aspirent à ce contact avec le divin, apprendront de la philosophie chrétienne, au cours de si terribles épreuves, que pour les éclairer, les soutenir et les consoler, le *Génie du christianisme*, toujours jeune, toujours vivace, toujours admirablement adapté à tous les besoins actuels, n'a rien perdu de sa divine vertu.

Abbé Georges Michelet,
Professeur à l'Institut catholique de Toulouse.

LA LITTÉRATURE

J'ai reçu la tâche de compléter ici, en ce qui concerne la littérature, le tableau que ce livre doit présenter de la France catholique contemporaine. Peut-être trouvera-t-on qu'il y a quelque frivolité à s'attarder aujourd'hui dans ce domaine de la littérature, tandis que, dans le domaine de la pensée et de l'action, apparaissent les fruits les plus utiles et les plus vigoureux de la vie chrétienne et de l'esprit chrétien, les vrais fruits de l'Évangile et du catéchisme. Mais la littérature n'est jamais entièrement frivole ; ce qui est beau, ce qui tend à la beauté, porte toujours en soi une certaine valeur sérieuse et philosophique. De plus, le génie français ajoute à cette valeur un solide fonds moral ; l'observation de l'homme et du cœur humain est le goût dominant de nos écrivains ; nos métaphysiciens les plus abstraits sont, à beaucoup d'égards, des moralistes autant que des métaphysiciens ; nos poètes sont des moralistes. Et comme avec ce goût dominant ils gardent tous, même les plus « hautains » partisans de l'art pour l'art, le sentiment de leur responsabilité avec je ne sais quel souci de convaincre et de persuader, il s'ensuit que, chez nous, la littérature touche sans cesse aux questions de conscience ; notre littérature est essentiellement morale et religieuse ; et aujourd'hui comme à toutes les époques de son développement, on ne saurait ni la séparer de la pensée et de l'action, ni lui refuser une part de l'importance qu'on accorde à ces dernières. N'ayons aucun scrupule de nous attarder à l'étudier.

Il existe contre elle deux préjugés tenaces. L'un, fort répandu à l'étranger, veut qu'en France la littérature catholique soit une vieille institution peureuse et plate, sans talent, et que, d'ailleurs, sous notre ciel, le talent ne puisse vivre sans outrager les bonnes mœurs, le bon sens, la religion. Le second, plus subtil, dit que, si la littérature catholique compte à cette heure quelques hommes de grand talent, leur apparition est l'effet du hasard; ils seraient, tout au plus, dans l'ensemble de la littérature, comme des archaïsmes dans une phrase; l'archaïsme donne du relief au style et en relève le goût, mais il est d'un autre temps; eux seraient une note originale et piquante, mais hors de la vie actuelle.

Je combattrai l'un et l'autre de ces préjugés.

Ce n'est pas à moi de démontrer qu'on commet une confusion au moins étrange, quand on s'avise de confondre avec le talent le succès obtenu par le scandale aidé de la réclame; je sais que le Comité du Livre, le Cercle de la Librairie, la Société des Gens de lettres, les éditeurs, les critiques autorisés travaillent à combattre une opinion qui est une calomnie. Mais en ce qui touche à la soi-disant indigence de la littérature catholique, j'aurai à énumérer ici une telle suite d'œuvres et d'hommes, que les yeux les plus volontairement fermés seront forcés de s'ouvrir. On y verra non seulement que nos écrivains catholiques ont su produire d'authentiques chefs-d'œuvre, mais encore que leur pensée et leur esthétique sont les plus originales et les plus novatrices de ce temps : comme si le point d'appui qu'un auteur prend dans la solidité de sa foi, l'élevant au-dessus de son siècle, lui donnait assez de force et de confiance pour dédaigner le succès de la minute présente et pour s'élancer hardiment vers l'avenir.

Quant au second préjugé, moins injurieux et moins stupide, j'essaierai de prouver qu'il est — lui aussi — radicalement faux. A elle seule, la foule de noms, grands ou petits, que j'aurai cités, pourrait suffire à la démonstra-

tion : quand de tous côtés des livres surgissent, animés du même esprit et se réclamant tous des mêmes croyances, le sens commun en conclut que cette abondance ne saurait être l'effet du hasard, ni cette unanimité provenir d'une coquetterie d'archaïsme. Or, l'analyse des faits confirme cette première conclusion du sens commun.

Sans doute, il est dans la vie et dans la foi de chaque chrétien une part qui ne dépend ni du temps, ni des lieux, ni des circonstances : « Chacun, dit saint François de Sales, reçoit une grâce si particulière que toutes sont diverses. » Mais, outre ce don individuel, qui est un secret entre l'âme et Dieu, il peut se former, à certaines heures, certaines conditions générales et universelles qui rendent la vie chrétienne plus facile et plus intense, et lui permettent de se mêler sans peine à toutes choses. Ces conditions « générales et universelles » se sont réalisées depuis bientôt trente ans. Oui, depuis plus d'un tiers de siècle, de printemps en printemps, la vie catholique en France a trouvé le terrain de mieux en mieux préparé pour nourrir ses fleurs et ses fruits. Et spécialement, en ce qui concerne la littérature, les dispositions générales du goût public, l'esthétique moderne et la philosophie même, implicitement contenue dans la mode, s'accordent aujourd'hui, plus facilement qu'elles ne l'ont jamais fait, avec l'inspiration chrétienne, avec les idées chrétiennes, avec l'art chrétien : de telle sorte qu'entre un croyant et un non-croyant il ne s'élève plus de mur qui les cache l'un à l'autre; ils peuvent se tendre la main, se comprendre, s'aimer; le croyant, chez nous, n'est nulle part un étranger, un barbare, un être tombé d'on ne sait quel astre perdu ! La littérature catholique, qui tient profondément aux traditions de la vie nationale, ne tient pas moins profondément à la vie actuelle du pays. C'est du moins ce que je m'efforcerai de mettre en lumière.

J'ajoute que je m'en tiendrai strictement — sauf une exception — aux auteurs qui se sont déclarés catholiques;

je ne parlerai pas d'écrivains que je sais catholiques de fait, si leurs œuvres ne se réclament pas expressément de leurs croyances : sans quoi la partie eût été trop belle! J'ajoute encore qu'en séparant ainsi les catholiques des autres gens de lettres, je ne voudrais pas laisser croire qu'ils constituent une famille séparée. Grâce à Dieu et grâce au caractère français, la République des lettres, en France, est une grande fraternité; le sentiment de la dignité professionnelle y entretient un mutuel respect, la sincérité du goût y entretient l'admiration du talent; les bons travailleurs y savent estimer les bons travailleurs. Dans un tel milieu, les catholiques se sentent à l'aise, on les y reçoit comme ils y viennent, de tout cœur. Il n'y a pas deux littératures françaises. Mais il y a, dans l'unité de notre littérature, des courants divers, des âmes diverses. Voici un de ces courants, — non le moins important; — voici quelques-unes de ces âmes, — non les moins nombreuses; — c'est le courant, ce sont les âmes qui remplissent chaque dimanche nos églises. On jugera sur cet exemple si la France, vénérable et admirable par tant d'autres points, si la France qui possède la plus ancienne tradition continue de vie nationale et catholique, ne mérite pas toujours, même par sa littérature trop calomniée, l'affection et le respect de tous les peuples et de tous les hommes qui croient en Dieu (1).

(1) Je veux remercier ici Mgr Baudrillart pour les hautes directions et les conseils qu'il m'a donnés. Historien, philosophe, et, si j'ose dire, apôtre de la cause nationale, l'éminent recteur de l'Institut Catholique aurait la première place dans ce tableau des écrivains catholiques contemporains, si ce livre ne portait pas son nom. Il l'aura du moins dans mon respect et ma reconnaissance.

CHAPITRE PREMIER.

Les temps difficiles.

I. Situation générale. — II. Louis Veuillot. — III. Barbey d'Aurevilly. IV. Ernest Hello. — V. Verlaine. — VI. Conclusion.

I

A vrai dire, la période actuelle qui commence vers 1885 a été précédée de quelques années assez dures pour les catholiques. La faveur et l'estime du public éclairé s'en allaient vers des hommes qui avaient consacré leur talent et leur autorité, à détruire les éléments essentiels de toute croyance religieuse. A peine, quelques âmes plus fortes et plus indépendantes défendaient encore l'excellence de la foi. On ne les écoutait guère. Non pas que le génie leur manquât. Mais c'étaient les conditions générales qui se trouvaient hostiles. Cependant il faut parler de ces vaillants dans ce tableau; non pas tant pour rendre un juste hommage à la noblesse de leur attitude, que pour expliquer comment s'est produite la magnifique floraison d'aujourd'hui. Car ils ont continué à vivre après leur mort, leur influence s'exerce sur nos contemporains plus qu'elle ne l'a fait sur leurs propres contemporains. C'étaient, entre plusieurs autres, Veuillot, Barbey d'Aurevilly, Hello, Verlaine lui-même.

II

C'est un spectacle extraordinaire qu'offre un homme, lorsqu'il tient tête au courant du siècle, non pas avec une obstination aveugle et orgueilleuse, mais parce qu'il a

conscience de s'appuyer sur une vérité supérieure. Ce spectacle, cet exemple, Louis Veuillot l'a donné, pendant plus de quarante ans, sans une heure de lassitude ni de découragement. Que de fois il a pu être tenté, lui aussi, de se laisser mollement aller aux faciles illusions qui entraînaient ses adversaires et ses amis eux-mêmes; mais cette tentation ne s'est jamais révélée ni sur son visage ni sous sa plume; âme tout d'une pièce, cœur fier et intraitable, il n'a pas voulu, fût-ce un instant, plier ses robustes épaules. Nous l'admirons pour son courage, en même temps que pour sa force.

Mais s'il a pu maintenir si longtemps et si inflexiblement, sans faux pas, la rectitude de sa pensée, c'est que sa pensée était attachée à une doctrine qui n'a pas à craindre d'être surprise par des objections et des dangers imprévus. Le christianisme, depuis tant de siècles qu'il est attaqué et qu'il se défend, est prémuni contre toutes les surprises :

Nulla mihi nova rerum facies, inopinave surgit.

Veuillot s'en était bien convaincu. Il a toujours essayé de retrouver, sous le visage nouveau des problèmes d'aujourd'hui, les problèmes débattus autrefois. Il n'a jamais consenti à inventer et à hasarder, dans le feu du combat, des solutions improvisées. Les réponses qu'il aimait faire, lui étaient fournies par la tradition.

J'ai entendu raconter naguère l'histoire d'un publiciste qui voulait mener, dans un journal de province, une campagne contre l'existence de Dieu. En quête des meilleurs arguments pour sa thèse, notre homme s'aperçut que les *objecta* de la *Somme* de saint Thomas seraient pour lui un merveilleux arsenal; et, tout bonnement, sans dire où il les avait pris, il les envoya, après les avoir rajeunis de son mieux, à son journal. Mais un vieux curé qui lisait ce journal et saint Thomas, s'aperçut du fait, et il n'eut pas de peine à répondre au publiciste, en rajeunissant à son tour

les *Solvuntur objecta* de la *Somme*. La méthode du vieux curé fut toujours celle que suivit Veuillot.

Veuillot avait un admirable talent de style joint à une connaissance approfondie de la langue française. En général, les écrivains catholiques parlent avec une précision et une propriété de mot toutes particulières, sans doute parce qu'ils lisent souvent du latin, et du latin d'église, à tout le moins dans leur livre de messe. Veuillot a gardé, dans ses plus rapides improvisations de journaliste, un respect infini pour sa langue natale. Jamais la prose française n'a trouvé un ouvrier plus consciencieux, plus attentif : les fautes de français chez les autres lui causaient un malaise véritable ; pour sa part, il n'en commettait guère ! Un jour, Jules Ferry, à la tribune parlementaire, lui prêta cette phrase : « Quand les libéraux sont au pouvoir, nous leur demandons la liberté parce que c'est leur principe ; et quand nous sommes au pouvoir, nous la leur refusons parce que c'est le nôtre ». Il répondit mélancoliquement : « J'ai écrit quarante ans ; il ne restera peut-être de moi que cette parole que je n'ai pas prononcée, et *qui me paraît médiocrement française* ». Une parole « médiocrement française » ne pouvait pas être de lui !

Quoiqu'il se fût formé à l'école du plus affecté de nos grands classiques, je veux dire La Bruyère, il avait une manière d'écrire sobre, vigoureuse, directe, sans rien d'entortillé ni d'obscur. C'est qu'il avait complété les leçons de La Bruyère par celles de Joseph de Maistre. Et puis, il avait de nature un bon sens solide et un goût infaillible ; il dédaignait le bel esprit, il détestait les inutiles vanités de la forme. Pourtant il savait plier sa plume à tous sujets ; il passait, quand il le fallait, de la plus ardente invective à la tendresse la plus pénétrante. On peut dire des *Mélanges* ce qu'on a dit des *Provinciales*, qu'on y trouve tous les genres d'éloquence.

Il était polémiste avant tout. Un jour, dans un couvent des Flandres où il passait, les religieux lui souhaitèrent la

paix et la santé; il n'accepta point le vœu de paix. « Un soldat, répondit-il, doit désirer la guerre ». Pourtant il ne désirait la guerre que pour la paix; et il n'engagea son bras au service d'aucun pouvoir humain : « Quand par hasard j'étais d'un parti, écrit-il, je ne lui ai pas appartenu. Passager sur le vaisseau, m'employant comme un autre dans le péril, je n'ai jamais fait partie de l'équipage, ni de la sédition triomphante, ni de la sédition vaincue. J'étais là, je regardais, je donnais mon avis, mais j'allais ailleurs. » Il allait à la vérité éternelle.

Qu'il y allât un peu rudement, qu'il ne ménageât sur la route ni ses ennemis ni ses amis eux-mêmes, j'en conviens; mais qu'il ait manqué de bonté et de cœur, je ne le crois pas; il n'a pas cessé d'aimer et d'admirer Montalembert; il a souffert d'avoir à le combattre. D'ailleurs, à mesure qu'il avançait en âge, il voyait les choses de plus haut; une sorte de sérénité remplaçait le terrible humour de ses premiers articles. L'âme humaine et sa destinée lui apparaissaient toujours à travers la poussière des idées et des erreurs. Ainsi, lorsque Thiers mourut, oh! assurément le rédacteur en chef de *l'Univers* n'hésita pas à montrer tout ce qui avait manqué à l'ancien homme d'Etat de Louis-Philippe et de la troisième République. Mais écoutons comment il termine : il raconte dans quelles circonstances il avait rencontré le défunt pour la dernière fois :

Je le vis..... C'était aux portes de Notre-Dame de Lorette où il conduisait le corps de Mme Dosne, sa belle-mère, morte, disait le billet d'enterrement, munie des sacrements de l'Église. Comme je le saluais en passant, il me reconnut et m'arrêta pour me dire un mot obligeant. Il pleurait à chaudes larmes. Je l'avais vu de loin dans bien des triomphes : ces larmes sont le meilleur souvenir que j'aie conservé de lui. Dans ce moment-là, j'ai vu un homme, je lui ai vu un cœur.

Les pompes tristes et menteuses qui ont suivi sa mort n'efface-ront pas ce souvenir. Pour moi, ces larmes défendent encore son âme immortelle. Elles brillent à travers les odieuses fumées qu'élèvent les oraisons funèbres ; elles me laissent espérer que Dieu aura

pitié du grand ignorant qui fut toute sa vie gâté du succès et plus tristement épargné du malheur.

Je l'ai vu pleurer aux portes d'une église et j'espère que, ce jour-là, les miséricordes de Dieu lui ont permis de voir la Croix.

Il me semble qu'il y a là une émouvante et haute philosophie. A Rome, autrefois, un poète, qui avait été un polémiste comme lui, Juvénal, s'était amusé à peser dans sa main ce qui reste des chefs d'armée ou des chefs de peuple : *Quot libras in duce summo?* Ayant à peser dans sa main de journaliste un de ces grands de la terre, Veuillot y trouve plus qu'une cendre inerte : il sait encore y trouver des larmes, c'est-à-dire l'âme !

Voilà pourquoi il ne vieillira pas. La polémique, vivant au jour le jour, meurt d'ordinaire avec les circonstances qui l'ont provoquée. Rien n'en demeure, qu'un souvenir discuté. Veuillot, lui, n'a pas à craindre ce péril. Certes, une foule d'épigrammes, de malices et d'allusions qui faisaient pour les contemporains l'attrait piquant et l'actualité momentanée de ses articles, nous échappent ; et tant mieux, sans doute ! Son œuvre se dépouille ainsi de son âcreté et de sa lie ; mais elle contenait bien autre chose ; et cela reste éternellement actuel. A force de justesse dans les idées, de profondeur dans la philosophie, d'humanité dans les sentiments et de vérité dans le style, Veuillot semble avoir écrit pour nous : il a toujours de quoi nous émouvoir et nous instruire.

Je voudrais, puisqu'il s'agit ici de « littérature », qu'on réunît en un volume les articles de critique littéraire de Veuillot, surtout les derniers composés par lui. On y verrait sans peine ce qu'il y a en lui de souverain et de définitif. Je pourrais citer les pages qu'il a écrites sur la mort de Lamartine. Mais je préfère prendre pour exemple le portrait qu'il a dessiné de Chateaubriand ; car, en vérité, ayant à parler des écrivains catholiques, j'aurais regret de n'avoir pas évoqué, au moins incidemment, l'image de leur

prédécesseur et maître, l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Voici d'abord une première et générale esquisse de la nature et du caractère de Chateaubriand :

..... Chateaubriand est plein d'aventures et de passions; il a des ignorances, il remue, il s'inquiète, déchire; il cherche, croit avoir trouvé, doute, se désespère et cherche encore. Ainsi, il excite toujours nos sympathies et nos antipathies; il faut toujours l'entendre, et notre pensée ne l'oublie pas.

Quelle belle vie de grand artiste!. Quelles péripéties de toutes sortes, quels écarts, quels beaux malheurs réels, quelles trompeuses félicités! En lui plusieurs existences semblent se combattre exprès pour susciter la phrase et l'emphase, et pour les faire pardonner. Elles y viennent par tempêtes irrésistibles, il en prend l'habitude et ne peut plus s'en passer. Lorsque l'orage va lui manquer, il le provoque, il court après lui. Sa voile a besoin de ce vent; mais, comme il sait le manier, l'assouplir ou se laisser emporter! Comme il est noble et au fond, même dans les orages imaginaires, sérieusement tourmenté et malheureux!

Voilà ce que nous n'avons plus et ce qui fait de Chateaubriand un homme à qui les nôtres ressemblent peu. Ils ont l'air de jouer un rôle étudié longtemps et qu'ils ne sauront jamais bien. Ce sont parfois des gens de talent, mais originairement mal faits et qui cèdent trop à une basse nature. Il y a de la boutique, du bureau de comptoir au fond de leurs vices et même de leurs qualités. Ils ont de l'instruction, point d'éducation; du travail, point de génie; de la force ou naturelle ou simulée, point de grandeur. Poètes, peintres, musiciens, hommes d'État, tous finissent par aspirer à des rentes et par faire quelque chose pour s'en procurer. C'est l'histoire de Pygmalion, qui s'est proposé de faire une déesse, mais qui prie les dieux de faire de la déesse une femme pour lui.

Et puis, voici le gentilhomme, et l'on se souviendra que celui qui a écrit les lignes que je vais citer, était lui-même peuple »; mais, en France, avec de la vertu, tout le monde, de par l'ancienneté même de la civilisation, est noble :

Comme écrivain et comme homme, il est parfois difficile à aimer. Mais je dis qu'il n'est point vulgaire et qu'on ne peut méconnaître

en lui un habituel et beau sentiment de la grandeur. Lorsqu'il n'est pas grand, il a du moins la pompe et, s'il est quelquefois trivial, c'est encore par horreur de la trivialité. Il n'a point L'ineptie enflée, trivialité suprême; il ne l'admet ni dans ses écrits, ni dans sa conduite : il dirait plutôt une grossièreté, il commettrait plutôt un crime.

C'est un homme de condition, un homme de fer, né à une mauvaise époque et tombé en plume, mais qui a été élevé chez lui et qui n'a pu perdre l'habitude d'être chez lui... Il avait le droit d'élever la voix, de donner des avis, de répandre des idées. Il avait un nom, des ancêtres, des vues à lui, une patrie générale et une patrie particulière et, dans cette seconde patrie, à l'illustration de laquelle il ajoutait, un lieu fier de son souvenir. C'était un pur patricien de Bretagne et de France; il était lui et chez lui. Il avait un Dieu.

L'écrivain religieux :

Vainqueur avant d'être affermi, appelé peut-être à s'élever au rang des Pères de l'Église, il s'embourba dans sa gloire et ne devint qu'un homme de lettres. Ce qu'il y perdit de majesté, d'horizon et de force, Dieu seul le sait! Mais enfin, quoique la frivolité de l'esprit le retînt misérablement rattaché aux erreurs et aux besognes de ce bas monde, il domina de toute la tête l'arrogant troupeau de ses contemporains. Il ne fut qu'un homme de lettres, pas autre chose, c'est vrai, mais il fut le plus fier, le plus coloré, le plus ample, le plus retentissant. Le regard rapide et encore voilé qu'il avait pu jeter au delà des limites de la vue de son temps, en arrière et en avant, lui resta, sinon dans les yeux, au moins dans le souvenir et un peu dans le cœur. Dieu, qui est reconnaissant de ses dons, lui fit la grâce de ne l'oublier jamais, pour le préserver des immenses lacunes ou de la stérilité totale qu'on remarque quasi autour de lui. Au milieu de la foule des célébrités plus ou moins éphémères qu'il a traversées pendant un demi-siècle, il ne cessa de porter un rayon particulier, le rayon de l'homme qui a entrevu Dieu et l'Église et qui s'en souvient. Ce seul rayon fait pâlir tous les autres. Tâchez de les nommer, prosateurs et poètes. Est-ce Michelet, Lamennais, Guizot, Thiers, Lamartine, Musset ou même Hugo qui peuvent le disputer à Chateaubriand?

Enfin, voici le chrétien même.

Dans ses années de jeunesse, apostat inconscient, comme tant d'autres, il avait dormi aux éclats de la foudre, et la tempête l'emportait avec son nom, sa fortune et son rang, sans qu'il se réveillât.

Il revint à l'appel et aux pleurs de sa mère mourante, non pour essayer de ressaisir ses biens terrestres, mais son Dieu. Il s'accrocha aux franges du manteau de Jésus, et, après cinquante ans, roulé par les passions et les enivrements de la terre, il mourut le tenant dans ses mains. Le fils de tant de larmes ne pouvait périr! Il l'a souhaité peut-être; il s'y est exposé certainement, il n'a pas pu...

Il me semble qu'à ces hauteurs, la critique littéraire est une chose grande et religieuse, toute voisine de la poésie — avec la majesté de la justice et le frémissement de la tendresse humaine.

Qu'il dorme en paix, dans notre admiration, celui qui, au milieu de tant de batailles et de colères, savait ainsi se recueillir sur les sommets. Après la mort de Mgr Dupanloup, Veuillot a écrit : « S'il pouvait parler à ses contradicteurs, que leur dirait-il maintenant? Nous croyons l'entendre : il leur adresserait le salut des évêques : *Pax vobis!* Et, du fond du cœur, ils répondraient comme tous les chrétiens : *Pax tecum!* Nous n'avons voulu combattre que pour la paix. L'heure de la paix entre nous est venue. »

L'heure de la paix est venue, entre nous, Français, autrement que ne l'avait entendu Veuillot. Qu'il en profite, lui, le premier : *Pax tecum.* Il l'a méritée, devant Dieu et devant les hommes.

III

Si Veuillot est un classique, l'écrivain dont je vais maintenant essayer de peindre l'originale physionomie, appartiendrait plutôt au romantisme par la fantaisie, l'outrance, l'amour du paradoxe et l'étrangeté de la vie. Celui-là nous prouvera que la tristesse, la monotonie et l'ennui ne sont pas essentiels à la définition de la littérature catholique, comme on pourrait le croire quand on se fie à la tradition janséniste des Nicole, des Du Guet et des Louis Racine. C'est Barbey d'Aurevilly.

Cet écrivain tenait du mousquetaire et du bousingot. On

peut bien reconnaître en lui quelque trace de cet esprit que son compatriote Corneille avait sublime. Mais il avait surtout l'humeur d'un Théophile Gautier au temps d'*Hernani*. Il affectait un air étrange et se singularisait par ses costumes autant que par ses propos. On le voyait sortir de chez lui avec une redingote à jupe, un gilet jaune, une cravate à dentelles, des gants bleus, une limousine sur les bras, et la tête couverte d'un sombrero à la Frédérick Lemaître, bordé de velours cramoisi. Pauvre, fier, intraitable, il ne possédait d'autre fortune que son lit de fer et un Christ au fond de l'alcôve où il dormait. Il ressemblait aux héros d'Homère. Il avait leur rire, leur appétit, leur taille, leur force et leur noblesse. Ce colosse mourut à 81 ans, sans avoir pour ainsi dire connu ni l'affaiblissement, ni la solitude de la vieillesse, ayant trouvé, comme il le méritait, pour adoucir son couchant, une noble affection, attentive et dévouée, suprême récompense de sa grande âme.

Ce héros-là, qu'il ne faut pourtant pas mettre au rang des Chateaubriand et des Balzac, a écrit des romans et des récits hardis, à la manière du maître de la « Comédie Humaine » : *Une Vieille Maîtresse*, l'*Ensorcelée*, le *Chevalier des Touches*, *le Prêtre marié*, *les Diaboliques*. Son style y est précieux et brutal et recherché, point médiocre. Audacieux dans ses inventions et ses peintures, comme ce Baudelaire qu'il devait courageusement défendre, Barbey va jusqu'au bord des abîmes de la perversité humaine, mais pour en faire sentir le vide, le dégoût et l'horreur ; il s'écrierait volontiers, comme le voyageur des *Fleurs du mal* :

> Nous avons vu partout et sans l'avoir cherché,
> Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
> Le spectacle ennuyeux de l'immortel Péché.

C'est dire que cette littérature n'est pas une littérature d' « innocence », et qu'on ne saurait laisser de tels romans entre toutes les mains; mais Barbey d'Aurevilly a fait

observer que la hardiesse n'est pas défendue à un auteur catholique. Ce qui est défendu, c'est seulement de chercher le succès dans le scandale et de manquer au respect qu'on doit à soi-même et à son lecteur. Or, le chevalier d'Aurevilly se respectait infiniment.

Outre ses romans, Barbey a écrit des articles, des essais, et même de longues études de critique littéraire.

Irascible et passionné, il avait, avec toute sa fougue, un jugement sûr, un goût large et généreux d'artiste, qu'il gardait jusque dans l'emportement de la colère. Voyez-le aux prises, par exemple, avec son grand ennemi, Voltaire il ne peut s'empêcher d'admirer l'esprit, la légèreté ailée, la poésie de ce diable d'homme.

Diderot, pas plus que Rousseau, écrit-il, ne ressemblait à Voltaire, si ce n'est par la haine qu'ils portaient tous trois au catholicisme. Mais quelle différence entre la nature de ces pacants et la nature aristocratique de Voltaire! Voltaire haïssait Dieu et riait contre lui, comme Satan, qui est de bonne maison et qui a plus d'esprit que les autres diables dont il est le chef. Mais Diderot et Rousseau haïssaient Dieu sans pouvoir rire, sérieux, lourds, pesamment insolents. Voltaire a beau être fils de tabellion, il est grand seigneur par l'esprit et par les manières, comme Fronsac. Il est duc par l'esprit et par l'impertinence, et même grand-duc...

D'autres, qui n'avaient pourtant pas les mêmes raisons que Barbey pour ne pas aimer Voltaire, n'ont pas compris que l'esprit, dans la vieille France, n'était pas bourgeois, surtout l'esprit de Voltaire!

Barbey d'Aurevilly, tout violent qu'il soit, a toujours le sens de la vérité.

Aussi sa critique n'a-t-elle guère vieilli. Je crois même que, tout au contraire, comme celle qu'écrivait Veuillot, elle paraît maintenant plus solide et plus jeune. Elle gagne en autorité avec les années. J'en juge par cette série qu'il intitula d'une façon si expressive les « prophètes du passé », et qui est elle-même prophétique. J'en juge aussi par sa popularité présente. Il était suivi, en son vivant, par un

petit groupe d'admirateurs passionnés. Or, ce groupe s'élargit sans cesse, et nul doute qu'il ne devienne avant peu assez nombreux pour constituer bel et bien la gloire. Barbey n'a eu ni or, ni argent, ni place à l'Académie ; plus d'un parmi ceux de ses contemporains qui passaient pour des hommes éminents et graves l'ont traité de haut, avec condescendance ; mais voici qu'après sa mort et leur mort, eux sont définitivement enterrés ; et lui, il continue à vivre ici-bas, dans notre cœur, dans notre admiration, et dans nos bibliothèques.

IV

Ernest Hello se lit beaucoup aussi ; malheureusement, il n'est pas « écrivain » au sens vrai du mot ; les termes ne prennent aucune grâce nouvelle sous sa plume ; il use sans cesse des mêmes tours. Il n'a, pour enchaîner ses idées, qu'une logique intérieure assez confuse. Il généralise à l'excès. Son jugement n'est pas sûr : en quoi il ne ressemble guère à Veuillot et à Barbey. Mais il a, sous des formes apocalyptiques, une sorte d'élévation vertigineuse et des illuminations de génie. Ses « Paroles de Dieu » ressemblent à des psaumes, sauf qu'il y manque la musique du style. Il tendait vers le grand et le beau. Il ne connaissait que deux sentiments : l'indignation et l'admiration ; il était presque toujours emporté par le premier ; mais il aurait bien préféré avoir des occasions d'admirer. Il avait soif d'admiration. Ecoutons-le parler de la critique — la critique telle qu'il la désire.

Quand l'art se voit et se sent, quand il dit : « J'existe, me voici », son cri de joie, c'est l'essor de la Critique qui se lève. Aussi vit-elle d'enthousiasme et non de négation. On se la figure toujours tournée vers le néant. Je la vois tournée vers l'être. Il est temps qu'elle admire. Une des prérogatives du génie, c'est que l'enthousiasme qui seul a le don de le sentir, a seul aussi le droit de le juger. La médiocrité, qui est privée de ce sens, n'aperçoit en lui que le côté négatif,

le défaut; elle le juge comme un magistrat juge un coupable. Aux yeux de la médiocrité, le génie est le coupable par excellence; et, même si la médiocrité ne trouve pas dans les leçons qu'elle sait par cœur, le texte qui le condamne, peu importe, il est condamné d'avance par une loi sans formule, faite exprès pour lui. La grande critique vit d'admiration, la petite, de chicane. L'enthousiasme manque en ce monde : que le critique s'emploie tout entier à le rallumer, et elle deviendra vivante...

Sur ce thème, Hello continue pendant plusieurs pages, mais voici où sa parole prend tout à coup de l'accent :

Elle doit être partout où il y a une grandeur en péril. Elle a passé le cap de Bonne-Espérance avec Vasco de Gama. Tous les accents, toutes les harmonies sont permises à sa parole, il lui est permis d'aimer, il lui est permis de soutenir. Elle avait sa place près de Christophe Colomb, cinq minutes avant que le cri : « Terre ! terre ! » n'ait retenti sur le navire béni. Voilà même sa vraie place ; voilà son labeur, sa destinée, sa gloire.

Hello n'eut pas le bonheur de vivre au temps des Christophe Colomb. Henri Lasserre, son ami, nous raconte qu'Hello, l'ayant rencontré à l'Exposition universelle de 1867, lui dit : « Je viens de passer devant les Tuileries; elles ne brûlent pas encore, les Barbares tardent bien à venir. Que fait donc Attila ? » Lasserre était avec un compagnon qui lui demanda, quand Hello avec sa face de visionnaire se fut perdu dans la foule : « Mais c'est un fou ! » C'était un prophète — et, donc, plus qu'un poète.

V

Un jour que, tout jeune étudiant, sorti de la claustration du lycée pour la claustration à peine moins étroite de l'Ecole normale et fort ignorant des choses de mon temps, je me promenais sous les galeries de l'Odéon, j'y vis un livre assez mince, de couverture jaune, intitulé *Sagesse ;* un papillon collé sur le nom de l'éditeur avait substitué au

nom de Victor Palmé celui du libraire Vanier, signe évident que l'ouvrage n'avait guère eu de succès. Je le feuilletai pourtant, ce livre jaune, et c'étaient des vers. Le titre de *Sagesse* m'en faisait espérer quelque profond pessimisme à la manière des poèmes de ce mélancolique Sully-Prudhomme ou de cette farouche M[me] Ackermann que l'on voulait m'apprendre à admirer; et je fus, je l'avoue, déçu d'abord de n'y trouver rien qui ressemblât à ces modèles incontestés de la haute poésie philosophique et académique; mais, tout barbare que je fusse, la merveilleuse musique des vers étranges que je continuais à lire, pénétrait en moi pour s'emparer de mon cœur. Et j'emportai le livre.

Le nom de l'auteur, Verlaine, ne me représentait à peu près rien. Qu'était Verlaine? Un petit « parnassien » à qui Sainte-Beuve avait un jour rappelé quel respect on doit à Lamartine. Mais comment ce Parnassien avait-il écrit ce livre? Que signifiait cette poésie de confidence et de méditation dont je ne pouvais ni définir le charme souverain ni comprendre le sens?

> L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable
> . . . .
> Pauvre âme pâle, au moins cette eau de puits glacé,
> Bois-la. Puis dors, après. Allons, tu vois, je reste,
> Et je dorloterai les rêves de ta sieste,
> Et tu chantonneras comme un enfant bercé.

Il y avait alors, comme professeur de rhétorique, dans une petite ville de province où j'allais souvent passer les vacances, un jeune écrivain exilé qui voulait bien causer avec moi. C'était Jules Tellier. Jules Tellier, ô surprise, connaissait Verlaine; il savait, lui, le secret de Verlaine et de sa poésie. Il me raconta la douloureuse histoire du pauvre Lelian. Il fit plus. Un jour, revenu à Paris, il me conduisit avec Raymond de la Tailhède à l'hôpital où le poète était pour lors retiré. C'était en 1887 ou 1888. Nous passâmes d'abord chez Vanier chercher cent sous à prélever sur les

droits de l'auteur de *Sagesse;* une partie fut immédiatement consacrée, si je me souviens bien, à acheter un pantalon de grosse toile. Tellier y joignit des fruits et un couteau. Ainsi chargés, nous arrivâmes, grâce à l'impériale d'un omnibus, jusqu'à un hôpital lointain. Je vois encore la salle blanche, paisible, toute vide et, sur un lit de fer, dans des draps tout brillants de propreté, Verlaine. Il avait un visage tranquille et reposé, avec une expression singulière de fraîcheur, de naïveté et, Dieu me pardonne, d'innocence, — oui, d'innocence! Du moins, c'est ainsi que ma mémoire le retrouve et je ne dois pas me tromper. Il me parla de Boileau dont il me cita un vers que je n'ai jamais pu découvrir dans les œuvres même les plus complètes de l'ennemi de Chapelain :

Hors le souci de plaire et le soin d'étonner.

Il me dit quelque malice sur l'obscurité de Mallarmé; il s'attendrit sur la bonté de Coppée, le seul de ses camarades qui ne l'eût pas abandonné et qui, de temps en temps, l'aidât; il mangea une orange et nous le quittâmes. Je venais de voir le plus grand poète de ce temps-là.

Je ne l'ai pas revu. Tout le monde sait comment, au sortir de cet hôpital, cet être malheureux, qui aurait dû, comme jadis La Fontaine, être entouré d'amitié, et conduit pas à pas à travers la vie par la prudence et la force de ses amis, fut livré à sa propre faiblesse. Il devint... oh! la triste image et combien différente de celle que j'ai vue de mes yeux, — il devint le Verlaine, intoxiqué par l'alcool, hébété par la crapule, le seul Verlaine que l'on connaisse. Ce n'est pas le vrai, celui-là. Nous qui l'avons rencontré avant l'extrême déchéance, nous seuls avons vu le vrai Verlaine. Ou plutôt, c'était bien le même cœur, mais ce n'était plus le même cerveau : un malade, un empoisonné. Vers 1868, *l'Indépendance belge* avait un jour rappelé dans quel état de dégradation Alfred de Musset avait fini par

succomber et un autre journal, profitant de cette peinture, avait opposé l'agonie de Henri Heine, mort en pleine lucidité, à la fin misérable de l'auteur des *Nuits*. Et Veuillot répondit, en prenant la défense du poète français : « Musset, contemplant sa ruine, n'accordait de regrets qu'aux heures trop rares où il avait connu la joie des larmes ; il s'élevait peut-être au repentir. L'odieux Henri Heine, aveugle, paralytique, quasi sans souffle, appelait avec rage les joies grossières dont il était sevré... Voilà l'ivresse abominable, l'âme morte ivre. Musset ne fut qu'un pauvre enfant qui trébucha et se brisa aux portes du premier festin, moins ivre qu'empoisonné. »

Le vieux Verlaine, dans sa pire décadence, n'a été, lui aussi, qu'un « pauvre enfant, moins ivre qu'empoisonné ».

Je n'ai pas besoin de longtemps disserter sur ses vers. Leur inspiration est dans toutes les âmes, leur musique dans toutes les oreilles. Il n'est pas de jeune poète qui ne doive un peu de son talent, un peu de son âme à *Sagesse*. Avec Veuillot et Barbey, la littérature catholique s'était montrée à nous comme une littérature de combat. Ici rien de tel. C'est une « chanson bien douce » qui ne pleure que pour plaire et pour prier. Elle se donne elle-même ; elle espère, elle fait espérer ; elle croit, elle aime.

..... Me voici
Plein d'uue humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.
— Pauvre âme, c'est cela.

Mais il ne faut pas s'imaginer que cette poésie ressemble à une œuvre maladroite de primitif. Verlaine est un très grand artiste. Comme Veuillot et Barbey, il écrit une langue parfaitement pure et correcte ; et cette habileté dans la versification qu'il acquit naguère à l'école de Leconte de Lisle, tout converti qu'il soit maintenant, il n'en fait pas fi, loin de là ! Son inspiration toute seule eût suffi peut-être à nous toucher sans art, tant elle est pathé-

thique. Mais Verlaine n'a pas voulu que Dieu fût célébré par lui avec moins d'art que la fiancée pour laquelle, à ses débuts, il avait écrit la *Bonne Chanson*.

VI

Voilà les principaux écrivains catholiques que je vois vers 1880 ou 85. Pour être complet, j'aurais dû y joindre d'autres noms. Par exemple, il serait odieusement injuste d'oublier Victor de Laprade et Octave Feuillet; mais je ne prétends pas ici écrire une histoire achevée ni peindre le tableau entier d'une époque. Je ne veux qu'esquisser certains traits caractéristiques qui donneront l'idée de l'état général où en était dans les lettres la vie catholique au moment du renouveau de 1885. Et la conclusion que je veux tirer de ce premier et sommaire examen, c'est qu'à cette époque il y avait de fortes et grandes personnalités catholiques; la sève religieuse n'était point tarie; mais, comme je l'ai dit, ces personnalités semblaient isolées au milieu de l'indifférence ou de la contradiction générales. Il manquait autour d'elles une atmosphère de sympathie. Dumas, Taine, Renan fixaient tous les yeux; et la jeunesse était fascinée par des écoles aux principes étroits et secs, où l'inspiration religieuse n'aurait jamais accepté de s'enfermer.

CHAPITRE II

La libération de la littérature et le renouveau catholique.

I. Le mouvement de libération. — II. Le symbolisme et la foi. — III. Huysmans. — IV. Teodor de Wyzewa. — V. Maurice Barrès. — VI. Paul Bourget. — VII. Brunetière. — VIII. Les résultats.

I

Ce n'était pas seulement sur les croyances religieuses que la philosophie générale du temps pesait alors d'une si rude manière. Tout ce qui était de l'âme, tout ce qui venait du cœur : élan, joie, création, spontanéité, était relégué au rang des vieilles illusions dangereuses par les logiciens ambitieux qui avaient cru pouvoir poser à jamais les limites du savoir et de l'activité humaine. Sous les noms de réalistes et de naturalistes, ces théoriciens secs et dogmatiques n'admettaient pas d'autre objet d'étude que cette portion de la réalité qui se fait connaître par la résistance qu'elle offre à nos sens; ils disaient que cette réalité, renfermant toute réalité, était gouvernée par des lois inflexibles et abstraites; et tout ce qui avait constitué jadis l'art et la morale, ils le restreignaient à la peinture du monde extérieur et à la reconnaissance de ses lois : de telle sorte que défense était faite de croire à une réalité invisible et supérieure, défense de croire à la liberté et au miracle. Et si l'on avait le malheur de s'obstiner à y croire, il était du moins interdit d'en parler, sous peine de passer pour un écrivain peu sérieux et de petit intellect.

Ce rude esclavage, extrême aboutissement d'une discipline, qui d'ailleurs n'avait pas été toujours inféconde et inhumaine, fut quelque temps accepté, grâce au prestige

de la science dont le nom était sans cesse invoqué par les réalistes et les naturalistes. Mais il n'était pas subi sans frémissement. Les jeunes esprits généreux et indépendants essayaient de se délivrer et d'élargir leur horizon. Ils lisaient la thèse de M. Boutroux sur la *Contingence des lois de la nature.* J'en sais qui se réfugiaient, en ce temps-là, auprès du vieux Berkeley, et qui apprenaient l'anglais uniquement afin de lire les *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, ou le *Traité de l'eau de goudron;* ils y découvraient avec ravissement qu'il n'y a point « d'espace réel absolu », que « l'*Ame* ou l'*Esprit* existe véritablement et réellement », et que « les corps n'existent que dans un sens impropre et relatif ». Ils découvraient également que « ce n'est pas le monde qui contient l'âme, mais l'âme qui contient le monde ».

Quand ces jeunes gens, après s'être complus à ces spéculations d'un idéalisme abstrait, en venaient à goûter les arts, ils préféraient à la peinture et à la sculpture, en honneur dans le monde réaliste, la musique qui est le moins « réaliste » des arts; ou, s'ils acceptaient la peinture, c'était à condition que le tableau exprimât non la chose telle qu'elle est, mais l'impression qu'elle produit en nous. Bref, de tous côtés, un frémissement révolutionnaire laissait prévoir la fin de la domination positiviste, avant même que les maîtres orgueilleux de cette doctrine se fussent aperçus qu'ils allaient être forcés d'abdiquer.

Stéphane Mallarmé a représenté, dans un sonnet à peine obscur, cette situation sigulière. Et en vérité il est un témoin trop attentif et trop réfléchi pour que je n'invoque pas ici son témoignage. Il raconte donc qu'un cygne, s'étant posé sur un lac, a été surpris par le gel; l'oiseau a dédaigné de s'envoler; et, maintenant que son plumage est enserré dans la glace, il essaye en vain de déchirer sa prison « d'un coup d'aile ivre »; il ne peut que « secouer son col blanc »; il s'immobilise enfin pour agoniser.

Le « lac dur », le « transparent glacier » de ces eaux où

cygne agonise, c'est l'espace, c'est la réalité matérielle, c'est le monde extérieur dans lequel l'artiste et le penseur se sont laissé enchaîner par des doctrines réalistes. Et quant au beau cygne, c'est

Le vierge, le vivace, et le bel aujourd'hui.

Heureusement des souffles tièdes, venus de loin, firent fondre la glace et sauvèrent le cygne !

Je n'ai pas à peindre ici ce renouveau, — ou, si j'ose dire, ce « dégel ». On l'a appelé *le symbolisme :* le nom était mal choisi ; car ce ne fut pas le triomphe unique du « symbole »; mais l'éveil un peu confus de la liberté. La glace se brisait; les débris en étaient emportés au fil de l'eau, ou bien s'arrêtaient parmi les remous, au milieu du brouillard et de la chaude vapeur du printemps. Et le cygne enfin délivré pouvait ouvrir ses ailes et s'envoler.

II

Ce renouveau, cette renaissance, n'avait certes rien de religieux dans son principe, et plus d'un symboliste est resté l'irréductible adversaire de nos croyances. Mais il y avait cependant de singulières affinités entre le « symbolisme » (puisque c'est le mot consacré) et le catholicisme. L'un et l'autre avaient un même ennemi : à savoir cette dure philosophie du déterminisme réaliste, si triste, si opprimante, et encore si orgueilleuse. L'un et l'autre regardaient vers l'avenir ; l'un et l'autre étaient représentés par des êtres jeunes, hardis et confiants. De plus, — pour entrer dans le détail — cette religion de l'humanité, ce respect de la souffrance et de la pauvreté, cette piété pleine de tendresse pour le faible d'esprit et pour le criminel lui-même, bref tout ce que le roman russe, interprété et présenté par M. de Vogüé, apportait au symbolisme comme, d'ailleurs, au réalisme, d'esprit évangélique, tout cela, universellement compris, accepté, admiré, remettait en cours bien des sen-

timents chrétiens. Pareillement, s'il y avait dans le drame Ibsenien, qu'on commençait à connaître, un individualisme anarchique fort contraire à la société chrétienne, il y avait aussi l'affirmation de la liberté et de la dignité de l'âme. « Le monde entier ne vaut pas une âme », a écrit saint François de Sales; longtemps cette valeur suréminente de la personnalité humaine avait été niée par nos philosophes et nos romanciers les plus en vogue, qui ne voulaient discerner dans chaque personne qu'un phénomène sociologique, un produit éphémère de la race, du milieu et du moment ; et pourtant, si l'on ne croit pas à la « dignité » de l'âme, tout le christianisme s'écroule. Or, voici que (sous une forme, je l'avoue, très contestable) l'autonomie de l'être humain à l'égard du monde entier était proclamée par les écrivains les moins suspects de préjugés religieux. Enfin l'habitude que prenait l'art nouveau de ne considérer les choses matérielles que comme le signe d'une réalité invisible, n'était-ce pas l'attitude même du chrétien, averti que tout ce qui se passe dans le monde n'est qu'une ombre, qu'une figure, que mystère de foi?

Ainsi l'atmosphère que s'était créée la nouvelle littérature était celle-là même que produit l'esprit chrétien, et qui, à son tour, aide à le développer. Des échanges intéressants ne pouvaient donc tarder à se produire entre cette littérature et cet esprit. La littérature symboliste se pénétra de christianisme. Les catholiques se mêlèrent activement à la vie littéraire qui leur était désormais ouverte. Tout le monde y gagna en profondeur, hardiesse et vérité, même les réalistes qui ne purent se soustraire aux bienfaisants effets d'une telle renaissance.

III

Parmi les jeunes écrivains réalistes qui avaient collaboré aux fameuses *Soirées de Médan*, la critique — ou du moins celle qui n'était pas asservie aux opinions reçues —

avait remarqué l'originalité d'un romancier au nom étrange : J. K. Huysmans. Le nouveau venu ne ressemblait ni aux Goncourt, ni à Flaubert, ni à Maupassant, ni à Zola. Il avait un style à lui, très soigné, pittoresque, tout emprunté « aux entretiens les plus ordinaires de la vie », pour parler comme Pascal. Rien n'y laissait soupçonner la moindre prétention ou la moindre vanité d'auteur — quoique tout fût extrêmement travaillé : c'était la sincérité même dans l'art le plus raffiné. De ce talent Huysmans faisait un usage très singulier; ses romans étaient la peinture par le détail de ce qui arrive à de pauvres bourgeois qui ont mal réussi à organiser leur vie : par exemple, voici le portrait d'un brave homme qui est obligé de chasser une femme indigne et qui ne parvient pas à s'arranger une existence acceptable de célibataire : la nourriture du restaurant lui donne des gastralgies, il n'a pas de boutons à ses chemises; un beau jour, il reprend — mais par pure lâcheté — la femme qu'il avait chassée. Tout cela est minutieux et se suit comme dans la réalité. On croirait que l'auteur a épié pas à pas ses personnages et s'est contenté de prendre des notes. En fait, il y avait, sous cette apparence décousue, un grand souci de la composition. Huysmans passait des mois et des mois à bâtir le plan de chacun de ses romans; il en remaniait sans cesse la disposition ; l'*Oblat*, dont je parlerai tout à l'heure, lui a coûté plus d'un an de tâtonnements.

Huysmans n'était pas uniquement un romancier; je l'appellerais aussi un critique d'art, si cette formule ne suggérait l'idée d'une habitude professionnelle de raisonner sur les œuvres d'art. Huysmans ne raisonnait pas, il se contentait de traduire, dans le même style sincère et pittoresque dont il usait pour écrire ses romans, les impressions qu'il avait éprouvées devant un tableau, un édifice, une œuvre d'art quelconque. Ces impressions étaient elles-mêmes véhémentes, mais toujours justes, car son jugement avait une merveilleuse sûreté ! On sait avec quelle facilité Taine,

si admirable lorsqu'il explique les raisons de ses jugements, se trompe quand il juge : Huysmans partage avec Baudelaire le privilège de ne s'être pas trompé ; il avait une véritable divination ; ou, plus simplement, il avait le goût bon. Aussi son autorité était-elle grande parmi les artistes et les amateurs.

Sa carrière s'avançait; la réputation lui était venue ; et lui-même, lassé peut-être de l'étroit réalisme de ses premiers romans, et pressé par je ne sais quelle inquiétude d'artiste, cherchait, çà et là, à la fois du nouveau pour son art, et du curieux pour son esprit. Il s'ennuyait. Pascal encore a écrit : « Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. » Huysmans commençait à s'apercevoir de la véritable « condition de l'homme »! C'est dans cette humeur qu'il écrivit deux étranges livres : *A rebours* et *Là-bas*. Mais ces rêveries ou ces aventures, fantastiques et même horribles à bien des égards, ne changeaient pas la « condition » de celui qui les avait racontées. Force lui fut de chercher ailleurs — plus loin, plus haut — jusqu'au ciel. Barbey d'Aurevilly écrivait après avoir lu *A rebours* : « Un jour je défiai l'originalité de Baudelaire de recommencer les *Fleurs du mal*, et de faire un pas de plus dans le sens épuisé du blasphème. Aujourd'hui je serais bien capable de porter à l'auteur d'*A rebours* le même défi. Après les *Fleurs du mal*, dis-je à Baudelaire, il ne vous reste plus logiquement que la bouche d'un pistolet ou les pieds de la Croix... Mais l'auteur d'*A rebours* les choisira-t-il? »

On sait que l'auteur d'*A rebours* les choisit en effet. Converti en 1892, Huysmans vécut dès lors en chrétien fervent. Sa foi, loin de fléchir avec le temps, s'épura et grandit d'année en année. Il mourut, tranquille et consolé, au milieu des plus redoutables souffrances physiques ; ces souffrances, il les acceptait avec une tendresse et une douceur admirables ; peu de jours — ou peut-être peu d'instants avant la dernière agonie, il écrivait à un ami, très malade lui-même, qu'il était heureux de souffrir et de mou-

rir pour que cet ami pût guérir et vivre. Autant qu'on peut juger sur les apparences humaines, c'était une âme selon Dieu.

Or, tout cela est beau et réconfortant; mais, à vrai dire, il n'y a dans une telle conversion rien d'autre que ce qui se passe en tout temps quand une âme se convertit : Baudelaire lui aussi a fini sa vie en chrétien ; un jour qu'on lui demandait s'il était royaliste : « Je ne sais pas, je n'y ai pas réfléchi, répondit-il. — Et chrétien ? — Oui, je suis catholique, apostolique et romain, et j'y ai beaucoup réfléchi ! » Huysmans, en se convertissant, ajoutait, sans doute, une unité de choix au troupeau des brebis égarées que le Bon Pasteur va chercher et ramène sur ses épaules ; mais le Bon Pasteur a ramené et ramènera quantité d'autres brebis et cela n'est pas un signe des temps.

Donc, ce que je veux noter ici, ce n'est pas que Huysmans se soit converti — c'est la manière dont, après son retour à Dieu, il a continué à être romancier et critique d'art.

Il s'est avisé, en effet, de raconter sa conversion. Disons mieux : il a voulu écrire un roman d'après sa conversion. Il a su donner à son récit toute cette force pittoresque, tout cet air de vérité minutieuse, qui faisait croire que ses premiers livres étaient calqués sur la réalité. Mais, avec ce détachement de soi, avec ce souci de composer une œuvre et non d'écrire une confidence, qui est la marque propre du grand artiste, il a élargi et ennobli le « cas » Huysmans, il en a fait une chose générale, une histoire d'âme. Cette histoire d'âme s'appelle *En route*.

En route fit beaucoup de bien, non seulement par la contagion de l'exemple, mais encore par la leçon que le lecteur attentif ne pouvait s'empêcher d'en dégager (1). Car il appa-

(1) Je n'oublie pas Coppée, ni la *Bonne Souffrance*. Mais c'est l'histoire éternelle de l'homme qui souffre, qui prie et à qui Dieu répond; et cette histoire eût pu se placer en n'importe quel temps. Certes, elle n'y perd pas en valeur édifiante, ni même en valeur absolue; mais elle n'a pas, pour l'histoire de la littérature catholique, la même signification que les œuvres dont je parle ici.

raissait visiblement par ce livre, d'une part, que la mystique de l'âme pouvait très bien être peinte avec les couleurs et dans le goût de l'art moderne, sans que cette mystique exigeât aucune concession ni de l'artiste, ni du philosophe, — et, d'autre part, lorsque l'on comparaît *En route* avec *En ménage* ou *En rade*, on était forcé d'avouer que l'art réaliste gagnait infiniment en intérêt et en beauté dès qu'il s'ouvrait à la réalité invisible et à la pensée religieuse.

Mais Huysmans ne se borna pas à cet essai ; la preuve qu'il venait de fournir dans *En route*, il la redoublait avec l'*Oblat* et *Sainte Lydwine de Schiedam*. Et puis, ou plutôt en même temps, avec la *Cathédrale*, autre direction encore : il montrait ce que l'art et la religion gagnent à vivre ensemble. Fidèle à la pure tradition catholique, il sut associer aux pieuses émotions de son âme tout ce que ces mêmes émotions avaient jadis inspiré d'œuvres vraiment belles aux artistes d'autrefois. Il lui fallait, pour être conduit à l'épanouissement de sa vie de chrétien, le réconfort du véritable et vénérable art chrétien. Toujours avec le même goût de modernité aiguë, toujours avec la sincérité de son réalisme, il évoqua donc le moyen âge « énorme et délicat ». Et le monde entier le suivit dans ses pèlerinages à Chartres.

Telle est la grandeur et l'utilité religieuse de son œuvre. Le réalisme, élargi par la foi, continue à y vivre, tandis qu'il devait mourir partout ailleurs. Et la plume de l'auteur chrétien y garde la force, la jeunesse, la nouveauté, la modernité qu'on regardait jadis comme incompatibles avec nos croyances mêmes.

IV

Huysmans n'avait donc pas cessé d'être un réaliste par son style et sa méthode de composition; l'exemple et les leçons de ses jeunes amis symbolistes l'avaient affranchi des formules les plus étroites de son école, mais non pas de

son école. Au contraire, l'homme dont je dois parler maintenant, venu au déclin du réalisme, ne lui doit rien et n'a eu pour maître que le symbolisme; c'est dans ce mouvement de grande renaissance poétique qu'il a pris conscience de son talent : c'est là que s'est constituée sa personnalité d'écrivain. Son nom est même inséparable de cette période si étrangement confuse ; car, sans lui, elle n'aurait pas eu de sens ; à lui revient l'honneur d'avoir essayé de donner à ce renouveau une philosophie, c'est-à-dire un centre et un axe. C'est lui qui a interprété Mallarmé, Wagner, de façon à formuler la « symbolique » du « symbolisme ». Or, cet ingénieux et puissant cerveau est passé sans peine de sa philosophie d'esthéticien symboliste au catéchisme, aussi naturellement que Huysmans de l'art réaliste au même catéchisme ; comme Huysmans, il n'a perdu en chemin aucune de ses qualités, bien au contraire ! Sa force s'y est renforcée ; et, au lieu d'une œuvre éphémère, pleine d'opinions brillantes mais hasardées, voilà qu'il laisse après lui des livres immortels.

Il laisse après lui, ai-je dit. Il vivait quand j'ai commencé à écrire ces pages. Aujourd'hui même, ses amis priant et pleurant l'ont enseveli dans sa tombe. J'ai encore dans l'oreille le son de cette voix qui m'était infiniment chère et qui n'avait cessé de me faire comprendre quotidiennement depuis des années le vrai sens de la réalité humaine et de l'espérance religieuse. Je continue à entendre l'humble et tendre appel qu'il a jeté vers Jésus-Christ, son maître miséricordieux, lorsque son heure a été venue.

Teodor de Wyzewa (Théodore Wyzewski de son vrai nom) était né en 1862. Polonais de race, fils d'un médecin irréligieux, — un homme de fer, un original qui portait des vues systématiques dans les choses les plus ordinaires de la vie, mais qui était bon, divinement charitable, et qui resta pauvre toute sa vie à force de dignité et d'abnégation — Wyzewa eut le privilège d'être élevé par deux femmes de cœur noble et pieux, deux saintes, sa mère

et sa tante Vincentine. Lui, avec sa prodigieuse intelligence et cette sensibilité naturelle pour l'art et le beau, que, dès l'enfance, il avait manifestées à un degré inimaginable, suivit en divers lycées avec de grands succès le cours de ses études. Il est sorti des bancs formé uniquement par la culture française et latine, par la culture classique; il en a mieux profité qu'aucun de ses contemporains : ses maîtres se sont-ils doutés que l'élève capricieux et indépendant qu'ils avaient devant eux, serait le premier humaniste de ce temps?

Licencié en philosophie, il fut nommé professeur au collège de Châtellerault. Il ne resta que quelques mois dans cette ville sans ressource d'art, et dans ces fonctions qui ne lui convenaient d'aucune manière. Non pas qu'il manquât d'aptitude philosophique. Au contraire, et, — avec M. Bergson, — il est l'homme qui, de nos jours, a possédé la plus féconde imagination métaphysique; il était capable, lui aussi, d'inventer quelqu'une de ces doctrines nuancées qui éveillent à l'infini de charmantes et vives images dans notre raison. Mais il ne pouvait se résigner à remâcher pédagogiquement chaque jour le programme de la classe de philosophie. Il lui fallait la liberté de combiner, d'inventer, de créer. Il fallait à sa curiosité le vaste horizon du monde; son cerveau, le plus ample et le mieux ordonné de ce temps, avait soif de tout connaître. Et il vint à Paris.

Il commença par n'y trouver que la plus profonde misère, mais une misère royale qui exaltait son activité. Indifférent à tout labeur vénal, il ne se passionnait que pour la musique, la peinture et la poésie. Il commençait en même temps à apprendre les langues étrangères, ou plutôt à se familiariser avec les mœurs, les hommes, les livres de tous les pays d'Europe plus qu'avec les idiomes : car il n'a jamais ressemblé au polyglotte, ni à l'interprète d'hôtel. Il aimait les esprits hardis et novateurs; lui-même, en perpétuelle effervescence et toujours poussé vers l'inouï et l'imprévu, répandait autour de lui à pleines mains les

idées, et il marchait au milieu de ses jeunes camarades comme leur génie.

Cependant déjà il avait le respect du talent, le respect de la pensée, le respect de soi-même et du lecteur; il méprisait le pur paradoxe. Il mettait un tel sérieux tout au fond, dans ses opinions et jugements en apparence les plus hasardés, qu'il ne s'est pas souvent exposé à devoir en changer. Il ne pensait pas au hasard comme ces aventuriers de l'idée qui seront prêts à affirmer demain ce qu'ils ont nié la veille. On peut relire aujourd'hui ce qu'il a écrit à la *Vogue*, à la *Revue wagnérienne*, à la *Revue indépendante*: ses idées d'alors l'ont suivi dans toute sa carrière; il se corrigeait, certes, et s'enrichissait, mais ne se contredisait pas.

C'est alors qu'il inventa et adapta au symbolisme sa grande théorie idéaliste. Cette théorie enseignait que « seul vit le *moi* » ; le monde extérieur serait donc la production du *moi*, comme l'art, mais la production la plus basse et la moins « réelle », tandis que l'art en serait la production la plus haute et la plus vraie.

Paul Bourget m'a raconté que Wyzewa, dans son ivresse idéaliste, prétendait ne pouvoir pas mourir, puisqu'il était la seule existence! Voilà une opinion particulière qu'il a corrigée! Car il s'est aperçu plus tard — quant il eut aimé et souffert, et qu'il voulut prier, — que son *moi* n'était pas seul à vivre et ne constituait pas le monde. Mais la générale disposition d'esprit dont témoigne cet idéalisme, mais la tendance à considérer la vie intellectuelle, morale et artistique comme aussi réelle que la réalité et comme éminemment digne de notre intérêt, loin de s'en dédire, il l'a plutôt développée; c'est elle qui l'a préservé du « réalisme » à prétentions scientifiques, et cela a facilité sa conversion.

Car il s'est converti lui aussi. Certaines circonstances de sa vie, secondées par ses réflexions, l'ont amené à la foi. Ce n'est, certes, aucunement parce qu'il était idéaliste qu'il a fini par croire à l'Évangile et au catéchisme; mais parce

qu'il avait été idéaliste, à l'heure de la crise décisive il n'a plus trouvé devant lui, dressées comme un mur, les froides constructions du positivisme français ou de la métaphysique allemande. Et la transformation de ses idées s'est facilement opérée sans heurt ni contradiction dans la même atmosphère d'espérance et de poésie où il avait toujours vécu.

Il a raconté lui-même, dans la série de ses livres « personnels », cette transformation de ses idées, qui s'est continuée jusqu'à sa mort. Il a écrit, en effet, plusieurs ouvrages, contes, récits, biographies, qui, sous une forme plus ou moins voilée, le racontent et le peignent lui-même.

La première de ces « confessions » déguisées s'appelle *Valbert*. Valbert est le nom du héros, un jeune homme qui raconte ses impressions et les aventures de sa sensibilité. Valbert ressemble à Wyzewa comme un frère, mais il n'est pas « vêtu de noir » ; il a l'expressive mobilité, le charme immatériel d'une image vue en rêve par un poète ; sa confession est parfois aiguë, jamais cynique ou méprisante ; et l'on y reconnaît un jeune idéaliste polonais qui s'émerveille, au hasard de ses caprices, de découvrir des cœurs simples, des âmes délicieuses sous la vulgaire apparence de ce qu'on appelle communément la réalité. De foi religieuse, nulle trace ! L'auteur était encore très loin du catéchisme.

Mais il n'était plus très loin de l'Évangile. Il commençait alors la série des *Contes chrétiens* — un genre que Jules Lemaître devait copieusement pratiquer — dont le premier est de 1892, bien avant sa conversion. Ce ne sont pas des confidences directes ; des transpositions plutôt. Dans un style musical et nuancé, l'auteur raconte de poétiques histoires qui ont pour origine ou prétexte quelque verset de l'Évangile. Il y a exposé ses plus intimes préoccupations intellectuelles.

Le premier qui est, à mon sens, non le plus beau, mais le plus important, expliquera tout ce que je viens de dire sur cet idéalisme, sur l'instinct de liberté et de beauté

auquel répondait une telle doctrine, et sur son insuffisance finale. En voici quelques fragments :

Le Christ est parti au désert « pour y être tenté par le démon » ; en chemin, après d'autres curieuses « rencontres », il a trouvé un individu hâve, maigre, sale, déguenillé, qui est couché sur un lit de pierre, les jambes repliées. « Sa face était couverte de poils comme celle d'une bête ; on n'y distinguait qu'un grand nez mélancolique et deux énormes yeux verts, où brillait, en permanence, un sourire mystérieux. » Ce sauvage c'est « l'idéaliste ». Il se sent si parfaitement heureux qu'il appelle le divin passant pour lui raconter son histoire et lui offrir la moitié de son bonheur.

Je suis, dit-il, Valérius Slavus, chevalier romain; et, dans ce désert où tu es venu pour prier et jeûner, je suis venu, moi, — depuis combien d'années? je ne saurais le dire, — pour jouir de la vie et pour régner sur le monde. Mais toi, mon ami, quel est ton nom?... Assieds-toi près de moi et donne-moi ta main.

Le Christ s'assied, l'homme parle : il a été riche et puissant, il a pu tout ce qu'il a voulu, et il en a bientôt été ennuyé; après mille remèdes il a recouru à la science, et elle l'a déçu comme le reste :

Je détestais la science et tout ce qu'on apprend dans les livres... On me parlait d'un certain besoin de connaître, qui serait inné chez l'homme; mais c'était le même besoin qui poussait les vieilles femmes à écouter aux portes de leurs voisins, et je ne voyais aucun motif pour lui tant sacrifier. Et puis, j'étais indigné du mensonge de toute science. Je me demandais où les savants avaient pris ce principe : que toutes choses ont des lois et se passent toujours de la même façon. Je sentais au contraire que rien, dans le monde, ne se passait deux fois de la même façon; l'illusion du vulgaire sur ce point venait précisément de ce que la science, avec ses formules, avait vicié notre vision naturelle des choses. Je comparais le monde à un grand fleuve qui coulait sans qu'on sût d'où, nous emportant au hasard, et dont il n'était donné à personne de remonter le cours. Je ne parvenais pas non plus à comprendre pourquoi l'on s'était obstiné à me mettre dans la tête les faits de l'histoire et la description des lieux, tandis qu'il aurait suffi d'attacher à ma ceinture deux petits rouleaux de papyrus où tout cela eût été marqué.

Dans cet embarras, Slavus ouvre par hasard la *République* de Platon.

Je lisais sans trop me soucier du sens des phrases, lorsque tout à coup je tombai sur un passage qui me fit tressaillir. Platon affirmait que ce que nous appelons notre âme individuelle n'est pas toute notre âme; qu'il y a, derrière ce que nous croyons notre personne, une âme plus vaste, la Raison même, l'Idée, seule existante; en un mot que Dieu tout entier est au fond de notre âme. Je regardai le livre à un autre endroit, j'y vis que ce que nous prenions pour des objets réels n'était que des reflets, des ombres sur le mur d'une prison; et que les vraies réalités étaient en nous, œuvres du divin pouvoir qu'était notre pensée : mais nous étions enchaînés par les chaînes de nos passions et de l'habitude acquise, de telle sorte qu'au lieu de contempler librement les réalités à leur source, nous croyions réelles ces ombres falotes qui s'agitaient devant nous.

Je n'en lus pas davantage, ni ce jour-là, ni les jours suivants : les livres avaient désormais fini d'exister pour moi. J'avais enfin aperçu la vraie lumière. Je comprenais comment le monde que j'avais cru réel n'était que l'œuvre de ma volonté. L'esprit ne sort jamais de lui-même : ce qu'il croit sentir au dehors de lui, c'est en lui qu'il le sent, c'est lui-même qui le produit. Et je me rappelais combien mes rêves, toujours, m'avaient apporté de jouissances, ou plutôt m'en auraient apporté, si je ne m'étais persuadé que c'étaient de vains rêves, et qu'il y avait ailleurs des réalités.

Oui, la seule mesure de la réalité des choses est l'intensité avec laquelle je les sens. Et si j'avais senti, jusque-là, le monde soi-disant réel, avec plus d'intensité que le monde de mes rêves, j'y étais uniquement amené par une habitude grossière. Mon esprit est le créateur de tout ce qui existe, et je l'avais dégradé jusqu'à le croire l'esclave des images qu'il créait.

Et depuis ce jour-là, mon ami, je fus roi de la terre et du ciel. Je me retirai dans ce lieu où l'ancien monde ne me trouble plus la vue. Je reste étendu ici le jour comme la nuit, mangeant des racines quand la faim me surprend. Mais c'est mon corps seul, c'est le reflet de mon corps qui est étendu ici. Je vis, moi, en toute région où je désire vivre... J'ai renoncé à prendre pour seule réelle une infime partie de la réalité totale. J'ai brisé les chaînes qui retenaient mon âme dans la caverne des ombres... Je n'ai plus à craindre la mort.

Le temps n'existe plus pour moi; j'ai vu cette convention humaine disparaître avec les autres. Seul j'existe et j'existe maintenant, et à jamais...

Ainsi parle, ivre ou plutôt insensé, l'idéaliste Valerius Slavus, en qui le lecteur aura facilement reconnu l'idéaliste qu'avait été Téodor de Wyzewa. Mais déjà Wyzewa n'était plus cela; car il représente à la fin le chevalier comme un égoïste et presque comme un criminel : Slavus exhorte Jésus à rester avec lui et à oublier les hommes qui appellent en gémissant : « Ferme ton oreille à cette plainte de créatures qui n'existent pas! » dit-il. Et Jésus le repousse : « Arrière, Satan; il est écrit que tu ne dois pas tenter le Seigneur ton Dieu! » Et le Divin Maître ajoute :

Malheur à ceux qui, lorsqu'ils entendront se plaindre une créature, se demanderont si elle existe, avant de la secourir! Malheur à ceux qui, pour ne pas entendre la plainte des créatures, se réfugieront dans le rêve où ils se croiront dieux!

A ne rien dissimuler, cette riposte à l'idéalisme absolu, pour affirmative et péremptoire qu'elle paraisse, n'est pas encore bien solide; c'est que Wyzewa, quoiqu'il eût dissipé les fumées du : *seul vit le moi*, n'était pas encore converti.

Le livre qui vint ensuite : *Ma tante Vincentine* — c'était dix ou douze ans après et Wyzewa était désormais entièrement chrétien — donne au contraire une forte impression de réalité : des êtres y vivent, non comme en rêve, mais avec la solidité du réel. C'est que l'auteur est converti. Ce livre est une autobiographie dans une biographie! L'auteur y raconte la vie de sa tante Vincentine et une bonne part de la sienne. Le portrait de tante Vincentine est admirable. Nous en garderons cette réchauffante impression que la race des saints n'a pas péri tout entière, et que notre époque, si dure, a gardé encore, malgré son souci du « confortable », du « raisonnable » et du « positif », la même folie d'amour et de dévouement que les héros de la *Légende dorée*. Par contraste, Wyzewa exagère, dans un sens défavorable, la confession que son récit l'amène à faire de son enfance et sa jeunesse. Mais, malgré lui, nous

partagerons sur lui, l'opinion de sa tante qui approuvait, avec amour, tout ce qu'il faisait.

Enfin, voici que, quelques semaines avant de mourir, il achevait de se raconter dans le *Cahier Rouge*, un livre qui est l'exact pendant de *Valbert;* le *Cahier Rouge* est le journal d'un honnête homme, Étienne Brichet, qui a perdu une femme passionnément aimée, et qui vit avec le souvenir, ou, pour mieux dire, avec la présence réelle de cette femme ; car Étienne Brichet est devenu croyant, comme était sa femme; et ainsi il la voit nuit et jour, vivante, au-dessus de lui, et le regrettant, et l'attendant, et priant pour lui.

L'union des vivants et des morts dans la foi catholique, tel est donc le « thème » (Étienne Brichet qui est musicien me pardonnera ce mot) du *Cahier Rouge*; mais en outre de ce thème, il y a mille autres choses dans ces pages mélancoliques et pénétrantes comme une harmonieuse psalmodie : Étienne Brichet y raconte les mouvements divers de son esprit et de son âme devant la lumière de la foi. Étienne Brichet qui est, au même titre que jadis Valbert, le « double » de l'auteur, a une intelligence trop aiguë et trop avertie, une probité philosophique trop grande pour ne pas apercevoir les « obscurités » de la religion, ou n'en pas tenir compte. Il s'y heurte douloureusement. Il en triomphe à la fin. Qu'on permette ici à un témoin de ces luttes d'affirmer combien elles ont été sérieuses. Téodor de Wyzewa écrivait d'un style merveilleusement clair, lumineux, apaisé ; et ce style peut faire illusion, peut laisser croire que l'homme qui parlait ainsi, se contentait d'une vue simple et facile sur les choses. Il en était bien autrement. Wyzewa avait un génie vigoureux, sans peur, né pour la philosophie et muni de la plus ample et la plus sûre connaissance des hommes et des choses ; et, lorsqu'il était en face du problème essentiel, il ne se contentait pas d'à peu près. Il ne dira que ce qu'il veut que nous entendions, mais on peut se fier à ce qu'il dit

comme à la conclusion d'une étude longue, attentive, poursuivie pendant des années, douloureuse à certains jours, heureuse à la fin. On peut se fier en particulier à ce que Wyzewa a écrit sur l'Évangile.

Outre ces livres « personnels » dont le renom et l'influence grandiront de jour en jour, — Wyzewa disait qu'il écrivait des livres « posthumes », — mon ami a contribué beaucoup par ses traductions et adaptations à l'essor du catholicisme. Il ne choisissait pas uniquement selon l'actualité les ouvrages qu'il voulait « naturaliser » chez nous; mais il les prenait tous dans le même courant et du même esprit; de telle sorte qu'ils forment, si j'ose dire, une œuvre d'ensemble. Il a commencé, à ce que je crois, par la *Légende dorée*, dont il a longtemps travaillé la traduction avec amour : la préface nous y montre ses intentions et sa « philosophie » :

La religion qu'on y (1) trouve exprimée est toute d'indulgence et de consolation. C'est la religion telle que la concevait saint François d'Assise, telle qu'allait la traduire, deux siècles après, le bienheureux Fra Angelico, dans ces miniatures et ces fresques dont, seul, un chrétien peut apprécier la surnaturelle vérité chrétienne. Qu'on voie avec quelle ardente sympathie Jacques de Voragine nous raconte les actes charitables des saints; comme il s'échauffe lorsqu'il nous parle de saint Basile, de saint Jean l'Aumônier ou de saint Martin! Peu s'en faut qu'il ne les préfère aux martyrs eux-mêmes, tant il découvre en eux des disciples fidèles de son divin maître. Et ses martyrs, combien ils sont joyeux et doux, combien ils ont de tendre pitié pour leurs persécuteurs! Le préfet que torturait saint Longin est, tout à coup, devenu aveugle et supplie le saint de lui rendre la vue : « Sache, mon pauvre ami, lui répond le saint, que tu ne pourras être guéri qu'après m'avoir tué! Mais, aussitôt que je serai mort, je prierai pour toi; et Dieu m'accordera bien la guérison de ton corps et de ton âme! » Et saint Christophe, de son côté, dit au roi de Samos : « Quand tu m'auras fait trancher la tête, applique un peu de mon sang sur tes yeux et tu recouvreras la vue! » Voilà vraiment de beaux saints; et il n'y a point de pécheur qui n'ait de quoi

(1) Dans la *Légende dorée*.

reprendre courage, en songeant que, là-haut, de tels amis s'emploient à plaider pour lui!

Peut-être même est-ce cet esprit d'indulgence et de compassion infinies, qui, plus encore que le dragon de saint Georges, a valu à la *Légende dorée* la mauvaise humeur de certains écrivains religieux du XVIIe siècle. Sous l'influence du protestantisme et du jansénisme, nombre d'excellents catholiques, alors, estimaient imprudent de trop prêcher au peuple la bonté de Dieu. Les peintres ayant à peindre Jésus sur la croix le représentaient avec les bras levés au ciel, et non plus avec les bras étendus pour bénir la terre. Les philosophes insistaient sur la différence essentielle de la bonté divine et de l'humaine.

Et tous, d'une façon générale, ils s'efforçaient plutôt d'effrayer les hommes que de les rassurer. Peut-être, dans ces conditions, la *Légende dorée* leur aura-t-elle paru trop consolante, je veux dire faite pour nous donner une notion trop inexacte de l'éternelle justice? Mais aujourd'hui, de même que nos imaginations ont soif de légendes, nos cœurs ont soif de pitié et de consolation.

Nous avons besoin que Jésus vienne à nous avec les bras grands ouverts, que, dans nos peines, il nous dise comme à l'apôtre dans la prison d'Antioche : « Mon ami, as-tu cru vraiment que je t'oubliais? » Nous avons besoin que, comme au brigand qui récitait tous les jours son *Ave Maria*, il daigne nous promettre le pardon de toutes nos fautes, en échange du peu de foi que nous pouvons lui offrir.

« Si tu dois tenir compte de nos iniquité, Seigneur, qui osera affronter ton jugement? » C'est à ce cri de nos misérables âmes que répond surtout la *Légende dorée* par la voix de ses confesseurs et par l'exemple de ses pécheresses, nous apportant le témoignage de treize siècles de christianisme, dont elle est, sinon une histoire toujours bien exacte, à coup sûr le testament le plus authentique. Elle nous apprend que la justice de Dieu n'est toute faite que de sa bonté. « Ne craignez pas trop, nous dit-elle, que le Seigneur vous tienne compte de vos iniquités! Lui-même, suivant l'expression de saint Bernard, est prêt à vous faire bénéficier du surplus de ses mérites : et puis, il y a, auprès de lui, la Vierge et tous les saints, qui ne cessent point de le solliciter en votre faveur. Mais il ne vous pardonnera qu'à la condition que vous l'aimiez, dans la personne du pauvre et du malade, de la veuve et de l'orphelin, de tous ceux que la souffrance élève jusqu'à lui ; à la condition que vous restiez humble d'esprit et de cœur, vous gardant avec soin des fruits amers de l'arbre de la science, dont le diable vous affirme qu'ils pourront vous rendre pareil à des dieux ; et à la condition, enfin, que vous honoriez le Seigneur dans la nature, son œuvre, au lieu de mépriser

et de détruire celle-ci comme vous vous acharnez à le faire. Habituez-vous plutôt à écouter les leçons des forêts que celles des livres! Obtenez des moineaux qu'ils consentent à venir manger dans vos mains! Et quand vous verrez un ours ou un loup pris au piège, hâtez-vous de courir à lui pour le délivrer! Renoncez à vous-même pour vivre tout entier dans le reste du monde : moyennant quoi le Seigneur non seulement vous préparera une petite place dans son paradis, mais, dès cette vie, imprimera sur vos lèvres le tranquille et heureux sourire que vous voyez rayonner sur les lèvres des saints. » Telle est la leçon que nous enseigne à toutes ses pages la *Légende dorée*, avec son mauvais style et ses erreurs de dates; et peut-être, cette leçon, les contemporains même de Jacques de Voragine n'avaient-ils pas autant que nous besoin de l'entendre!

C'est dans cet esprit qu'il a traduit et popularisé en français les *Fioretti*, la *Vie de saint François d'Assise*, par Jœrgensen, les *Pèlerinages franciscains* et *le Livre de la route*, du même auteur, et les romans de Mgr Benson, dont, notamment, l'étonnante *Vocation de Franck Guisley*.

J'ajoute que l'action de Teodor de Wyzewa ne se bornait pas à l'influence de ses livres. Accueillant avec sympathie tous ceux qui faisaient appel à lui, ne s'effrayant d'aucune audace d'idée, ne se rebutant d'aucune ingratitude, il a été l'inspirateur et le guide d'une infinité d'écrivains. Que de gens lui doivent le plus clair de leur talent et de leur réputation! Il avait été l'âme de la *Revue Wagnérienne* et de la *Revue Indépendante*. Secrétaire de la *Revue bleue*, il l'avait, en réalité, dirigée pendant assez longtemps. Il avait collaboré activement au *Figaro*, à l'*Echo de Paris*, à l'*Illustration,* il n'avait pas quitté le *Temps*. Il donnait tous les mois, depuis vingt-sept ans, à la *Revue des Deux Mondes*, un article sur les Revues étrangères. Ses avis et ses jugements faisaient autorité partout. Il ne s'est peut-être pas trompé une fois en trente ans de critique sur la valeur d'un homme ou d'une œuvre; il a découvert des poètes, des romanciers, des historiens, des peintres, des musiciens. Lui non plus, la foi ne lui a pas mis des œillères, n'a pas rompu son courage, et n'a pas affaibli son génie.

V

On me permettra d'ajouter ici, non pas pour faire nombre (je n'ai pas un tel souci dans un sujet si riche), mais pour ne point omettre une influence capitale, le nom d'un homme qui n'est pas expressément catholique : Maurice Barrès.

Pendant que Teodor de Wyzewa s'employait à doter le symbolisme d'une doctrine métaphysique, M. Maurice Barrès travaillait de son côté à lui donner une doctrine des mœurs, une éthique. Bien ils faisaient l'un et l'autre, car le symbolisme avec sa confusion originelle ne pouvait vivre et se développer qu'ordonné autour d'une métaphysique et d'une éthique : et, s'il se perdit, ce fut faute d'y avoir réussi. Naturellement la doctrine des mœurs formulée par M. Maurice Barrès était toute voisine du « seul vit le *moi* » de Wyzewa ; elle se résumait dans le culte du *moi*.

On sait quel accueil reçurent les merveilleux et divers petits livres qui enseignaient ce culte du *moi*. D'abord ils étonnèrent; je me souviens d'un professeur qui, jadis, ayant cité un fragment du *Jardin de Bérénice* dans un discours de distribution des prix sur la Provence, fut invité par ses chefs à ne pas en nommer l'auteur. Si l'*Homme libre*, *Sous l'œil des Barbares*, le *Jardin de Bérénice*, sont vite entrés dans le cœur des jeunes gens, s'ils ont contribué à former toute sensibilité moderne, ce ne fut pas sans résistance.

C'est qu'à vrai dire ce culte du *moi*, tel que son inventeur le présentait d'abord, avait un aspect un peu inquiétant. Il était pris dans un sens exclusivement esthétique, et par l'orgueil individualiste semblait conduire à l'anarchie. Il avait besoin d'une interprétation qui en corrigeât la nocivité, ni plus ni moins que l'idéalisme transcendantal de Wyzewa. Cette interprétation, Maurice Barrès la donna lui-même. Avec sa merveilleuse intelligence, il développa sa doctrine dans le seul sens où elle pouvait s'élargir en se consolidant. Il la rapprocha de la vie nationale et de la

communauté humaine. Sans abandonner ses principes, sans se contredire soi-même, et par le seul mouvement naturel d'une pensée qui se nourrit de réalité, il transforma, comme on le sait, l'égoïsme du *moi* en une morale de la tradition et du dévouement. Et la gloire lui est venue, avec la confiance des jeunes gens, et la juste admiration de ses pairs. Aujourd'hui on le voit, attentif de tout son cœur aux autres, devenir purement et uniquement le serviteur de la France souffrante et militante.

Il ne s'est pas déclaré catholique, mais il est l'ami des catholiques ; il a défendu de toutes ses forces, comme la plus authentique des manifestations de la vie nationale, les églises de France dont il a raconté « la grande pitié » ; la *Colline inspirée*, qui est un si beau livre, lui a donné l'occasion de saisir sur le vif et de peindre, avec autant de pénétration que de respect, des âmes religieuses, affolées hors de l'Église, consolées dans l'Église. Et toute son œuvre depuis des années, implique le respect de la haute vie religieuse et morale. Aussi est-ce près de lui que de jeunes catholiques vont souvent chercher, non pas, à coup sûr, l'aliment de leur foi, mais la direction intellectuelle qui leur permettra de discipliner leurs habitudes d'esprit et de les mettre ainsi en accord avec l'ordre et la règle antique de notre religion. Je le nomme donc ici à côté des vrais catholiques, non par pure affection personnelle, mais par justice et par reconnaissance.

VI

Le symbolisme n'a pas christianisé uniquement ceux qui l'ont suivi, il a sauvé aussi par réaction ceux qu'il avait effrayés et qui l'ont combattu. De ceux-là plus d'un a été conduit, par le choc des idées nouvelles et pour y mieux résister, jusqu'au catholicisme intégral ; je dois citer deux noms célèbres : Paul Bourget et Brunetière ; l'un se pla-

çant dans le plan de la morale et l'autre dans le plan de la science et de la philosophie.

Paul Bourget a montré dès ses premiers livres combien il prenait la vie au sérieux. Il écrivait à ses débuts des vers subtils et délicats, un peu artificiels, qui révélaient en lui un moraliste, plus qu'un musicien ou qu'un peintre. Puis il a essayé d'esquisser un portrait moral de sa génération à travers les livres dont elle avait été le plus profondément touchée : ce sont les *Essais de psychologie contemporaine*. Cet ouvrage mémorable faisait présumer que l'auteur deviendrait sans peine l'un des premiers critiques littéraires de son siècle, tant il y avait témoigné d'intelligence et de pénétration, tant il avait bien su manier les idées et les rendre émouvantes, tant il était sincère et « religieux » dans ses conclusions.

Mais le roman attirait le jeune écrivain qui ne devait plus revenir que de loin en loin — avec la même maîtrise chaque fois — vers la critique littéraire. Les dons admirables de son âme, il les employa à faire vivre des personnages de fiction dont la destinée romanesque aussi bien que les sentiments lui offraient matière à réfléchir et à penser.

Or, tout religieux qu'il fut déjà par l'âme, comme je l'ai dit, il ne s'était peut-être pas encore arrêté à une foi positive; en tout cas ses premiers romans n'en portent pas la trace; ils étaient conçus, ce me semble, suivant l'esthétique du temps qui mettait l'art tout à fait en dehors des préoccupations morales.

« Nous tombons d'accord, écrivait-il dans la dédicace de *Cruelle énigme*, que les lois imposées au romancier par les diverses esthétiques se ramènent en définitive à une seule : donner une impression personnelle de la vie. »

Et le même roman se termine par la page suivante : le jeune homme, dont le cœur est analysé par P. Bourget, est retombé dans un amour qui va l'avilir :

Les doigts de la mère et ceux de la grand'mère échangèrent une pression par laquelle les deux femmes se dirent l'une à l'autre la souffrance dont ni l'une ni l'autre ne devaient jamais guérir. Elles n'avaient pas élevé leur enfant pour qu'il devînt *comme les autres*. Elles entrevoyaient la métamorphose inévitable qui allait s'accomplir dans leur Hubert à présent... Hélas! C'est une profonde vérité que l'homme est tel que son amour; mais cet amour, pourquoi et d'où nous vient-il? Question sans réponse, et, comme la trahison de la femme, comme la faiblesse de l'homme, comme le duel de la chair et de l'esprit, comme la vie même, dans ce ténébreux univers de chute, — cruelle, cruelle énigme!

Qu'il posât en ces termes cette « cruelle » question, n'était-ce pas une preuve qu'il n'avait pas l'esprit fait comme les positivistes et réalistes de son temps. Mais qu'il n'y donnât aucune réponse, c'était la certitude que lui-même ne se croyait pas en état de résoudre l'énigme. Cependant il était en quête et sur la voie. Peut-être était-il plus hésitant dans son livre que dans son cœur.

Quoi qu'il en soit, lorsque parut *Un homme libre*, de Maurice Barrès, il n'hésita plus. Tant de talent et de hardiesse, tant d'idées neuves qu'il interprétait comme une initiation à l'anarchie, le décidèrent à prendre position contre un si grand péril. Et puisqu'il fallait conclure, il conclut; il déclara que quiconque pense et écrit encourt une responsabilité d'ordre moral, que les idées, ayant forcément une répercussion sur la vie même et la conduite de la vie, doivent être ramenées et soumises à une règle supérieure, et enfin que cette règle elle-même a son principe dans la tradition catholique. Voici en effet la dernière page du *Disciple*, le livre qu'il a écrit alors pour exprimer à la fois son inquiétude et son espérance. Il s'agit, on s'en souvient, d'un vieux philosophe, Adrien Sixte, et de son disciple, Robert Greslou : Robert Greslou, poussant à bout les vues systématiques de son maître, s'en est comme autorisé pour commettre un véritable crime; il a séduit une jeune fille dont le frère était son élève; il l'a laissée se tuer, seule, après lui avoir promis de mourir avec elle; et il vient à

son tour d'être tué par le frère de sa victime. Adrien Sixte, que la mère de Greslou a appelé en témoignage, a essayé inutilement de rejeter, devant sa conscience, la responsabilité de cette catastrophe; il ne le peut, il a besoin lui-même de secours. Ecoutons maintenant le romancier :

« Durant la nuit qui suivit cette scène tragique (1), certes, les admirateurs de la *Psychologie de Dieu*, de la *Théorie des Passions*, de l'*Anatomie de la volonté* (2), eussent été bien étonnés s'ils avaient pu voir ce qui se passait dans la chambre n° 3 de l'hôtel du Commerce, et lire dans la pensée de leur implacable et puissant Maître. Au pied du lit où reposait un mort, le front bandé, se tenait agenouillée la mère de Robert Greslou. Le grand négateur, assis sur une chaise, regardait cette femme prier, tour à tour, et ce mort qui avait été son disciple, dormir du sommeil dont dormait aussi Charlotte de Jussat; et, pour la première fois, sentant sa pensée impuissante à le soutenir, cet analyste, presque inhumain à force de logique, s'humiliait, s'inclinait, s'abîmait devant le mystère impénétrable de la destinée. Les mots de la seule oraison qu'il se rappelât de sa lointaine enfance : « Notre Père qui êtes aux cieux... » lui revenaient au cœur... Certes, il ne les prononçait pas. Peut-être ne les prononcerait-il jamais. Mais s'il existe, ce Père céleste, vers lequel grands et petits se tournent aux heures affreuses comme vers le seul secours, n'est-ce pas la plus touchante des prières que ce besoin de prier? Et, si ce Père céleste n'existait pas, aurions-nous cette faim et cette soif de lui dans ces heures-là? — « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé!... » A cette minute même et grâce à cette lucidité de pensée qui accompagne les savants dans toutes les crises, Adrien Sixte se rappela cette phrase admirable de Pascal dans son *Mystère de Jésus,* — et quand la mère se releva, elle put le voir qui pleurait.

Désormais M. Bourget écrira, et il écrit encore, dans cet esprit de moralité religieuse, des romans sans cesse plus « forts » d'idées, et plus nourris de doctrine catholique.

Car, si l'esthétique du roman semble imposer à tout romancier une philosophie simplifiée comme ce *Notre*

(1) Le meurtre ou, plutôt, le châtiment de Greslou.
(2) Les livres d'Adrien Sixte dont s'est imprégné Greslou. Cet Adrien Sixte ressemble à la fois à Taine et à Théodule Ribot.

Père évoqué par Adrien Sixte, M. Bourget possède un génie d'analyse qui l'a empêché de s'arrêter en route, et de s'en tenir à cette vague généralité. Sans cesse il est obligé par sa nature intellectuelle d'enrichir par de nouvelles idées, plus nombreuses et plus précises, ses premières idées; sans cesse il élargit ses conclusions, les rattachant les unes aux autres, comme des branches, des bourgeons, des feuilles qui s'épanouissent autour du tronc. Aussi, sans craindre d'alourdir son œuvre, y a-t-il mis des pensées de plus en plus complexes, qui embrassent un champ de plus en plus vaste. De l'inspiration évangélique il est allé à la discipline du catéchisme, et du catéchisme à cette grande philosophie politique et sociale de la tradition qui s'est épanouie au début du XIXe siècle chez Joseph de Maistre et Bonald. Ainsi il ne s'est pas contenté de faire valoir la vérité de la religion. L'auteur de l'*Émigré*, de l'*Étape* et du *Démon de Midi* a projeté l'ardente lumière de sa doctrine sur de séduisants paradoxes, en train de devenir des dogmes et des dangers, et toujours il a porté dans sa tâche le sens aigu de la réalité et de l'action. Il a suivi, il suit son temps; il ne vit pas dans le rêve, il n'obéit pas à des goûts et à des fantaisies arbitraires; attentif au mal et au bien que chaque jour enfante, il ne se trompe pas, ce clairvoyant médecin, sur ce qui est symptôme grave et symptôme insignifiant; il établit de bons diagnostics.

Et puis il enseigne son remède.

Il l'enseigne comme peut le faire un romancier de la même lignée que Balzac et Barbey d'Aurevilly : il montre la parfaite liaison des causes et des conséquences dans le caractère de ses personnages; il engage ceux-ci dans des drames extraordinaires qui prennent fortement le cœur; il ne « démontre » pas, il donne une leçon de clinique. Et en cela il porte une telle probité d'art, une telle sincérité d'observation, qu'il se laisse aller à aimer des personnages dont il aurait pourtant voulu montrer l'iniquité; mais il ne

recule pas devant ces petites restrictions ou contradictions; sa thèse est toujours assez fortement établie pour supporter sans fléchir ces sacrifices de la raison du penseur à la sensibilité du romancier.

Et à ce propos je voudrais faire une dernière observation. Certes le talent dramatique de M. Bourget est tout à fait puissant. Quand le lecteur, dans un roman comme *L'Etape*, le *Démon de Midi*, *Le Sens de la Mort*, est arrivé au nœud de l'action, il est pris avec une force qu'aucun autre écrivain de notre littérature n'a su mettre en jeu, pas même nos plus renommés constructeurs de mélodrames ou de feuilletons. Mais, pour en arriver là, il nous faut accepter de longues préparations, des analyses infinies, des dialogues tout pareils à ceux qui ouvrent nos tragédies classiques, sauf qu'ils traitent ici le plus souvent des questions abstraites, et qu'il leur manque la beauté des vers. Et puis, sans cesse, l'intérêt dramatique est traversé par la leçon de philosophie morale; le pathétique, y dépendant des conflits de doctrines ou d'idées autant que des conflits de personnes, exige de nous une attention soutenue. De telle sorte que ces ouvrages ne devraient plaire qu'à une élite de lecteurs réfléchis, ou aux partisans passionnés des doctrines soutenues par l'auteur. Or, tout au contraire, leur succès est universel, immense, et les adversaires mêmes des idées de M. Bourget sont les plus fidèles lecteurs de ses livres. Ne serait-ce pas que le Français, soi-disant ami du plaisir, sait mettre son plaisir dans les plus sérieuses discussions et ne s'intéresse à rien tant qu'aux entretiens d'un esprit profond qui agite les grands problèmes de la vie morale? Le succès que la France a fait et fait chaque jour aux romans de M. Bourget, eussent-ils, ces romans, deux volumes et 700 pages, comme le *Démon de Midi*, démontre combien est « frivole » le reproche de « frivolité » adressé jadis par l'Europe à la France. Catholique ou non catholique, la France est la nation la plus capable de s'intéresser sincèrement, et comme par un instinct naturel, au

sérieux de la vie. Seulement elle a trop de dignité pour le montrer et s'en vanter; elle laisse ce travers-là aux parvenus ou aux hypocrites.

VII

Ferdinand Brunetière a poursuivi une entreprise analogue à celle de Paul Bourget, mais son point de vue était tout différent. Car, s'il avait reconnu comme l'auteur du *Disciple* que les doctrines de réalisme et de « science », telles du moins que les prônait la généralité des penseurs et des politiciens d'alors, étaient désormais tout à fait insuffisantes et inacceptables; s'il croyait que les doctrines plus libérales mais trop confuses du mouvement symboliste n'étaient pas sans offrir leur part de graves dangers, ce ne fut pas dans le renouvellement de la littérature qu'il chercha le remède à tant de maux. Il était né professeur, ou plutôt éducateur, et il conçut son rôle comme celui d'un éducateur : il voulut refaire l'éducation nationale. Mettre partout, dans les esprits, dans les cœurs, dans la vie individuelle, dans les rapports des citoyens entre eux, de l'ordre, de l'harmonie, de la concorde, un mutuel dévouement, une collaboration de toutes les heures à la vie nationale; voilà le but de ses livres, de ses articles, de ses conférences et de la direction même qu'il imprimait à la *Revue des Deux Mondes :* voilà le secret de sa dévorante activité.

A son point de départ ce puissant remueur d'idées n'était pas chrétien; il avait subi l'influence de l'esprit constructif de Taine; mais au delà de Taine c'est Auguste Comte qu'il avouait pour son maître principal, sauf plus tard à corriger un peu par Vinet ce que le positivisme aurait pu lui apporter de trop desséchant et de trop dogmatique. Tel, ce me semble, il était, quand je l'ai eu pour professeur. Admirable professeur! Son intelligence était merveilleusement ouverte; la vie contemporaine entrait avec lui dans nos salles de conférences.

Il aimait l'érudition. Ce fut lui qui le premier nous apprit à prendre pour base inviolable, dans nos études de critique et de littérature, la chronologie et la biographie, l'examen raisonné des éditions différentes qu'un auteur a données de son ouvrage, la bibliographie. A ces méthodes auxquelles personne aujourd'hui ne songerait à se soustraire et qu'on dédaignait autrefois, il joignait une grande abondance d'idées qu'il savait exactement réduire à un plan simple et naturel. Par-dessus tout, le bon sens, un jugement ferme et invariable, des conclusions toujours assurées. Qu'on imagine ces qualités soutenues par une voix ardente qui imposait la conviction, et l'on aura l'image du plus excellent professeur que l'Université ait eu depuis Cousin et Royer-Collard.

Il ne resta pas dans l'Université, non par sa faute! Ce fut un malheur, même pour lui, car ses articles et ses conférences ne ressemblèrent plus à de l'enseignement; on n'y retrouve que la moitié de son talent; et la solidité de son immense savoir, la rigueur de sa méthode y passent inaperçues dans l'élan de sa dialectique à la fois vigoureuse, éloquente et passionnée. Mais toujours et en toute circonstance, secrétaire de la *Revue des Deux Mondes*, maître de Conférence à l'École normale, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, conférencier célèbre, ce fut à l'œuvre d'éducation nationale qu'il se donna corps et âme.

Or, s'il était encore, s'il voulait être positiviste, et s'il croyait que seule la méthode d'Auguste Comte peut imposer une vérité commune à tous les esprits, il avait été frappé depuis longtemps déjà par la puissance de l'Eglise catholique, comme aussi par le caractère original et unique de notre religion. Son esprit, respectueux des faits et dégagé des préjugés, s'attacha à étudier ce fait-là. Et bientôt Brunetière fut amené à reconnaître que la construction religieuse qu'Auguste Comte avait considérée comme nécessaire au triomphe efficace du positivisme, était donnée seulement dans le catholicisme et par le catholicisme. De

là s'imposa pour lui la nécessité de lier ces deux termes, positivisme et catholicisme; son œuvre d'éducation nationale par le positivisme devint donc une œuvre d'éducation religieuse.

Je dis « éducation » et non « conversion », parce que Brunetière est toujours demeuré dans l'ordre des considérations positives. Il en a convenu lui-même :

Ce que j'ai demandé au positivisme, écrivait-il, ou, si l'on le veut, à Auguste Comte, c'est d'établir en fait que la morale ne pouvait se constituer, se justifier, ni se maintenir indépendamment d'une religion; c'est, en second lieu, que cette religion, quelle qu'elle soit, ne pouvait être ni « naturelle » ni « individuelle » mais « sociale » et fondée sur l'affirmation du surnaturel; et, en troisième lieu, mais *accessoirement*, c'est d'établir qu'à ces exigences, posées et définies par la science, le catholicisme avait répondu dans l'histoire.

Certes il se rendait compte lui-même qu'au point de vue de la foi, tout cela est fort insuffisant : il ajoutait en effet tout aussitôt :

Cela ne prouve, je le sais et je crois devoir le dire clairement, ni la transcendance ni la divinité du christianisme. Cela ne prouve ni l'historicité des Évangiles, ni l'authenticité de la révélation biblique. Encore une fois ce n'est qu'une étape, et la première, sur les chemins de la croyance! Mais je la crois déjà considérable. Je tâcherai quelque jour, si mes forces et les circonstances me le permettent, de faire la seconde, qui consisterait à dissiper ou à diminuer « les difficultés de croire » ; et, plus tard, la troisième, qui serait d'établir la « transcendance du christianisme ».

Hélas! il n'alla point jusqu'à cette suprême étape, et l'on sait que la maladie et la mort l'ont empêché de tenir sa promesse.

Mais il avait déjà beaucoup fait. Et pour ce qui est de son influence sur le mouvement des idées religieuses, sur les progrès du catholicisme dans la littérature contemporaine, elle est maintenant facile à définir.

L'exemple de son zèle a été fécond; son éloquence a

pénétré partout. Mais sa mission propre fut de prouver que l'esprit catholique pouvait fort bien s'accorder avec la méthode positiviste et réciproquement. Brunetière réconciliait d'un coup les jeunes générations symbolistes déjà prêtes au catholicisme et les catholiques eux-mêmes avec les générations précédentes que la pensée d'Auguste Comte avait jadis maintenues en état d'hostilité contre la religion et la poésie. Lui aussi, comme Huysmans, il a témoigné que le passé pouvait être rajeuni par une acceptation franche et entière du catholicisme; lui aussi, il a fait éclater les anciennes barrières. S'il ne convertissait pas expressément, il enseignait aux catholiques que le monde « positif » leur était ouvert et que personne n'avait le droit de fermer à leur antique vérité les chemins de cette méthode moderne.

VIII

J'arrête ici cette revue trop longue et pourtant incomplète des écrivains qui, dans la renaissance d'il y a trente ans, ont fait honneur au nom de catholique. Que d'autres ouvriers excellents ont collaboré au réveil du sentiment religieux! M. Mithouard, qui représente aujourd'hui Paris, était déjà un de nos poètes, et il groupait autour de lui, à l'*Occident*, ses frères en poésie, ses frères dans la foi. M. Frédéric Plessis, devenu depuis lors professeur à la Sorbonne, publiait des recueils de vers où ses fortes convictions se sont manifestées de plus en plus clairement, dans un langage pur, noble et fier; il a écrit aussi des romans d'observation, où le souci de la vérité et de l'art n'est pas séparé de la leçon morale. Charles Le Goffic, romancier et critique, qui a su si bien peindre l'âme d'un pays et d'une race, mon bon camarade le Breton Charles Le Goffic a été, lui encore, mêlé à nos premiers élans de vie spirituelle : il était parmi ces « cigognes » que saluait avec une joie pleine d'espérance Melchior de Vogüé, et lui du moins il n'a pas bâti son nid loin du clocher. Et Léon Bloy, le vieux

maître, prophète comme Hello, grand écrivain comme Veuillot! Mais quoi! je ne prétends pas tout dire. J'aurais, ce me semble, suffisamment rempli ma tâche si j'avais su faire voir cette sorte de fraternité un peu confuse qui, dans un très brillant éveil du génie français, a invité les catholiques à venir labourer tous les domaines de la vie littéraire, et par réciproque a conduit les écrivains non catholiques devant les perspectives librement ouvertes de la foi.

Et certes, — je prévois l'objection, — on pensera peut-être qu'il y avait grand danger à cette confusion et à cette fraternité. Ne risquaient-elles pas de mêler, en les gâtant les unes par les autres, les vérités et les erreurs ? Etait-il bon d'arriver au catéchisme et à l'Evangile par la négation du monde extérieur ? Par le positivisme ? Par le culte de *moi*? Par l'art réaliste ou symboliste?

Ce qu'il me reste à raconter, écartera, je l'espère, cette objection. Il n'y a pas eu de catholiques plus simples, plus sincères, plus fidèles, il n'y en a pas eu de moins disposés à la révolte de l'esprit ou du cœur, que ces nouveaux-venus. J'en parle d'autant plus librement que je ne suis pas de leur nombre, étant né, grâce à Dieu, et ayant été élevé dans des sentiments que j'ai conservés invariables. Oui, il y a eu alors, montant vers l'Église, une foule confuse qui était plus riche d'art et de beauté, de bonne volonté et de dévouement que de lumière! Mais ensuite elle s'est faite armée. Elle a bientôt reconnu son chef. Et c'est donc une belle armée en ordre et disciplinée que je vais maintenant retrouver chez nos jeunes contemporains!

CHAPITRE III

Le retour à la raison et à la réalité.

I. Le sens du réel et le sens de l'ordre. — II. Raison et unité catholiques. — III. La génération du sacrifice. — IV. Ce que le catholicisme offrait à ces jeunes esprits. — V. Les aînés.

I

Le sentiment tout pur et l'état de poésie forment une atmosphère où le génie français ne peut pas s'arrêter longtemps ni respirer à l'aise; le génie français a besoin sans cesse de se reprendre au réel; et, dans ce pays, où grâce à Dieu le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, on aime à penser avec ordre. L'esprit national y déteste l'obscurité, la confusion et l'incohérence. J'ai connu de jeunes étrangers venus en France pour compléter leur formation intellectuelle; ils étaient presque toujours étonnés des exigences de leurs nouveaux professeurs; ils ne comprenaient pas qu'on pût insister autant sur l'utilité d'une exposition claire et méthodique. Ils ne se rendaient à nos raisons qu'à la longue; il est vrai qu'alors ils ne cessaient de nous remercier pour leur avoir enseigné à « bien penser ». Les symbolistes ont d'abord ressemblé à ces étudiants. Mais, eux aussi, ils ont retrouvé les bons maîtres, les maîtres français, et ils ont fini par « penser » et par « bien penser. »

Ainsi ils sont revenus au réel. Et ils se sont bien gardés d'y commettre de nouveau le « péché » intellectuel des réalistes, qui ne reconnaissaient de réel dans le monde réel que le petit nombre de faits matériels conforme à leurs orgueilleuses et sèches doctrines. Eux, ils ont accepté

de se soumettre aux choses. Ils ont corrigé le sentiment pur, non avec des théories arbitraires et interchangeables, mais avec des notions précises et exactes, empruntées à l'expérience et au sens commun. Leur esprit s'en est nourri! Je donnerai un exemple en passant. Ancien normalien, docteur ès lettres, professeur, M. Louis Bertrand était déjà un homme de grand talent; mais il ne possédait pas encore tout l'usage de son talent; son savoir, son érudition et jusqu'à son habileté d'écrivain l'empêchaient de suivre librement sa vraie nature. Or, voici qu'un jour, à Alger, il regarde de ses propres yeux la terre inconnue qui s'offre à lui. Il n'est plus l'esclave des êtres abstraits et des images scolastiques qui peuplaient son cerveau; il voit le réel. Sous l'impression étrange qu'il en éprouve, il écrit un premier roman d'une vérité éclatante; il est dans sa voie. Il écrit avec le même succès d'autres romans, des études politiques, une vie de saint Augustin; son talent est dénoué par le sens du réel : et c'est par le sens du réel qu'après sa vie d'artiste, la vie de sa conscience prend à son tour une orientation imprévue. La réalité lui révèle l'existence de l'Église, il voit l'Église, non telle que les préjugés et les idées fausses la lui représentaient, mais telle que vraiment elle est. Cette Église, l'Église réelle, l'intéresse, l'attire, le prend. Bientôt il sera totalement converti et c'est l'observation des faits qui aura dirigé et consolidé en lui le travail du sentiment intérieur et de la méditation philosophique.

De là vient aussi l'importance extrême que la génération actuelle a mise à l'acquisition d'une discipline intellectuelle et d'une règle de pensée. Elle n'a pas pu supporter l'anarchie symboliste, malgré tous les attraits de la liberté, pas plus qu'elle n'a pu supporter les systèmes trop abstraits. L'histoire du succès de l'Action Française en est une preuve décisive. L'Action Française consistait, au début du xxe siècle, en un groupe de jeunes gens venus des quatre coins de l'horizon et n'ayant guère en commun que

la même bonne volonté; maintenant c'est un Institut, un parti, une école; son influence s'étend très loin. Or, ce résultat n'est pas dû seulement à l'exceptionnelle vigueur intellectuelle de M. Maurras, ni au dévouement inspiré par la vieille idée royaliste; il est dû plus encore à la méthode et la discipline qui y sont imposées. Que de fois les jeunes adeptes de l'Action Française m'ont dit : « Elle m'a moins appris ce que je dois penser qu'elle ne m'a appris à penser! »

Ainsi, en dehors de toute préoccupation religieuse, le vieil instinct français travaillait à corriger l'excès de la renaissance symboliste à tel point qu'on est même devenu, à cette heure, un peu ingrat pour tout ce qu'on doit à ceux qui nous ont délivrés du réalisme. Or, parallèlement à cette action du siècle, l'Eglise catholique conduisait, elle aussi, ses nouveaux fils dans les chemins où la raison, fille de l'expérience, s'accorde avec la foi, fille de la révélation : *rationabile obsequium!*

II

Le catholicisme jadis favorable à la libération symboliste, devait, en effet, être plus favorable encore à l'école de la raison. Il renferme deux tendances en soi : l'une, sentiment, l'autre pensée; l'une, amour, l'autre, lumière; l'une, source de la vie, et l'autre, règle de la vie, l'*Imitation de Jésus-Christ* et la *Somme* de saint Thomas; Fénelon et Bossuet. Ces tendances qui répondent à la nature même de l'homme, ne conduisent qu'à la mort quand elles se séparent ou se combattent; le catholicisme a donc toujours pris grand soin de les unir; et comme, dans la réalité, elles ne s'équilibrent jamais parfaitement, sauf chez les saints, la politique toute divine de l'Eglise s'est constamment appliquée à rappeler et remettre en honneur la tendance sacrifiée. C'est ce qui est arrivé de nos jours.

Le courant général des esprits ayant tout entier abondé

d'un côté, du côté du sentiment, l'Eglise devait pencher davantage du côté de la pensée, et elle n'y manqua pas. Au moment où commençait à florir la *Vogue*, la *Revue Wagnérienne*, la *Revue Indépendante*, la plus grande voix catholique en France, ou du moins le prédicateur le plus autorisé et le plus éloquent, était le Père Monsabré. Je le vois encore dans sa chaire de Notre-Dame, avec sa robuste carrure, son masque puissant et populaire. J'entends sa voix rude, moins passionnée qu'énergique, mais faite pour marteler des arguments. Je retrouve dans ma mémoire ces plans solides où les idées successivement éclaircies et contrôlées par la raison s'enchaînaient avec une rigueur impressionnante. Le Père Monsabré expliquait le dogme. Jamais homme n'a eu moins de souci de l'actualité; jamais homme n'a moins parlé à l'imagination et aux nerfs; jamais homme n'a eu moins de visions, moins d'envolées, moins de surprises. Tel quel, il remplissait Notre-Dame à déborder, et ses discours, bientôt imprimés, couraient à travers la France. Son rôle a été considérable. Dès 1885, il nous prévenait que la religion ne se borne pas à être le mélange d'un sentiment confus et d'un dogme mystérieux, mais, qu'au contraire, entre le sentiment et le dogme s'étendaient les magnifiques régions intellectuelles de la théologie chrétienne, dont notre foi ne peut se passer.

Au reste l'action du P. Monsabré n'était pas isolée. Vers 1890 un autre dominicain, une des plus belles figures de moine que j'aie connues, le Père Coconnier, fondait la *Revue Thomiste*. Et Louvain, la fameuse Université dont le récent malheur a définitivement consacré la gloire, devenait, sous l'autorité du prêtre illustre qui devait être la plus haute personnification de la Belgique chrétienne et martyre, un très actif foyer d'études thomistes. D'autre part, l'État de Fribourg, en Suisse, confiait aux Dominicains la direction religieuse de cette grande Université catholique, où se sont révélés déjà plusieurs jeunes talents français. Tout un mouvement de philosophie thomiste se

dessinait donc, qui trouvait dans la bienveillante volonté de Léon XIII l'appui le plus efficace. Or, le thomisme, ainsi ramené à de nouvelles destinées, revivait moins comme système arrêté et synthèse définitive du savoir humain que comme méthode et discipline intellectuelle. C'était un modèle qui imposait le devoir de penser avec des idées claires, solides, vraies, et de soutenir le sentiment et la croyance par un sincère effort de l'intelligence et de la raison.

Pie X a plus tard confirmé cette grande leçon, en y ajoutant la leçon — non moins grande — de l'Unité.

La subtilité d'esprit et l'orgueil tendent toujours à sortir de l'Unité, comme de la raison et des choses réelles. La subtilité d'esprit ne manquait pas à quelques convertis du symbolisme; je ne dis rien des orgueilleux. Le grand pape Pie X semble avoir reçu vocation pour ramener l'Unité. Et sa justice, tout de suite obéie, a réussi à se faire aimer, et aimer de ceux-là même qu'elle frappait, et qui, d'abord émus du coup, ont bientôt tendu leurs mains reconnaissantes vers le Père qui les sauvait. Ils avaient compris que le Pape les rappelait à l'Unité catholique. Qu'est-ce donc que l'Unité catholique? Bossuet l'a jadis admirablement définie :

Lorsque Jésus-Christ a fondé l'Église, dit-il, le dessein qu'il se proposait c'est que ses fidèles fussent unis par le lien d'une charité indissoluble. C'est pourquoi il n'a pas permis que chacun jugeât en particulier des articles de foi catholique, ni du sens des Écritures divines; mais, afin de nous faire chérir davantage la communion et la paix, il lui a plu que les fidèles ne puissent venir à la doctrine de la vérité que par le moyen de la charité et de la société fraternelle.

Et ailleurs :

Dieu aurait pu sans doute nous conduire à la vérité par nos connaissances particulières. Mais il a établi une autre conduite : il a voulu que chaque particulier fît discernement de la vérité, non point

seul, mais avec tout le corps et toute la communion catholique à laquelle son jugement doit être soumis. Cette excellente police est née de l'ordre de la charité qui est la vraie loi de l'Eglise... L'amour de la vérité est un nœud qui nous lie à l'unité et à la société fraternelle. Nous sommes membres d'un même corps, cherchons tous ensemble.

Tel est le sens de cette unité catholique, désormais pleinement acceptée des jeunes générations déjà rappelées par ailleurs à la discipline et au bon sens.

III

Qu'étaient donc par elles-mêmes ces jeunes générations? Certes, les influences et les directions générales ne suffisent pas à tout expliquer dans l'histoire. Il faut tenir compte aussi du tempérament moral, du tempérament intellectuel, et même du tempérament physique. Les générations ont, tout autant que les individus, leurs « conditions et humeurs ». Disons les « conditions et humeurs » des jeunes hommes d'aujourd'hui.

Les générations nouvelles, qui dans les huit ou dix dernières années sont arrivées successivement à l'âge d'homme, ont le tempérament héroïque. Elles sont nées pour la constance et le sacrifice. Nous le voyons, sans conteste. Elles paraissaient hier un peu rudes et orgueilleuses — quoiqu'il suffît de vivre côte à côte avec elles, comme l'ont fait quelques-uns de leurs professeurs, pour les comprendre et pour les aimer. A cette heure, il n'y a plus à se méprendre : tout le monde les admire et les respecte; elles sont l'âme même, et la beauté, et l'honneur de la France.

Tant que Louis XIV fut jeune et victorieux, et qu'il pût imposer sa volonté à ses ennemis, les voix les plus pures, dans son royaume, ne cessaient pas de le rappeler à la modération et à la paix; Bossuet ne prononçait pour ainsi dire pas un sermon devant lui, sans évoquer l'image de la paix, et Fénelon opposait sans ménagement le beau por-

trait du roi pacifique au portrait sanguinaire du roi conquérant; mais quand Louis XIV fut arrivé à son déclin, et qu'il eut à défendre à la fois les droits de son petit-fils et son propre honneur contre toute l'Europe coalisée, le mot de paix ne retentit plus nulle part; pendant quinze ans la pauvre France souffrit avec son vieux roi, et elle ne se plaignit pas, même dans l'excès du malheur, jusqu'à ce qu'elle se fût sauvée avec lui. C'est cette France-là que nos jeunes gens nous rendent (1).

Un d'entre eux, qui a bien gagné, au prix de son sang, le droit de porter témoignage sur ses camarades, vient de nous dire leur secret dans un livre au titre expressif : *Le Sacrifice*.

N'avaient-ils point senti obscurément qu'ils verraient de grandes choses, que de grandes choses se feraient par eux, et c'est pourquoi ils avaient osé dire : « Notre génération est importante; en elle, sont revenus tous les espoirs, et nous le savons. C'est d'elle que dépend le salut de la France; donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue par nos têtes »... Il est peu de générations qui soient entrées dans la vie avec un tel sentiment de renoncement et d'humilité... Aussi de toute son âme, était-elle allée vers ceux qui lui enseignaient la valeur du sacrifice, vers toutes les doctrines qui en manifestent la beauté. Pourquoi cette jeunesse, plutôt que d'élire ces mots d'individualisme, d'art, de vie, qui avaient exalté leurs aînés, leur préférait-elle ceux d'ordre et de discipline?... C'est qu'ayant senti à trois reprises, et dès l'adolescence, qu'elle ne saurait vivre librement sous la menace insultante d'une race qui détestait sa liberté, il la lui faudrait d'abord recouvrer, que tout cela devrait être remis jusqu'alors, qu'elle ne pourrait rien entreprendre, ni songer à organiser les conquêtes de la paix, avant que d'être délivrée de cette obsession. Et le fait est qu'elle renonça sans amertume aux plaisirs pacifiques; elle s'apprêta pour la guerre et, d'abord, par une manière d'ascétisme intellectuel. Aux œuvres de l'intelligence, elle demanda plus qu'une jouissance délicate, de sûres directions et des moyens de s'élever, repoussant tout ce qui ne souhaitait que plaire. Elle

(1) Je renvoie aux *Diverses Familles spirituelles de la France*, de Maurice Barrès. C'est la bible de la patrie. Ici je n'ai à parler en détail que d'une seule « famille », mais ce que je viens d'écrire est vrai de toutes « les familles ».

organisa une espèce de police spirituelle, revisant en vue de l'action toutes les valeurs communes, s'imposant par avance mille sacrifices, qui la rendraient prête à subir ceux-là dont dépendrait, à coup sûr, l'existence même de la France... Avant que d'avoir fourni sur les champs de la guerre son témoignage héroïque, la France donna un spectacle qui n'est pas moins admirable : celui de son renouvellement intérieur.

IV

Parmi ces jeunes gens, beaucoup sont entrés dans le catholicisme. Et leur conversion porte la marque de leur nature. On se convertit toujours selon sa personnalité. La *Légende dorée* nous raconte que saint Christophe, qui avait une énorme stature — douze coudées de haut — et un visage effrayant, voulait servir le Christ et ne savait comment s'y prendre : enfin, il rencontra un ermite qui lui dit : « Le Maître que tu désires servir exige d'abord de toi que tu jeûnes souvent. » Et Christophe, qui avait un si gros corps à entretenir de nourriture, répondit : « Qu'il exige de moi autre chose, car cette chose-là est au-dessus de mes forces ! » Et l'ermite : « Il exige que tu fasses de nombreuses prières. » Et Christophe : « Voilà une chose que je ne peux pas faire, car je ne sais même pas ce que c'est de prier ! » Alors l'ermite : « Connais-tu un fleuve qu'il y a dans ce pays et qu'on ne peut traverser sans péril de mort? » Et Christophe : « Je le connais. » Et l'ermite : « Grand et fort comme tu es, si tu demeurais près de ce fleuve, et si tu aidais les voyageurs à le traverser, cela serait très agréable au Christ que tu veux servir. » Et Christophe : « Voilà enfin une chose que je puis faire, et je te promets de le faire pour servir le Christ. » Et il le fit, et il devint un saint; et un jour, il traversa un enfant, si lourd, si lourd, qu'il pensa se noyer à chaque pas, et qu'arrivé au bord il dit : « Ah ! mon petit, tu m'as mis en grand danger ; et tu as tant pesé sur moi que, si j'avais porté le monde entier, je n'aurais pas eu les épaules plus

chargées. » A quoi l'enfant répondit : « Ne t'en étonne pas, Christophe, car non seulement tu as porté sur tes épaules le monde entier, mais aussi Celui qui a créé le monde. Je suis le Christ, ton Maître, celui que tu sers en faisant ce que tu fais. » Christophe n'avait que la force et la taille. Dieu l'a pris par la force et la taille pour le convertir. De même, nos jeunes gens avaient le sens du réel et une raison habituée à mettre les idées en ordre : Dieu les a pris par là.

La *Revue des jeunes* a publié une série de très émouvantes confessions : quelques-uns des nouveaux convertis y ont expliqué leur conversion. Et j'y vois que tous ceux dont la conversion est récente, ont cherché dans l'Église non le sentiment et la liberté, mais des « croyances », mais un dogme et une discipline positive, tant pour la pensée que pour l'action. Et il m'a semblé encore que, comme le géant Christophe, eux aussi, ils ont eu à traverser pour leur compte et à nous faire traverser un fleuve dangereux. Oui! un grand fleuve coulait, sans barques et sans ponts, séparant le sentiment et la pensée, la pensée et l'action. Ils ont cherché le gué, ils l'ont trouvé; et, de ce non contents, ils se sont mis à bâtir le pont! Que Dieu les aide ! S'ils réussissent, je prévois que d'admirables choses passeront sur ce pont-là, — et que toute la vie en sera changée.

V

Je reconnais donc, qu'en venant à nous les anciens, ces jeunes gens nous ont apporté et nous apporteront d'infinies richesses. Mais il ne faut pas croire qu'ils aient eu à tout apporter, comme dans un pays désert et ruiné. Au contraire! Des abris leur étaient déjà bâtis, des bras leur étaient ouverts, des foyers étaient prêts pour les réchauffer. En littérature, particulièrement, ils ont trouvé, sous mille formes, la prévenante hospitalité de leurs frères aînés.

Ce qu'un écrivain cherche d'abord, c'est une revue qui

l'accueillera. Toutes les revues, les plus anciennes et respectables, les plus jeunes et hardies, sont ouvertes indistinctement aux catholiques ; ils ont mérité, par le sérieux de leurs talents, d'avoir partout leurs libres entrées ; nulle part on ne leur oppose l'exclusion pour leurs croyances ; et cela fait honneur à eux d'abord, puis à l'esprit de généreuse et intelligente sympathie qui anime, depuis des années déjà, les lettres françaises. Mais ils ont en particulier leurs revues où ils sont en famille. Tel le *Correspondant*, devenu un des plus importants organes de la France et du monde, et qu'Edouard Trogan conduit avec une maîtrise incomparable. Telle la *Revue du temps présent*, dirigée hier par Francis Caillard qui vient de mourir au cloître, et maintenant par Jean Lœw; telle la *Revue des Jeunes* où un puissant meneur d'âmes, le Père Sertillanges, réunit une véritable élite intellectuelle. Et j'aurais bien envie d'y ajouter la *Revue hebdomadaire*, si son caractère universel et éclectique n'en faisait une revue amie des catholiques, plus qu'une revue officiellement catholique (1).

Mais je ne cherche pas à être complet, sans quoi je devrais allonger de beaucoup cette liste. J'aurais aussi à y joindre les journaux catholiques qui contribuent de tous côtés à la vie de la littérature catholique. Plutôt donc que de poursuivre une énumération impossible, je m'arrêterai pour montrer le visage de quelques-uns des maîtres qui ont accueilli et guidé les nouveaux venus. Hélas ! il y a parmi les « anciens », beaucoup plus de morts que de vivants !

Ce sont des morts que je retrouve dans mes souvenirs d'hier. Qui fut meilleur pour les jeunes que Melchior de Vogüé ? Mais ce qu'on sait moins, ce sont les services que rendait aux lettres françaises le secrétaire perpétuel de

---

(1) Les *Études* font une large place aussi à la littérature. Je ne dois pas omettre non plus le *Mois littéraire et pittoresque* honoré, entre autres colloborations, par le talent si fin et si élevé du critique qui signe Gabriel Aubray.

l'Académie, M. Thureau-Dangin. Il avait vu bien des Révolutions; il avait assisté au siège de Paris et à la Commune; il avait été mêlé activement à la politique et au journalisme. Sa curiosité de savant et d'historien s'était portée sur la monarchie de Juillet, puis sur le mouvement religieux qui avait agité l'Angleterre au dernier siècle. Il était plein de sens, de modération et de sagesse, sa bienveillance était inépuisable. Il savait sourire à propos et sans ironie ni dédain. C'était un homme de bon conseil, un homme de grand cœur, — pour tout dire, un des meilleurs paroissiens de Saint-Sulpice, l'austère et noble paroisse où la gravité du XVIIe siècle continue à vivre.

Son héritage, heureusement, n'est pas tombé en déchéance. Des catholiques, après lui et comme lui, écrivent l'histoire — non pas une histoire partiale, qui serait une déformation de l'histoire au profit de leurs croyances, et qui constituerait un faux — mais l'histoire pure et simple, respectueuse avant tout de la vérité. S'ils n'y cachent pas leurs croyances, à l'occasion, et s'ils jugent en chrétiens, il racontent les faits en honnêtes gens qui ne seraient « d'aucun temps ni d'aucun pays »; tels M. de la Gorce, Mgr Duchesne, Mgr Baudrillart, M. Imbart de la Tour, M. Henri Welschinger, M. Henry Cochin, M. Georges Goyau, M. l'abbé Sicard, M. Jordan, M. Pierre Gauthiez et bien d'autres (1). La confiance qu'inspirent la solidité de leur savoir et leur sérieux « professionnel » est pour beaucoup dans l'atmosphère générale de sympathie et d'estime où se développe aujourd'hui la littérature des catholiques.

M. Thureau-Dangin laissait après lui encore un autre héritage : il était mort secrétaire perpétuel de l'Académie française, et que de services il avait rendus dans ce poste aux jeunes écrivains! quelle impartiale et universelle bonté! Il a eu pour successeur M. Etienne Lamy; M. Lamy

---

(1) Et je passe des érudits comme le P. Lagrange, des polémistes comme Edouard Drumont, des historiens comme M. Jean Guiraud, et les collaborateurs à la collection des *Saints*, de M. Joly!

également bon, également bienveillant, également libre d'esprit, également d'âme élevée; aussi bon paroissien de Saint-Pierre-de-Chaillot que M. Thureau-Dangin de Saint-Sulpice.

J'entre maintenant dans des domaines qui touchaient au monde et que la mondanité n'empêchait pas d'être chrétiens. Les jeunes écrivains catholiques étaient toujours aimablement reçus rue Pierre-Charron, chez M. et Mme Goyau. Georges Goyau, jadis honoré par la confiance du cardinal Rampolla et par l'amitié de Brunetière, Georges Goyau, le brillant et savant historien qui a étudié les problèmes religieux de l'Allemagne contemporaine, s'était marié en 1903 avec Mlle Lucie Félix Faure, fille de l'ancien Président de la République. Mme Lucie Félix Faure-Goyau (tel fut le nom dont elle signa désormais ses livres) avait déjà publié de charmants ouvrages et dans un sens catholique; mais, après son mariage, les préoccupations religieuses prirent une place prépondérante dans ses pensées et dans ses écrits. Son influence, qui ne provenait pas seulement de ses livres, s'exerçait sur tous ceux qu'attirait son aimable bonté. Elle avait un « salon », ou plutôt elle avait des amis fidèles que son cœur lui méritait; on l'écoutait; on se souvenait de ce qu'elle avait dit : la poésie la plus indépendante et la plus spontanée n'échappait pas à la pénétrante contagion de sa foi; je suis convaincu, par exemple, que, sans Mme Goyau, les admirables poèmes *Des Vivants et des Morts* auraient eu un accent moins religieux et que Mme de Noailles, avec tout son génie poétique, ne se serait pas élevée si haut.

Les étrangers qui ne connaissent pas très bien le vrai sérieux du caractère français s'étonneront peut-être de ce mélange de mondanité et de foi; ils se demanderont ce que vaut une influence religieuse qui s'exerce par un salon. C'est pour eux que je vais raconter cette anecdote dont je garantis l'absolue vérité.

Mme Goyau est morte le 15 juin 1913, après une longue et

cruelle maladie; mais les débuts de son mal avaient été insidieux : son pieux biographe nous dit : « Pendant l'année qui précéda sa mort, elle n'exprima jamais ses appréhensions ; on put croire parfois que les craintes de la première heure s'étaient dissipées. » Or, cette année-là même, quelqu'un, qui n'était pourtant pas des plus intimes familiers de Mme Goyau, et que seule une haute admiration commune avait mis en confiance avec cette noble femme, lui rendit visite un après-midi. Il y a des moments où l'on éprouve, on ne sait pourquoi, une impression de sympathie et presque d'expansion : ce jour-là donc, ce visiteur eut l'impression que Mme Goyau, sur des sujets très impersonnels, parlait à cœur ouvert ; lui-même s'abandonnait au plaisir d'écouter. Le temps passait, il était tard. Le visiteur se leva pour s'en aller ; il était arrivé à la porte, quand tout à coup Mme Lucie Félix-Faure-Goyau le retint et, sans aucun rapport avec le reste de la conversation : « Écoutez, dit-elle, que je vous lise, pour finir, une belle lettre de femme du XVIIe siècle. » Le visiteur — de qui je tiens le fait — n'a jamais cherché à retrouver cette lettre, mais il n'en a pas oublié le sens. L'auteur commençait par s'excuser de la peine qu'elle ferait à son correspondant : « Mais, disait-elle, j'ai plus de peine à écrire cette lettre que vous n'en aurez à la lire » ; et, à la suite, elle annonçait qu'elle était malade, mais d'une maladie entre toutes terrible et irrémédiable. « Personne ne doit le savoir, ajoutait-elle, ou du moins personne ne doit savoir que j'en suis informée ; je veux épargner mon angoisse à ceux qui m'entourent ; je me prépare de mon mieux à la mort, sans rien changer à ma façon extérieure de vivre. Seulement, quelquefois, mon silence est bien pénible à porter et je veux qu'au moins, avant ma mort, quelqu'un ait eu le secret de mes sentiments et de ma conduite présente, et prie avec moi. » Voilà à peu près ce que disait la lettre dont Mme Félix Faure-Goyau lisait à son visiteur, avec une émotion étrange, les phrases nobles et mesurées. Là-dessus, et sans autre parole, Mme Goyau dit

adieu à cette personne qui s'en alla, fort étonnée, mais fort éloignée de faire à la lectrice même l'application de cette lettre. Les circonstances empêchèrent longtemps, et toujours le visiteur de revoir M[me] Goyau ; seulement, quand il apprit qu'elle était en péril de mort, la lumière se fit dans son esprit ; et il admira, il admire encore pieusement cette résignation, cette force d'âme, cette fierté, cette douceur de cœur toute chrétienne, qui se dissimulaient sous les dehors de la mondanité, et qui s'étaient révélées à lui, un instant à peine, dans la plus voilée et la plus discrète des confidences.

Un compatriote de M. de Bonald, un gentilhomme du Rouergue, Charles de Pomairols, jadis épris de philosophie hégélienne, puis ensuite poète, mais d'une inspiration un peu abstraite, avait quitté sa province, il y a quelque quinze ou vingt ans. Il était venu à Paris. La douleur l'avait alors touché cruellement ; mais son âme s'y était retrempée dans la foi chrétienne, et il avait analysé cette « ascension » vers le ciel dans un beau livre qui eut un grand succès d'émotion. Il réunissait autour de lui, dans les vastes salons de la rue de l'Université, princes, gens du monde et poètes ; il fit aimer une sorte de poésie élevée, délicieuse et fine ; des écrivains charmants, et dont la sincérité touchante s'associe à l'art le plus délicat, un Maurice Brillant, un Charles Grolleau, un Noël Noüet (1) lui doivent plus d'un encouragement ; il les a aidés à faire entendre leur âme. Ce vieillard, petit, maigre, vif, nerveux, était de pure race française et chrétienne. Son sang était bon. Les siens l'ont bien prouvé à l'heure du sacrifice à la patrie.

Il avait écrit une fois :

Je ne sème pas des blés éphémères ;
Je ne plante pas des roses d'un jour :
Plus haut et plus loin volent mes chimères ;
Plus haut et plus loin s'en va mon amour.

---

(1) La poésie catholique compte beaucoup d'autres beaux noms ; Charles Guérin, Le Cardonnel, Louis Mercier, et d'autres encore.

Ce sont pourtant des roses, mais des roses de sanctuaire que laissera la jeune poésie spiritualiste encouragée par lui, des roses parfumées, des roses immortelles comme des chênes.

A Toulouse, il y a des années, entre M. Émile Mâle, le célèbre professeur et historien de l'art du moyen âge, et Victor Delbos, déjà profond philosophe et très solide chrétien, j'avais rencontré plus d'une fois un professeur de philosophie qui étudiait l'évolution des concepts, sans que, d'ailleurs, cette étude le détournât de la réalité même; là venait aussi Jean Jaurès, qui était un éblouissant causeur et fort respectueux (alors du moins) de ce qu'il devait appeler plus tard, quand la politique lui eût imposé des passions de parti, la « vieille chanson ». Ce professeur de philosophie était Georges Dumesnil. Il quitta Toulouse quelque temps après; je ne l'ai plus revu; mais je n'ai pas cessé d'être en communication avec lui par André Lafon, François Mauriac, Vallery-Radot et tous les collaborateurs des *Cahiers de l'amitié de France* qu'il avait fondés. Il avait en lui des trésors de vie spirituelle et de générosité; lui-même est resté longtemps avant de connaître ses propres richesses. Quant il les eut enfin découvertes, il les prodigua, et plus il les jetait à pleines mains, plus il en retrouvait en lui! La première et dernière lettre que j'ai reçue de lui, il me l'avait écrite peu de jours avant sa mort, sur la résurrection de la Pologne : c'était un cri de joie! On se réchauffait au foyer de cette âme. La littérature française doit à ce philosophe, qui n'a écrit que de philosophie, l'inspiration de quelques-unes des pages les plus humaines et les plus religieuses qu'on ait écrites depuis vingt ans (1).

---

(1) Toujours des notes pour ajouter des noms : il ne faudrait pas omettre le pur et noble talent de M. Arnould, professeur à l'Université de Poitiers, ni M. Christian Maréchal, biographe de Lamennais, ni Pierre-Maurice Masson, tué à l'ennemi, ni Flachaire, une de nos plus sûres espérances, mort aussi pour la France.

Ce n'était qu'un très petit universitaire à côté de Georges Dumesnil, un très petit personnage, à côté de n'importe quel grand personnage, ce n'était presque rien, humainement parlant, que Joseph Lotte, créateur du *Bulletin des professeurs catholiques de l'université*, professeur au collège de Coutances. Jamais il n'avait compté comme écrivain. Et pourtant quelle action! et comme une âme de cette trempe dépasse les mesures qui nous servent à juger même les grands hommes! Son ami, M. Pacary, a dessiné son portrait dans la *Revue des jeunes*. J'en extrais cette lettre où Lotte raconte sa conversion :

Chaque année, en septembre, j'allais voir Péguy. En 1908, je le trouvai couché, épuisé, malade. Toute l'énorme fatigue soutenue depuis douze ans sans défaillance l'écrasait enfin; d'immenses malheurs m'avaient frappé moi-même. Il me dit sa détresse, sa lassitude, sa soif de repos : une petite classe de philosophie dans quelque lycée lointain, près de moi, en pleine province; il pourrait enfin, sans heurts, sans traverses, sans angoisses, produire ce qu'il portait en lui... A un moment il se dressa sur le coude et, les yeux remplis de larmes : « Je ne t'ai pas tout dit... J'ai retrouvé la foi... Je suis catholique. » Ce fut soudain comme une grande émotion d'amour; mon cœur se fondit et, pleurant à chaudes larmes, la tête dans les mains, je lui dis, presque malgré moi : « Ah! pauvre vieux, nous en sommes tous là. »

« Nous en sommes tous là. » D'où me venait ce mot, puisque, l'instant d'avant, j'étais encore incroyant? De quel travail, de quel lent, obscur et profond travail révélait-il l'action? A cette minute, je sentis que j'étais chrétien.

Dans le train qui me ramenait à Paris, une prière monta à ma bouche et ne la quitta plus de tout le trajet, la prière douce entre toutes, fraîche et joyeuse comme une aurore : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce.*

« Nous en sommes tous là. » Il me fallut pourtant plus d'une année pour y être entièrement, absolument, sans retour. Les chaînes de l'habitude sont si lourdes, l'Église semble si effrayante de loin, et les « curés », les curés qu'on a tant dédaignés! Il me fallut une autre amitié, d'autres prières.

Enfin, la première *Jeanne d'Arc* parut et ce flot de mysticisme emporta les dernières résistances. Une humble sœur de la Miséricorde me prit par la main, je me laissai conduire comme un enfant.

A son tour, Joseph Lotte a conduit beaucoup d'autres « enfants »; il est mort glorieusement et chrétiennement, sur le champ de bataille, comme son cher Péguy; beaucoup d'écrivains notoires auront servi moins que lui, je ne dis pas la cause humaine — c'est trop évident — mais la littérature.

J'aurais voulu terminer cette trop sèche énumération sur le nom de l'humble et grand professeur du collège de Coutances. Mais cette place dernière, celle où l'on met les noms auxquels on veut penser plus longtemps, est due à Albert de Mun. Une lumière, lui aussi. Mais quelle splendeur de flamme! Je l'ai vu jadis, il y a tant d'années! à l'époque où j'allais aussi voir Verlaine à l'hôpital. Lui, c'est dans un cercle catholique, ou pour être plus exact, dans un patronage que je le rencontrai; mais n'ayant malheureusement jamais été « social », j'admirai tout aussitôt la beauté de son âme, sans comprendre la beauté de son œuvre. Plus tard, il passa un jour par Toulouse, il devait y faire une conférence; je l'écoutai; jusque-là, je n'avais entendu que des gens qui parlaient comme on écrit; lui me révéla l'éloquence. Du premier au dernier mot, son discours fut une seule phrase, d'un élan et d'une continuité, et d'un rythme merveilleux : le beau courant! Je l'ai revu enfin, une dernière fois, de plus près, un an avant la guerre : il semblait las! il était inquiet, il prévoyait! Mais l'imminence du danger devait lui rendre la magnifique ardeur de sa jeunesse! Il avait été en 1913 et 1914 le prophète qui crie dans dans le désert. A partir d'août 1914, il fut l'éclair de l'épée. Ses articles de *l'Echo de Paris* étaient lus de la France entière ; et, dans tous les cœurs, ils éveillaient le frémissement du patriotisme et le courage du sacrifice. Il est mort en pleine lutte, laissant après lui l'universel regret de son pays; et sa disparition fut un deuil et un malheur national. Il avait été dans sa jeunesse une des plus poétiques et des plus nobles personnifications de la vie sociale catholique; il était resté

le modèle de l'éloquence catholique; mort, il est devenu une des images traditionnelles de la gloire française, comme ces figures de chevalier sans peur et sans reproche qu'on sculptait sur les tombeaux, le casque en tête, le lion aux pieds, et les mains jointes pour la prière (1).

---

(1) L'alliance traditionnelle d'une forte culture avec une grande activité politique et du talent d'écrivains avec le talent d'homme d'Etat, M. de Mun n'en a pas emporté le secret avec lui. Et je nommerai, comme exemple, parmi les catholiques, M. Denys Cochin et M. Henry Cochin. Leurs noms sont universellement respectés; tout ce qu'ils disent ou écrivent éveille un écho. L'un, philosophe et savant, vient de donner à la France deux fils et un gendre, morts glorieusement pour la patrie, pendant que leur père prêtait au gouvernement le concours de son expérience, de ses vues et de son autorité. L'autre, — mais je n'ose le louer ici, pas plus que je n'ai osé louer M. Lamy; je dirai seulement que son horizon de critique et d'historien s'étend au delà des limites de la France, bien au delà des limites du temps présent, et que son beau talent vit sur un fonds immense de recherches et de savoir.

CHAPITRE IV

Aujourd'hui.

La critique. — II. Le roman. — III. Paul Claudel. — IV. Francis Jammes. — V. Des croix et des tombes : Peguy, Lafon, Psichari. — VI. La raison des progrès de la littérature catholique. — VII. *Ubi Gallia, ibi Crux.*

I

J'ai donc eu à énumérer jusqu'ici, comme je l'ai dit, plus de morts, hélas! que de vivants. Mais voici que j'arrive à l'heure toute présente : à côté des maîtres mûris par l'expérience et entrés déjà dans la notoriété, les jeunes viendront apporter leur flamme. Je continuerai sous une impression de confiance et d'espoir, sous une impression de jour levant, cette enquête sur les genres littéraires et les écrivains catholiques.

J'ai déjà parlé de l'histoire. Du théâtre, comme genre, je ne dirai rien : il est devenu une grande industrie, dont le mieux qu'on puisse affirmer, c'est que, sauf les maîtres incontestés qui s'imposent, ses fournisseurs flattent le goût d'un public cosmopolite, plus qu'ils ne guident le goût français. Mais, en revanche, deux genres, et qu'on disait morts, se sont ouverts à l'inspiration religieuse et s'y sont rajeunis : la critique et le roman.

La critique littéraire qui est la conscience et la raison des lecteurs et des auteurs, compte encore aujourd'hui, quoi qu'on ait pu en dire, des maîtres excellents et, parmi eux, d'éminents catholiques. Or ce que ces derniers apportent dans leur mission, ce n'est pas seulement le sens de la stabilité et le sérieux de la morale, c'est tout autant une généreuse ouverture et liberté d'esprit, jointes à une incon-

testable solidité de jugement. J'ai déjà parlé des merveilleuses divinations de Wyzewa. Voici quelques autres noms entre plusieurs : René Doumic, Henri Bremond, Victor Giraud, André Beaunier. Ce sont presque des « professionnels », mais comme ils dominent, à des titres divers, leur profession !

René Doumic, poursuivant une longue et belle carrière d'écrivain, est devenu directeur de la *Revue des Deux Mondes;* et sans doute, dans ce magistère qu'est la direction d'une telle revue, il ne saurait se montrer exclusivement catholique; mais croit-on que les sentiments religieux et les croyances de toute sa vie ne l'aideront pas ici comme ils l'ont aidé dans ses articles et dans ses livres, à discerner le vrai du faux, l'utile du dangereux, le beau du vilain?

Henri Bremond avec cette sensibilité si délicate et si discrète, avec cette ingéniosité et ce cœur qu'il a manifestés dans l'étude de l'*Inquiétude religieuse*, avec cette érudition pleine de poésie et de curiosité qui lui fait découvrir des provinces inconnues et délicieuses dans l'*Histoire littéraire du sentiment religieux au* XVIIe *siècle*, est aussi un juge d'un goût classique. Mais ses excellents arrêts, à lui encore, sont toujours rajeunis par les mille nuances du goût moderne.

Victor Giraud, peu après sa sortie de l'Ecole Normale, avait été nommé professeur de littérature française à l'Université de Fribourg en Suisse; je crois même qu'il garde encore le titre de la chaire où il était remplacé naguère par l'héroïque Pierre-Maurice Masson. Dans ces premières fonctions, il a acquis la discipline excellente de l'art d'enseigner, et il l'a gardée. Il n'a jamais dédaigné, même pour ses articles les plus actuels, la bibliographie et l'étude comparée des textes. Mais d'où vient que son talent n'a pas été desséché par ses érudites recherches ? D'où vient qu'au contraire, dans le désert même de cette érudition, il a fait jaillir des sources? C'est que l'auteur des

Maîtres de l'heure a constamment aspiré, avec ses méthodes, non à satisfaire une vaine curiosité, mais à éclairer sa conscience et la nôtre. Toujours appliqué à l'unique nécessaire, toujours il a aimé la vérité religieuse qui vivifie et il est arrivé à l'éloquence par surcroît.

Je ne pense pas me tromper en faisant d'André Beaunier un catholique. Lui aussi, les préoccupations morales l'ont toujours dominé et, quand on goûtait son esprit subtil et ingénieux de journaliste, on était en même temps frappé par je ne sais quel secret accent où la conviction parlait. Ses romans, car il a écrit des romans où la thèse se cache sous l'agrément de la fiction, offraient le même caractère.

Maintenant, critique littéraire à la *Revue des Deux Mondes*, il juge avec autorité des livres qu'il analyse avec un charme infini, et sa doctrine s'en dégage peu à peu, toute religieuse en même temps que toute généreuse, et passionnée, sans cesser d'être clairvoyante.

J'ajouterais beaucoup d'autres noms aux leurs — par exemple celui de M. Dimier, qui est, d'ailleurs, plutôt philosophe et chef d'école — si je ne craignais d'avoir l'air à la fois indiscret et trop avide pour mes autels (1). Qu'on sache bien, d'ailleurs, que, catholiques ou non, ceux qui ont mission chez nous de juger les livres et les idées apportent à leur fonction — et c'est une haute fonction — des scrupules qui ne viennent pas uniquement du goût et de la science; c'est leur raison et leur conscience — la vieille raison française, la vieille conscience française — qui guident leur plume et dictent leurs arrêts. Et par conséquent aucun d'eux n'est vraiment loin de nous.

---

(1) Les journaux et les revues catholiques de province font une large place à la critique littéraire; et celle-ci, nourrie de traditions, éclairée souvent ou affinée par les vénérables habitudes du goût local, n'y manque ni de force ni d'originalité. A Toulouse, l'exemple de mon vieux maître Firmin Boissin n'est pas oubliée. Et de même dans toutes nos anciennes villes, jusqu'aux plus petites. Qui donc nous donnera la *géographie littéraire des provinces de France* depuis 1870?

II

Le roman, disait-on naguère, ne saurait tarder à mourir d'épuisement. Le fait est qu'on ne voyait pas comment il pourrait se renouveler. Mais que l'inspiration catholique s'en empare, et voilà ce genre, dont nos critiques annonçaient unanimement la fin, qui recommence à fleurir avec une vigueur pleine de jeunesse! Cependant, roman et religion étaient jadis deux termes opposés. On avait bien vu quelques bons romans animés du sentiment chrétien, mais c'était à l'étranger ; en France, malgré la meilleure volonté du monde, le roman était resté le plus profane de tous les genres. En vain Octave Feuillet avait écrit dans *M. de Camors* un beau livre ; car ensuite il n'avait qu'à demi réussi avec *Sybille*, et son échec avait été décourageant. Or, depuis vingt ans, l'on peut dire qu'au contraire es romanciers catholiques de talent abondent. J'ai déjà parlé de Barbey d'Aurevilly et de M. Bourget. En voici quelques autres tout à fait notoires.

Les romans de M. René Bazin n'appartiennent pas à 'espèce des livres à thèse. Le lettré les ouvre avec l'espérance, toujours justifiée, d'y trouver un style délicat et sûr. L'homme d'affaires, le soir, se repose les yeux sur leurs pages riantes ou émues; il y oublie sa fatigue, il y respire dans un air rempli de fraîcheur. Et la jeune fille qui rentre de son atelier ou de son magasin, l'institutrice qui a fini sa lourde journée se réfugient là, dans un monde qui n'est pas trop loin de la réalité et qui est pourtant de la poésie.

Il y a dans les œuvres de M. Bazin une abondance et une variété de scènes charmantes ou pathétiques, de personnages très divers et toujours vivants, qui révèle une imagi nation féconde sans effort, un vrai génie de romancier. M. Bazin ne s'est pas fait romancier, n'a pas travaillé péniblement à le devenir ; il est né avec le don. Lorsqu'il pour-

suivait jadis ces graves études qui devaient faire de lui un éminent professeur de la Faculté catholique d'Angers, mille visages, mille scènes inventées à plaisir, surgissaient à ses yeux, j'en jurerais, et lui auraient caché sans doute les pages austères de ses maîtres du droit, s'il n'avait chassé momentanément, par sagesse, ces riantes chimères. Oui ! il est né romancier ! Et de même qu'il est né romancier, je crois qu'il est né poète — si du moins l'on entend par poésie la faculté de donner à des images toutes voisines de la réalité même, une teinte fraîche, des couleurs délicates, une atmosphère lumineuse, de justes et naturelles proportions. Enfin j'ajouterai qu'il est né religieux, puisque ses livres ont tous un caractère de « spiritualité ».

M. Bazin est, foncièrement et, avant tout, catholique. Aussi, ne pourrait-il écrire une ligne qui ne fût pas d'un catholique, ni concevoir un sujet qui fût indigne d'un catholique. Bien plus, il a voulu expressément que ses livres fissent du bien ; il les a consacrés presque tous à rendre persuasive quelque vérité méconnue : *La Terre qui meurt*, *le Blé qui lève*, *les Oberlé*, *Madame Corentine*, *Donatienne* (je cite sans ordre) n'ont pas une autre origine. Mais M. Bazin est trop romancier, trop poète, pour que la vérité qu'il veut faire aimer se traduise sous sa plume en théorie abstraite ; sa pensée, dans ses romans, ne tourne jamais à la discussion systématique ; elle devient sentiment, émotion, évidence du cœur et charme de l'esprit. C'est ce que j'appelle « spiritualité ». Quand les circonstances, les difficultés, les erreurs au milieu desquelles nous cherchons aujourd'hui notre chemin, auront disparu et seront totalement oubliées, et qu'on ne comprendra plus nos romans à dialectique, les fictions inventées par M. Bazin resteront pour leur charme et ne cesseront pas de toucher et de plaire : les théories passent, une simple figure de femme créée par un romancier à l'imagination poétique, une figure peinte avec art et avec sincérité, a des chances d'être immortelle.

J'ai parlé de figure de femme ; j'ai, en effet, une prédilec-

tion particulière, que je suis loin de prétendre imposer comme un jugement raisonné et infaillible, pour *De toute son âme, l'Isolée, Davidée Birot,* trois études de consciences et de cœurs féminins, trois chefs-d'œuvre de délicatesse, de pénétration, de noble et pieuse tendresse. Si les livres de M. Bazin ne se trouvaient jusque dans les plus humbles cantons, je sais bien quelles pages de lui je citerais pour justifier mon goût ; je me contente de renvoyer à la première partie de *l'Isolée,* à ce tableau des cinq pauvres petites religieuses, en costume gros bleu, voile noir et guimpe blanche, qui, par un soir d'été, se promènent dans le préau de leur pauvre école, en échangeant des propos tout simples, où Dieu apparaît, tandis que leur ancienne élève, Ursule Magre, une qui a mal tourné, monte le chemin pour leur annoncer leur expulsion prochaine. Le talent descriptif, si fin, du romancier, son intelligence des âmes, sa sensibilité, et la force voilée de grâce de sa pensée, tout s'y montre uni pour nous émouvoir.

M. René Bazin est président de la Corporation des publicistes chrétiens. Les articles qu'il écrit périodiquement depuis la guerre ont les mêmes mérites que ses œuvres de longue haleine. A la fermeté et à l'ardeur des convictions, M. Bazin y joint le tact et la dignité du galant homme ; il y reste un scrupuleux artisan de style — j'entends du style naturel et poétique, car, en changeant de genre, il n'a pas changé de plume. Il fait du bien comme il a toujours fait. Seulement, le cercle de son influence s'étend. Aujourd'hui ses livres se répandent à l'étranger autant qu'en France, et c'est beaucoup dire ; ils tendent à remplacer cette littérature d'exportation qui nous a trop calomniés ! Ils assureront à la France autant d'amis qu'ils auront de lecteurs ! Apôtre de sa religion, voici que M. Bazin le devient de son pays. Mais a-t-il jamais séparé sa religion et son pays ? L'une et l'autre se confondent pour lui en une même foi, un même devoir et une même harmonie. C'est l'unité de son âme et de son œuvre.

M. Henry Bordeaux connaît les grands succès, comme M. René Bazin. Dans ses livres, la thèse est plus vigoureusement accusée, avec un raccourci dramatique plus intense; par contre son style et ses personnages n'ont pas le même charme nuancé, ni la même poésie. Ainsi chacun de nos romanciers a sa particulière différence d'avec les autres. Je ne veux pas faire ici l'éloge en règle d'Henry Bordeaux, mais du moins je rappellerai quels furent ses débuts. Il a commencé par la critique, il a témoigné dans ce genre une finesse et une subtilité de goût, une largeur d'information, une curiosité d'esprit, qui lui avaient permis de comprendre et d'analyser ce que son temps avait de plus original, de plus hardi, de plus fécond. L'auteur de la *Robe de laine*, de la *Croisée des chemins*, des *Yeux qui s'ouvrent*, il ne faut pas qu'on l'ignore, a commencé par faire lui aussi son enquête sur la vie; et comme chez tous les hommes de valeur, si sa pensée est arrivée à la simplicité, ce n'est qu'après qu'il eut longtemps discuté, et médité, et appris. Oui, s'il est catholique, ce n'est pas en haine de son siècle ou par insuffisance de philosophie, mais bien plutôt parce qu'il lui fallait, pour les richesses nouvelles confusément amassées dans son cerveau, ordre, principes, organisation, et que la religion dans laquelle il avait été élevé, lui offrait seule cet ordre, ces principes, cette organisation. Aujourd'hui il est revenu à l'histoire et à l'analyse, mais à l'histoire de l'héroïsme et à l'analyse des plus nobles sentiments; le commandant Henry Bordeaux s'est rajeuni dans son contact avec la *Jeunesse nouvelle*.

Un jeune homme que je regrette de n'avoir pas connu, Henry du Roure, mort à l'ennemi, le 21 septembre 1914, doit prendre sa place ici. Il était publiciste autant que romancier; il a laissé des romans dont le dernier, paru après sa mort, quoique écrit avant la guerre, la *Vie d'un heureux*, est une sorte de bilan des richesses humaines qui se résout finalement dans la faillite du bonheur de

ce monde : il nous attache jusqu'à la conclusion qui est élevée, pieuse et chrétienne. Mais c'est peu dire. Je sais l'influence extraordinaire qu'Henry du Roure et ses livres ont exercée sur certaines âmes, de ces âmes qu'a peintes Jean Balde dans les *Ebauches;* il parlait au cœur, et pour rappeler son souvenir, il m'eût fallu laisser ici la plume à tel des jeunes gens qui sur les bancs de l'École normale ou de la Sorbonne portent la sainte et douloureuse inquiétude de la foi militante. Heureux et grand écrivain, même si son œuvre reste imparfaite, celui qui a été ainsi, pour quelques errants, une lumière dans les brouillards du soir tombant et du jour levant.

Du Roure était un des amis de Marc Sangnier; autour de son souvenir je voudrais évoquer le groupe vaillant et noble de ces jeunes gens. Romanciers, critiques, publicistes, Paul Renaudin, Guiard, Hoog, et tant d'autres que dévore le feu du dévouement et de l'action. Le talent ne leur manque pas, ni l'intelligence, ni le travail; mais il faut qu'ils agissent; ils ne s'intéressent pas aux phrases et aux idées pour ce qu'elles pourraient contenir de philosophie et de beauté, mais pour le bien efficace qu'elles pourront faire.

Robert Vallery-Radot et François Mauriac tout voisins sont encore d'une autre nature. Ils ont ce trait commun de vouloir peindre des sensibilités toutes jeunes, ardentes, complexes, encore empêtrées dans les désirs de la jeunesse et mal « délivrées d'elles-mêmes »... Elles n'ont pas encore la force de briser leurs « chaînes » d'un grand coup d'ailes, ces âmes-là, et, se rappelant les émotions religieuses de leur enfance, elles recourent à Dieu pour devenir viriles. On aurait envie quelquefois de leur souhaiter des sensibilités moins délicates et des sentiments plus simples. Mais toutes les âmes, dans l'universel cataclysme, se sont fortifiées et durcies comme il convient à cette heure de combat mortel. Mon cher François Mauriac, ce poète si émouvant, ce vrai poète, et qui allait publier un beau livre d'une pensée forte sur Lacordaire, s'est dévoué désormais aux

plus durs et aux plus héroïques emplois du dévouement chrétien. Quant à Robert Vallery-Radot qui a toujours tendu à l'action, il est en train de préparer de nouveaux livres où sa récente expérience donnera à son talent la moelle la plus substantielle.

M. Emile Baumann a peint, lui aussi, de jeunes chrétiens d'avant la guerre : il a décrit, de son côté, leur sensibilité, leurs émotions, et comment ils s'adaptent aux milieux divers de la société contemporaine, non sans avoir eu à lutter contre le mauvais esprit du temps et le péché qui est dans toute chair : tel est l'*Immolé*. Sous une forme hardie et romanesque qui donne un relief extrême aux choses, l'*Immolé* restera comme un document sur la jeunesse catholique d'il y a dix ans. M. Baumann est un romancier très lu, très écouté, mais je signale ici de lui tout particulièrement *Trois villes saintes;* c'est là sans aucun doute que son art d'écrivain est arrivé à la perfection.

Que de richesses donc dans le roman chrétien actuel! On le verrait mieux encore si l'esquisse que je viens de donner était vraiment complète. Ainsi le roman ne doit plus être, par condamnation générale, universelle et sans appel, banni des maisons chrétiennes! Il console, il convertit! Et il ne laisse pas d'atteindre à la vraie beauté de l'art! Qu'est-ce que Pascal en eût pensé? Après tout, il voulait commencer son *Apologie* de la religion chrétienne par l'histoire dramatique d'une âme incroyante que presse la misère de la « condition humaine ». Peut-être n'aurait-il pas été trop étonné que le roman soit devenu le plus chrétien des genres littéraires.

III

Voici maintenant deux hommes que je ne peux mettre sous aucun titre général : ils n'entrent dans aucun genre! Ce que vaut leur génie, l'avenir le déclarera à nos arrière-neveux, mais ils ont du génie; ils ont leur génie.

J'ai connu Paul Claudel, jadis, au lycée, sous la férule d'un maître sévère, qui était le moins éloquent des hommes, mais qui, par contre, ne nous pardonnait jamais dans nos copies ni un mauvais son, ni une répétition de mots, ni une phrase obscure, ni un paragraphe mal équilibré. Il ne donnait pas des ailes, M. Gaspard, mais il apprenait — que n'ai-je mieux suivi ses leçons! — à écrire en bon français. Claudel n'avait pas besoin qu'on lui donnât des ailes, et il a bien suivi les leçons du maître. Il avait alors, le « petit Claudel », une figure ronde, au regard droit, un accent un peu rude, les façons vives, l'allure robuste. Je l'ai retrouvé naguère presque tout pareil; l'homme mûr que la gloire a illuminé ressemblait à l'enfant de 16 ans! Il y a en Claudel quelque chose qui n'a jamais changé, ni ne changera jamais; sa personnalité a une trempe inaltérable!

C'est un solide écrivain! Il se dit poète et il prétend écrire en vers, et rien n'empêche qu'il ait raison; il fait remarquer en effet que borner le rythme poétique à des groupements de mots comme ceux-ci :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel,

c'est se priver de grandes beautés, et que, par exemple, la phrase de Pascal :

« Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye, » n'offre pas un rythme moins beau, ni plus difficile à saisir, et n'est pas moins un vers. Mais, quoi qu'il en soit de sa rythmique, il écrit une langue admirable, un peu martelée, sonore à miracle, avec le mot juste — si juste qu'il en paraît archaïque — avec l'élan, la force et la vie (1).

Il a raconté sa conversion dans la *Revue de la Jeunesse* (aujourd'hui *Revue des Jeunes*), au numéro d'octobre 1913, récit qui égale en beauté tout ce que la prose française ren-

(1) *Les Études* ont publié récemment une étude très longue et très détaillée sur M. Claudel. Je ne peux qu'y renvoyer, car elle est magistrale.

ferme de plus grand. Il nous dit donc que dès l'âge de 18 ans, la foi perdue, il croyait « ce que croyaient les gens dits cultivés de ce temps ».

La forte idée de l'individuel et du concret était obscurcie en moi. J'acceptais l'hypothèse moniste et mécaniste dans toute sa rigueur, je croyais que tout était soumis aux lois, et que le monde était un enchaînement dur d'effets et de causes, que la science allait arriver après-demain à débrouiller parfaitement. Tout cela me semblait d'ailleurs fort triste et fort ennuyeux... Peu à peu je tombai dans un état de désespoir... La pensée de la mort ne me quittait pas. J'avais complètement oublié la religion et j'étais à son égard dans une ignorance de sauvage.

Cependant la lecture de Rimbaud lui donnait déjà une première lueur de vérité, sans que pourtant son état habituel « d'asphyxie et de désespoir » en fût amélioré.

Tel il était quand, le jour de Noël de l'année 1886, se trouvant debout, dans la foule, à Notre-Dame de Paris, où il était venu en dilettante afin d'y chercher « un excitant approprié et la matière de quelques exercices décadents », pendant les Vêpres, au milieu du chant du *Magnificat*, en un instant son cœur fut touché et il crut.

Je crus, écrit-il, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée n'ont pu ébranler ma foi ni, à vrai dire, la toucher. En essayant, comme je l'ai fait souvent, de reconstituer les minutes qui suivirent cet instant extraordinaire, je retrouve les éléments suivants qui, cependant ne formaient qu'un seul éclair, une seule arme dont la Providence divine se servait pour atteindre et ouvrir enfin le cœur d'un pauvre enfant désespéré : « Que les gens qui croient sont heureux ! — Si c'était vrai, pourtant ? — *C'est vrai !* — Dieu existe, il est là. C'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi ! — Il m'aime, il m'appelle ! »

Les larmes et les sanglots étaient venus...

Mais, par une étrange et horrible contradiction, ses « convictions philosophiques étaient entières ».

... La religion catholique me semblait toujours le même trésor d'anecdotes absurdes; ses prêtres et les fidèles m'inspiraient la même aversion qui allait jusqu'à la haine et jusqu'au dégoût. L'édifice de mes opinions et de mes connaissances restait debout et je n'y voyais aucun défaut. Il était seulement arrivé que j'en étais sorti... Ce qui était le plus répugnant à mes opinions et à mes goûts, c'est cela pourtant qui était vrai; c'est cela dont il fallait, bon gré, mal gré, que je m'accommodasse!

Il résista quatre ans à cet assaut de la Vérité. « J'ose dire, écrit-il, que ce fut une belle défense! » Mais enfin il fut vaincu — ou vainqueur : je ne sais comment il faut dire.

L'Évangile, où il entendit « cette voix douce et inflexible qui n'a cessé de retentir dans son cœur », les offices de l'Église, les chants, les prières, puis enfin quelques livres, les *Pensées* de Pascal, les *Elévations* et les *Méditations* de Bossuet, Dante, la *Métaphysique* d'Aristote, les *Ecrits posthumes* de Baudelaire le conduisirent pas à pas jusqu'à une « nouvelle naissance ». Le jour de Noël 1890, il faisait la communion, sa *seconde communion*.

La foi conquise, au prix que l'a payée Claudel, est certainement la substance de son génie : l'éveil de ses facultés poétiques coïncida avec celui de son âme. Il faut se rappeler sans cesse l'histoire de sa conversion pour comprendre son œuvre et l'empire que, malgré son obscurité, cette œuvre exerce sur nous. On a représenté naguère, dans un petit théâtre de la rue du Vieux-Colombier, *L'Annonce faite à Marie*, et je conviens que les acteurs du théâtre du Vieux-Colombier jouaient avec une impressionnante sincérité; mais ce n'était pas leur jeu, ce n'était pas non plus le drame lui-même qui créait autour des spectateurs une atmosphère inexplicable. Une réalité invisible se devinait sous les paroles, la même qui avait pénétré dans le cœur du « petit Claudel » à Notre-Dame, le jour de Noël! L'un des personnages, Pierre de Craonne, le bâtisseur de cathédrales, dit dans la pièce : « Je ne vis pas de plain-pied avec les autres hommes, toujours sous terre avec les fondations

ou dans le ciel avec le clocher. » Ainsi en est-il de Paul Claudel et de son génie ; avec lui, vous descendez sous terre et dans les ténèbres ; mais, en même temps, le clocher vous appelle et vous voici dans le ciel. Ou plutôt, avec lui, vous êtes à la fois dans les ténèbres et dans le ciel, toujours loin des choses courantes et vulgaires.

Claudel, depuis sa conversion n'a jamais rien pu concevoir que sous une forme « concrète et individuelle » ; ce sens du « concret et de l'individuel » qu'il déplorait d'avoir perdu dans sa jeunesse, est devenu sa maîtresse forme. Il n'est à son aise que dans le dramatique ; et, pour ses odes les plus lyriques, autant que pour ses drames, il faut toujours s'imaginer, si l'on en veut saisir la beauté, qu'un personnage vivant et réel raconte son cœur dans les développements lyriques du poème. La vie — non la vie universelle et diffuse —, mais la vie personnelle, partie de terre, montant à Dieu et exprimant par des images humaines des aspirations divines qui ne manqueront pas d'être satisfaites, voilà l'inspiration de Claudel et le secret de son art.

Mais il ne s'enferme pas dans son expérience, toute large qu'elle soit, ni dans aucune expérience individuelle. Il se dépasse lui-même ; il est sublime. Le vieux Corneille nous avait montré dans le « Qu'il mourût ! » ou dans le « Soyons amis, Cinna », le sublime de la volonté humaine, c'est-à-dire la volonté humaine se dégageant de l'humain, détruisant, anéantissant tous les troubles de l'humain pour n'être que volonté pure et clarté absolue. Victor Hugo nous a montré plus récemment le sublime des choses, c'est-à-dire, dans des conflits inextricables de forces prodigieuses, l'intervention brusque, soudaine, inexpliquée de la vérité simple et de la paix. Il restait à Claudel le sublime religieux, le sublime chrétien. Là, comme chez Corneille, la volonté simplifie tout dans une décision héroïque, mais cette décision vient de Dieu autant que d'elle-même ; là, comme chez Hugo, la paix s'établit au milieu de la guerre, la justice au milieu des souffrances imméritées, la joie

absolue au milieu du plus terrible sacrifice, mais la force qui intervient s'appelle Providence et la forme sous laquelle cette Providence se révèle, c'est la prière liturgique, les saints offices, les sacrements, l'Église. Le sublime, ce mot décisif, éclatant au milieu de la tempête pour imposer un grand silence, le sublime, chez Claudel, est prononcé à la fois par Dieu et par l'homme.

Je crains que les définitions que je m'essaye à donner de cette extraordinaire individualité d'artiste, ne satisfassent ni ceux qui le connaissent très bien, ni ceux qui ne le connaissent pas ; on les trouvera peut-être obscures et incomplètes. Aussi veux-je ajouter un exemple qui éclaircira tout ce que je viens de dire, car nulle part le « sublime » de Claudel ne se laissa mieux saisir, avec ses caractères essentiels, que dans le fragment que je transcris.

Une jeune fille, Sygne de Coufontaine, restée orpheline et seule après la Révolution, a reconstruit pièce à pièce le domaine, ou du moins les parties principales du domaine de sa race. Son seul parent est un cousin de son nom, émigré, agent de Louis XVIII, conspirateur, qui court la France pour rétablir son maître; elle l'aime d'amour et aussi parce qu'il est l'héritier du nom; elle s'est fiancée à lui : il aura château et domaine et la femme qu'il aime, et le nom ne s'éteindra pas. Or, un soir, un hôte mystérieux, un prêtre qui fuit, un vieux prêtre étrange arrive au château, conduit par ce cousin. La même nuit, Sygne apprend que son hôte est le pape Pie VII, échappé par miracle à Napoléon I[er]; mais elle n'est pas seule à savoir ce terrible secret. Le préfet de l'Empereur, Turelure, fils d'une abominable sorcière, et ancien jacobin, est informé de l'arrivée de Pie; et, à son tour, il vient; il pose à Sygne de monstrueuses conditions; il arrêtera le pape et le livrera, si elle ne consent pas à l'épouser et à devenir la baronne Turelure. La malheureuse, dans son désarroi, appelle son curé, M. Badilon, et elle lui demande conseil. Après qu'il l'a vue

souffrir longtemps devant lui, le pauvre curé se décide enfin à lui dire son avis.

Sygne, *sourdement.* — Ayez pitié de moi.

M. Badillon, *avec éclat.* — Grand Dieu! ayez pitié de moi vous-même, qui ai de telles paroles à vous dire dont j'ai épouvante.

C'est votre mère, la sainte comtesse Renée, qui m'a aperçu quand je n'étais encore qu'un mauvais petit corbeau et m'a fait prêtre, ici, pour l'éternité.

Et quoi? me voici là qui demande à sa fille ces choses au prix de qui la mort est peu, qui ne suis pas digne de toucher à votre chaussure?

Moi, l'imbécile, le gros homme chargé de matière et de péchés!

Me voici à qui Dieu a donné ministère sur les hommes et sur les anges; c'est à ces mains rouges qu'il a remis pouvoir de lier et de délier.

Tout a péri, et c'est moi seul maintenant que vous appelez votre père, pauvre paysan!

Ah! du moins, rien n'a été votre père par le sang plus que je ne suis le vôtre, ma fille chérie, au nom du Père et du Fils.

Priez Dieu pour que je sois pour vous un père et non pas un sacrificateur sans entrailles,

Et que je vous conseille hors de toute violence dans un esprit de mesure et de suavité.

Car Il ne nous demande point ce qui est au-dessus de nous, mais ce qu'il y a de plus bas,

Ne se plaisant point aux sacrifices sans buts mais aux dons que Son enfant lui fait de tout son cœur.

Sygne, *sourdement.* — Pardonnez-moi, parce que j'ai péché.

(*Il ouvre son manteau et on le voit en surplis, l'étole violette croisée sur la poitrine.*)

Eh! quoi! vous avez sur vous le viatique?

M. Badilon. — Non. Je reviens de le porter au père Vincent dans les bois.

En quittant ce matin même

(*A voix basse.*) le Pape,

J'ai appris que le pauvre homme venait d'avoir les jambes broyées par un chêne.

J'arrive de chez lui. Quelle tempête!

Cela m'a rappelé les bons temps de l'Indivisible, quand le sorcier Quiriace me pourchassait,

Et que je passais la nuit dans le creux d'un saule, avec Notre-Seigneur sur la poitrine.

Sygne, *se mettant à genoux.* — Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

M. Badillon (*Il est assis sur un fauteuil, à côté d'elle.*). — Qu'il vous pardonne comme je vous bénis...

Sygne, *à voix basse.* — Georges.

Dont je vous ai parlé tout à l'heure, père. Je l'aime.

M. Badilon. — Mais il n'y a pas de mal à cela.

Sygne. — Plus qu'il n'est dû à aucune créature.

M. Badilon. — Mais pas autant cependant que Dieu lui-même qui l'a faite...

Sygne. — Mais Dieu veut-il que je l'abandonne et le trahisse?

M. Badilon. — Ayez patience avec moi, écoutez-moi, mon enfant bien-aimée, car je suis votre pasteur qui ne vous veut point de mal.

Qu'une femme quitte son bien, comme cela arrive, son père, sa mère, son pays, son fiancé,

(Et la chose est bien dure, bien que les mots soient aisés à dire),

Pour se retirer dans le désert au pied d'une croix, pour panser les malades, pour nourrir les pauvres,

Pour chérir et préférer au-dessus du sens et de la raison ces gens qui ne nous sont rien,

Elle le fait dans l'abondance de son cœur et son salut n'y est pas intéressé.

Et vous, que, pour sauver le Père de tous les hommes, selon que vous en avez reçu vocation,

Vous renonciez à votre amour et à votre nom et à votre cause et à votre honneur en ce monde, embrassant votre bourreau et l'acceptant pour époux, comme le Christ s'est laissé manger par Judas,

— La Justice ne le commande pas.

Sygne. — Ne le faisant pas, je reste sans péché?

M. Badilon. — Aucun prêtre ne vous refusera l'absolution.

Sygne. — Est-il vrai?

M. Badilon. — Et je vous dirai plus : Prenez garde et faites attention à ce grand sacrement qu'est le mariage, de crainte qu'il ne soit profané...

Sygne. — Dieu ne veut donc pas de moi un tel consentement?

M. Badilon. — Il ne l'exige pas, je vous le dis avec fermeté.

— Et de même quand le Fils de Dieu pour le salut des hommes

S'est arraché du sein de son père et qu'il a subi l'humiliation et la mort

Et cette seconde mort de tous les jours qui est le péché mortel de ceux qu'il aime,

La Justice non plus ne le contraignait pas.

SYGNE. — Ah! je ne suis pas un Dieu, mais une femme!

M. BADILON. — Je le sais, pauvre enfant.

SYGNE. — Est-ce à moi de sauver Dieu?

M. BADILON. — C'est à vous de sauver votre hôte.

SYGNE. — Ce n'est pas moi qui l'ai prié sous mon toit.

M. BADILON. — C'est votre cousin qui l'a amené.

SYGNE. — Je ne peux pas! O mon Dieu, je ne peux pas à ce prix!

M. BADILON. — C'est bien. Vous êtes acquittée du sang de ce juste.

SYGNE. — Je ne peux pas au delà de ma force.

M. BADILON. — Mon enfant, sondez votre cœur.

SYGNE. — Le voici devant vous tout ouvert et déchiré.

M. BADILON. — Si les enfants de votre cousin vivaient encore, s'il s'agissait de le sauver, lui et les siens,

Et le nom, et la race, si lui, lui-même vous le demandait,

Ce sacrifice que je vous propose, Sygne, le feriez-vous?

SYGNE. — Ah! qui suis-je, pauvre fille, pour me comparer au mâle de ma race? Oui.

Je le ferais.

M. BADILON. — Je l'entends de votre propre bouche.

SYGNE. — Mais il est mon père et mon sang et mon frère et mon aîné, le premier et le dernier de nous tous,

Mon maître, mon seigneur, à qui j'ai engagé ma foi!

M. BADILON. — Dieu est tout cela pour vous avant lui.

SYGNE. — Mais il n'a pas besoin de moi! Le Pape a ses promesses infaillibles!

M. BADILON. — Mais le monde ne les a point, pour qui le Christ n'a point prié.

Épargnez à l'univers ce crime.

SYGNE. — C'est vous qui m'avez instruit et ne me disiez-vous pas que le Pape près de périr, Dieu chaque fois l'a sauvé?

M. BADILON. — Jamais sans le secours de quelque homme et sans sa bonne volonté.

SYGNE. — Je vis toute seule ici et ne sais rien de la politique.

M. BADILON. — Mais vous voyez au moins que c'est l'heure du prince de ce monde, et Pierre lui-même est entre les mains de Napoléon. Qui l'empêche de façonner un autre pape, comme ces empereurs de ténèbres jadis, ou de le tirer de Rome,

Comme les anciens rois de France afin de l'avoir à eux?

Voici le dernier désordre! Voici le cœur dérangé de sa place!

Ah! nous ne sommes pas seuls ici! Ame pénitente, vierge, voyez ce peuple immense qui nous entoure,

Les esprits bienheureux dans le ciel, les pécheurs sous nos pieds,

Et les myriades humaines l'une sur l'autre, attendant votre résolution!

Sygne. — Père, ne me tentez pas au-dessus de ma force!

M. Badilon. — Dieu n'est pas au-dessus de nous, mais au-dessous.

Et ce n'est pas selon votre force que je vous tente, mais selon votre faiblesse.

Sygne. — Ainsi donc moi, Sygne, comtesse de Coufontaine,

J'épouserai de ma propre volonté Toussaint Turelure, le fils de ma servante et du sorcier Quiriace.

Je l'épouserai à la face de Dieu, et en trois personnes, et je lui jurerai fidélité et nous nous mettrons l'alliance aux doigts.

Il sera la chair de ma chair et l'âme de mon âme, et ce que Jésus-Christ est pour l'Église, Toussaint Turelure le sera pour moi, indissoluble.

Lui, le boucher de 93, tout couvert du sang des miens'

Il me prendra dans ses bras chaque jour et il n'y aura rien de moi qui ne soit à lui,

Et de lui me naîtront des enfants en qui nous serons unis et fondus.

Tous ces biens que j'ai recueillis, non pas pour moi,

Ceux de mes ancêtres, celui de ces saints moines,

Je les lui apporterai en dot, et c'est pour lui que j'aurai souffert et travaillé.

La foi que j'ai promise, je la trahirai. Mon cousin trahi de tous et qui n'a plus que moi seule,

Et moi aussi, je lui manquerai la dernière!

Cette main qu'il a prise dans la sienne le lundi de la Pentecôte,

Sous l'œil de nos quatre parents exposés devant nous tous ensemble sur cet autel,

Je la lui retirerai. Ces deux mains qui se sont serrées passionnément tout à l'heure,

La mienne est fausse!

(*Silence.*)

Vous vous taisez, mon père, et ne me dites plus rien!

M. Badilon. — Je me tais, mon enfant, et je frémis!

Je vous déclare que ni moi,

Ni les hommes, ni Dieu même, ne vous demandons un tel sacrifice.

Sygne. — Et qui donc alors m'y oblige?

M. Badilon. — Ame chrétienne! Enfant de Dieu! C'est à vous seule de le faire de votre propre gré.

Sygne. — Je ne puis pas.

M. Badilon. — Préparez-vous donc. Je m'en vais vous bénir et vous renvoyer.

Sygne. — Mon Dieu! Cependant vous voyez que je vous aime!

M. Badilon. — Mais non point jusqu'aux crachats, à la couronne d'épines, à la chute sur le visage, à l'arrachement des habits et à la croix.

Sygne. — Vous voyez mon cœur!

M. Badilon. — Mais non point à travers cette grande rupture à mon côté.

Sygne. — Jésus! mon bon ami!

Qui a été tout le temps mon ami sinon vous,

Il est dur maintenant de vous déplaire.

M. Badilon. — Mais il est facile de faire votre volonté!

Sygne. — Il est dur de me séparer de vous pour la première fois.

M. Badilon. — Mais il est doux de mourir en Moi qui suis la Vérité et la Vie.

Sygne. — Seigneur, s'il se peut, que ce calice soit éloigné de moi!

M. Badilon. — Mais toutefois que votre volonté soit faite et non la mienne!

Sygne. — Ah! du moins, ô mon Dieu! si Je vous abandonne tout,

Et vous de votre côté, faites aussi pour moi quelque chose.

Ne tardez pas et prenez ma vie misérable avec le reste.

M. Badilon. — Mais toutefois, à vous seul, il appartient de savoir le jour et l'heure.

Sygne, *sourdement*. — Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi!

M. Badilon. — Le voici déjà avec vous.

Sygne. — Seigneur que votre volonté soit faite et non la mienne!

M. Badilon. — Est-il vrai, mon enfant, et tout est-il consommé?

Sygne. — ... Et non la mienne.

(*Silence.*)

Seigneur, que votre volomé soit faite et non pas la mienne! Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne!

M. Badilon. — Ma fille, mon enfant bien-aimée, le voyez-vous maimtenant combien Dieu vous demande une chose facile? Le voici donc enfin abattu, l'édifice de votre amour-propre? La voici terrassée, cette Sygne, que Dieu n'a pas faite! Le voici arraché jusqu'aux racines,

Ce tenace amour de vous-même! Voici la créature avec son créateur dans l'Eden de la Croix!

« O mon enfant! certes de la joie est grande que je réserve à mes saints, mais que dites-vous de mon calice? » Il est facile de mourir.

Il est facile d'accepter la mort, et la honte, et le coup, sur le visage et l'inintelligence, et le mépris de tous les hommes.

Tout est facile excepté de vous contrister.

Tout est facile, ô mon Dieu! à celui qui vous aime.

Excepté de ne pas faire votre volonté adorable.

(*Il se lève.*)

Et moi, votre prêtre, je me lève à mon tour et je me tiens au-dessus de cette victime immolée.

Et je vous prie pour elle, ainsi que l'on prie sur les azymes à la messe.

Père Saint, vous voyez cette brebis qui a fait ce qu'elle a pu.

Maintenant, ayez compassion d'elle et ne lui imposez pas un fardeau intolérable.

Ayez pitié de moi aussi, prêtre, pécheur, qui viens de vous immoler mon enfant unique de mes propres mains.

Et vous, ma fille, dites que vous me pardonnez avant que je vous pardonne.

Quelle grandeur ! C'est le monde de Pascal et de *Polyeucte*. Mais revenons à des régions riantes et tempérées.

IV

Il y aura bientôt trois cents ans, un miracle de poésie se produisit en France : un maître des eaux et forêts de Château-Thierry eut un fils qui, après avoir paresseusement étudié et paresseusement suivi un noviciat d'une année à l'Oratoire, résolut de prendre la carrière de son père et d'être lui aussi dans les eaux et forêts ; il exerçait donc sa maîtrise dans sa petite ville, vivant avec une grande insouciance, que le mariage même ne devait pas diminuer. Mais il était poète et autrement poète que les autres poètes : il se plaisait à regarder le petit monde des petites choses réelles, les oiseaux, les insectes, les menues personnes de la ville; en tout cela, il découvrait charme, grâce et naturel. Il n'écrivait pas comme les

faiseurs de vers de ce temps; les rimes et les rythmes les plus simples, les moins artificiels lui suffisaient; avec les mots de tous les jours, il enchantait l'oreille; les syllabes de ses alexandrins semblent se fondre dans l'oreille :

> Et c'est être innocent que d'être malheureux.

ou encore :

> Je suis chose légère et vole à tous sujets.

D'ailleurs, capable de dévouement et, dans sa naïve fraîcheur, plein de bon sens, de malice et d'esprit. C'est Jean de La Fontaine.

Le XIXe siècle nous a rendu, près sa fin, ce miracle de poésie. Il nous a rendu une âme délicate, au fin regard, un écrivain naïf et modeste, un La Fontaine — oh! bien différent, par le caractère et la conduite — bien différent de l'insoucieux ami du chanoine Maucroix, mais son frère par le génie poétique. Il n'a pas eu la bonne chance, lui, de naître dans un siècle classique et de se trouver tout de suite soutenu par une discipline générale; mais, plus que La Fontaine, il est entré dans le sérieux de la vie sans rien perdre pourtant de ses facultés poétiques : ainsi tout se compense! C'est Francis Jammes.

Francis Jammes a su, dès ses premiers vers, regarder les choses qui l'entouraient et les décrire. Un peu en réaliste, beaucoup en poète, avec exactitude, sympathie et naïveté il a su faire ressortir la grâce et la finesse de leurs lignes, et leur prêter des sentiments, non pas des sentiments qui seraient ici emphatiques (il ne dit pas à propos de son armoire : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme? »), mais de ceux qu'un enfant au cœur droit prête à ce qu'il aime :

> Il y a une armoire à peine luisante,
> Qui a entendu les voix de mes grand'tantes,
> Qui a entendu la voix de mon grand-père;
> A ces souvenirs l'armoire est fidèle.
> On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
> Car je cause avec elle...

Il décrit les gens comme il a décrit les objets : dans leur vérité familière, mais avec la secrète et naïve beauté de leur âme. Voyez Laure d'Anis — Pomme d'Anis, comme on l'appelle :

Pomme d'Anis a dix-sept printemps et demi, s'il y a des moitiés de printemps. Elle naquit le jour que son père mourut d'un accident de chasse. Il l'eût bien aimée parce qu'il était d'une nature joyeuse et robuste, et parce que la vigueur s'attendrit et cède au charme de la fragilité. Pomme d'Anis fut semblable à la tige de ces muguets-de-Salomon, si frêle qu'elle ploie, mais qui, pour croître avec langueur, s'abrite à l'ombre des chênes.

Pomme d'Anis boite, mais ce lui est presque une grâce. A la voir venir du fond de l'allée, en ce moment où les oiseaux boivent les eaux rieuses de Mai, où l'herbe des pelouses égrène des colliers de perles d'arc-en-ciel, on dirait d'une liane en marche à peine balancée par la brise. Elle courbe une branche au-dessus de son front. Son teint d'abricot rose, dans l'ombre du vaste chapeau, salue la lumière.

Pomme d'Anis a un cœur noble, pieux et sensible ; mais personne ne saura rien de ce qui se passe en elle, pas même l'oncle Tom, si clairvoyant, pas même, oui pas même Pomme d'Anis — jusqu'au jour du mariage de Luce-Hermance-Visitation d'Atchuria, sa petite amie qui ne boîte pas, avec Johannès-Tristan Arnousteguy. Mais ce jour-là, le cœur de la petite enfant éclate :

Lorsque Pomme d'Anis et l'oncle Tom se retrouvèrent seuls dans la serre mystérieuse, un sanglot secoua l'enfant, vêtue de rose comme la bruyère vagabonde. L'oncle Tom comprit-il? Peut-être, car, tenant Pomme d'Anis entre ses bras, il éclata aussitôt en sanglots, en entendant ces mots :

O oncle!... que je suis malheureuse... je couperai mes cheveux... je serai Réparatrice comme sœur Madeleine...

Voilà les dons d'émotions et de grâce discrète que Francis Jammes avait de nature, et qu'il a toujours cultivés en y ajoutant l'art le plus raffiné. Il a l'air, en effet, d'écrire une langue qu'il n'aurait jamais vue écrite, et qu'il aurait seulement apprise sur les lèvres de sa mère, dans des baisers et dans des caresses — au contraire de Claudel qui semble

avoir appris son fort et rude langage dans les grammaires et les dictionnaires — et cependant il est aussi savant et aussi scrupuleux dans le choix des mots et la construction des phrases que le puriste le plus difficile : celui-là connaît bien le génie de la langue française ! Son style procède par touches légères, qu'on pourrait prendre pour de pures impressions ; en fait, ces touches sont choisies avec une sévérité de goût, avec un bon sens, avec une vérité qui leur donnent la solidité d'un dessein continu. L'ingénuité, le naturel de cet art sont l'effet du travail s'accordant avec la nature, non l'effet de l'ignorance et de l'improvisation.

Or Francis Jammes est, lui aussi, devenu catholique ; ou, en tout cas, sa foi est devenue l'inspiratrice de ses œuvres. Et qu'elles n'y aient point perdu, tout au contraire, c'est ce que prouvent ses derniers livres. Car on y voit sa richesse de jadis, sa sensibilité, sa poésie, son habileté de bon écrivain multipliées et approfondies par le sens mystique qui vient se surajouter au sens direct et humain. Francis Jammes n'a pas renoncé à décrire et à aimer ce qu'il aimait et décrivait ; la lumière d'un beau jour de printemps ou d'été est encore la lumière où s'épanouissent le plus volontiers ses idées : c'est « au soleil » que les personnages imaginés par son cœur, vont égrener leur « rosaire » ! Oui, mais maintenant, en plus de leur beauté pour les yeux et le cœur, ces mêmes personnages — un voisin, un petit marchand, un oiseau qui passe, que sais-je ? — ont une autre beauté surnaturelle. C'est ainsi qu'il apprend à sa mignonne Bernadette, sa première-née, que les gens sur lesquels se fixent ses jolis yeux, ont, au fond d'eux-mêmes, la sainteté du petit Jésus que l'on montre à la crèche ; et dans ces fleurs ou ces oiseaux qui ravissent l'enfant, il fait reconnaître la bonté et la sagesse de Dieu. Telle est la leçon que dit Francis Jammes aux tout petits. Aux grandes personnes, il dit des choses analogues, quand c'est pour elles qu'il invente des drames. Il raconte, par exemple, l'histoire d'une malheureuse jeune femme égarée par la passion et quittant son mari et ses

enfants, pour vivre avec celui qu'elle aime follement; mais l'infortunée tombe dans une extrême détresse matérielle et morale, et presque mourante revient à son foyer où son mari l'attend. Or cette aventure, triste et touchante sous son aspect humain, aura un arrière-plan d'où viendra sur les personnages la lumière et qui mettra de la profondeur dans le drame. : la fugitive, c'est la brebis égarée ; le Bon Pasteur la poursuit et la ramène. Et la perspective monte jusqu'au Calvaire où le Christ miséricordieux a versé pour chaque pécheur une goutte de son sang divin.

Voilà comment toute l'œuvre de Francis Jammes est désormais symboliste, elle aussi, mais d'un symbolisme clair et joyeux, comme le son des cloches qui sonnent l'Angelus ou qui annoncent un baptême.

En même temps que le fonds, la forme a subi chez le poète attentif qu'est Francis Jammes l'influence du catholicisme. La forte discipline de la tradition s'est heureusement associée sous sa plume avec la liberté de sa première éducation littéraire. Son chef-d'œuvre, les *Géorgiques chrétiennes*, qui ont peut-être un peu surpris le lecteur par la sévérité classique de leur construction, sévérité encore accrue par le choix d'un mètre un peu court et qui eût été monotone en d'autres mains — les *Géorgiques chrétiennes* sont d'une solidité, d'une perfection et d'une beauté purement admirables. Cela demeurera éternellement : « Le marbre survit à la cité », disait Gautier. La poésie de Francis Jammes est devenue de marbre, parce qu'il a voulu une forme éternelle pour exprimer une pensée éternelle.

Avant que le premier de mes chants ne s'achève,
Vers Dieu mon cœur plus lourd et plus grave s'élève.

Ma jeunesse ne fut qu'un rondeau gracieux
De filles que le vent touche et découvre un peu.

Maintenant il me faut du calme pour écrire,
Car ma barbe blanchit autour de mon sourire.

J'entreprends dans mon âge mûr ce grand labeur,
Il est le fruit que donne au bel Eté la fleur.....

Bien d'autres avant moi ont chanté cette terre,
Tout livre que l'on ouvre est rempli de lumière.

Chaque voix inspirée affirme de nouveau
Que plus on le répète et plus le monde est beau.

La source qui fut là pour Ovide et Virgile
Est la même qui luit dans ce bas-fond d'argile.

Au chevreau que l'on sèvre il semble que le bois
Produise chaque baie pour la première fois.

Ainsi moi, à mon tour comme ces grands ancêtres
Et comme le chevreau, j'ai vu le monde naître.

Si nombreux qu'aient été les poètes du blé,
Je le célèbre aussi et n'en suis pas troublé.

Il n'est pas de poème égal à la prière,
La même répétée et par toute la terre.

... Le vers dont j'use est bien classique,
Dégagé simplement par la seule logique.

Après un grand combat où j'avais pris parti,
Je regarde et comprends qu'on s'est peu departi.

Devenu trop sonore et trop facile et lâche
Le pur alexandrin, si beau jadis, rabâche.

Le vers libre ne nous fit pas très bien sentir
Où la strophe s'en vient commencer et finir.

C'est avec cet art si sévère, en des alexandrins ainsi robustes et carrés que Francis Jammes a décrit, pour les siècles à venir, la vie religieuse du paysan accordée avec ses travaux rustiques, et le retour des saisons, marquant la naissance, le mariage, la vieillesse, la mort, le ciel.

Me laisserai-je gagner moi aussi par la contagion de la rêverie? J'imagine donc qu'après cinquante années, quand la France aura cicatrisé ses blessures et que le ciel aura perdu la couleur du sang, Francis Jammes, devenu tout blanc, habitera encore à Orthez, non loin de la tour de Moncade; il sera un patriarche. Les enfants de ses petits-enfants l'entoureront. Et nos arrière-neveux iront le voir comme un très grand homme, et ils l'interrogeront avec curiosité : « Parlez-nous de vous ! » diront-ils. Il répondra oui, en souriant, et il commencera à parler, mais non pas comme on l'en aura prié : il racontera quel drôle de chapeau de paille portait son bon Wyzewa la der-

nière fois qu'il l'a vu au bord du Gave; il célébrera le génie de son ami Claudel; ou bien il décrira les lacs des Pyrénées, perdus entre deux sommets et qu'il aimait à visiter jadis; il ne parlera que des autres, car son âme est généreuse et créée pour l'admiration, âme véritable de poète et de chrétien. Et sans cesse elle est prête à s'oublier, à se donner, et à enrichir autrui de sa propre richesse. En quoi elle est excellemment française.

III

A cette heure, tout ce qu'on dit de la France doit se terminer par un pèlerinage sur des tombes. Les petites croix de bois qui semblent sorties du sol, pour effacer la souillure de l'ennemi, de l'abominable ennemi, sont la vraie richesse de notre pays. Pensez à tout ce qu'elles représentent de douleurs, de juste indignation, d'espérance immortelle! Il n'est pas une famille chez nous qui n'ait une croix où elle a droit de venir prier et pleurer. Pour nous, il n'y a pas au monde de prédication plus éloquente, d'inspiration plus haute, de sanctuaire plus sacré que les croix de nos champs de bataille.

Cherchons-y quelques noms d'écrivains catholiques: deux ou trois seulement au milieu d'une infinité d'autres.

J'ai déjà parlé de Joseph Lotte. Voici son maître: Charles Péguy.

Une volonté passionnée! Elle s'affirmait en se répétant, avec une sorte d'entêtement farouche, ou d'orgueil; les répétitions dont Péguy fit son style à partir de 1905 ou 1906 sont une forme d'obstination: dix fois le coup de marteau tombe au même point. Et pourtant, chose étrange, Péguy, à la minute décisive, semble avoir une hésitation, comme un coureur qui sent le souffle lui manquer et s'arrête à deux pas du but! L'on se demande si Péguy, qui a tout fait pour arriver, finira par arriver. — Ainsi il est mort les deux bras tendus vers l'Église où il savait devoir

trouver la vérité, sans avoir pu y entrer. Il retardait à faire la démarche suprême quand une balle l'a frappé en plein front. Ne doutons pas que Dieu ait tenu, pour fait accompli, un désir aussi ardent et aussi catégorique.

Péguy s'était enrôlé jadis dans un régiment politique dont à la fin il s'est dégoûté ; il n'a jamais renié ce premier drapeau (à ce que je crois); mais il en a détesté l'état-major et méprisé les conquêtes. Il s'était engagé sur le fait du capitaine Dreyfus, comme les gens de Port-Royal sur le fait de Jansénius, sans réserve ; il parlait alors de vérité dreyfusienne, comme Jacqueline Pascal, de vérité augustinienne; la ressemblance est, en effet, frappante, non dans les faits de la cause, mais dans les sentiments et l'accent, entre lui et les « disciples de saint Augustin » au XVIIe siècle ; pour eux, un fait particulier et, au moins, obscur était devenu le principe même, la pierre de touche de toute vérité et de toute sincérité. Puis, il est revenu en arrière, comme je crois qu'a fait Pascal; je ne sais s'ils ont changé d'opinion, l'un sur le fait de Dreyfus, l'autre sur le fait de Jansenius ; mais, sans plus donner à leur conviction sur ce point une valeur capitale et révolutionnaire, ils sont rentrés l'un et l'autre dans la voie royale de la tradition française; ils ont remis leurs pensées et leurs sentiments en accord avec l'ensemble de la vie nationale ou religieuse.

C'est ultérieurement encore que Péguy s'est converti. M. Massis a très bien marqué le caractère de cette conversion :

Lorsque Péguy, « par un approfondissement de plus en plus sévère de son être religieux », retrouve, dit-il, la foi de son enfance, se découvre catholique, il ne s'en explique pas... il ne fait que suivre, sans résister, les indications de sa nature, qui le replacent dans sa vraie « famille mentale et sentimentale » : le catholicisme. C'est son héritage qu'il reprend, un bien délaissé qu'il récupère. Aussi lui suffit-il de déclarer : « Aujourd'hui je puis dire que la métaphysique de nos maîtres n'a plus pour nous ni pour personne aucune espèce d'existence. Nous croyons intégralement ce qu'il y a dans le catéchisme et c'est devenu — c'est réglé — notre chair. »

Voilà sa force à lui. Son catholicisme, son patriotisme, tous ses amours essentiels, toujours clairement conçus dans son esprit, ne sont pas chez lui, des idées ou des sentiments acquis dont il pourrait se concevoir séparé quelque jour; ils lui sont « consubstantiels »; ils font partie de lui-même, et plutôt il serait dépouillé de sa chair que de sa foi.

Il mourut le 5 septembre 1914, dans cette bataille de la Marne par laquelle le général Joffre et l'armée française sauvèrent la liberté du monde. La veille, cantonné dans un vieux couvent, il avait passé la nuit à accumuler des fleurs au pied de l'autel de la Vierge. Le jour de la bataille, il fit coucher ses hommes et, lui-même, il se tint debout jusqu'à la mort.

> Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
> Mais pourvu que ce fût pour une juste guerre...

Péguy était, il l'a dit bien des fois, un paysan de France et pareil à tous les autres; il ne faut pas le séparer maintenant des autres, ni lui donner une tombe différente et plus belle; mais ce que je voudrais, c'est que la croix qu'on mettra sur sa pauvre petite tombe, après la victoire définitive, soit grande comme une croix de carrefour, et élancée comme une épée, pour rappeler que, s'étant trouvé à la croisée des chemins, il a pris enfin la bonne route — celle du sacrifice et de la foi.

Voici un Français de France, d'un caractère tout opposé mais peut-être aussi beau.

André Lafon était la douceur et la grâce même. Timide? Pas précisément, mais plutôt silencieux et réservé, avec un penchant à la rêverie, une tendresse délicate, toute une sensibilité prête à souffrir qu'il ménageait en refusant de s'exposer aux rencontres bruyantes. Il était né à Blaye; il n'avait fait que de rapides études, étant entré, presque enfant, dans le commerce; mais le professeur de rhétorique du collège de la petite ville était alors un jeune homme

rempli d'ardeur et bon juge du talent, J. Roger Charbonnel, collaborateur assidu de la *Revue de philosophie chrétienne;* il attira André Lafon, le dégagea du commerce, en fit un bachelier. Puis après, le jeune poète ainsi encouragé quittait bientôt Blaye pour Bordeaux et Bordeaux pour Paris; il menait la vie la plus laborieuse, la plus régulière, la plus tranquille; maître répétiteur au lycée Carnot, il n'avait pu obtenir d'y rester, quoiqu'il fût un excellent maître; et déjà il se résignait à se séparer de ses plus chers amis : François Mauriac et Robert Vallery-Radot, pour regagner la province, lorsque le collège de Sainte-Croix de Neuilly lui offrit un asile; là, il fut un maître dévoué et intelligent comme toujours. Il avait déjà écrit deux volumes de vers.

Un roman était prêt, que M. de Wyzewa porta chez un éditeur qui avait du goût; l'*Élève Gilles* parut. L'Académie française, ayant à décerner pour la première fois le grand prix de littérature, choisit l'*Elève Gilles :* cette décision fut âprement discutée. André Lafon n'est plus là pour prouver que ses parrains ne s'étaient pas trompés en lui, et pour justifier leur sympathie par le développement de son talent. Mais son livre restera, et l'on verra de plus en plus que l'*Elève Gilles* est incomparablement meilleur qu'aucun des romans qu'on lui opposait. Quand vint la guerre, Lafon fut ajourné; il en souffrait profondément; mais scrupuleux à l'excès, il se demandait s'il ne fallait pas se résigner à cette décision qui l'écartait de l'armée, puisque d'autres devoirs s'imposaient à lui vis-à-vis de ses vieux parents, dont il était le fils unique et le soutien. Cependant il ne put résister à l'appel des armes. Il s'arrangea pour être enfin accepté. Il fut un soldat très soumis, très discipliné, de ceux qui comprennent qu'en embrassant les plus vulgaires besognes et les plus éloignées de son mérite, un homme de valeur sert au mieux sa patrie; naturellement, ce fut dur pour lui ; mais plus le sacrifice lui coûtait, plus il s'y sentait tranquille et dans sa vraie vocation. Et voilà

qu'au printemps, après quelques mois de ce service inglorieux, avant d'être allé au front, il a été saisi par la maladie; et il est mort, un après-midi, le 15 mai 1915, sans agonie, sur un lit d'hôpital, tout seul, pendant un grand orage — doucement et paisiblement comme il avait vécu, aimé et cru.

Sa foi était paisible et simple, quoiqu'il l'eût acquise au prix d'un long effort douloureux; il n'était pas de ces nageurs qui remuent bruyamment les flots autour d'eux. Il semblait glisser à la surface de la vie, loin des tempêtes. Son talent était de l'espèce la plus fine et la plus rare : tout de nuance, de musique et de charme. Voilà un véritable écrivain! D'autres poètes — et des meilleurs — « parlent » d'une façon plus expressive; leur style ressemble à des gestes; ce qu'ils disent est bien *dit;* et leurs émotions s'imposent parfois à nous avec une acuité poignante. André Lafon *écrivait.* Qu'on lise cette page que je prends à son dernier livre : c'est une jeune fille qui analyse au jour le jour les sentiments de sa vie toute simple.

27 avril.

Douceur des jours qu'ombragent des feuilles nouvelles; calme des longs après-midi sur la petite place déserte!... Nous avons, en travaillant, entr'ouvert la fenêtre et toute la bonté du jour est passée dans un souffle chaud sur notre visage.

Mon Dieu! cette allégresse qui s'obstine en moi est-elle le fruit de la vingtième année? Me faudra-t-il pleurer sa perte dans quelques mois?... Le soir d'hier était si pur, le fleuve y semblait un lac si paisible, que j'ai cherché pour la relire, dans mon cahier de morceaux choisis où je l'ai copiée, cette poésie de Lamartine dont les vers m'émeuvent tant :

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes :
Dans l'horizon désert, Phébé monte sans bruit
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit.
. . . .

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint du jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin, dans la vague étendue,
Les horizons baignés par sa molle clarté.
. . . .

Viens : l'amoureux silence occupe au loin l'espace ;
Viens du soir, près de moi, respirer la fraîcheur :
C'est l'heure ; à peine au loin la voile qui s'efface
Blanchit, en ramenant le paisible pêcheur.

. . . .

Le livre m'est tombé des mains et j'ai laissé couler mes larmes, de douces larmes qu'on voudrait pleurer souvent, par qui nulle peine ne s'exprime, mais bien plutôt cette secrète abondance qui me fait m'éveiller la chanson aux lèvres et me pousse à louer Dieu sept fois le jour. Hier encore, comme j'allais et venais par la salle en fredonnant, j'ai trouvé le regard de ma mère posé sur moi ; je me suis approchée d'elle et je l'ai embrassée ; elle m'a pris les mains et m'a dit sa joie de me sentir heureuse ; tout le reste du jour, nous avons été comme deux sœurs. Dans son perpétuel repliement sur soi-même, elle a sauvé de sa jeunesse une flamme qui l'anime parfois, la transfigure et me ravit. Cette flamme, si j'en crois un pressentiment, survivra à la mienne qui brûle vite et s'épuisera tôt. Mais que m'importe, si je puis me réchauffer à celle qu'elle garde ; quelle douceur ne me sera-ce pas, un jour, de trouver en elle ce qui pourra me faire défaut ; et de quoi manquerais-je que sa présence ne me console ? Je la regardais, dimanche, au départ pour la messe : elle portait cette robe de soie que je lui vois depuis si longtemps ; un galon mal serré dépassait à la taille, je me suis empressée de le cacher ; elle m'a remerciée d'un sourire et, comme elle faisait quelques pas et me paraissait courbée, j'éprouvai un immense désir de la presser dans mes bras.

Par une rencontre singulière et qui n'est pas due à ma volonté, j'ai justement sous les yeux, à cette heure, deux souvenirs qu'il m'a laissés ; l'un est une photographie de la *Piéta*, de Nicolas Froment, et l'autre, une carte postale qu'il m'avait envoyée de Belgique et qui représente un cloître aux grands arceaux, désert, avec une croix immense sur la paroi du fond. Ces images de tristesse, qui s'accordent si bien avec notre deuil, attestent une mélancolie naturelle ; mais cette mélancolie, présage d'une destinée trop courte, n'avait pas étouffé en lui l'invincible espérance chrétienne ; il aimait les fleurs ; il tendait au ciel : c'est pour le départ de ces âmes-là qu'il faut chanter *Alleluia !* et non le *Dies iræ !*

Autre encore était Ernest Psichari. Oui, dans l'unité catholique il semble que l'originalité individuelle de l'homme soit plus forte qu'ailleurs! Il avait reçu, en venant au monde, un héritage bien compliqué. Son grand-père était Ernest Renan; son père, M. Psichari, avait pris position aussi nettement qu'il est possible dans nos luttes de partis, et jusque dans la vie même. Une âme généreuse peut-elle renier son père et son grand-père — et un tel grand-père! Une âme libre et sincère peut-elle étouffer en elle la vérité? Heureusement Renan et M. Psichari ont toujours et partout proclamé que le dernier mot doit rester à la vérité. Et c'est ce qu'il y a certainement de meilleur en eux qui a donné à leur enfant la force de les contredire et de les sacrifier à la vérité. Il leur a été fidèle, en se séparant d'eux. Puisse-t-il obtenir par sa vertu qu'ils soient tous réunis et pour ne se séparer plus jamais. C'était du moins son espérance!

Celui-là, je ne l'ai rencontré qu'une fois : c'était chez Maurice Barrès; je le vis silencieux, ferme, déférent, modeste : tel qu'on doit être, quand on est jeune, pour inspirer le respect. Il inspirait le respect. De sa vie intérieure je ne savais rien, j'ignorais totalement l'état de son esprit, la nature de ses croyances, et même s'il en avait. Mais l'observateur le plus inattentif aurait été frappé par la dignité et le sérieux de sa physionomie. Je me rappelais son grand-père, que j'avais vu deux fois : à l'enterrement de Desjardins, sautillant en habit brodé de vert dans les flaques d'eau d'une journée de pluie pour aller lire un discours mortuaire, et puis à une réception ouverte au ministère des Affaires étrangères, assis sur un canapé à côté de Marcelin Berthelot alors ministre. A cette époque j'étais jeune, et entier dans mes opinions; de Renan je ne pouvais rien comprendre ni accepter; les *Cahiers de jeunesse* n'avaient pas encore été publiés; et la face du gros vieil homme, que je n'osais pas trop regarder, était pour moi une énigme qui m'inspirait une espèce d'angoisse. Enigmatique aussi

était la face de Psichari, mais elle m'inspirait un sentiment tout contraire à l'angoisse ; le dernier mot du combat qu'on devinait derrière ses yeux et son front, ne pouvait être le doute, l'irréligion, le dilettantisme, l'ironie.

Mais l'histoire d'Ernest Psichari devait être bien plus complète et plus noble encore que je ne le pensais.

Elève de la Sorbonne, il était parti, à l'heure fixée par la loi, pour son service militaire; mais, dès son arrivée à la caserne, il avait senti, « avec une force extraordinaire », « qu'il était fait pour vivre là »; son service fini, il se rengagea donc et obtint d'aller au Congo, puis en Mauritanie ; il eut la joie d'y « vivre militairement » ; il retrouva, dans le patriotisme, dans la discipline, dans la responsabilité du commandement sous le ciel du désert, ce qu'il cherchait de toutes ses forces : l'ordre pour ses sentiments et ses pensées. Mais peu à peu l'ordre d'origine purement humaine ne lui suffit plus; il comprit que les bases réelles de l'ordre sont religieuses. Descartes affirmait que toute science repose sur Dieu, et qu'un homme qui ne croirait pas en Dieu ne pourrait pas être convaincu de la vérité du carré de l'hypothénuse. Psichari s'aperçut que le patriotisme, la discipline, la vie entière d'un soldat tel que lui, n'aurait point de solidité si elle ne s'appuyait sur l'Église de Dieu. Ainsi pendant qu'il conquérait l'Afrique, il conquérait son âme.

Henri Massis a réuni, dans le *Sacrifice*, quelques documents d'une impressionnante exactitude, où la conversion de Psichari est suivie pas à pas, et d'où elle paraît comme l'évolution inévitable d'un esprit juste et d'une haute conscience.

On va loin, quand la raison et le cœur s'accordent : Ernest Psichari n'était pas du tempérament des faibles qui s'essoufflent et s'arrêtent; de la milice en burnous il voulait passer à la milice en robe de bure et remplacer le sabre par le crucifix; il avait déjà décidé dans sa pensée de prendre le scapulaire des fils de Saint-Dominique; bientôt il allait entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. « Il était

pressé de dire la messe. » Et voici que la guerre est venue; c'est en soldat qu'il devait donc quitter ce monde! Il est mort sur le champ de bataille, le 22 août 1914, frappé d'une balle à la tempe; on le retrouva le visage paisible, son chapelet enroulé autour de ses mains.

Il laissait le manuscrit d'un roman où il se racontait lui-même, mais avec la discrétion d'une grande âme : *Le Voyage du Centurion*. C'est le plus beau dessein de livre que j'aie vu de mon temps; je viens d'énumérer ici les noms de grands écrivains que j'aime et admire de tout mon cœur; aucun de ces écrivains n'aurait pu concevoir un tel dessein; les uns faute d'égaler la grandeur de son esprit, les autres d'égaler celle de sa vie; il s'agit d'un double et d'un triple voyage, qui se superposent et se poursuivent du même pas, sur la terre, dans l'histoire, au ciel; Maxence, le héros, explore des pays inconnus; il les organise et les soumet à la France: il s'organise et se soumet lui-même à la raison catholique; il est le voyageur, il est le centurion, il est le chrétien. Et ces trois routes, celle de la terre, celle de la civilisation, celle du ciel, ne sont ni séparées, ni confondues; un plan d'une simplicité merveilleuse qui prouve chez l'auteur une force de pensée toute voisine du génie, et qui n'est peut-être que la reproduction de la réalité même, distribue dans un ordre lumineux les événements et les sentiments. Par malheur le livre n'est pas d'une forme achevée. Ernest Psichari n'était pas encore tout à fait maître de son art. Les gaucheries de l'*Appel des Armes* ne sont pas entièrement corrigées dans *le Voyage du Centurion;* Psichari aurait eu encore besoin de quatre ou cinq ans de travail pour connaître très bien son métier. Mais, après tout, est-ce un malheur? Et le style d'ébauche, le style un peu rude, un peu emprunté, *du Voyage du Centurion* ne convient-il pas pour l'œuvre suprême d'un jeune héros? Pascal non plus n'a pas achevé ses *Pensées*.

VI

Je m'arrête avec cette vie magnifiquement interrompue, avec cette ébauche, immense comme les ruines d'un colisée. Mais cette image ne doit pas nous laisser sous une impression de mort. Déjà les sillons reverdissent et les fruits de l'été commencent à se nouer sur nos arbres. Nos regrets et nos deuils sont remplis d'espérance. La littérature catholique en la France de demain? Mais ce sera le plus bel épanouissement que l'on ait jamais vu. J'en atteste tout ce passé d'hier et tout cet aujourd'hui que je viens de raconter. J'en atteste les principes mêmes de notre foi (1).

Certes, jusqu'ici, j'ai rempli ma tâche uniquement avec des faits ; on ne m'objectera pas que j'aie inventé des théories; je ne me suis pas hasardé dans des généralités qu'on aurait eu le droit de me contester, j'ai dit ce qui est ; le plus souvent, j'ai dit ce que j'avais vu moi-même. Un historien philosophe peut se méprendre sans le vouloir sur le sens et l'importance des faits qu'il interprète. Simple témoin, je n'ai pas interprété. Mais je voudrais qu'on me permît maintenant — tout à la fin — de résumer les faits qui précèdent, afin d'en tirer des conclusions. Je ne peux m'empêcher de constater que, par la force des circonstances, le catholicisme devait en ces temps-ci inspirer la plus riche littérature : car il est le défenseur des trois vérités essentielles qui sont nécessaires à tout grand essor de l'art. En m'excusant du caractère absolu d'une telle formule, j'oserai dire qu'il a sauvé parmi nous le sentiment du monde invisible, le sentiment de la liberté, le sentiment

(1) Ces principes, c'est dans les lettres, mandements et discours de nos évêques qu'on les trouvera avec leur vrai sens. Dans tout pays catholique, il y a toujours une littérature épiscopale. En France, à cette heure, la littérature épiscopale semble avoir reconquis le haut rang qu'elle avait mérité, même dans les lettres, au temps de Bossuet et de Fénelon. Mais c'est à une plume plus autorisée que la mienne à en parler.

de la stabilité, qui, sans lui, risquaient tous trois de disparaître, chassés par l'orgueil, l'ignorance et la mode. Il enseigne, en effet, que le monde visible n'est pas seul existant, mais qu'un monde invisible le soutient, l'enferme, le vivifie; voilà donc pour le poète ou le romancier, pour le penseur aussi, une carrière infiniment riche ouverte à l'invention, à la méditation et au rêve: et la métaphysique matérialiste (ce qu'on appelle la Science) niant ce monde invisible, n'offre qu'un domaine misérablement pauvre à côté de ce double infini. Il enseigne, en outre, que l'homme, dépendant des lois physiques par son corps et de la loi morale par sa conscience, est libre, malgré cette double dépendance, libre à la fois par sa nature et par l'assistance que Dieu lui prête; or, cette complexité de la personne humaine, cette responsabilité qui lui est reconnue, ces résonances mystérieuses de sa volonté et de sa conduite, le miracle répondant à l'acte libre, voilà, en dehors de toute discussion philosophique, des sources dramatiques qui s'ouvrent à l'infini; tandis que réduire l'idéal humain à l'acceptation, même intellectuelle et cordiale, d'un ordre rigoureusement prédéterminé de conditions numérables et mesurables, c'est restreindre à une série monotone et limitée d'observations bien faites, la perfection et le sérieux de la littérature. J'ajoute enfin que de notre temps l'idée dite « scientifique » est dominée par l'hypothèse de l'évolution; le stable et le permanent sont chassés de la pensée; il n'est pas jusqu'aux lois physiques que l'on n'en vienne à considérer comme des sommes de statistiques, leur enlevant ainsi toute solidité durable: « Le Temps a dévoré l'Espace, » disait Laforgue; le temps, c'est-à-dire le changement perpétuel, a dévoré toutes choses. Or, la littérature et l'art ont pour ambition l'absolu et l'éternel: je ne sais si un savant acceptera de croire que le principe de Pascal sur l'équilibre des liqueurs ne sera pas toujours et partout vrai; aucun véritable artiste ne pourrait admettre que le temps fasse réellement un jour que l'*Odyssée*

d'Homère ou les *Stanze* de Raphaël soient laides. Et le catholicisme, lui aussi, affirme et veut qu'on croie que certaines choses sont immortelles et immuables : « La terre et le ciel passeront, a dit le Christ, mais mes paroles ne passeront point. » Non, ses paroles ne passeront point, ni les âmes des hommes, ni les œuvres de vertu et de beauté. Voilà le terrain solide de l'immortelle vérité. Voilà le roc où bâtira quiconque ne veut pas placer son bien en viager.

On comprend donc qu'à l'heure présente, le catholicisme, étant devenu la ville forte où se sont réfugiées de telles idées nécessaires à l'art et à la littérature, et qui se trouvaient sinon chassées, du moins mal à l'aise, partout ailleurs, soit devenu l'ami du talent, le refuge du talent. Je ne dis pas, certes, que tout talent est catholique et qu'il n'y a de talent que dans le catholicisme; il y a des écrivains de grand talent et de haute conscience partout. Mais je dis qu'il y a dans le catéchisme de puissants éléments de vitalité, et que nos écrivains ne sont pas inutiles au mouvement de la vie, à l'ensemble de la nation, à l'esprit public. D'ailleurs, ils ne sont pas odieusement envahissants ; ils ne s'entendent pas dans l'ombre pour chasser quiconque n'est pas de leur entente ; ils n'ont pas de politique mystérieuse ; ils ne forment pas une secte ; à ciel ouvert, ils vont simplement et droitement leur chemin. Aussi partout on les accueille avec une confiance fraternelle. Les Français le savent bien. Si j'insiste encore, c'est pour les autres, auxquels il faut le répéter.

VII

A l'étranger, ce ne sont pas toujours des mains françaises qui apportent les fruits de notre littérature. Dans un collège de jeunes filles, en Amérique, je crois, les élèves demandèrent à leur professeur de français qu'il organisât une bibliothèque des meilleurs ouvrages récents français ; le professeur était Allemand, il réunit un choix de livres

scandaleux, et le présenta comme la fleur de notre production intellectuelle ! Il y a un petit nombre d'années, un négociant en librairie était venu en France, je ne sais d'où, probablement d'Allemagne, et il s'était mis à publier un périodique illustré qu'on trouvait dans les meilleurs cafés d'Outre-Rhin ; or, ce périodique contenait des photographies de nos grands boulevards et l'on y voyait des femmes, entièrement dévêtues, assises sans façon aux terrasses de nos cafés ! La jolie idée que sur des documents aussi ignoblement inventés on pouvait se faire de nos mœurs et de notre littérature !

Que les étrangers catholiques, oubliant ces infamies, apportent en France les sentiments de respect mérités par la France, ils verront alors le pays lui-même. Ils constateront qu'il n'est pas de quartiers dans une grande ville qui n'ait ses églises et ses chapelles ; le plus petit village, le hameau le plus misérable et le plus ruiné garde encore son clocher. Ils admireront la beauté de ce peuple innombrable de monuments religieux qui sont des monuments nationaux. S'ils attendent l'heure de l'office, ils verront la nef remplie d'une foule recueillie, qu'ils retrouveront tout à l'heure, dans les rues, dans les chantiers, dans les boutiques, dans les salons, partout. Dans toute vieille famille française, si par exception tous n'ont pas conservé les pratiques religieuses, toujours quelqu'un, ou une vieille tante, ou une jeune fille, ou même le fils qui est aux universités, entretient la flamme de la foi et va à l'église le dimanche. La cloche catholique sonne toujours aux naissances et aux baptêmes, aux mariages et aux agonies. Tel est le cœur de la France. Et sa littérature est comme son cœur. Il y a chez nous des lieux de plaisirs, avec de grandes affiches et qui tirent l'œil, il y a des livres aux titres flamboyants, et qu'une réclame éhontée envoie aux quatre coins du monde : ces livres ne sont pas plus français que ces lieux de plaisir ; dans les uns et les autres on ne fait que de mauvaises rencontres ;

le Français se garde d'y aller. Il sait où sont les beaux souvenirs du passé, les beaux horizons, les beaux livres ; et, instinctivement, il y cherche une croix, un clocher, le bleu du ciel, et, s'il ne les y trouve pas, il s'en ira après un quart d'heure d'étonnement ou d'amusement, et n'y reviendra jamais.

Mon père, né en Pologne, est mort en France, à des centaines et des centaines de lieues de son village natal ; il n'a même pas eu sur son cercueil cette poignée de terre polonaise que ses contemporains, les martyrs de 1830 et de 1848, emportaient avec eux quand ils pensaient que la mort les prendrait en exil ; ce suprême souvenir de sa patrie ne lui a pas été accordé. Mais nous avons fait graver sur sa tombe : *ubi crux, ibi patria* ; ainsi nous voulions affirmer que, de par la croix, la France était devenue aussi sa patrie. Je croirais qu'on arrache ses cendres à leur dernier abri et qu'on les jette à un second exil, plus barbare que le premier, si la France cessait d'être le pays qui a le plus de croix sur ses tombes, dans ses chemins, et le plus de foi religieuse dans ses livres. Mais cela, je ne le redoute point. Au contraire, à mesure que j'entre davantage dans la familiarité de nos chefs-d'œuvre — de ceux d'aujourd'hui, comme de ceux d'hier, de ceux où le génie français se manifeste avec le plus d'ingénuité, de force et de beauté — partout, à côté des grandes idées de fraternité, de liberté, de dignité humaine — l'inspiration que j'y discerne remonte à l'Évangile ; la raison que j'y écoute est sœur de la raison catholique : UBI GALLIA, IBI CRUX.

Fortunat STROWSKI.

L'ART CHRÉTIEN EN FRANCE
SUR LES CONFINS DU XIXe ET DU XXe SIÈCLE

Il n'y eut pas depuis longtemps d'époque plus passionnée que la nôtre pour l'art religieux.

Maurice DENIS, *Théories*.

Peut-on dire qu'il y eut un art chrétien en France dans les vingt, trente années — dans le demi-siècle — que nous venons de vivre? — Je réponds, oui, sans hésiter. Et je n'entends pas parler seulement d'un art religieux, car c'est une expression vague. Michel-Ange disait jadis : « Toute belle peinture est en soi religieuse, puisque toute perfection rapproche de Dieu (1). » Michel-Ange le disait sans doute en chrétien; mais cela peut se dire autrement. Tout art est religieux, si l'on veut, comme tout art est symbolique. Ce sont des vérités respectables mais imprécises. Il ne s'agit pas de cela.

Y a-t-il depuis ce demi-siècle en France un ensemble notable d'artistes tendant à exprimer par les formes de leur art la beauté propre à la religion chrétienne? — A la question ainsi serrée, on répondra encore : Oui. — Tout le monde cependant n'était pas de cet avis, lorsqu'en 1911 une tentative heureuse et improvisée forma une *Exposition internationale de l'Art chrétien moderne*. L'Exposition fut ouverte en novembre au Pavillon de Marsan, où une fraternelle hospitalité est toujours assurée aux belles manifestations d'art, par l'Union des Arts décoratifs. Elle était annoncée par une affiche de Maurice Desvallières, où le

(1) Commenté par André MICHEL dans son feuilleton sur l'EXPOSITION D'ART CHRÉTIEN MODERNE (*Journal des Débats*, décembre 1911).

peintre n'avait pas craint de représenter des figures du peuple de Paris groupées devant un immense crucifix. Elle était organisée par la SOCIÉTÉ DE SAINT-JEAN *pour l'encouragement de l'Art chrétien ;* c'est une vieille Société, reconnue dès longtemps d'utilité publique, et de jour en jour plus prospère et plus jeune, une Société absolument catholique, sous la Présidence d'honneur de l'Archevêque de Paris, et tenue en continuelles, respectueuses et pratiques relations avec l'Épiscopat français tout entier.

On entend donc bien que ce n'était pas là affaire de *dilettantisme* à tournure religieuse, un mal dont, en divers pays, notre temps a connu parfois les atteintes. Il s'agissait bien d'art d'*Église*. A la première nouvelle il y eut quelque scepticisme : cela va être, dirent quelques malveillants, un débordement du quartier Saint-Sulpice! Ce pauvre quartier a une très fâcheuse et, d'ailleurs, injuste réputation. On le rend tout entier responsable d'une pacotille multicolore et grossière d'imagerie et de statuaire, dont les églises de tous les pays, et non de France seulement, ont été fâcheusement peuplées. Quoi qu'il en soit, l'inondation fut évitée. Tous les visiteurs en demeurèrent d'accord; et ils furent nombreux pendant deux mois. On fut surpris peut-être, et charmé. L'Exposition d'Art chrétien avait un caractère d'art bien certain. Les critiques les plus sévères le constatèrent à l'envi.

Le succès fut très grand. En somme, sans préparation aucune, un coup de sonde avait été jeté. Le résultat nous récompensa. Un grand nombre d'œuvres de toutes sortes s'étaient trouvées prêtes; on put voir combien d'artistes de toutes écoles avaient en France, à ce moment même, l'esprit tourné à la recherche de l'expression religieuse. Aucun pays de l'Europe n'aurait pu en citer autant. Et puis, comme on avait admis, par une sorte d'expansion rétrospective, les artistes morts depuis moins de cinquante ans, la constatation portait plus loin; on put inscrire les noms de quelques maîtres de la génération disparue :

Puvis de Chavannes, Eugène Carrière, Cazin (1). En vérité la preuve était faite : un mouvement certain avait, dans les dernières années, porté un grand nombre d'esprits, et des meilleurs, vers les grandeurs de l'Art chrétien. Ce mouvement ne s'est pas arrêté. Il a un avenir.

I

Dans le passé il a des antécédents à travers tout le xixe siècle. Il suffit d'y regarder pour s'en assurer. C'est ce que je voudrais faire par un rapide coup d'œil. On n'a point ici la prétention de porter un jugement, mais de faire une constatation. On ne dresse pas la théorie de l'Art religieux moderne, pas plus que de l'Art moderne en général. On veut fixer des faits.

Il y a eu un Art religieux au xixe siècle. On en découvre toute la suite sans trop de difficulté.

Le xixe siècle français apparaîtra certainement dans l'histoire comme un grand siècle d'Art.

Il suffit pour le prouver de prononcer vingt à trente noms, qui sont de premier ordre. Le siècle commence par Louis David et finit par Puvis de Chavannes.

L'histoire de l'Art français du xixe siècle est malaisée à démêler ; on y aperçoit d'abord une confusion. C'est la fin des écoles qui avaient tracé, dans les âges précédents, des cadres si précis et si rarement débordés. C'est la fin des Styles.

Ces Styles s'étaient succédé les uns aux autres, et s'étaient exclus les uns les autres. Or, le xixe siècle a eu le dangereux privilège d'arriver après tous les Styles, de les connaître tous, tour à tour ou même simultanément, de les

(1) L'Exposition étant internationale, les envois de l'étranger, et de la Belgique notamment, en étaient un des intérêts notables. Mais il s'agit ici de la France.

comprendre tous, et de les aimer tous. C'est le siècle de l'archéologie, de l'érudition, le siècle des critiques, des historiens et des amateurs. Tout cela a été, pour l'âme des artistes du XIXe siècle, une puissante excitation, mais aussi, à l'occasion, un obstacle et une entrave.

Un artiste du temps passé sortait tout fait et tout équipé de son Ecole, que ce fût pour pratiquer l'Art de Giotto à Florence au XIVe siècle, ou celui de Lebrun à Paris au XVIIe. Il partait à sa place dans le rang, quitte à s'en détacher plus tard si le sort voulait qu'il eût du génie. A son début, il possédait tout l'acquis de ses prédécesseurs. Les artistes du XIXe siècle ont dû créer tout pour eux-mêmes, choisir leur idéal, leur inspiration et même leur procédé.

Le siècle a touché à tout, tour à tour. Il a rompu tour à tour tous les moules. Il avait commencé par admettre comme un dogme absolu la formule absolue de l'antique, tel qu'il l'avait reçue de Louis David et des siens. Puis, avec la réaction romantique, cette même passion le saisit pour le moyen âge qu'il avait eue l'instant d'avant pour l'antiquité romaine. Hugo rayait d'un trait de plume les trois siècles qui venaient de passer, et proclamait : « Inspirons à la nation l'amour de l'architecture nationale. » C'était l'art gothique. Et Montalembert, plus violent : « Mais laissez donc le XVIIIe siècle pourrir en paix! »

Tel fut le départ. Et je n'ai pas besoin de rappeler comme se continua le voyage, à travers quelle agitation, quelles contradictions, quel échange de blâmes, quelles affirmations de principes : qui put savoir, à un certain moment, où était l'âme classique, où le romantisme? Pour la peinture, spécialement, on connaît les homériques luttes d'Ingres et de Delacroix, et des haines qu'aujourd'hui, à distance, on comprend mal.

Au milieu de ces luttes, naissait une école toute autre, condamnée par les deux premières également, celle des réalistes, des imitateurs absolus de la nature. Eux aussi se proclamèrent avec exagération : tous les principes se dres-

sèrent avec excès les uns contre les autres, et, si je puis dire, se chevauchant les uns les autres.

Et à chaque nouvel épisode de cette marche agitée, chaque fois qu'un groupe, inventant une nouvelle traverse ou quelques nouveau sentier, prétendit dépasser les autres et seul occuper toute la voie, il voulut absolument avoir droit et raison. Jamais l'art ne fut autant raisonné, discuté, syllogisé. Chaque école nouvelle, même éphémère, voulut avoir sa thèse et construire sa théorie, qu'elle prétendait absolue et voulait opposer à tout autre. Oui, vraiment, car c'est encore une théorie que de prétendre n'en avoir aucune, et c'est une doctrine encore que l'impressionnisme absolu qui, à un certain moment, est venu s'opposer à tout le reste.



Au-dessus donc de toutes ces luttes, un fait apparaît certain, encore qu'il puisse nous surprendre : aucun siècle d'art n'a été aussi avide de doctrines que ce XIXe siècle qui semble par essence, un siècle d'indépendance et d'individualité ! Cette avidité n'a fait que croître. La fin du siècle révèle chez les artistes français un véritable besoin de penser et de raisonner, besoin plus vibrant, plus poignant que n'avait été celui de leurs prédécesseurs.

Et quelle est la tendance principale des doctrines d'aujourd'hui? C'est la volonté de l'*ordre*, de la *méthode*, de la *tradition*.

Telle est dans chacun des arts la volonté, je puis le dire, des principaux, des premiers et des plus influents. Et cette même tendance, augmentée de la foi, en mène plusieurs vers un grand désir : l'expression de la beauté religieuse.

Voilà une constatation bien remarquable à faire. Elle est certaine. J'en ai pour témoin un des principaux artistes de la jeune génération. « Le XIXe siècle, dit Maurice Denis, a mieux compris quelle gravité comportent les sujets chrétiens. Les meilleurs artistes ont été des croyants; ils ont

mis au service de l'Eglise le frémissement d'une foi inquiète et la ferveur d'un sentiment quasi-évangélique de la nature. » Mais Denis va plus loin, en parlant de lui-même et des artistes de nos jours : « Nous sommes tous préoccupés de Dieu. Aujourd'hui le Christ est vivant. C'est le temps favorable. *Il n'y eut pas depuis longtemps d'époque plus passionnée que la nôtre pour l'art religieux* (1). »

II

C'est ce que peut vérifier un coup d'œil sur les diverses branches de l'art.

Et d'abord l'architecture. Il faut avant tout un toit et une demeure. Les autres arts ne viennent qu'ensuite.

L'architecture religieuse a souffert plus fort que les autres de la crise du XIXe siècle. Il faut dire qu'elle avait beaucoup à souffrir. La discipline classique l'avait menée assez bas à la fin du XVIIIe siècle, après trois siècles d'imitation variée de formes gréco-romaines adaptées à notre tempérament national. Ce n'est pas à dire que l'Ecole classique n'eut pas produit parfois quelques beaux sanctuaires. La chapelle de Versailles est froide, mais majestueuse ; et Saint-Sulpice a sa beauté. Au XIXe siècle même, on ne peut refuser quelque charme expressif à la Chapelle expiatoire, que Fontaine achevait en 1826. La Madeleine, que Vignon bâtissait sous Napoléon et Louis XVIII, n'est pas sans grandeur, encore que Théophile Gautier la qualifiât de *faux temple antique*, et qu'elle le soit.

Mais, de façon générale, l'Ecole classique avait porté jusqu'à la banalité absolue la répétition des principes de

(1) Maurice DENIS, *Théories* (Bibliothèque de l'*Occident*). J'ai fait plus d'un emprunt à ce livre si riche en pensées, en souvenirs, en récits, où Maurice Denis a réuni pour ses amis toute l'histoire de sa pensée et ses vicissitudes; l'expression en est limpide, pleine de charme et de lumière.

Vignola et des formes romaines. Elle coupait court à toute originalité. Tout disciple devait s'asservir à jurer sur les paroles du maître. Cette monotone discipline de l'École s'est prolongée pendant une bonne partie du XIXe siècle. C'est en 1831 que Viollet-le-Duc écrivait : « L'École est un moule à architectes; ils en sortent tous semblables (1). » Et il refusait d'entrer à l'École des Beaux-Arts.

Et tandis que l'enseignement ainsi s'endormait dans les formes classiques ou soi-disant telles, la révolution gothique bouleversait le goût public et l'architecture devait la ressentir plus vivement que les autres arts.

Certes, dans l'architecture religieuse plus que partout ailleurs, le gothique est un art national français, une gloire française; et nous reconnaissons aujourd'hui, bien informés, que l'art des cathédrales, renié par nos pères du XVIIe siècle, est une des plus hautes expressions de la pensée humaine.

Mais on ne peut empêcher que nos pères l'eussent renié, et que trois siècles d'usages contraires eussent rompu le lien, l'enseignement, la tradition. Lorsqu'on engageait les architectes à la renouer, c'était vraiment bien facile à dire! Pour commencer on l'ignorait, cet art que l'on prétendait pratiquer; plusieurs générations en avaient appris un contraire. On sait dans quelles erreurs nous jeta l'application ignorante des formes gothiques. Rien n'est ridicule comme le faux gothique.

Mais on fit aussi du vrai gothique. On ne savait pas cet art, on l'apprit. Notre grande école d'Archéologie chrétienne du XIXe siècle est une de nos gloires incontestables. Elle eut ses savants; elle eut aussi ses artistes. Il faut rendre justice à Viollet-le-Duc, sans oublier ses torts, et le mal qu'il nous a fait pour avoir voulu trop bien faire. Dans les arts comme les sciences, il faut plaindre les intermédiaires : on ne voit que leurs erreurs et on oublie leurs

---

(1) Voir le livre si instructif de Paul GOUT sur VIOLLET-LE-DUC, Paris. — Champion, 1909.

services. Il a été un penseur, un théoricien ; il a conçu un absolu gothique qui n'avait pas de réalité d'ensemble, encore que chacun des éléments en fut réel. En fait, que saurions nous sans lui ?

Mais il ne suffit pas de savoir.

L'archéologie enseignée aux architectes a eu pour résultats la construction d'un assez grand nombre d'églises de style gothique où l'on s'est efforcé de reproduire les formes exactes du XIIIe et du XIVe siècle. Il serait très injuste de n'y pas reconnaître quelques monuments fort dignes, et de ne pas retenir le nom de quelques notables architectes, tels que Lassus, Magne, Morey, Leroy.

Nous sommes très injustes pour les églises modernes. On nous a nourris de la beauté des antiques cathédrales, et nous en avons l'âme si remplie, que l'opinion publique est sévère en principe pour ce qui est neuf. Elle a souvent raison. Pas toujours. Et elle se contredit.

Cependant disons tout : une église gothique moderne nous paraît presque toujours froide au prix du moindre monument du passé. Pourquoi ? On ne sait. M. l'abbé Fabre, dans un de ses cahiers d'art où tant de science le dispute à tant de goût (1), en a utilement cherché les raisons. Il les résume en cette comparaison ingénieuse : « Au vrai nos architectes n'ont pas ressuscité l'âme du gothique parce que, s'ils en ont connu le vocabulaire, ils en ont ignoré la syntaxe. » Il ne suffit pas de connaître les mots d'une langue pour la parler et l'écrire. Les bons élèves qui de mon temps faisaient des vers latins, n'étaient pas pour cela des poètes latins.

Et le gothique est une langue si difficile, si rare, si réservée ! A dire vrai, j'aurai peine à louer complètement plus qu'un très petit nombre d'églises néo-gothiques ; je

---

(1) PAGES D'ART CHRÉTIEN. 3e série, p. 96, *Du Néo-gothique au Moderne*. Tout le monde devrait lire ces charmants et si utiles recueils, dont j'ai fait ici un continuel usage. (Librairie de *la Bonne Presse*.)

mets hors de pair celles de Lassus, et surtout Saint-Jean-Baptiste-de-Belleville à Paris (1).

D'autres styles archéologiques ont offert aux architectes modernes des moyens d'expression dont ils ont usé avec bien plus de bonheur et de justesse : telles les formes que l'on a coutume d'appeler romanes ou romano-byzantines. Beaucoup de belles et nobles églises ont été conçues suivant les traditions du XII[e] siècle et des siècles antérieurs; Paris en a vu surgir au milieu du XIX[e] siècle ou peu après : Saint-Ambroise par Ballu, et encore mieux Notre-Dame-de-Ménilmontant par Héret. Vaudoyer a conçu la cathédrale de Marseille et Notre-Dame-de-la-Garde (2). C'est aux constructions romanes de Périgueux et d'Angoulême qu'Abadie, et Magne après lui, avaient emprunté les somptueuses formes de l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, qui se dresse si majestueusement au-dessus de Paris, comme une affirmation de foi et de beauté.

Les formes romanes semblent même se prêter aisément aux besoins nouveaux, au goût de notre temps, à l'invention des architectes. Il y aurait toute une étude à faire à ce sujet. Je ne cite que quelques exemples : celui de M. Vaudremer est notable, avec l'église de Montrouge, celle de la rue Bizet, celle d'Auteuil (3).



Ces aventures de l'architecture ont été, à divers degrés, les mêmes dans tous les pays de l'Europe. On ne peut pas dire que la France s'en soit tiré plus mal que d'autres. Telles furent aussi les aventures de l'architecture civile, mais plus dangereuses encore : qui sait de combien de

(1) Les parties déjà construites de Notre-Dame-de-la-Treille à Lille, par M. Leroy, semblent promettre une très belle œuvre.

(2) Qu'ont terminées M. Espérandieu et M. Revoil.

(3) C'est parmi les élèves de Vaudremer qu'on trouve quelques bons bâtisseurs de la génération actuelle, tel M. Richardière.

médiocres édifices, maisons, châteaux, le faux gothique et surtout la fausse Renaissance, nous ont affligés! Ces erreurs, d'autres encore, ont été de précieuses leçons pour nos architectes d'églises. Or, voici aujourd'hui la situation qui leur est créée par les circonstances.

Souvent, et très naturellement, on leur imposera comme programme de parler la langue de l'art du XIIe ou du XIIIe siècle; et ils devront se tenir prêts à la parler de leur mieux. Car c'est une nécessité. Mais ils ne s'y attacheront pas volontairement; les échecs et les *ratés* dans ce genre ont été trop habituels pour ne les avoir pas un peu découragés. Pour tout dire, les échecs furent pires encore dans le genre des basiliques plus ou moins romaines : l'hérédité des Saint-Vincent-de-Paul et des Notre-Dame-de-Lorette n'a rien qui tente. Personne ou presque personne ne songe à revenir aux styles français dits Louis XIV, Louis XV ou Louis XVI, pas plus qu'au style purement antique, dit Empire.

En somme, les architectes modernes sont en possession d'un répertoire énorme de formes léguées par le passé. Continuant la comparaison de l'abbé Fabre, je dirais : Leur vocabulaire est innombrable, mais fait de mots qui appartiennent à plusieurs langues. Cependant, les plus diligents d'entre eux n'ont qu'un désir : former une langue nouvelle de tous ces éléments divers et pratiquer un art moderne. C'est dans ce sens que des efforts très méritoires sont tentés chaque jour, et quelques remarquables succès ont été obtenus. Il y a diverses manières d'envisager le problème. Précédés comme ils sont d'une longue suite de styles divers, il faut nécessairement que les artistes de nos jours usent de formules déjà usitées avant eux. Il n'y a pas lieu pour cela de les accuser de confusion des langues. Pas plus qu'on ne reprochera aux poètes d'aimer Villon, Racine et Victor Hugo, aux peintres d'aimer Giotto, Lebrun et M. Ingres. C'est le propre des civilisations avancées de surabonder en pensées, en images

et en formes d'expression : c'est leur richesse et leur misère. Quelques artistes ont tenté de faire, de cette multiplicité, l'unité. Chez eux « chacun des éléments a subi la grande loi de l'adaptation », ainsi dit M. l'abbé Fabre, et il le dit d'œuvres de notre école lyonnaise.

On rencontre toujours, et depuis longtemps, Lyon et l'influence de l'esprit lyonnais, pratique et mystique à la fois, dans toute affaire d'art et d'idéal. Dans l'histoire de l'architecture religieuse de nos jours, il faut faire une place à part à Bossan (et à son élève, que je suis presque tenté de lui préférer, M. Sainte-Marie Perrin) (1). L'église d'Ars, la somptueuse basilique de Fourvière, ne sont pas des œuvres incontestables. On y découvre aisément des erreurs, des gaucheries. Mais les noblesses en sont certaines; il y a là une liberté voulue dans l'emploi des formes et des ornements qui s'oppose à tout pastiche. « Interprétés par Bossan, les éléments ne sont plus ni grecs, ni gothiques. La fusion est telle, l'harmonie si parfaite... que tout cela paraît être de la même famille » (2).

Dans cette voie, la nouvelle génération apprendra beaucoup en architecture religieuse, des travaux actuellement ment poursuivis par les Bénédictins français, à qui la pensée chrétienne doit tant depuis tant de siècles.

*
* *

Invention, et adaptation des éléments anciens, tel est assurément aujourd'hui le programme des meilleurs et des plus sages parmi nos architectes d'églises. D'ailleurs, le problème les sollicite chaque jour. Jamais en France le besoin d'églises, j'oserais presque dire la *demande* de prière, n'a pris pareille extension, en particulier autour

(1) De ce charmant artiste, je rappelle surtout la chapelle du Saint-Sacrement à Lyon.

(2) FABRE, *article cité*. — Il faut nommer Sainte-Clotilde de Reims, par M. Gosset.

des centres industriels et urbains où s'accumule de plus en plus la population.

Il faut construire vite, partout, et donc dans de strictes conditions d'économie et de simplicité. Cela nous écarte des bâtisses de l'âge précédent, dont le défaut souvent était un luxe cossu. Cela nous ramène aux âges primitifs de l'Église, qui furent des âges de grand art et de pauvreté. Mais aussi combien de questions cela pose! Construire? Avec quels matériaux ? Les pierres, le bois sont et deviendront de jour en jour des matériaux de luxe. Le plus économique, le plus pratique, c'est la brique, c'est la pierre de pays. Il y a plus économique encore : le fer, et avec lui ces procédés nouveaux qui semblent propres à tout, mais n'ont pas été bien appropriés encore à la beauté, ces ciments, ces bétons que le fer consolide et qui en sont « armés ».

Il est bien certain que ces matériaux seront par force utilisés pour la construction des églises de l'avenir, si non partout, au moins dans un grand nombre de cas. Ces églises seront-elles forcément laides? Je ne le crois pas. Il n'y a pas à première vue de raison pour qu'une substance quelconque ne soit pas capable de prendre une forme de beauté. Je pense qu'un bon maître d'œuvre du XIIIe siècle qu'on eût chargé du ciment armé, en eût fait son profit.

On a tenté des essais d'emploi artistique de ces matériaux nouveaux, et il faut bien dire que les essais n'ont pas toujours été heureux. Je le dis surtout pour le fer apparent. C'est, en soi, une vilaine matière, pauvre de formes et de proportions, contractile, peu durable, condamnée par nature à être toujours peinte. Un des premiers essais, celui de Baltard à Saint-Augustin, a mal supporté l'épreuve du temps. L'église a une certaine grandeur, et on a eu tort de la comparer à une gare de chemin de fer ; mais l'œil s'habitue mal à cette grande carcasse visible, et se demande si par nécessité la coupole a dû être munie intérieurement d'une sorte de corset orthopédique ?

J'ai un peu plus de confiance dans le ciment armé. Son emploi s'imposera par force dans bien des cas. Pour tout dire, si les premières tentatives ont parfois pour les monuments civils donné d'intéressants résultats, l'application aux églises n'a pas été très heureux. Disons même qu'une au moins, et la plus connue, a été franchement malheureuse. Il est inutile d'insister. Mais je ne doute pas qu'une recherche intelligente, poursuivie avec zèle, n'arrive à trouver quelqu'application vraiment digne de l'art.

L'avantage du ciment armé, c'est qu'il est d'une prodigieuse solidité, à condition qu'on le considère dans toute l'étendue du monument, avec toute sa force *une*, de roc, de monolithe. Son défaut, c'est qu'il est une matière « revêche, ingrate, qui ne se décore pas facilement ». Ainsi s'exprime l'abbé Fabre, qui cependant ne craint pas le ciment armé, et il ajoute : « L'histoire nous apprend que les styles anciens sont nés des matériaux eux-mêmes, traités avec franchise. »

« Avec franchise » ? — C'est là toute la question, justement. — Où commence et finit la franchise? Evidemment si le ciment armé est tel parmi les matériaux qu'il soit nécessaire de le dissimuler, c'est un grave défaut. Mais il n'est pas le seul à l'avoir. C'était le cas du ciment romain, et, dans une certaine mesure, c'est celui de la brique. Il s'agit de savoir si les revêtements et les enduits sont contraires à la « franchise ». Personne ne le pense. En somme la forme essentielle du ciment armé est la poutre, énorme, inébranlable. Il doit former comme une immense *charpente* unie indissolublement, sans connaître ni retrait ni tassement. Il ferait merveille pour toute église à charpente apparente, telles les antiques basiliques romaines. Il y a encore tout à dire et à trouver en ces matières. D'ailleurs, on peut citer au moins un édifice religieux nouveau conçu suivant les nouvelles formules. C'est la vaste cathédrale d'Oran, longue de 80 mètres, et tout entière en ciment armé; ses faiblesses résident dans la décoration : on ne

peut qu'admirer sa robuste charpente de roc (1). Les problèmes abondent que les architectes de demain auront à résoudre. Ceux d'aujourd'hui s'y appliquent avec un zèle et une foi qui méritent le plus grand encouragement, et non, ce qu'ils rencontrent souvent, une trop facile critique.

Mais il y a autre chose. Nous venons de parler de bâtisses sans luxe, mais riches encore. Le besoin de prier descend jusque dans les plus humbles sphères, et c'est là qu'il devient le plus urgent, le plus criant. Il y faut une satisfaction immédiate Il est arrivé que l'on ait dû improviser, comme on a pu, dresser des baraques, aménager des hangars. Par la force des choses une question d'art s'est aussitôt posée. Il ne peut pas y avoir de sanctuaire sans que surgisse une pensée de beauté. On a embelli de son mieux le local de fortune où Dieu voulait descendre. Tout Paris a parlé d'un magasin de pommes de terre, nettoyé, aménagé, décoré en quelques semaines avec talent par des artistes bénévoles, appartenant à l'association pieuse des « Catholiques des Beaux-Arts » — et devenu une église Sainte-Cécile.

Mais de pareilles impromptus ne peuvent pas suffire. On s'est organisé pour répondre aux besoins, pour évangéliser les pauvres. Les Évêques des diocèses populeux, profitant de la liberté que leur laissait malgré tout une législation malveillante, ont fait sortir de terre en foule des églises et des chapelles. Entre le diocèse de Paris et celui de Versailles, par exemple, le nombre des nouveaux sanctuaires ouverts depuis dix ans et aussitôt remplis de fidèles, dépasse cent. A Paris, l'œuvre admirable des Eglises populaires, que S. E. le cardinal Amette appelle modestement *des chapelles de secours*, a mis partout au travail des architectes chrétiens (2).

(1) Construite par M. M. Perret, sur les plans de M. Albert Ballu.

(2) L'œuvre, modèle d'organisation, est sous la direction du très distingué vicaire général Lapalme. De belles églises de banlieue sont dues notamment aux architectes Barbier (Bécon-les-Bruyères, Pré-Saint-Gervais, Nanterre) et Droz (Vincennes).

*
* *

La guerre et ses ruines ont donné à ces œuvres une extension imprévue. Une œuvre nouvelle s'est fondée, l'*Œuvre des Eglises dévastées*, dont le but immédiat est le rétablissement le plus prompt du culte catholique, jour par jour et sur les pas mêmes de l'envahisseur en retraite. A cette œuvre s'est associée, dès le premier jour, la Société de Saint-Jean. Les questions les plus variées sont posées, questions d'archéologie pour les promptes restaurations — de matériaux et de plan pour les bâtisses rapides — d'art aussi, oui, nécessairement d'art (1).

Un immense labeur se présente aux artistes français dans les années qui suivront la guerre, pour construire et réparer. Le centre de cette opération sera naturellement la reconstruction de l'église, car elle est partout le centre de civilisation, du village ou de la ville. Ce qui me donne un grand espoir dans l'avenir de l'architecture chrétienne en France, c'est justement cette œuvre qui va s'imposer. Elle s'impose dans des conditions telles qu'une sorte de loi bienfaisante en résulte pour les architectes. Il leur faut restaurer l'église comme elle était, quand elle peut l'être ; car le peuple chrétien de France exige non une église, mais *son* église. Et si l'église est démolie, ils la reconstruiront selon des règles certaines.

D'abord ils la reconstruiront, comme ils reconstruiront les maisons des villages, dans le goût et l'esprit de la

---

(1) Toutes ces questions seront traitées dans des brochures documentaires dont la Société de Saint-Jean a commencé la série par : Abel Fabre, *La reconstruction des Eglises dévastées*; H. Cochin, *L'Œuvre des Eglises dévastées* (Paris, Rouart. Librairie de l'art catholique, 6, place Saint-Sulpice). Dans la première de ces brochures sont reproduits quelques-uns des projets des Abris paroissiaux qui ont été exposés au Musée des Arts décoratifs, et depuis à l'*Exposition de la Cité reconstituée*. (où tout Paris a vu l'Eglise en bois de Placide Thomas). Voir aussi dans les *Études* les remarquables articles du R. P. Dassonville.

région. Ils y seront tenus par une pensée de patriotisme (1).

Ensuite ils s'efforceront de l'accommoder parfaitement aux nécessités du culte, des œuvres d'enseignement et de patronage, du groupement des fidèles. L'église de plus en deviendra un milieu social d'évangélisation.

Enfin, ils devront chercher et découvrir, en beauté, les formes les plus simples et les moins coûteuses.

Voilà un programme qui fixe à cette heure l'intelligence et le cœur de tous nos architectes chrétiens. Ils s'y préparent en artistes, en patriotes, en croyants.

III

Tous les peintres et les sculpteurs qui sont sages méditent, eux aussi ; ils se préparent eux aussi : un labeur admirable les attend. Quand les architectes auront bâti, il faudra décorer ; il y aura dans les églises un besoin d'autant plus intense de décoration qu'elles seront plus simples et plus nues.

Il y aura un « après guerre » pour les Arts, qui leur donnera une impulsion imprévue, et ce mouvement sera un mouvement religieux. On en sent déjà de tous côtés les signes avant-coureurs.

L'Eglise catholique a besoin d'images figurées ; les images sont des organes de son enseignement. C'est un *parler visuel*, disait Dante, ému devant les grands bas-reliefs dont il voyait ornés les rochers de son Purgatoire. « Lorsque la parole se tait, le spectacle des images nous

---

(1) Je suis heureux de dire qu'en toutes ces matières notre administration officielle des Beaux-Arts prépare l'œuvre de réparation avec une activité et un sens de la civilisation française qui sont au-dessus de tout éloge.

raconte encore et nous enseigne la vérité des actes de Dieu (1). »

En aucun pays, la sculpture au XIXe siècle n'a été un art religieux très florissant. On doit cependant retenir quelques beaux monuments d'un noble sentiment funèbre ou triomphal. Je rappellerai (dans le dernier tiers du siècle) le monument de Mgr Dupanloup, par Chapu, dans la cathédrale d'Orléans. Celui de Lamoricière, par Paul Dubois, soutient la comparaison avec le merveilleux tombeau des Ducs de Bretagne, par Michel Colombe, qui lui fait pendant dans la cathédrale de Nantes. Il faut parler encore des *Jeanne Darc*, celle de Chapu, celle de Frémiet, et celle de Paul Dubois, qui reste intacte, forte et gracieuse, en face du portail bombardé, à Reims, devant la cathédrale.

A l'Exposition de l'Art chrétien en 1911, on eut la preuve que de bons sculpteurs de nos jours recherchaient l'expression des pensées religieuses : elle était donnée par un Christ de Bartholomé, un ange de Dalou, un autel de Saint-Marceaux, un saint François de Mme Besnard. Ces œuvres intéressantes ne sont que des cas isolés (2). Il reste parmi nos préoccupations de demain, de voir se fonder une école vraiment populaire de sculpture pour les églises.

C'est ce qui nous fait le plus défaut. Tout ce qui a pu être dit de la laideur qui choque les yeux dans les églises, non pas seulement de France mais de toute l'Europe, a été dit presqu'uniquement de la sculpture et des affreuses images barbouillées, dorées, clinquantes.

Il faut que cette abominable production cesse. On a vite fait de la condamner par le mot « commercial ». Un art populaire doit pourtant être « commercial ». Il l'était dans les grands âges de la beauté. A Florence au XVe siècle, les

---

(1) MAURICE DENIS, *Théories*.

(2) J'en pourrai rappeler d'autres, ainsi que pour la peinture. Mais je ne cite pas les œuvres des membres de la Société de Saint-Jean, qui, dans l'Exposition, formaient la majorité. — Il faut voir le beau catalogue illustré publié avec art par M. Marty.

plus grands artistes étaient en boutique, et la plaque qui commémore leur demeure porte aujourd'hui ces mots : *Qui ebbe bottega.* — Je demande des « boutiques », — où soient *éditées* et vendues les reproductions des bonnes œuvres, revêtues d'une légère polychromie, s'il le faut. Et cela n'empêchera nullement les artistes de créer de grandes œuvres originales, que l'on appréciera d'autant plus que le goût des bonnes choses sera plus répandu.

Je puis assurer qu'un effort très sérieux se fait en ce moment même dans la direction que je dis.



La peinture du XIXe siècle a laissé des œuvres religieuses considérables. Il n'est pas une de ses écoles qui n'ait donné à la religion quelque place dans ses recherches. Tout d'abord, naturellement, il faut citer l'école d'Ingres, avec Amaury-Duval, le mystique Janmot, Mottez, Lamothe, les admirables Flandrin, et auprès d'eux cette école lyonnaise qui voisine avec eux, d'Orsel à Paul Borel.

On eût bien révolté Ingres en louant près de lui l'ennemi, le maudit, le diable en personne, Eugène Delacroix. Il ne reste pas moins, aux yeux de la postérité, que la chapelle des Saints-Anges de Saint-Sulpice est une peinture merveilleuse, d'un sens biblique incomparable. Delacroix, s'il n'avait tenu qu'à lui, aurait peint encore de bien plus grands murs d'église. Il y aspirait. C'est son ami Chenavard, mauvais peintre et théoricien remarquable, qui lui avait appris ceci : « que le christianisme aime le *pittoresque* ». Ce qu'il commentait ainsi : « La peinture s'allie mieux que la sculpture avec les pompes du christianisme, et s'allie plus intimement avec les sentiments chrétiens (1). »

(1) Auprès de Delacroix il faudrait parler de Chasseriau. Mais on ne jette ici que quelques citations typiques, sans avoir la prétention de faire aucune énumération. Voir le lumineux exposé de M. l'abbé Fabre dans la 4e série de ses *Pages d'art chrétien.*

On a eu tort de dire que la fusion d'Ingres et de Delacroix avait donné Puvis de Chavannes, car on ne peut jamais supposer la conciliation de l'inconciliable. Et Puvis de Chavannes est une personnalité si distincte et si une, qu'il est inutile de lui chercher des ancêtres directs. S'il lui en fallait trouver, je voudrais, aux grands peintres d'histoire de sa jeunesse de l'une et de l'autre école, ajouter encore nos paysagistes français. Si dans Puvis, il y a Ingres et Delacroix, — il y a aussi Corot. Il y a le génie français dans sa complète expression, avec la clarté française, avec l'infusion profonde de l'admirable nature de France. Puvis de Chavannes était de vieille race française, de cette petite gentilhommerie de nos provinces, qui a donné naissance à plusieurs de nos grands esprits. Il avait la vigueur bourguignonne et le mélange rare des qualités lyonnaises. Un grand Lyonnais à l'âme d'artiste, à qui l'on opposait que Lyon avait donné peu de vrais grands hommes, protestait en s'écriant : « Ampère et Puvis de Chavannes (1) ! »

Ajoutez que Puvis de Chavannes avait la pensée profondément et naturellement religieuse. La beauté humaine lui apparaissait, dans chaque geste qu'il apercevait, définitif et expressif de pensée. Dulac me racontait que Puvis s'arrêtait dans la rue, tout à coup saisi de la noblesse d'une pose, d'un équilibre, d'un bras levé, d'un fardeau chargé sur l'épaule. Maurice Denis écrit : « Puvis de Chavannes prête aux moindres attitudes une noblesse religieuse. »

C'est bien ce grand homme, avec ses merveilleuses peintures de Sainte-Geneviève, qui clôt l'histoire de la peinture religieuse au XIXe siècle, laissant après lui, pour le XXe, une jeune et ardente descendance enflammée de l'amour de l'art, mais plus enflammée encore de l'amour de la foi chrétienne et du désir de la servir.

(1) Édouard Aynard.

* * *

J'ai indiqué à grands traits les principaux producteurs d'œuvres religieuses parmi les peintres du XIXe siècle. Je n'ai pas indiqué assez quelle action la foi chrétienne et la piété, je dirais même la sainteté, ont exercée sur l'art français de ce siècle. Notre pays et notre temps ont possédé des artistes dont l'âme et la volonté ne peuvent se comparer qu'à celles des peintres pieux des couvents d'Italie, entre les jours de Giotto et ceux de Frà Giovanni da Fiesole, dont on disait : « Il peignait comme il faisait oraison. »

Nous avons vu de nouveau des peintres inspirés par l'amour de Dieu. Le Père Besson en était un, fils de Dominique comme l'Angelico, radieux et bon, et vigoureux travailleur comme lui (1). Le Père Besson nous introduit dans un groupe de saints artistes moines ou laïques, fidèles, à la première heure, du Père Lacordaire et de la réforme dominicaine. A cette heure-là, ce groupe avait été formé pour préparer une discipline, en vue de servir et honorer la religion chrétienne par les arts du dessin. Il ne se maintint pas sous cette forme première; mais il laissa des successeurs, des descendants qui finirent par se rejoindre. La Société de Saint-Jean est une des hérédités reconstituées du groupe de 1840. Elle en est justement fière.

Pendant toute la durée du dernier siècle, on rencontre en France des figures d'artistes profondément chrétiens, les saints de la peinture. Pour fixer ce type, il faut isoler, parmi les élèves d'Ingres, ces deux rares artistes, ces chrétiens exemplaires, les deux frères Flandrin, Hippolyte dont tant d'églises de France gardent encore de vastes et nobles œuvres, Paul, grand par sa conscience et cette humilité, qui fit de lui le serviteur joyeux du génie

(1) Voir le magnifique ouvrage que les P. P. Berthier et Vallée ont consacré au Père Besson (Lethielleux, 1909).

fraternel. Quel hommage assez digne rendre à ces êtres d'exception, si bons, si purs, si attachés à leur art et à la nature, créature de Dieu (1)?

Quand Hippolyte commençait une grande œuvre de peinture, il écrivait à sa mère : « Priez Dieu, chère maman, pour qu'il me fasse faire, comme je le désire, une chose digne de sa maison. » — Et l'on m'a raconté qu'à Nîmes, avant de descendre pour la dernière fois de son échafaudage, il avait inscrit sur la figure colossale du Christ qu'il venait d'achever — dans le pli de la robe qui pose sur le cœur — son nom et celui de son frère.

Comment parlerai-je des peintres inspirés sans saluer l'angélique figure de Ch.-Marie Dulac? Son œuvre est sublime, mais rare et restreinte; il n'avait pas 30 ans quand il est mort. Mais il a ses dévots qui le connaissent et l'aiment. Pour pénétrer son cœur, chacun peut lire ses lettres et la belle préface qu'y a mise le Rév. Père Louis, biographe, non pas, je dirais plutôt hagiographe (2).

Dulac était un paysagiste. Un historien du paysage français (3) soutient cette thèse originale que les « paysagistes sont les peintres de sainteté de notre temps. Ce sont eux qui savent le mieux *dégager le divin des choses* ». La thèse a bien sa valeur et s'applique justement aux âmes douces et émues des Corot, des Millet. Dulac la mettait en pratique dans sa peinture, et la développait, de façon exquise dans la simplicité de son langage. Pour lui, la nature n'était qu'une expression de la bonté de Dieu et de sa sagesse. La mission du peintre chrétien qui s'efforce à la comprendre, à la faire comprendre à ses frères, se résume pour lui en un seul mot : « *servir* ». Sans la grâce de Dieu, il était incapable de « servir ». Et il donnait de

---

(1) Hippolyte Flandrin a laissé son nom à un artiste chrétien digne de le porter.

(2) Paris, Bloud, 1905.

(3) M. Lanoë, cité par Maurice Denis.

l'artiste cette adorable définition qui le peignait tout entier : « Un intermédiaire bienheureux. »

Pour Dulac donc, peindre l'œuvre de Dieu était un simple devoir de conscience. C'est bien le sentiment des peintres chrétiens d'aujourd'hui, héritiers de tous les saints de leur profession. Maurice Denis a écrit : « Les peintres sont responsables de la beauté plastique de la religion (1). »



En dehors des artistes catholiques qui se sont volontairement et publiquement affirmés, on peut reconnaître dans beaucoup d'autres une inspiration très nettement chrétienne.

J'en pourrais énumérer un grand nombre, dans les écoles les plus diverses. Les expressions qu'ils ont réalisées sont plus ou moins belles et pathétiques. Car, il y a « parmi les peintres, comme disait Eugène Delacroix, des prosateurs et des poètes ». Il avait bien raison. Mais justement parmi ceux d'aujourd'hui qui sont poètes, les meilleurs ont voulu puiser dans cette source de poésie illimitée que les siècles n'ont pas épuisée, la source chrétienne. Parmi ceux-là, l'Exposition d'Art chrétien de 1911 avait l'honneur de compter Albert Besnard et Eugène Carrière.

Besnard a peint, dans la chapelle de l'hôpital des enfants à Berck-sur-Mer, deux grandes suites de peintures, représentant d'un côté les misères humaines et de l'autre les charités rédemptrices (2). Dans chacune des scènes de misères, et dominant les personnages, le peintre n'a pas craint de dresser un Crucifié de grandeur naturelle, san-

---

(1) Si l'on en avait le loisir, on parlerait encore de l'effort tenté pour l'imagerie religieuse. Cette question avait été traitée en 1913 dans une brochure excellente, par un admirable jeune clerc, l'abbé Marraud, tombé depuis au champ d'honneur.

(2) Il faut rappeler que les peintures ici décrites font partie d'un magnifique ensemble offert par M. Besnard en *ex-voto* pour la guérison d'un enfant. Mme Besnard y a ajouté de nobles statues.

glant, image vivante de l'abandon et de l'agonie. Et parallèlement, en face, dans chacune des scènes de charité, comme par exemple dans cette salle d'opérations d'hôpital, où sur la table de glace le chirurgien corrige le corps infirme d'un enfant, le peintre a dressé tout lumineux un Christ ressuscité.

L'Exposition de 1911 révéla au public des œuvres tout intimes d'Eugène Carrière, un Christ en croix, et deux groupes de malades en prière, que le peintre a dessinés à Lourdes. Ce sont des peintures que la famille de M. Carrière conserve comme de précieux trésors. Il y a mis toute la tendresse et la bonté de son cœur. On trouvera dans l'histoire entière de l'art bien peu de représentations du divin Crucifié, où la douleur sainte et l'amour divin aient reçu une expression aussi profondément pathétique. Qui peut nier qu'une immense charité du Christ ait inondé le cœur du peintre, le jour où sa main a peint les pauvres de Lourdes, le Christ de Mme Carrière, et cet autre Christ célèbre que l'on peut admirer au Musée du Luxembourg?

Parmi les grandes manifestations d'art chrétien que l'Exposition de 1911 a révélées au grand public, il faut célébrer encore les eaux-fortes évangéliques de Forain, belles comme des Rembrandt et aussi émouvantes.

***

Un grand courant d'inspiration chrétienne a passé dans l'âme de quelques-uns de nos plus grands peintres. Les dures années de la guerre ne l'ont pas arrêté. A tous ceux que leur âge tenait loin du combat, il a paru qu'un devoir s'imposait : préparer ou garder à la France du lendemain son trésor de beauté.

On sait comment Besnard a accompli ce devoir, malgré les douleurs poignantes de son cœur paternel. Attaché à Rome comme directeur de notre Académie, il y a fait son métier de véritable peintre d'histoire. Il a peint le pape

Benoît XV, debout, dans le majestueux paysage des jardins du Vatican que domine, aérien, le dôme de Saint-Pierre.

Dans son « œuvre de guerre », le grand peintre n'a pas oublié son inspiration religieuse de l'hôpital de Berck. Ayant à peindre l'image du grand cardinal Mercier, il l'a située près de Louvain en flammes, et, pour évoquer la pensée de la Belgique martyre, il a dressé, une fois de plus, la figure suprême de la justice outragée et de la douleur innocente, Jésus crucifié.

Parmi les travailleurs de la guerre, l'histoire de l'art louera aussi notre cher Maurice Denis. Je n'en connais pas un qui ait, au milieu même de l'angoisse, achevé une œuvre aussi vaste que lui. Il l'a commencée au temps même où il accomplissait son devoir militaire. C'est alors que, pensant à la France, à son calvaire, à sa résurrection certaine, il a pieusement conçu les quatorze scènes d'un pieux Chemin de Croix. Et ensuite, retrouvant des loisirs, il les a employés à narrer, en larges scènes lumineuses et pleines de pensée, la vie de saint Paul, pour la décoration d'une église de Genève.

Demain est aux peintres religieux, et ils savent, dès à présent, se préparer au travail.

L'occasion est unique.

***

Elle est unique, plus encore pour ce qui touche les arts décoratifs, et ce qu'il faut appeler les arts appliqués. Ceux-ci, sauf de notables exceptions, ont vécu longtemps inactifs et comme figés dans une répétition banale, ayant souvent pour caractère le clinquant d'une fausse richesse. Il y eut pire encore. J'ai dit, en parlant des statues, comment la laideur, en tout pays, a trop envahi les églises. C'est de quoi on s'est beaucoup plaint; c'est dans les églises que la laideur choque le plus : elle y est anormale. Car,

sans cela, on se serait aperçu qu'elle règne partout, et que, dans la moindre demeure de nos jours, l'horreur s'étend trop souvent sur tout ce qui prétend être œuvre d'art.

La faute en est beaucoup aux artistes, dédaigneux, bien à tort, de toute recherche d'art industriel. Ils sont en voie de revenir de cette erreur, pour ce qui touche surtout les églises, leur décoration de détail, imagerie, matériel, mobilier, vêtement. Un mouvement est né qui nous pousse vers de nouvelles recherches, et il a pour point de départ la simplicité.

Personne ne peut nier que ce mouvement existe. Paris a vu depuis trois ans, au Musée des Arts décoratifs, plusieurs Expositions bien significatives. Il s'agissait de la décoration des églises les plus simples, par tentures, antipendiums, conopés ; il s'agissait de l'autel, de sa forme, de sa décoration ; des Chemins de Croix, puis du vêtement, des vases liturgiques, des étoffes, du luminaire. On peut dire que le succès fut grand. Tout le Paris intelligent a défilé au Pavillon de Marsan (1).

Cependant, une chose est ressortie avec évidence de ces Expositions : la nécessité d'une connaissance plus approfondie de l'art liturgique. Des conférences de savants liturgistes (2) furent suivies avec une attention soutenue. Désormais le goût de la liturgie, le sens de la beauté liturgique, l'intelligence de la langue liturgique sont des besoins et la condition de toute recherche ultérieure.

En pareille matière, l'influence bénédictine doit nécessairement jouer un rôle de premier ordre. C'est de Subiaco et du mont Cassin que descend, à travers les siècles, le flot de la science catholique. Les Bénédictins français ont fondé une revue, *La Vie et les Arts liturgiques*, qui est appelée à prendre un grand développement et à rendre des

(1) A la première des deux Expositions avaient pris place, comme annexes, les projets d'abris paroissiaux présentés par la Société de Saint-Jean, à la dernière, des projets d'église rurales.

(2) Mgr Battifol, Dom Besse.

services éminents (1). Elle peut et doit devenir le centre du mouvement des études liturgiques (2).

On peut attendre de tout cet ensemble d'efforts, d'études, de droites volontés, des résultats considérables.

Les divers groupes d'artistes chrétiens s'unissent de plus en plus, par un désir de fraternité chrétienne, sous la haute autorité de l'épiscopat. La Société de Saint-Jean s'offre comme un centre naturel pour les arts du dessin, la *Schola Cantorum* pour la musique, toutes en relations respectueuses avec l'Institut Catholique, qui fait large place dans ses cours à l'enseignement des arts.

IV.

Pour ce qui est de l'art musical, il ne faut pas parler d'efforts et de recherches : de magnifiques résultats sont atteints d'ores et déjà par la *Schola Cantorum*.

Il y a plus de vingt ans qu'elle existe. Ses dévots, parlant de sa naissance, ne craignent pas de la dire miraculeuse. Sa vie ne l'est pas moins. Ce n'est pas le lieu de raconter cette histoire (3). Mais il faut honorer ici les noms des hommes qui ont été les fondateurs et les créateurs de cette maison d'art et de foi. Lorsqu'en 1904 la *Schola* reçut, de Rome, l'approbation et les pouvoirs officiels, le bref du

(1) *La Vie et les Arts liturgiques*, par une gracieuse hospitalité, était devenue pour le temps de la guerre l'organe de la Société de Saint-Jean, et l'on sera heureux d'apprendre que ces relations temporaires sont devenues définitives.

(2) En dernier lieu, on a vu se fonder une Société des *Amis de l'Art liturgique*, dont le but est d'aider de toutes les façons à la diffusion de l'enseignement liturgique. — Chacun a présent à l'esprit les belles manifestations de la Société des *Catholiques des Beaux-Arts*.

(3) Celle des premières années l'a été avec foi et simplicité par un disciple ému : R. DE CASTERA, *Dix années d'action musicale religieuse, 1890-1900. Les Chanteurs de Saint-Gervais, La Schola Cantorum*, Paris (Bureaux de *la Schola*, 269, rue Saint-Jacques). Pour la suite de l'histoire, il faut lire la substantielle petite revue, *les Tablettes de la Schola*.

pape Pie X fut adressé personnellement à Charles Bordes.

C'était justice. Bordes est le créateur inspiré du mouvement de musique religieuse de notre temps. Ses deux grands assistants, Guilmant et Vincent d'Indy, ont aimé à s'incliner devant lui. Bordes était un être de douceur et de simplicité, charmante figure juvénile, presque enfantine, jusqu'à la fin de ses jours, avec ses beaux yeux clairs, sa voix timide, ses trois poils de moustache. Lorsqu'il mourut à 46 ans, en 1909, il était déjà frappé depuis deux ans du mal que lui avaient donné les peines, les fatigues, les angoisses de la laborieuse création de l'œuvre; il avait pourtant gardé sa jeunesse et son sourire : on l'appelait toujours le « *petit* » Bordes. Il était le « *petit* » Bordes, quand la parole de Pie X le salua fondateur de la grande œuvre. Il est resté le « *petit* » Bordes, âme claire d'enfant de l'Évangile, pour l'éternité.

En le voyant ainsi, qui eût cru trouver en lui l'étoffe d'un créateur et d'un organisateur? Il avait l'imprévoyance des artistes; c'est parfois celle des saints. Il en avait aussi la pauvreté. Il se disait lui-même le *Juif errant* des cinq louis. Pour tout dire, sa poche était, à certains jours, plus vide que celle de Laquedem! C'était un *poverello* de nos jours. Il eut donc fort à souffrir et, en fait, il souffrit jusqu'à en mourir. Mais il garda toujours la joie : *Gaudete, et iterum gaudete!* Il avait la foi et il créa. Il trouva sans aller loin, et dans ses amis les plus immédiats, l'appui, la force, la science, le dévouement; sans quoi ses desseins fussent morts en naissant. Mais c'est lui le fondateur; Vincent d'Indy me l'écrivait encore récemment.

Un jour de mars 1890, le petit Bordes entrait pour la première fois dans l'église Saint-Gervais avec le vieux et vénéré curé Debussy qui, par une sorte d'intuition, l'avait choisi pour son maître de chapelle. La nef de Saint-Gervais s'élevait au-dessus de leurs têtes avec ses ogives élancées de trente mètres, sa douce pénombre pieuse : « Ah! dit le maître de chapelle, quel beau vaisseau pour

faire de la musique sacrée ! » — Ce jour-là l'œuvre était fondée.

Et de quelle musique Bordes devait faire retentir Saint-Gervais ! Dans le choix des œuvres il hésita d'abord, et ne trouva pas du premier jour son chemin. Peu de gens, en ces jours-là, connaissaient la tradition de la musique religieuse. Quelques pieux chercheurs, dans le clergé, reprenaient l'étude négligée de la musique de l'Église primitive, tel celui qui est devenu aujourd'hui l'héroïque évêque de Saint-Dié, Mgr Foucault. En tête de ces savants on trouvait naturellement les Bénédictins, avec l'illustre dom Pothier. Les semaines saintes de Rome avaient donné à quelques voyageurs le sentiment des beautés de l'art palestrinien. Mais on peut dire que la musique religieuse était inconnue; on ne l'enseignait nulle part.

Ce n'est pas à dire que l'esprit religieux n'existât pas dans des âmes de musiciens, et la conception de la musique religieuse dans les âmes de croyants. Je trouvais récemment ces mots dans le livre d'un des plus purs parmi les croyants : « Les habitudes chrétiennes vous débarrassent des tons crus en peinture et en musique, des paroles vaniteuses et déclamatoires, et nous disposent au vrai beau, pur, simple, solennel et gracieux à la fois (1). »

Il aurait dû en être ainsi, mais le plus souvent alors, le mauvais goût « vaniteux et déclamatoire » avait envahi les tribunes et les chapelles, d'où, pour tout dire, il n'est pas encore tout à fait expulsé. Le mauvais goût régnait en bien des lieux. Mais il révoltait bien des esprits. Goûtez les images bizarres, mais énergiques, de la lettre d'encouragement que Gounod écrivait à Bordes à ses débuts : « Il est temps que le drapeau de l'art liturgique remplace dans nos églises celui de la cantilène profane, et que la *fresque musicale* proscrive toutes les *guimauves* de

---

(1) Augustin Cochin, *les Espérances chrétiennes*, 3e éd., p, 73.

la romance et toutes les *sucreries de piété* qui ont trop longtemps gâté nos estomacs. » (15 novembre 1892.)

Il y avait des milieux d'art pur et intelligent; mais il n'en était aucun qui valût celui où le jeune Charles Bordes avait jeté l'ancre. Il rencontra dans son maître la plus belle âme d'artiste et de croyant que notre siècle ait vue : il était élève de César Franck. Il faut lire le livre de Vincent d'Indy sur son maître (1) pour mesurer l'immense bienfait qui sortit de l'Ecole de Franck, dont l'influence a régné et se prolonge à travers les générations. Ah! cette tribune de l'orgue de Sainte-Clotilde, où j'ai vu le « père » Franck assis devant ses claviers éloquents, suspendu, semblait-il, entre ciel et terre, recevant l'inspiration des anges, pour déverser sur nous, pauvres hommes, des trésors de pensée et d'amour! Comment pourrait-on l'oublier? Combien des meilleurs parmi nos artistes ont reçu là le premier élan de la foi et de l'inspiration, en même temps que la science!

Franck ouvrit à Bordes, comme à tous ses disciples, une route droite et magnifique, loin de toutes les basses frivolités où s'était traîné depuis des années l'art musical, mais, comme organiste pieux, il y ajouta cet enseignement d'Eglise qui se rattache par force à la beauté de la liturgie catholique. S'il ne pouvait donner l'enseignement grégorien et palestrinien, qu'il n'avait pas reçu lui-même, il y préparait pourtant les esprits par une disposition de son âme religieuse semblable à celle des maîtres du passé.

Bordes était donc tout prêt à un grand retour vers le passé. C'est en 1891, avec l'aide et l'appui du musicien érudit Tiersot, qu'il annonça pour la première fois, pour le Vendredi-Saint, l'exécution des grandes œuvres du XVIe siècle, le *Stabat* de Palestrina, le *Miserere* d'Allegri. Je puis dire que ce fut une date historique. Le succès fut si grand que, pour l'année suivante, Bordes, aidé de Vin-

(1) D'Indy, *César Franck*. Alcan.

cent d'Indy put annoncer une Semaine Sainte *complète* avec les noms alors presque inconnus de tous les maîtres incomparables de la Renaissance.

Ce fut un enthousiasme indescriptible dans tout le monde de l'art à Paris, une révélation. Je me rappelle ces sorties de Saint-Gervais, ces dialogues passionnés entre artistes et croyants. Il faut, pour tout dire, avouer que la surprise de ces derniers n'était pas la moins grande. Beaucoup découvraient pour la première fois l'ineffable beauté esthétique de la liturgie catholique. Car ce ne fut pas seulement l'œuvre des grands maîtres du passé qui charma les âmes; mais la cantilène grégorienne et le propre de l'office apparurent dans leur radieuse beauté. Ainsi jadis, dans la basilique de Milan, les chants sacrés avaient ouvert l'âme d'Augustin à la beauté et à la vérité de Dieu : « Combien j'ai pleuré, Seigneur, dans les cantiques et les hymnes, combien profondément m'ont ému les chants suaves de ton Eglise. Ces chants entraient dans mes oreilles, et la vérité coulait dans mon cœur! »

Après cette Semaine Sainte, Bordes fondait l'Association des Chanteurs de Saint-Gervais. Et, quelques mois plus tard, d'accord avec Guilmant et d'Indy, il fondait la première *Schola Cantorum* dans un petit local de la rue Stanislas. Je ne suivrai pas la *Schola* dans son constant développement ; je ne dirai pas son déménagement heureux dans la vieille demeure, gracieuse et originale, de la rue Saint-Jacques. C'est là que nous l'avons vue prospérer, devenir ce centre vivant d'enseignement, d'audition et de publication. Le local est encore archaïque; la salle de concerts gagnée sur l'étage des combles est pittoresquement traversée de grosses poutres; l'éclairage est primitif, les sièges un peu durs.

C'est dans cette demeure que la *Schola* reçut sa dernière et finale organisation pratique de Société régulière. A la tête des amis que Bordes et d'Indy appelèrent à collaborer à cette organisation, je n'oublie pas mon vieil ami Aynard,

toujours inspiré par l'amour de l'art, toujours jeune de cœur jusqu'aux derniers jours de sa longue vie. Je l'entends encore, dans la salle de la *Schola* riant et jovial, nous invitant avec lui aux longs espoirs, et nous proposant en parfaite bonne humeur, le dire de la vieille chanson :

« Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans! »

Nous y étions bien, là, et, en vérité, nous avions tous vingt ans! — Vingt ans, Bordes! Il les a toujours eus. — Vingt ans, Guilmant, sous sa belle toison de cheveux blancs, vingt ans à son orgue, au travail, à la prière! — Vingt ans, d'Indy! Quand les perdra-t-il? Moi qui le connais depuis les jours d'enfance, qui l'ai vu courir les orchestres et battre joyeusement les timbales pour se mettre en l'âme les grands rythmes; qui l'ai retrouvé pas à pas, sur sa route, sans cesse au travail, dans une production abondante, toujours nouvelle dans ses formes, toujours une dans son inspiration; — qui l'ai vu arriver très jeune à une incomparable situation, à la tête de la nouvelle école, et en possession d'une immense renommée d'artiste, de maître et de penseur dans le monde entier; — je sais bien qu'il les a toujours.

Il s'avance toujours plus haut et plus loin, d'un pas toujours allègre, et d'une âme lumineuse et jeune. Il faut le voir pour comprendre l'admirable ressort de son corps et de son esprit, dans son domaine de la *Schola*. Il est « LE MAITRE ». On ne dirait pas, comme à Franck : « Le Père. » Franck était un patriarche. D'Indy est et sera toujours un jeune *Maître*. Pourtant le sourire avec lequel chacun dit ce mot, *Maître*, a quelque chose de doucement filial. Il est paternel pour chacun, de la dernière petite débutante d'une classe de piano, jusqu'au disciple déjà prêt à produire, à vivre, à agrandir le domaine de la beauté.

A la *Schola* tout est jeune et vivant.

*
* *

Tout aussi est religieux.

Ce qui fait la force de la *Schola* c'est qu'elle repose sur un fondement solide. Ce fondement est le chant grégorien.

La base est cette admirable méthode d'expression musicale que les âges de l'humanité nous ont léguée, et que l'usage de l'Eglise catholique a sanctifiée. On l'a pris tel qu'il est, tel que la science l'a établi et reconnu, et sans se permettre ces arrangements fâcheux où se laissent volontiers aller les écoles d'Outre-Rhin. La *Schola* a eu, pour cette science première, des maîtres de premier ordre, disciples eux-mêmes, de nos Bénédictins, tels Aubry et Gastoué. Louerai-je assez, auprès d'eux, celui qui fut le vigilant gardien des principes, le modeste organisateur, toujours prêt à s'effacer lui-même, mais dont le dévouement, la science, le goût, ont joué un rôle capital dans l'œuvre entière de la *Schola* : Jean de la Laurencie?

Maintenant que j'ai nommé ces maîtres, je n'ai qu'à les écouter et à me faire l'humble écho de leurs paroles, m'efforçant de comprendre, en quelques mots, des principes dont les conséquences sont immenses (1).

Donc, la *Schola* fait de la musique religieuse la *base* même de son enseignement. Tous ses élèves, oui, jusqu'aux chanteurs et aux instrumentistes, sont tenus d'étudier le chant grégorien ; cette étude s'impose surtout aux futurs compositeurs. Le chant grégorien, en effet, me disait hier d'Indy, est « le principe vital de la musique ».

Ne pensez pas qu'il y ait là un enseignement purement archéologique, comme celui dont j'ai noté les inconvénients pour les architectes. Les musiciens qui sortent de la *Schola*

(1) Ces principes ont leur expression la plus complète dans les cours de composition de d'Indy.

sont les plus libres et si l'on veut les plus modernes du monde. J'en ai pour preuve leurs œuvres, à commencer par les œuvres du « maître » lui-même. Il me semble, si je puis risquer une comparaison (boiteuse comme toutes les comparaisons), que la base grégorienne de tout enseignement musical est semblable à la base classique de tout enseignement littéraire. Ce n'est pas plus pour écrire en grégorien, que l'on apprend le grégorien, que l'on n'apprend le latin pour écrire en latin.

Dans l'ancienne musique religieuse, le jeune musicien retrouve et cultive la phrase libre, l'accentuation du discours chanté, et sa puissance expressive. Dans les formes grégoriennes, on fait découvrir au débutant, à l'état d'embryon, les mystères de la variation, du développement, de la modulation; on le prépare à l'expression musicale complète, fondée en raison.



Tel est le principe de ce grand enseignement.

La *Schola* conduit ses élèves vers toutes les directions d'art où les portera à leur inspiration, si le cœur et l'imagination les entraînent vers la composition. De tous, elle fait des musiciens pratiques et des musiciens religieux. L'esprit de la demeure est religieux, et donc il a deux tendances, le désintéressement et la propagande. Comme la Société de Saint-Jean, elle pourrait avoir pour devise la grande parole du désintéressement chrétien : *Non nobis Domine.*

Telle était l'ardente charité de Bordes, et telle celle de ses compagnons. Il ne pouvait pas leur suffire d'avoir une *Schola*. Il leur fallait des *Scholas* répandues sur la France entière. Ils voulaient aller répandre la bonne parole aux quatre coins du pays, et parcourir les villes et les bourgs, pèlerins passionnés, la vérité et la beauté sur les lèvres, la main tendue à toutes les bonnes volontés. Dès les pre-

mières années, cette propagande fut active et efficace. Elle devint plus ardente encore à partir du moment où le Saint-Siège, par le fameux *motu proprio* de Pie X, consacra le retour à l'antique tradition de la musique d'église.

Dans le livre de René de Castéra est insérée une carte de France, dressée en 1902, et où des cercles rouges plus ou moins doublés marquent tous les points du pays, où la Schola s'est transportée. Or, ces petits îlots d'art et de beauté chrétienne étaient dès lors au nombre de plus de cent. On les multiplierait aisément aujourd'hui.

Mais il faut savoir que plusieurs de ces îlots sont devenus des demeures permanentes de l'art chrétien, des *Scholas* provinciales. Les filiales prospères existent en bien des lieux ; je citerai surtout celles de Saint-Jean-de-Luz, de Saint-Étienne, de Lyon ; j'en passe d'autres, mais je ne puis oublier celle de Montpellier, près de laquelle Charles Bordes a rendu son âme à Dieu.

Un grand résultat a été obtenu dans plusieurs diocèses qui ont adopté complètement les principes purs de la musique liturgique. Paris, dit-on, est plus récalcitrant. Mais quoi? Les habitudes y étaient plus invétérées et plus tenaces. Mais la conquête s'y opère régulièrement et avec un succès marqué ; quelques églises de la capitale, telle au premier rang Saint-François-Xavier, offrent de parfaits modèles.

Paris a vu se former, par l'influence des Scholas, et sur l'initiative des chanteurs de Saint-Gervais, des associations chorales qui opèrent une excellente diffusion. Les *Petits Chanteurs de la Croix de bois*, jeunes, aimés, populaires font connaître la beauté de la musique chrétienne jusque dans les plus pauvres églises des faubourgs (1).

La *Société des amis des cathédrales* a formé aussi un chœur, et l'idée fut heureuse : comment pouvait-elle mieux

(1) Il convient d'annoncer, dès à présent, la fondation d'une *Cantoria*, école pratique de chant d'église, sous la direction habile de M. Jules Meunier, dont les premiers élèves sont des orphelins de la guerre.

honorer les beautés saintes des édifices religieux du passé, qu'en les faisant vibrer aux accents de la musique liturgique de leur temps? Ainsi sous la voûte éthérée de la Sainte-Chapelle, nous avons entendu, de nos jours, se dérouler les chants mêmes qui ont accompagné la prière de saint Louis. Ces mêmes chants ont retenti, sous la direction d'un prêtre mort depuis pour sa patrie (1), dans l'immense vaisseau, que de barbares mains n'avaient pas souillé encore, de la cathédrale de Reims.



Je m'arrête ici. J'ai montré l'effort généreux des artistes français vers un art religieux et une beauté chrétienne. J'ai montré les résultats déjà acquis et un avenir plein d'espérances.

Si, dans l'art musical, les résultats sont plus nets et les espérances mieux réalisées, c'est sans doute parce qu'un principe ferme a été établi. Car la beauté de l'art religieux, comme de la poésie, ne peut être établie que dans l'ordre, sage, suave, dans la règle reconnue et aimée.

Je trouve encore l'expression de ces pensées dans les paroles d'un auteur qui m'est cher entre tous; ces paroles peuvent être appliquées à tous les arts en même temps qu'à la musique : « La vie, le monde sont confusion, désordre transitoire, et tout ce qui nous sort de la confusion et du désordre pour nous mettre en mesure, au pas, en accord avec l'harmonie totale, nous attache et nous ravit. De là l'empire de la musique, de la poésie, du style cadencé ; *nous entrons dans la mesure, le nombre, le rythme, et nous avons ainsi l'instinct et la jouissance d'entrer dans l'ordre et l'harmonie totale, dans le plan et le concert divins* (2). »

(1) L'abbé Thinot, maître de chapelle de la cathédrale de Reims, membre de la Société de Saint-Jean.

(2) Augustin Cochin. *Les Espérances chrétiennes*, 3e édit., p. 72.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). 43-2-18.